

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

TOME LXVII - 1972

FASCICULE 2

Pages

1-456

457-463

Comptes rendus bibliographiques.

Tables.

U. I. C. C.

APR 14 1975

LIBRARY

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK



Digitized by the Internet Archive
in 2024

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

TOME SOIXANTE SEPTIÈME

(1972)

FASCICULE 2

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

PARIS VII^e
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE

1972

COMPTES RENDUS

1. *Voprosy Jazykoznanija*, 1970, Ed. « Nauka », Moscou.

Dans le mouvement continual d'oscillation entre les études de détail sur telle ou telle langue et les articles consacrés aux problèmes généraux, ce sont ces derniers qui l'emportent cette fois dans la revue centrale de la linguistique soviétique.

Une première raison en est la commémoration d'un événement dont on imagine aisément la place qu'il occupe dans la vie de l'URSS : le 100^e anniversaire de la naissance de Lénine. Cet événement a fait l'objet de réunions organisées par les institutions centrales ; l'Institut de linguistique a tenu en particulier deux séances : l'une à Leningrad (c. r. 4, 153-155) où les interventions revêtaient une portée épistémologique générale ou bien étaient consacrés à l'étude des œuvres de Lénine selon des points de vue linguistiques variés, l'autre à Moscou (c. r. 135-138) où le rapport principal était présenté par F. P. Filin. L'importance grandissante de ce dernier s'est trouvée soulignée par le fait que c'est lui également qui a présenté le rapport de fond à la réunion de la Section littérature et langue de l'Académie, le 1^{er} avril 1970 (c. r. 6, 131-135) : s'il reconnaît que ce qu'il appelle « approche systématico-structurelle » en linguistique est justifiée, il tient cependant à en souligner les limites.

Des quatre articles consacrés à « Lénine et la linguistique » deux revêtent plutôt un caractère circonstanciel, les deux autres abordant véritablement des problèmes de fond.

Les deux premiers sont celui — posthume — de V. V. Vinogradov (2, 3-5) qui examine dans quelle mesure deux articles anonymes publiés en 1914 peuvent être, à partir de critères stylistiques et linguistiques, attribués à Lénine, et celui de Ju. A. Bel'čikov (2, 17-28) sur les ouvrages de Lénine et l'histoire du russe, avec un rappel de citations sur le marxisme en tant que méthode philosophique et sur l'idée que se faisait Lénine du russe moderne (dans son cadre historique, géographique et social). L'article de

V. A. Avrorin (2, 6-16), lui, est consacré à la politique de Lénine en matière linguistique. Après tout un florilège de citations de ce dernier, en particulier celles où Lénine affrontaient les chauvins qui voulaient imposer le russe comme langue obligatoire d'État, Avrorin rappelle les deux aspects traditionnels des recherches linguistiques : étude interne et étude externe. Si cette dernière l'a emporté — sous la forme du marrisme — jusqu'en 1950, l'autre, estime-t-il, a pris la première place depuis cette date, dans un mouvement contraire mais également exagéré.

Mais la contribution la plus importante est sans doute celle d'A. S. Mel'ničuk (1, 19-32) sur les « concepts de système et de structure du langage, à la lumière du matérialisme dialectique ». On peut retenir quatre éléments de cet article :

— Pour l'auteur « système » et « structure » ne sont que deux aspects de la même réalité, le système allant des parties au tout, la structure du tout aux parties.

— Les « éléments d'une langue » et les « procédés d'utilisation de ces éléments », qui se répartissent en différentes classes selon leurs traits caractéristiques et leurs fonctions dans les actes de parole, forment précisément ce qu'on appelle structure/système d'une langue.

— Mel'ničuk entend tenir la balance égale entre tenants des études concrètes et partisans des méthodes logico-mathématiques : « Le caractère inépuisable des traits distinctifs réels d'une langue signifie que dans l'avenir et quels que soient les progrès réalisés dans l'évolution des méthodes structuralistes et dans l'amélioration de leur efficacité, on ne réussira jamais à construire une représentation abstraite, mathématiquement cohérente de la structure de cette langue, qui en épouse les propriétés objectives. Il s'ensuit que l'application et le perfectionnement des différents procédés de recherche concrète (non rigoureusement structurelle), parallèlement à l'élargissement et à l'approfondissement des méthodes structuralistes d'analyse, constituent de toute évidence l'une des lois objectives de l'évolution de la science en général et de la linguistique en particulier. »

— Enfin l'auteur s'il se réfère à Engels et à Lénine ne dit rien, ce qu'on pouvait prévoir, de la définition de la dialectique donnée par Staline à la fin des années 1930 dans son *Histoire du parti bolchevik*.

Si l'on passe aux articles plus proprement linguistiques on constatera l'extrême variété des problèmes envisagés.

Le linguiste yougoslave P. Ivić (3, 3-9) fait le bilan des possibilités d'évolution interne d'un système phonologique et conclut que cette dernière ne peut aboutir à une augmentation du stock des phonèmes ; en conséquence si une telle augmentation intervient,

elle doit être rapportée à des facteurs extra-linguistiques. Ce sont des considérations semblables que l'on trouve dans l'étude d'A. S. Liberman (3, 10-18) qui établit les modes de formation de nouveaux phonèmes. I. I. Revzin (3, 58-70) présente une étude importante et lucide sur l'approche dichotomique en phonologie, étude qui représente en fait une analyse critique de l'évolution des conceptions théoriques de R. Jakobson. Revzin s'attache à répondre aux trois questions suivantes : 1) Quel est le rapport entre phonème et trait pertinent. Ce dernier est-il primaire par rapport au phonème ? 2) Quels sont les rapports entre les différentes classes de phonèmes ? Dans quelle mesure peut-on les décrire à partir d'une matrice unique d'identification des phonèmes ? 3) Existe-t-il une hiérarchie des traits pertinents ? Si oui quel est le procédé le plus commode pour en établir la formalisation ?... Revzin compare notamment les systèmes de description phonologique « l'un, traditionnel, fondé sur l'articulation, déterminé par la localisation, et non dichotomique, l'autre, inspiré par les travaux de Jakobson, dit de l'école de Harvard, fondé sur la perception acoustique, défini dans son intégralité, dichotomique », et souligne le caractère fréquemment conventionnel des définitions de caractère acoustique. Quant à G. V. Voronkova et M. I. Steblin-Kamenskij (6, 15-26), ils montrent les difficultés méthodologiques, théoriques, notamment en ce qui concerne les rapports entre diachronie et synchronie, que recèle la représentation du phonème comme faisceau de traits pertinents.

Les problèmes théoriques que pose l'étude de la morphologie sont envisagés dans trois articles : discutant des principes de l'analyse morphématique (à partir d'exemples empruntés au russe et aux langues germaniques), E. S. Kubrijakova (2, 78-90) introduit les notions de « quasi-morphes » et de « marqueurs », les uns ne pouvant recevoir le statut de « morphes » et les seconds se distinguant des affixes, soit à cause de leur faible capacité d'entrer dans la formation de mots, soit pour des raisons sémantiques. T. I. Dešerieva (3, 110-116) présente un ensemble de procédures logico-mathématiques permettant pour une langue donnée, de distinguer entre « cas proprement dits », « cas dérivés » et « variantes de cas ». Enfin Z. D. Popova (4, 92-101) examine les valeurs (concrètes et abstraites) à la fois dénotatives et connotatives (objectale, subjectale, attributive, prédictive) des cas en s'appuyant sur des exemples empruntés au russe.

Les problèmes de syntaxe, qui ont fait l'objet d'un colloque de l'Institut de linguistique (c. r. 1, 165-167), sont envisagés dans deux études : à partir des définitions de Ch. Bally, T. B. Alisova (2, 91-98) propose un classement général des « phrases simples » en retenant des critères à la fois sémantiques et grammaticaux (rection). Pour elle « Il est tombé malade » et « Il a attrapé le ballon »

appartiennent à des classes différentes mais « Il est tombé malade » et « Il a attrapé une maladie » sont de la même classe (la seconde phrase n'étant que la « transformée » de la première pour des raisons d'expressivité). Quant à A. M. Myxin (4, 69-80) qui traite également de « la phrase simple », il dégage les différents modèles de liaison à l'intérieur de cette unité syntaxique (jonction double — prédicative, jonction simple et orientée — subordination, introduction).

En ce qui concerne la lexicologie — qui a fait l'objet d'un colloque tenu à Novosibirsk en mai 1969 (c. r. 1, 159-162), elle est traitée dans l'article de N. Ju. Švedova (3, 36-44), qui présente quelques observations critiques sur les contributions de Ju. D. Apresjan au problème de la synonymie, et dans l'étude de M. M. Makovskij (3, 45-57) qui expose ses conceptions sur « l'interpolation des systèmes lexico-sémantiques », c'est-à-dire, selon sa propre définition : « La mise au clair des possibilités qui existent, à partir de certains maillons d'un système, donnés ou posés, de tirer des conclusions quant aux propriétés des autres maillons, de dimensions différentes, du même système, et également de prédire dans quelle voie ce système évoluera et, selon cette voie, quelles transformations internes il connaîtra. »

T. I. Sil'man (4, 81-91) examine la nature de la catégorie « pronom », ses caractéristiques syntaxiques et *stylistiques* à la lumière de la « grammaire du texte » et analyse essentiellement des textes de poésie lyrique allemande.

Problème de méthode pour V. G. Admoni qui répond à Zinder et Stroeva (cf. c. r. des V. Ja pour 1968) : il s'applique à montrer, à partir d'exemples empruntés à des travaux sur l'allemand, que des dépouillements statistiques peuvent souvent suffire, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des méthodes fines de discussion relevant du calcul des probabilités (1, 89-102).

L. I. Barannikova (3, 100-109) s'interroge sur la place du « discours parlé » (niveau de langue de la conversation) à l'intérieur de la langue commune. Dommage qu'elle ne définisse pas dès l'abord les termes avec lesquels elle opère (notamment la fameuse « langue littéraire », prise ici sans doute comme langue nationale de culture d'autant qu'à lire L. I. Barannikova on peut se demander où, quand, et par qui elle était utilisée à l'origine).

C'est le problème des traits caractéristiques de la formation d'une langue nationale standard et de ses normes qu'envisage V. M. Rusanovskij (4, 54-68), à partir d'exemples empruntés à l'histoire de l'ukrainien, compte tenu notamment de la situation existant avant que la nation considérée se soit définitivement établie (existence d'une langue écrite internationale, comme p. ex. le latin en Europe occidentale au Moyen Age, ou d'une langue

officielle supra-dialectale employée par l'administration, tel le moyen russe des chancelleries aux XIV^e et XV^e s.).

V. Ja. Myrkin (1, 103-108), revenant sur la distinction « langue-parole » (en russe *jazyk-reč'*) dégage, pour les combattre, les définitions qu'il estime erronées, de ce dernier terme, p. ex. « résidu supra-linguistique », « phénomène périphérique », « produit de l'activité langagière, isolé, du sujet et de la situation »... Pour lui la parole, c'est « l'acte présent, individuel (quant à l'exécution, mais social quant à la signification) de communication... Le passage de la parole au texte — « construit » qui sert de base à la linguistique — est la condition indispensable à l'étude de la langue en tant que système ».

L'intérêt apporté aux problèmes théoriques de la traduction apparaît aussi bien dans l'organisation de conférences spécialisées : séminaires tenus à Moscou en 1968, 69 et 70 (c. r. en 5, 135-136), conférence sur la méthodologie de l'enseignement de la traduction, Moscou, mai 70 (c. r. 6, 143-145), que dans la publication d'articles spécialisés : celui d'E. A. Nida, de New York (4, 3-14) avec la réponse d'A. D. Švejcer (4, 30-42) qui n'est pas d'accord avec le « modèle transformationniste » du linguiste américain ; étude d'E. G. Etkind (4, 15-29) qui formule les bases de la « stylistique contrastive » nécessaire au traducteur : pour deux langues données — confrontation de leurs systèmes linguistique et stylistique, des styles littéraires traditionnels pour chacune d'elles ainsi que des systèmes prosodiques en vigueur, des traditions historiques et culturelles, enfin des particularités stylistiques et artistiques des deux écrivains en question — l'auteur de l'original et le traducteur ; enfin A. V. Fedorov (6, 27-35) souligne l'importance des rapports réciproques entre particulier et ensemble.

Les rapports entre langue et société, bien qu'ils soient à nouveau réaffirmés avec vigueur, n'ont guère fait l'objet d'études particulières : A. A. Darbeeva donne un intéressant mais bref compte rendu du colloque consacré à bilinguisme et multilinguisme qui s'est tenu en novembre 1969 à Ašxabad (2, 142-146) ; estimant qu'il est également unilatéral de voir dans l'évolution des langues un processus indépendant des sujets parlants (conception néogrammairienne) ou de considérer la langue comme une construction susceptible d'être entièrement régularisée par l'action consciente de l'homme, P. A. Budagov (6, 3-14) passe en revue les différentes conceptions émises au long des siècles quant à l'attitude de l'homme envers sa propre langue : il estime que jusqu'à présent celle-ci a été trop souvent, fût-ce de manières différentes, considérée comme un « objet » et qu'il convient d'étudier sa fonction « active » dans la société, dans l'histoire de la culture et de la formation même de l'homme.

Il est intéressant de constater qu'après son éclipse des années 50 le « marrisme » revient de temps à autre, au centre de l'intérêt linguistique en URSS, soit qu'il s'agisse d'une revanche — consciente ou inconsciente — des anciens « marristes », soit que certains auteurs souhaitent présenter un bilan équilibré, scientifique, de ce que fut cette école, sinon cette chapelle... Les manifestations en revêtent des aspects variés : nouvelle édition des œuvres de Meščaninov, retour au premier plan d'anciens chefs de file du marrisme, tel F. I. Filin, publication d'articles... C'est ainsi, par exemple, que B. A. Serebrennikov, dans un très long article (2, 29-49) sur les liaisons entre pensée et langage, rappelle ce que Marr devait à Lévy-Bruhl et réexamine la célèbre théorie de « l'évolution linguistique par stades » dont il examine, dans un esprit critique, les différentes formes. Marr, lui, liait les types de langues à des structures sociales précises (langues amorphes/communisme primitif, langues synthétiques/division du travail, langues à flexion/sociétés à classes ou à castes) alors que son disciple Meščaninov établissait toute une série de niveaux avec des correspondances entre modes de pensée et types linguistiques (ces derniers étant, selon la ligne de l'évolution ; — mots-propositions ; complexes « incorporants » ; complexes lexico-syntaxiques ; propositions verbales ; structure possessive de la proposition ; structure ergative ; structure nominale). Après avoir rappelé ces conceptions ainsi que celle du finno-ougriant D. V. Bubrix, Serebrennikov en arrive au thème même de ses recherches ; il montre aisément toutes les difficultés que suscitent ces schémas (un même contenu « mental » peut avoir plusieurs formes linguistiques, et réciproquement ; il faut en outre tenir compte de l'influence réciproque des langues, etc.) et s'arrête à deux points importants — comment mettre en évidence les traits archaïques d'une langue ? quels pouvaient être les traits typiques de la pensée de l'homme primitif ? Répondant à la première question et s'aidant d'exemples empruntés essentiellement aux langues finno-ougriennes, l'auteur insiste sur la non-réversibilité de certaines évolutions linguistiques (p. ex. passage des démonstratifs aux pronoms personnels, des démonstratifs ou des particules emphatiques aux conjonctions, etc.). Sur le second point, à s'en tenir au seul terrain des faits, Serebrennikov reconnaît qu'on ne peut pas dire grand'chose, sinon que la pensée de l'homme « primitif » devait être moins abstraite que celle de l'homme d'aujourd'hui mais l'était néanmoins (sinon il n'aurait eu ni mot, ni forme grammaticale) ; parmi les notions linguistiques apparues secondairement — et toujours en se référant aux langues f-o, Serebrennikov, range avec prudence le pluriel (avec passage par le duel), le réfléchi qui précède le passif, l'aspect, le temps...

Avant de passer aux études de détail signalons deux articles

qui se situent aux frontières communes de la linguistique et de la poésie : A. L. Žovtis (2, 63-77) fait une analyse critique des critères retenus depuis un siècle pour définir le vers libre ; S. I. Gindik présente (2, 99-104) un manuscrit de Valerij Brjusov, datant vraisemblablement de 1896, dans lequel le poète estimait que le vers syllabique était tout à fait adapté au russe.

Articles concernant les langues ou familles de langues

Langues indo-européennes : elles sont peu représentées (à l'exception bien entendu des langues slaves). Encore ne s'agit-il que des langues d'Europe.

A Moscou, en novembre 1969, se sont tenus un séminaire sur la phonologie diachronique des langues germaniques (c. r. 6, 141-143) ainsi qu'un symposium international consacré à ces mêmes langues (c. r. 4, 159-161) auquel a participé, entre autres, le linguiste de Berlin G. Ising dont les V. Ja reproduisent l'intervention (6, 60-65). Ce dernier s'intéresse aux problèmes que pose l'étude typologique des « sous-systèmes ». Pour lui les critères les plus importants lorsqu'il s'agit d'établir une telle typologie sont les suivants : — place du sous-système dans la hiérarchie de la langue nationale ; — sa stabilité ; — les niveaux linguistiques où il se manifeste ; — son interpénétration avec d'autres sous-systèmes ; — son extension sur le plan géographique ; — son importance comme moyen de communication sociale. V. A. Abramov (5, 69-79) passe en revue les possibilités qu'offre l'allemand d'utiliser le procédé de formation des mots par « cumulation » (p. ex. *jeden Vor= und Nachmittag; schienen= und strassen-fahrbar...*). Pour le 150^e anniversaire de la naissance de Friedrich Engels, M. M. Guxman donne un article sur les traits qui caractérisent socialement la langue des brochures politiques allemandes de l'époque de la Réforme et de la Guerre des paysans : tendances unificatrices s'opposant aux particularismes locaux, recours à la langue littéraire ou à celle des chancelleries ou, au contraire, à la langue quotidienne...

G. I. Axanova et I. A. Dančinova (6, 79-83) passent en revue les différents procédés d'expression de la détermination des toponymes dans les pays anglo-saxons (p. ex. *North (Corea)*, mais *Northern (Rhodesia)*, *the Melbournile*, mais *the man from Perth ...*).

L'Institut de linguistique a organisé un symposium sur « Parenté génétique et différenciation structurelle » à partir des langues romanes (4, 163-165).

L. A. Gindik donne un compte rendu (2, 139-142) du colloque sur l'ethno-genèse des peuples des Balkans qui s'est tenu en avril 1969 à Plovdiv.

Langues slaves :

S. B. Bernštejn (3, 71-86) passe en revue les noms en *-s*. V. M. Nikitevič (5, 52-60) propose un système permettant d'étudier comparativement les champs de dérivation dans des langues parentes (ici les langues slaves). En novembre 69 s'est tenu à Minsk un symposium consacré à l'étude des éléments lexicaux d'origine turke dans les langues slaves de l'Est et de l'Ouest (c. r. 2, 150-151).

K. I. Xodova (5, 61-68) examine en vieux slave des variantes de réction dont le choix était primitivement libre (même si par la suite elles ont abouti à des constructions figées) et étudie en conséquence le problème de la neutralisation d'oppositions sémantiques.

G. P. Neščimenko (6, 46-59) s'intéresse à la formation des diminutifs et des hypocoristiques en tchèque : dérivés primaires et secondaires, leur hiérarchie, l'apparition d'une opposition entre le mot de base et le dérivé secondaire lorsque le dérivé primaire a disparu.

Z. N. Strekalova présente (6, 95-104) le manuscrit, conservé à Lvov, d'un « Dictionnaire comparatif russe-polonais » établi par le linguiste polonais S. B. Linde dans la première moitié du XIX^e siècle.

Une enquête a été entreprise sur les « baltismes lexicaux » en biélorusse. Un c. r. en est donné en 3, 153-156.

Russe :

Le nombre des articles consacré à cette langue est très réduit. En outre ils concernent presque exclusivement l'aspect historique :

F. I. Filin (5, 3-14) présente ses conceptions sur l'origine des langues slaves de l'Est, conceptions qu'il développe dans un ouvrage dont il annonce la prochaine parution. Partant de l'hétérogénéité des faits dialectaux en vieux russe et des innovations locales, il considère que ces trois langues (russe, biélorusse et ukrainien) ne peuvent être rapportées à la répartition primitive des tribus slaves de l'Est ni aux principautés féodales ultérieures.

Sur la base d'une analyse extensive des parlers modernes (essentiellement de leur phonétisme et de leur lexique), G. G. Mel'nikenko (5, 15-41) propose une reconstitution des origines ethniques de la principauté médiévale de Vladimir-Suzdal' : cette reconstitution concerne uniquement les tribus slaves qui ont colonisé cette région - Slovènes (Novgorodiens), Krivitches et Viatitches et,

curieusement, n'envisage pas le problème posé par la présence de populations — vraisemblablement finno-ougriennes — dans cette région au moment de l'arrivée des tribus slaves.

N. I. Xrenova (1, 118-124) vérifie la compatibilité ou l'incompatibilité des différentes flexions nominales pour établir le système de la déclinaison des substantifs russes aux XVII^e et XVIII^e s.

Analysant les mots du type *slovoers* (l'une des appellations archaïques de la lettre *s*), B. A. Uspenskij (5, 80-100) établit l'ancien système de lecture russe par épellation (cf. français *b-a-ba*), avec cette particularité que les lettres étaient désignées non par des syllabes mais par des mots de la langue (p. ex. *a* par *az*, *b* par *buki*, etc.), procédé resté en vigueur chez les Vieux Croyants. Il présente ensuite le nouveau système de lecture — simplifié —, qui se généralisa au XVIII^e siècle.

Le linguiste tchèque L. V. Konecki, de Prague, propose une description de la déclinaison des substantifs masculins en russe moderne (3, 19-35). On peut se demander pourquoi il donne une telle définition puisqu'il n'envisage que les substantifs terminés par une consonne, oubliant ceux qui se terminent par une voyelle (type *sud'ja*, *djadja*, etc.). Pourquoi aussi adopter un système de classement apparemment phonologique (ou phonétique) — consonne dure/consonne molle — et ranger dans la première catégorie les substantifs en *-č* et en *-šč* ?

Autres langues :

Trois articles portent sur des ensembles de langues :

— B. A. Serebrennikov (1, 44-59) revient à un sujet qui lui est cher : l'origine des hydronymes de Russie du Nord. Il critique la thèse selon laquelle ils devraient être rapportés aux seules langues finnoises de la Baltique, voire à une langue intermédiaire entre ces dernières et les langues f-o de la Volga. Pour lui la toponymie de cette région est un « conglomérat » d'éléments linguistiques variés qui reflètent des courants de migration fort anciens, en provenance de Russie centrale et de Sibérie, et qui, plus tard, furent recouverts par une toponymie proprement finno-ougrienne.

— G. F. Blagova (1, 60-8) suit dans leur développement historique la tendance à l'agglutination dans les langues turques et accessoirement dans les aires linguistiques voisines — langues mongoles, finno-ougriennes, coréen, japonais, etc.

— G. A. Menovščikov (1, 82-88) passe rapidement en revue les modalités d'expression du singulier et du pluriel (éventuellement du duel) dans des langues de types variés (ici paléo-asiatiques, turques, f-o, ...).

Arn. Čikobava (2, 50-62) revient sur les travaux de T. V. Gankrelidze et G. I. Mačavariani (notamment le « Système des sonantes et « l'Ablaut » dans les langues kvartèles, Tbilisi, 1965) et, après avoir rappelé, en particulier, les grandes étapes de l'étude comparative du géorgien et des langues apparentées, insiste sur deux points : — les correspondances typologiques ne peuvent permettre de conclure à la parenté génétique ; — plus que des langues indo-européennes, avec lesquelles elles ne présentent que des similitudes structurelles peu nombreuses et secondaires, c'est des langues ibéro-caucasiennes dites des montagnes (abkhazo-adyghé, nakh, langues du Daghestan) qu'il convient de rapprocher les langues kvartèles. Estimant que dans cet article Čikobava avait mal présenté sa position, G. A. Klimov répond (6, 36-45) et considère que l'hypothèse d'une parenté génétique des langues kvartèles avec les langues i-e ou celles du Caucase septentrional est théoriquement correcte, même si jusqu'à présent elle n'a pu être étayée d'une manière suffisante.

A. E. Kibrik et S. V. Kodzasov (6, 66-78) formulent les principes d'un système de transcription phonétique utilisable pour l'étude sur le terrain des langues du Caucase. Signalons enfin le c. r. d'une Conférence régionale (bien que des Moscovites y aient également participé) consacrée à l'étude historico-comparative des langues ibéro-caucasiennes et tenue à Groznyj en septembre 1969 (2, 149-150).

A. M. Ščerbak, qui présente d'autre part le bilan de l'activité de la *Permanent International Altaistic Conference* depuis sa fondation en 1958 (4, 149-153), examine l'origine et le champ d'application de ce qu'on considère comme morphèmes de pluriel dans les langues turques. Il considère que le seul d'emploi général et d'origine ancienne est */lar/ler/* (3, 87-99).

A. K. Orusbaev (4, 111-120) présente les résultats d'une étude expérimentale de l'accent tonique en kirghiz et conclut que l'accent tonique ne doit pas être rapporté à la seule notion d'intensité, mais qu'il s'agit d'un complexe « psycho-physique » où entrent des grandeurs hétérogènes.

La parenté des langues altaïques est une fois de plus réaffirmée, cette fois par N. A. Bakakov (4, 43-53) qui s'appuie sur la ressemblance de nombreux morphèmes grammaticaux ; pour lui, en effet la parenté s'exprime ici plus sûrement que sur le seul plan lexical, plus perméable aux emprunts.

A. A. Darbeev (1, 114-117) étudie les différentes solutions intervenues dans les langues mongoles isolées (Mongore, Dagoure, Mogol) pour se constituer un système de pronoms de 3^e personne.

G. A. Menoščikov et V. S. Xrakovskij (4, 102-110) présentent constructions et verbes causatifs en eskimo ; A. P. Dul'zon, dont

COMPTES RENDUS 1972

on a célébré à Tomsk le 70^e anniversaire (5, 139-141), examine la structure du verbe en *ket*, langue « paléo-asiatique » parlée le long de l'Iénisséï, verbe dont les formes sont de type synthétique (5, 42-51).

La vie linguistique en URSS :

Le décès de V. V. Vinogradov, intervenu le 4 octobre 1969, reste bien entendu au premier rang de l'actualité, étant donné le rôle déterminant qu'il avait joué depuis 1950 à la tête de nombreuses institutions linguistiques d'URSS. Un certain nombre de réunions ont été organisées soit pour le 75^e anniversaire de sa naissance, soit pour célébrer sa mémoire (c. r. en 3, 152-153 et 4, 155-159). Les V. Ja ont consacré l'éditorial d'un de leurs numéros à rappeler les grandes étapes de sa vie (1, 3-18). Cette notice, si elle rend hommage aux travaux de V. V. Vinogradov dans les années 20 et d'une manière générale aux « Formalistes » (B. M. Ejxenbaum, V. M. Žirmunskij, Ju. N. Tynjanov), surprend parfois. On y regrette par exemple que le nom de Vinogradov ait été « omis » dans le premier tome du dictionnaire d'Ušakov. Or à cette époque Vinogradov, sauf erreur, avait été relégué à Viatka et était pratiquement interdit de séjour à Moscou (cf. les souvenirs de la veuve d'O. Mandel'stam). Cette même notice ne dit rien non plus des attaques extrêmement violentes menées entre autres contre Vinogradov en 48-49 par les « Marristes », non seulement sur le plan scientifique mais surtout sur le plan politique, ce qui aurait pu avoir les pires conséquences si la discussion de 1950 et l'intervention de Staline n'avaient, d'un seul coup, retourné complètement la situation... Les archives de V. V. Vinogradov pourront apporter d'intéressants documents : on y a trouvé par exemple le manuscrit d'un cours que Ščerba avait professé à Leningrad en 1924-1925. Ce cours, consacré à la syntaxe du russe, est présenté par Ju. Bel'čikov (6, 84-94).

Souci d'équilibre, l'Institut de Linguistique a également consacré une de ses réunions à la mémoire de Meščaninov (c. r. en 4, 161-163).

L'étude de V. A. Avrorin (1, 33-43) donne d'intéressantes informations sur la politique linguistique en URSS : une enquête socio-linguistique est actuellement en cours auprès des populations autochtones de Sibérie (l'échantillon des personnes interrogées est d'environ 50.000 — sur un total d'environ 840.000). Si à l'Ouest seuls les Dolganes et les Evenkes souhaitent à près de 50 % que l'enseignement soit donné dans leur langue, ce pourcentage est plus élevé pour les nationalités de l'Est (Eskimos, Tchouktches, Nanaetses). Toutes ces ethnies souhaitent d'autre part que leur langue soit un sujet d'étude. Au total si ces nationalités désirent acquérir une bonne connaissance du russe, *koiné* indispensable

en URSS, elles n'entendent nullement renoncer à leur langue — ce qui contredit des affirmations antérieures.

Outre les divers comptes rendus dont il a été fait état dans les pages précédentes, mentionnons encore celui du 1^{er} Congrès de l'Association internationale des professeurs de russe (1, 156-159), celui du colloque organisé à Tbilisi par les responsables des sections de l'Académie de Géorgie sur dialectologie et histoire des langues (3, 156-158), ainsi que le bilan du travail de la section des langues du Pamir de l'Académie tadjike (6, 128-130) et l'inventaire établi par L. S. Kovtun (2, 134-138) des manuscrits d'intérêt linguistique (abécédaires, lexiques, dictionnaires, grammaires) conservés à la Maison Pouchkine de Leningrad.

Signalons, avant de conclure, les comptes rendus favorables de deux ouvrages de linguistes français, celui de L. M. Skrelina qui souligne l'importance de l'ouvrage de R. Lafont « La phrase occitane » (3, 134-141) et celui de E. M. Mednikova et I. V. Gjubbenet (3, 141-146) qui s'intéressent à l'ouvrage de G. Matoré « L'espace humain », leurs réserves ne concernant que les bases philosophiques de l'ouvrage.

R. L'HERMITTE.

2. *Izvestija Akademii Nauk SSSR*, 1968 et 1969 (La Société n'a reçu, respectivement, que les numéros 4-6, 1-4-6).

Ces Informations de l'Académie des Sciences de l'URSS (Série littérature et langues) permettent de se faire une idée de l'évolution en cours dans la linguistique soviétique, notamment par ses c. r. de l'activité de la section correspondante de l'Académie : dans son rapport annuel pour 1968 (68, 281-290), F. P. Filin, dont le rôle grandissant trouvera sa consécration en 1971 par sa nomination à la tête de la revue « Questions de linguistique », avait insisté sur l'importance de l'étude des fonctions sociales du langage (au passage il avait tenu à souligner la valeur de l'enseignement donné dans les Lycées d'autrefois, notamment en ce qui concerne le vieux slave). A la séance de 1969 (c. r. 69, 380-381), M. Xrapčenko, dans la partie de son rapport qui concernait essentiellement la linguistique, avait présenté surtout un palmarès ; certaines de ses remarques, toutefois, avaient une portée générale. Il regrettait, p. ex., que les tenants du « structuralisme » d'une part, et ceux de la « grammaire comparée », d'autre part, se fussent, après des débats passionnés, retirés sous leurs tentes, chaque partie ignorant résolument l'activité de l'autre. A propos de « la grammaire générative », Xrapčenko s'étonnait qu'on dise, p. ex., que « les

recherches des linguistes américains n'ont donné aucun résultat tant soit peu important, mais que les travaux des savants soviétiques sur ces problèmes sont une réalisation importante de la science ». Est-ce vrai, est-ce faux ? s'interrogeait-il. Aux spécialistes d'en décider. En tout cas ces avis opposés — selon lui — soulignent la nécessité d'un échange d'opinions... Dans la suite de son rapport, prolongeant la « ligne » de Filin, Xrapčenko, s'était félicité des travaux poursuivis en « linguistique sociale », notamment des études sur l'évolution des différentes langues d'URSS depuis 1917, des ouvrages portant sur l'amélioration du langage parlé par les citoyens soviétiques. On notera au passage l'annonce selon laquelle, les linguistes soviétiques, qui ont publié ces dernières années cinq volumes de monographies sur les langues d'URSS, s'apprêtent, eux aussi, à mettre en chantier leurs « Langues du Monde » (69, 306-315). L'information (68, 572) sur la prochaine édition des œuvres de I. I. Meščaninov (1883-1967) dont on sait la place qu'il occupa en tant que chef de file du marrisme dans la linguistique soviétique de 1934 à 1950, éclaire, elle aussi, les tendances qui se font jour officiellement dans la linguistique de l'URSS.

Au nombre des articles de circonstance on rangera celui de L. I. Skorcov (69, 481-490) sur Lénine et la langue russe et la notice consacrée aux 70 ans de V. I. Borkovskij, spécialiste de la syntaxe du vieux russe (69, 548-550).

Contrastant avec la tendance qui semble se faire jour dans les instances linguistiques d'URSS, il se trouve que les trois articles généraux publiés dans les numéros des « Informations » que nous avons reçus sont dus à des auteurs qui se sont notamment illustrés dans des recherches de caractère structurel, mathématique : A. V. Gladkij et F. A. Drejzin (68, 348-353) soumettent à une critique féroce l'ouvrage de N. D. Andréev « Méthode statistico-combinatoire en linguistique théorique et appliquée », à qui ils reprochent, non l'objet de son travail, mais plutôt une certaine incompétence. I. A. Mel'čuk (68, 426-438) établit, au niveau des mots, l'ensemble de tous les rapports formels et sémantiques qui sont théoriquement possibles entre signifiant et signifié pour les différents signes linguistiques, et les illustre d'exemples empruntés aux langues les plus variées. Critiquant les ouvrages existant, Ju. D. Apresjan (69, 11-23) présente les principes qui, selon lui, doivent inspirer l'interprétation des significations lexicales dans les dictionnaires unilingues de caractère général.

Quant aux langues ou familles de langues elles sont très inégalement représentées :

Parmi les langues indo-européennes l'arménien est évoqué à deux reprises : E. G. Tumanjan (68, 439-461) s'en prend

violemment à G. A. Klimov qui dans l'ouvrage « Les langues du Caucase » (M, 1965) avait attribué un caractère légendaire à la création de l'alphabet arménien par Mesrop Maštoc, vers 400 ; A. G. Sanidze (68, 452-455) propose deux étymologies — l'une concerne le mot arménien *oriord* (jeune fille, demoiselle), l'autre le prénom masculin géorgien *Ap'sina*. G. S. Aqvlediani (69, 528-530) présente quelques remarques sur la sonorisation des consonnes à la limite des éléments entrant dans la formation des mots composés en ossète. N. Korletjanu (68, 527-531) qui présente rapidement les problèmes que pose l'étude des liens linguistiques, littéraires et folkloriques entre le monde slave et le « moldave », s'élève contre ceux qui minimisent le rôle de l'élément slave dans les langues romanes de l'Est.

Mais c'est bien entendu le russe qui est le mieux représenté : V. L. Vinogradova (69, 71-74) interprète l'obscur *strikusy* du « Slovo » comme *s tri kusy*, ce dernier mot, qui apparaît également sous la forme *xusa*, signifiant *incursion, raid*. V. I. Borkovskij (69, 339-345) passe en revue l'expression de la condition en vieux russe par simple juxtaposition de propositions, sans emploi de conjonction, tournure très fréquente dans les textes juridiques. V. V. Kolesov (69, 24-35), après avoir examiné l'accentuation des neutres en *-o* en vieux russe, estime que le développement de l'opposition accentuelle entre singulier et pluriel (p. ex. *městomeslā*) est un phénomène récent. Sur la base d'une étude statistique, L. P. Katlinskaja (68, 458-462) estime qu'en poésie le choix entre les variantes de l'instrumental singulier féminin *-oj* ~ *-oju* ne dépend pas seulement du rythme, du mètre, mais aussi de la nature du mot (pronom, substantif, adjetif) et de la place de l'accent tonique. A. I. Sologub (69, 346-355) présente à l'aide de cartes la répartition géographique des différentes formes que peuvent présenter certains infinitifs russes (*peč'*, *nesti*, *idli*, *xodil'*, *klasl'*). I. S. Kozyrev (68, 291-300) étudie à partir de quelques exemples (*stolp*, *meža*, ...) les caractéristiques de la formation des lexiques russe et biélorusse. N. Janko-Trinickaja (68, 532-539) établit une hiérarchie des possibilités de divisibilité des mots russes en différents lexèmes. Comme il l'avait fait en 1966 A. N. Kononov présente les « remarques d'un turkologue » sur le « Dictionnaire des parlers russes » dont la publication se poursuit, fascicule après fascicule ; Kononov traite ici de la lettre B (69, 531-538). Quant à N. A. Baskakov il présente quelques remarques sur l'étymologie de noms de famille d'origine turke (69, 356-364).

Outre ces deux derniers articles, les langues turques ne sont représentées que par deux notices : l'une (68, 378-380) est relative à la Conférence de l'Institut de linguistique consacrée à la mémoire de S. E. Malov (1880-1957), l'autre (68, 570-571) au linguiste bachkir D. G. Kiekbaev (1911-1968).

Les langues ibéro-caucasiennes ont fait l'objet d'un symposium consacré à leur grammaire comparée et qui s'est tenu du 19 au 24 septembre 1967 à Tbilissi (c. r. en 68, 373-375). D'autre part Arn. Čikobava (69, 3-10) présente quelques remarques sur la typologie comparative de langues parentes non écrites. Se fondant sur les langues lesghiennes (Daghestan) il estime qu'une telle étude typologique permet de reconstruire l'histoire de ce qu'il appelle les phénomènes « an-isomorphiques » — ici la succession des types de conjugaison — selon les « classes », selon « classes » et personnes, selon les personnes.

Les « philologues » de Sibérie se sont réunis à Novosibirsk, du 22 au 24 janvier 1968 ; au programme de ce colloque le développement de l'étude du bouriate, celui de la Tibetologie, la création d'un département d'orientalisme à l'Université d'Extrême-Orient (Vladivostok), la formation de spécialistes du Japon, de la Corée, de la Chine (68, 376-378).

Enfin A. I. Kuz'min (68, 328-335) étudie la part prise par I. V. Jagié (1833-1923) dans les relations entre linguistes et philologues de Russie et des différents pays slaves. On prépare actuellement le second tome des lettres de ce savant aux linguistes russes (le premier est sorti en 1963).

R. L'HERMITTE.

3. *Vestnik Leningradskogo Universiteta* (années 1966, 1967 (manque le n° 2), et 1968 (manque le n° 20)).

Ce Bulletin de l'Université de Leningrad paraît à raison de 6 fascicules par trimestre ; dans l'un d'entre eux (respectivement les n°s 2, 8, 14 et 20) on trouve des articles de linguistique.

Comme on peut s'y attendre, on ne trouve dans cette publication que des articles de détail — à l'exception, peut-être, de celui de L. P. Stupin (67, 20, 161-170) qui passe en revue les thèses soviétiques consacrées à l'histoire et aux travaux de lexicographie en Europe occidentale et aux États-Unis.

Langues indo-européennes non slaves :

M. K. Sabareva (66, 2, 141-150) examine les différents types de propositions de conséquence en vieux français. S. B. Estulina (67, 8, 124-131) retrace le rôle joué par Dante dans la consécration de la langue populaire comme italien littéraire. E. F. Bubnovskaja (68, 2, 134-139) étudie les subordonnées espagnoles commençant par *el que*. O. K. Vasil'eva-Švede (67, 20, 147-160) fait le bilan des

travaux des hispanistes d'URSS depuis 1917. On notera au passage que 15 % environ des jeunes Soviétiques se consacrent à l'espagnol (Anglais : 45 %, Français : 25 %, Allemand : 15 %) et que l'espagnol a été introduit en 1935 (le portugais en 1961) à l'Université de Leningrad.

O. V. Razumovskij (66, 8, 141-151) suit l'unification par analogie des formes du présent des verbes forts en allemand entre le xve et le xvii^e s. G. V. Voronkova (66, 8, 132-140) étudie les rapports entre sifflantes et chuintantes en norvégien moderne (langue nationale et dialectes).

Langues slaves :

A. S. Gerd (68, 14, 103-108) passe en revue les substantifs en *-ba* dans les différentes langues slaves, anciennes et modernes. V. M. Mokienko (14, 117-125), qui choisit les substantifs slaves désignant des lieux, en analyse les différents procédés de formation, notamment à partir d'adjectifs entrant, avec des substantifs, dans des syntagmes stables. Le même auteur présente un rapide bilan des mémoires présentés par des étudiants de l'Université, consacrés aux récents développements lexicaux liés à la conquête du cosmos et ce en russe, en serbo-croate et en polonais (67, 14, 147-150).

B. Ju. Norman (67, 8, 115-123) examine, par comparaison avec le russe, les différentes valeurs des verbes pronominaux (en *se*) en bulgare. Ce sont les participes pseudo-passifs en *-n* et en *-t* formés à partir de ces mêmes verbes pronominaux — également en bulgare — qui retiennent l'attention d'E. A. Zaxarevič (68, 14, 126-133).

P. A. Dmitriev (68, 2, 116-124) fait le bilan des travaux consacrés au serbo-croate en URSS depuis 1917. En ce qui concerne cette même langue, V. N. Zenčuk (68, 14, 134-143) examine les modalités d'emploi (ou de non-emploi) de la négation *ne* dans les propositions contenant des pronoms négatifs (*niko*, *ništa*, ...) et N. I. Sokal' (68, 14, 144-151) étudie les propositions impersonnelles où entrent des « prédictifs autonomes » (du type *lixo*, *davno*) mais qui, à la différence, p. ex. du russe, s'emploient au présent avec *je* (3^e sg. du verbe *être*).

V. D. Klimonov (68, 8, 128-132) répartit, grâce au recours aux procédés distributifs, les verbes polonais à valeur « causative » en quatre types selon les modalités de leur emploi syntaxique.

Russe : rien d'étonnant à ce que cette langue se taille la part du lion. On remarquera néanmoins le nombre des études menées sur le terrain par les enseignants et les étudiants de l'Université.

V. V. Kolesov (68, 14, 109-116) étudie l'accentuation de quelques substantifs vieux-russes. R. B. Tarkovskij (16, 14, 104-116) présente la première traduction des fables d'Ésope en slavon russe, due à F. Govzinskij en 1607. G. Ja. Simina et E. M. Šustorovič (66, 20, 132-143) décrivent des manuscrits et des documents, allant du XVI^e au XIX^e s., pour l'essentiel archives familiales, découverts chez un habitant de la région d'Arkhangelsk. A. A. Alekseev (67, 8, 144-147), qui examine 300 manuscrits du XVII^e s., estime que l'apparition de la graphie *ja* au lieu de *e* s'explique par l'influence de l'*akanie* sur l'évolution *e* > *o*. Z. V. Ul'ixina (68, 8, 117-127) étudie l'emploi de propositions nominales employées en coordination (à valeur généralement explicative ou indiquant la cause ou la conséquence) en russe littéraire des XVII^e et XVIII^e s.

V. Ju. Mixal'čenko (66, 2, 132-140) compare les propositions « personnelles-indéfinies » (cf. fr. *on dit que...*, *on fait...*) en russe et en lituanien. L. V. Kaporulina (66, 14, 142-147) présente quelques observations sur le développement de l'emploi des cas dans les constructions ad-nominales ; une des raisons de ce développement étant, semble-t-il, l'extension des substantifs déverbatifs. A. P. Aver'janova (66, 14, 150-152) étudie la valeur modale de *sebe* dans les constructions du type *rabotaet sebe*. V. F. Mil'k (66, 20, 143-152) traite de la coordination en russe et en anglais et M. D. Lesnik (67, 8, 108-114) de la parataxe. Z. K. Tarlanov (67, 8, 140-143) étudie les traits caractéristiques des prédicats dans les proverbes par contrepoint avec les faits de la langue de la prose littéraire. V. P. Proničev (67, 14, 123-131) envisage les différents procédés (prosodiques et morphologiques) par lesquels on met en valeur, dans l'énoncé, l'élément sur lequel on veut attirer l'attention de l'interlocuteur. Quant à N. P. Xarčenko (68, 2, 125-133) ; il analyse la structure syntaxique des titres d'articles scientifiques. Bien entendu elle est beaucoup moins variée que celle des titres de textes de fiction ou d'articles de presse et le type nominal (introduit par *kak* ou *o*) l'emporte.

Le lexique de Gor'kij est à l'honneur : L. S. Kovtun (66, 2, 117-131) expose les conditions dans lesquelles des collectifs relevant d'un certain nombre d'établissements supérieurs soviétiques travaillent à la constitution d'un Dictionnaire de la langue de cet auteur. Quant à G. A. Lilič (68, 8, 104-110), son travail a consisté à réunir un échantillon rassemblant 150 emplois de ... *gor'kij* et de ses dérivés (adverbes, substantifs) dans l'œuvre de cet écrivain. Dans 30 cas, ce mot (*amer*) est employé au sens propre ; pour le reste il est employé au sens figuré, avec des acceptations qui s'écartent parfois des valeurs généralement retenues, p. ex. : « conduit aux limites — dangereuses — de quelque chose ». *Agent* a été emprunté au XVI^e s. dans le sens de « représentant commer-

cial» : communication d'O. A. Tureckij (66, 14, 147-150). A. I. Moiseev (67, 14, 132-142) passe en revue les différentes catégories sémantiques entrant dans la formation des noms de métier : objet du travail, instrument, résultat, genre de travail. Enfin V. G. Vetrovskij (67, 20, 137-146) dresse l'inventaire des ouvrages et articles dans lesquels ont été analysées, dans la période 1920-1930, les innovations lexicales du russe.

Les recherches dialectologiques sont à l'origine de trois articles : V. I. Trubinskij (66, 8, 123-131) traite de deux emplois syntaxiques du gérondif passé dans les parlers du Nord-Ouest : prédictif à valeur de passé et prédictif « secondaire » ; compte rendu d'une expédition dialectologique réunissant enseignants et étudiants de l'Université dans la région du lac Onéga (66, 8, 157-158) ; enfin L. A. Ivaško et O. S. Mžel'skaja (66, 20, 120-131) comparent le champ sémantique et les modalités d'emploi syntagmatiques d'un certain nombre de mots dans la langue nationale et dans le dialecte de Pskov.

Autres langues :

S. N. Ivanov (68, 2, 153-155) étudie les tendances contradictoires de l'emploi des marques personnelles dans les verbes du Vieil uzbek (synthèse avec la base temporelle ou séparation des affixes personnels). D. A. Alekseev (67, 8, 132-139) examine la structure et la fonction du participe passé en bouriate. Enfin L. G. Zubkova (66, 14, 117-127) établit et analyse les spectrogrammes des voyelles de l'indonésien.

Signalons pour conclure la notice consacrée au japonisant A. A. Xolodovič pour son 60^e anniversaire (66, 14, 162-163), le nécrologie de l'angliciste N. N. Amosova (66, 14, 163-164) et l'article bilan d'A. P. Aver'janova (68, 8, 111-116) qui passe en revue les travaux de S. P. Obnorskij (1888-1962) consacrés au russe moderne.

R. L'HERMITTE.

4. Gordon W. HEWES. — *Language Origins : A Bibliography*, Boulder, University of Colorado, Dpt. of Anthropology, 1971, 4^o, xvi+139 pages, photomec.

Dans l'intéressante étude qui introduit cette bibliographie, l'auteur, sur la base des expériences de Allen et Beatrice Gardner et de D. Premack sur l'éducation des jeunes chimpanzés, expose sa version particulière de la théorie gestuelle de l'origine du langage. Il est bien évident qu'en une quinzaine de pages, on ne pouvait offrir autre chose qu'un rapide exposé de l'hypothèse ; l'auteur y

a surtout visé à en montrer le caractère non contradictoire et non absurde. L'impossibilité demeure entière pour l'instant de la fonder sur la moindre preuve scientifique.

La bibliographie en elle-même est des plus utiles. Quelque trois mille titres d'études, sélectionnées surtout parmi celles qui peuvent éclairer les déterminations psychologiques du langage, l'acquisition et la pathologie de la fonction, les divers types de systèmes de communication, peuvent offrir au linguiste comme au psychologue, un bon instrument de travail. Ajoutons que le mode de présentation adopté par l'auteur : classement par ordre alphabétique avec numérotation, auquel renvoie un index des notions très détaillé en rend la consultation particulièrement aisée.

David COHEN.

5 Mary R. HAAS. — *The Prehistory of Languages*, La Haye-Paris, Mouton, Janua Linguarum, Series Minor n° 57, 1969, 8°, 120 pages.

Préhistoire des langues et non préhistoire du langage. L'opuscule de M^{me} M. R. Haas n'est qu'une apologie, fort brillante, de la méthode comparative qui permet en effet d'accéder aux stades préhistoriques, non directement documentés, de langues historiques. Le fait que la méthode soit née de la comparaison des langues indo-européennes et ait été appliquée d'abord avec succès à des familles très anciennement attestées a-t-il pu laisser penser que les langues sans écritures et sans histoire connue ne pouvaient en être possibles ? On constate ici qu'il a paru nécessaire à M^{me} Haas de rappeler spécialement aux américanistes d'Amérique que la comparaison était non seulement possible pour les idiomes qui les intéressaient, mais que la reconstruction de proto-langues, comparables entre elles à leur tour, était indispensable pour aboutir à un classement et à une simplification du tableau actuel. L'absence de familiarité avec les buts et les méthodes de la grammaire comparée est telle dans certains secteurs de la linguistique qu'on y a vu mettre en doute l'utilité même de cette grammaire qui n'aurait permis, pensait-on, de remonter que de quelques années dans l'histoire des langues non écrites. On n'avait pas aperçu que la reconstruction atteignait en principe l'état immédiatement antérieur à la date de *séparation* des dialectes et non pas à celle de leur *attestation*.

On peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles le comparatisme a pratiquement cessé d'intéresser, pendant plus d'un tiers de siècle, les héritiers de Sapir à qui l'on doit les études sur l'uto-

aztek, le wiyot et le yurok, et de Bloomfield, l'auteur des études fondamentales sur l'alonquin. Paradoxalement, c'est l'enseignement même de ces maîtres qui se trouve sans doute à l'origine de cette carence. L'accent mis chez Sapir sur la comparaison typologique allait fournir des critères relativement simples, et d'application plus rapide, permettant de grouper les langues sur des bases autres que génétiques, alors que les tendances behaviouristes de la linguistique bloomfieldienne devait conduire à un descriptionnisme mécaniciste, dédaigneux de toute recherche historique.

Cette introduction aux problèmes et méthodes de la grammaire comparée, illustrée par des exemples précis tirés des langues amérindiennes, et traités avec la plus grande rigueur scientifique, répond donc à un besoin réel. Elle contribuera, on peut l'espérer, au développement de l'étude de ces langues.

David COHEN.

6. Lidia BRUNO. — *Parentesco lingüístico* (Universidad del Salvador, Facultad de Historia y Letras, Filología y Lingüística 2), Buenos Aires 1969, 85 p.

Dans cette courte dissertation l'auteur, si l'on en juge par sa préface, se proposait de montrer, à travers la polémique qui au début du siècle opposa Meillet à Schuchardt, la problématique générale suscitée par le concept de parenté linguistique et d'examiner le sens pris par cette expression chez les premiers comparatistes.

Or le débat entre Meillet et Schuchardt, réduit de façon un peu simpliste à une opposition entre une conception naturaliste et une conception idéaliste de la parenté linguistique, est traité en quelques pages. L'essentiel consiste donc en un exposé assez scolaire, qui, abondamment illustré de citations, part des premières tentatives de classement des langues (Courdoux, Jones, Hervás) pour nous amener au seuil de l'École Néo-grammairienne (Schleicher), en passant par Schlegel, Rask, Bopp, Von Humboldt et Grimm.

Travail sans grande originalité, ce petit livre pourrait rendre quelques services à ceux qu'intéresse l'histoire de la linguistique, si l'auteur avait toujours une connaissance directe des linguistes dont il parle ; malheureusement ses citations sont trop souvent de seconde main.

Claude BRIXHE.

7. Luis MICHELENA. — *Lenguas y protolenguas* (Acta Salmanticensia, Filosofia y Letras, 44), Salamanque 1963, 87 p.

Paru depuis plusieurs années déjà, mais adressé tardivement à la Société, ce petit livre mérite cependant encore d'être signalé à l'attention des lecteurs du *Bulletin*.

Spécialiste du basque, Luis Michelena fut amené à réfléchir sur les problèmes de la reconstruction linguistique à l'occasion d'un cours donné à l'Université de Salamanque en 1961-1962 et qui constitue la base du présent travail. Il ne nous propose ni des techniques, ni des approches nouvelles ; il constate simplement qu'on ne peut guère parvenir à reconstituer un état de langue entièrement disparu que par la comparaison ; puis, à partir de l'état présent de la comparaison et de la linguistique générale, il s'interroge sur les principes et les méthodes de la reconstruction, sur ses limites, sur son apport à la connaissance des langues historiquement attestées, sur son terme ultime enfin, une protolangue dans laquelle il faut se garder de voir autre chose qu'une abstraction. On regrettera seulement que les problèmes syntaxiques aient été presque complément négligés ; c'est là, en effet, un domaine encore mal exploré, mais où les instruments théoriques dont on dispose aujourd'hui peuvent laisser espérer des progrès rapides et décisifs. Quoi qu'il en soit, nous sommes en présence d'un ouvrage qui, sans prétendre à l'originalité ni à l'exhaustivité, sera lu avec beaucoup d'intérêt.

Claude BRIXHE.

8. Maurice LEROY. — *Les grands courants de la linguistique moderne*, septième tirage, 2^e édition revue et augmentée, éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 1971 (210 pages).

On se réjouira de voir que ce livre, de la première édition (1963) duquel les mérites avaient été signalés dans cette revue par J. Perrot (*B.S.L.* 59, 1964, p. 19-22), connaît, après de nombreux tirages, une nouvelle édition augmentée. Bien que, depuis 1963, plusieurs autres linguistes aient contribué, comme le rappelle l'auteur, à présenter des vues d'ensemble sur les tendances et l'histoire de la linguistique (et notamment, en français, la traduction des *Nya vägar inom Sprakforsningen* de B. Malmberg, et l'*Histoire de la Linguistique* ... de G. Mounin), les jeunes linguistes auxquels cet ouvrage est destiné, continueront à tirer le plus grand profit de l'enseignement de M. Leroy, maître qui possède au premier chef les qualités qu'il reconnaît à Meillet (cf. p. 42) : « la sûreté

de l'information comme ... l'art de présenter clairement des faits très embrouillés », et plus particulièrement ceux qui, se penchant sur la grammaire comparée de l'indo-européen, sont parfois déroutés par ce qui peut leur sembler un hiatus entre deux linguistiques différentes, la grammaire comparée, et la linguistique générale moderne.

Il importe en effet que, devant les développements de cette dernière, et la désaffection dont est parfois victime la première, (un homme), investi de toute l'autorité du professeur belge, rappelle que ces deux aspects de la linguistique « sont intimement liés l'un à l'autre : c'est le développement et le perfectionnement de la grammaire comparée qui a permis l'élaboration de théories d'ensemble et, en sens inverse, la linguistique générale a suscité... des méthodes nouvelles d'investigation ». Il importe aussi que soient affirmées une inquiétude devant certaines méthodes linguistiques si abstraites qu'elles « risquent de dégénérer en un jeu gratuit de combinaisons dogmatiques » (p. 101), et la conviction que la linguistique est une science humaine avant d'être une science exacte, pour reprendre les termes d'un article de M. Leroy (« La linguistique : science exacte ou science humaine ? », *Le Flambeau* 52, 1969, pp. 113-140).

Car cette nouvelle édition a bénéficié, d'abord, des propres recherches effectuées au cours des dernières années (et dont on trouvera une liste p. XIV-XV de l'Avant-Propos) par un auteur qui s'attache à préciser la position des philosophes à l'égard des grands problèmes linguistiques (p. ex. la reconnaissance, par Platon ou Leibniz du caractère arbitraire du signe linguistique : p. 11), aussi bien qu'à situer les tendances linguistiques par rapport aux grands courants de pensée dont elles sont contemporaines (romantisme, positivisme, hégelianisme, etc.), et les linguistes par rapport à ceux de leurs aînés qui ont pu les influencer (Humboldt et J. G. Herder : cf. p. 34 ; Bréal et H. Paul : cf. p. 46 ; Saussure lui-même : cf. p. 63 ; etc.), et à leurs précurseurs méconnus, comme Cordemoy.

L'utilité de cette nouvelle édition tient aussi, évidemment, aux progrès de la linguistique, à la suite desquels ont été considérablement enrichis le nombre et la précision des notes de bas de page (et l'on appréciera particulièrement que l'auteur, soucieux de relier la linguistique aux autres sciences humaines, s'y réfère aux travaux de savants qui, sans être des linguistes, ont pu être influencés par les méthodes de la linguistique, comme Cl. Lévi-Strauss), et ajoutés de nombreux développements : sur l'édition critique faite par R. Engler du *Cours* de F. de Saussure ; sur la syntaxe structurale de Tesnière ou de Groot et sur le problème de l'orthographe ; sur la linguistique américaine ou soviétique ; sur les développements

actuels de la sémantique ; et, surtout, sur la sémiologie, le problème de la communication animale, la double articulation linguistique. C'est dire que rien de ce qui est linguistique n'est étranger à cette initiation à la linguistique faite par un linguiste qui est en même temps un humaniste — citant à l'occasion Rousseau ou Hugo —, humaniste qui dénonce avec vigueur les excès de tout dogmatisme (1).

Françoise BADER.

9. Roman JAKOBSON. — *Selected Writings. II. Word and Language.* Mouton & Co. 's-Gravenhage, 1971. In-8°, XII-752 pages.

Le deuxième tome des œuvres choisies de R. Jakobson regroupe certains des textes qui ont été écrits entre 1929 et 1969, et qui sont reproduits ici dans la langue où ils ont été d'abord rédigés, anglais le plus souvent, mais aussi allemand, français et russe. Dispersés dans des revues et publications des deux hémisphères, beaucoup de ces textes, qui n'ont cessé de stimuler la réflexion linguistique, étaient devenus paradoxalement difficiles à consulter dans leur forme originale. On se réjouit donc de les voir aujourd'hui rassemblés dans un voisinage propre à manifester les liens qui les unissent. Jamais sans doute n'était mieux apparue la contexture d'une pensée qui, tout en renvoyant constamment à l'impulsion des grands pionniers, poursuit de congrès en conférence une carrière dont l'histoire est pour une bonne part celle de la linguistique elle-même, un demi-siècle durant.

Le sous-titre (*Word and Language*) indique la nature des écrits contenus dans ce deuxième tome, ou du moins de leur part essentielle. Quelques textes importants n'ont pu paraître, étant restés non rédigés : l'auteur dans sa préface s'explique sur ces lacunes, et nous renseigne sur les circonstances exactes où les conférences ou rapports manquants ont été prononcés.

Le tout se répartit en trois sections maîtresses. Viennent d'abord les études consacrées à la morphologie, dont deux des premières, parues en pleine période pragoise, constituent une application de

(1) Deux toutes petites remarques de détail : le terme *apocopé* employé à propos des alternances de la racine indo-européenne (p. 154 : « voyelle fondamentale *e* avec son degré apocopé *o* ») n'est pas très clair. Et on eût souhaité que l'A. indiquât quelque part quel usage a été fait du terme *indogermanisch* au lieu de *indoeuropéen*.

la doctrine des oppositions binaires asymétriques au fonctionnement des catégories grammaticales, soit dans le cadre du verbe (« Zur Struktur des russischen Verbums », p. 3-15), soit dans le cadre du nom (« Beitrag zur allgemeinen Kasuslehre », p. 23-71). On voit ensuite sur chaque point l'auteur évoluer vers de nouveaux modes d'analyse et de formalisation, qui ne font que mieux affirmer la pensée fondamentale, tout en serrant au plus près les rapports qui relient mutuellement la composition formelle et le régime fonctionnel des unités grammaticales. La deuxième section touche aux grands problèmes théoriques comme la définition et le fonctionnement du signe zéro, les fondements linguistiques de la traduction, etc. Elle contient notamment les quatre textes majeurs consacrés à l'aphasie : la réflexion linguistique y fructifie dans un champ extérieur à son premier domaine. Dès lors s'impose une vision pluridisciplinaire et universelle des rapports entre les choses. Ayant maîtrisé l'apport des précurseurs dont la troisième section configure l'héritage, — de l'École de Kazan, avec Baudouin de Courtenay et Kruszewski, à l'École de Prague, avec Trubetzkoy et Karcevskij — de Boas à Meillet, — R. Jakobson contribue plus que personne à « jeter des ponts » entre la linguistique et l'anthropologie, la biologie, les mathématiques, sciences humaines et sciences exactes.

On doit au *Retrospect* (p. 709-722) une réflexion nouvelle sur les sources et les implications philosophiques de la doctrine pragoise, puis de précieux éclaircissements sur la pensée saussurienne.

Jacques VEYRENC.

10. *Progress in Linguistics*, a collection of papers selected and edited by M. Bierwisch and K. E. Heidolph, Mouton, La Haye-Paris 1970, 344 p.

Le X^e Congrès des Linguistes (Bucarest, 28 août-2 septembre 1967) avait nécessairement donné de la linguistique une image très hétérogène et assez confuse, permettant mal de discerner les grands axes de la recherche contemporaine. C'est de cette constatation qu'est né le présent recueil, destiné à illustrer quelques-unes des orientations générales de la linguistique actuelle.

22 linguistes de diverses nationalités y ont apporté leur contribution. Les articles représentent le plus souvent des communications faites au congrès, mais revues et enrichies ; quelquefois, il s'agit de papiers simplement préparés, mais non présentés.

Sémantique et syntaxe :

On sait le caractère central, dans une langue, de la sémantique et de la syntaxe et l'on connaît l'importance des problèmes que posent leurs relations ; il n'est donc pas étonnant que la moitié des articles leur soit consacrés.

S. D. Kacnel'son (p. 102-113, en russe) souligne les inconséquences de la grammaire générative quant à l'application (rigide ou libre) des règles de transformation et à leur incidence sur le contenu de la communication. Selon lui, le message n'est pas tout entier dans la structure profonde. Pour la grammaire générative chomskienne, le processus génératif n'est qu'un mécanisme changeant les entrées en sorties ; pour K., il est une succession créatrice d'analyses et de synthèses.

Comment passer du « sens » (« meaning ») à la phrase (« sentence ») ? Telle est la question abordée par M. Kay (p. 114-126), qui nous propose pour la résoudre une théorie générative. C'est d'ailleurs un peu le même problème qui préoccupe I. A. Mel'čuk (p. 198-207) : constatant que la langue est avant tout un mécanisme qui transforme le « sens » en phrases et vice versa, il considère qu'une grammaire doit offrir un modèle qui présente non pas un processus de génération de phrases, mais un processus de transformation du « sens » en phrases et vice versa.

M. Bierwisch (p. 27-50) s'interroge sur le statut formel des traits sémantiques ; il les assimile à des prédictats (au sens où la logique moderne entend ce terme) et les classe en deux types : ceux qui délimitent (définis, indéfinis, etc.) et ceux qui constituent une prédication (propriétés des arguments).

Deux articles concernent l'ordre des mots. F. Kiefer (127-142) tente de placer ce problème sur un plan sémantico-syntaxique et non seulement stylistique. Ainsi l'emphase, l'un des facteurs essentiels influant sur l'ordre des mots, conférerait à la phrase une structure profonde particulière. J. R. Ross (p. 249-259) part des résultats de Greenberg qui voudrait classer les langues selon la position, dans la proposition, du verbe (*V*) par rapport au sujet (*S*) et à l'objet (*O*) ; choisissant les types *SVO* (anglais) et *SOV* (japonais), il constate que, lorsque ces schémas se répètent dans la phrase, il y a effacement (« gapping ») du verbe (*SVO+SVOT* *SVO+SO*) ; il cherche dès lors à découvrir et formuler les règles d'effacement.

I. Bellert (p. 9-26) croit pouvoir identifier deux catégories de propositions élémentaires ; les unes se référeraient à des « objets » affectés d'un index linguistique φ , qui en garantit l'existence et l'unicité (« sentences of particular reference » ; type « *x est φ* ») ; les autres se référeraient à des « objets » non déterminés, sans index

linguistique. L'auteur essaie de dégager la structure logico-sémantique des premières en les opposant aux secondes : fréquente ambiguïté de l'information au niveau de la structure superficielle, négation susceptible de porter sur le sujet et le prédicat, sujet identifié par locuteur et auditeur.

K. E. Heidolph (p. 86-101) s'intéresse, d'un point de vue sémantique, à la phrase négative. Analysant le sens en traits sémantiques distinctifs, il étudie les relations de ces traits et de la négation et il examine la fonction paradigmatische de la phrase négative et sa place dans la communication.

Pour P. et K. Kiparsky (p. 143-173), l'interaction de la syntaxe et de la sémantique est particulièrement nette dans le système du complément anglais : ils classent les prédicats en « factifs » et « non factifs », les premiers (e.g. *significant*) impliquant la présupposition par le locuteur que le complément exprime une réalité, les seconds (e. g. *likely*) excluant cette présupposition, et ils montrent que dans une phrase l'appartenance du prédicat à l'une de ces deux catégories entraîne des types déterminés de compléments. Cette opposition se traduirait évidemment par des structures profondes différentes, avec, cependant, neutralisation éventuelle en surface (cf. « *it is significant/likely that ...* »).

E. V. Padučeva (p. 224-232) se penche sur les relations qui existent, au niveau de la structure profonde, entre un « nom initial » (c'est-à-dire la première référence à un objet) et un « nom dérivé » (expression qui désigne ici la reprise anaphorique du « nom initial » avec un pronom, un terme classificateur, etc.).

Morphologie :

Nous avons groupé sous cette rubrique (un peu artificiellement ?) des articles centrés sur un ou plusieurs problèmes morphologiques, mais dont les implications phonologiques, sémantiques ou syntaxiques sont souvent considérables, voire essentielles.

La grammaire générative attribue le même statut aux articles anglais *the* et *a*. Selon D. M. Perlmutter (p. 233-248), ceci ne serait exact que pour la structure superficielle ; en structure profonde, « l'article indéfini » *a* apparaîtrait, en effet, non comme un article, mais sur le même plan que le numéral *one*, dont en définitive il serait la variante phonologique non accentuée.

Deux articles portent sur la morphologie dérivationnelle. A. Schwartz (p. 295-305), à partir de la forme de base, cherche à éclairer la structure profonde du dérivé et à établir les règles qui conduisent à sa structure superficielle, entendant par là rendre compte de la forme et du statut du mot. Dans le cadre d'une grammaire générative également, P. G. Chapin (p. 51-63) examine une partie de la morphologie dérivationnelle de l'anglais contem-

porain : si l'ordre dans lequel les suffixes sont attachés au mot est strict, c'est-à-dire intrinsèque selon la terminologie de Chomsky, l'ordre d'introduction des règles de dérivation est au contraire extrinsèque (elles peuvent apparaître dans n'importe quel ordre, mais elles sont plus simples et rendent compte de plus de faits dans un ordre particulier).

R. B. Lees (p. 174-186) et W. Motsch (208-223) analysent la structure profonde, la structure superficielle et les règles transformationnelles des composés nominaux anglais et des composés allemands à deux éléments nominaux.

A. L. Vanek (p. 306-339) regrette que les analyses phonologiques faites jusqu'ici ne rendent pas compte des différences dans l'information syntaxique apportée par des segments identiques. Il veut montrer la corrélation qui existe entre les segments phonologiques ajoutés aux entrées lexicales des verbes tchèques et l'information syntaxique que ces segments contiennent ; ainsi il établit un lien entre le caractère causatif de tel type de verbes et son vocalisme. Des recherches de ce genre devraient, selon V., aboutir à une simplification du lexique et des règles phonologiques.

La notion de marque a été, on le sait, élaborée par la phonologie praguoise, pour laquelle une catégorie est marquée par rapport à une catégorie plus simple. Acceptant cet emploi du terme pour la phonologie générative, S. A. Schane (p. 286-294) montre qu'il peut avoir, en morphologie, la même application, cf. *petit* (non marqué) en face de *petite* (marqué) ; comme en phonologie, le terme non marqué apparaît souvent en position de neutralisation, cf. *le garçon et la fille sont petits* où *petits* est superficiellement un masculin pluriel, mais fonctionnellement l'équivalent d'un archiphonème (terme neutre, de genre « mixte »). R. Ružička (p. 260-285) refuse, quant à lui, pour la grammaire générative, l'utilisation que fait l'École de Prague des mots *marqué* et *non marqué* : dans le cadre d'une grammaire de ce type, ce ne serait pas une autre catégorie plus simple ou plus complexe, mais le contexte qui servirait de référence ; selon le contexte, un même élément pourrait être marqué ou non marqué. Pour illustrer sa thèse R. reprend l'analyse faite par Jakobson des huit cas du russe.

Questions diverses :

Un article est consacré au mètre et à la prosodie par M. Halle (p. 68-90). H. y insiste sur la nécessaire distinction entre : a) les modèles métriques (abstractions relativement simples) et b) leurs réalisations ; a représente en quelque sorte la structure profonde correspondant à b, structure superficielle, et des règles de réalisation (diverses selon les langues et souvent complexes) permettent de passer de l'un à l'autre.

Le travail de D. G. Hays (p. 81-85) intéressera le psycholinguiste : il tente de définir le contenu de la connaissance et pose, sans le résoudre, non pas — comme le philosophe — le problème de la relation entre les mots et les choses, mais — en psychologue — celui des rapports entre la perception et la connaissance.

E. Weigl (p. 340-344) souligne l'intérêt que présentent pour la linguistique les expériences faites sur certains aphasiques par iels pour « débloquer » les fonctions malades du langage à partir des fonctions saines (e.g. on essaie de faire retrouver le sens d'un mot à l'aide d'un autre mot appartenant au même champ sémantique).

Enfin A. R. Luria et L. S. Tsvetkova (p. 187-197) nous évoquent de ce qu'ils appellent « l'aphasie dynamique » (lésion de la partie antérieure de l'hémisphère gauche) : le sujet comprend, peut nommer des objets, répéter des phrases, mais il est incapable d'en faire lui-même ; son « discours actif » est perturbé, car ses fonctions prédictives sont très réduites.

On peut donc apprécier l'extrême diversité des questions abordées dans ce livre, trop riche pour être discuté dans le détail : où, comme il est naturel dans un domaine en constante évolution, les prémisses l'emportent souvent en qualité sur les conclusions et les applications. Si la phonologie paraît y avoir été traitée en partie pauvre, c'est que le Congrès de Bucarest, coïncidant avec le Congrès International des Sciences Phonétiques (Prague), avait volontairement négligé ce domaine.

Claude BRIXHE.

11. Francisco R. ADRADOS. — *Estudios de Lingüística general*, Barcelona, 1969, Editorial Planeta, 325 pp.

Ce recueil de onze essais (pas toujours très étroitement liés l'un à l'autre) possède tout de même une unité interne, en ce qu'il présente au lecteur le credo méthodologique et scientifique de l'auteur, et le met en mesure de reconnaître la place d'Adrados dans le cadre des écoles courantes et la contribution de sa pensée et de son enseignement aux intérêts communs des linguistes « généraux » et indo-européanistes. Un groupe d'études portant sur la linguistique générale (« Estructura del vocabulario y estructura de la lengua », 25-60, « Gramática estructural y diccionario », 61-90, « Sobre el significado de las unidades lingüísticas », 91-100, « Les unidades significativas y el principio de indeterminación », 101-110) précède les essais « indoeuropéens » (« Ideas ») et une

tipología del griego », 111-136, « Ley fonética, sonantes y laringales », 137-170, « Fonología, 'ley fonética' y sonantes indoeuropeas », 171-206, « La toponimia y el problema de las 'Ursprachen' », 207-220, « Gramaticalización y desgramaticalización », 221-254, « Método histórico y método estructural en la lingüística indoeuropea », 255-284, « Reconstrucción del indoeuropeo y gramática estructural », 285-325); ces derniers sont distribués, comme le dit A. dans la préface (20), en fonction de leur orientation, à dominante soit synchronique, soit diachronique. Les études « générales » préparent la sous-structure de méthode et sont nécessaires pour que le lecteur suive la démarche comparative d'A. dans les essais suivants, qui montrent comment le type de structuralisme représenté par l'auteur peut contribuer à ceux des domaines de la recherche linguistique, qui sont devenus « traditionnels ».

Il ne sera que naturel qu'un compte rendu — devant une telle hétérogénéité de sujets et de façons de poser les questions — attache plus d'attention à certaines études qu'aux autres.

Dans les « Idées sur une typologie du grec ». A. se propose de mettre en relief « certaines originalités du grec par rapport à d'autres langues » (113) à l'aide de l'analyse typologique. Le synchronisme indispensable pour un traitement typologique ne peut être strictement atteint pour le grec (113); au-delà, il nous paraît être une conséquence de ce fait que nombre des différences structurelles entre les couches archaïques et les couches tardives du grec classique (notamment en ce qui concerne la délimitation des parties du discours et les catégories verbales) se placent sur le plan typologique plutôt qu'elles ne résultent de façon structurale d'un développement consécutif à une « économie de changements ». En somme on peut justifier le point de vue d'A. par le fait qu'il envisage une typologie du grec classique et considère peu les couches préclassiques (avec raison, peut-être). Prenons, par exemple, l'importance typologique considérable que l'auteur attache (118) à l'existence de différents types de groupes « substantif+déterminant » (subst.+génitif, subst.+adj., subst.+subst. appositionnel); c'est à juste titre qu'A. souligne ce phénomène qui n'est point commun à toutes les langues i.-e., dont, de toute façon, aucune ne présente pour ces types formels les mêmes délimitations de fonction que le grec. Or, ici il y aurait intérêt à souligner que la distinction nette entre l'adjectif postposé et le substantif appositionnel — distinction devenue pertinente au cours de l'histoire du grec — est un développement interne du grec et n'est point attestée clairement avant le vi^e siècle (1). Une autre

(1) Voir maintenant mes *Strukturalgrammatische Beiträge zum Versländnis Homers* (1967) 77-84, 91-96.

caractéristique du grec, que l'auteur a eu raison de mettre en relief comme originale (130-131), est « l'attribution d'aspects verbaux systématiques au thème du présent aussi bien qu'à celui de l'aoriste » (non observable dans « todo el indoeuropeo », 279) ; cette attribution de valeurs est accompagnée par la création de « formes nominales (subst. et adj.) qui présentent toutes (? , H. R.) les catégories du verbe ». Si ce point de vue est accepté, il va de soi que certaines de nos « constatations » et « interprétations génétiques » des temps verbaux « passés » syncrétiques dans les autres langues i.-e., qui ont été « étudiées sous le préjudice de vouloir y rencontrer les catégories du grec » (278), p. ex. notre vue sur le « parfait » latin, doivent être quelque peu modifiées. Néanmoins je ne peux pas accorder, comme le fait A. (121), « au verbe une grande irrégularité entre forme et sens à l'intérieur des paradigmes » ; les types dénominatifs (plutôt : dérivés) du verbe grec, qui sont en contraste éclatant avec les verbes radicaux à morphologie « imprévisible », reflètent, en tant qu'ils représentent un processus productif de formation, le caractère du type linguistique grec beaucoup plus que les verbes primaires qui ne continuent que de rapports formels hérités. A mon avis, il fallait rappeler ici que le système morphologique des verbes « faibles » (c'est-à-dire dérivés) est loin d'être développé, en grec de la plus haute époque, au même degré qu'à l'époque classique, qui sert de base à l'esquisse d'A. On est amené à croire que l'« attribution » de valeurs aspectuelles s'est effectuée pas à pas avec la régularisation du système morphologique du verbe, avec comme point d'appui sinon de départ le système (développé à l'intérieur du grec) du verbe « faible », tandis que le type hérité (le verbe radical) s'y est accommodé secondairement.

L'« originalité majeure du grec » selon A. (116) est « la grande prolifération » du mot (palabra) en tant qu'unité paradigmatische. La position centrale du « mot » grec est fondée sur le fait que son « analyse exhaustive en morphèmes est impossible ». Or, on aura besoin d'une définition très étroite du « morphème » pour justifier cette vue. Une forme telle que $\lambda\omega$ est bien analysable de façon exhaustive en $\lambda\upsilon-$ (thème verbal) + \emptyset/\circ $\upsilon-$ (morphème d'aspect) + \emptyset (temps-mode) + : (morphème personne-nombre, phonologiquement la « différence spécifique » entre ω et \circ). Bien entendu, les « portemanteaux » sont là (pensons à la flexion des cas), mais pas davantage que dans « tout l'indo-européen ». D'autre part, l'attitude de l'auteur obscurcit la clarté d'analyse de formes telles que $\lambda\upsilon-\theta\eta-\sigma\varepsilon-\tau-\alpha-\iota$ (2) ou, $\dot{\varepsilon}-\lambda\acute{\varepsilon}-\lambda\upsilon-\nu\tau-\alpha$, qu'on ne retrouverait guère, du

(2) La désinence arcadienne $-\tau\circ\iota$ prise comme primitive, une terminaison $-\tau-\circ-\iota$ se décompose très nettement en τ (personne) + \circ (médio-passif, cf. $\dot{\varepsilon}\lambda\acute{\varepsilon}\theta\eta\tau\circ\iota$) + ι (« mode-temps primaire », cf. la série $-\mu\iota$, $-\sigma\iota$, $-\tau\iota$ ($-\sigma\iota$) en face de $-\nu$, $-\zeta$, $-\emptyset$, etc.).

moins à un tel degré, dans une langue i.-e. ancienne. C'est sur de tels phénomènes qu'A. aurait dû s'appuyer en caractérisant le grec du côté typologique. Entre autres, « le mot grec exprime des unités complexes qui dans d'autres langues s'expriment au niveau du syntagmes » (119). Bien que cette constatation soit pleinement justifiée par la faculté essentiellement libre de composition en grec, l'auteur y arrive par la voie statistique, beaucoup moins justifiable, p. ex. en disant que le Liddell-Scott-Jones contiendrait 138.500 mots, le Lewis-Short seulement 51.500 (noms propres non comptés) (119). La proportionnalité de cette confrontation est peu au point ; le latin se limite à une période beaucoup moins large que le grec et encore, ce qui est peut-être plus important, à un cadre littéraire beaucoup plus étroit. Mais reste encore ouverte la question de savoir si les composés représentent en effet des « palabras » dans le sens, postulé par l'auteur, d'une unité autonome. Les dictionnaires de l'ancien-indien ne font pas état de l'inventaire complet des composés, non seulement afin de ne pas faire exploser les lexiques (à quelle conclusion nous aurait amenés une comparaison statistique du Liddell-Scott avec le Stchoupak-Renou ?), mais aussi parce que la pleine liberté de la composition accorde au composé un caractère syntagmatique plutôt que lexical (en principe, enregistrer dans un dictionnaire un composé peu fréquent, non-idiomati-que du point de vue sémantique, et appartenant à un type productif (sans constituer un mot dérivé d'un composé) reviendrait au même que de consacrer un article de dictionnaire à une combinaison d'un verbe donné avec son complément). Bien entendu, le statut du composé n'est pas syntagmatique dans les cas où les deux termes sont morphologiquement caractérisés comme membres d'un composé (p. ex. les types à deuxième membre verbal : *πτολέ-πτορθος*, *νεο-γνός* (3), mais c'est justement là où la « prolifération » du vocabulaire s'arrête (ce type était condamné à mort, sauf pour quelques seconds termes isolés, comme *-φορος*, *-βολος*, *-ποιος*, grâce au fait qu'il ne peut s'employer qu'à partir d'un verbe du type « fort » non-productif). En effet, la grande productivité de formation du grec classique se révèle dans un autre processus (quasi compositionnel lui aussi), à la base duquel se trouve la composition. Nous pensons à la naissance de conglomérats suffixaux ou préfixaux tels que *ἐπανα-* ou *-ισμός* ; ce phénomène, qui a été mis en relief, pour le domaine suffixal du moins, par Chantraine dans sa *Formation des noms*, est typiquement évolutif en grec, en ce qu'il n'apparaît qu'à une certaine phase de son histoire (le VII^e siècle, Adrados 126, me semble poussé bien trop haut) et se propage au cours des siècles.

(3) La nature du deuxième composant *-γνο-* en tant que « pseudo-participe » a été mise en relief par Jacobi dans *Compositum und Nebensatz*.

Ce trait est d'autant plus important pour les buts de notre auteur qu'il est typique du langage intellectuel, que tout simplement il caractérise, et représente parfaitement l'élément essentiel du niveau intellectuel dans les langues occidentales, en lesquelles le grec ancien continue à vivre. (Nous avons l'impression claire que c'est surtout la contribution du langage intellectuel grec — comme une « véritable langue de culture » — à l'établissement du contenu spirituel de « nos » langues (pp. 124, 142, 135) que souligne cette étude, rédigée avec tant de sentiment chaleureux : « Le grec est la première langue de culture et en tant que telle le modèle des autres. Elle possédait déjà une structure qui favorisait spécialement, à l'intérieur du type général indo-européen, une classification multiforme et systématique de la réalité. » 132.)

C'est surtout d'après l'essai sur « La grammaire structurale et le dictionnaire » — présentation des fondements méthodologiques employés par A. — que nous pouvons examiner les applications de la méthode « générale » aux langues individuelles. Voici qui illustre très bien le fait que l'ensemble des niveaux de la description (contrairement à A. j'y inclus la syntaxe) ne saurait être mieux étudié et connu que grâce à l'application des notions opérationnelles fondamentales apprises par et empruntées à la phonologie. L'auteur a raison de considérer qu'en ne tenant pas compte de la distribution (64) on risque d'arriver à des conclusions fausses concernant le rapport entre le *signans* et le *signalum* : « C'est seulement à l'intérieur de séries distributives bien définies qu'on peut procéder à la détermination de sens par contraste. » (66) (4). « Nous ne pouvons pas renoncer à l'étude du sens des mots, exprimé parfois par la distribution, parfois par les traits distinctifs, parfois

(4) Je saisir l'occasion pour prendre la parole par rapport à *Colorless green ideas sleep furiously* (cité par A., 65, sans le mot *green*). Bien que nous ne puissions pas aisément imaginer une réalité extralinguistique qui justifierait une telle phrase, elle a naturellement un sens, car autrement elle ne nous étonnerait pas. Si Chomsky avait choisi *red* au lieu de *green* (*red ideas* aurait pu être interprété dans le sens politique sur la base de nos données de civilisation), sa présentation aurait été beaucoup moins *colorful* (plutôt *colorless*). On peut reconstruire, sans trop de difficulté, une réalité extralinguistique sociologique, dans laquelle cette phrase devienne interprétable et dès lors cesse d'être « *nonsense* ». On ne pourra pas objecter que j'opère avec les déplacements métaphoriques (*rouge* non pas en tant que concept de couleur), parce que par là nous saisirsons essentiellement la vraie nature de la naissance de métaphore en tant qu'élargissement *distributionnel* des « priviléges de comparaison » de certaines catégories. La métaphore ne peut fonctionner à l'intérieur des emplacements catégoriels non-déplacés (les pommes produites dans un pays socialiste ne peuvent pas être nommées *pommes rouges*). On doit regretter qu'A. n'ait pu souligner l'importance des faits distributionnels (dont il fait état brillamment ailleurs) que très superficiellement en traitant de la métaphore (67 et ailleurs).

par les deux choses à la fois. » (72). « Il n'y a pas de différence essentielle entre les traits lexicaux et les traits grammaticaux. » (67). Malgré cela l'étude en question se pose (malheureusement) seulement sur le domaine de la « *palabra* » et non pas sur celui des segments de mots, qui eux aussi maintiennent des rapports paradigmatisques. Ce qu'A. dit sur l'anisomorphisme lexical de langues différentes (86-87) ou bien sur « l'importance du point de vue » (87) (qui à son tour est la conséquence de la classification du contenu aussi dans le cas des oppositions graduées (*caliente-templado, niña-señorila*), aurait aussi pu être montré (pour le bénéfice de nombre de lecteurs) à propos de la catégorie du « temps » de mainte langue, et même par rapport à des catégories grammaticales-notionnelles aussi proches des « réalités » physiques extra-linguistiques que celle de la « personne » (p. ex. la distinction assez rarement rencontrée entre une 1^{re} pers. pl. « inclusive » et une « exclusive »)

L'auteur est obligé de s'appuyer sur la « séparabilité » (69, nous préférerions « décomposabilité ») des mots comme critère de leur contenu. Comme les « constituants » (pas toujours « immédiats » !, cf. 70-71) sont les porteurs des rapports syntagmatiques et ne justifient leur nature de constituants que par l'appartenance à des classes paradigmatisques, souligner la fonction sémantique des (véritables) constituants permet de mettre en lumière le rapport étroit entre la grammaire structurale et le « dictionnaire » ; cela sera important notamment pour la raison que l'on n'a le droit d'attribuer à une unité lexicale un caractère « composé » que là où existe une possibilité de décomposition paradigmatique en constituants véritables, c'est-à-dire substituables à d'autres. Pourtant, je ne peux pas souscrire à l'emploi du terme « neutralisation » que fait A. Pour moi la neutralisation consiste en l'impossibilité de faire le choix (entre deux éléments qui autrement peuvent être mutuellement choisis) ; c'est donc justement le fait que l'un ne puisse être remplacé par l'autre qui est l'indice de la non-fonctionnalité de celui qu'on « peut » employer. La conception de la neutralisation comme une « perte de distinctions » est, à mon avis, trop étroite. (Le rapport existant en français entre *il mange* et *ils mangent* (77) serait une « indistinction formelle » seulement si l'opposition des nombres était neutralisée à la troisième personne.) Comme point de départ d'événements diachroniques il faut tenir compte aussi du fait que dans de nombreux cas une opposition est plus souvent neutralisée que maintenue (dans notre cas elle est maintenue pour la minorité des verbes français, surtout les verbes dits « irréguliers »).

L'auteur établit une série de postulats pour la rédaction des dictionnaires, notamment les bilingues ; chaque auteur de dictionnaire devrait les lire attentivement, car il n'est guère de faute

méthodique dans la lexicographie courante, qu'A. ne mette en pleine lumière. Seule, la question fâcheuse de l'homonymie n'est pas très heureusement traitée ici. Il faudrait nettement distinguer entre les sens syntaxiquement distingués d'un « même » mot (qui seraient à unir dans un seul article du lexique, en même temps que les conditions d'emploi) et les cas où le sens ne ressort pas de la syntagmatique, mais seulement « sémantiquement »-contextuellement (qui seraient à présenter dans deux articles séparés ; exemple : *Schloss^I* « château », *Schloss^{II}* « serrure ») ; la limite est tracée parfois d'une façon assez subjective et sur la base des « parentés de sens » établies à l'aide d'un certain ethnocentrisme. L'auteur n'a pas tenu compte du fait que les homonymes véritables (totaux ou partiels) tendent à s'influencer mutuellement de façon que leurs champs sémantiques se resserrent successivement et aboutissent à créer un terrain de référence commun (le « champ morpho-sémantique », cf. P. Guiraud dans ce *Bulletin*, t. 52/1, 1956, 265-288). Tenant compte de ces « champs » on dirait que les homonymies véritables seraient soit éphémères soit beaucoup plus rares que l'on ne penserait.

Dans l'essai sur « La méthode historique et la méthode structurale » A. se propose à élargir le champ d'application de la reconstruction structurale, créée il n'y a que quelques années notamment par les contributions de Kuryłowicz, pour l'indo-européen. (Ou dirais-je « proto-indoeuropéen » ? A. ne touche pas à la question de la réalité des « proto- »langues.) Ici nous nous trouvons sur le plan du contenu plutôt que sur le plan du signifiant ; ne serait-il pas vrai qu'une reconstruction typologique à vue généalogique est en réalité une *contradiccio in adiecto* ? (L'auteur semble avoir un sentiment clair de ce fait : « Une utilisation conjointe de la méthode historique et de la méthode structurale ne peut se faire qu'en modifiant préalablement dans une certaine mesure les conceptions usuelles qui règnent dans chacun des deux champs. ») (259). « La méthode historique vise à projeter le présent sur le passé. » (289). (Si cette « définition » de la méthode historique est nouvelle, nous reconnaissons grâce à elle une des différences délicates entre les perspectives « historique » et « diachronique », différence qui ne nous permettra plus d'employer les deux termes comme s'ils étaient synonymes.)

La tentative de l'auteur pour saisir les changements intervenus dans l'interprétation des rapports formels (5) plutôt que l'histoire de la fonction d'éléments individuels n'a pas été toujours menée

(5) Parmi les suggestions antérieures critiquées par A. se trouve aussi celle qui veut expliquer le subj. en *-ā-* comme sortant d'un passé (271) ; on regrette de ne pas trouver un renvoi à Benveniste, dans ce *Bulletin*, t. 47/1 (1951) 11-20.

à bonne fin. A. dit, par exemple (270) qu'« un même thème peut être de présent ou bien d'aoriste selon le cas »; il ne souligne pas (même pas à la p. 279, où il est question de l'opposition « thème redoublé : degré zéro thématique », comme $\dot{\epsilon}\gamma\iota\gamma\nu\epsilon\tau\circ$: $\dot{\epsilon}\gamma\dot{\epsilon}\nu\epsilon\tau\circ$) que nous sommes en effet confrontés à la question de savoir quelles oppositions formelles expriment quels rapports de contenu dans quelles langues — et à quels thèmes verbaux. J'attache beaucoup d'importance à la question « à quels thèmes verbaux », car la valeur aspectuelle lexicale des verbes — ou bien la notion que nous avons de cette valeur d'après les traductions traditionnelles a une grande importance : si $\kappa\tau\epsilon\nu\epsilon\tau\circ$ = « tuer », alors $\dot{\epsilon}\kappa\tau\epsilon\nu\epsilon\tau\circ$ = « j'ai cherché à tuer », avec une valeur aspectuelle « de conatu », et $\dot{\epsilon}\kappa\tau\epsilon\nu\epsilon\tau\circ$ est le terme non-marqué de l'opposition. (Je n'ai trouvé dans cette étude d'A. aucune réflexion concernant le caractère marqué et les possibilités de son déplacement en diachronie.) Mais si $\kappa\tau\epsilon\nu\epsilon\tau\circ$ veut dire « pousser+frapper+battre », alors l' $\dot{\epsilon}\kappa\tau\epsilon\nu\epsilon\tau\circ$ perfectif est le terme marqué : « j'ai a-battu, ich habe er-schlagen ». (Les lexiques grecs auraient à donner une traduction propre à chacun des thèmes aspectuels d'un verbe.) Mais cette situation particulière ne se présente qu'au verbe « fort » (non-dérivé), type non-productif dans les langues indo-européennes (voir ci-dessus); pour ce qui est du type devenu statistiquement prédominant (celui des verbes « faibles ») on peut voir un isomorphisme beaucoup plus considérable des rapports formels et des rapports sémantiques (6). Nous ne sommes donc pas étonnés qu'A. arrive à la conclusion que « des formes sans valeur spéciale auraient acquis au cours du temps dans des divers systèmes linguistiques des différentes spécialisations » et « que se sont créées des oppositions » (p. 200, où il est question du genre nominal) « par l'utilisation d'éléments morphologiques, qui, en principe, n'avaient rien à voir avec la distinction (ici concernée). » Bien que l'auteur nous promette que « la méthode ici préconisée peut mener à des résultats intéressants » (270), nous ne croyons pas qu'un tel retour à l'Adaptationstheorie avance les études comparatives ou même y encourage l'introduction de la pensée structurale.

L'étude « Loi phonétique, sonantes et laryngales », sous-divisée en chapitres, constitue une défense réussie du livre *Estudios sobre las laringales indoeuropeas* (publié par A. en 1961) contre le c. r. de Cordonas (*Lang.* 31, 1961), qui se n'était pas abstenu de méchanceté. Les cinq chapitres (« Critique de la critique néogrammaire », « Le changement phonétique », « L'examen des changements phonétiques », « Faits et théories », « L'appendice labial et

(6) Ce chapitre contient quelques inexactitudes : p. 275 : *sum* (*Xsm) n'est pas thématique et la flexion *sum* — *est* n'est pas « semitemática »; p. 276 : ce qui résulte du prétérit en *-s-* en latin est la classe de formes *faxim*, etc., plutôt que *amarem*.

palatal des laryngales ») sont suivis d'une « Conclusion » ; l'ensemble se tourne non seulement vers Cordonas qui avait accusé A. d'une espèce de frivolité et d'irrévérence envers les lois phonétiques en assumant une origine laryngale pour de nombreuses formes indo-européennes, mais plus encore il attaque une certaine conception de l'« *Ausnahmslosigkeit* » des lois phonétiques. A. a certainement raison de nier la conception des lois phonétiques « selon les néogrammairiens comme une espèce de loi physique qui s'accomplit sans exceptions à l'intérieur d'un territoire » ; néanmoins il ne me semble rien ajouter à la notion originale de loi phonétique conçue par Leskien comme justifiée (dans la discussion scientifique) quand elle est valable sans exception (7) — une proposition qu'on ne peut renverser.

Dans son ouvrage précité, A. avait essayé, conformément à la bonne tradition laryngaliste, de coordonner certaines irrégularités des correspondances phonétiques observées dans quelques phénomènes des langues individuelles avec des facteurs dont les formules brugmanniennes de correspondance n'avaient pas encore tenu compte, à savoir les « coefficients » laryngaux. Telles thèses ne se dirigent pas contre l'essence des « lois phonétiques », mais contre les formulations trop étendues de Brugmann. La découverte des « *Ausnahmen der Lautverschiebungen* » sert à mettre en lumière de nouveaux facteurs, assez souvent non-segmentaux. Si telle est l'attitude fondamentale d'A., nous ne pouvons que donner notre appui à sa courageuse poussée en avant (8) ; sans les poussées de

(7) On voit d'après Osthoff-Brugmann, *Morphol. Unters.* I, XIII (page toujours citée comme la déclaration du programmatique de l'*Ausnahmslosigkeit*), qu'ici il ne s'agit que d'une reformulation des positions prises antérieurement, afin de proclamer les « wichtigsten methodischen grundsätze der 'junggrammatischen' Richtung ». Cf. aussi *o.c.*, III, 106-107.

(8) Je crois, comme Hirt, *Idg. Gramm.* I, 139, que les « lois phonétiques » doivent être établies à la base d'équations étymologiques plausibles : « Die Frage nach der Ausnahmslosigkeit der Lautesetze braucht also heute nicht weiter erörtert zu werden. » « Ich erkenne sie (les rapprochements étymologiques *haben*: *habere*, *barba*: *Bart*, goth. *at-tekjan*: *tangere*, πτῆγη Bach) als... richtig an, und schliesslich kann man bei jedem die besondere Ursache ausfindig machen. Gerade dieses Suchen nach den Ursachen führt uns oft zu tiefgehender Erkenntnis. » La « cause particulière » est (cela nous ne surprendra point) le facteur laryngal : les « *Ausnahmen der Lautverschiebung* » se présentent dans une position (ici l'élément médial de la base) à teinture laryngale (vocalisme *a* dans la plupart des racines citées, quantité vocalique dans πτῆγη, vocalisme *e* du thème présent gothique). Tandis que les séquences du type **tXV...* (consonne non-voisée suivie d'une laryngale en position explosive) ont été abondamment explorées, on ne s'est pas assez rendu compte du fait qu'il faut prévoir aussi l'existence de types **dXV...*, **d^hXV...* (p. ex. *habere* se laisserait reconstruire comme **g^hX(V)bX...*), ce qui donne, naturellement, des correspondances phonétiques non envisagées par les lois de Grimm.

ce genre la science reste enfoncée. C'est donc sans aucune nécessité, qu'A. se voit pressé par son désir de répondre aux critiques en essayant, pour nier à la façon néolinguistique la régularité des changements phonétiques diachroniques, d'attribuer « une propre histoire à chaque mot » (147). La justification donnée est la « vacillation » (151) des phénomènes phonologiques observée dans des idiolectes, mais cette explication ne saurait être justifiée *a priori* que si le fait linguistique qu'il s'agit d'expliquer est une variation libre. La possibilité n'est pas à exclure, bien entendu, qu'une variation libre existe parce que l'un des mots serait fixé sur une forme, un autre sur une autre, mais dans l'état actuel de la connaissance de l'histoire des phonèmes laryngaux un tel point de vue ne peut être maintenu que si toutes les possibilités visant à établir les conditions de la distribution des différents traitements des laryngales sont épuisées — et ce moment est bien loin de nos jours. Quelques points de départ pour la constatation d'une alternance conditionnée des « réalisations » ou bien « reflets » des laryngales se trouvent déjà dans l'ouvrage d'A. (152, 161, 163) ; ces points de départ pourront conduire non seulement à la réduction du statut des éléments laryngaux (ou de leurs « appendices »), pour un nombre exagéré desquels un statut phonématisé a été proposé, mais aussi à la réconciliation éventuelle d'une doctrine laryngaliste courageuse avec une conception rationnelle d'une régularité descriptive des correspondances phonologiques.

La richesse extraordinaire du présent livre, sa valeur en tant qu'ouvrage qui touche à presque tous les fondements de notre travail, nous a amenés à lui consacrer une discussion relativement étendue. De plus les essais que nous n'avons pas présentés ici en détail sont pleins d'idées intéressantes, stimulantes et fort profondes. Les indoeuropéanisants doivent assurer un bon accueil à cet ouvrage (en l'état actuel de l'organisation universitaire de nos études il paraît même souhaitable de le voir bientôt traduit en d'autres langues), et nous savons gré à son auteur d'avoir démontré avec tant de succès que même de nos jours un « indoeuropéanisant » et un « linguiste général » ne se trouvent pas des deux côtés d'une barrière insurmontable.

H. B. ROSÉN.

12. Hans-Heinrich LIEB. — *Communication complexes and their stages. A contribution to a theory of the language stage*, Mouton, 1968, 140 p.

12 bis. Hans-Heinrich LIEB. — *Sprachsladium und Sprachsystem. Umrisse einer Sprachtheorie*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1970, 306 p.

Le premier de ces deux ouvrages constitue en quelque sorte les prémisses du second ; l'auteur reprend en effet dans les deux premières parties de son livre en allemand ce qu'il avait déjà publié en anglais, mais en y ajoutant des considérations nouvelles et en complétant la bibliographie ; il nous a même semblé à plusieurs reprises que la version allemande était plus explicite et plus facile à comprendre pour un profane en matière d'axiomatique.

L'auteur se penche sur « le problème des relations exactes entre le diachronique et le synchronique », pour reprendre une formule de Sechehaye qu'il cite (1970, p. 21). Ce problème soulève, aux yeux de l'auteur, au moins deux séries de questions, questions qui ressortissent à la théorie de la langue : « Quelles sont les propriétés de l'état d'une langue ? Quelles relations existent entre les différents états d'un même langue ? Quelles relations entre une langue et ses états ? » (1970, p. 22) et questions qui ressortissent à la théorie de la linguistique : « Quelles sont les propriétés de la linguistique synchronique et de la linguistique diachronique ? Quelles relations existe-t-il entre elles ? » (1970, p. 22). L'auteur s'occupe uniquement des points qui concernent la théorie de la langue, et encore sans prétendre donner une solution intégrale (1968, p. 61) ; sa grande originalité, et aussi son but principal, est de construire une théorie axiomatique, c'est-à-dire une théorie sur le modèle par exemple de la géométrie plane d'Euclide. Pour cela, il doit définir un certain nombre de notions abstraites, leur attribuer des propriétés élémentaires et déduire de ces dernières toutes les conséquences logiques possibles. Comme le dit J.-B. Grize, « axiomatiser une théorie (...) consiste à chercher un certain nombre de propriétés, qu'on appellera des axiomes, des postulats ou des propositions primitives et telles qu'il soit possible d'en déduire toutes les vérités de la théorie qui s'appelleront alors des théorèmes » (*Logique et connaissance scientifique*, « Encyclopédie de la Pleiade », 1967, p. 167). On objectera peut-être à cette entreprise qu'une présentation axiomatique n'améliore nullement une théorie, puisqu'elle n'est qu'une façon de présenter les choses, présentation d'ailleurs bien compliquée et à peu près illisible pour quiconque a une formation littéraire. Il n'en reste pas moins que c'est la seule façon de s'assurer qu'une théorie est cohérente jusque dans les plus infimes détails. Les linguistes ne peuvent donc que remercier

H.-H. Lieb d'avoir essayé d'axiomatiser les fondements de la théorie saussurienne et d'avoir ainsi donné la preuve tangible que cette théorie de la langue peut ne pas être contradictoire.

La première partie intéressera vivement le linguiste : elle vise à préciser les notions qui seront ensuite présentées d'une façon axiomatique, et pour cela systématise la théorie saussurienne de la diachronie et de la synchronie, ainsi que les nombreuses réflexions que cette théorie a plus ou moins directement suscitées. Le mot « langue » a chez de Saussure deux sens différents : 1) il désigne l'ensemble d'une langue historique dans toute son extension temporelle ; H.-H. Lieb gardera cette seule acception au mot langue (*language, Sprache*) ; 2) il peut être synonyme de « état de langue » ; H.-H. Lieb préférera parler de *stage* ou *Stadium*, ce qu'on pourrait traduire par « phase d'une langue », bien que les linguistes français et allemands, comme le remarque l'auteur (1968, p. 25, n. 5), aient parlé d'état (*Zustand*).

Cela admis, l'auteur ramène la théorie saussurienne aux cinq thèses suivantes :

1. « Toute phase d'une langue est identique à la langue en question pendant un espace de temps où elle ne subit aucun changement important ; et tout ce qui est identique à une langue pendant un tel espace de temps est une phase de la langue » (1970, p. 28-29),
2. « Toute phase d'une langue est différente du discours » (1970, p. 30),

3. « Les éléments d'une phase d'une langue sont simultanés » (1970, p. 32),

4. « Deux phases différentes d'une même langue se suivent l'une l'autre dans le temps » (1970, p. 32),

5. « Toute phase d'une langue est un système saussurien » (1970, p. 34) ; mais pour éviter des difficultés qui apparaissent bien si l'on combine la 5^e thèse avec la seconde partie de la 1^{re}, H.-H. Lieb donne à la 5^e thèse la nouvelle formulation suivante : « Pour toute phase d'une langue il y a un système d'une certaine sorte qui est dans un certain rapport avec la phase », où l'adjectif « certain » n'a pas ici son sens relatif ; cette modification revient à remplacer « est » par « a » dans la formulation précédente.

Il faut maintenant chercher à donner une définition de la phase qui soit compatible avec ces cinq thèses. Mais comme l'axiomatique s'intéresse uniquement aux implications logiques des axiomes qu'elle a postulés, on peut faire et on doit pouvoir faire abstraction des objets particuliers dont on est parti. Voilà pourquoi l'auteur va remplacer le mot « langue » dans la formulation des cinq thèses

saussuriennes par l'expression « complexe de communication », qui n'est pas un synonyme de « langue », mais qui désigne tous les objets qui peuvent avoir des phases conformément aux propriétés retenues ; ainsi « toute langue est un complexe de communication, mais non tout moyen de communication est une langue » (1968, p. 52). On comprend maintenant la raison d'être du titre de l'ouvrage en anglais : il s'agit de faire la théorie des phases d'un complexe de communication.

Voici la première définition de la phase que l'auteur entend examiner : « Considérons la classe de tous les « locuteurs » d'un complexe (...). Ce qui est identique à un locuteur pendant un certain espace de temps peut être appelé une *période* du locuteur. Nous entendrons par *section transversale* (par rapport à un complexe) toute classe non vide de périodes simultanées de locuteurs qui satisfont aux conditions suivantes : si une période d'un locuteur est un élément de la section transversale, alors à tout moment de la période un élément du complexe est un moyen de communication pour le locuteur ; la section transversale comprend toutes les périodes « pertinentes » qui existent durant le temps en question ; et si nous considérons cette sous-classe du complexe qui « appartient à » la section transversale durant un certain espace de temps, c'est-à-dire qui est constituée par les éléments du complexe « en usage » durant cet espace de temps, et qu'on la compare avec la sous-classe qui appartient à la section transversale durant un autre espace de temps, alors les deux sous-classes sont identiques. Une *phase* d'un complexe de communication est donc simplement une sous-classe du complexe « appartenant à » une section transversale » (1968, p. 51-52). Après avoir examiné minutieusement si cette définition de la phase est bien compatible avec les cinq thèses, l'auteur propose dans la deuxième partie de son travail la formulation axiomatique de la théorie des phases d'un complexe de communication à laquelle il est arrivé en, commençant par les relations temporelles comme « plus récent », « simultané », « moment de », « période de », « limité dans le temps », etc.

Dans la troisième partie, qui se trouve uniquement dans l'ouvrage en allemand, l'auteur entreprend une théorie de la notion de système qu'il axiomatise au fur et à mesure. Il admet d'abord qu'à tout moyen de communication comme à tout système de communication correspond chez le locuteur quelque chose grâce à quoi le moyen de communication et le système le concerne, et qu'il appelle la base interne (*die innere Grundlage*), ceci uniquement, bien entendu, pendant le temps où le moyen de communication est un moyen de communication pour le locuteur ; cette base interne est conçue comme une partie du locuteur, en l'occurrence

une partie de son cerveau. Utilisant l'article de J. J. Katz sur le mentalisme en linguistique (cf. *Language* 40 (1964), 124-137), H.-H. Lieb pense qu'un système est chez le locuteur un mécanisme, lequel est conçu comme une construction dans une partie du locuteur et est isomorphe à la grammaire transformationnelle la plus simple. Puis il définit la classe de systèmes dans une phase donnée, il précise ce que l'on entend lorsqu'on considère les systèmes de phases d'une langue comme des abstractions à partir des systèmes de moyens particuliers de communication, il étudie les chaînes de systèmes, c'est-à-dire les suites de systèmes de plus en plus abstraits ; et, pour terminer, il suppose que la notion de langue n'est pas une notion primitive, mais doit être définie dans le cadre de sa théorie. Il est ainsi amené à dire que toute langue remplit les 6 conditions suivantes : « 1) elle est une classe de « moyens individuels de communication » ; 2) elle est une « langue humaine » ; 3) elle est une « langue naturelle » ; 4) elle remplit des conditions de « continuité » : elle « ne change complètement à aucun moment » ; 5) deux éléments différents sont toujours liés par une « chaîne » d'éléments, où deux membres qui se suivent « se comprennent mutuellement » ; 6) elle « a un système » ou un « aspect systématique » » (1970, p. 266). Et l'auteur entreprend de formuler ces conditions en utilisant et en prolongeant la théorie qu'il a axiomatisée.

Au terme d'une telle lecture, on regrette de ne pas avoir été capable de tout comprendre, surtout dans la dernière partie. La faute n'en incombe pas à l'auteur qui a vraiment tout fait pour faciliter la tâche de ses lecteurs ; j'en veux pour preuve tous les résumés qu'il propose dans la version allemande : avant chaque partie, avant chaque chapitre et même avant chaque point. Mais un traité axiomatique, même quand il est préparé sous nos yeux, n'est pas chose facile à lire, pour quelqu'un qui est un profane ou presque. Nos regrets sont d'autant plus vifs que les notions de diachronie, de synchronie et de système sont en quelque sorte les fondements de la linguistique moderne. Quoi qu'il en soit, l'auteur est dans le juste quand il procède comme il le fait ; car, si la linguistique est réellement une science, elle ne peut pas ne pas se mathématiser quelque peu.

Christian TOURATIER.

13. R. HUSSON, J. BARBIZET, J. CAUHÉPÉ, P. DEBRAY, P. LAGET et A. SAUVAGEOT. — *Mécanismes cérébraux du langage oral et structure des langues*. — Préface du Pr. A. Soulairac, Paris (Masson et Cie), 1968, vi+136 pages, 8°.

L'analyse des mécanismes du langage oral est au confluent de recherches diverses menées dans le cadre de disciplines différentes et la collaboration sur ce plan, des linguistes avec les médecins, neurologues, laryngologues, stomatologues, s'impose certainement. Il serait utile qu'elle se fonde sur une information réciproque. C'est pourquoi on se doit d'indiquer qu'un linguiste ne peut, qu'après surprise de voir, sous la plume d'un médecin, la déclaration suivante : « Le fait récent que, sous l'impulsion de linguistes tels que Chomsky, Katz et Fodor, Todorov, la langue ne soit plus considérée seulement comme un corpus, un *inventaire*, mais comme la possibilité d'engendrer et de comprendre des énoncés, marque une nouvelle tendance de la linguistique dont l'objet d'étude devient les « capacités combinatoires » d'un sujet parlant et la recherche de l'aspect « sémantique » de l'information linguistique » (p. 51). Ainsi une information insuffisante conduit, même ici où l'école de Meillet et celle de Prague ont toujours constitué l'essentiel du mouvement linguistique, à l'idée qu'il n'y a jamais eu d'autre linguistique que le mécanicisme néo-bloomfieldien et que la réaction qu'il a suscitée en Amérique, loin de renouer avec la linguistique scientifique, fonctionnelle et structurale au vrai sens du mot, en a tout simplement créé une nouvelle, préoccupée, et elle seule, du fonctionnement du langage. C'est là méconnaître la réalité historique.

L'ouvrage collectif présenté ici ne constitue pas véritablement le compte rendu d'un travail d'équipe. Il s'agit de l'exposé des points de vue de divers spécialistes sur des problèmes connexes mais distincts. Des articles présentent les données neurophysiologiques des mécanismes de la phonation : « L'innervation de l'extrémité orale du tube digestif » (P. Laget) ; « Sur les motricités de l'extrémité orale du tube digestif de l'homme » (J. Cauhépé) ; « Ontogénie fonctionnelle de l'extrémité orale du tube digestif chez l'enfant en introduction à l'étude des mécanismes du langage oral » (P. Debray). Mais la liaison entre ces données et le fonctionnement proprement dit du langage est explicitée par deux études, l'une de J. Barbizet : « Les bases neuro-anatomiques de la genèse de la signification dans le langage oral », l'autre de R. Husson : « Canevas de la compréhension des mécanismes cérébraux du langage oral, de la lecture et de l'écriture. » On voit l'immensité des problèmes envisagés dans chacune de ces deux courtes études. La première présente brièvement et de manière très générale une hypothèse concernant l'établissement de méta-circuits neuroniques. « Acquis

au cours des expériences successives chacun de ces ensembles neuroniques — auquel nous donnons le nom de méta-circuit — aura sa topographie propre et sera le support tout à la fois de la perception et de la réaction correspondant à une expérience vécue. Ce sont les contraintes du monde extérieur et de la société qui orientent les conditionnements successifs, isolant par l'expérience et renforçant par la répétition chaque circuit support suivant les cas d'activités gnoso-praxiques ou audio-verbales. » On ne voudra en rien diminuer l'intérêt de cette notion de « méta-circuit », ni celui surtout de cette orientation de recherche, en se posant la question des faits expérimentaux qui la soutiennent. J. Barbizet lui-même la présente comme une hypothèse, et, dans la préface qu'il a donnée à l'ouvrage, le Pr. A. Soulairac souligne « la nature très hypothétique » des conceptions qui s'expriment ici. On doit de ce fait rester sur une prudente réserve en ce qui concerne les prolongements que lui donne Raoul Husson. Celui-ci fonde sur la notion de méta-circuit et sur celle d'engrammation biochimique, élaborée en particulier par Hyden, un « tableau des différents systèmes impliqués par le langage oral, la lecture et l'écriture » qui comporte 16 schémas définissant l'ensemble des mécanismes mis en œuvre. On ne peut s'empêcher de penser à la prolifération de schémas qu'a connu la recherche neuro-physiologique dans la période où prédominaient les conceptions associationnistes et qui se sont, dans l'ensemble, révélés plus satisfaisants intellectuellement que véritablement explicatifs.

Mais ces schémas eux-mêmes qui ont au moins le mérite de proposer des cadres de recherche sont moins préoccupants qu'un autre article de R. Husson placé comme une sorte de conclusion à la fin du volume et intitulé : « Les différentes structures de langues sont-elles sous-tendues par des mécanismes cérébraux différents ? » Ici il est distingué entre langues « sans grammaire » (par exemple le chinois) et « langues flexionnelles et grammaticalisées », mettant en œuvre sélectivement deux types d'engrammation, « l'un reposant sur une sorte de géométrie neuro-structurale et l'autre sur une sorte de stéréo-chimie macromoléculaire... [représentant] des mécanismes cérébraux fort différents, les premiers étant probablement moins labiles que les seconds ». Les conséquences d'une telle hypothèse seraient, on le voit, particulièrement graves. R. Husson en aperçoit trois qu'il formule aussi de manière interrogative et dont les deux premières doivent être citées textuellement : « 1. ... Ces mécanismes cérébraux d'engrammation différents ne pourraient-ils imposer aux langues correspondantes des qualités psychologiques différentes (notamment dans la labilité des engrammations, dans la précision des signifiés et vis-à-vis d'une confusion possible des évocations réalisées) ? 2. ... Le développement mental, au sein des lignées humaines appartenant à l'une ou l'autre de ces

structures linguistiques, ne pourrait-il présenter des différences significatives en perfectionnabilités et en possibilités d'adaptation aux différents niveaux de civilisation ? » Il n'est certainement pas légitime de condamner une hypothèse sur ses conséquences. Celle-ci cependant en comporte de telles qu'on pourrait se croire autorisé à demander qu'elle soit assise sur des fondements un peu moins rapidement construits.

L'hypothèse des deux types d'engrammation mnésique différents, le Pr. Soulairac l'attribue conjointement à J. Barbizet et A. Sauvageot : « Ces deux types, ajoute-t-il, pourraient être de nature à se trouver sélectivement affectés aux deux grands types de langue analysés avec tant de précision dans l'article de M. Sauvageot », en résumant ainsi la proposition de R. Husson. Il faut cependant avouer que la mise en rapport de cette proposition avec l'analyse faite par A. Sauvageot (« La préformation de l'élocution linguistique ») paraît poser quelques problèmes. L'article, effectivement très précis, clair et juste dans l'analyse, montre bien que la formation de l'énoncé linguistique implique une préformation, une pré-sélection des déterminants lorsque ceux-ci sont précédés par les éléments déterminés. A cette préformation régressive, qui exige donc une anticipation étendue, peut être opposée une préformation progressive, conditionnée en chaîne de terme à terme où la détermination est plus automatique. Certes la structure des langues peut commander de façon privilégiée l'un ou l'autre de ces types de détermination, mais la préformation, comme le souligne A. Sauvageot, est toujours nécessaire et présente. Comment en serait-il autrement ? Un énoncé linéaire quel qu'il soit n'est jamais une somme de notions, mais une notion synthétique déjà constituée, même si les termes qui l'expriment ne sont pas également présents au début de l'énonciation. Mais surtout ce que A. Sauvageot paraît bien démontrer, c'est qu'à travers la langue et ses nécessités structurales, l'expression résulte de l'effort du locuteur pour asservir les stéréotypes qu'elle lui propose. Il est vrai que A. Sauvageot conclut lui-même que « le langage est un appareil matériel extérieur à l'individu, gouverné par des règles qui varient selon les langues et dont la fonction n'est pas de transmettre la pensée intime de chaque individu mais seulement les concepts reçus par la collectivité où il s'exprime », rappelant par une telle formulation, ce qu'on a appelé le principe de « relativité » de Sapir-Whorf. Mais une interprétation extrapolatrice, figeant en réalités biologiques des caractéristiques socio-culturelles, peut paraître pour le moins prématurée.

David COHEN.

14. Pirkko-Anni SEDERQVIST. — *Speech Disorders and Socio-preferential Dynamics*, Annales Academiae Scientiarum Fennicacae (Sarja-Ser. B Nide-Tom. 167, 2), Helsinki, 1970, 122 pages.

Une hypothèse est mise à la base de l'étude : c'est que les troubles de la parole constituent pour l'enfant un handicap dans l'établissement de relations avec les autres enfants et affecte son « statut » parmi eux. L'enquête menée dans des écoles de Norvège parmi des sujets de langues norvégienne et finnoise, selon les méthodes sociométriques, semble la confirmer. Globalement un critère dichotomique : absence ou présence d'un trouble chez l'enfant, permet de prédire le taux de « sociopréférence » dont il jouira, c'est-à-dire, en somme, l'importance des chances qu'il a d'être intégré pleinement et de jouer un rôle dans les groupes.

L'analyse des résultats des tests sociométriques permet en outre d'apporter des précisions diverses. Ainsi une constatation est que les handicapés eux-mêmes n'ont pas tendance à se choisir mutuellement. Une autre est que c'est plutôt le type de trouble que sa gravité qui entre en ligne de compte, certaines formes apparaissant plus repoussantes que d'autres, même si elles sont en fait plus légères. Ceci semblerait indiquer d'ailleurs qu'en dehors des facteurs linguistiques eux-mêmes, des traits de comportement qui leur seraient associés pourraient jouer un rôle non négligeable dans le statut « sociopréférentiel » du sujet. Un autre fait mis en valeur par l'enquête peut fournir un argument supplémentaire. On note en effet que les enfants ne mentionnent pas les facteurs linguistiques parmi les motifs de leurs choix. Mais il peut s'agir aussi d'une attitude culturelle envers ce qui peut être considéré comme une infirmité.

Sur le plan socio-linguistique un test spécial permet d'établir qu'un trouble dont les effets peuvent être pris pour des particularités dialectales, réalisations défectueuses de /r/ par exemple, ne constitue pas un handicap dans les rapports avec les autres.

Certes de tels résultats pouvaient être prévus avant toute enquête. Dans l'esprit de l'auteur lui-même, il ne s'agissait que de vérifications. Il n'est pas inutile cependant qu'ils aient pu être établis formellement et de manière statistiquement précise.

David COHEN.

15. W. H. WHITELEY (Ed.). — *Language Use and Social Change* (foreword by Daryll Forde), publié pour The International African Institute par Oxford University Press, Oxford 1971, x+406 pages, 8°.

Dans les sociétés hétérogènes du point de vue ethnique et linguistique, l'utilisation des différentes langues est déterminée par l'interaction de facteurs complexes liés au statut social de l'individu ou du groupe, aux situations particulières de communication et aussi, dans une très grande mesure, lorsqu'il s'agit de sociétés accédant à l'indépendance, de la politique culturelle et linguistique des États eux-mêmes. C'est l'étude, sous un angle analytique et prospectif à la fois, de ces différents aspects du multilinguisme et de ses implications sociales, spécialement dans les pays en voie de développement de l'Afrique orientale, qui ont fait l'objet en décembre 1968, à Dar es-Salam, du 9^e Séminaire international sur l'Afrique, dont ce volume constitue les Actes. Les communications d'ordre théorique et méthodologique réunies dans une première partie, portent sur les relations des langues indigènes entre elles et avec les langues de grande diffusion, dans les sociétés multilingues. L'analyse de l'attitude des cercles dirigeants, dans les pays en voie de développement, envers les problèmes linguistiques (et culturels en général) conduit Joshua Fishman à distinguer des types différents de politique à cet égard, selon que prévalent ou non des traditions unitaires. Là où l'hétérogénéité culturelle n'est surmontée par aucune tradition commune, le maintien et le développement de l'usage des grandes langues de communication (l'anglais, le français) apparaissent comme un facteur d'unification nationale ; l'existence d'une telle tradition favorise au contraire la limitation progressive de l'usage des langues « coloniales » et l'accession au rang de langue nationale, d'un idiome local dont la « modernisation » peut poser d'ailleurs de graves problèmes. Mais si des traditions se trouvent en conflit sur un même terrain, c'est encore à de grandes langues qu'il est fait appel *de jure* ou *de facto*.

Les situations de multilinguisme ne se définissent pas seulement sur le plan de la structure nationale. Le rôle spécifique dans la communication des différentes langues en usage est aussi à prendre en considération. Pour Eugène A. Nida et William L. Wonderly, les fonctions majeures du langage sont au nombre de trois : échanges internes au groupe, échanges externes, usage pour « l'information spécialisée » ; d'où la possibilité d'une structure ternaire, où des idiomes différents correspondent aux différentes fonctions et celles d'une structure binaire ou unitaire dans lesquelles respectivement deux sur trois ou les trois fonctions seraient assurées par un idiome unique.

Un tel schéma peut bien avoir une valeur heuristique. Il risque

cependant, il faut le dire, de donner une idée appauvrie de la nature de la communication. Celle-ci implique le locuteur dans des relations bien plus complexes qu'il n'apparaît ici. C'est précisément certains aspects qui échappent à l'analyse proposée que mettent en valeur John J. Grumperz et Eduardo Hernandez Ch. en décrivant la stratégie de comportement que constitue le passage d'un code à un autre et en soulignant les parallélismes avec le passage, dans un même code, des formes familières aux formes de politesse et inversement. Du point de vue de cette stratégie, des observations très suggestives de P. Alexandre portent sur les usages linguistiques dans quelques familles de l'élite camerounaise.

La complexité des facteurs sociolinguistiques en jeu dans la communication apparaît aussi sous une forme ou une autre dans les études de W. P. Robinson (« Les codes restreints en sociolinguistique et la sociologie de l'éducation »), de W. E. Lambert (« Psychologie sociale du bilinguisme ») qui, avec un exposé des techniques de mesure du bilinguisme par J. A. Fishman et R. L. Cooper, complètent cette première partie.

Il ne peut être question ici d'analyser ou même de citer chacune des quinze études de la seconde partie conçue comme une approche empirique des problèmes qui se posent dans divers pays d'Afrique orientale. Signalons seulement les grands thèmes. Signification et résultats des politiques linguistiques en Afrique orientale (Clive Cripper et Peter Ladefoged pour l'Ouganda, M. H. Abdulaziz pour la Tanzanie ; voir aussi le travail très concret de Ali A. Mazrui sur la dynamique de l'extension du hausa, du swahili et de l'arabe au détriment de l'anglais) ; problèmes de l'éducation dans les conditions spécifiques de la région étudiée (T. P. Gorman pour le Kenya, J. Maw pour l'Ouganda, C. A. Ferguson pour l'Éthiopie) ; « mise à jour » des langues locales (B. W. Andrzejewski sur le somali et le rôle de la radio dans son adaptation aux besoins modernes, M. Mosha sur le luganda, H. Fulass sur l'amharique ; le langage en milieu urbain ; multilinguismes et « multicentrismes »).

Est-il nécessaire de souligner, après cette simple énumération, l'extrême intérêt de cet ouvrage où linguistes, sociologues et psychologues trouveront non seulement des matériaux abondants, mais aussi des analyses et des essais de théorisation fort suggestifs.

David COHEN.

16. Charles A. FERGUSON. — *Language Structure and Language Use*. Selected and introduced by A. S. Dil. Stanford University Press, Stanford, California, 1971, xiv+327 p.

Ce volume réunit dix-huit articles publiés de 1959 à 1970. Tous ont en commun un souci de relier la linguistique au milieu humain où le langage se manifeste. On trouvera ainsi traitées de nombreuses questions concernant : les variétés de langue selon les situations d'emploi, les plurilinguismes nationaux et les difficultés de l'enseignement des langues secondes, le langage que les adultes utilisent en s'adressant aux enfants (en arabe, marathi, comanche, gilyak, anglais et espagnol), le développement du système phonologique de l'enfant. Certains développements concernent plus particulièrement la description interne : les universaux relatifs aux consonnes nasales ou l'absence du verbe-copule dans différents types de langage. L'ouvrage se termine par une bibliographie des travaux de Ferguson.

B. POTTIER.

17. *Pidginization and Creolization of Languages*. Proceedings of a Conference held at the University of the West Indies Mona, Jamaica, April 1968. Edited by DELL HYMES. Londres, Cambridge University Press, 1971, in-8°, VIII-530 p., 1 carte dans le texte et index. Prix : £ 7,80.

L'ouvrage réunit les diverses communications présentées à un colloque. Ceci complique la recherche des références puisqu'il y a plus de quarante rubriques bibliographiques, accompagnant chacune un exposé. Ces listes complètent celles publiées dans les ouvrages de R. A. Hall et de Morris F. Goodman. Cette remarque ne devrait pas dissimuler l'importance d'un volume qui dépasse les limites indiquées par le titre. Une liste de plus de cent parlers, disparus ou en usage, accompagnée d'une carte (p. 509-523) montre que cet ouvrage porte, avec plus ou moins d'insistance, sur les *lingua franca*, *bicho de mar*, *beach la mar*, *bêche de mar*, les sabirs, petit-nègre, *pidgins* et créoles.

Les auteurs, inspirés par R. A. Hall et Morris F. Goodman, considèrent qu'il y a continuité entre les premiers de ces parlers et les créoles, qui ne seraient que des sabirs stabilisés et complétés. Il y a donc rupture avec l'ancienne distinction des uns et des autres, bien marquée par Marcel Cohen (*Pour une sociologie du langage*, 1^{re} édit. p. 290, 338) : « ne pas confondre les « créoles », langues complètes, avec les « sabirs » ; « Un véritable sabir est un moignon

de langage, composé d'un petit nombre de mots... avec une grammaire rudimentaire.» Il y a lieu de préciser que Marcel Cohen (*idem*, p. 338-339) distingue le *pidgin english* des sabirs, comme les linguistes de langue anglaise différencient le *pidgin english* du *broken english*. Les collaborateurs du travail analysé ici pensent qu'un *pidgin* est une langue de communication obtenue par «adaptation sélective», qui passe à un créole, première langue. Un *pidgin* ne se maintient pas, il disparaît ou évolue, tandis qu'un créole se perpétue.

Dans l'ensemble du volume on constate une tendance à confondre les grandes langues de communication, employées sous une forme simplifiée, comme le swahili (l'index permet de retrouver les passages en question), — pourquoi alors ne pas citer l'anglais ? —, et les langues de communication limitée. Le swahili, le malais, tout en ayant des variantes populaires réduites, sont, en même temps, des langues accompagnant l'Islam. Les *pidgin* de Nouvelle-Guinée et de Mélanésie, comme certains créoles d'Amérique, ont été adoptés par le christianisme. Il en est tout autrement des vrais sabirs, qu'il ne faut pas confondre avec des parlers populaires ou des argots, malgré quelques rapports. Les marins qui traîquaient en Mélanésie, au siècle dernier, avaient besoin de pêcheurs ou de plongeurs indigènes pour collecter les holothuries, recherchées par les Chinois comme aphrodisiaque. La modeste langue de communication entre Mélanésiens et marins a été nommée d'après un nom argotique, ibérique et méditerranéen, de l'organe mâle, ressemblant à l'holothurie, *bicho*, «bêche». Il ne semble pas que ce sabir, insuffisant pour de vraies entreprises commerciales ou coloniales, soit à l'origine du *police-Molu* ou du *pidgin* néo-mélanésien, le premier partant d'une langue océanienne, le second de l'anglais. Ce néo-mélanésien prendra peut-être un rôle important, car l'O.N.U. tente d'en faire une langue nationale, en Nouvelle-Guinée.

Pour les créoles, il faut reprendre un sens ancien du mot. Actuellement, les Créoles sont les «Blancs» nés outre mer, et, par extension, certains métis. Jadis, créole désignait tout étranger né aux «colonies». Un esclave noir, né sur place, était appelé créole comme l'enfant de son maître, venu au monde dans le même pays. Ceci explique qu'un parler créole est celui d'une société, sans tenir compte de couleur de peau ou de race. Les chercheurs réunis à l'Université Mona considèrent que les *pidgins*, puis les créoles, représentant un type de langue mixte, doivent être étudiés comme un ensemble, sans souci de perspective génétique. Ce point de vue, justifié en partie, devrait être confirmé par une analyse typologique de ces parlers. Des objections peuvent se présenter : pourquoi les créoles en partie d'origine anglaise ne permettent-ils pas la compréhension réciproque ? Pourquoi, au contraire, les créoles venus du

français, aux Antilles comme aux Mascareignes, restent-ils accessibles, sans apprentissage, à tout francophone ? Certains auteurs attribuent cette parenté de divers créoles à un centre de formation, dans l'ouest de l'Afrique avec un certain rôle de langues d'Afrique. Sans écarter cette hypothèse il faut la nuancer. Dans un article de vulgarisation (*Vie et langage*, juin 1966, p. 323-331) concernant les créoles de l'île Maurice et de La Réunion, j'ai indiqué que ces langues de communication avaient dû naître à Madagascar, sur la côte orientale, puis être transmises aux Blancs des Mascareignes par les femmes malgaches qui gardaient les jeunes enfants de leur maître. Maintenant, le parler créole est une sorte de survivance folklorique, et tend à devenir une sorte de langue secrète ignorée des fonctionnaires venant de la métropole.

Une nouvelle différence existe entre créole et *pidgins* : les premiers sont appris dans l'enfance ; les seconds sont utiles à des adultes.

Ceux qui participaient à ce colloque ont tenu à souligner que l'analyse de la formation de ces langues mène à un problème de linguistique générale : la formation des langues à partir de deux ou plusieurs éléments. Le *mbugu* serait ainsi une langue de contact liée au groupe bantou et aux langues hamitiques d'Afrique. Le marathe de l'Inde serait une combinaison d'indo-aryen et de dravidien. L'auteur de cet exposé cite bien *La formation de la langue marathe* de Jules Bloch, mais ne paraît guère l'utiliser. Sans avoir les connaissances d'un indianiste, il est facile de noter que Jules Bloch, dans ses ouvrages et articles (*L'indo-aryen ... Application de la cartographie ...*, B.S.O.S., V, 1928-1929, p. 719-756, B.S.L. 33, 1932, p. 299-306) a toujours jugé, avec sa compétence incomparable, que le marathe était une langue indo-aryenne, pas dénaturalisée, mais où un substrat avait accentué des tendances latentes, et où les influences dravidiennes sont souvent récentes. Ceci amène à dire que, dans le volume présenté ici, les questions de substrat, d'influences et d'emprunts sont à peine posées.

Quelques problèmes seulement sont évoqués dans ce compte rendu. Les limites que je me sens tenu de ne pas dépasser m'interdisent de mettre en valeur les richesses de cet ouvrage qui va attirer l'attention sur les sabirs, *pidgins* et créoles qui vivent et même se développent.

J. FAUBLÉE.

18. Ralph PATRICK. — *Referential and nonreferential noun phrases*, University of Washington, Studies in Linguistics and Language Learning, vol. IX, 1970, 121 p.

L'auteur examine les propriétés sémantiques des syntagmes nominaux, ainsi que certaines de leurs propriétés syntaxiques. Acceptant le cadre général de la théorie linguistique présentée par N. Chomsky dans *Aspects of the theory of syntax* (1965), il utilise principalement, en ce qui concerne la représentation sémantique, des analyses qu'on peut trouver dans des articles édités par E. Bach et R. T. Harms sous le titre : *Universals in linguistic theory* (1968), et notamment l'hypothèse qu'au niveau sémantique les trois catégories fondamentales sont la phrase, le prédicat et le terme ; il se refuse à considérer que cette représentation sémantique et la « structure profonde » forment un seul et même niveau, mais il en laisse ouverte la possibilité.

Les noms référentiels sont ceux qui renvoient à quelque objet réel, comme *poisson* dans *Jean veul attraper un poisson*, et les noms non référentiels sont ceux qui ne renvoient pas à un objet réel, comme *logicien* dans *Jean est un logicien*. L'auteur étudie successivement les noms référentiels non génériques (= qui ont des référents constants), les noms référentiels génériques (= qui ont des référents variables comme *ours* dans *Un ours aime le miel*) et les noms non référentiels qui sont attributs, en essayant à chaque fois d'en proposer une description sémantique précise. Par exemple, le nom référentiel non générique dans *Jean veul attraper un poisson* est ambigu, puisqu'il peut avoir une interprétation spécifique et une interprétation non spécifique, suivant que Jean pense à un poisson particulier ou non ; cette ambiguïté ne se produit qu'après les verbes qui supposent une certaine attitude psychologique chez leur sujet, comme *espérer*, *désirer*, *s'attendre à*, etc. ; en l'absence de tels verbes le nom a une valeur spécifique, comme dans *Jean attrape un poisson* ; par contre la phrase existentielle *Il y a un poisson que Jean veul attraper* ne peut avoir qu'une interprétation spécifique. L'auteur essaie ensuite de montrer qu'il n'est pas déraisonnable d'expliquer ces faits en acceptant l'hypothèse, déjà proposée par certains, selon laquelle, dans l'interprétation spécifique, *un poisson* est au niveau sémantique un terme de la phrase toute entière, alors que, dans l'interprétation non spécifique, il fait seulement partie de la phrase *Jean attrape...*, qui est enchaînée à *Jean veul*. Les faits sont étudiés minutieusement et l'auteur signale toujours les divergences d'interprétation qu'il a relevées chez ses informateurs, en indiquant nettement les problèmes qu'elles posent.

Christian TOURATIER.

19. Bohumil PALEK. — *Cross-Reference. A study from Hyper-Synlax*, Prague, Universita Karlova, 1968, in-8°, 158 p., (Acta Universitatis Carolinae Philologica Monographia, XXI-1968).

L'auteur pose ici les bases théoriques d'une étude qu'il mènera sur le tchèque. Depuis l'antiquité, la phrase est considérée comme l'unité maximale dont s'occupent grammairiens et linguistes. Or, son sujet : l'anaphore, le constraint de déborder ce cadre et de faire non plus de la syntaxe, mais de l'hyper-syntaxe. En effet, si la cohérence d'un texte peut, dans des cas privilégiés comme la poésie, se fonder sur la seule intention de l'auteur, le plus souvent elle est assurée par des procédés qu'il faut bien considérer comme linguistiques, notamment l'emploi des anaphoriques.

Dans un premier chap., d'une rapide revue historique, il retient surtout qu'Appollonius Dyscole distinguait déjà *deixis* et *anaphore* (le Moyen Age est représenté par le seul saint Thomas : les modistes ont pourtant longuement discuté de la *demonstratio* et de la *relatio* ; à l'époque contemporaine, ni le P. Van Ginneken ni Hjelmslev entre autres ne sont mentionnés), que Benveniste a heureusement défini l'anaphorique comme « signe d'un signe » (p. 15), mais qu'à l'exception de Bühler qui la place parmi les structures fondamentales du langage, l'anaphore, même dans les études transformationnelles d'Isačenko et de Klima et Lees sert à caractériser la classe des pronoms et ne se définit pas par son rôle interphrastique. Or, la linéarité même du discours oblige, à chaque référence à un même objet, à le nommer chaque fois, en en marquant l'identité. C'est cette identité du référent qui définit l'anaphore. La relation signe-référent étant l'affaire des sémioticiens, M. Palek emprunte à Peirce la notion d'*index* (encore que ce dernier n'ait pas mentionné les anaphoriques, mais les démonstratifs) et à Morris celle de *namors* désignant une espèce d'*identifiers*, car la sémiotique behaviouriste semble la mieux placée pour étudier les phénomènes de référence. En revanche, l'analyse du discours (Waterhouse, Z. Harris, Olney, Winsbourne) lui apporte peu. Il se placera dans le cadre d'une grammaire chomskienne « explicative » (la tradition saussurienne qui attribue à la parole la mise en phrase et, *a fortiori*, les séquences de phrases, heurte sa conviction que la langue comporte toutes les normes dont le discours est la réalisation). Cependant, il éprouve quelque difficulté à concilier avec le mentalisme de Chomsky, l'approche behaviouriste et la thèse que l'anaphore est étroitement liée à la fonction de communication de la langue (p. 33-34). Faux problème : le modèle chomskien étant celui du récepteur autant que de l'émetteur, doit comporter les moyens de l'intercommunication.

C'est de cette fonction de communication qu'il déduit sa théorie et non de l'examen des procédés anaphoriques relevés dans un

corpus. Il précise que les référents sont, à ses yeux, non les objets, — car il ne veut pas faire de métaphysique et choisir entre un univers « aristotélicien » d'objets ou un, « wittgensteinnien », de faits —, mais les *denotata*. Aussi bien, au fur et à mesure de la communication, si l'objet demeure identique, le dénoté s'accroît généralement de tous les éléments de connaissance qu'apporte successivement le discours. Et c'est le langage qui classe les *denotata* en les nommant et établit les seules relations possibles :

- 1) 1 objet ... 1 signe
- 2) >1 objet(s)... >1 signe(s)
- 3) 1 objet ... >1 signe(s)
- 4) >1 objet... 1 signe.

3) et 4) présentent des risques d'ambiguïté, absents de 1) et 2) ; dans 1) et 3), il faut indiquer que la 2^{nde} occurrence du signe renvoie au même dénoté (même si dans 3) on recourt à un autre signe) ; 2) et 4) demandent que soit marquée la différence (même si le signe est le même) (p. 39). La langue doit donc avoir les moyens d'identifier et de différencier et, éventuellement, la possibilité de marquer l'appartenance à une même classe (*un soldat* / *quelques soldats*) ou l'inclusion (*quelques soldats* / *tous les soldats*).

L'étude du mécanisme de l'anaphore (à ce terme usé par un trop long usage sans rigueur et compromis avec la catégorie des pronoms, M. Palek préfère celui de *cross-reference*) doit donc se situer au double niveau de la référence (relations entre *denotata* et relations *denotata*-signes) et de la syntaxe (représentation linguistique des relations référentielles). À ce second niveau, il parle d'*altéralion* et celle-ci se réalise au moyen d'*indicators*, marques d'identité et d'*allerators* pour la différenciation (termes empruntés à Collinson mais dotés d'un nouveau sens, p. 45-46). Ce mécanisme de la *cross-reference* joue de façon différente, suivant que le locuteur :

- a) choisit librement, dans son vocabulaire, le signe du dénoté ;
- b) obéit aux règles linguistiques qui font dépendre les emplois suivants du précédent et imposent notamment la présence d'*indicators* auprès du signe du dénoté.

Au niveau syntaxique, ces deux cas se succèdent dans la même séquence « co-référentielle », le 1^{er} terme (M. Palek l'appelle *modifier*) répondant au choix libre, les suivants à b). On notera que dans la situation 1) (un seul signe pour un seul dénoté), il faut nécessairement employer un *allerator*. La séquence se présente donc sous la forme :

[A ... +N] 1, [I ... +(N)] 2, [I ... +(N)] n
(A symbolisant l'*alterator*, I, l'*indicator*).

M. Palek montre à l'aide d'un court récit comment joue ce mécanisme : une première occurrence (N avec *alterator* : *deux soldats retour de la guerre*) entraîne la présence de marques (nous transposons en français) comme : ... *ils*, ... *tous deux* ..., *leur* ..., etc. Naturellement, le mécanisme de la *cross-reference*, — et c'est un des principaux mérites de cette étude de le montrer clairement —, ne met pas seulement en jeu des pronoms, mais une série de phénomènes sémantiques : aussi l'auteur propose-t-il un classement provisoire (et insuffisant pour une langue naturelle) des substantifs ou des tours substantivaux suivant leur extension : termes généraux (*les chiens*), singuliers : noms propres ou noms généraux au singulier (*ce chien*), descriptions : liées au contexte (*ce soldat, héros d'Auslerlitz*) ou non (W. Scott, *l'auteur de Waverley*). Les *indicators* et *alleralors* sont soit rattachés au nom, soit libres et comme tels jouent le rôle d'objet ou de sujet ou encore d'adverbes. Ils renvoient à un membre de phrase ou à une phrase entière, marquent parfois des relations de parenté et d'inclusion. Naturellement, la *cross-reference* se complique quand elle joue entre unités linguistiques de niveaux différents (Paul est *bon*. *Cette qualité* séduit), avec l'étape intermédiaire du terme général en reprenant un autre de moindre extension (*Le chien... Cet animal*). Comme on sait, l'anaphore entre constituants dispose du plus grand nombre de moyens d'expression ; pour les phrases, ils sont beaucoup plus réduits.

Application de ces moyens d'analyse est faite à 8 versions d'un même court récit de manière à apporter chaque fois de nouvelles marques de la cohésion des phrases : la 2^{nde}, le jeu des possessifs ; la 3^e, l'expression du rapport d'inclusion (... *l'un d'eux*) ; la 4^e, un descriptif lié au contexte (deux chasseurs, *trappeurs bien connus en Amérique* ...) et une anaphore synonymique (*une cabane ... cette chaumière*), etc.

Dans un 3^e chap., l'auteur décrit, avec beaucoup plus de précision, le mécanisme de l'anaphore à l'aide de la symbolique logique (il renvoie au manuel de Reichenbach). On ne confronte pas ici logique et langue naturelle, comme le fait un traité illustrant d'exemples en français les divers types de syllogismes, mais, à partir de phrases naturelles, on en donne une analyse logique qui peut être révélatrice pour la langue naturelle. Cette paraphrase logique du texte, — on ne saurait parler de synonymie —, montre qu'*alleralors* et *indicators* trouvent assez aisément des équivalents logiques. Mais on se heurte très vite à des difficultés, bien connues de quiconque a voulu formaliser un énoncé de langue naturelle : comment marquer l'identité référentielle d'une suite comme : « un homme... cet homme... Charles... » et rendre compte de la synonymie. Difficultés aisément prévisibles, si l'on songe que l'on traite chaque phrase — suivant le principe du calcul des fonctions —

comme une unité, alors que ces unités se lient les unes aux autres par la *cross-reference* (p. 98) (on notera au passage avec l'auteur qu'une grammaire générative produisant toutes et les seules phrases grammaticales d'une langue ne résout pas le problème de leur liaison : des phrases parfaitement correctes ne produisant pas forcément un texte : *Paul vit un homme. Paul les félicita*). D'où la solution adoptée : partir du texte comme d'un tout dont les phrases sont les unités, en se donnant un système de notation non seulement pour l'inclusion, l'union, etc., mais naturellement pour la relation référentielle (identification : $R =$, différenciation : $R \neq$ appartenance à un ensemble : $R \in$ ou non-appartenance : $R \notin$, appartenance à des ensembles disjoints : R) (etc.). Il peut ainsi calculer toutes les relations possibles théoriquement dans une séquences de dénotés et, en fait, restreintes d'une part par la structure de la langue naturelle, de l'autre par l'ontologie (par ex., le prédictat *exporter* interdit : *le pays* exporte vers *le pays*, en français si *pays* est co-référentiel et, en toute langue : *le soldat* est plus grand que *le soldat* semble bien impossible avec $R =$, l'auteur s'appuyant ici sur les « descriptions » d'états de Carnap).

Dans un dernier chap., l'auteur tente d'intégrer ce mécanisme de la *cross-reference* ainsi décrit à un modèle d'ensemble de la langue. Il souligne que le problème des limites de la phrase n'est pas toujours clairement posé dans la grammaire générative et qu'on n'y sait pas toujours si l'on parle de la phrase simple ou de la complexe : par ex., la transformation de réflexivisation opère-t-elle dans le cadre de la phrase simple (comme cela se passe en général pour le français) ou complexe (cf. phénomènes du latin). Il note que l'usage du point (curieusement il ne parle pas du contour intonatif de la phrase : sans doute juge-t-il que le point en est l'exacte notation) pour arbitraire qu'il puisse parfois paraître (qu'on compare en effet, en français : *Il parla lentement, nettement, utilement / Il parla lentement. Nettement. Utilement*) a incontestablement une fonction de délimitation (Il partit pour Paris parce qu'il était pressé. Il arriva le troisième jour / Il partit pour Paris. Parce qu'il était pressé, il arriva le troisième jour). Le chap. III laissait prévoir la solution proposée : trouver un cadre hypersyntaxique. Or, dans un texte donné, il existe deux sortes de relations exprimées : celles de la syntaxe et celles qui correspondent à des faits extra-linguistiques et qui, pourrait-on dire, sur le plan référentiel, relèvent de la théorie des ensembles. C'est à ce dernier type de relations que correspond, on le sait, la *cross-reference* (toute description qu'on peut en faire sur des bases non-référentielles aboutit à des difficultés, p. 141-142). On a vu que l'anaphore n'était pas le seul procédé qui la traduit : l'apposition, par ex., peut le faire. Mais l'auteur juge opportun, en l'état actuel de nos connaissances de limiter l'étude aux procédés anaphoriques (et plus précisément

aux pronoms de la 3^e personne ; à la 1^{re} et à la seconde, les pronomis de dialogue font intervenir d'autres moyens). Il se propose d'emprunter à Daneš son modèle à trois niveaux : « sentence pattern-utterance-utterance event ». Les deux premiers appartiennent à la langue, le 3^e qui ne soulève aucune difficulté, correspond à la parole. Si nous comprenons bien, le *sentence pattern* comporte des structures syntaxiques et sémantiques, l'*utterance*, lié à la situation, comporte des unités lexicales et des modes d'énonciation. Parmi ces *utterances*, les *sentential utterances* constituent la base qui reçoit le *sentence pattern*. A ce modèle, il ajoute le *textual pattern* où s'inscrivent les procédés anaphoriques qui assurent la cohésion des phrases. En somme, la mise en phrases représente une étape postérieure, presuppose une organisation à la fois syntaxique et sémantique de plus haut niveau. Mais point n'est nécessaire de décrire en détail un modèle dont l'auteur esquisse les grandes lignes.

En tout cas on lira son ouvrage avec profit : le problème soulevé est d'importance et traité avec rigueur.

J. STEFANINI.

20. *Semantics (An Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology)*. Cambridge University Press, 1971, 604 pages.

Ce recueil est consacré à une approche interdisciplinaire de la sémantique. Il comprend trente et un articles, dont environ la moitié paraît ici pour la première fois. La matière a été divisée en trois parties qui correspondent à la distribution indiquée par le sous-titre : philosophie (p. 1-154), linguistique (p. 155-482) et psychologie (p. 483-600).

La première partie est introduite par Ch. E. Caton, qui justifie la distinction établie, dans le classement des contributions, entre le niveau de signification (*meaning*) et le niveau de référence (*reference*), avant de montrer les rapports que la philosophie analytique entretient avec les problèmes relatifs à la signification. Bien qu'aucun texte de Wittgenstein ni de Austin n'ait été inclus dans le recueil, la pensée de ces deux philosophes forme l'arrière-plan des études particulières dont Ch. E. Caton montre l'intérêt, en les situant dans le contexte général de la grammaire transformationnelle et générative.

C'est à H. Maclay qu'a été confié le soin de présenter la section proprement linguistique. L'auteur distingue cinq phases dans l'histoire des recherches sémantiques et il ordonne son classement

en fonction de cinq paramètres concernant notamment la position de la sémantique par rapport à la syntaxe et les relations de la sémantique avec la syntaxe au niveau de la structure profonde. Seules les deux dernières phases de cette courte histoire sont représentées dans les textes composant la deuxième section du recueil. Il y a peut-être dans cette rigoureuse sélection un parti pris de modernisme qui privera le lecteur profane d'un aperçu d'ensemble sur les problèmes de la sémantique.

Enfin D. Steinberg, chargé de caractériser les aspects psychologiques de la recherche sémantique, s'efforce de tenir la balance égale entre les behavioristes et les partisans de N. Chomsky, dont l'influence n'a pas fini de bouleverser l'ensemble des recherches psychologiques sur le langage.

Jacques VEYRENC.

21. *Statistics and Style*. — Numbér Six in the Series « Mathematical Linguistics and Automatic Language Processing ». — New York, 1969, 246 pages.

Édité par L. Doležel et R. W. Bailey, ce recueil est le sixième d'une série consacrée à la linguistique mathématique et au traitement automatique du langage. Les cinq premiers volumes ont paru en l'espace de trois ans, de 1966 à 1968 : ce rythme montre assez la vitalité d'une recherche qui peut contribuer dans une large mesure au renouvellement des études de style.

Même si l'on peut éprouver un doute sur l'efficacité des procédures utilisées, sur leur degré d'adéquation à l'objectif poursuivi malgré le nombre des précautions prises, sur la rentabilité d'une méthode qui met en œuvre tant de paramètres pour un résultat quelquefois léger ou connu d'avance, même si les auteurs ne manquent pas d'exprimer eux-mêmes à l'occasion leur scepticisme sur les chances d'aboutir à une typologie statistique des styles, il n'empêche que nul n'a plus aujourd'hui le droit d'ignorer les nouveaux principes de classement, les nouvelles formes de définitions, les nouveaux types de relations dont la stylistique est redevable aux multiples variantes de l'analyse quantitative.

Le présent recueil groupe dix-sept articles tous rédigés en anglais, quelques-uns ayant été traduits du français, du russe ou de l'allemand. Six articles paraissent ici pour la première fois. Les éditeurs ont distingué cinq thèmes : théorie de la stylistique statistique, mesures appliquées au vocabulaire, mesures appliquées à la définition des niveaux de phrases (où sont retenus surtout les

critères relatifs à la longueur de la phrase), études particulières de quelques styles individuels, historique des problèmes. Dans une synthèse finale, R. W. Bailey fait le point des recherches actuelles ayant trait à l'application des méthodes statistiques au domaine du langage.

On remarque que l'index général (p. 241-245) est précédé d'une suite de courtes notices (237-245) sur les auteurs qui ont collaboré à l'ouvrage.

Jacques VEYRENC.

22. Marcus SOLOMON. — *Poetica matematică*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 400 pages.

Dans la première partie de ce livre M. S. aborde les problèmes de base du langage poétique (p. 15-255) ; l'étude est fondée sur des méthodes mathématiques. Cette approche ne se veut pas spéculative : « La poétique mathématique en révélant les réseaux discrets du langage poétique, nous permet de saisir la structure sous-jacente de la poésie, nous offre ainsi une nouvelle intelligence du texte qui contribue à nuancer et à amplifier l'émotion initiale » (p. 30). La seconde partie (p. 257-374) est consacrée à l'étude du théâtre dont la formule mathématique nous est donnée (p. 316). Il est certain que ce genre littéraire requiert du « métier » que les dramaturges acquièrent empiriquement, à l'école de leurs devanciers, et aussi grâce à leur expérience personnelle. Mais la connaissance a *priori* de la formule, permettrait-elle d'éviter les tâtonnements, les faux-pas des débutants, et garantirait-elle la création d'œuvres valables même aux auteurs sans « message » ?

Ce livre exige du lecteur une certaine culture mathématique et linguistique, mais il reste abordable également « aux moins initiés » (p. 7). Certains parallélismes instructifs entre la langue littéraire et le langage mathématique sont établis : l'indicatif dans ce dernier est réduit à trois temps (le présent, le parfait, le futur), la 2^e pers. du sg. n'est pas employée, la 1^{re} du sg. est évincée par la 1^{re} du pl., la 3^e est impersonnelle, les diathèses se limitent à trois : l'actif, le réfléchi impersonnel et le passif périphrastique, etc. (p. 74).

Nombre de considérations générales sur le langage poétique et mathématique, situés aux antipodes l'un de l'autre, sont faites et elles mériteraient une ample discussion. Ainsi le langage poétique est considéré comme essentiellement « particulier », alors que l'autre serait foncièrement « général » (p. 18). A l'exception de la littérature hermétique, le langage poétique doit également stimuler un

substrat émotif commun à tout être humain, donc la vocation des deux langages est « générale » et seuls les fonds générateurs (activité idéo-affective) exprimés et implicitement visés sont dissemblables. Les interprétations esthétiques fondées sur la fréquence des phonèmes (chapitre VI), nous semblent inopérantes, étant donné que le poète ne dispose pas de la faculté de les sélectionner, *a priori* et subjectivement, en fonction de leur timbre, de leur « colorature » phonique. Le rang de tel phonème dans un texte est fonction des mots qui y figurent et le choix des mots est à son tour déterminé par les concepts à exprimer (le choix n'existe que dans les cas sporadiques de synonymie). Les musiciens, les peintres, les chorégraphes, etc., disposent d'une faculté de sélection, bien plus l'étendue de leurs stimuli, susceptibles de révéler un style. En outre, poétique mathématique et ses méthodes de recherche peut, à notre avis, représenter une discipline susceptible de faire progresser, avec plus de rigueur, les études portant sur le véhicule (l'énoncé), mais non sur la chose énoncée (le message), sa génèse, sa structure, son essence, la nature ultime du fonds générateur.

Une bibliographie très abondante termine chaque chapitre et aussi le livre. On regrettera l'absence d'un résumé en français (il en existe un en anglais, p. 389-393) et, de même, l'absence de conclusions générales. La traduction de ce livre dans une langue occidentale est souhaitable afin que cette masse de documents et de réflexions devienne accessible aux lecteurs non Roumains.

Octave NANDRIS.

23. *Texte und Varianten, Probleme ihrer Edition und Interpretation.*
Herausgegeben von Gunter MARTENS und Hans ZELLER, Munich,
Beck, 1971, 411 p. in-8°. Prix : DM 29,50.

Ce volume groupe vingt importants et pour la plupart excellents articles d'auteurs différents traitant de la critique de texte et des problèmes d'édition, principalement dans les langues modernes. Aussi n'est-il pas question de l'analyser ici en détail. Cependant la linguistique y est concernée dans la mesure où ces problèmes mettent en jeu la stylistique et les habitudes de langue de l'époque et de l'auteur : de nombreuses pages sont consacrées aux « sprachwissenschaftliche Aspekte der Edition » (cf. tout particulièrement la contribution de K. Hurlebusch, *Zur Ausgabe und Methode philologischer Forschung*, p. 117-142). L'ouvrage a d'autre part

l'avantage de mettre en garde les linguistes qui travaillent (occasionnellement ou non) sur les langues mortes contre les argumentations fondées sur des textes périmés, sur des formes non contrôlées, faute d'avoir quelque connaissance des problèmes d'édition. La simple lecture d'un appareil critique leur épargnerait certaines bêtises.

Jacques ANDRÉ.

24. Birgit A. BLASS, Dora E. JOHNSON, William W. GAGE. — *A provisional Survey of Materials for the Study of neglected Languages*, Center for Applied Linguistics, Washington 1969, 414 p.

Ce livre, publié par le Centre de linguistique appliquée de Washington, donne une bibliographie « provisoire » pouvant servir à l'étude, menée essentiellement par des adultes de langue anglaise, des langues et dialectes « négligés », entendons par là autres que les grandes langues de culture (p. ex. le slave oriental ne comprend ici que le biélorusse et l'ukrainien ; et le roman occidental, que le catalan, le piémontais, le sicilien, le portugais, le galicien, le provençal, le sarde : c'est dire que les langues choisies sont d'importance inégale, le portugais par exemple comportant une bibliographie de six pages, mais le piémontais une seule entrée).

Les deux mille titres recensés concernent 382 langues, rangées par ordre géographique (Europe occidentale ; pidgins et créoles européens comme le jamaïcain, le haïtien, etc. ; Europe orientale ; Union soviétique ; Moyen Orient ; Asie méridionale ; Asie du Sud-Est et du Pacifique ; Asie Orientale, Afrique « sub-saharienne » ; Amérindien), et non par famille de langues : c'est ainsi que les langues slaves du Sud (ici : bulgare, macédonien, serbo-croate, slovène), rangées en Europe orientale, se trouvent séparées des langues slaves orientales, rangées en Union Soviétique, aux côtés du balte, des langues de l'Oural, du Caucase, du turc du centre de l'Asie. Pour chaque langue sont indiqués successivement les ouvrages pratiques (y compris les instruments audio-visuels), les recueils de morceaux choisis, les grammaires, les dictionnaires, chacun d'eux accompagné d'une notice explicative.

Une bibliographie de cette sorte ne saurait être exhaustive. On se demandera seulement quels critères ont parfois guidé les auteurs dans leur choix : ainsi, curieusement, deux grammaires

COMPTES RENDUS 1972

sont données pour le grec, dont l'une, concernant le démotique littéraire, trouve mieux sa place ici que l'autre, la petite *Grammaire du grec* publiée par Ch. Guiraud dans la collection « Que sais-je », qui est une grammaire de l'attique ancien. On regrettera, peut-être, de ne pas trouver un Index des auteurs à côté de l'Index des langues.

Françoise BADER.

25. *Les langues de Spécialité. Analyse linguistique et recherche pédagogique*: Actes du stage de Saint-Cloud présentés par J. L. Descamps, M^{me} Hamon ; responsables de la publication : M. Dabène, M. Th. Gaultier ; A.I.D.E.L.A. (Conseil de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe, Strasbourg 1970), 367 pages.

On trouvera dans ces Actes du Stage qui s'est tenu à Saint-Cloud du 23 au 30 novembre 1967, et a réuni 98 participants et observateurs provenant de 24 pays différents et représentants diverses organisations internationales, des communications, faites par plus de cinquante auteurs, sur des problèmes que l'enseignement des langues vivantes pose aux techniciens, chercheurs, scientifiques. Le stage, qui s'inscrivait dans le cadre des activités prévues pour la mise en œuvre du Projet Majeur des Langues Vivantes figurant au programme du Conseil de la Coopération Culturelle du Conseil de l'Europe, comprenait trois parties. Au cours de la première, les délégations ont présenté l'état des recherches et des expériences entreprises dans le domaine des langues de spécialité (en Autriche, Norvège, République fédérale d'Allemagne, Angleterre, Espagne, France, Italie, Suède, Belgique). Dans la seconde partie (Analyse linguistique/Langue usuelle et langue de spécialité), ont été présentées les communications suivantes : B. Malmberg, Systèmes lexicaux et systèmes conceptuels ; A. Phal, Vocabulaire général d'orientation scientifique : essai de définition et méthode d'enquête ; M. Guilbert, La dérivation syntagmatique dans les vocabulaires scientifiques et techniques ; M^{me} Gaultier, Présentation du « Projet de bibliographie générale sur les langues de spécialité » ; J. G. Savard, Utilisation de l'ordinateur en lexicométrie ; M. Mepham, Ordinateur et analyse syntaxique ; F. Liebesny, La science de l'information au service des linguistes et des scientifiques ; M. Coyaud, Les articulations logiques du français. La troisième partie du stage était consacrée à la recherche pédagogique. Ce recueil se termine

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

par un Index des Auteurs, un Index des pays, organismes, Congrès, un Index analytique et terminologique, un Index des langues vivantes et des langues de spécialité.

Françoise BADER.

26. Jen-Paul TRYSTRAM. — *La documentation automatique*, Paris, Dunod, 1971 (Collection « La vie de l'entreprise »), 12 pages.

Ce petit livre est divisé en huit chapitres : 1. l'explosion documentaire et les promesses de l'informatique ; 2. Repérage, signalisation et gestion de documents ; 3. Les systèmes de classification ; 4. Les vocabulaires spécialisés ; 5. Les langages d'analyse des documents à organisation syntaxique (Syntol : Syntagmatic Organization Language ; L.D.D.S. : Langage de Description des données statistiques) ; 6. La recherche des documents ; 7. La diffusion des références aux documents ; 8. Un exemple de centre de documentation automatique : le service central de bibliothèque et de documentation du bureau international du travail à Genève. L'ouvrage se termine par une bibliographie de treize titres, concernant les problèmes d'automatisation en général (mais non en linguistique en particulier).

Françoise BADER.

27. *Discussion sur l'alphabétisation*, volume I, n° 3, Été 1970, 178 p.

Dans ce bulletin, publié chaque trimestre par l'Institut International pour les Méthodes d'Alphabétisation des Adultes, établi par l'Unesco et le gouvernement de l'Iran, on trouvera une longue bibliographie provisoire (et analytique) de la recherche sur l'alphabétisation (p. 22-121) ainsi que des articles concernant : les anciens participants aux cours d'alphabétisation — Pologne (J. Landy-Tolwinska), p. 122-125 ; l'alphabétisation dans deux villages en Inde (T. R. Singh), p. 126-137 ; deux études américaines sur l'alphabétisation par la télévision : une expérience à la télévision en Alabama (Nell Peerson), p. 138-146 — Opération alphabet en Floride (M. Bunger), p. 146-160 — Commentaires, p. 160-163 ; une Micro-étude de l'analphabétisme rural (G. A. Smith), p. 164-171.

Françoise BADER.

28. Paolo Ettore SANTANGELO. — *Volume ventitreesimo dell' Opera. Fondamenti di una Scienza della Origine del Linguaggio e sua storia remota*, Milan (Santangelo) 1970, 452 pages, 16.500 lires.

Qu'il nous suffise, pour rendre compte de cet ouvrage touffu, matériellement peu lisible (il n'est même pas divisé en chapitres), de citer l'un des nombreux exemples qui l'émaillent : « Gr. σελήνη, eol. σέλαννα è tratto comunemente da σέλασ+να, ma è un errore, sia perchè -να non ha per se stesso alcun stenso e quindi nessuna esistenza sia perchè σέλας è un astratto significante splendore, quindi tutt'altra cosa da ciò che è la luna : per me σελήνη è, se mai, un femminile derivante da *σελ-άν-(ι)ν-α, cf. lat. *luna* da *luc-in-a*, **luena*, cf. avest. *raoxsna* » (p. 7). On voit le genre de crédit qu'on peut accorder à l'« analyse » linguistique et à la « méthode » comparative qui sont employées dans ce livre publié par l'auteur lui-même.

Françoise BADER.

29. Raimo ANTILLA. — *Proto-Indo-European Schwebeablaut*. University of California Publications, Linguistics 58, Berkeley et Los Angeles 1969, 238 pages.

Cet ouvrage, à l'origine dissertation de l'Université de Yale, étudie, sous un titre dont le « *sabir* » risque de paraître malheureux, les conditions de l'alternance entre les deux degrés pleins de la racine indo-européenne que nous appelons thème I et thème II (type **wer-g-/*wr-eg-*), alternance à laquelle Johansson donna le nom de « *Schwebeablaut* ». Après avoir fait l'historique des discussions consacrées à ce problème, puis insisté sur l'importance des critères sémantiques et formels nécessaires à une telle étude comparative, l'A. passe au crible le matériel utilisable, en le présentant d'abord par groupes de langues (germanique, balto-slave, et, plus rapidement, italique, celtique, albanais, hittite, arménien, tokharien), ensuite — en une sorte de lexique — par racines. Au terme de cette analyse détaillée, sont tirées des conclusions sur la structure de la racine, mais cela sans la netteté et la vigueur qui donneraient au recenseur la certitude de ne pas les déformer.

La doctrine de l'A. s'oppose explicitement à celles qui sont généralement adoptées à l'heure actuelle. Le temps semble venu de la contestation et de la révolte contre l'autorité des grands

maîtres (cf. p. 19 « in this century scholars generally do not refer back beyond Benveniste or Kuryłowicz, who in their turn do not accredit earlier work either »). Voici que peu après Jucquois (voir, en dernier lieu, la *Linguistique* 1970/2, p. 69-102 : « La théorie de la racine en indo-européen »), R. A. s'attaque à la théorie benvenistienne de la structure de la racine indo-européenne, mettant en cause plusieurs des conséquences ou implications de cette dernière, et notamment : un risque de trop grande systématisation, qui, en vérité, ne peut réellement fausser que l'interprétation de certains radicaux particuliers, et non des faits en général ; une possibilité de prospective, en ce qui concerne les divers états d'une même base qu'on a l'habitude de déduire mécaniquement d'une forme donnée (**ly-ek^w-* de **lei-k^w-*, etc.), dont R. A. ne reconnaît l'existence que pour les racines en **-i-* et **-u-*, qui pour lui sont les seules dont on puisse prévoir le degré plein (**ghy-em-* à partir de *ghi-m-*, etc.) ; la segmentation des bases radicales en racine + élargissement à laquelle l'auteur des *Origines de la formation des noms en indo-européen* nous a justement habitués, si bien que pour R. A., on a **ghyem-*, **ghim-*, et non **ghy-em-*, etc. ; l'existence même de trois états d'une même base (I **ghei-m-* ; II **ghy-em-* ; III **ghi-m-*).

Dans cette théorie, en effet, le degré zéro (= thème III benvenistien) tient une place centrale, puisqu'il est le pivot des thèmes I et II, qui sont deux allomorphes du degré plein, exclusifs l'un de l'autre. Pour R. A., alors que certaines racines n'ont que le thème I à l'exclusion du thème II (**der-k-* et non **dr-ek-*), dans les racines en **-i-* et **-u-*, le degré plein est le thème II (**ghyem-*, **dyeu-*), le thème I étant en général secondaire, qu'il soit formé, à partir du degré zéro des cas obliques, pour permettre de dériver des formes thématiques (**ghim-* → **gheimo-* ; **diw-* → **deiwo-*) ou résulte d'une métathèse du thème II (**tres-* → **ters-*) : à l'origine il n'y aurait donc que deux (et non trois) états de la racine, entrant dans le cadre de l'Ablaut ordinaire : un degré zéro et un degré plein, soit thème I soit thème II, la seule véritable Schwebablaut s'observant dans la flexion des thèmes en sonante (*i*, *u*, *n*, *m*, *r*, mais non *l*), du type **doru/*drews*.

N'était-ce la sorte d'agressivité un peu désagréable que manifeste l'auteur à l'égard de certains de ses prédécesseurs, cet ouvrage pourrait attirer l'attention par certaines qualités, par d'immenses lectures, d'abord (ajouter cependant des références à C. Watkins, *Indo-European Origins of the celtic Verb*, pour l'aoriste sigmatique [p. 70] ; A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, à propos de *arāre* [p. 43] ou de *uīuus* [p. 85] ; Kl. Strunk, *Nasalpräsenlien und Aoriste*, à propos des présents à infixe nasal [p. 39] ; E. Benveniste, *B.S.L.* 51, 1955, p. 15-22, à propos de *dem-* [p. 86] ; et l'on regrettera, à propos de la discussion sur le parfait et le

moyen [p. 73] que manquent les données du mycénien, où toutes les formes personnelles de parfait redoublé sont moyennes), et aussi par des principes de méthode *a priori* excellents : ne pas projeter dans la protolangue les « idiosyncrasies » d'une langue donnée, et asseoir la théorie sur des faits aussi nombreux que possibles, à l'aide de critères sémantiques, phonétiques, morphologiques. Mais, s'il est toujours bon en soi de remettre en cause des idées reçues, l'enfer peut être pavé de bonnes intentions, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Et, malheureusement, tout se passe comme si les faits étaient exposés en fonction d'une certaine théorie (le caractère secondaire du thème I et la primauté du thème III et de l'alternance II/III) et non la théorie bâtie sur des faits.

On ne fera pas grief à l'auteur de certaines analyses morphologiques discutables, concernant, par exemple, le degré zéro ancien du participe parfait, alors que ce degré n'est propre qu'aux formes redoublées, et que là où le redoublement est absent, le vocalisme est *e* (cf. εἰδώς, got. *weitwōþs*), ou bien le degré zéro ancien des présents en *-σκω*, alors qu'un certain nombre au moins de ces présents sont en rapport avec des aoristes sigmatiques à thème II (cf. ἔγνωσα et γιγνώσκω, ἔκλωσα et κλώσκω, ἔτρωσα et τιτρώσκω, ἔμνησα et μιμνήσκω). Mais, on lui demandera pourquoi, s'il estime la segmentation racine+élargissement inacceptable, il écrit lui-même **wer-s-* pour le radical de skr. *varsá-* « pluie », gr. ἐέρση, etc., et si le rapport entre par exemple *vrtra-* « défense » et *varūtlār-* « défenseur » ne légitime pas, pour ce dernier, une analyse **wer-u-*, ou, encore, ce qu'il gagne à analyser ὄφαίνω, non par un thème III **ou-bh-* à côté du thème II **aw-ebh-* (all. *weben*), mais par un **webh-*, avec passage en grec de **we-* à *u-*.

En réalité, c'est tout le problème du particulier et du général qui est ainsi posé : réduire de la sorte toute divergence à la mesure d'un cas particulier revient à nier la possibilité de toute structure virtuelle en linguistique. Bien sûr, toutes les racines n'entrent pas automatiquement de *facto* dans le cadre de la théorie benvenistienne, en ce sens que chacune d'elles ne possède pas toujours, il s'en faut, les trois états. Mais la valeur *de jure* de cette théorie peut être aisément éprouvée au fait que des formes inconnues lors de son élaboration s'y intègrent avec aisance (myc. *ewepesesomena* peut refléter le thème II **ɔ₁w-ebh-* de l'all. *weben* : R. S. P. Beekes, *The Development of Proto-Indo-European Laryngeals in Greek*, p. 67) et, surtout, en ce qu'elle met de l'ordre dans des faits apparemment disparates, hétérogènes, mal réductibles les uns aux autres, leur attribuant précisément une structure.

Une autre objection vient des rapports historiques entre verbe et nom en indo-européen. La théorie benvenistienne de la racine a été essentiellement construite à partir des noms, qui appartiennent au stock le plus archaïque de l'indo-européen, et les exemples à

l'aide desquels R. A. tente de lui dénier tout bien-fondé sont exceptionnellement des noms (et là même on se trouvera en désaccord avec lui : le nom de la « nuit » **nokʷt-* n'est pas un thème II [cf. p. 111]) ; ce sont le plus souvent des verbes, c'est-à-dire des formes en général d'un niveau chronologique plus récent, ce qui risque de gauchir les discussions. Mais le plus grave est que la plupart des exemples dont il se sert pour établir la primauté du degré zéro (thème III) et mettre en cause l'ancienneté des thèmes I et II sont inacceptables : nous n'avons été convaincu ni par l'explication des rapports entre **ters-* (*terreō*) et **tres-* (*trasati, τρέω*) « trembler » par une métathèse propre à un mot onomatopéique, ni par le retour à l'ancienne explication des présents par une alternance au niveau de l'infixe (*-ne-/*-n-), et non de la base (*LInEKʷ- : *rinakli*/*LInKʷ- : *riñcanli, linquunt*), ni par l'analyse de tous les aoristes radicaux athématiques du grec autres que ἔγνω (ἔθλη, πλῆτο, etc.) par un thème III ancien (et non II), ni par le rejet d'un grand nombre d'autres thèmes que nous continuerons à considérer comme thème II (δρᾶ[μα], etc.), ni par l'interprétation des thèmes I du germanique et du balto-slave comme des innovations. D'ailleurs, dans l'hypothèse où le thème I des bases élargies (type **ter-s-*) ne serait pas ancien, et ne se rencontrerait, comme le pense l'A., que dans certains cas du paradigme ou certains dérivés, on se demanderait comment le raccorder au degré plein des racines du type **leg-*, etc.

Nous donnerons — last but not least — un exemple particulier de la méthode de l'A., à propos de **werg-* « travailler » (cf. p. 157). Comme en regard du thème III, selon lui le plus ancien, il n'admet comme forme alternante qu'un thème soit I soit II, il doit, ici comme ailleurs, éliminer l'un ou l'autre : dans le cas particulier, « only PIE *werg-/wrg-* is well attested and chwebeablaut ist doubtful ». C'est faire bon marché des formes en **wr-eg-* (thème II), notamment de ἔρρεξα, difficulté dont l'A., pour l'avoir aperçue, ne s'est pas encombré : « Pokorný thinks... that *rhéksai* predates *rhézō*, and in fact *érreksa* II. is attested earlier than the expected state one *érksa* Od... However one cannot really say whether this difference in time is real or an accident in attestation. Schwebeablaut in Greek rests on *érreksa*, which is obviously secondary, but difficult to explain unless with an earlier *rhézō* (which would then have its *e* from *erdō*) ». Ces difficultés se résoudraient aisément si l'A. acceptait l'existence, à côté du thème I de *ϝέργον* et du thème III de **wrg-yō* (myc. *wozo-*), d'un thème II, dans l'aoriste signatique de la racine **wer-g-* — cf. celt. **wrexs-*, notamment dans le subjonctif britt. *gwnech* < **wreg-s-li-* —, comme dans la plupart des autres aoristes, athématiques (ἔθλητο) ou signatiques (ἔγνωσα).

On pourrait multiplier les exemples de la sorte, qui montrent que la doctrine de R. Anttila est bien peu économique, et comporte

des risques d'« atomisation » beaucoup plus dangereux que les excès de systématisation qu'a pu à l'occasion faire naître la si cohérente et toujours très satisfaisante théorie benveniste de la racine indo-européenne.

Françoise BADER.

30. Allan R. KEILER. — *A Phonological Study of the Indo-European Laryngeals*, La Haye-Paris (Mouton), 1970, 106 pages.

Ce livre, fruit d'une construction vigoureuse, personnelle et claire, est l'œuvre d'un phonéticien plus que d'un comparatiste. C'est dire que les Indo-Européanistes n'y verront pas discutés certains des problèmes que peut leur poser, dans une langue donnée, la représentation des laryngales (par exemple, le triple reflet ε, α, ο en grec est-il une conservation, ou, comme le pense J. Kuryłowicz, une innovation ? L'initiale de hitt. *ašanzi*, 3^e p. du pluriel du verbe « être » à degré zéro normalement attendu [en regard du degré plein du singulier, 3^e p. *ešzi*] représente-t-elle ou non la laryngale vocalisée de *əs- ? une forme comme gr. τραῦμα s'explique-t-elle bien à partir de *treə₃- [cf. A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, p. 225] ? La chute des laryngales en certaines positions, et notamment à l'intervocalique, a-t-elle pu avoir des conséquences morphonologiques, ainsi dans l'évolution qui a pu affecter les phénomènes connus sous le nom de loi de Sievers-Edgerton [cf. G. Nagy, *Greek Dialects and the Transformation of an Indo-European Process*] ? etc.).

Si l'auteur ne met pas en doute le bien-fondé et l'utilité des théories fonctionnelles concernant les laryngales — celles essentiellement, de F. de Saussure, J. Kuryłowicz, E. Benveniste —, qui ont vu dans les α des sortes de symboles algébriques destinés à rendre compte des phénomènes morphologiques comme les alternances, ou comme la théorie de la racine i.e., le temps lui semble venu, cependant, de doter ces symboles d'une réalité phonétique, bien qu'il n'ignore pas que, selon J. Kuryłowicz, les « spéculations phonétiques ont certainement vicié une théorie qui s'en tenait par ailleurs aux traits fonctionnels des éléments α » (*Apophonie*, p. 169), et que, selon E. Benveniste « on a trop cherché à convertir les laryngales en réalités phonétiques » (*Hittite*, p. 10).

Ayant rappelé les principaux fondements de la théorie des laryngales — le *Mémoire* de Saussure, qui les définit comme « coefficients sonantiques », et les données du hittite qui en montrent le caractère consonantique —, et discuté les principales théories

exposées (Saussure, Benveniste, Kuryłowicz, Sweet, Möller, Sapir, Martinet, Puhvel), il définit sa méthode, essentiellement inductive, qui vise à reconstruire les traits distinctifs des phonèmes considérés « from both the known phonological facts of the various related languages, and from typologically valid universal implications inherent in distinctive feature theory, which permit phonological arguments far removed from those based on phonetic plausibility, asymmetry of the vocal organes, physiological economy, and the like » (p. 32).

Les faits retenus à cette fin sont de deux ordres. Les uns résident dans ce qu'il appelle, à la suite de C. Watkins, l'analyse componentielle, analyse fondée sur le fonctionnement de laryngales indo-européennes dans les états de langue historiquement attestés : ces phonèmes se comportent à la fois comme voyelles et comme consonnes — ceci en hittite où ils posent des problèmes de valeur orthographique, notamment en raison des flottements *-hb-/h-* (= sourde/sonore ?), et de dénombrement — l'auteur les estimant au nombre de trois, et non de quatre, comme par exemple J. Kuryłowicz —, et ils peuvent colorer une voyelle voisine.

Les autres consistent à tirer parti des traits phonétiques distinctifs qu'offrent les laryngales dans certaines langues sémitiques — de leur nombre, leurs composantes physiologiques et acoustiques, leurs effets possibles sur les voyelles voisines —, afin d'attribuer ces traits aux laryngales i.e., en accord avec le fonctionnement de ces dernières. L'auteur assigne donc à H_1 , H_2 , H_3 , respectivement, les valeurs des laryngales de l'arabe *h*, *h̄*, *g*, et explique par les caractéristiques phonétiques propres de ces phonèmes (pour reprendre les termes américains $H_1 = -$ flat (and redundant with respect to tenseness/laxness), $H_2 = +$ flat, +tense, $H_3 = +$ flat, — tense [cf. p. 89]) les reflets des laryngales i.e. tels que l'allongement des voyelles, l'aspiration, en indo-iranien, d'une occlusive précédente (*e.g. t+H₂>th*), etc. Cette comparaison entre sémitique et indo-européen est donc, raisonnablement, non pas génétique, mais typologique, et l'auteur insiste (p. 69) sur le fait que « it ... is not a claim that the sound found in modern Arabic dialects are precisely those which existed in I.E. It is rather the inherent characteristics of those glides *h* *h̄* *g* which can have both sub-oral and oral features simultaneously that make them to such a high degree of probability those sounds which underlie the I.E. laryngeals ».

Et c'est le double caractère phonétique d'articulation suborale et de résonance orale de ces phonèmes qui lui paraît justifier la possibilité de deux emplois allophoniques, consonantique et vocalique, pour les laryngales i.e., qui lui paraissent se comporter comme des sonantes, au sens que Sievers et Edgerton ont pu donner

à ce terme, c'est-à-dire des phonèmes qui peuvent apparaître dans la partie syllabique de la syllabe par suite du degré de sonorité qui leur est inhérent : cf. p. 83-84 « this inherent possibility is due to the complete separation of sub-oral voice quality articulation (pharyngealization, tenseness, laxness) and oral resonance. In this way, either the noise source (pharyngealization, etc.) or the resonance source (oral cavity resonance) can be to a large degree autonomously emphasized. As consonantal phonemes, the noise source or voice quality ... becomes the primary distinctive feature in terms of relative sonority, so that the simultaneous oral resonance is more akin to a whispered vowel, but to a large degree attenuated by the sub-oral noise source ... The resonance source, or oral cavity resonance, can be autonomously emphasized by substituting the voice quality of true laryngeal voicing for glottal friction and/or tenseness, so that the laryngeals in their syllabic implementation are then pharyngealized vocoids, rather than pharyngealized laryngeal fricatives, as in their non-syllabic implementation ». De telles « vocoïdes pharyngalisées » existent, selon l'Auteur, en maltais.

Il y a là un essai de synthèse réfléchie, présentée de manière intelligente, trop peut-être. L'explication phonétique proposée pourra en effet sembler à d'aucuns ne pas sortir du domaine de l'hypothèse, notamment parce que les faits ne sont pas décrits sans quelque téléologie, jusque dans l'exposé des doctrines qui ont précédé celles de l'auteur, divisé en deux chapitres (1. The Indo-European Laryngeal Theory ; 2. Phonological Theories of the Indo-European Laryngeals) : la raison d'être de cette division, qui n'apparaît pas au premier regard, est de mettre en évidence (dans le premier) le double caractère, vocalique et consonantique, des laryngales. Et il faut, pour faire sienne la théorie de l'auteur, accepter avec lui, entre autres, que les laryngales i.e. soient au nombre de trois, qu'elles soient comparables à celles de certaines langues sémitiques, mais non de toutes, que dans ces dernières leur nombre, qui peut être controversé, soit lui-même de trois, que, comme dans ces langues toujours, l'Ablaut quantitatif soit consécutif à un allongement compensatoire tel que celui qu'on observe en sémitique, et non à une sorte de diphthongaison, à laquelle font plutôt penser les faits i.e. Si en effet, comme le dit l'auteur, les laryngales i.e. se comportent exactement comme les autres sonantes de l'indo-européen, une longue telle que **ā* peut être une sorte de diphthongue **eə₂*, parallèle p. ex. à *ei*.

Il n'en reste pas moins que, sur un sujet particulièrement difficile, et qui offre souvent matière à des spéculations aventurées, l'auteur, loin de bouleverser les vues traditionnelles sur le fonctionnement des laryngales, pour lui sonantes au nombre de trois, reste dans les limites du raisonnable ; de la sérénité aussi :

si la bibliographie n'est peut-être pas tout à fait aussi complète qu'on eût pu le souhaiter (ajouter, par exemple, L. Zgusta, *Die idg. Laryngale und die Lautgesetze*, *A.O.* 33, 1965, p. 639-646 ; L. Zabrocki, *Les sonantes à la lumière de la phonétique structurale*, *Biuletyn fonograficzny* 4, 1961, p. 3-20, ainsi que (non encore connus de l'auteur au moment de la publication de son livre) R. S. P. Beekes, *The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek*, Mouton 1969, et la précieuse *Einführung in die Laryngaltheorie* de F. O. Lindeman, *Sammlung Göschen* Band 1247/1247 a, Berlin 1970), on notera avec satisfaction que tout souci polémique en est absent (il n'est p. ex. pas fait mention de la discussion qui a opposé W. Cowgill et H. B. Rosén dans *Lingua* 10, 1961). On n'en regrettera que plus vivement les barbarismes et fautes d'impression qui déparent l'ouvrage ($\pi\bar{\alpha}\rho$ pour $\pi\bar{\omega}\rho$ p. 21 ; $\varphi\eta\mu\alpha/\varphi\acute{\epsilon}\mu\iota\pi$ p. 82 pour $\varphi\eta\mu\bar{\iota}/\varphi\acute{\epsilon}\mu\bar{\iota}\pi$? corriger Lehmann p. 58, Hoenigswald p. 76, Gardiner p. 84, etc.).

Françoise BADER.

31. William F. WYATT, Jr. — *Indo-European /a/*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie 1970, 83 pages.

L'on connaît la place particulière tenue par *a* à l'intérieur du système des voyelles indo-européennes, et notamment des voyelles brèves : alors que *e*, *o*, *i*, *u* sont susceptibles d'alterner, *e* et *o* entre elles, et, de plus, avec le degré zéro, *i* et *u* avec un degré plein de timbre lui-même théoriquement *e* (*ei*, *eu*) ou *o* (*oi*, *ou*), il n'en est pas de même pour *a*. Mais, pour certains (au nombre desquels ne se range pas Wyatt) *a* entre, tout comme *i* ou *u*, dans le jeu des sonantes : de même que *i* (ou *u*) peut être ou second élément de diphongue, ou voyelle, ou consonne en fonction du jeu des alternances (de **ei*- « aller » : *ε̄lμi/̄iμεv/̄īzσi*), *a*, si l'on accepte d'y voir la réalisation vocalique d'une laryngale, peut avoir des allophones consonne (**ə₂*/*onti* > hitt. *hanli*), ou jouant le rôle d'un second élément de diphongue (**sleə₂* : *̄στ̄əμi*). C'est donc en grande partie en fonction du jeu des alternances (cf. *̄στ̄əμεv* en regard de *̄στ̄əμi*), c'est-à-dire d'un système morphologique, que nombre de comparatistes voient dans le *a* indo-européen le produit d'une sonante laryngale vocalisée, soit de **ə₂*, si l'on estime que le triple reflet *ε*, *α*, *o* en grec du degré zéro des racines à laryngale (*τiθεμεv*, *̄στ̄əμεv*, *δiδομεv*) est une conservation, soit de n'importe quelle laryngale, si l'on accepte, avec J. Kuryłowicz, de considérer qu'en la matière le grec a innové. Le seul vrai problème est alors

de savoir si tous les *a* peuvent être ramenés à **e*, ou si certains d'entre eux résistent à l'analyse laryngaliste : en ce cas, de même que par exemple *o* peut être et la voyelle alternant avec *e*, et une voyelle « non-apophonique », de même *a* pourrait avoir deux origines, l'une laryngale, l'autre hors-alternance (ainsi, dans les adjectifs de sens et d'emploi familier [F. de Saussure, *Festschrift Thomsen*, p. 202], précisément parce que ce phonème ne joue pas de rôle régulièrement défini dans les alternances [voir J. Vendryes, *Choix d'études linguistiques et celtiques*, p. 111]).

Loin de poser ainsi en termes surtout morphologiques le problème du *a* indo-européen, l'auteur de cette brochure l'examine en termes uniquement phonétiques (d'accentuation), ce qui l'amène à abandonner le camp des laryngalistes. Sa doctrine est que **a* et **ə* sont des allophones d'un phonème originel unique, **a*, qui subsiste sous l'accent, mais devient **ə* (i. ir. *i*) quand il est inaccentué, cela en syllabe ouverte, initiale ou intérieure puisque *o* ne serait jamais initial (c'est ainsi que par exemple *ἀνήρ* en grec, loin d'avoir un *ἀ*- représentant l'initiale de **ə₂ner-*, résulterait de la normalisation d'un paradigme **nēr*/**arós*).

L'on ne sera pas le moins du monde convaincu par ce petit essai, contre lequel les objections possibles sont trop nombreuses pour pouvoir être toutes retenues ici. Je mettrai seulement l'accent sur ce qui me paraît être des erreurs de méthode. La plus grave est qu'à l'heure actuelle, et surtout s'agissant de laryngales, domaine où le témoignage du hittite est capital, on ne peut plus faire de grammaire comparée avec seulement du grec et du sanskrit, et si cependant l'auteur estime que ces deux langues suffisent (cf. p. 4), ce n'est peut-être pas seulement, comme il le dit, « for the sake of simplicity », mais parce que, étant les seules à noter leurs accents, elles sont aussi les seules qui soient faciles à utiliser pour toute théorie cherchant à expliquer l'indo-iranien *i* à partir d'un **a* inaccentué.

Par ailleurs, on a plusieurs fois l'impression que les « lois » phonétiques formulées le sont *ad hoc*. Qui croira, par exemple, qu'à l'initiale **ə* > zéro devant *u* en sanskrit, si bien que la différence de vocalisme entre *aurōra* et *usah* n'engage en aucune manière à poser un radical **əeu-s-* (et il eût fallu citer H. Hendrickson, *Untersuchungen über die Bedeutung des Hethitischen für die Laryngaltheorie*, Copenhague 1941, p. 8-9) ? ou que, à l'intérieur, si, en sanskrit, on a *sthiliḥ* (*sthā-*), *diliḥ* (*dā-*) avec *i* sous l'accent, au lieu du *a* alors attendu dans la théorie de l'auteur, ces termes ne soient pas assez anciens pour invalider la règle (cf. *στάσις*, *δόσις*, etc.) ? ou, encore, que, si à la finale inaccentuée, l'on a *vēda* (cf. *oīdā*), et non pas **vēdi*, c'est que *a* > *i* sauf au parfait actif singulier, parce qu'il s'agit d'une sorte de forme hybride du point

de vue de l'accentuation (cf. p. 52 « grammatically relevant forms, if not exactly stressed, were at least not unstressed either, and held a somewhat middle position between stressed and unstressed ») ? Il n'est pas jusqu'aux comparaisons retenues qui ne prêtent le flanc à la critique : entre autres, le rapprochement entre *έφαγον* et *bhájati* ne prouve pas que i.e. **a* reste *a* sous l'accent en sanskrit, où l'on attend, pour un présent radical thématique de cette sorte, un **e*, que peut avoir *bhájati* ; ni celui entre *άστυ* et *vastu*, car cette dernière forme est tardive, et si la forme grecque fait difficulté pour le vocalisme, c'est *váslu* qu'il eût fallu citer pour le sanskrit, lequel admet un **o* ; le fait que le *a* porte l'accent dans les adverbes du type *έκας*, *ἀνδρακάς*, *śalas'ah* « cent par cent » ne peut en tout état de cause rien prouver, parce qu'un suffixe de forme *-ka- serait étrange en indo-européen, et qu'on peut se demander si ces termes ne sont pas d'anciens composés d'une des nombreuses racines **ken-*. L'ouvrage est dépourvu d'index et de table des matières.

Françoise BADER.

32. *Studi e Saggi Linguistici* IX. Supplément à la rivista *L'Italia dialettale*, vol. XXXII (N.S. IX), 1969. Pise, 1969.

Ce numéro est consacré à la linguistique générale et à la linguistique indo-européenne. Il contient les articles suivants :

C. Vallini : *Problemi di metodo in Ferdinand de Saussure indo-europeista*. L'auteur traite d'abord du *Mémoire*, en s'attachant plus à la méthode qu'aux résultats. Saussure, dans son interprétation de l'alternance vocalique indo-européenne, atteint déjà la structure de la racine i.-e. et ouvre la voie aux études postérieures, notamment à celles d'E. Benveniste. Une seconde partie montre comment certains principes du *Cours* ont leur source dans le *Mémoire* et quelle est l'originalité du savant suisse par rapport à certains linguistes du xixe siècle.

G. C. Lepschy : *Contributo all'identificazione degli ascoltatori di Saussure a Parigi : Fedor-Friedrich Braun*. F. Braun, qui a suivi le cours 1886-87 de Saussure à l'École des Hautes Études et qui fit carrière aux Universités de Saint-Pétersbourg et de Leipzig, se signale pour avoir tenté de concilier la théorie japhétique de Marr avec la théorie indo-européenne.

E. Campanile : *Valutazione del latino di Britannia*. L'auteur revient sur l'une des conclusions du magistral ouvrage de

K. Jackson, *Language and History in Early Britain*, selon laquelle l'examen des plus sûrs témoins du latin parlé en Grande-Bretagne pendant l'occupation romaine, à savoir les mots empruntés par le brittonique, prouve un remarquable conservatisme (au moins phonétique). M. Campanile ne nie pas la tendance conservatrice du latin britannique mais il pense que bien des traits « archaïques » de ce latin s'expliquent par le fait que les mots en question ont été empruntés avant le III^e siècle. Certains indices (palatalisation de dorsales devant voyelle d'avant, sonorisation de sourdes inter-vocaliques, etc.) permettent de supposer que les changements phonétiques qui ont affecté le latin continental à partir de cette époque ont aussi atteint la grande île.

R. Lazzeroni : *Correnti linguistische nel greco preletterario*. Pour R. L. l'histoire des dialectes grecs ne doit pas s'écrire seulement à la verticale mais aussi à l'horizontale. Entre la fin de l'époque mycénienne et les premiers documents littéraires, des lignes d'isoglosse (disparition du duel, traitement du digamma, allongement compensatoire devant groupe nasale ou liquide+digamma, psilose), dont l'épicentre est en Ionie, séparent, *grosso modo*, les dialectes d'Asie des dialectes d'Europe. Il y a déjà pendant ce Moyen Age grec une première *koinè*, de fond ionien, l'extension ultérieure de ces mêmes lignes vers l'Ouest préparant la voie à la grande *koinè* athénienne.

P. Berrettoni : *Il rapporto tra determinazione aggettivale e genitivale nelle lingue italiche*. L'auteur rapproche certains syntagmes substantif+adjectif déterminatif de l'osco-ombrien de tours similaires en grec éolien et en slave (ex. *domū Petrovū* : la maison de Pierre). Estimant que le point de vue d'E. Löfstedt, selon lequel le génitif indique une relation d'appartenance réelle et individuelle tandis que l'adjectif note seulement un rapport plus vague (dénomination, origine, etc.), est plus juste que celui de Wackernagel, pour qui les deux emplois ont la même fonction, P. B. énumère pour l'osco-ombrien quelques types de détermination : fonction, localité, chronologie, etc. où l'on trouve l'adjectif et non le génitif, cas réservé à l'appartenance (sauf par exemple quand le déterminant est à son tour déterminé).

R. Lazzeroni : *Considerazioni su -as >-o in sanscrito ed in avestico*. Pour R. L. il existe un lien entre les développements parallèles de -as >-o en sanscrit et en avestique. Ce lien fait penser aux ressemblances qui rapprochent certains dialectes indiens et iraniens.

E. Campanile : *Étimologie tocarie*. L'auteur étudie : 1 Toch. A *tunk*, B *tänkw-* « amour »; 2 Toch. A *oñk*, B *eñkwe* « homme »; 3 Toch. A *wamp-* « orner ».

Su una presunta forma ottativa epicorica a Comum. A propos d'un article de M. G. Tibiletti Bruno, paru dans un recueil

d'hommages à V. Pisani, E. C. montre qu'il est impossible de voir dans le lépontique *plioiso* un optatif celtique formé des éléments *bhli-, *-oi- et -*so.

F. KERLOUEGAN.

33. *Studi e saggi linguistici* X, Pisa 1970, 80, 252 p.

Voici le dixième cahier de ces études de grammaire comparée et de linguistique générale publiées par l'école de Pise.

Linguistique générale — Roberto Peroni (p. 22-52 : *Per una semantica autonoma*), après une discussion sur la notion de « signifié », met en évidence les difficultés qu'opposent aux théories génératifs-transformationnelles les universaux sémantiques et les rapports de la sémantique et de la syntaxe.

Indo-européen: Pour Romano Lazzeroni (p. 53-78), la désinence *-bhis, ou *-mis d'instrumental serait primitivement plurielle (aires latérales : indo-iranien, irlandais, germanique ; l'italique est hors jeu, l'ayant éliminée) ; discussion, p. 55-65, des exemples indiens de -bhi_h sg. allégués par Hirt. Dans le centre du domaine, innovation baltique, slave et arménienne, opposant un *-bhi ou *-mi sg. à un *-bhis ou *-mis pl., c'est-à-dire conférant à -s la valeur d'une marque de nombre. Mais, qu'au point de départ i.e., il faille alors poser, pour l'instr. pl., une désinence, non seulement à -s non significatif, mais à (-s) facultatif, résulte de deux faits. D'une part la variante grecque de l'innovation centrale, avec un -φι mycénien et homérique (p. 65-69) de nombre indécis (plus souvent pl. en mycénien, sg. chez Homère) : ici (malgré l'ambiguïté graphique du -pi mycénien, qui *pourrait*, graphiquement, recouvrir -φις et -φι : p. 69), rien n'incite à penser à une évolution *I : *-bhis pl. / II : *-φις pl. ~ *-φι sg. / III : -φι de nombre indifférent. D'autre part, il existe (et importante en l'espèce, à cause de l'ambiguïté mycénienne) une donnée jusqu'ici méconnue en celtique ; l'auteur mentionne seulement le « datif » pl. irlandais impliquant celt. *-bis (avec sifflante) ; mais, dans les thèmes consonantiques, nous pensons que le gaulois avait un instr. pl. en -bi, manifesté par le *gobedbi* d'Alise, traditionnellement entendu comme datif (*Ét. Celt.* XII², p. 436, n. 291).

Indien: De Giacomo Ferrari (p. 79-118), étude sémantique de skr. *pra i-* « mourir ».

Grec: De M^{me} Adriana Moreschini-Quattordio, deux articles. L'un (p. 119-137), partant d'une analyse des emplois de νῶι (A, comme « moi et toi » / B, comme « moi et lui ») d'abord dans

l'Iliade, ensuite dans l'Odyssée (*B*, dans l'Iliade seulement, étant, le plus souvent, explicité par apposition de ἐγώ καὶ ὁ δεῖνα), y voit un indice de l'antériorité de la valeur *A* pour *vōi*, et relie ceci aux théories (Jensen, etc.) qui (en fonction de la morphologie des pronoms personnels) assignent au proto-i.e. la distinction du pluriel inclusif (1^{re}+2^e pers.) et du pluriel exclusif (1^{re}+3^e pers.) ; mais n'est-ce pas seulement la *situation* qui justifie l'utilité ou non (pour être compris) d'ajouter ἐγώ καὶ... ? Si, en français, je dis « nous deux... » à mon interlocuteur, je lui signalerai par « nous deux, moi et X... » les cas où il n'est pas concerné (forme marquée), sans que la structure des pronoms i.e. soit en cause (ou plutôt, lointainement, comme remède à leur ambiguïté à cet égard). — Du même auteur (p. 138-164) un essai de mise en place de l'arcado-cypriote relativement à l'ionien, à l'éolien et au mycénien (p. 155 : l'arcado-cypriote serait un dialecte de type ionien influencé par l'éolien, comme a été influencé par l'éolien d'une couche sociale inférieure le mycénien officiel de nos tablettes) ; suivent des observations portant sur Chypre, dont la région centrale (et peut-être l'Ouest aussi) manifesterait des actions d'un substrat « anatolien » (p. 156-164). Une remarque de détail (p. 153) : voir des « chevaux » dans myc. *i-ku-wo-i-pi* (KN V 280) continue à nous paraître exclu par la graphie *q-* constante dans *i-ko* « cheval » et *i-qi-ja* « voiture à chevaux ». — De Romano Lazzeroni, une note (p. 165-173) sur ἀνδράποδον (« bien mobilier vivant bipède » par opposition au bétail « bien mobilier vivant quadrupède »), comme innovation grecque substituée à un plus ancien composé en **dwi-* dans une vieille formule i.e. conservée par l'indien et l'ombrien. [On regrettera que le mycénien, qui conserve *qe-to-ro-po-pi* pour désigner le « bétail », soit muet quant à l'autre terme (**δῆλ-ποδ-* ou **ἀνορ-ποδ-*?) et ne donne pas de datation pour cette innovation].

Lalin : Domenico Silvestri (p. 204-227) assigne lat. *campus* à une base « méditerranéenne » **kam-*, dont relèverait aussi myc. *ka-ma* (avec même -*ας* suffixal que dans des mots pré-i.e. comme *λᾶας*, *δέπας*, etc.).

Celtique : Notes de Enrico Campanile sur des calques du latin en irlandais (p. 5-13), sur des emprunts à l'anglais en cornique (p. 193-201), sur le texte de quelques passages du *Liber Hymnorum* irlandais (p. 14-21).

Gotique : Notes de Enrico Campanile sur l'étymologie de certains mots, pour la plupart empruntés au latin vulgaire (p. 184-189), sur un emprunt possible du roman au gotique (p. 202-203), sur le texte d'un passage de Wulfila (p. 190-192). Du même auteur (p. 174-183) un article proposant (sur des bases synchroniques) une nouvelle classification des verbes forts gotiques en fonction des alternances vocaliques. Si l'on désigne ici par des lettres (non

par des chiffres, comme fait l'auteur) les classes nouvelles proposées (les anciennes continuant à être désignées par des chiffres), I (*beitan*), II (*biugan*), III (*bindan, wairpan*) confluent en une classe A, IV (*niman*) et V (*giban*) confluent en B, VI (*faran*) devient C, VII se subdivise en D (redoublements apophoniques : *letan*) et E (redoublements non apophoniques : *slepan*).

Michel LEJEUNE.

34 (1). *Proto-indica* : 1968. *Brief Report on the Investigation of the Proto-Indian Texts*. Academy of Sciences of USSR, Institute of Ethnography, Moscow 1968. In-8°, 55 pages.

34 (2). Asko PARPOLA, Seppo KOSKENNIEMI, Simo PARPOLA and Pentti AALTO. — *Decipherment of the Proto-Draavidian inscriptions of the Indus Civilization. A first announcement*, The Scandinavian Institute of Asian Studies, Special publications n° 1. Copenhagen 1969. In-8°, 72 pages.

34 (3). — *Progress in the decipherment of the Proto-Draavidian Indus script*, ibidem, Special publications N° 2. Copenhagen, 1969, In-8°, 47 pages.

34 (4). *Further Progress in the Indus script decipherment*, Ibidem, Special publications N° 3. Copenhagen, 1970. In-8°, 46 pages.

34 (5). Dieter Schrapel. — *Die Entzifferung des Yatischen*, [München, 1970]. In-8°, 58 pages.

Les sceaux de la civilisation dite de l'Indus, laquelle a été reconnue d'abord au Panjâb, à Harappa et Mohan-jo-daro, et qui s'est étendue en fait jusqu'au Gujrât (Lothal) et jusqu'au Bassin du Gange, présentent des inscriptions en caractères inconnus et dont on ne sait à quel langage ils ont pu correspondre. Comme il en a été trouvé en Mésopotamie dans des couches datables de la fin du III^e ou du début du II^e millénaire avant notre ère, ces sceaux ont attesté les relations à date ancienne de la civilisation, fort avancée, de l'Indus et de celle de la Mésopotamie. Mais ni bilingue, ni témoignage extérieur sur la nature des sceaux et sur leur écriture n'ont encore pu être recueillis. Le champ des conjectures s'en est trouvé d'autant plus vaste.

Des rapprochements matériels entre les formes des signes, tous simples (formes géométriques, figures stylisées), ont été faits avec celles de certains signes des « bois parlants » de l'Île de Pâques (G. de Hevesy, *Océanie et Inde préaryenne : Mohenjo Daro et l'Île*

de Pâques, Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient, n° 14-15, Paris, 1933, p. 29-50) et les tentatives de déchiffrement se sont multipliées au gré des préférences de principe.

Tenant pour assurée la datation du Rgveda proposée, pourtant à titre purement indicatif, par Max Müller (milieu du II^e millénaire av. J.-C.), admettant en outre que la composition du Rgveda était contemporaine de l'apparition des Indo-aryens dans l'Inde, l'archéologue Sir John Marshall a d'emblée, en publiant les résultats considérables des fouilles, accrédité l'opinion que la civilisation de l'Indus, remontant plus haut que le milieu du II^e millénaire, représentait celle de l'Inde préaryenne. Certains, n'acceptant pas les spéculations chronologiques de Sir John Marshall, ont voulu que le peuple de l'Indus ait déjà été aryen et quelques-uns ont supposé que le langage des sceaux devait être le sanskrit. B. Hrozný a proposé un déchiffrement en indo-européen en partant d'analogies entre certains signes de l'Indus et certains hiéroglyphes hittites (B. Hrozný, *Histoire de l'Asie antérieure*, Paris, 1947). Des tentatives de lecture en védique ou en sanskrit classique sont encore annoncées de temps à autre.

Mais l'hypothèse la plus fréquente est que la civilisation de l'Indus et sa langue étaient dravidiennes. Cette hypothèse serait la plus plausible s'il était établi qu'aucun peuple indo-européen ne pouvait avoir été établi dans l'Inde à l'époque où florissait la civilisation de l'Indus. Alors que la plupart des langues dravidiennes, à commencer par la plus anciennement attestée et la plus riche, le tamoul, sont localisées dans le Sud, un îlot linguistique dravidien, le *brahui*, existe au Baluchistan. On a donc pu supposer que les Dravidiens avaient, avant l'arrivée des Aryens védiques, occupé toute la contrée depuis le Baluchistan jusqu'au Sud de l'Inde, mais que les Aryens védiques les avaient refoulés vers le Sud, tout en laissant subsister l'îlot *brahui*. Le Rgveda mentionne des groupes hostiles, Dāsa ou Dasyu, dont Indra, le dieu guerrier védique aurait brisé les citadelles et il y a trace de destructions à la citadelle de Harappa. Il existe bien de multiples difficultés dans cette hypothèse : les Dāsa sont décrits comme des monstres à trois têtes, les Brahui sont anthropologiquement apparentés aux populations iraniennes voisines, non aux Dravidiens actuels, etc. Mais on peut les écarter en supposant que des peuples réels ont été mués en démons par leurs ennemis, que des assimilations de types anthropologiques ont eu lieu sans changement de langage de base, etc.

Quoi qu'il en soit, les déchiffrements en dravidien, proto-dravidien, voire tamoul, se sont multipliés surtout depuis la tentative du P. Heras (*La escritura proto-indica y sa desciframiento*, Barcelona, 1940). Celui-ci a admis qu'un signe figuratif pouvait représenter à la fois l'objet figuré et les homophones de son nom en dravidien,

par exemple un dessin représentant un poisson pouvait signifier « poisson », *mīN* en tamoul, et aussi « étoile », car *mīN* veut également dire « étoile » en tamoul. Un poisson accompagné de six points désignerait les Pléiades qui, à l'œil nu, comportent six étoiles.

Dans la première publication recensée ici Yu. V. Knorozov, B. Ya. Volčok et N. N. Gurov, et, dans les suivantes les auteurs indiqués, ont admis ce principe. Dans une publication précédente (*Prevarital'noye soobščenie*, Moscou, 1965) Yu. V. Knorozov, M. A. Probst et A. M. Kondratov avaient déjà analysé les groupements de signes et utilisé un ordinateur pour tenter de reconnaître des associations significatives, en particulier des terminaisons qui pouvaient avoir une valeur morphologique. Les auteurs scandinaves ont fait de même, mais tous ont surtout recouru aux hypothèses pour déterminer ce que pouvaient représenter les signes isolés, composés ou régulièrement groupés. Sans se servir d'ordinateurs, D. Schrapel a aussi procédé par interprétation conjecturale des signes. La méthode générale a été la suivante : 1^o déterminer la nature de l'objet figuré, 2^o trouver dans le *Dravidian Etymological Dictionary* de Burrow et Emeneau un nom dravidien correspondant à cet objet et les homophones de ce nom, 3^o essayer dans les inscriptions où apparaît le même signe les diverses valeurs figuratives et phonétiques ainsi attribuées à ce signe.

Mais il a fallu se donner de grandes libertés d'interprétation pour mettre en œuvre cette méthode. Les figurations quoique très simples, ou plutôt parce que très simples, sont très souvent d'identification incertaine. Si l'image du poisson est aisément reconnaissable et fournit immédiatement en tamoul un homophone signifiant « étoile », il n'en est pas ordinairement de même. Par exemple le dessin d'un porteur au fléau est pris dans ce sens par Knorozov (p. 38) qui observe que *kā* en tamoul (et ailleurs en dravidien) désigne le fléau de portage, mais est aussi la base d'un verbe « garder, protéger ». Sans prétendre reconstruire la « réelle » apparence du mot dans le langage de Harappa, il suggère que le signe et ses dérivés apparents ont rapport avec la protection. Mais les auteurs scandinaves, plus hardis (*First announcement*, p. 23), ont jugé que le signe voulait dire « bâton (de bambou) », ont posé un protodravidien **kārai*, l'ont rapproché d'un autre protodravidien **kārrai* « collection » et du suffixe tamoul de pluriel *-kal*. Ils en ont conclu que le signe marquait le pluriel. Des signes apparaissant comme des ligatures de celui-ci avec d'autres supposés par ailleurs indiquer le génitif et le datif, marqueraient le génitif et le datif pluriels. Schrapel, comme Knorozov, lit le signe *kā*, mais reconstitue comme correspondant aux mêmes ligatures dans le langage de l'Indus *kāwanru* et *kawanru* retrouvant cette dernière forme en tamoul avec le sens de « se souciant de, s'intéressant à ». Il rapproche même le suffixe *-ka* d'optatif tamoul.

Le langage de l'Indus que Schrapel se hasarde ainsi parfois à reconstituer, s'appellerait d'après lui le « *yaticque* », car il pense que ceux qui le parlaient sont ceux qui sont désignés dans le *Rgveda* comme des *yātu*.

D'année en année les constructions et reconstructions se sont multipliées par un raffinement croissant d'ingéniosité. La plupart de nos auteurs n'ont pas craint d'utiliser dans leurs combinaisons des mots et des notions attestés en sanskrit quitte à les faire dépendre d'un substrat dravidien. Déjà B. Ya. Volčok (*Brief Report*, p. 23) croyait reconnaître Skanda dans un signe représentant un homme tenant une longue canne, en comparant ce signe à une représentation de Skanda. Il ne faisait pas état du fait que Skanda, en tamoul MurukaN, est tenu par certains (sans preuve d'ailleurs) comme une divinité dravidiennne à l'origine. Les auteurs ultérieurs vont encore plus loin. Partant de l'interprétation de Heras du poisson accompagné de six points comme signifiant les Pléiades, ils infèrent que la religion de l'Indus était l'adoration des planètes, supposent Šiva rouge, en font la planète Mars et ont tenté une fois (y renonçant depuis) à faire de Kṛṣṇa, dont le nom veut dire « Noir ou Bleu », la planète Saturne.

La linguistique ne peut utiliser ces « déchiffrements » ni l'histoire des religions ces théories. Des recensions détaillées en ont déjà été faites (notamment Arlene R. K. Zide et Kamil Zvelebil, dans *Indo-Iranian Journal*, XII, 2, 1970, p. 126-134). En attendant ces tentatives ont déjà nui aux études dravidiennes en détournant d'actifs chercheurs des recherches qui s'imposent sur les langues dravidiennes existantes et sur la culture dravienne attestée, laquelle n'apparaît que déjà intimement associée à la culture sanskrite dite indo-aryenne à la formation de laquelle les Dravidiens ont eux-mêmes très largement contribué.

Jean FILLIOZAT.

35. M. B. EMENEAU. — *Toda Songs*, Oxford University Press, 1971, XLVIII+1004 p., £ 11,00.

M. B. Emeneau est professeur de sanskrit et de linguistique générale à l'université de Californie. A la fois ethnologue et linguiste, il est l'un des plus éminents spécialistes des langues dravidienues. Nous lui devons de nombreuses publications linguistiques concernant notamment, d'un point de vue comparatif et diachronique, les langues dravidienues non littéraires souvent peu connues jusqu'à lui ; son œuvre maîtresse dans ce domaine est certes le *Dravidian Etymological Dictionary*, Oxford University Press, 1961-

68, dont il est, avec T. Burrow, co-auteur. Les plus importants de ses articles, tant linguistiques qu'ethnologiques — ces derniers consacrés plus spécialement aux peuples du massif sud-indien des Nilgiris et en particulier aux Toda — ont été réédités sous le titre *Collected Papers* (Linguistics Department Publications n° 8), Annamalai University, Inde, 1967. *Toda Songs*, Emeneau nous le précise en préface, est la PREMIÈRE présentation substantielle du fruit de ses enquêtes sur le terrain entre 1935 et 1938, présentation qui se veut essentiellement ethnologique dans ses commentaires, au regret de pouvoir être en même temps musicale, mais qui, par l'adjonction au corpus d'un important index (« Concordance of song-units ») espère être aussi « an aid to any further study that may be made of the poetical language ».

« The Todas are a South-India community, small in size, but of remarkable interest because of their ethnological aberrancies and the linguistic aberrancy of their dravidian language » (cf. préface). Les bibliographies témoignent de l'intérêt particulier que cette communauté très attachante de huit cents personnes a toujours suscité (cf. H. R. H. PRINCE PETER OF GREECE, *Possible Sumerian Survivals in Toda ritual* et M. B. EMENEAU, *The Todas and Sumeria — a Hypothesis rejected*, TPS, 1957, 15-66 ; G. U. POPE, *Outlines on the Grammar of the Toda Language*, 1873 ; W. H. R. RIVERS, *The Todas*, 1906, ouvrage de base auquel Emeneau se réfère le plus souvent et qui, signalons-le, a été réédité en 1967). Comme la culture donc, la langue des Toda est aberrante en ce sens qu'elle s'éloigne considérablement d'une certaine norme dravidienne des points de vue essentiellement phonétique, phonologique et syllabique. Ses divergences caractéristiques en sont : i) une opposition vocalique distinctive d'arrondissement des lèvres rare en dravidien ; ii) la fréquence des groupes strictement consonantiques : *p̪sxs̪n*, *kwitxk*, *oxsθ*, etc. ; iii) l'importance distinctive des modes articulatoires ; les deux ordres dits « alvéolaire » et « rétroflexe » fournissent entre autres, à eux seuls, trois vibrantes, quatre latérales et quatre fricatives linguales (ce qui porte à huit le total de ces dernières !). Les problèmes phonétiques et allophoniques qu'entraînent ces deux derniers traits autorisent effectivement à qualifier le toda de « very difficult language » (cf. préface) dans le cadre des linguistiques appliquée et descriptive ; il a fallu attendre Emeneau pour en avoir, non pas encore ici une description, mais en tout cas, sous forme d'un corpus déjà précieux pour le linguiste, le témoignage d'une analyse linguistique approfondie dont l'auteur nous réserve probablement une publication prochaine.

L'ouvrage se compose de trois parties principales (une importante introduction, un volumineux corpus avec traduction, commentaires et notes, plusieurs index) dont nous énumérons ci-dessous les divisions et subdivisions en présentant le contenu essentiel.

« Introduction » (pp. XIII-XLVII).

A. « Bibliography » (p. XIII). Se référant à la bibliographie la plus complète sur les Nilgiris, l'auteur ne cite que les contributions essentielles à l'ethnologie et à la linguistique toda dont les plus importantes, dans le cadre strictement linguistique de cet ouvrage, sont *A Dravidian Etymological Dictionary, Toda, a Dravidian Language* et *Style and Meaning in an Oral Literature*. B. « The Todas and their songs » (p. XIV) ; C. « The Songs » (pp. XIV-XVIII). Brève introduction où l'auteur remarque notamment combien une description exhaustive des chants toda pourrait être utile à la connaissance artistique, ethnologique et linguistique des littératures poétiques orales en général ; évitant de se répéter, il se réfère aux analyses tentées dans ce sens dans trois de ses articles antérieurs dont celui ci-dessus (*Style and Meaning...*). Il ne revient donc sur la technique poétique, d'ailleurs identique pour toutes les variétés de chants (criés ou mélodiques), que pour en rappeler l'essentiel : leur composition « formulaïque » la plus fréquente à l'aide d'une ou plusieurs unités (*song-units*) trisyllabiques mono ou polymonématiques faisant écho, syllabe pour syllabe et parfois jusqu'à similitude phonétique, avec autant d'unités suivantes ; l'ensemble des unités ainsi opposées deux à deux forme généralement un couplet (*couplet*) composé de deux phrases successives comptant, en principe, un nombre identique de syllabes. Ces unités sont standardisées, immuables, et toute composition se limite à leur agencement. En « Appendice to section C » sont mentionnés notamment certains procédés stylistiques plus particuliers ou élaborés : l'emploi occasionnel d'unités quadrisyllabiques répondant néanmoins à certaines normes ; les différentes sortes, parfois complexes, d'entrecroisements d'unités (*chiasmus*) ; enfin, l'entrelacement très fréquent de deux couplets. D. « Origin and History of the songs » (pp. XVIII-XX). L'auteur formule l'hypothèse que les lamentations et les prières, ces dernières de façon plus évidentes, sont liées de près à l'élaboration des chants mais qu'elles ne peuvent rendre compte de toutes leurs variétés ni surtout expliquer ce qui a conduit au développement et à la standardisation d'unités trisyllabiques ; dans l'ignorance où nous sommes des chants populaires du sud de l'Inde, on ne peut dire davantage sinon que, *prima facie*, les chants des Kota, des Badaga et des Kodagu ne fournissent en tout cas aucun parallèle. E. « The Singers » (pp. XX-XXVIII). Si, en principe, tout Toda peut composer (la composition des chants dansés est cependant réservée aux hommes), c'est en pratique un véritable métier dans lequel s'exercent les plus doués. Les compositeurs les plus anciens connus se situent, sur des données généalogiques, au début du XIX^e siècle. F. « The Todas — Their ethnology » (pp. XXVIII-XLV). L'intention de ce chapitre, qui

précise, complète et éventuellement corrige l'ouvrage de Rivers auquel il se réfère essentiellement, est de permettre la compréhension du corpus. Il est ainsi subdivisé : 1. Social Organization ; 2. Marriage and children ; 3. Death and funerals ; 4. Dairies and dairy ritual. G. « The Songs and the Culture » (pp. XLV-XLVII). Les unités de chant se réfèrent à tous les aspects de la culture toda ; nombre d'entre elles reflètent ses aspects les plus caractéristiques : rituels liés aux buffles et au lait — qui, de plus, concernent la vie quotidienne —, funérailles, mariages, etc. Certaines unités évoquent cependant la vie individuelle : sexualité, ambition, amour, etc., mais toute référence à un cas particulier ne peut être qu'allusive ;

« It is difficult to find satisfactory words for the characterization of this art, which is so unlike the poetry we are used to. As a formulaic poetry, with an almost exhaustive stock of formulas for culture traits and themes, including even the emotions, it never really sings about an individual instance of a trait or theme, that is, about an event, in individual terms [...] The art is allusive rather than explicitly specific. » (§ 50) [...] « the poet is not expected to search for originality of verbal expression or for originality in his statements about himself and his fellows and their place in their universe, which for the Toda is essentially his culture [...] We are accustomed to conventional phraseology in poetry, but we find daunting a poetry which relies entirely on conventional phraseology and which does not find its originality in breaking through conventions. Yet this is Toda poetry and probably all formulaic poetry, even including that of Homer. » (§ 51).

« Notes on transcription » (p. XLVIII).

Il ne s'agit ici que des conventions graphiques et ponctuations employées dans le corpus et sa traduction. Pour un commentaire de la transcription phonologique, le lecteur devra donc se référer à l'article *Toda, a Dravidian Language* cité dans la bibliographie. Précisons que cette transcription procède des conceptions phonologiques américaines et se dispense donc de la notion d'archiphonème.

« The Songs » (pp. 1-742).

Les 245 chants du corpus (ou 260 textes, compte tenu des versions différentes) sont classés par thème : I. « Places » ; II. « Legends and myths » ; III. « Munds and mund ceremonies » (*mund* = village toda ; 24 chants) ; IV. « Songs about the dead » (90 chants) ; V. « Ceremony of piercing the ears ; wedding ceremony » ; VI. « Marriage affairs, the lover-concubine institution, casual love affairs » (28 chants) ; VII. « Miscellaneous subjects of tribal life » ; VIII. « Songs dreamed » ; IX. « Things, seasons and other external features of the Nilgiris » ; X. « Kotas, Badagas, the plains » (contacts des Toda avec les communautés voisines) ; XI. « The Christian Todas and the Missionaries » ; XII. « Westeners, including myself » et enfin XIII. « Appendix (*songs that wholly or partially are not*

Toda, either in words or tunes) ». Chaque chant est précédé d'une introduction qui nous renseigne sur sa nature (chant dansé, crié...), son objet (ex. : chant dansé à l'occasion de la cérémonie de présentation du sel aux buffles, à l'occasion de tel rituel du lait...), son thème commenté des points de vue ethnologique, historique, généalogique et topographique (identification des noms propres) avec nombreuses références à Rivers, et enfin sur les circonstances de sa composition quand elles sont connues. Les textes sont immédiatement suivis d'une traduction aussi littérale que possible mais explicitée entre parenthèses.

« Notes » (pp. 743-830).

Les notes sont groupées en un seul chapitre. Se référant aux vers (= couplets dans la plupart des cas), elles apportent les éléments du cadre culturel *toda* nécessaires à notre compréhension ; elles complètent donc, d'une part, la traduction et, d'autre part, dans le détail, l'introduction des chants.

« Concordance of song-units » (pp. 831-961).

Il s'agit d'un index alphabétique des unités de chant. Chaque entrée consiste en une unité suivie : 1. de son sens éventuellement commenté (*gloss*) ; 2. des unités, notées entre parenthèses, susceptibles de lui faire écho, quel que soit l'ordre des deux unités dans le couplet (l'unité se faisant écho à elle-même ou éventuellement sans écho est indiquée comme telle par l'absence de seconde unité entre parenthèses) ; 3. de sa référence, selon la paire dont elle fait partie, au(x) couplet(s) où elle apparaît, et enfin 4. d'un thème verbal éventuel, cité entre crochets carrés, dont elle est l'expansion. En effet, convention poétique, chaque unité non prédicative limite considérablement le choix du verbe qu'elle complète, que ce verbe soit final ou non ; cette présentation des unités accompagnées de leur(s) thème(s) verbal (verbaux) spécifique(s) illustre donc un autre aspect de la technique « formulaïque ». Si les formes verbales à fonction unique prédicative constituent la dernière unité de la plupart des séquences, elles ne sont néanmoins pas indexées — contrairement aux autres formes verbales non finales qui allient, à une fonction de prédicatoïde d'une expansion, une autre fonction quelconque (sujet, complément, déterminant de verbe ou de nom) dans l'énoncé principal —, mais seulement citées dans les conditions énoncées en 4 ; l'indexation des prédictats verbaux sous toutes leurs formes, temporelles, aspectuelles et personnelles, aurait été, selon l'auteur, trop longue et, en fin de compte, moins significative que la présente méthode ; ex. chant 183, couplet 9 : *oryiθ moxn örliip o·tm ko·nenin* (I do not see any one at all who will carry the child) où le prédictat *ko·nenin* (I do not see) qui forme la troisième

unité est seulement cité sous sa forme thématique dans l'entrée *örlip o·tm*, alors que la forme verbale de la seconde unité *örlip* (who will carry), qui régit son complément d'objet *moxn* (the child, acc.) et détermine à la fois *o·tm* (any one at all), est indexée, tout en étant également citée, sous sa forme thématique, à l'entrée de la première unité *oryiθ moxn*. Les thèmes verbaux, d'une part, ne peuvent donc être repérés qu'au hasard des entrées ; les formes nominales et les formes verbales non finales, d'autre part, n'apparaissent dans l'ordre alphabétique de l'index que dans la mesure où elles débutent ou constituent une unité, cette concordance ne pourrait que péniblement, à défaut d'autre chose, remplacer un lexique ; si le *DED.*, auquel l'auteur se réfère dans sa bibliographie, nous semble moins riche, il est en tout cas le seul lexique disponible pour nous aider au repérage des monèmes lexicaux de ce corpus ; il est vrai que la traduction suffisamment littérale et la concordance, alliées à une certaine familiarité de la syntaxe dravidienne, y suffisent, une fois reconnues certaines alternances très fréquentes dont le conditionnement serait à la fois phonologique et morphologique (cf. *Toda, a Dravidian Language* § 22). Dans l'unité *ir xor u·fk* (« Concordance, p. 847), par exemple, le deuxième monème correspond ainsi à l'entrée *kor* du *DED.* et c'est sous cette forme qu'on peut également le repérer, en tant que premier terme d'unités, dans la concordance du présent ouvrage ; les oppositions du type /k^wx^wg/ sont en effet neutralisées à l'initiale après pause où n'apparaît, selon nos conceptions phonologiques, qu'un archiphonème /K-/ (phonème /k-/ pour Emeneau) à réalisation occlusive sourde mais définition unique vélaire.

« Indexes of proper names » (pp. 962-994).

C'est essentiellement l'index des noms sacrés ou *kwasm* (cf. « Introduction », F, § 24). Ces noms constituent des unités trisyllabiques de comportement stylistique semblable aux autres mais en diffèrent le plus souvent par leur accouplement invariable avec une unité, à désignation identique, qui est elle-même un *kwasm*. Les subdivisions du chapitre sont : « Index of kwasm of (1) clans, and (2) individual names (gods and persons) » ; « Index of (1) buffalo kwasm, and (2) individual buffalo names » ; « Index of kwasm of bells, etc. » ; « Index of place names ». Référence est évidemment faite dans les entrées à tout autre nom éventuel d'usage courant non poétique.

« Index of Persons in the songs » (pp. 995-1004 ou fin).

Cet index se réfère aux personnes citées dans les chants ainsi que dans leur introduction et leurs notes respectives.

L'ouvrage est complété, en hors-texte, de cinq photographies et d'un tableau généalogique de Rivers, révisé par l'auteur, où

s'inscrit notamment l'un de ses informateurs (cf. préface et introduction du chant 78). Ce corpus, d'autant plus précieux qu'enregistré à une période de « *culminating cultural bloom* » probablement sans lendemain (cf. « *Introduction* », B), concerne à la fois l'ethnologue, le styliste et le linguiste ; si son commentaire est essentiellement ethnologique, sa présentation et notamment sa « *concordance* » font en même temps, de l'ensemble de l'ouvrage, une contribution exceptionnelle à la stylistique et à la linguistique ; on peut cependant regretter que les trois articles auxquels l'auteur a le plus souvent l'occasion de se référer (cf. « *Introduction* », B) n'aient pas été reproduits en appendice, ce qui n'aurait pas augmenté sensiblement les dimensions d'un ouvrage déjà très volumineux. Les linguistes, qui ne disposent sur le *toda*, outre l'*index éthymologique* du *DED*, que de quelques articles du même auteur ou de références éparses de même source, tous et toutes d'intérêt surtout comparatif, attendent anxieusement la prochaine publication de M. B. Emeneau, implicitement annoncée en préface, qui sera, nous l'espérons, une description synchronique du *toda*.

Paul ALBERT.

36. R. L. TURNER. — *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*. R. L. and D. R. TURNER. — *Phonetic Analysis*. Londres, Oxford Univ. Press, 1971, 28,5×22, viii+236 p. (School of Oriental and African Studies, University of London).

Le *C(omparative) D(ictionary) of the I(ndo)-A(ryan) L(anguages)* de R. L. Turner (Londres, 1962-1966) s'achève par deux livres complémentaires, qui doivent beaucoup à la collaboration de Lady Turner. En 1969, ont été publiés les *Indexes* des 140.000 vocables cités dans le dictionnaire : ils sont ici enregistrés, grâce à la diligence de D. R. Turner, langue après langue, par ordre alphabétique. Ainsi seront simplifiées les recherches de ceux qui s'intéressent à telle langue, ou tel groupe linguistique particuliers.

Ce volume est maintenant suivi d'un autre, que R. L. et D. R. Turner consacrent à l'*« analyse phonétique »* du matériel linguistique étudié dans le *CDIAL*. Elle met en évidence les quelque 1.600 phonèmes et groupements de phonèmes dont la préparation du dictionnaire a montré qu'ils sont significatifs dans l'histoire phonétique de l'indo-aryen, et fournit les listes des étymons sanskrits (attestés ou restitués) dans lesquels ils figurent. Sont exceptés de ces listes les phonèmes initiaux, puisque, aussi bien, le dictionnaire les livre immédiatement. De telles listes, préparées

sur des bases en quelque sorte artisanales, avaient été utilisées avec le plus grand profit au cours de l'élaboration du dictionnaire : elles ont été révisées, en vue de la présente publication, avec le concours du centre de calcul, University College, Londres.

La présentation est des plus claires : les listes sont dressées selon l'ordre alphabétique devanāgarī. Elles considèrent successivement le phonème simple (s'il s'agit d'une voyelle : d'abord en syllabe ouverte, ensuite, en syllabe fermée), puis le phonème dans les différentes combinaisons où il entre (compte tenu des groupements avec les enclitiques). Elles distinguent les occurrences, d'une part, à l'intérieur du mot, et, d'autre part, dans certaines séquences terminales (finale de thème, finale absolue), mettant ainsi en évidence plusieurs morphèmes nominaux et verbaux. Au reste, deux séries de renvois permettent d'alléger la présentation de l'ouvrage, sans nuire à la facilité de la consultation.

Bien que ce volume ait été conçu, expressément, pour approfondir et préciser la phonétique historique de l'indo-aryen, il est également susceptible, grâce aux regroupements qu'il opère, de faciliter diverses sortes d'investigations : soit, par exemple, que l'on considère la formation des mots en vieil indo-aryen, leur évolution ultérieure, éventuellement leur préhistoire ; soit, encore, que l'on s'applique à la description phonologique du sanskrit, ou, plutôt, du vieil indo-aryen linguistique, tel que permettent de le restituer, moyennant quelques précautions, les aboutissements modernes attestés sur l'aire qui va du konkani à l'assamais et à l'oriya d'une part, et, d'autre part, du singhalais au tsigane, et aux langues dardes (et kafires).

Ces listes font apparaître en pleine lumière le contraste saisissant entre la fréquence de certains phonèmes, l'extrême rareté de tels autres, et le caractère exceptionnel de certains groupes, attestés parfois par un exemple unique. Elles montrent également par le simple usage de l'astérisque, quelle distance sépare la phonétique du skr. littéraire, connu par les documents écrits, la pratique des lettrés contemporains, et celle des vocables de l'archéotype reconstitué, auquel, seul, ou presque seul, sont imputés les exemples où figurent, par exemple, C(ons) + ē + C + C, C + ō + C + C, ~cc~, ~jjh~, ~th~, ~dd~, ~ddh~, et la plupart des consonnes géminées finales de thèmes (cf. ~ll-).

Ce volume, on le voit, confirme l'assertion de R. L. Turner, dans l'introduction du *CDIAL* : le vocabulaire skr. comprend une forte proportion de termes moyen-indo-aryens et d'emprunts divers, habillés à l'ancienne. Par le jeu de rapprochements raisonnés, cette *Phonetic Analysis* dégage quantité de renseignements dispersés à travers le dictionnaire, et trace la voie aux recherches futures, qu'elles facilitent considérablement. Ainsi se trouve complété le

COMPTE RENDUS 1972

CDIAL, instrument de travail désormais indispensable, digne des linguistes dont R. L. Turner avait rappelé amicalement les noms dans sa préface, et de Sir George Grierson, le grand pionnier du *Linguistic Survey of India*, à la mémoire duquel il l'a dédié.

Colette CAILLAT.

37. *The « Sutra of the Causes and Effects of Actions » in Sogdian*, edited by D. N. MacKENZIE, London, Oxford University Press, 1970 (London Oriental Series, Volume 22). In-8°, xiv-77 pages.

Le « Sutra des causes et des effets » est l'un des textes sogdiens bouddhiques les plus intéressants et les mieux conservés. Il fut publié et traduit par Gauthiot et Pelliot en 1920-28, et fit l'objet en 1946 d'une traduction nouvelle de E. Benveniste. Mais la connaissance de la langue sogdienne et des autres formes du moyen-iranien a progressé constamment au cours des dernières décennies. Dans cette édition, accompagnée d'une traduction, de notes et d'un glossaire, D. N. MacKenzie a voulu donner une présentation du texte qui fût au niveau des connaissances actuelles et qui constituât en même temps un instrument de travail commode pour celui qui veut s'initier au sogdien. Dans un domaine où les manuels n'existent pas, on apprécie cette intention pédagogique, ici associée à une parfaite rigueur philologique et à une large information. La traduction, strictement littérale, ne diffère pas beaucoup dans l'ensemble de celle de E. Benveniste, mais le sens de certains mots encore obscurs il y a vingt-cinq ans est corrigé ou précisé. Le glossaire surtout est riche de références d'une part au sogdien manichéen et au sogdien chrétien, dont la graphie est plus claire, d'autre part au dialecte yaghnobí, vestige moderne du sogdien, enfin à d'autres langues iraniennes, notamment le khotanaïs et le chorasmien. Les notes discutent surtout des passages où le texte sogdien s'écarte de l'original chinois dont il est traduit.

Gilbert LAZARD.

38. D. N. MACKENZIE. — *A Concise Pahlavi Dictionary*, London-New York-Toronto, Oxford University Press, 1971. In-12, xx+236 pages, 110 sh.

Quiconque a pratiqué le pehlevi sait par expérience combien se faisait cruellement sentir l'absence d'un dictionnaire, que des

glossaires partiels et inégaux ne pouvaient remplacer. Cette lacune est maintenant comblée. Faute d'un dictionnaire étendu, impossible pour le moment (si la littérature pehlevie subsistante n'est pas d'un volume considérable, trop de textes sont encore très mal édités et posent les problèmes philologiques considérables), l'auteur a voulu donner un instrument pratique qui fournisse les 4.000 mots les plus usuels.

Le livre comporte trois parties : le glossaire proprement dit en transcription, un utile index anglais-pehlevi et l'indispensable « clé » qui donne les mots en écriture pehlevie dans l'ordre alphabétique de cette écriture avec la transcription qui permet de les retrouver dans la première partie. Dans celle-ci chaque article comprend, outre la transcription, la translittération du mot, s'il est écrit « phonétiquement », ou celle de l'hétérogramme d'origine araméenne, puis, s'il y a lieu, la forme araméenne d'où provient ce dernier, puis, partout où c'est possible, la forme du mot en moyen-perse manichéen et en persan, enfin une traduction sommaire, mais précise. Ainsi chaque mot est-il identifié complètement dans sa forme et sa signification.

L'écriture pehlevie est compliquée, ambiguë et capricieuse et fait le désespoir des transcripteurs. Le système employé ici est nouveau : c'est celui que M. M. a lui-même proposé et justifié il y a quelques années (*BSOAS* XXX, 1967). Il vise à représenter les phonèmes du moyen-perse vers le III^e siècle ap. J.-C., état de langue sur lequel nous sommes le mieux renseignés grâce aux textes en écriture manichéenne. Il est de loin préférable à la transcription traditionnelle et mérite d'être adopté par tous les spécialistes. Tout au plus peut-on n'être pas convaincu de la nécessité de retenir, à côté de /ī, ē, ū, ū/, des phonèmes /e, o/, dont l'auteur reconnaît lui-même que le statut phonémique est douteux. Dans certaines conditions, au lieu d'un [a] que fait attendre l'étymologie, la graphie du pehlevi et du moyen-perse manichéen indique une voyelle palatalisée [e] ou labialisée [o]. L'argument principal pour considérer ces voyelles comme des phonèmes distincts de /i, u/ est que l'état de langue ultérieur, c'est-à-dire le persan, offre /a/ dans la plupart des cas où le pehlevi suggère [e] : on en conclut que cet [e], qui est redevenu /a/, restait en moyen-perse différent de /i/ (> persan /e/). Mais l'argument n'est pas décisif, car le persan peut bien, sur ce point comme sur d'autres, ne pas représenter exactement la même nuance dialectale que le moyen-perse littéraire : cette explication nous paraît la plus vraisemblable.

Très bien fait, aussi sûr que sobre, ce petit dictionnaire est désormais classique.

Gilbert LAZARD.

COMPTES RENDUS 1972

39. M. MOKRI. — *Recherches de kurdologie. Contribution Scientifique aux études iraniennes. - Études d'ethnographie, de dialectologie, d'histoire et de religion (parues dans les années 1956-1964)*, Paris, Klincksieck, 1970. In-8°, 418 pages.

Ce volume réunit des articles de l'auteur publiés précédemment dans diverses revues. Les linguistes seront intéressés surtout par « *Kurdologie et enseignement de la langue kurde en URSS* ». Cet article, paru en 1963, comprend une bibliographie de 269 titres, accompagnée d'un commode index analytique. Signalons aussi « *Cinquante-deux versets de Cheikh Amîr en dialecte gûrânî* », qui donne, avec traduction et commentaire, un texte poétique en gurâni littéraire.

Gilbert LAZARD.

40. Jemal NEBEZ. — *Kurdische Schriftsprache. Eine Chrestomathie moderner Texte*, Hamburg, Helmut Buske Verlag, [1969]. In-8°, 91 pages.

Ce petit livre, dactylographié et ronéoté, comprend six brefs textes d'auteurs contemporains en kurde littéraire d'Irak (sorani), avec un glossaire kurde-allemand. Sa particularité est de les offrir successivement en trois graphies : 1) en écriture arabe, dans l'orthographe employée habituellement pour le kurde d'Irak ; 2) dans l'alphabet latin du kurmandji (kurde du nord) augmenté de quelques signes pour l'adapter au sorani ; 3) dans une « transcription orientaliste ». Si cette dernière est inutile, la tentative de latinisation sur la base du système kurmandji n'est pas sans intérêt. L'introduction résume commodément l'histoire de la formation du kurde littéraire d'Irak et de son écriture.

Gilbert LAZARD.

41. H. W. BAILEY. — *Indo-Scythian Studies. Khotanese Texts I-III*, second edition, Cambridge, University Press, 1969. In-8°, x+257+x+130+viii+149 pages, £ 15.

Cet ouvrage est la réédition en un seul volume des t. I, II et III des *Khotanese Texts*, qui avaient paru respectivement en 1945, 1954 et 1956 et qui se trouvaient épuisés. Tout en travaillant au déchiffrement et à l'élucidation de nombreux manuscrits khotanais,

pour la plupart conservés à Paris et à Londres, H. W. Bailey s'était donné pour tâche de rendre le plus rapidement possible les textes accessibles aux philologues et linguistes. De là les cinq premiers volumes des *Khotanese Texts*, auxquels il faut joindre les *Khotanese Buddhist Texts* (1951). L'écriture du khotanaïs se prête à une translittération rigoureuse : les *Khotanese Texts* donnent des textes une édition diplomatique. La présente édition reproduit presque identiquement la première (y compris la pagination, ce qui est bien commode) : quelques lectures ont été améliorées, quelques fragments ajoutés. Le premier tome comprend des morceaux assez longs traduits du sanskrit, le second des documents de quelque étendue, le troisième des fragments divers. Cependant l'étude du khotanaïs progresse : plusieurs des textes republiés ici ont fait ailleurs l'objet de traductions ou d'études, ce qui ne diminue pas la valeur de cette édition. On attend maintenant du maître des études khotanaises le dictionnaire auquel il travaille depuis bientôt quarante ans.

Gilbert LAZARD.

42. A. Z. ROZENFEL'D. — *Badaxšanskie govory tadžikskogo jazyka*. izdatel'stvo Leningradskogo Universiteta, 1971. In-16, 192 pages, 58 kopeks.

Cette monographie est consacrée aux parlers tadjiks du Badakhchan soviétique, c'est-à-dire aux formes locales de la langue commune qui, dans la haute vallée du Pandj, côtoient les anciens dialectes pamiriens ou se superposent à eux. Seul celui de Goron avait jusqu'à présent fait l'objet d'un article d'une quinzaine de pages de Ju. A. Bogorad.

Le livre comprend une description phonétique et grammaticale sommaire, des remarques sur la composition du vocabulaire, une conclusion sur la place des parlers considérés dans l'ensemble du tadjik : ils se divisent en quatre groupes, qui se situent, avec diverses particularités, dans le tadjik méridional et forment comme il est naturel, transition avec les parlers du nord de l'Afghanistan. Viennent ensuite les textes (phrases de conversation courante et contes), puis un intéressant glossaire de 1.800 mots, suivi d'un index russe-tadjik. Le volume se clôture sur un croquis topographique.

Gilbert LAZARD.

43. Gerhard DOERFER. — *Türkische und mongolische Elemente im neopersischen* unter besonderer Berücksichtigung älterer neopersischer Geschichtsquellen, vor allem der Mongolen- und Timuridenzeit. I, 1963 (Mongolische Elemente im Neopersischen), in-8°, XLVIII-557 pages ; II, 1965 (Türkische Elemente im Neopersischen, *alif* bis *tā*), in-8°, 671 pages ; III, 1967 (Türkische Elemente im Neopersischen, *ğīm* bis *kāf*), in-8°, 670 pages. Franz Steiner Verlag GMBH, Wiesbaden (Akademie der Wissenschaften und der Literatur. Veröffentlichungen der orientalischen Kommission, XVI, XIX, XX).

On savait que le persan avait conservé, de la domination des Mongols, puis des Turcs, un certain nombre de mots d'emprunt, mais ceux-ci n'avaient jamais fait l'objet d'études complètes. L'ouvrage monumental que voici fait oublier tous les travaux antérieurs et donne à la fois un recensement exhaustif et une étude détaillée de ces emprunts. Il doit comprendre quatre volumes : trois sont déjà publiés, et rendent accessibles la plupart des données.

Du fait que ces mots viennent du turc et du mongol, deux langues très voisines, mais sur la parenté desquelles on discute encore, on est souvent en peine de décider laquelle des deux est la source de l'emprunt persan. De plus, il y a eu entre le turc et le mongol des échanges lexicaux qui rendent très difficile la détermination de la forme originale. Ces problèmes sont largement discutés tout au long de l'ouvrage, mais surtout dans un long chapitre du tome I (p. 51-105) sur la parenté des langues altaïques entre elles. Les conclusions de l'auteur sont assez réservées : on ne peut fonder sur les concordances relevées jusqu'ici de règles précises ni discriminer à coup sûr les emprunts d'un groupe à l'autre.

Vient alors le répertoire alphabétique des mots mongols en turc et en persan ; il comporte 409 entrées. Avec le tome II commence le répertoire des mots persans d'origine turque et mongole, de *a* à *t* (n°s 410 à 1015) ; il se continue un tome III, de *j* à *k* (n°s 1016 à 1706). On annonce comme prochain le tome IV et dernier qui apportera la fin du répertoire et les index.

Dès maintenant s'annonce comme de beaucoup le meilleur ouvrage sur cette question importante et aussi plus généralement comme un des instruments de travail les plus riches et complets dont on dispose sur le domaine commun aux études persanes et turco-mongoles.

E. BENVENISTE.

44. J. H. ELFENBEIN. — *The Baluchi Language. A Dialectology with texts.* (Royal Asiatic Society Monographs, vol. XXVII). London, Luzac, 1966. In-8°, 48 pages et 1 carte. Prix 30 shillings.

L'auteur qui a séjourné en 1961-2 au Pakistan et en Iran et a pu se familiariser sur place avec plusieurs variétés de balōči, trace en un petit nombre de pages (p. 4-28) un tableau concis des dialectes avec leurs principales caractéristiques. Il en ressort que les plus conservateurs sont ceux des collines de l'Est et de la région côtière, les plus évolués ceux dits Rāxšānē qui couvrent une aire considérable entre Merv, Kabul et Karachi. Les limites de chaque groupe sont indiquées avec autant de précision qu'on peut le faire dans les conditions présentes, et reportées sur la carte.

Cet aperçu est suivi d'un choix de neuf spécimens de ces dialectes, récits et poèmes, accompagnés de traductions (p. 29-48). On aurait souhaité une bibliographie pour compléter cet aperçu, qui est certainement le plus exact et le mieux informé que nous ayons d'une langue iranienne encore insuffisamment connue.

E. BENVENISTE.

45. Erich NEU. — *Das hethitische Mediopassiv und seine indo-germanischen Grundlagen (Studien zu den Boğazköy-Texlen, Heft 6).* Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1968. In-8°, xiv-208 p. Prix : DM 45.

Dans cet ouvrage, l'auteur procède à l'étude linguistique de la documentation réunie par lui dans le volume précédent de la même série (*Interpretation der hethitischen mediopassiven Verbalformen*), lequel mérite également d'être signalé ici puisqu'il met à la portée des comparatistes non-hittitologues les résultats d'une soigneuse étude philologique : on y trouvera, classés par ordre alphabétique, tous les thèmes verbaux qui ont, en hittite, une flexion moyenne, avec toutes les formes attestées — avec ou sans préverbe — et leurs références, avec citations traduites et commentées et classement des sens et des emplois.

L'étude linguistique est d'abord purement descriptive : forme des désinences, variantes graphiques, présence ou absence de *-ri*, forme du thème verbal. Il se pose ici essentiellement des problèmes de classement. Par exemple, l'auteur distingue (p. 25) à la 3^e pers. du sing. *-ari* et *-āri*, *-ani*, *-anni* et *-āni* ; comme on ignore la valeur et de la *scriptio plena* et de la gémination des sonantes, cette distinction peut paraître inutile mais il faut, au contraire, savoir

gré à l'auteur de fournir des éléments nécessaires à l'étude de ces questions. Mais pourquoi faire la distinction entre *-ta* et *-da*, *-tari* et *-dari* puisque l'on sait depuis longtemps que les signes des sonores et des sourdes s'emploient indifféremment pour les occlusives ? En revanche, une distinction — qui pourrait être pertinente — entre *-d/tari* et *-dd/ttari* n'est pas faite. Encore d'un point de vue purement descriptif, est-il de bonne méthode de classer sous la même désinence *-ari* : *ešari* qui a un thème *eš-* (sing. 1 *eš-bahari*) et *paršiyari* qui a un thème *paršiya-* (sing. 1 actif *paršiya-mi*, sing. 3 *paršiya-zzi*) ? Si *ne(y)ari* a une désinence *-ari*, ne devrait-on pas voir dans *neyahhat* une désinence *-ahhat* ? Ces critiques sont de principe, dans la pratique on ne peut subdiviser à outrance mais il eût été, cependant, utile de laisser voir clairement que ce qui, dans *eš-a*, *kiš-a*, est purement désinence, doit, dans *neya*, faire fonction également de « voyelle thématique ».

Pour les formes pourvues ou non de *-ri* (type *eša/ešari*), les données philologiques sont clairement exposées (p. 31 et suiv.). La majorité des formes sans *-ri* appartiennent au vieux-hittite : on les voit supplanter par des formes en *-ri* dans des duplicats plus récents. Avec l'envahissement des formes en *-ri* au présent, on voit diminuer les formes en *-ti* du préterit et il semble que l'extension de *-ri* au présent moyen soit favorisée par les désinences en *-i* du présent actif. Dans le chapitre consacré plus loin à l'étude historique et comparative des formes hittites, l'auteur propose (p. 140 et suiv.) une explication intéressante de la coexistence des formes avec et sans *-ri* : on a là le résultat d'un phénomène phonétique, la faiblesse de *r* final ; l'adjonction de *-i* (emprunté au présent en *-mi*) à des formes en *-ar* avait pour objet de protéger la finale en danger de disparaître. Pour le traitement phonétique *-a(r)*, l'auteur compare, entre autres, la particule *-wa(r)*. Cette hypothèse ingénieuse gagnerait en solidité si l'on pouvait constater un emploi préférentiel des formes en *-a* devant consonne (cf. *-wa-* devant consonne, *-war-* devant voyelle) mais M. Neu n'a pas envisagé cette question. La disparition totale de *-r* dans une finale *-ar* ne laisse pas d'étonner. Dans la flexion nominale en *-tar/-nnaš*, où l'analogie des autres cas ne pouvait contribuer au maintien de *-r* au nom.-acc., la faiblesse de *-r* final n'a pas suffi à éliminer complètement ce phonème qui subsiste, au contraire, dans la majorité des formes. Si l'on ajoute que les formes sans *-r* s'expliquent bien dans une perspective comparative (voir les remarques de C. Watkins, *Idg. Gram.* III/1, p. 86, sur *kiya*, forme qui manque, du reste, dans les listes de M. Neu), on hésitera à adopter d'emblée cette nouvelle explication.

P. 145 et suiv., l'auteur suggère que l'élément *-ti* dans les désinences médio-passives est la particule du réflexif attestée dans

les dialectes louvites. Cette hypothèse est séduisante, mais l'équivalence proposée avec hitt. *-z(a)* est discutable si l'on dépasse le plan fonctionnel pour identifier formellement les deux particules. Il est très difficile de justifier, outre le maintien de *-i* (si *-z* est dû à la position enclitique, on attendrait le même résultat de l'adjonction de la particule à une forme verbale, en position également enclitique), l'absence d'assibilation. L'auteur compare les formes de futur et d'aoriste en *-σω* et *-σα* du grec où *-σ-* est artificiellement maintenu ou rétabli entre voyelles à cause de son importance morphologique ; mais ces formes ne fournissent pas un bon parallèle, car il faut tenir compte de l'influence des formes où *-σ-* subsistait normalement après occlusive : ainsi, tous les aoristes et futurs en *-ξα*, *-ξω*, *-ψα*, *-ψω* et, dans les thèmes à dentale, *-σα*, *-σω*. Aucun système comparable ne peut maintenir *-ti* en hittite, puisque **ti>zi* en toute position, même, quoique plus tardivement peut-être, après *-s-* ; et, en dehors d'actions analogiques, cette conservation de *-ti* serait fonctionnellement immotivée puisque *-z* eût été également caractéristique. Mais si l'on renonce à identifier formellement *-z* et *-ti*, il est possible d'identifier *-ti* à la particule du réflexif *-ti* en louvite. Si l'on pose **toi* (datif enclitique), il n'y a pas lieu d'attendre d'assibilation en hittite ; l'enclise explique la réduction ancienne de la diptongue (donc pas de formes en **-te*) et l'hypothèse paraît préférable à celle qui voit là **dhi* puisque, comme le fait remarquer M. Neu, **-dhi* apparaît normalement comme *-t* à l'impératif.

Les données fournies par l'étude historique et comparative du verbe hittite (pp. 123-153) pour la reconstruction du verbe indo-européen primitif sont reprises (p. 154 et suiv.) dans un exposé du développement préhistorique du système indo-européen. Le système ainsi reconstruit diffère sur bien des points de celui qui se dégage de l'ouvrage de C. Watkins (*Idg. Gram. III/1*) paru l'année suivante, mais représente un effort tout aussi intéressant pour éclairer des faits extrêmement complexes et fournit une théorie très cohérente — trop cohérente, peut-être — de la structure primitive et de l'évolution du verbe indo-européen archaïque. Le couple fondamental actif/parfait (diathèses tous deux et tous deux intemporels), soit sing. I **-m/*-ho*, subdivisé par une distinction temporelle secondaire en **-mi/*-ha* et **-m/*-ho*, puis la subdivision du parfait sous l'influence de l'actif, d'où **-ha* (I), **-hai* (II) et **-ho* (I), **-mo* (II), aboutissent aux deux triples séries de la p. 156 : actif, parfait I et parfait II au présent et au préterit. L'on voit bien comment l'actif s'est scindé en présent et préterit par l'adjonction de la particule déictique *-i* au présent et comment, au présent, le parfait II (**-ha-i*, origine des désinences primaires moyennes) représente un croisement de l'actif et du parfait I. Ce que l'on saisit beaucoup moins bien, c'est la relation formelle du préterit et du

présent au parfait. « Zu der *o*- haltigen Perfektumreihe wurde eine *a*- haltige Perfektumreihe für das Präsens gebildet » (p. 155). Comment ce présent du parfait a été bâti demeure obscur ainsi que son rapport précis avec le parfait en *-*ho*. S'agit-il d'une alternance vocalique régulière, quelle place tient-elle dans la structure générale du système ? La nature de ces formes est encore obscurcie du fait que l'auteur projette en indo-européen le *h* de ses reconstructions anatoliennes (p. 127) sans indiquer ce qu'il entend par là symboliser. Dans une perspective laryngaliste, un parfait en *-ha* et un parfait en *-*ho* s'expliqueraient difficilement si *h* doit représenter le même phonème dans les deux séries. On manque de bons exemples pour $H_2o > o$ (voir en dernier lieu F. O. Lindemann, *Einführung in die Laryngaltheorie*, §§ 26, 39) et il semble bien que $H_2e/o > H_2a$; la chronologie ne fait rien à l'affaire : si H_2e et H_2o ont existé, même si H_2a et H_2o ont coexisté, à époque prédialectale on ne peut sans doute poser que H_2a et l'on ne peut fonder sur $-H_2o$ aucune forme historique. Les formes historiques en *-o* ne peuvent avoir leur origine que dans la 3^e pers. du sing. en *-*e/o* et c'est exclusivement cette 3^e personne (gr. -*ε*, hitt. -*a* < *-*o*) qui permettrait de soupçonner l'existence de deux séries primitives. Les deux parfaits (présent et prétérit) de M. Neu ont donc quelque probabilité théorique mais ne peuvent faire figure de reconstruction : toutes les formes historiques sont à tirer d'un « parfait » traditionnel en *-*Ha*, *-*tHa*, *-*e/o*.

Il y aurait aussi quelques réserves à formuler sur l'interprétation des faits dans les langues autres que le hittite ; je m'en tiendrai au latin. La 3^e pers. du pluriel du parfait en *-*ere* est expliquée, avec hitt. -*ir*, par un prototype *-*air*. Outre que cet *-*air* fait curieuse figure dans le tableau de la p. 156 (on attendrait *-*ar-i*), la forme latine ne s'en tire pas sans difficulté. P. 178, M. Neu suggère que *-*ai*, qui aurait dû aboutir à *ī* en syllabe finale, a été arrêté au stade *ē* quand *-*ēr* est devenu *-*ēro* (interprété comme le résultat — assez improbable — d'un croisement de *-*ēr* et *-*ēront*). Or, le traitement de *-*ai* est le même en syllabe finale et en syllabe intérieure et le résultat est le même que pour *-*ei* (*in-cīdō*). On ne pourrait invoquer pour *ē* que l'influence, assez incertaine, du *r* suivant ; les exemples sont rares et douteux. *dē-lērō* à côté de *dē-līrō* appartient au vocabulaire rustique et peut être dialectal ; le cas de *pōmērium* est assez différent (**oi* originellement initial) et ce terme du vocabulaire religieux peut aussi être non latin : la coutume est d'origine étrusque selon Varron et le mot pourrait bien venir d'un dialecte voisin. Même s'il faut admettre que la phonétique demande *ē* et que *inquiīrō*, *conquiīrō* sont dus à l'analogie de *inquiīsuī*, *conquiīsuī*, on peut penser que, à l'époque où *ē* devenait *ī*, les formes en *-ī* du singulier auraient suffi à favoriser le passage normal de *-*ere* à *-*re* au pluriel. On hésitera à justifier par une

phonétique douteuse une reconstruction discutable. — L'interprétation de la 2^e pers. du sing. en *-re* du déponent comme une forme nominale d'infinitif en **-s-i* présente également des difficultés (p. 183). Comment expliquera-t-on alors les formes dialectales en *-rus* ? *-ris/-rus*, comme *-is/-us* au génitif, doit continuer une ancienne variation **e/o*.

Il y a donc bien des points sur lesquels le lecteur pourra hésiter à suivre M. Neu dans la partie comparative de son travail. Mais cela n'enlève ni à l'utilité ni à l'intérêt de cet ouvrage qui donne beaucoup à réfléchir. Travailant dans le domaine du verbe indo-européen archaïque, M. Neu eût pu, comme l'a fait C. Watkins dans l'introduction de son volume sur le verbe dans l'*Indogerma-nische Grammatik*, citer la réflexion de Chr. S. Stang : « Ein Buch, das nur gesicherte Dinge enthält, wäre für die Mitforschenden überflüssig ».

Nadia VAN BROCK.

46. Antonin BARTONĚK. — *Development of the Long-vowel System in Ancient Greek Dialects* (Opera Universitatis Purkynianae Brunensis, Facultas Philosophica, 106), Brno 1966, 199 p. (dont une carte et dix tableaux).

Aboutissement de plusieurs années de recherches, cet ouvrage se présente comme une étude de phonologie diachronique. A diverses reprises déjà, Bartoněk avait formulé les exigences d'une telle étude appliquée au grec ancien, langue morte : distinction entre graphies et phonèmes, entre formes propres à un dialecte et formes interdialectales stylisées, établissement de coupes synchroniques successives qui permettent de déterminer les isoglosses entre les *systèmes* dialectaux et non plus seulement de comparer des faits pris isolément.

Dans trois chapitres introductifs, B. développe ces points de vue méthodologiques, analyse les travaux de ses devanciers et après avoir renoncé à trancher la délicate question du caractère mono-phonématisque ou non des diphthongues anciennes (p. 46), fixe la dernière coupe synchronique vers 350, après la généralisation de l'alphabet ionien (la date est assez basse pour qu'on dispose d'une documentation point trop pauvre pour l'ensemble des dialectes, assez haute cependant pour que chaque parler local conserve l'essentiel de ses caractéristiques propres).

La partie essentielle de l'ouvrage est consacrée aux *ē*, *ō* secondaires successifs ; issus des différents allongements compensatoires,

des contractions, de la monophthongaison de *ei*, *ou*, ces phonèmes, selon les dialectes et les époques, se confondent avec les *ē*, *ō* hérités ou s'érigent au contraire en nouvelles unités qui modifient l'économie des systèmes antérieurs. Du même coup, se trouvent définies les principales isoglosses. Trois chapitres traitent ensuite des changements limités à des dialectes particuliers (éléen *ē* > *ā*, ion.-att. *ā* > *ē* et *ū* > *ū*, béot. *ai* > *ē*, thess. *ē*, *ō* > *ē*, *ō* ; etc.).

Enfin, après un commentaire des diagrammes historiques qui figurent p. 171 à 183 [très éclairants, malgré quelques erreurs : rétablir p. 179 *ū* pour l'ion.-att., p. 180 et 182 (*ou*) pour l'éléen ; p. 182, type 3 : *ē*, sur l'axe postérieur, est évidemment mis pour *ō*], le chapitre de conclusion fait le point sur les groupements dialectaux ; pour l'essentiel, on retrouve ici les grandes divisions génétiques traditionnelles, doublées d'une répartition typologique d'après le nombre des unités que chaque parler local retient finalement vers 350. Au passage, l'auteur a pu préciser maintes questions de chronologie relative.

S'efforçant de présenter une solution pour chaque problème, fût-ce à titre d'hypothèse de travail, B. utilise surtout trois principes d'explication : 1) Des contacts géographiques, soit avec les langues de substrat, qui seraient responsables des premières mutations ; soit sous la forme de relations interdialectales, qui expliqueraient certaines ruptures ultérieures au sein d'un même groupe. Ainsi, parmi les parlers éoliens, le béotien, au carrefour de l'ionien-attique et du grec occidental est vers 350 le plus progressiste de tous les dialectes grecs, tandis que le thessalien, relativement isolé, se range aux côtés des plus conservateurs (p. 159)... 2) La « charge » fonctionnelle des unités, facteur interne à chaque système : les processus évolutifs successifs, quand ils augmentent le rendement fonctionnel d'un phonème, finissent, au-delà d'un certain seuil, par diminuer ses possibilités distinctives ; pour préserver celles-ci, le système se donne alors une unité supplémentaire, prévenant la surcharge de celle qui est menacée. 3) La localisation structurale des phonèmes : possibilités articulatoires plus limitées en arrière qu'en avant, tendance à l'échelonnement régulier des degrés d'aperture le long de chaque axe.

On aurait peut-être souhaité une typographie moins compacte, mettant mieux en évidence les articulations des développements et les résultats enregistrés. En outre les données fournies par les inscriptions des diverses aires dialectales restent encore sous-utilisées ; B. semble notamment ignorer l'ouvrage — si utile pour son propos — d'A. Strohschein, *Auffälligkeiten griechischer Vokal- und Diphthongschreibung in vorchristlicher Zeit* (Greifswald 1940), dont les relevés — abondants et précis — l'auraient sans doute amené à s'interroger, par exemple, sur la situation exacte du *ē*.

et de la diphthongue *ai* en attique vers 350. Cela n'enlève évidemment rien à l'utilité de l'ouvrage : par les réflexions méthodologiques dont il est nourri, comme par sa mise en œuvre vigoureuse des données d'ensemble actuellement disponibles, c'est un solide instrument, propre à faciliter l'exploitation approfondie d'un matériel épigraphique toujours plus abondant ; c'est dire l'importance de sa contribution — directe ou non — à la dialectologie du grec ancien. Peut-on exprimer l'espoir, en finissant, de voir bientôt paraître le volume annoncé sur les voyelles brèves ?

René HODOT.

47. Antonio LOPEZ EIRE. — *Innovaciones del jónico-alico (vocalismo)*, Acta Salmanticensia, Filosofia y Letras, 60, Salamanque 1970, 49 p.

Depuis l'article de M. Ruipérez, *Esquisse d'une histoire du vocalisme grec*, *Word* 12 (1956), p. 67-81, on assiste à la multiplication des études de phonologie diachronique cherchant à fournir une explication structurale aux mutations du vocalisme grec. C'est un travail de ce genre que nous propose Antonio López Eire dans le cadre de l'excellente collection de l'Université de Salamanque.

L'auteur se penche en particulier sur le délicat problème posé par l'aperture des nouvelles longues issues, en ionien-attique et en dorien « doux », de la première vague d'allongements compensatoires (réduction de *-n+s-*, *-s+n-*, *-l+n-*, etc.). L'explication traditionnelle repose sur l'affirmation que ces dialectes auraient eu tendance à ouvrir les longues et fermer les brèves : **ɛsmi>ēmi*. L. E. tente de lui substituer une explication interne : le passage de *enna* (<**esna*) à *ēna* procéderait non de la prétendue qualité fermée du *é* dans les dialectes concernés, mais de leur volonté de conserver (sous une autre forme évidemment : *ēna/ēna/ēna*) la triple opposition *ēna/enna/ēna*, réduite ailleurs à *ēna/ēna*.

Pour la fermeture ionienne-attique du *ā* i.-e., l'auteur s'en tient à l'interprétation structuraliste de Ruipérez : surcharge de la série postérieure après l'apparition d'un *ō* et pression sur *ā*, soulagée par la « palatalisation » de ce phonème. Bartonèk (*Development of the longvowel system in ancient greek dialects*, Prague 1966, p. 101) essaie de concilier cette hypothèse avec la vieille idée d'un substrat anatolien qui aurait influencé l'ionien d'Asie, d'où le phénomène, de proche en proche, aurait gagné l'attique. L. E. s'y refuse et il a sans doute raison ; car le peu que l'on sait de la phonologie des langues anatoliennes attestées, avec lesquelles l'ionien a pu être

en contact (le carien et de lydien), ne permet pas d'invoquer sérieusement le substrat, qui, en l'état actuel de nos connaissances, représente donc une solution de facilité.

Le livre ne pouvait naturellement pas manquer de déborder le cadre étroit fixé par le titre ; il aborde à peu près tous les problèmes essentiels posés par l'évolution du vocalisme grec. On ne s'étonnera donc pas que l'auteur soit passé un peu vite à notre gré sur certains points qui méritaient une explication ou une justification. Ainsi, semblant supposer le fait définitivement établi, il affirme sans véritable discussion que les groupes intervocaliques du type *n+s* ou *s+n* ont été, dès le grec commun, réduits à *nn*, conservé par le lesbien et le thessalien, mais simplifié en *n* (avec allongement compensatoire) par les autres dialectes. Or n'est-il pas préférable — notamment pour rendre compte de l'aspiration initiale d'une forme comme *ion.-att. εῖμα* face à *lesb. ἔμμα* — d'envisager une divergence à partir d'un stade commun qui serait non *nn*, mais *hn* ? Peut-on mentionner le vocalisme du pamphylien ou de l'argien occidental sans rappeler, même brièvement, son originalité (l'allongement compensatoire fournit des longues identiques aux longues héritées, la contraction des longues plus fermées) et les problèmes qu'elle pose ?

On aurait, en outre, souhaité qu'une matière aussi riche fût présentée avec plus de rigueur et qu'on évitât les redites et autres retours en arrière qui donnent parfois une impression de confusion et de piétinement.

Mais ce ne sont pas là des défauts majeurs. Dans l'ensemble le livre est sérieux. Les vues personnelles y abondent. On en peut recommander la lecture à tous ceux qu'intéressent la phonétique et la phonologie diachroniques du grec.

Claude BRIXHE.

48. *Humanitas* (Faculté des Lettres de l'Université de Coïmbre. Institut d'Études Classiques), t. XIX et XX, 1967-1968, 487 pp.

Cette revue, que le Portugal nous envoie en un volume unique, retiendra particulièrement, dans ses deux derniers numéros parus, l'attention des hellénistes. En effet, sur près de 500 pp. que le volume comporte, un peu moins de la moitié intéressera directement ceux qui se consacrent aux études grecques. Le volume contient d'abord un article (1) d'une cinquantaine de pages de M. Manuel

(1) Il convient de rappeler que ces trois études avaient été déjà présentées, sous la forme de communications à l'Association Portugaise d'Études Classiques, en 1968.

de Oliveira Pulquerio sur l'économie de trois tragédies de Sophocle qui posent d'importantes questions : problème de l'oracle dans le *Philoclèle* ; problématique d'action dans les *Trachiniennes* ; traduction et innovations dans l'*Électre*. De nouveau, M. Manuel de Oliveira Pulquerio a apporté une contribution considérable (pp. 88-168) sur un domaine différent de la tragédie attique : il a soumis à une minutieuse étude les monographies dans le théâtre d'Euripide, en suivant un plan uniforme : texte de Murray ; justifications des modifications apportées à ce texte ; analyse de la métrique du passage et, en général, dégagement de la valeur expressive des mètres employés ; dans tout cela il y a beaucoup de finesse et d'intelligence. Enfin M. Walter de Souza Medeiros, dont on n'a pas oublié la belle édition d'Hipponax (1961), revient, dans de nouveaux *Hipponaclea* (pp. 169-266) sur le texte le plus difficile à interpréter de toute la poésie grecque. Nous souhaitons que toute l'ingéniosité qui s'y dépense aboutisse bientôt à une nouvelle édition de l'iambographe d'Éphèse. Si le Portugal semble avoir été assez mal servi par le hasard en ce qui concerne ses fonds de mss. grecs, on a plaisir, en revanche, à constater que les études portant sur l'antiquité classique y gardent leur vitalité et toute leur haute qualité.

J. HUMBERT.

49. Maria M. CAROSI et Elena L. NAJLIS. — Teognis, *Elegias*. Universidad del Salvador (Filología y Linguistica 1). 207 pp. ronéotypées. Buenos Aires, 1968.

Les deux auteurs, s'avisant de ce fait que les *Élégies* de Théognis n'étaient pas accessibles aux nombreux lecteurs de langue espagnole, ont présenté, à l'intention de ce public, une édition de type bilingue — le texte grec accompagnant la traduction — de l'œuvre de l'aristocrate de Mégare pour lequel on ne peut sûrement affirmer s'il est né dans la métropole de ce nom, ou dans sa colonie sicilienne de *Megara Hyblaea*. Le but des deux auteurs est simple, tend visiblement à l'utilité, et ne s'encombre pas de prétentions à l'érudition. Tout d'abord, dans une introduction de quelques pages, Maria M. Carosi et Elena L. Najlis font le point, de façon tout à fait raisonnable, sur les problèmes si discutés que pose une œuvre qui nous a été transmise comme un tout grossièrement homogène de plus de 1400 vers. On a cherché à distinguer les parties différentes, dont les unes remonteriaient au vi^e siècle avant notre ère, tandis que d'autres seraient l'œuvre d'un poète athénien du v^e ou du

iv^e siècle ; selon J. Carrière, la collection qui nous a gardé le nom et l'œuvre du poète aurait été tardivement constituée au vii^e siècle de notre ère, puis revue au x^e, en partant de deux sources — l'une athénienne du v^e siècle, l'autre alexandrine du i^{er} siècle de notre ère, avec de nombreuses intrusions étrangères. Des auteurs plus récents ont insisté sur le caractère de florilège (et aussi gnomologique) de la collection : il est immédiatement visible que les poèmes adressés à Cyrnos présentent un caractère personnel très différent des réflexions morales d'ordre général, et surtout de distiques à valeur gnomique. On ne peut pas d'ailleurs demander aux auteurs de cette édition sans prétentions de résoudre des problèmes fort embrouillés, ou même de prendre simplement position à leur endroit : si elles distinguent elles-mêmes un livre I — fort long — de 185 pp. et un livre II — singulièrement court — de 21 pp., c'est assurément en se fondant sur ce fait que le Livre II contient presque exclusivement des pièces de caractère érotique. C'est raisonnable, mais on peut se dire que le classement en deux parties si inégales n'a peut-être pas de fondement ancien — si ce n'est justement qu'on aurait, après des pièces de découragement politique, réuni, pour ainsi dire en codicille, des poèmes consacrés à des amours très diverses.

J'avoue que j'ai moins apprécié le commentaire, tout en me plaçant au point de vue assez scolaire qui, à n'en pas douter, a été celui de Maria M. Carosi et de Elena L. Najlis. Qu'elles aient

signalé, au passage, des vers qui se ressemblent est fort utile, et elles ont eu raison de le faire : mais était-il indispensable (p. 171) de noter (v. 1125) que *νηλέι* est un adjectif « poétique », que *κουριδίης* est un adjectif « poétique et ionien » et que *ἀλόχου* est un substantif « poétique » ? Il suffit que l'élève, ou l'étudiant, ait de la langue homérique la connaissance la plus superficielle pour qu'il reconnaisse au passage, la formule *κουριδίης ἀλόχου* et l'adjectif *νηλέι* qui apparaît si souvent, à la fin des vers épiques, associé au bronze (« bronze impitoyable »).

Par ailleurs les dénominations de « poétique », « épique », « ionien » sont assez vagues et souvent à peu près interchangeables : mieux aurait valu, si on pensait que ces formes pussent faire difficulté, de les appeler simplement « homériques ». Qu'on signale un *hapax* qui peut passer pour une création personnelle de Théognis, rien de mieux : mais, au v. 1158, était-il vraiment nécessaire de signaler, à propos de *ὑπερκορέσσαις*, que « ce verbe n'était attesté que dans le passage et dans Pollux 7, 23, grammairien du II^e siècle après J.-C. » ? De fait, il est à peine notable que le verbe *κορέννυσθαι* s'accompagne d'un préverbe au sens bien connu, dont la possibilité était toujours ouverte. Pour lui comme pour bien d'autres verbes. De même, si on attirait l'attention sur l'*hapax* *δημοφάγος*, au v. 1181, on aurait pu rappeler qu'il n'était qu'une légère *variation* du fameux *δημοδόρος βασιλεὺς* de A 231, dans l'altercation entre Achille et Agamemnon : c'eût été plus intéressant que de signaler, dans la même page que *βασιλήτῳ* est une forme éolienne et ionienne pour *βασιλείῳ*, ce qui est bien apparent. Surtout on regrette que, toujours dans la même page 181, on n'ait pas indiqué d'un mot dans le commentaire, après Hudson Williams et bien d'autres, la singulière faiblesse du dernier vers de ce double distique, dont les trois premiers attestent tant de vigueur, assez inexactement rendue par les traductrices. Pour ma part, je traduirais ainsi en français : « Je ne désire pas d'être étendu sur une couche royale une fois mort, mais ce qui, de mon vivant, pourrait m'être un bien. Épines et tapis, c'est pour un mort la même couverture ; [pour lui, le bois est aussi bien dur que mou]. » Il est assez visible que le quatrième vers du double distique est d'une rare faiblesse et qu'il ne semble avoir eu pour seul objet que de « compléter » le 4^e vers attendu.

Ces légères critiques ont été présentées justement parce que l'on considère avec beaucoup de sympathie ce livre, utile et agréable à la fois, auquel on souhaite le succès qu'il mérite.

J. HUMBERT.

50. Robert BROWNING. — *Medieval and Modern Greek*, 151 pp.
Londres, 1969.

Se félicitant du fait que, à la différence de ce qui se passait naguère, on ne considère plus que l'hellénisme s'arrête aux époques « classiques » de la langue mais, au contraire, se continue dans son unité à travers le grec médiéval jusqu'à la langue parlée contemporaine, l'auteur a écrit cet essai en pensant fort légitimement être utile à un double public à la fois. En premier lieu, il a voulu informer de façon concrète les tenants de l'hellénisme ancien des transformations qui ont affecté les formes de la langue qui leur sont familières — les mener pour ainsi dire de la *Kouvn* au grec d'aujourd'hui ; d'autre part, il a voulu aider ceux qui partent de la connaissance du grec moderne à remonter dans l'histoire d'une langue qui, en dépit de tant de changements, est restée fondamentale : en effet, selon une heureuse formule de l'auteur, le grec ancien n'est pas, pour le Grec d'aujourd'hui, un langage étranger, comme peut l'être l'anglo-saxon pour un Anglais de notre temps ; et jamais non plus il ne s'est produit, entre les formes anciennes et les formes récentes de la langue, une brisure, comme celle qui sépare du latin les langues romanes.

Naturellement, on ne pouvait demander à l'auteur qu'un survol assez rapide de tant de siècles, dont beaucoup nous sont très mal connus, d'autant qu'il a voulu informer son lecteur des changements qui ont affecté la phonétique, la morphologie et la syntaxe à la fois, sans parler du vocabulaire. De tout ce qui a pu être écrit sur ces délicats problèmes M. Browning a su tirer des exemples vraiment parlants, dont je citerais volontiers quelques spécimens. Ainsi p. 15 on lira avec intérêt les témoignages qu'il tire du poète corfiote Iakovos Trivolis (1^{re} moitié du XVI^e siècle qui, par exemple, emploie dans le même poème *λέων*, *λεοντάρι* et *λιοντάρι*) ; mais il y aurait lieu d'admettre, à la différence de ce que semble penser M. Browning, des influences vraiment « puristes » sur cet homme de l'Heptanèse. M. Browning a souvent parlé de la *diglossie* qui affecte le grec ; mais, à mes yeux, le mal est bien plus ancien que cette expression, qui est récente, et surtout bien plus profond. Par ailleurs M. Browning ne le prend-il pas trop à la légère quand, dans la définition qu'il donne du mot à la fin de son livre (p. 150), il dit que « l'enfant qui parle chez lui le dialecte du Yorkshire, mais à l'école « l'Anglais de la Reine », pratique la diglossie ? C'est une façon plaisante, mais bien désinvolte, de définir un mal invétéré qui, dès le début de notre ère, risque constamment de nous illusionner sur la sincérité des faits linguistiques qui nous sont attestés. — P. 42 et sqq. il est fait, en ce qui concerne le fléchissement des diverses fonctions du datif — en particulier la confusion précoce de *ἐν* suivi du datif et de *εἰς* suivi de l'accusatif —

une utilisation très parlante des démonstrations que j'ai pu présenter dans ma *Disparition du Datif* — à laquelle, selon son procédé, M. Browning renvoie de façon vraiment trop globale, sans références précises qui noteraient l'importance des emprunts. On appréciera (p. 47) la liste des sens nouveaux qui se développent dans le vocabulaire hérité, sans doute sous l'influence de la langue parlée, comme $\delta\psi\acute{\epsilon}\rho\iota\sigma\omega$, qui passe de « mets » ou de « hors d'œuvre » à « poisson » (gm. $\psi\acute{\epsilon}\rho\iota$), ou comme $\pi\alpha\tau\alpha\kappa\alpha\lambda\omega$ qui développe, à côté des anciennes, la valeur nouvelle de « consoler » (cf. $\Pi\alpha\tau\alpha\kappa\lambda\eta\tau\omega\zeta$) ; de même on lira avec un vif intérêt la comparaison qui est faite entre des passages du *Nouveau Testament* et des « fautes » stigmatisées dans le lexique attisant de Phrynichos — « fautes » qui trahissent des poussées de la langue parlée.

Mais, de façon visible, M. Browning apparaît bien plus libre dans ses mouvements quand il passe des phases les plus anciennes de la *Koīnή* au grec proprement médiéval (Haut-Moyen Age du VI^{e} siècle à 1100, Moyen Age tardif de 1100 à 1453, pour ne pas parler des époques les plus récentes). Il n'y a là rien d'étonnant parce que, surtout après le X^{e} siècle, nous possérons des œuvres importantes, de genres variés, qui apparaissent dans différents domaines : on songe à la *Chronique de Morée*, aux *Poèmes Prodromiques*, ou à des romans, comme celui de *Libistros et de Rhodamné*, pour ne citer que les plus importantes ; or toutes, à n'en pas douter, contiennent une proportion plus ou moins forte de ce que pouvait être la langue parlée de leurs temps. En effet on voit se constituer, de façon de plus en plus générale et pas seulement, comme dans les périodes les plus anciennes, par des « fautes » sporadiques, les nouvelles flexions nominales et verbales (en particulier pour le verbe substantif) et un système de l'aspect qui sont déjà du néo-grec. En un mot, dans les pp. 58-125 de l'ouvrage de M. Browning, tout apparaît comme marqué au coin d'une connaissance bien plus personnelle des faits de langue que dans le premier tiers du livre. Le lecteur ne manquera pas d'être vivement intéressé, par ex., par les pp. 87/88 qui donnent des listes imposantes des nouveaux procédés de composition tels qu'ils apparaissent dans les *Poèmes Prodromiques*, la *Chronique de Morée* ou le roman de *Libistros et de Rhodamné*. Quant au chapitre V, consacré à la survie du grec pendant la domination turque, il montre comment se constituent — mais c'est surtout de l'histoire littéraire — des centres de culture qui apparaissent dans des possessions vénitiennes ; la langue y tient moins de part, encore qu'on ait profit à se référer (pp. 100 et 101) à ces listes de mots turcs que la langue, en dépit de ses efforts, n'a pas encore tout à fait éliminés. Enfin le lecteur qui veut être renseigné, dans les grandes lignes, sur les différences formelles qui opposent la $\delta\eta\mu\omega\tau\omega\kappa\eta$ à la $\kappa\alpha\theta\alpha\kappa\epsilon\eta\omega\sigma\alpha$ trouvera (pp. 116-118) un tableau assez schématisé, mais très juste

dans l'ensemble, de ces différences. Nous en dirons autant du septième et dernier chapitre, consacré aux dialectes : il donne une bonne idée de l'extraordinaire différenciation de ces dialectes modernes que les progrès de la vie moderne appellent à disparaître — dont certains, sous la pression de circonstances extérieures, ont déjà disparu.

Tel est ce petit livre, qui n'est peut-être pas toujours également original dans toutes ses parties, mais constitue un tout bien informé, concret, allègre, et qui ne peut que donner à ses lecteurs, selon le propos même de l'auteur, le goût et le désir de se pencher de plus près sur les multiples faits linguistiques qui ont été évoqués devant leurs yeux.

J. HUMBERT.

51. 'ΕΜΜ. ΚΡΙΑΡΑ. — Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδους γραμματείας 1100-1669. Tome I. Thessalonique 1969. 24,5×17,5. (156)+252 pp. ; tome II. Thessalonique 1971 mm. format (74)+380 pp.

André MIRAMBEL, atteint déjà par la maladie qui devait l'emporter, n'aura pu rédiger en son temps le compte rendu du premier tome du *Dictionnaire de la langue grecque écrite populaire du moyen âge* d'Emm. KRIARAS, et l'on trouvera ci-après, pour cette raison, celui des deux premiers tomes de ce futur monumental ouvrage.

Ce qu'on appellera un jour le Kriaras peut être doublement bienvenu, d'abord parce que, si étonnant cela soit-il, la langue et la littérature byzantines qui ont donné lieu à tant de travaux de valeur restent difficiles à approcher en raison du manque de bons ouvrages généraux, et ensuite parce que les dictionnaires déjà existants ne couvrent qu'une partie du domaine envisagé par E. K., ou poursuivent des ambitions plus vastes, où l'étude de la langue médiévale ne trouve pas toujours son compte. Plusieurs sont encore en chantier, et menacent de le rester longtemps.

On est amené ainsi à exprimer les inquiétudes que suscite nécessairement toute vaste entreprise dont la conduite ne peut dépendre que d'un savant confirmé. Mais E. K. devance ces inquiétudes, et, se plaçant légitimement sous l'invocation de LITTRÉ, expose dans des prolégomènes étendus, non seulement les méthodes d'investigation employées, mais aussi dans quelles conditions il a assuré la pérennité de la publication, par le moyen d'une fondation officielle, où œuvre à ses côtés un personnel compétent rétribué, disposant d'archives constituées.

Le choix des bornes chronologiques est très heureux, et ne tient pas compte, comme on peut le constater, de la date de 1453, dont l'importance historique est certes incontestable, mais dont on admet de plus en plus qu'elle ne peut être retenue en matière linguistique. La date de 1100, au départ, se justifie par la considération, signalée par G. HATZIDAKIS au III^e Congrès Intern. d'ét. byz., que la langue parlée a subi un développement notable au cours du XI^e siècle. Cette date justifie le rejet de Michel PSELLOS (1018-1078 env.), comme auteur d'une *Histoire de Byzance* fort puriste, des *κείμενα βασικά*, et néanmoins son admission (surtout comme savant commentateur) parmi les *κείμενα βοηθητικά*. Et elle prolonge très exactement le toujours précieux dict. de SOPHOCLES, essentiellement basé sur le matériel antérieur à 1100. A l'autre extrémité la date de 1669 permet d'inclure la poésie crétoise des XVI^e et XVII^e siècles, où l'influence byzantine tardive est évidente, quels que soient les dialectismes qu'on y trouve.

Conformément à l'opinion exprimée dès 1930 par KRETSCHMER dans *Byzantion* pour tout ouvrage de ce genre, aucun nom propre ne figure ici. On conçoit en effet qu'un Onomasticon byzantin représente par avance la matière d'une nouvelle œuvre imposante. Réduit, si l'on peut dire, à cela, le présent dictionnaire n'en nécessite pas moins 632 pp. 24,5 × 17,5 pour aller de ζ à ἄπνους. Bien qu'il s'agisse d'un vocabulaire nécessairement mixte, la proportion de mots assurément populaires représente à première vue la bonne moitié du recensement, ce qui est remarquable dans une matière où le recours au purisme est si prompt.

Chaque terme présenté fait, chaque fois qu'il est possible, l'objet d'une triple description. En premier lieu sont indiqués par ordre chronologique les passages, éventuellement dialectaux, où il est rencontré, les variantes particulièrement aberrantes figurant bien entendu à part, avec les renvois nécessaires. Puis une explication étymologique est tentée, dépassant rarement la somme des résultats acquis par les travaux savants antérieurs, notamment ceux du Dictionnaire (encore incomplet) de l'Académie d'Athènes et de la deuxième édition du dict. de N. ANDRIOTIS, mais le faisant toujours de manière très claire et exhaustive. En tout état de cause, les nouvelles hypothèses ne sont avancées qu'avec prudence. A cet égard, le Dictionnaire d'E. K. peut tenir lieu de dictionnaire étymologique pour l'essentiel du grec moderne (les plus récents néologismes n'y faisant généralement pas difficulté). L'article se termine par la description, éventuellement synchronique et diachronique, des signifiés possibles. On regrettera peut-être que les aoristes ne soient pas toujours automatiquement indiqués à la suite des présents verbaux. Satisfaire à cette vieille habitude présente parfois de petits avantages. Mais il serait surtout commode à l'avenir de faire figurer au dos de chaque tome — ils seront à

coup sûr nombreux — le premier et le dernier terme cités, dans le cas présent ἀ-ἀμαξοτρόχος et ἀμάραντον-ἀπνους par ex.

Il paraîtra sans doute utile, et, cela ne gâte rien, agréable, de citer le premier exemple venu, dès la première page, pour illustrer la méthode employée, et les résultats qu'on en peut escompter. E. K. cite ἀβαμπαρλιέρης ὁ, et à la suite ses variantes ἀβαντπαρλιέρης, ἀβαμπαλιέρης, ἀφαμπαρλιέρης, ἀφαμπαλιέρης, φαρπαλιέρος, tous termes extraits des *Assises des Royaumes de Chypre et de Jérusalem* (dans l'édition Sathas), datées de 1390. Suit l'indication de l'étymon français *avant-parlier* (selon K. HADZIYOANOU, dans un article des *Texte und Forschungen zur byzant.-neugr. Philol.*, 18, 1936). En troisième partie le lecteur se voit proposer le sens général : εἴδος δικηγόρου, appuyé par trois judicieuses citations. Couronnant le tout, la liste des synonymes employés est donnée : ἀδογαδόρος, ἀδονάτος, ἐμπροπέτης, παραστάτης, πρικουρούρης, προκουρούρης, προκύρης, πρόλαος. C'est évidemment l'étymon proposé qui fait naître le plus de réflexions, dont la première est que les textes byzantins sont propres à fournir aux romanistes plus d'un éclaircissement sur le français parlé autrefois en Roumanie et dans les royaumes latins d'Orient, et cela d'autant plus que les emprunts du type ἀβαμπαρλιέρης sont très nombreux. En revanche, sans en être trop surpris, on constate le petit nombre d'emprunts faits au türk : pour douze termes de cette sorte, d'emploi rare au surplus, sauf ἀγάς, compris entre ἀ et ἀπνους, on en trouve dix-sept, très répandus, dans la même étendue lexicale proportionnelle du premier petit dictionnaire étymologique du grec moderne d'ANDRIOTIS. Il y a pourtant moins de Turcs dans la Grèce d'aujourd'hui que dans celle du XVII^e siècle, mais dans l'intervalle l'Eyalet de Roumélie s'était installé en profondeur. On le voit mieux dans les textes populaires de début de XIX^e siècle, souvent bourrés de turquismes.

Ci-après quelques remarques suggérées par la lecture de divers articles :

T. I. p. 103. ἀδρινός « solide » présenté comme une variante de ἐδρινός (mais il s'agit d'une transcription de caractères hébreuïques) dans le seul Pentateuque de Hesseling où on le trouve, ne peut guère avoir pour étymon κέδρινος, tant pour des raisons de sens que pour des raisons d'accent (c'est évidemment ἀδρός qu'il faut préférer).

— T. 2, p. 6. ἀμάχη ḥ, et ἀμάχι τό. E. K. fait sagement la distinction d'ἀμάχη, variante de μάχη, toujours attesté en langue comm. au sens de « brouille, fâcherie », et d'ἀμάχι, attesté aussi de son côté au sens de « gage ». Mais il attribue à ce dernier terme, après Coraïs, une origine ἀ (considéré comme privatif) + μάχη. La forme et surtout le sens me feraient préférer une explication par ἀμα (où le signe d'aspiration est purement graphique depuis longtemps) +

έχει(v). En grec actuel, τὸ ἔχει « l'avoir » représente, comme τὸ φιλί « le baiser », τὸ φαγί « la nourriture », un des derniers vestiges de la forme nominale du verbe (cf. A. MIRAMBEL, Gramm. gr. mod., p. 119, note). Et le sens byzantin de ἄμα autorise également cette interprétation.

— P. 381. Ajouter à la liste des corrigenda, art. ἀπαραιτητος, 4^e ligne : 'Αναπόφευκτος, et non 'Αναπόφευκος.

Les deux premiers tomes de ce Dictionnaire font concevoir de grands espoirs. Souhaitons à son auteur de le conduire du même élan εἰς πέρας pour le plus grand bénéfice des études byzantines, voire, nous avons dit pourquoi, néo-grecques.

Yvon TARABOUT.

52. Χριστοφ. Γ. ΛΑΖΑΡΗ. Τὰ Λευκαδιτικά (Le dialecte parlé à LEUCADE). Yanina 1970. 212 pp.

Découvert par hasard parmi différents articles d'un petit bazar local, cet ouvrage mérite mieux qu'une discrète disparition dans les salons de la bourgeoisie régionale. La raison de cette mise à l'écart du monde savant doit être cherchée, sans doute, dans la modestie de l'auteur. Avocat de profession, celui-ci s'est défendu de faire œuvre scientifique, et expose, dans sa préface, comment il en est venu, depuis son enfance, à noter les anomalies linguistiques (au regard de la langue commune) de son île natale, et enfin à les classer alphabétiquement pour constituer son ouvrage τὰ Λευκαδιτικά, qui est à la fois un lexique et un dictionnaire de citations (proverbes, tours particuliers, etc.). On se laisse prendre au charme des explications d'un intellectuel de bon sens qui, dans une sorte de discours de la méthode, se livre sous les yeux du lecteur à une redécouverte personnelle d'une très convenable méthode linguistique, dont la naïveté n'altère pas la solidité. Cependant l'auteur, s'en tenant à une prudence apparemment nécessaire, tient à préciser qu'il a moins tenté une explication linguistique du parler de Leucade que la constitution d'un recensement utilisable pour les spécialistes à venir. Ceux-ci ne pourront que lui être reconnaissants d'avoir noté, pendant qu'il en était encore temps, les traits principaux d'un dialecte en cours de disparition. On admettra en outre, avec Chr. Lazaris, que certains des termes qu'il cite, sans appartenir à la langue commune, débordent le cadre de Leucade (et l'on eût aimé plus de précision à cet égard, malgré les secours qu'offre l'*Ηπειρωτικὸν Γλωσσάριον* de P. Aravantinos), et que d'autres, authentiquement leucadiens, sont sortis de l'usage actuel, ou encore, attestés en langue commune, sont employés

dans l'île avec une acceptation particulière (par ex. *μάτι*, « œil » en langue comm., « bouton, bourgeon » à Leucade). Ce dernier exemple fait apparaître l'importance du vocabulaire agricole dans un milieu relativement écarté et homogène resté à l'écart de la civilisation industrielle.

Mais l'ouvrage de Chr. Lazaris fait apparaître des points bien plus curieux. Pour en mieux apprécier la portée, il convient de préciser que si Leucade a suivi, en gros, la destinée des autres îles ionniennes, sa proximité de la côte acarnanienne, à laquelle elle est rattachée par une étroite bande de terre (en sorte que Thucydide et Strabon la considéraient comme une presqu'île), l'a associée, parfois bien involontairement, à l'histoire de l'Épire. C'est ainsi que, seule dans l'Heptanèse, l'île a connu deux bons siècles d'occupation turque (de 1479 à 1684, sauf une interruption d'un an en 1502), sort épargné à Corfou, Céphalonie, Zante, par ex. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que le dialecte parlé à Leucade soit de type épirote, et qu'il comporte de nombreux emprunts turcs (moins toutefois qu'à Yanina) : tous faits exceptionnels dans les Sept-Îles. Le curieux, c'est que ce dialecte comporte, comme la lecture des *Λευκαδιτικά* nous en instruit, beaucoup plus d'emprunts vénitiens (et non italiens, comme l'écrit Chr. L.) qu'ailleurs, et mieux fixés en général.

La notation fait apparaître une forme pleine, telle qu'on pourrait l'entendre en langue commune, et une forme réduite, conforme au vocalisme des dialectes du Nord, bien connu, et décrit déjà dans le *Handbuch der neugriechischen Volksprache* d'A. Thumb (1910) (§ 7, note 1). Ex. : *χ(ον)λοῦμ(π)ι*. La fermeture vocalique, caractéristique de ces dialectes, apparaît jusque dans les emprunts : *ἄγκυρα* < vénit. *áncola* « ancre ». D'autres traits, plus précisément épirotes, se laissent apercevoir : amuïssemement de *g* intervocalique (*ἀνοίγω* > *ἀνοιῶ*), et surtout du *yod* après *s* : *ἄξιος* > *ἄξσος*, *καταψύα* > *καταψύά*, *κατεβασία* > *κατεβασά*. Une tendance à la sonorisation de la spirante sourde *þ* paraît plus locale : *θειάφι* > *δειάφι*, et dér. *δειαφίζω* (*δ* notant *d*), et après nasale *κάνθαρος* > *κάνταρος* (*ντ* notant *d*).

Les explications données en langue officielle obligent le lecteur, même grec, à recourir souvent au dictionnaire classique, surtout dans le cas de termes relevant de techniques diverses, et ce ne sera pas un avantage. Ajoutons que les étymologies fondées sur des anecdotes ne sont pas meilleures pour être cautionnées par des tiers. Ces défauts, qui seraient moins excusables chez un spécialiste, que Chr. L. se défend d'être, n'enlèveront pas à cet ouvrage sa valeur de document soigneusement élaboré.

Ci-après quelques remarques glanées en cours de lecture :

P. 16. *ἄλ(ι)κιάζομαι* « changer d'avis » ne paraît pas remonter à un lat. aliquus (*sic*). Cf. plutôt le méd. comm. *ἄλλοιώνομαι*,

mm. sens, et aussi le leuc. κάζει<είκάζει, cité par Chr. L. lui-même à côté de κάζεται = φαίνεται. Obs. sembl. pour ἀλ(ι)κοτίζω cité plus loin.

P. 65. καρμανόλα « guillotine », attesté d'ailleurs en langue commune, ne peut guère s'expliquer par κάρα/κείρω+it. manaea, manovella. L'explication par le déplacement sémantique à partir du français *carmagnole* a été fournie en 1960 par L. Vranouassis (Λ. ΒΡΑΝΟΥΣΗ. — 'Ο « πατριωτικὸς ὕμνος » τοῦ ΡΗΓΑ καὶ ἡ Ἑλληνικὴ « καρμανόλα ». Athènes 1960, pp. 10 et 11, note).

P. 119. ντοάμα « immédiatement » conforte l'hypothèse de Coraïs sur ἐντάμα/ἀντάμα <ἐν τῷ ἀμα.

P. 120. νύλακας « if ». J'ai proposé une explication de ce terme dans ma *Langue de Valaoritis*, p. 430, par fausse coupure d'un *τὸν ὄλακα.

P. 129. On aurait souhaité trouver ici mention de la prép. δχ<έν attestée à Leucade comme dans les autres îles ionniennes.

P. 149. ρεπτίζω « s'écrouler » aurait eu aussi selon Valaoritis (dans une note du *Diakos*) le sens de « déguerpir » ; [ρεκάζω « crier de douleur » suppose plutôt κράζω que κλάζω comme étymon.

P. 152. ρουπάκι « chêne » ne peut avoir pour étymon l'it. *rapa* « rave ». N. Andriotis (Dict. étym.) l'a fait remonter à un médiéval ρωπάκιον <arch. ῥῶπαξ ?

P. 160. σκαμνί ne provient pas de fr. *escabeau* ; tous deux sont issus d'un même étymon latin, par la voie de variantes différentes (scabellum d'une part, emprunt à *scamnum* d'autre part).

Souhaitons à l'ouvrage de Chr. Lazaris, malgré les tâtonnements qu'il comporte, le succès qu'il mérite réellement, et encourageons son auteur à utiliser encore ses loisirs de façon si intéressante pour tous les néo-hellénistes.

Yvon TARABOUT.

53. Andrew Mackay DEVINE. — *The Latin Thematic Genitive Singular*. Stanford University Committee on Linguistics (available from Blackwell's, Oxford), 1970, 128 pages.

L'auteur de cet ouvrage, bourré de faits, et fruit d'un gros travail de documentation, s'est attaqué avec courage à un problème de morphologie nominale indo-européenne difficile, celui du génitif de la seconde déclinaison, et cela non seulement en latin — car le titre est trop modeste — mais dans un domaine linguistique particulièrement difficile lui aussi, celui des langues (qu'il connaît bien) de l'Italie ancienne.

Trois parties composent le livre. La première, qui en occupe la moitié et pourra rendre de grands services, constitue une sorte de *corpus* des données, et des difficultés philologiques qu'elles soulèvent, avec les solutions qui en ont été proposées : données du latin, du falisque, de l'osco-ombrien, du messapien, enfin du vénète et du lépontique, ici tous deux groupés en une même section, en une association qui ne manquera pas d'étonner. On s'interrogera, d'ailleurs, sur l'ordre suivi dans cette énumération : il n'est ni de géographie linguistique, puisque de ce point de vue eussent dû être groupées les langues italiques occidentales (latin, falisque, vénète, où le génitif est en *-i* [en concurrence avec *-osio* en falisque]) par opposition à l'italique oriental représenté par l'osque et l'ombrien (où ce génitif est en *-eis*), ni de dialectologie indo-européenne, puisqu'à cet égard il eût fallu mettre à part les deux langues à génitif en *-i* que sont et le messapien, qui n'est pas une langue italique au sens traditionnel du terme (puisque, par exemple **o y* est devenu *a*), et le lépontique (sur lequel voir maintenant M. Lejeune, *Lepontica*, Paris 1971), qui est un dialecte celtique (alors que l'auteur prévient, dans son Introduction, qu'il laissera le celtique de côté).

En vérité, cet ordre paraît implicitement motivé par le plus ou moins grand crédit que l'auteur semble accorder à l'existence d'un génitif en *-i* dans certaines de ces langues, ainsi qu'à une sorte de primauté de **-osyo* par rapport à *-i*. On sait en effet que l'un des principaux problèmes soulevés par la désinence italo-celtique du génitif thématique (type lat. *nouī*) est de savoir si elle est ou non phonétiquement réductible à la désinence **-osyo* de la même flexion, attestée en grec (*veōtō*) et indo-iranien (skr. *navasya*). Il s'agit presque là d'un problème de déontologie comparative : c'est l'importance accordée au sanskrit et au grec en grammaire comparée qui a incité à considérer **-osyo* comme devant être le morphème le plus ancien de génitif thématique, et poussé certains — et notamment encore à l'heure actuelle Pisani — à y ramener le *-i* général comme désinence de génitif thématique en celtique, et largement attesté en italique. Car il n'est pas douteux, en dépit de certaines difficultés soit d'herméneutique des textes, soit d'orthographe, que le génitif thématique est en *-i*, non seulement en latin (dans le nom, par opposition à **-osyo*, pronominal : *cuius*), en falisque (en concurrence, dans le nom même, avec *-osio*), mais aussi, quoi qu'en dise l'auteur, en vénète, ainsi qu'en lépontique (comme dans le reste du celtique) et en messapien, la seule différence de structure — mais importante — entre cette dernière langue et les autres étant que *-i* ne se substitue pas à la voyelle thématique, mais s'y ajoute (*-aihi* < **-o-i*, avec *o* < **a* et *-ai* par « infection »), et, de plus, probablement en élyme (si *puri* à Ségeste est bien le

génitif d'un nom propre *Puros* : voir M. Lejeune, *R.E.L.* 47, 1970, p. 168).

Cet auteur, si bien informé, et dont les lectures ont dû être immenses, pèche en effet, ce qui est rare, par excès de prudence. Dans le rassemblement qu'il a effectué et des données et des interprétations, il s'est montré très accueillant, trop peut-être, puisque ses listes comprennent non seulement les formes qu'on peut considérer comme d'authentiques génitifs, mais aussi celles qui, à tort ou à raison, ont été considérées comme telles par les uns ou les autres (par exemple, en falisque, non seulement *-ī* et *-osio*, mais *-oi*, en fait datif, et *-io*, en fait nominatif avec *-s* non noté : M. Lejeune, *Collection Froehner, Inscriptions italiques* [Paris 1953] p. 45). Et ce qui gênera sans doute le plus un lecteur non averti de cet état de la question qui, répétons-le, sera très utile, ne serait-ce que parce qu'y sont rassemblés des matériaux auparavant très dispersés et d'accès pas toujours commode, est que A. M. D. ne choisit pas nettement entre les solutions contradictoires avant lui proposées. On ne peut d'ailleurs lui faire honnêtement grief de cela, car il s'explique nettement à ce sujet : « I have attempted to give each theory a good run for its money, so to speak ».

Et les deux dernières parties de l'ouvrage obéissent à ce propos. L'une, avec beaucoup de minutie et de science, fait, par noms d'auteurs, l'historique des recherches sur l'étymologie des désinences **-osyo* et **-ī*, de Bopp (1826) à Gil et à Campanile (1968). L'autre traite du même objet d'un point de vue différent, puisqu'elle présente les principales théories issues de ces recherches, dans un ordre qui paraît être l'ordre croissant de crédibilité qu'elles offrent aux yeux de l'auteur : théorie — la plus ancienne, puisque c'est celle de Bopp — selon laquelle *-ī* remonterait à une ancienne finale de locatif, diphongue en *-ī*, et contre laquelle s'élèvent des objections phonétiques, puisqu'en latin archaïque, le *-ī* de génitif n'est jamais diphongue ; théorie de Wackernagel, qui rapproche les syntagmes latins comportant un génitif de valeur, tels *lucrī*, *multī facere*, des locutions du sanskrit dans lesquelles les verbes BHŪ- et KR- sont précédés d'une forme en *-ī* (type *mīthunī-*) qui répond à un simple thématique (*mīthuna-* « couple »), et qui est ici discutée du point de vue syntaxique ; théorie (de Pisani, etc.) selon laquelle *-ī* viendrait de **-osyo*, que l'A. discute du point de vue phonétique ; enfin, théorie (de Sommer, etc.) pour laquelle le *-ī* du génitif serait à l'origine le même que celui des féminins du type (skr.) *devī*, et qui soulève moins d'objections que les autres pour l'auteur, « perhaps because it really is correct ; or perhaps simply because it takes us back to a period so ancient that evidence at our disposal is insufficient to confute it », comme il est dit en conclusion, avec un scepticisme qui imprègne tout l'ouvrage.

En réalité, le problème des rapports de **-osyo* et de **-i* (de la solution duquel dépend dans une certaine mesure celui des rapports du **-i* de génitif avec le *-i* de féminin), ne saurait être un problème de diachronie dont les données seraient phonétiques. Et quand l'A., à propos de la désinence **-osyo*, examine en fonction d'une large information comparative — et notamment de la loi de Sievers-Edgerton — les difficultés phonétiques inhérentes à cette finale, il mêle deux problèmes, l'un, réel, soulevé par les pronoms du type *cuius*, qui d'une manière ou d'une autre doivent réellement contenir **-osyo*, l'autre concernant un éventuel passage de **-osyo* à *-i* dans les noms, qui est un faux problème : les deux finales sont nécessairement irréductibles l'une à l'autre, quelque ingénieuses que soient les solutions phonétiques proposées, parce que le propre des évolutions phonétiques est d'une part d'avoir, à l'intérieur d'une langue donnée, le caractère de lois, et qu'on ne voit pas pourquoi un point de départ unique aurait abouti à deux choses aussi dissemblables que *cuius* et *nouī*, mais, d'autre part, d'être particulières à chaque langue, si bien qu'il serait invraisemblable qu'un même **-osyo* ait donné *-i* de l'Irlande ou de l'Espagne jusqu'au versant adriatique du Sud de l'Italie et à la Sicile. Si les deux finales **-osyo* et **-i* ont entre elles une relation quelconque, comme le donnent à penser les langues où elles se font concurrence, celle-ci doit être fonctionnelle et non pas génétique.

Pour en juger, il faut poser le problème dans un cadre comparatif plus vaste que ne l'a fait l'auteur de cet ouvrage philologiquement excellent, et, tout d'abord, puisque aussi bien c'est le latin qui est ici au premier chef concerné, et qu'il présente une opposition claire entre une désinence pronominale (*cuius*) et une désinence nominale (*nouī*), rappeler les rapports entre pronoms et noms thématiques pour ce qui est du génitif singulier. Il y a en effet des langues où les noms thématiques ont les mêmes désinences que les pronoms, à savoir soit **-osyo* (skr. *tasya* et *navasya*, et cf. av. *-ahyā* ; gr. *τοῦ* et *νέον*), soit **-eso* (got. *bis* et *dagis* ; gr. *τέο* et peut-être *νέον* si, pour une part *-ou* remonte, soit, comme on l'enseigne, à **-oo*, soit à **-eo*), mais d'autres dans lesquelles noms et pronoms divergent : hitt. *ki-e-el* ou *ap-pi-e-el*, génitifs des pronoms *kaš*, *apaš*, à côté de *arunaš*, thème en *-o-* (nomin. *arunaš*), qui a la même désinence qu'un thème consonantique comme *nepiš-aš* (nomin. *nepiš*) : slave *česo*, mais, dans le nom, **-ā* d'origine controversée (discussion chez A. M. D., p. 109-110) : l'opposition de désinences entre *cuius* et *nouī* qu'a le latin a donc des parallèles typologiques, invitant qui veut essayer d'en cerner la signification, à lui accorder une grande importance.

Le fait que **-osyo* et **-i* ne soient pas matériellement superposables est un obstacle à une comparaison d'un type traditionnel, qui suppose une identité originelle entre deux éléments dont les

divergences formelles historiques s'expliquent par des phénomènes évolutifs. Si on tente de comparer ces finales, ce ne peut être qu'au niveau des fonctions, et non des formes, mais pour cela une analyse morphologique préalable s'impose, et les fondements de l'analyse traditionnelle de **-osyo* (**-o-syo* : voyelle thématique + **-syo*, élément inconnu par ailleurs) sont bouleversés par une hypothèse féconde de C. Watkins (*Cellica* 6, 1963 [article consacré notamment à l'étude des « sentence-connectives particules de phrase indo-européennes d'origine pronominale], p. 16 note 1), apparemment ignorée de A. M. D. : « The form of the genitive **-os-yo*, cf. OIr. *a* « his, its » <**es-yo*, is structurally identical with the form of the relative verb in Celtic, e.g. 3 pl. **-onti-yo...* The close relation between genitive and relative has been noted by E. Lewy from parallels in Basque ; see his *Kleine Schriften*, 214, 551 ... One may also compare the use of Akkadian *ša*. »... (et voir E. Hamp, *BSL* 66, 1971, p. 225 n. 14).

Si on l'admet, cette analyse **-os-yo* de la finale du génitif pronominal va nous permettre d'isoler deux éléments. L'un, comme le propose C. Watkins, est une particule (enclitique) *-yo* apparentée au thème du relatif. L'autre, **-os*, a chance d'être l'ancienne désinence de la flexion nominale athématique, alternant avec **-es*, qu'on proposera de retrouver dans l'autre finale de génitif de pronom, **-es-o* ; de même que *-os-yo* peut contenir une particule pronominale *-yo*, de même **-eso* peut comprendre la particule pronominale **-o* que le hittite emploie (en position enclitique) après consonne (*-a-*), en distribution complémentaire avec le post-vocalique *-ya- < *-yo*. La désinence de génitif **-os* originellement propre aux thèmes nominaux consonantiques peut donc avoir été étendue et aux noms thématiques (hitt. *arunaš*) et aux pronoms (**-os-yo*) : de même, en osco-ombrien, *-eis*, originaire des thèmes en **-i-*, a pu s'employer et pour la flexion nominale thématique, et pour le pronom (osq. *pieis*).

Si une désinence nominale a pu ainsi être introduite dans le système du pronom, dont les morphèmes flexionnels sont à l'origine tout différents des finales casuelles nominales, c'est que le génitif n'est pas un cas ancien dans la flexion du pronom : on ne peut restituer ni de forme de génitif ancien dans les pronoms personnels

— pour lesquels ont pu être employées des désinences nominales (gr. *ἐμέο*, *ἐμέος*), ni de forme commune de génitif pour les pronoms de « troisième personne » (relatifs, démonstratifs, anaphoriques, etc.) à en juger par la diversité des finales (**-osyo*, **-eso*, **-el*). C'est ce qui peut expliquer l'emprunt de la désinence nominale **-os* (**-es*) par les pronoms de troisième p., désinence elle-même « pronominalisée » par l'adjonction d'un thème pronominal (enclitique) de « troisième personne », **-yo*.

L'emploi de ce second élément dans la finale **-os-yo* tient au fait que la fonction syntaxique primordiale du génitif est celle de *détermination* (cf. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 148), et que le rôle essentiel du pronom **yo-* est lui-même celui d'un *déterminant* (cf. E. Benveniste, *Problèmes*, p. 221) : **yo-* en effet articule l'une à l'autre soit deux phrases, comme particule de phrase, ou initiale et tonique (myc. *jodososi* ḍ-δώσοντ), ou enclitique et en seconde position (hitt. *-ya*), soit deux propositions, comme pronom relatif proprement dit, ou tonique (gr. ἅς ... οε θάνησιν T 228), ou enclitique (par exemple dans le type skr. *bhārad yadi*), soit encore — et c'est ce qui importe ici — les deux parties d'un syntagme nominal que sont le déterminant et le déterminé, avec des rôles historiquement divers, par exemple d'article défini en indo-iranien (type *kāra hya bābairuviya* « l'armée, la babylonienne », cf. E. Benveniste, *Problèmes*, p. 216), ou de morphème, dans la flexion déterminée de l'adjectif slave (voir Meillet-Vaillant, *Le Slave commun*, p. 445-446), du type *novo-je vino* « le vin nouveau », dans laquelle à la forme (fléchie) de l'adjectif est postposé le thème (enclitique) du relatif. Le rapprochement entre un adjectif du type *novo-je* et un génitif du type *veōtō, navasya*, est autorisé par l'identité fondamentale de valeur entre les deux déterminants nominaux que sont le génitif et l'adjectif (si bien qu'on se demandera si ce n'est pas par l'intermédiaire de l'adjectif que la finale pronominale **-os-yo* s'est étendue aux noms thématiques).

C'est dans cette perspective, en tout cas, qu'il eût fallu poser le problème de l'origine de l'adjectif *cuius, a, um* « appartenant à qui » qu'offre le latin à côté du génitif de pronom *cuius*. L'analyse **kʷos-yo* de la forme pronominale, avec désinence *-os* de génitif et particule non fléchie *-yo* (et hypercaractérisation au moyen d'un *-s* de génitif) exclut de toute façon que le génitif soit directement issu de l'adjectif. Mais l'adjectif lui-même est susceptible de deux interprétations. Il peut, d'une part, résulter de l'adjectivation du pronom : l'emploi d'un même morphème et au génitif notamment d'un pronom, et au thème d'un adjectif, notamment pronominal, est un fait connu par ailleurs. Par exemple, c'est une même formation, en *-l*, qui apparaît et dans les adjectifs du type *tālis, quālis*, v. sl. *tolī* « tout autant », etc., et au génitif des pronoms du hittite du type *apel* (cf. E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen*, p. 66-67), langue qu'il n'est pas arbitraire d'évoquer ici, puisque *-l* y joue le même rôle que les finales **-osyo, *-eso* des autres langues, inconnues en Anatolie. Mais, d'autre part, l'adjectif *cuius*, pourrait aussi avoir une origine proprement nominale, et être un dérivé en **-yo-, *kʷoyyo-* (cf. M. Lejeune, *R.E.L.* 46, 1968, p. 121). Et de cette ambiguïté même on peut tirer parti pour le problème du génitif thématique du latin : si l'emploi d'une particule appartenant au thème du pronom déterminant **yo* s'explique au génitif du

pronome (**k^wos-yo cuius*) par l'emploi du génitif dans des syntagmes de *détermination*, l'emploi du suffixe *-yo-* dans l'adjectif pourrait intégrer ce dernier à l'expression de l'appartenance.

Or c'est la valeur d'*appartenance* qui peut rendre compte de l'emploi d'un même morphème *-ī* à la fois dans les féminins du type (skr.) *devī*, et dans les génitifs du type (lat.) *dīuī*, *deī*. De manière générale, l'emploi d'un seul et même suffixe nominal en des fonctions diverses est un fait capital de la morphologie nominale indo-européenne (voir J. Kuryłowicz, *Études indo-européennes*, p. 247 note 1). Et, de même par exemple *-ā* donne, entre autres, et des dérivés féminins (type $\ddot{\alpha}\gamma\alpha\theta\ddot{\eta}$) et la forme flexionnelle qu'est le neutre pluriel, de même *-ī* a pu donner et des dérivés féminins et la forme flexionnelle qu'est le génitif singulier thématique à l'Occident du domaine indo-européen, sans d'ailleurs que, d'un point de vue purement formel, l'un des emplois déborde sur l'autre dans une langue comme le latin : *-ī* est toujours seul au génitif, s'y suffisant pour ainsi dire à lui-même, alors qu'en emploi féminin, il est toujours suivi d'un autre suffixe (**-k-* dans *uictrīc-*, **-na* dans *rēgī-na*, etc.), et cette distribution complémentaire pourrait témoigner à elle seule d'une origine commune. Et, surtout, l'on ne manquera pas d'être frappé par la ressemblance de structure morphologique, entre un féminin comme *rēgī-na* et des adjectifs comme *erī-līs* (proche pour le sens du génitif *erī*) ou *dīuī-nūs*, dans lesquels un second suffixe caractérise soit comme substantif féminin (*-na*) soit comme adjectif (**-li-*, **-no-*) des dérivés d'appartenance en *-ī-*, semblables à **dei-wī*.

Car c'est cette valeur d'appartenance qui justifie l'emploi du même morphème et au féminin (*devī*) et au génitif (*dīuī*, *deī*) : les féminins en **-ī* sont des dérivés d'appartenance (**g^wenā deiwī* « das zum Gott gehörige Weib, Gotterweib » : Sommer, *Handbuch*, 1^{re} éd., p. 371 note 3), et le génitif est lui-même un prédicat d'appartenance (cf. E. Beneveniste, *Problèmes*, p. 196-197), quelle que soit naturellement sa formation (cette valeur est par exemple très claire dans le *ego Kaisiosio* « j'appartiens à K. » du falisque, dont il est bien inutile de se demander, comme le fait A. M. D. après Knobloch, si ce n'est pas une formule contenant, non un génitif, mais un adjectif, dont la désinence pourrait n'être pas notée par influence de l'étrusque *-śa*). Et il pourrait en être de même à cet égard, toutes proportions gardées, pour le génitif pronominal en *-l* du hittite qui pourrait se rattacher aux adjectifs du type *tālis* par le détour d'une construction d'appartenance (ceci est *ammel* « de moi, mien », ceci est **k^wal-* « de telle grandeur » : cf. E. Benveniste, *Hittite*, p. 67), et pour le génitif en *-ī* italique et celtique à côté des féminins en *-ī* (même si on laisse de côté la question de savoir si le type indo-iranien *milhunī-bhū-* peut ou

non s'expliquer initialement par une construction d'appartenance : « appartenir à un couple »). Les deux formes de génitif conservées concurremment en latin, la forme d'origine pronominale en **-os-yo*, dans laquelle le pronom *-yo* articule un déterminant à un déterminé, et la forme en **-ī*, ancien suffixe nominal indiquant l'appartenance, peuvent donc s'expliquer par les deux fonctions essentielles du génitif qui entre dans des syntagmes déterminatifs, et prédique l'appartenance.

Françoise BADER.

54. Alfred ERNOUT. — *Notes de philologie latine*. Genève-Paris, Droz, 1971. 86 pages.

On retrouve avec plaisir dans cette nouvelle publication de l'éminent latiniste, aujourd'hui largement nonagénaire, les belles qualités d'une œuvre qui a commencé avec le siècle : listes précises, philologie exacte, ouverture sur l'histoire, conclusions mesurées, style limpide. Il faut admirer cette puissance de travail que les ans n'altèrent pas et qui se manifeste dans les révisions du *Dictionnaire Étymologique*, dans les livres, dans les articles et dans les innombrables comptes rendus de la *Revue de Philologie*. Magnifique exemple de volonté, de constance et aussi, il faut le dire, d'enthousiasme.

Ces *Notes*, dans la ligne des *Philologica*, en constituent véritablement le tome IV. Elles sont au nombre de sept.

I. Les mots en *-eō*, *-or*, *-idus*

C'est une heureuse idée que d'avoir étudié en liaison ces trois formations souvent complémentaires (*ferueō*, *feruor*, *feruidus* ; etc.). On remarquera seulement que la liste pouvait être beaucoup plus étoffée : on s'en convaincra en comparant l'inventaire vraiment « exhaustif » de H. Quellet, paru en 1969. On aurait souhaité après cette liste alphabétique au moins une récapitulation chronologique et la liste des formations triples, doubles et uniques ; le sémantisme méritait d'être étudié de près, au même titre que la formation (primaire, dénominative).

II. Les composés en *-fex*, *-ficō*, *-ficus*

Encore des formations complémentaires qui gagnent à être envisagées ensemble ; les noms avaient déjà été relevés par F. Bader, en 1962, les verbes par X. Mignot, en 1969, mais de façon souvent moins précise. Au point de vue morphologique peut-on sommairement

ment assimiler les verbes en *-ficāre* à des verbes dénominatifs comme on le fait toujours ? Il faudrait distinguer au moins l'emploi suffixal de *-ficāre* pour fabriquer des causatifs, surtout post-adjectivaux, jusqu'à la fin de la latinité, en concurrence d'abord avec *-āre*, puis avec *-izāre* ; ensuite (cf. *lūdificor*, p. 26), il y a des exemples indéniables où la composition verbale est substituée à des périphrases verbo-nominales : *aedificō*, *mūnificō*, *pācificor*, *sacrificō*, *ūelificor*, etc. ; le cas n'est pas isolé : *-ferā-*, *-gerā-*, *-tulā-*, etc. L'étude du premier terme : nom ou adjectif devait être abordée ; le sémantisme permet de retrouver le nom là où on ne l'attend pas : *largificus*, *mīrificus*. Second point : l'influence du grec. Il fallait absolument regrouper les exemples en conclusion en les ordonnant chronologiquement de façon à faire ressortir leur dynamique ; le latin ecclésiastique est particulièrement productif. En dehors de quelques suffixes de causatifs : *-άζω* (*glōrificō*, *sanctificō*), *-άνω* (*dulcificō*), *-ίζω* (*castificō*), *-όω* (*iūstificō*), *-ύω* (*suāuificō*), on note un grand nombre de calques de *-ποιέω* (*commūnificō*, *conuīuificō*, *deificō*, *mīrificō*, *morbificō*, *pānificō*, *rēclificō*, *specificō*, *uīuificō*, etc.). C'est valable aussi pour les adjectifs qui, hors *maleficus* (*κακοῦργος*), sont des calques de *-ποιός* : *algificus*, *astrificus*, *mollificus*, *pānificus*, *specificus*, *uīuificus*, etc. On a remarqué quelques couples qui illustrent le modèle grec : *pāni-*, *speci-*, *uīui-ficō/-ficus*. Il est dommage d'être obligé de faire le travail soi-même ; des indications chiffrées sont indispensables aujourd'hui.

III. *Arguō*, *argūlus*, *arguīlus*, *argūmentūm*

La question tourne surtout autour du sens exact de *argūtūm capul* chez Virgile (G. III 81). Les Anciens comprenaient « petit » : Nonius, Servius, *Glossaires* ; ce que confirment un texte de Varron, RR. II 7, 5 *caput non magnum*, et des emplois similaires de *argūlus* par Palladius (IV 13, 2 ; IV 13, 7). Comme *arguō* signifie « éclairer, révéler, indiquer, dénoncer » le cheminement sémantique est peu net. Le sens fondamental de *argūlus* « clair », a reçu des connotations sensorielles, surtout auditives : « aigu, strident ». On nous propose deux nuances possibles (p. 42) : « expressif » ou « harmonieux », opposé à *lurpis* « massif » (on attendrait un renvoi à P. Monteil, *Beau et laid*, 1964). C'est trop vague ; l'emploi est tout simplement métaphorique. *Argūlus* s'applique aussi aux impressions visuelles (cf. I B, p. 40) ; on peut entendre : « aigu, pointu », qui comme en latin caractérisent en français tant les sons que les volumes. La tête du cheval doit être « fine », « effilée ».

IV. Latin *cor*, grec $\kappa\tilde{\eta}\rho$, $\kappa\alpha\rho\delta\iota\alpha$

C'est une revue des valeurs latines de *cor* par référence au grec ; le matériel est emprunté au *Thesaurus*. Le seul calque patent est le sens médical d'« estomac » (p. 58). On ne lit pas sans surprise l'équivalence entre *cordātus* et $\varepsilon\nu\kappa\alpha\rho\delta\iota\sigma$ ou la dérivation de *recordor* à partir de **recors*, hypothèses gratuites.

V. Latin *lacrima*, *lacruma*, $\delta\alpha\kappa\omega\upsilon$

Lacrima provient-il directement du grec $\delta\alpha\kappa\omega\upsilon\mu\alpha$? Les difficultés sont moins grandes qu'on ne le dit ici : abrègement (cf. *ancōra* < $\alpha\gamma\kappa\bar{\eta}\rho\alpha$ >), *l* pour *d* (cf. *lingua*) ; de plus le « labdacisme » est banal à l'intérieur : *olor*, *solum*, *soleō*, *Vlixēs*. Quant à l'influence de *lāmentō* (*sic* ! p. 63), elle est à proscrire. L'étymologie habituelle est donc solide.

VI. Sur quelques noms de dieux sabins

Résultats négatifs : *Curis* (*Iūnō*), *Fērōnia*, *Marmar*, *Sancus*, *Vacūna* sont laissés sans étymologie ; seuls *Neriō* et *Sēmō* en gardent une, d'ailleurs évidente. C'est sans doute beaucoup trop sévère. En tout cas, la critique de *Fidius* ne convainc pas : la relation avec *fides* est éclatante. On nous dit que l'ombrien *Fisio-*a subi une assibilatation, mais le résultat n'est pas comparable à *Clausus*, variante sabine de *Claudius*. La forme dérive en réalité de *Fiso-* ; cette fois la relation est correcte.

VII. *Nāmina Ignōta*

Quatre notes :

1) *Deuas corniscas sacrum.*

L'original étant perdu, l'interprétation reste conjecturale. La monophtongaison *-ē-* pour *-ei-* est bien attestée, mais les finales en *-ās* étonnent au datif pluriel (cf. P.-Fest. 56, 14) ; est-ce simplement une monophtongaison pour **-ais*, théorie déjà soutenue en 1905 (MSL. XIII, 324) ? Signalons une difficulté. Puisque *-ais* ne se rencontre qu'en osco-ombrien, tandis que le latin archaïque ne connaît que *-eis*, comme dans la 2^e déclinaison, il vaut mieux, croyons-nous, y voir une finale *analogique* du datif singulier en *-ā* bien attesté à côté de *-ai* (cf. *-ō* des thèmes en *-o-*) ; c'est également pour maintenir l'unité du paradigme que *-ai* s'est préservé au nominatif pluriel (cf. aussi *-a* ; classique *-ae*), alors que l'on attendrait *-ei*, puis *-ē* et *-ī*, comme à la 1^{re} sg. du parfait. La date confirme cette explication morphologique : à cause de

sacrum, l'inscription ne peut pas être antérieure au II^e siècle av. J.-C. Il faut donc voir en *-ās* de datif pluriel une innovation, non une survivance. Sont-ce des déesses corneilles ? Festus le dit ; le suffixe étonne ; on le trouve dans quelques vieux mots obscurs ; le grec n'y est certes pour rien et un « *hybride latino-grec* » (p. 75) est invraisemblable. Rappelons que *-sca* est aussi « *ligure* ».

2) *Angitia, Ancelia.*

Résultat négatif : aucune étymologie sérieuse. On aurait aimé voir évoquer *Angerōna* qui en a une (*angō*), puisque c'est la déesse du solstice d'hiver.

3) *Victorie Seinq.*

Le deuxième mot, d'ordinaire interprété **seingnom (signum)*, est cette fois rapproché d'une épithète divine celtique *Sinquali* (Pagny, Meuse), considérée ici comme un ethnique ; cela paraît difficile à admettre à cause de cette spécificité locale et aussi parce que la Victoire n'admet guère d'épithètes accessoires.

4) *Leucetio.*

Cette épithète de Jupiter attestée dans le *Chant des Saliens* se retrouve en Gaule dans *Mars Leucelius*, dont la diptongue prouve l'appartenance celtique. Cela conduit à préférer la variante *Loucetia* « la brillante » à *Lutecia* chez César ; l'idée n'est pas neuve, en effet telle était déjà l'étymologie des humanistes, fondée sur le grec *λευκός* (!) et gaillardement glosée par Rabelais, comme on sait.

* * *

Voici pour terminer quelques observations d'ordre général.

1. *Bibliographie.* — Le texte se réfère presque exclusivement au *Thesaurus* et à « *Ernout-Meillet* » ; les citations du premier ne semblent guère utiles, quand elles reproduisent des renvois non repris (p. 24 sous *frūctifīcō*) ou des abréviations (p. 22 sous *bene-ficus* ; *Ictos* = « *jurisconsultes* ») ; souvent aussi l'article semble transcrit d'« *Ernout-Meillet* ». Nous avons déjà signalé que l'utilisation des livres de F. Bader, P. Monteil, H. Quellet et X. Mignot (ces deux derniers parus seulement en 1969) aurait été profitable.

2. *Signes.* — L'emploi de l'astérisque est déroutant ; il note à la fois les formes conjecturales, les mots de glossaires et les termes rares : *dolidus* (Cael.-Aurel.), mais on le trouve même avec *aurifex* (Plt. +), *paedor* (Cic. +), *strīdulus* (Verg. +) ; inversement **uiridus* ne porte pas d'astérisque. Quant aux quantités vocaliques elles

sont données en principe par le lemme (corriger *frūctificō*, *prōdificō*, *rēctificō*...), mais apparaissent ailleurs très capricieusement, avec des contradictions, souvent à la même ligne. Laxisme regrettable.

3. *Impression*. — Les coquilles sont assez nombreuses, mais peu gênantes ; lire : *scriptas*, p. 7 ; *Corpus glossariorum*, p. 20 ; *zōrdā*, p. 45 ; *ágru*, p. 61 ; Leumann..., p. 280, p. 72 ; 1952, p. 82, n. 3. Le lemme *mellificō* est répété.

4. *Détails*. — *Lepōs* est présenté, p. 11, comme dépourvu d'étymologie ; E. Benveniste l'interprète pourtant vraisemblablement comme **wl-ep-* (cf. gr. ἔλπομαι) ; p. 11, *līquor* est un déponent, non un passif ; p. 12, *madidus* « humecté, imbibé, ivre », est figuré, mais nullement euphémique (cf. *ūuēscō*) ; p. 14, *Pallor* ne signifie pas « peur » ; p. 16 *swarl* est gotique, non « germanique » ; inversement, p. 61, le gotique semble être mis hors du germanique ; p. 30, Marius Victorin est du 1^{re} siècle ; p. 65, n. 2, *u* sabin aurait été « comparable à l'*u* français ? » ; cela étonne, malgré les graphies *-iu-* de l'osque ; p. 82, *Pac.* représente *Pacius* et non *Pacuuius*.

Simples brouilles qui n'enlèvent rien à la valeur éminente de ces *Notes*. Il y aurait quelque injustice à reprocher à un pionnier de ne pas être allé assez loin sur la route qu'il a lui-même ouverte. C'est en effet grâce à M. Ernout que l'on étudie aujourd'hui le vocabulaire latin avec tant de précision dans les dates et dans les chiffres. Insistons en terminant sur la belle leçon de méthode que l'on tire de ces études groupées où les mots sont insérés dans leur milieu morphologique, lexical et culturel ; l'arrière-plan grec en particulier est une pièce essentielle du décor. Puissent les latinistes ne jamais l'oublier !

P. FLOBERT.

55. Maria M. CAROSI, Elena L. NAJLIS. — *Tiempo y modo en latin*. Buenos Aires, Universidad del Salvador, 1970. 25 pages miméographiées.

Cette petite plaquette se propose d'appliquer à la syntaxe latine les méthodes de la linguistique générative ; projet louable, mais le résultat ne répond guère à ce que l'on avait le droit d'attendre. On ne peut signaler aucun progrès, car la présentation reste parfaitement traditionnelle et scolaire : temps simultané, antérieur ou postérieur, temps relatif, etc. ; subjonctif potentiel ou voltif, subordonnées complétives ou circonstancielles, etc.

Outre quelques bêtises déplorables (*ueniet* subjonctif, p. 5 ; absence des oppositions modales dans les subordonnées, p. 22),

on dénoncera surtout un étrange parti pris « morphophonémique » dans la notation des quantités vocaliques : *uenīō*, *uenīl*, *uenīām*, etc. C'est indéfendable ; puisqu'il y a des positions où la longue du paradigme est impossible, c'est faire fi de la réalité — et du bon sens — que de ne pas en tenir compte. On rencontre d'ailleurs des entorses injustifiées : *fit*, *uereōr*, avec leurs brèves « phonétiques » ; mieux, vu le rendement presque nul de l'opposition quantitative *ō/ō* à la finale (*modō*, nom/*modō*, adverbe), la notation de *-ō* se justifie mal dans cette perspective. *Benē* (p. 13) est-il volontaire ?

Encore un exemple des méfaits de la « science » mal assimilée...

P. FLOBERT.

56. *LATINITAS*, Commentarii linguae Latinae excolendae ; mens. ian. MCMLXXI, ab init. comm. an. XIX, lib. I. Ter in anno ex Vrbe Vaticana prodeuntes.

Cette revue latine est destinée à promouvoir par l'exemple le latin vivant, sans doute à titre de compensation depuis que le latin a perdu son emploi liturgique. Ce numéro est éclectique : Lucain et le Tasse, Politien traducteur de Moschos, poètes néo-latins (Gobbato) ; l'actualité est au premier plan : *praedones aerii* (les pirates de l'air), *iter Pauli VI in Asiam*, enfin, événement de moindre ampleur, *Conuentus Bucurestinus Latinis litteris fouendis*. La seule contribution, fort mince, à la linguistique, porte sur le bilinguisme. Il faut reconnaître que le latin est en général employé avec aisance. On s'inquiète seulement de voir que ce jeu de lettrés tend à devenir beaucoup plus qu'une amusette pédagogique : une fin en soi, voire matière de laboratoire... Est-ce admissible ?

P. FLOBERT.

57. *Travaux de Linguistique et de Littérature* publiés par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg, t. IX, 1, 1971, 1 vol. 357 p.

Au compte des études romanes on portera les études suivantes : Gilles ROQUES, *La langue de Jonas de Bobbio, auteur latin du VII^e siècle* (p. 7-52). — Antonio QUILIS, *Caracterización fonética del acento español* (p. 53-72). — Manuel ALVAR, *Un problème de langues en contact: la frontière catalano-aragonaise* (p. 73-84).

Domaine français.

A. Géographie linguistique. Dialectologie. Pierre GARDETTE, *Brève présentation du franco-provençal* (p. 85-89). — Gaston TUAILLON, *Analyse d'une carte linguistique : « cheval-chevaux »* (ALF 269) (p. 91-176). — Charles CAMPROUX, *Les noms de la « voie de communication » en Gevaudan* (p. 177-195). Sur *chemin ferré* (p. 179) la récente note de M. J. Ribard dans *Romania* renouvelle la question d'une manière intéressante. L'auteur n'a malheureusement pas pu en tenir compte dans sa bibliographie. *Ferré* ne se rapporterait pas aux chemins mais aux chevaux qu'on était obligé de ferrer avant de les lancer sur certains chemins.

B. Ancien français. Charles-Theodor GOSSEN, *Remarques sur la déclinaison en ancien picard* (p. 197-207). Bons documents localisés et datés. — Duncan McMILLAN, *Remarque sur esmer-aimer* (p. 209-228). — German COLON, *Un cambio de perspectivo etimológica « Rosicler » y su medio origen francés* (p. 229-249).

C. Grammaire générale et Grammaire française. Robert MARTIN, *La catégorie de l'animé et de l'inanimé en grammaire française* (p. 253-265). Observations utiles à qui cherche à saisir comment la notion de « personne » se traduit dans les pronoms. — G. MOIGNET, *Verbe unipersonnel et voix verbale* (p. 267-282). L'étude se relie à celle qui concerne la « personne humaine » et la « personne d'univers » publiée dans le tome précédent de ce périodique. — Marc WILMET, *Note sur l'évolution sémantique et syntaxique de « il y a »* (p. 283-307). A joindre à l'ouvrage de M. A. HENRY, *C'était il y a des lunes...* publié en 1968. L'auteur ne semble pas connaître une petite note de moi sur *il y a* qu'avait recueillie *Le Français dans le monde*.

R.-L. WAGNER.

58. *Mélanges de linguistique, de philologie et de littérature offerts à Monsieur Albert Henry*, Strasbourg, 1970, Paris, dépôt à la Librairie C. Klincksieck, 1 vol. 340 p. [Travaux de Linguistique et de Littérature p. p. le Centre de Philologie et de Littératures Romanes de l'Université de Strasbourg].

Cet hommage était justement dû à l'un des meilleurs travailleurs, et des plus probes, de notre corporation. M. A. Henry s'impose comme médiéviste ; mais ses recherches sur la langue de poètes contemporains n'ont pas moins de portée que les autres. Il allie, chose rare, la rigueur requise des philologues à une sensibilité ouverte au fait littéraire. Enfin, lorsqu'il touche à la sémantique,

à la grammaire, c'est toujours pour écrire quelque chose qui compte (cf. son étude sur *il y a*). La bibliographie de ses travaux, dressée ici par M. G. Straka (p. 13-33) atteste l'étendue de sa curiosité. On appréciera la juste mesure de ce volume et la haute qualité de son contenu.

Nous ne retiendrons ici que les articles intéressants à un titre quelconque les lecteurs de notre Bulletin.

LINGUISTIQUE. — G. MOIGNET, *personne humaine et personne d'univers : contribuition à l'étude du verbe unipersonnel*. Les génératifs, pour qui *il arrive quelqu'un* résulte d'une transformation de *quelqu'un arrive* sont contraints de laisser pour compte les verbes essentiellement unipersonnels (ex. *il faut*). Par des voies où nous le suivons volontiers G. Moignet rend très vraisemblable que ce qu'il conviendrait d'inclure dans la structure profonde est justement, en fait de « verbe », une forme sans détermination personnelle. Il s'accorde en cela à l'hypothèse selon laquelle *ais volat* résulterait d'une symbiose tardive entre *uolat* et une apposition *ais*. — B. POTTIER, *Structures syntaxiques et unités sémantiques*, p. 241. Observations fines, encore que concises à l'excès, sur la double saisie d'un énoncé. A partir d'un texte, l'auteur montre comment « le récepteur oublie progressivement les formes syntaxiques au fur et à mesure du déroulement du message... et sélectionne les substances sémantiques, les réorganise continuellement. Il retient... ce qui, d'après lui, contribue à sa compréhension qui se modifie constamment ».

ROMANISME. — Georges MERK. *Déverbaux? Formes raccourcies?* « *Formations regressives?* » (p. 167). Ce mémoire, très fouillé, fait, selon nous, avancer la question si difficile des déverbaux romans primitifs. G. Paris avait privilégié *un* des modes de leur formation. Il en existait d'autres que l'auteur expose *un à un* très calirement ; d'où plusieurs modèles qui n'ont pas été tous partout productifs. L'étude enseigne qu'il convient, en tout cas de ménager des coupes dans le problème : ne pas traiter des déverbaux en soi, comme sont tentés de le faire ceux qu'intéresse avant tout le processus mental d'abstraction dont ils témoignent, mais les rattacher aux conditions singulières des systèmes au sein desquels ils s'engendrent. — Yakov MALKIEL, *Un paradoxe dans le développement du groupe -sk- en ancien portugais*, p. 141. Ce groupe, en effet, devant les voyelles *e* ou *i* se résout en *x* [š] dans les noms (*Fasce >feixe*) et en *ç* [ts] ou *s* [s] dans les verbes (**nascere >nascer*). L'examen des données du problème conduit l'auteur à la conclusion que le paradoxe « trouve, au moins dans ce cas concret, une explication satisfaisante si l'on invoque α) la possibilité d'une révolte contre une contrainte phonétique, au nom de préférences morphologiques ; et β) la possibilité d'un emprunt ou d'une irradiation,

au sens géographique. — D'Arco Silvio AVALLE, *I vallonismi del « sant Lethgier »*, p. 45. — Pierre GARDETTE, *Francoprovençal « truite » rouleau de foin*, p. 57. L'homonymie entre les termes désignant le poisson et le rouleau de foin est récente. *Tructa* donnait naturellement *troyle* qui est attesté au XIV^e siècle en franco-provençal. Quelle est l'origine du *trwailo* (rouleau de foin) qui, à ce niveau ancien, coïncidait avec le nom du poisson ? L'étymon **torcta* (<*torquere*) proposé par A. Duraffour est peu sûr. Meilleure est une base **trocta* qui pourrait rendre compte à la fois de *trwaila* et de l'esp. *trocha* (sentier). Du sens de faire « *le chemin du char* », on serait passé à celui de « *foin roulé* », disposé, justement sur les bords du chemin qui suit le char. Si l'on rapproche ces mots de termes désignant le sentier de montagne dans les Grisons et en Haute Italie (*trolg, truoch, truoi*) l'ensemble de ces désignations pourrait remonter à une base prélatine **trogiu*.

Lexique. F. LECOY. *Notes de lexicologie française*, p. 115. Toutes sûres et éclairantes, quinze d'entre elles sont à consigner dans les marges du Godefroy et du Tobler Lommatzsch. Soit qu'elles corrigeant un fantôme, soit qu'elles apportent de nouveaux exemples anciens, soit qu'elles précisent une valeur de sens. La seizième, portant sur un cas fortuit d'homonymie n'est pas moins intéressante. Une heureuse création d'Aragon promeut à l'existence *embu*, déverbal virtuel d'*embuer* (*l'embu d'une respiration sur le métal*). L'écrivain connaissait-il *embu*, déverbal ancien de *emboire*, terme d'atelier qui désigne « un ton terne ou noir d'un tableau » ?

G. ROHLFS, *Französisch combien* : *ein Germanismus?* En face des langues romanes qui utilisent la base **quantu*, le français se singularise par l'emploi de *combien*. L'auteur appuie l'hypothèse de Bartoli qui voyait dans ce syntagme la réplique des modèles illustrés par all. *wieviel*, angl. *how much*, néerl. *hoeveel*. La sémantique ancienne de *combien* s'accorde-t-elle à cette manière de voir ? Je note ici simplement pour mémoire que dans le premier des exemples relevés par Littré (*combien, historique XIII^e siècle*) « *par les escriz des prophètes monsterra il combien il aime cele cite* » on peut analyser *comme il aime bien celle cité*.

GRAMMAIRE FRANÇAISE. — Ch. MULLER, *Passé simple et passé composé dans le vers classique* p. 219. Utilisation ingénieuse de la statistique pour rendre compte d'anomalies dans les fréquences respectives de ces deux tiroirs et pour fortifier l'hypothèse que la crainte des hiatus ne leur est pas étrangère. — Robert MARTIN, *A propos de la dérivation adjective : Quelques notes sur la définition du suffixe*, p. 156. Critique vigoureuse et perspicace d'une insuffisance de la méthode générativiste à rendre compte de la totalité des faits de suffixation. Effort en vue de réhabiliter la notion de

« mot ». — G. GOUGENHEIM, *La construction du verbe « acheter »*, p. 69. Note à retenir par les lexicographes et les sémanticiens. Elle dévoile bien l'amphibologie des deux compléments virtuels de ce verbe construit au moyen de *à* (*acheter un terrain à un voisin*∞ *acheter un jouet à (≈pour) son petit-fils*), et en démontre les limites. On peut souscrire, selon nous, à l'idée que *s'acheter* implique comme trait l'intérêt affectif que l'on prête à tel achat. Ex. *Je me suis acheté une bonne côtelette, des épinards et des fraises pour mon déjeuner* dira un célibataire friand ; mais pour la matière nécessaire à la préparation du repas *j'ai acheté aussi du beurre* est préférable à *je me suis acheté*.

R.-L. WAGNER.

59. Pol JONAS. — *Les systèmes comparatifs à deux termes en ancien français*, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1971. In-8°, 512 p. (Travaux de la Faculté de Philosophie et Lettres, XLV).

Après une revue critique des travaux antérieurs, l'auteur pose ses principes de méthode : opérer — en synchronie — sur des exemples nombreux (assez longs pour fournir le contexte nécessaire) et en dégager les structures (nous préférerions constructions, structure ayant désormais un sens bien déterminé en linguistique) essentielles. Il distingue deux groupes principaux suivant qu'un strument ou la seule mélodie articule les deux propositions de la phrase comparative. Négligeant ce second groupe, il subdivise le premier d'après l'absence ou la présence de marques (signalées ici par un astérisque) dans le premier terme ou dans les deux et la place du strument (ici en italique), à la charnière des deux termes ou en tête du premier. Soit 4 types :

- 1) Berte fu gracieuse *com* est la flors sor l'ente,
- 2) Plus* est isnels *que* nen est uns falcuns,
- 3) mielz* li plaist *com* plus* le voit,
- 4) *cum* peis* lor fai, il creisent mais*.

Il consacre, en fait, l'essentiel de son étude aux types 1) et 2), s'attachant d'abord (chap. II) à décrire l'articulant dans 1) : *com(e)*, souvent renforcé par *si*, *issi*, *ensi*, *autresi*, *aussi* ou *ensem*, généralement séparés de *com(e)* pour motif de rythme et de sens, mais tendant peu à peu à se souder à lui. La comparaison s'établit soit entre deux substances ou, ce qui revient au même, entre deux états de la même substance, soit entre une substance et la manière

dont elle réalise ses virtualités, sa conformité à une nature ou encore entre un événement et la façon dont il s'accomplit, suivant une volonté préalable, une obligation, une opinion, etc. *Com(e), si-, issi-, ensi-,* articulent toutes ces comparatives, mais *aussi-, autresi-, ensement-*, apparaissent seulement pour la comparaison de deux substances, dont l'élément *au(tre)-* semble souligner le parallélisme. *Com(e)*, s'emploie seul, d'ordinaire, devant un substantif ou un pronom, mais devant un second terme verbal, se renforce généralement par *si* ou *ensi* (rarement *issi*) qui unissent principale et subordonnée suivant des règles bien étudiées par Imbs dans sa thèse sur les temporelles. *Si com(e)* est la locution la plus fréquente, mais *ensi com(e)* progresse au XIII^e s.

Le chap. III étudie le second type et d'abord les marques, et partant, les diverses sortes de comparaison : *plus* et les comparatifs synthétiques (*lans* précédé d'un cardinal étoffe parfois ces marques, parfois même en constitue une suffisante : p. 97) pour la supériorité, *moins* pour l'infériorité, *autre(ment)*, *el* pour la différence, que le premier terme soit ou non négatif. Pour l'égalité, l'identité entre deux substances, *aussi, autresi, au(tre)tant, au(tre)tel; si, (i)tant, (i)tel* pour la conformité à une circonstance ou à une substance-type, ou l'intensité d'une caractéristique. Si la première proposition est négative, elle comporte *si, lant* ou *tel*, plus rarement les formes en *au(tre)-*, suivant que la négation empêche égalité ou identité de s'actualiser et les formes en *au(tre)-* d'apparaître ou qu'elle nie une identité préalablement posée. De même pour un premier terme hypothétique. Cependant au XIII^e s., *aussi* et *autresi* commencent à apparaître dans tous les types de comparatives d'égalité, annonçant l'état de langue actuel. M. P. Jonas étudie le tour disparu aujourd'hui :

« *Juda é Israel pur la multitudine de els ne pourent être numbrez ne plus que li graviers de mér* », qui unit à une allégation négative, celle d'un fait de réalisation inconcevable et qui peut comporter les articulants : *ne ... ne(s) plus que, ne ... nient plus que, ne ... ne que*, moyen d'exprimer, surtout en poésie, une analogie sous l'apparence d'une comparaison de supériorité.

Mais le problème le plus intéressant dans ce second type de comparatives est celui de l'articulant, de la double concurrence *que/com(e), que/de*. L'abondance des dépouillements permet de conclure nettement : une marque de disparité est suivie de *que*, qui peut s'omettre dans la seule suite : « 1^{re} proposition affirmative + 2^e négative ». Une marque d'analogie, d'identité ou une supériorité niée sont suivies de *com(e)*. En cas de coordination d'une marque de supériorité et d'une d'inégalité, l'idée dominante entraîne *com(e)* ou *que*. Pour *de*, M. P. Jonas propose l'explication et la règle d'emploi suivantes : *que* comparatif est suivi d'un cas sujet.

Or, on évite un tour comme *mieuldre que je*, les pronoms de cette série perdant leur valeur prédicative et *moi*, *toi*, etc. n'étant pas encore employés comme sujets (Froissart a un seul ex. du tour *mieuldre que moi* contre 6 de *mieuldre de moi* ; Commines, 32 contre un seul emploi de *que*). Le tour comparatif avec noms et nombres (plus de vingt milie humes), a fourni un moyen commode de résoudre ce problème. Aussi, en prose, *de* dans les comparaisons introduit-il seulement des pronoms personnels. En poésie, il introduit des pronoms non-personnels ou des substantifs pour assurer la rime avec un cas régime, pour commodité métrique : « *que+le+consonne* » a une syllabe de plus que *del*, etc., p. 265 sq.). Honnêtement, l'auteur cite quelques ex. de « *de+pron. personnel objet* » (*Je n'aim rien nule plus de vous*) ou « *+substant. précédé de l'indéfini* » (influence de *plus d'un* (numéral) (?)) et parle d'« accidents de l'usage » pour *de+cas sujet* (p. 269) (à noter que jadis G. G. Laubscher étudiant *The syntactical Causes of case reduction in old French* (P., Champion, 1921), avait vu dans les comparatives introduites par *com(e)* et *que* une des zones d'hésitation dans l'emploi des cas, p. 73 sq.).

Le linguiste lira avec un intérêt particulier la dernière section de ce chap., qui montre d'une manière que nous croyons définitive, comment *ne* apparaît seulement et obligatoirement dans le 2nd terme des comparatives dont le premier est affirmatif : « *Mielz vaut mesure que ne fait estultie* ». Avec un premier terme négatif, *ne* est exclus. Les exceptions apparentes s'expliquent aisément : « *miauz voil morir que ge li mente* » exprime une préférence, non une disparité, ou le 1^{er} terme comporte une double négation valant affirmation ou encore une interrogation oratoire : « *N'est-il plus biaux que je ne suis* » (cf. autres cas, p. 305). Inversement, dans un 2nd terme au subjonctif, pas de *ne* qui ferait « double emploi avec l'utilisation du mode virtuel » (p. 301). Naturellement *ne* discordantiel et non négatif dans le 1^{er} terme est suivi de *ne* dans le 2nd. Cet équilibre (1^{er} terme négatif-2nd terme sans *ne* / 1^{er} terme affirmatif-2nd terme avec *ne*) se retrouve dans le jeu des coordonnants : suivant que la 1^{re} proposition est négative ou affirmative, la 2^e a *et* ou *ne* (L'en *ne* poet estre plus traïz Que par privez *e* par nuirriz / Plus se fait fiers que leon *ne* leupart).

Le chap. IV traite très rapidement des comparatives à variation proportionnelle du type :

- 1) Plus* les fait de mal faire *con plus** ont d'abundance,
- 2) *Cum plus** crut e munta ... *Plus** fu umles,
- 3) *Plus** vent avant, *plus** sunt charchié (articulation mélodique).

Proportion qui peut être directe (*Plus ... plus, moins ... moins*) ou indirecte (*plus ... moins*, etc.).

Le chap. V étudie, d'un point de vue diachronique l'extension d'emploi de *que*, qui a remplacé tous autres struments en françois mod., sauf dans le type « blanc comme neige ». Ont pu favoriser cette extension les nombreux cas où la comparaison d'égalité, — niée, hypothétique ou se référant à une substance-type —, exprime, en fait, intensité ou supériorité et la place de plus en plus importante de *que* dans le système des conjonctions (par ex., son rôle de substitut des temporelles : quand ... et *que* ...). Cependant, *comme* a longtemps maintenu sa position quand il y a vraiment comparaison entre deux substances, surtout en parler populaire ou régional. Voulant fournir des nombreux faits recensés et des régularités découvertes une explication fondée sur les phénomènes de pensée qui les sous-tendent, M. P. Jonas critique certaines des explications « guillaumiennes » précédemment proposées par R. Valin et G. Moignet.

Sans entrer dans le détail de la controverse, on notera que l'auteur adopte carrément la position mentaliste, considère comme acquises la notion guillaumienne d'actualisation modale et celle de discordantiel élaborée par Damourette et Pichon, cette dernière effectivement plus satisfaisante pour l'ancien français que pour le moderne (où elle peut rendre compte précisément d'emplois qui ne correspondent plus à un usage vraiment vivant de la langue) : par une ironie du sort, les auteurs l'avaient construite pour expliquer la négation à double détente du français moderne, elle correspond plutôt à un état de langue où le seul *ne* peut être aussi bien négation pleine que « discordantiel ».

Le désaccord avec les psychomécaniciens du langage tient sans doute à ce que l'auteur croit pouvoir saisir les mécanismes fondamentaux par une observation attentive, mais directe des faits, alors que ceux-ci, avec d'autres, jugent indispensables des hypothèses situant ces mécanismes à un niveau beaucoup plus profond et beaucoup plus abstrait. Il n'en demeure pas moins que M. R. Martin a bien montré dans sa thèse sur le mot « rien » que, dans le domaine de la négation, l'utilisation du tenseur binaire radical présente d'indéniables difficultés (pour « rien ... ne ... », par ex.). L'auteur finalement range les faits sous le double concept — élaboré par M. A. Henry — d'immensuration et de commensuration. La première mesure sur une échelle à degrés multipliables à volonté l'intensité de telle qualité, de tel effort, etc. Au contraire, la commensuration, après une immensuration implicite de chacun des deux termes, prend obligatoirement la forme d'une comparaison de supériorité, d'infériorité ou d'égalité. *Comme* demeure le strument de l'égalité véritable, *que* celui de la catégorie, unifiée en profondeur, de la disparité.

Dans une seconde partie, plus stylistique que proprement linguistique, l'auteur étudie certains *effets de sens* des constructions

comparatives : rôle de la substance-type, jeu des affirmations et des négations, du facteur temps, renforcement des marques et de l'articulant à des fins expressives, phénomènes d'inversion, de reprise, valeur du subjonctif dans la subordonnée comparative.

En conclusion, travail solide, bien documenté, clairement exposé, qui renouvelle vraiment notre connaissance des phrases comparatives en ancien français, bien imprimé, facile à consulter (*l'index rerum* pourrait être cependant plus détaillé), qui n'est pas indigne, — quel meilleur compliment lui faire ? — du maître qui l'a dirigé et à qui il est dédié.

J. STEFANINI.

60. *Quelques remarques sur la flexion nominale romane*. Ouvrage élaboré sous la direction de Maria Manoliu-Manea par un collectif formé de Mihaela Cârstea (roumain), Anca Giurescu (italien), Ecaterina Goga (espagnol), Sanda Reinheimer-Rîpeanu (français), Olga Tudoriciă (portugais), Société roumaine de linguistique romane, Bucarest, 1970, 1 vol. in-12, 151 p.

L'opuscule va plus loin que ne laisse entendre un titre trop modeste. Chaque auteur décrit, pour le domaine indiqué entre parenthèses, l'état moderne de la flexion nominale (substantifs-adjectifs). L'origine commune de ces langues permet de comparer les conséquences ultimes qu'a entraînées dans chacune d'elles la réduction des cas, ces états sont loin de coïncider. Les tableaux (p. 40-41 et 124-125) font ressortir la richesse foisonnante du roumain, de l'italien, et la position intermédiaire du français entre ces deux langues et celles de la péninsule ibérique. D'autre part ces conséquences sont moins simples que ne le suggèrent la plupart des manuels encore dominés par une « vision étymologisante » (p. 7). Les critères de genre et de nombre servent à déterminer des types flexionnels au sein desquels on regroupe substantifs, adjetifs, en classes et sous-classes d'après des critères phonologiques. La description est conduite selon les règles de la linguistique structurale. Aux grammairiens qui doutent de leur efficacité je conseille la lecture des chapitres qui concernent le français. Ils verront qu'elles leur fournissent tous les moyens — et des moyens licites — de renouveler la morphologie en faisant ressortir des proportions et des contrastes que masquent les tableaux dressés par les méthodes traditionnelles. J'ai dit ailleurs que la grammaire générative, appliquée au français, aurait eu meilleur départ, si l'état moderne de notre langue avait fait l'objet d'une rigoureuse

description de type structural. Cet opuscule confirme ma manière de voir. L'ouvrage est écrit en français. Comment ne pas s'en réjouir ? Mais la rédaction n'est pas toujours limpide, en partie du fait de néologismes inutiles (p. ex. p. 8, note 1, *supplétivisme* pour *supplétisme*). P. 33, remplacer *les belles mœurs* par *les bonnes mœurs* plus vraisemblable et plus en accord avec les autres exemples.

R.-L. WAGNER.

61. Élisée LEGROS. — *Sur les types de ruches en Gaule romane et leurs noms*. Liège, Éditions du Musée Wallon, 1969, 1 vol. 132 pages, 22 illustrations, 6 cartes. [Collection d'études publiée par le Musée de la vie Wallonne - 3 -]

On n'ouvre pas ce livre sans émotion. E. Legros n'aura pas recueilli, comme il le méritait, le fruit moral de son labeur. Sa santé était fragile mais pas au point, semble-t-il, de laisser craindre une fin aussi prématurée. Sa mort porte un coup aux études wallonnes. Il avait fallu des années à E. Legros — ce présent livre l'atteste — pour acquérir une expérience (tant en ethnologie qu'en linguistique romane) qui faisait de lui un maître. Espérons que parmi ses élèves il s'en trouvera plus d'un pour s'inspirer de son exemple et faire revivre en eux ses dons d'observation attentive, patiente, de curiosité à l'égard des techniques, de sympathie à l'égard des hommes ; toutes qualités qu'il poussait à la rigueur et qu'il assaisonnait, à la wallonne, d'une liberté d'esprit et d'expression totale.

Cette étude est essentiellement une mise au point, sur deux domaines. Quant aux techniques, E. Legros renouvelle dans le plus grand détail avec preuves à l'appui (les dessins et les cartes sont ici d'une importance capitale) l'ouvrage de W. Brinkmann *Bienenslock und Bienensland* (1938) qui a passé trop tôt pour définitif. Sur bien des points il corrige et nuance des affirmations trop catégoriques auxquelles on donnait force de loi. Par exemple, on ne peut plus admettre que le Midi de la France ait conservé *en général* un type de ruche en écorce ; d'autre part il apparaît clairement que la ruche de paille n'a pas évincé dans l'extrême nord de la Gaule non pas *un* type de ruche plus ancien mais au moins deux, car à côté des troncs d'arbre creux il existait des ruches tressées de baguettes et recouvertes d'un mortier de bouse. Une exploration méthodique du terrain, l'utilisation des vestiges que révèlent le bas-Valais, la Wallonie, la Picardie, le nord de la Lorraine permettent à E. Legros d'établir une carte typologique des ruches beaucoup plus variée que celle de Brinkmann. Du même

coup, ce travail ne pouvant se faire sans que les dénominations de la ruche entrent en ligne de compte, E. Legros a repris point par point, en s'aidant des Atlas, des lexiques et des travaux les plus récents, l'étude de ces termes. L'enquête sur *l'objet* entraîne à préciser sensiblement la formulation des données sur l'histoire de *Rusca* qu'on trouve dans le D.E.L.F. et le F.E.W. Elle n'infirme pas les raisons qu'on allègue pour expliquer comment ce terme en est venu à désigner la ruche en paille. Mais elle attire opportunément l'attention des romanistes sur une quantité d'autres termes régionaux qu'E. Legros a regroupés ici de la manière la plus commode. Ici encore, la lecture des cartes est d'un intérêt passionnant. Un beau travail, éclairant, vif d'allure ! Quelle peine que ce maître livre soit comme un testament scientifique !

R.-L. WAGNER.

62. Moshe LAZAR. — *Le Jugement dernier (Lo Jutgamen General) drame provençal du XV^e siècle*, éd. Klincksieck. Paris, 1971, 1 vol. 258 p.

Il était utile de réattirer l'attention sur cette pièce, éditée autrefois par A. Jeanroy et H. Theulié. Comme E. Roy l'a montré ensuite, ce mystère rouergat dérive directement du *Processus Belial* et est donc postérieur à 1481, date à laquelle parut la traduction française de cet ouvrage procurée par le Frère Pierre Ferget. Pour des motifs — d'ailleurs excellents à mon avis — qu'il serait inutile de développer ici, M. M. Lazar rejette la thèse de Mâle selon laquelle les arts plastiques se seraient inspirés de la mise en scène des *Mystères*. Or la présente pièce apporte à la thèse contraire quelques bons arguments. En soi, l'ouvrage intéresse donc essentiellement un problème de civilisation médiévale et l'histoire de la littérature dramatique. Si nous le signalons ici, c'est qu'il remet opportunément en circulation un texte dont l'intérêt linguistique n'est pas mince. M. M. Lazar a pu apporter quelques corrections à la lecture des premiers éditeurs. La traduction, fidèle, sera d'un bon secours (ainsi que les notes critiques) pour ceux qui s'initient aux études provençales. Par réflexe professionnel je regrette seulement l'absence d'une introduction grammaticale et aussi déplore la minceur du glossaire. Avec les moyens dont on dispose maintenant il eût été facile non pas de gonfler à l'excès celui-ci mais de le classer, par exemple, et de faire ressortir par exemple, certains traits de morphologie (rôle des affixes en particulier).

R.-L. WAGNER.

63. Louis-Fernand FLUTRE. — *Le moyen Picard d'après les textes littéraires du temps* (1560-1660). *Textes-Lexique-Grammaire*. Musée de Picardie, Amiens, 1970 (en dépôt à la Librairie des Cahiers, Pierre Voisin, 8, rue de la Sorbonne, Paris), 1 vol. 551 p. [Collection de la société de Linguistique Picarde].

Ces dix pièces composées les unes à la fin du XV^e siècle les autres dans le dernier tiers du XVII^e proviennent de l'est du domaine picard. Elles ont été écrites, en guise de délassement, par des lettrés pour des lettrés. « Ces textes sont en réalité des hybrides franco-picards » (p. 8). Aucune œuvre « dialectale » ne reflète dans son ensemble les règles qui gouvernaient les énoncés informatifs dans le parler de la région d'où elle est originaire. Et malheureusement celles-ci n'ont pu être atteintes que par des enquêtes conduites à partir de la fin du XIX^e siècle, c'est-à-dire à une époque où, sauf en Wallonie peut-être et dans quelques écarts de la Picardie le français avait déjà réalisé une forte poussée. Telles quelles, néanmoins, ces pièces, fortement contaminées de français, présentent des spécimens d'un état assez avancé du picard. Pour situer, définir et interpréter la valeur et la portée de leur témoignage il fallait un homme qui, connaissant bien ce dialecte et son histoire, rompu d'autre part à la méthode philologique, sût tirer parti de tous les traits différentiels représentés ici. De ce point de vue les annotations de M. L. F. Flutre, son inventaire lexical, ses commentaires phonétiques et morphologiques sont remarquables. Probité, précision, clarté, intelligence des faits, rien ne manque. C'est à bon droit que l'auteur présente les commentaires sous le titre de « grammaire ». Tel quel, à partir d'une matière littéraire bien mince et peu attrayante, cet ouvrage solidement construit, accompagné d'une bonne bibliographie et d'un copieux index des formes citées, prend naturellement place à la suite de la *Grammaire de l'ancien picard* (2^e éd. revue) de M. Ch. Th. Gossen.

R.-L. WAGNER.

64. Pierre RUELLE. — *Les noms de veines de charbon dans le Borinage (XVe-XXe s.)*, Liège, Imprimerie G. Michiels, 1970. In-8°, 116 pp. (Mémoires de la Commission royale de toponymie et de dialectologie, section wallone, 14).

La houillerie du Borinage avait totalement disparu quand M. P. Ruelle mettait la dernière main à ce recueil. C'est donc sur un matériel toponymique mort qu'il a travaillé. Une grande partie de ce matériel est d'ailleurs ancienne : M. P. Ruelle a établi que,

sur plus de 300 noms de veines qu'il mentionne dans son volume, 85 % apparaissent du xv^e au xvi^e siècle, à la différence du nord de la France où l'exploitation de la houille n'a commencé qu'au xvii^e siècle. M. P. Ruelle a travaillé d'après les meilleures documentations historiques (G. Arnould, 1877 ; G. Decamp 1880) et techniques (A. Renier, 1936).

Les noms modernes présentent peu d'intérêt : ce sont, en général, les prénoms des directeurs de houillères ou de personnes de leurs familles. Au contraire les anciens noms révèlent l'inventeur ou le premier exploitant la veine : à noter une forte influence liégeoise.

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, on trouve très peu de noms de saints. Ce sont des noms de personnes ou des lieux-dits et surtout des allusions à quelque particularité de la veine. Certaines de ces dénominations sont empreintes d'un certain humour populaire : *Caufournoise*, assez fréquent, désigne une veine qui renferme du charbon médiocre qui n'est guère utilisé que par les fours à chaux ; *Souffleur* a dû qualifier une mine qui « soufflait » du grisou, de même *Souf-Ju* (*souffle-jus* « souffle à bas »). *Sorcière*, *Jouguelleresse* « jongleuse » ont dû se dire de veines sujettes à des caprices ; *Travaillante* de veines qui produisent des craquements et dégagent du grisou ; *Honteuse* une veine dont le charbon est si médiocre qu'il fait honte.

Il est bon qu'avant de disparaître de la mémoire des hommes la toponymie de la houillerie borine ait trouvée un travailleur aussi patient et aussi consciencieux que M. P. Ruelle.

G. GOUGENHEIM.

65. Claude-Gilbert DUBOIS. — *Mythe et Langage au XVI^e siècle*.
Ducros (« Collection Ducros ») [Bordeaux] 1970, 172 p.

Quelques allusions, le plus souvent méprisantes, c'est à quoi se réduit la place du xvi^e siècle dans la plupart des histoires de la linguistique. C'est que le xvi^e siècle apparaît le plus souvent comme le siècle de la fantaisie, et du délire verbal ; en fait, la réflexion des théoriciens est fort éloignée de l'usage que l'on fait du langage à leur époque. L'explication des faits linguistiques est tributaire de la mythologie, et, comme le remarque l'auteur p. 13 « le xvi^e siècle n'a guère pensé les faits de langue que par images ». Cependant, on peut tenir pour positive la recherche permanente d'affinités entre les langues et les cultures, et les associations arbitraires des humanistes « ouvrent la voie à des hypothèses progressivement vérifiables ». De sorte que le xvi^e siècle a été, au fond, « sensible

à une vision synchronique et globale du phénomène linguistique » (p. 16). La situation étant admirablement posée en introduction, le lecteur n'a aucune peine à suivre l'auteur dans ses deux chapitres, denses et vigoureux : *La mythologie du verbe* (pp. 17-92), *Quelques bases pour une science du langage* (pp. 93-138). La brève mais remarquable conclusion (pp. 139-142) présente la synthèse du livre avec un bonheur rare. La bibliographie ne cite pas moins d'une centaine d'ouvrages du XVI^e siècle sur le langage : une mine pour le spécialiste ; et la bibliographie des travaux contemporains, plus de soixante. Deux *indices* permettent au lecteur de se reporter très facilement à l'ouvrage.

Un petit livre passionnant, qui intéressera non seulement les historiens de la linguistique, mais aussi tous ceux qui s'occupent du XVI^e siècle.

André ESKÉNAZI.

66. Yvette GALET. — *L'évolution de l'ordre des mots dans la phrase française de 1600 à 1700*. Paris, Presses universitaires de France [1971] 1 vol. in-8^o, 489 p. [Publications de la Faculté des Lettres et sciences humaines de Rennes. Section de philologie française].

Le titre est trompeur. On apprend plus loin que l'étude porte sur la place du pronom personnel complément d'un infinitif régime. Entre 1641 et 1682 le vers d'Horace

Et contre sa coutume, il ne me put déplaire

devient ... *il ne put me déplaire*. On peut prédire qu'après cette description minutieuse il ne restera plus grand chose de neuf à apporter sur cette question d'ici longtemps. Les limites de l'enquête indiquées dans le titre sont factices, d'autre part, puisque l'auteur embrasse l'origine du tour (*Lancelos le puet savoir*) et ses survivances sous la plume d'écrivain modernes archaïsants. Ni 1600 ni 1700 ne correspondent à des faits qui auraient conditionné un changement dans la place du pronom. Celle-ci a, bien entendu, été l'objet de discussions tant de la part des grammairiens que de celle des stylisticiens : l'auteur les évoque p. 54-65. Dès le début de l'ouvrage sont posées les raisons prosodiques (mesure du vers, hiatus) qui imposaient aux poètes de recourir au tour archaïque. Compte doit être tenu aussi de la nature du verbe qui régit l'infinitif. Ces facteurs, et d'autres qui tiennent au tempérament des auteurs, interviennent dans l'analyse des textes retenus par M^{me} Y. Galet.

La deuxième partie de l'ouvrage (p. 336-421) constitue la partie critique du travail. L'auteur s'y révèle bonne grammairienne et démêle avec finesse (mais non sans un excès de subtilité) les contraintes tant phonétiques que syntactiques qui ont joué en faveur de l'ordre moderne. Quant on se reporte aux textes, en effet, on doute que les *auditeurs* de Corneille aient pu se méprendre au point d'entendre **il la faudra flâtée* au lieu de *il la faudra flatter* (p. 380). Une observation cordiale pour finir. La thèse (si c'en est une) est manifestement trop longue. Que l'auteur ne tombe pas dans le travers des érudits maladroits qui accroissent inutilement le nombre des seules bonnes preuves que J. Bédier avait retenues pour établir la valeur du ms. O. de la *Chanson de Roland*. Cinq bons exemples pour chacun des cas posés suffisaient, et des renvois, des tableaux récapitulatifs eussent épargné de citer les autres. Un des thèmes agités durant le printemps de 1968 était la réduction du volume des thèses. L'idée était saine. Il est regrettable qu'elle n'ait pas eu plus longue vie que celle des roses !

R.-L. WAGNER.

67. Glanville PRICE. — *The French Language: present and past*, Edward Arnold, Londres [1971]. 1 vol. in-8°, xix-283 p.

D'année en année se renouvelle le stock des ouvrages d'initiation qui sont indispensables aux étudiants. Les derniers parus ne doivent pas faire oublier les mérites des anciens quand tels de ceux-là se recommandaient ou par leur sérieux ou par des qualités d'exposition hors pair. Mais les étudiants d'aujourd'hui disposant d'un acquis de plus en plus mince (en fait de lectures et de connaissances historiques) et les perspectives de description se renouvelant, on admet le besoin de manuels je ne dirais pas « plus à jour » que ceux de naguère mais construits d'une autre façon. L'enseignement des langues dépend, dans chaque pays, de traditions particulières. Les exposés historiques sont actuellement, en France, victimes d'une sorte de défaveur. Elle tient au fait que dans des ouvrages courts cette méthode contraint à des raccourcis acrobatiques et qu'elle ne ménage aucune place à la notion capitale d'état de langue. Cet ouvrage-ci est composé à l'intention des étudiants anglais. Le français est pour eux une langue étrangère. On les instruit fort bien des différents états que le français a traversés : à preuve les excellents médiévistes et les non moins bons modernistes qui sortent des universités de Grande-Bretagne. Mais ce public-là a besoin, au départ, d'un ouvrage qui lui fournit commodément et claire-

ment des repères majeurs propres à l'orienter dans l'histoire du français. Le livre de M. Glanville Price ne relèguera pas dans les limbes ceux, classiques, de M. K. Pope et de A. Ewert. Mais ses mérites propres font de lui un très bon instrument de travail auquel on souhaite du succès. Après des conseils relatifs à la prononciation et un exposé à la fois phonétique et phonologique des systèmes articulatoires que le français a exploités, l'auteur centre ses remarques autour du syntagme nominal et du syntagme verbal. Il s'agit là essentiellement de morphologie. De la syntaxe relèvent les chapitres sur la négation, l'ordre des termes de la phrase et les procédés de l'interrogation. Suivant une tradition tenace et regrettable l'étude des conjonctions et des prépositions est conjointe à celle des adverbes et l'ensemble de ces remarques se situe, Dieu sait pourquoi, entre l'étude du nom et celle du verbe au lieu d'être incluse dans la syntaxe. Anomalie qui devrait être rectifiée dans une édition ultérieure.

Il faut savoir qu'on doit à M. Glanville Price de sérieuses et pénétrantes recherches sur la morphologie et la syntaxe de l'ancien et du moyen français : c'est dire que la doctrine ici exposée sur ces deux états de langue est solide et ne s'expose à aucune critique.

En ce qui concerne la première partie de l'ouvrage et notamment la phonologie du français moderne, il est regrettable que l'auteur n'ait pas utilisé les recherches de M. A. Martinet (dont le nom ne figure pas à la bibliographie). De ce point de vue, le tableau donné p. 89 est manifestement dépassé aujourd'hui. En tout cas n'importe quel authentique Parisien aurait proposé à l'oreille de M. Glanville Price (qui est fine et bien exercée) des faits bien supérieurs aux théories élaborées par des phonéticiens orthoépistes issus du Midi de la France.

Quant à la morphologie et à la syntaxe du français moderne, l'auteur, selon moi, encore victime d'un respect excessif de la tradition, a manqué une belle occasion de révéler à ses jeunes lecteurs l'immense écart qui sépare le français relevant du système des énoncés narratifs et le français qu'ils entendront parler et qu'ils *devront* parler sous peine d'être de mauvais enseignants. Je ne dis pas que tout l'ouvrage devait être construit sur cette opposition, mais il aurait été utile et efficace d'exploiter sur bien des points la documentation réunie par M. M. Cohen dans la série de ses *Regards sur la langue française*. D'autres lecteurs sauront sans doute gré à M. Glanville Price d'avoir conservé de bout en bout une attitude des plus « classiques ». Le connaissant, appréciant sa vivacité, son expérience du français, je regrette qu'il n'ait pas animé l'esquisse de notre idiome actuel de traits plus accentués. Cela aurait été utile à tous égards. On parle indéfiniment de *niveaux* de langue. Mais qui se donne la peine de chercher d'une façon

précise si ce qu'on appelle « le français » ne recouvre pas *deux* systèmes, et qui tente de le prouver ? Pourquoi l'impulsion, dans ce domaine, ne serait-elle pas donnée par un franciste étranger ?

R.-L. WAGNER.

68. *Grammaire du français.*

Des publications reçues par le Bulletin et enregistrées plus loin, il nous semble utile d'extraire les titres de quelques études sérieuses dont les francistes tireront profit.

J. KELEMEN, *Quelques problèmes de l'enseignement de la grammaire française aux étudiants hongrois* (in *Annales Universitatis scientiarum Budapestinensis*, t. I, 1970, p. 83-90). Linguistique contrastive appliquée. Le travail se recommande par la qualité des exemples traités. Il touche à la phonétique et à la syntaxe. L'auteur a un sens juste du français. Peut-être pêche-t-il par excès de purisme. Le modèle *je serais content, si tu venais* engendre naturellement *je regrettlerais, si vous étiez obligé de partir*. Pourquoi cette phrase est-elle déclarée « impossible » (p. 89) ?

Teodora CRISTEA, *La structure de la phrase négative à verbe fini en français et en roumain* (in *Bulletin de la société roumaine de linguistique romane*, t. VI, 1969, p. 1940).

Claude DIGNOIRE, *Observations concernant l'utilisation de l'adverbe « certainement »* (*ibid.*, p. 41-50). De la qualification du prédicat (Ex. *Le savez-vous certainement ?* = en tout certitude), l'adverbe en vient à qualifier l'opinion de celui qui émet un propos (Ex. *vous savez certainement *sur* l'adresse* = je suis certain que vous la savez). Il s'associe ensuite à des adverbes qui expriment une probabilité, ce qui explique qu'il puisse être déterminé par *bien* ou *très*.

L'excellente *Revue Romane* (Danemark) contient nombre d'études qui méritent d'être signalées. Elles touchent à la phonétique : soit Odette METTAS, *Étude sur les A dans deux sociolectes parisiens* (t. V, 1, p. 94-105) et Karen LANDSCHULZ, *Quanlité vocalique en français. Relations quanlitalives des voyelles accentuées suivies d'une consonne fricative* (t. VI, 1, p. 25-51). D'autres concernent la grammaire. Je relève Helge NORDAHL, *Le mode le plus fascinant qui soit* (V, 1, p. 106-119) : analyse des facteurs qui favorisent ou non l'emploi du subjonctif dans les relatives dont l'antécédent est modifié par un superlatif. Morten NØJGAARD, *Notes sur « que » reprenant « si »* (*ibid.*, p. 120-129). Ce travail, bien conduit, se fonde sur une documentation restreinte puisqu'elle ne recueille que des

énoncés narratifs. L'opinion que j'ai émise autrefois sur la fréquence du tour *si+impft* de l'indicatif *et que+forme en -rais* (Ex. *s'il venait et qu'il verrait ça*) découlait d'une enquête conduite sur des énoncés d'un tout autre type. Dans ce genre d'enquête j'écarte de parti pris les critères « français » (qu'est-ce que « le français », grand dieu ?) « populaire » ou « vulgaire ». Il y a ce qu'on entend. Ce qu'on lit représente autre chose. Jørgen SCHMITTJENSEN, *Observations sur le pronom « Lui »* (V, 2, p. 205-222). Très intéressante note à verser au dossier de la grammaire générative. David GAATONE, *Articles et négation* (VI, 1, 1971, p. 1-16) établit correctement que *de*, dans *je n'ai pas d'ami* est, d'un point de vue synchronique, un véritable déterminant. Il fait, « au même titre que les articles qu'il peut remplacer, partie intégrante du syntagme nominal ». Utz MAAS, *Le genre et le nombre en français : A propos du livre de O. I. N. Mok* (VI, 2, p. 169-190). Modèle d'une bonne description morphologique de ces catégories. Ole MØRDRUP, *Quelques observations sur « comme »* (VI, 2, p. 203-218). Les problèmes posés par le classement et la description de la post-position des sujets en français moderne sont traités par Ebbe Spang-Hanssen (VI, 1, p. 25-51) et repris par Kn. Togeby (VI, 2, p. 253-258) dans une note critique inspirée par un juste souci d'efficacité pédagogique.

Deux contributions enfin que je rangerais sous la rubrique « Vocabulaire ». Carl VIKNER, *La syntaxe des noms d'îles en français, moderne* (V, 2, p. 231-249) et Kn. TOGEBY, *Danemarke et Danemark* (V, 2, p. 223-230). La première forme prévaut jusqu'à l'époque de la Renaissance. Le pays du Danemark était relativement peu connu au Moyen Age. La situation se modifia quand il fit son entrée dans les coalitions politiques sous le règne de Christian Ier. La forme *Danemarque* était normale dans les régions où *k* ne s'était pas palatalisé devant *a*. Celles-ci dépendaient en partie au xv^e siècle de la Bourgogne. Il est de fait que en 1460 *Dennemarque* figure dans un *laissez-passer* délivré par le duc de Bourgogne à des ambassadeurs danois.

AUTRES PUBLICATIONS REÇUES

Revue Romane p. p. l'Institut d'études romanes de l'Université de Copenhague t. V, fascicule I et fascicule II, 1970 (en commission chez Akademisk Forlag, Copenhague. — T. VI, fasc. 1, 1971.

Annales Universitatis Scientiarum Budapestinensis de Rolando Eötvös nominatae. Sectio Linguistica t. I. Redigit I. Szathmári, adiuvantibus J. Balázs, G. Boreczki, M. Fogarasi, L. Hadrovics, C. J. Hutterer, Gy Kara. Budapest 1970, 1 fasc., 100 p.

Bulletin de la Société Roumaine de Linguistique Roumane (S.R.L.R.), VI, Bucarest, 1969, 1 fasc., 147 p. Dans un avant-propos, Iorgu Iordan fait part d'une heureuse

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

décision. A partir de ce numéro-ci, le *Bulletin* avec un nombre de pages sensiblement accrû « devient une publication périodique annuelle ayant un contenu similaire à celui d'une revue spécialisée. La littérature linguistique roumaine s'enrichit ainsi d'une publication périodique dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps. »

H. BERTRAND DU CHAZAUD, *Nouveau Dictionnaire des synonymes*, Paris, Hachette-Tchou, 1 vol. in-8° [1917], vi-468 p. 200.000 mots et locutions trouvent place dans les 20.000 articles de cet ouvrage. [Collection dirigée par H. Mitterand].

Ad. THOMAS, *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, Paris, Larousse, 1971, 1 vol. in-12, viii-435 p. [Dictionnaire de poche de la langue française].

Jean GIRAUD, Pierre JAMART, Jean RIVERAIN, *Les mots « dans le vent »*, Paris, Librairie Larousse [1971], 1 vol. in-12, 251 p.

P. GUIRAUD, *La semiologie*, Paris, Presses Universitaires de France [1971], 1 vol. in-12, 122 p. [collection Que Sais-je ?].

Jacqueline PICOCHE, *Nouveau dictionnaire étymologique du français*, Paris, Hachette-Tchou [1971], 1 vol. 8°, xii-827 p.

R.-L. WAGNER.

69. *Langue française*, Paris, Larousse.

N° 9, fév. 1971 : *linguistique et société*, 128 p. : — numéro dirigé par J. B. MARCELLESI, sur la socio-linguistique, c'est-à-dire essentiellement sur des problèmes liés à l'existence de sociétés divisées en classes. Une première série comporte des analyses de discours (après un article méthodologique de G. Provost-Chauveau) : comparaison par Courdesses des discours de Thorez et de Blum en 1936, *i.e.* du discours traditionnel d'une individualité (76 fois *je*) et du discours didactique (sans traits énonciatifs, sans participation à l'énoncé, sans tension entre l'orateur et le groupe, etc.) ; lectures des discours « algériens » de de Gaulle par six journaux (Maldidier) ; analyse sémiique par R. Robin de quelques termes : *fief, seigneurie* et analyse d'énoncés comportant *seigneur, peuple, nation* dans les *Cahiers de doléance* de Semur-en-Auxois ; analyse de l'acte de « demander » dans d'autres *Cahiers* par D. Slatka. La seconde série aborde des problèmes divers : variations sociales de la langue (Gadet), limites linguistiques (Bourcelot) ; diglossie franco-occitane (R. Lafont) ; Vocabulaire de la classification sociale dans la littérature française (Ricken) ; vocabulaire désignant les divers statuts sociaux dans le *Couronnement de Louis* (J. Batany et J. Rony) ; en conclusion, Marcellesi s'élève justement contre « toute conception mécaniste des rapports discours-groupe social », souligne la nécessité de mener parallèlement et indépendamment l'étude linguistique et

l'étude sociologique, politique, historique, rappelle que le discours peut trahir ce que l'on est, mais aussi donner de soi-même l'image qu'on souhaite. Aussi valorise-t-il la réaction du locuteur naïf, ce qui s'accorde, en somme, avec le recours de la socio-linguistique aux formes modernes de la linguistique.

N° 10, mai 1971 : *histoire de la langue*, 120 p., numéro présenté par A. LEROND.

Après un rappel des différentes tendances qui ont marqué la grammaire historique, un article de J. Batany montre que l'analyse structurale synchronique et diachronique, le structuralisme guillaumien, la pratique des inventaires distributionnels et statistiques, la grammaire transformationnelle et celle des présuppositions ont, chacun et chacune, apporté une contribution à la connaissance de l'ancien français, limitée seulement par le manque de chercheurs. S. Lecointre et J. le Galliot jugent le moment venu de faire à nouveau de la lexicologie historique, sur les bases théoriques que l'effort des diverses écoles contemporaines (des onomasiologistes allemands à l'étymologie « matricielle » de P. Guiraud) a fondées ou remises en question et sans négliger l'apport de la lexicographie et surtout l'analyse d'énoncé (cf. n° 9 de la même revue). A. Rey, commentant, en lexicographe et en linguiste, le FEW montre comment l'abondance même de ses données permet le renouvellement des bases théoriques sur lesquelles il est bâti. J. Picoche compare la typologie de nos dictionnaires étymologiques courants (Bloch-Wartburg et Dauzat-Dubois-Mitterand) à celle des dictionnaires anglais d'Onions et italien de Devoto, qui apportent un point de vue préhistorique négligé par nos dictionnaires.

N° 11, sept. 1971 : *yntaxe transformationnelle du français*, 128 p. — : Ce numéro groupe des études de grammaire transformationnelle qui s'inspirent, la plupart, de l'enseignement de Gross ou de Ruwet. Certaines mettent à la portée du public les résultats de thèses comme celles d'A. Borillo sur « les verbes symétriques du français » (*Pierre rivalise avec Paul / Pierre et Paul rivalisent*), de L. Picabia sur les constructions adjectivales ou d'études suggérées par des th. comme celle de M. L. Moreau (p. 77 : *L'homme que je crois qui est venu...*) ou encore de travaux en cours, par ex. sur la métaphore (J. P. Boons montre comment l'emploi métaphorique permet la présence d'un compl. : *farcir de citations*, qu'exclut l'emploi propre ; Françoise Soublin établit dans quelle mesure exacte on peut accepter le passage de la comparaison à la métaphore par ellipse de *comme*). Enfin trois art. portent sur les opérateurs : J. M. Claris montre quel rôle joue en ce sens la forme en *-rait* ; Chr. Leclère étudie les substantifs opérateurs (ceux qui admettent une Qu-Phrase) et J. Giry le verbe *faire* dans des phrases comme

Sa voix fait le charme de Jean. A. Guillet donne des subst. en *-té* dérivés d'adjectifs une bonne description morphologique au vrai sens de ce terme. En guise d'introduction M. Gross montre avec prudence et clarté tout ce que l'enseignement de la grammaire scolaire peut attendre de la méthode transformationnelle.

J. STEFANINI.

70. Marcel COHEN. — *Le français de tous*, Paris, 1971, 41 p. ronéot. (Les Cahiers du centre d'études et de recherches marxistes, n° 95).

L'auteur poursuit avec une ardeur inlassable l'étude du français contemporain. On connaît sa position : le français est une langue vivante, bien vivante et qu'il faut traiter comme telle. Ici, il veut souligner que cette langue, depuis les origines, a toujours permis la communication entre les diverses classes sociales (d'ailleurs, le latin qu'apprirent les Gaulois par l'école, la prédication, etc. était le « latin entier » et non un sabir de soldats et de marchands). Dans une première partie il montre que rien dans les textes (*Aucassin et Nicolette*, les *mistrères* pour le moyen âge) ne laisse jamais entendre que maîtres et valets, gentilhommes, bourgeois ou artisans aient parlé, à des nuances près, une langue différente. Rabelais, Tabarin, romanciers du XVII^e s., Molière font parler à tous, une langue qui, malgré des différences de vocabulaire, possède la même syntaxe. Même Hébert dans son *Père Duchesne* saupoudre seulement de jurons les constructions communes.

Dans la seconde partie, des extraits très variés (de J. R. Bloch, Barbusse, Céline, Sartre, Christiane Rochefort, Butor, Robbe-Grillet aux écrivains politiques, Monmousseau, aux scientifiques : Meillet, Langevin, Lentin, l'auteur lui-même, de Marguerite Duras aux rapports administratifs ou au *Dictionnaire des Palaquès* de Michel Polac) montrent sous la diversité des tons la même unité profonde.

J. STEFANINI.

71. David GAATONE. — *Étude descriptive du système de la négation en français contemporain*, Genève, Librairie Droz, 1971, 1 vol. in-8^o, 237 p. [Publications Romanes et Françaises fondées par Mario Roques, dirigées par Jean Frappier].

Voici publiée la thèse dont j'ai plusieurs fois parlé par allusion dans ce Bulletin. Le fait que, depuis la soutenance, M. N. Ruwet

et M. J. Dubois aient traité de la négation n'enlève rien au mérite de ce travail. Quand M. D. Gaatone l'a entrepris il était au courant des méthodes utilisées en analyse distributionnelle, mais l'influence de M. N. Chomsky ne s'était pas encore exercée en France. Depuis, l'auteur — aujourd'hui professeur à l'Université de Tel Aviv — s'est initié à la grammaire générative. Peut-être présenterait-il un peu autrement certaines parties de sa thèse. Celle-ci serait sûrement plus courte, allégée d'exemples. Pour ma part je préfère que M. D. Gaatone n'ait pas retouché sa première version. L'ouvrage offre un tableau fidèle, très commodément utilisable, des modèles d'énoncés narratifs marqués par un morphème négatif et des variantes que chacun comporte. Il a donc par là une portée didactique mais les stylisticiens y trouveront aussi leur compte. La première partie comporte l'étude des morphèmes de la négation proprement dite (négation préfixale *in-, non, pas/ne ... pas, point/ ne ... point/*). Dans la seconde, plus importante (p. 65-130) l'auteur traite de *ne* et des marques redondantes de la négation (l'ensemble des observations sur *de* est remarquable). Les mots et groupes de mots appartenant au système de la négation (*jamais, plus, nullement, aucunement, nulle part, personne, rien*) sont envisagés dans la troisième partie (p. 135-186). La quatrième a enfin pour objet les « satellites » de la négation tels que *de sitôt, de mémoire d'homme, du toul*, etc. On ne saurait trop louer l'information de l'auteur, la conscience qu'il a mise à définir ces modèles, à décrire le fonctionnement des morphèmes à en commenter les valeurs avec une clarté parfaite sans le moindre jargon prétentieux. Que le travail ait du prix aux yeux des grammairiens et des historiens du français cela va sans dire. Mais il rendra les plus grands services, dans le secteur de la linguistique appliquée, à ceux qui ont à enseigner le français à des étrangers. Je n'en veux pour preuve que le parti qu'en a déjà tiré, à Abidjan, M. A. Lamy dans une étude intitulée *programmation de l'enseignement de la négation* (1971) dont on souhaite la publication.

Ayant suivi de près l'élaboration de cette thèse, je puis dire sans réserve que celle-ci répond de point en point au programme que nous avions fixé M. D. Gaatone et moi. Il s'agissait d'une thèse d'Université, d'un volume limité donc, qui laisse peu de place aux spéculations. C'est ainsi que l'auteur a écarté, à juste titre, les faits de lexique tels que les couples *gentil/sage/méchant* dont l'un des termes est senti communément comme la face négative de l'autre marqué du signe positif par une décision arbitraire. Il n'a pas esquivé en revanche la discussion des thèses soutenues par E. Pichon et je tiens qu'il a porté des coups sévères à celle du discordantiel. E. Pichon la tirait d'une exploitation « idéale » dirais-je de ces modèles ; de plus il ne distinguait pas assez les états du français. Faute d'une documentation sincère suffisante

sur les énoncés informatifs, M. D. Gaatone a soumis à l'analyse des citations tirées de textes qui représentent plusieurs niveaux du français contemporain. Cela a l'avantage de révéler, en bien des cas, la gêne de sujets qui, même cultivés, commencent à hésiter dans le maniement des négations complexes. Il y a une distance, en effet, entre le refus, traduisible au moyen d'un signe *non* qui est à l'opposé du *oui* (signe de l'acceptation) et les démarches qui visent à suivre, par le revers, les contours d'une assertion catégorique à plusieurs membres. Depuis le IX^e siècle, on peut le dire, les Français n'ont jamais su très bien se comporter à cet égard ni utiliser sûrement les divers éléments ainsi que les combinaisons que leur offrait la langue (1). Allez donc faire conclure à un paysan, au terme d'une conversation, que *tous les chevaux ne sont pas blancs* ou qu'*ils ne sont pas tous blancs*! La réponse la plus fréquente est *pas tous sont blancs*. M. Gaatone sait comme quiconque que ce que les grammairiens dénomment phrases négatives ne satisfait pas les logiciens. Peut-être aurait-il pu tirer parti, à propos des morphèmes à deux faces (*personne*, *rien*, etc.) des discordances entre les négations «logiques» et les négations du discours.

Si on construisait une grammaire du français d'où *ne* serait exclu (comme c'est le cas à un certain niveau), quelles en seraient les conséquences? L'auteur s'est posé la question (p. 51) à propos des syntagmes verbe principal+expansion infinitive ou subordonnée. Il en résulte en tout et pour tout qu'on perdrat le pouvoir de distinguer entre *il ne peut pas partir* et *il peut ne pas parler*.

Quelques notes de lecture. P. 55 le fait que (*ne*) ... *pas* détermine l'ensemble du prédicat verbal et pas seulement le verbe est confirmé par la place assignée aux pronoms qui se substituent éventuellement aux expansions du verbe. *Je (ne) le vois pas* ~ *Je (n')en veux pas*, en face de *je vois Paul*, *je veux de la purée*. P. 77. Propositions subordonnées conjonctives après *il y a*, *voilà*, *cela fait* + complément de durée. A côté de phrases du type «*y a longtemps qu'on s'est pas vu*», mon fichier en contient pas mal d'autres, sans *pas* ayant même signification que les premières. Il vaudrait la peine d'observer dans les énoncés informatifs d'un niveau populaire les contraintes qui imposent l'emploi de *pas*. Toute la troisième partie doit être mise en rapport avec l'étude de M. R. Martin sur *rien* que nous avons signalée ici en son temps. C'est probablement là que le discord entre deux types d'énoncés est le plus sensible. L'ignorance de *ne* empêche ici d'opérer une distinction pertinente entre *je ne*

(1) J'en prends à témoignage les lecteurs de Villehardouin, de Commynes, du Cardinal de Retz et de Saint-Simon. A l'heure actuelle, les élèves français commettent autant d'erreurs sur la construction des énoncés négatifs... et sur leur sens que les petits élèves noirs d'Abidjan testés par M. A. Lamy.

crois pas que cet homme revienne jamais (un jour) et *je doute que cet homme ne revienne jamais* (en aucun temps). Toutefois si d'aventure la seconde phrase se rencontrait dans un énoncé informatif vulgaire l'insertion de *plus* compenserait l'absence de *ne*. Ce qu'on peut se demander, toutefois, c'est si la réserve des parleurs à l'égard de ces phrases ne résulte pas d'une crainte instinctive à l'égard des pièges que tendent les renversements d'assertions positives. Déjà les négations simples en chaîne bloquent l'intelligence d'une phrase un peu longue. Ai-je déjà rappelé ici qu'un pitre faisait rire l'auditoire d'un music-hall avec un refrain idiot mais grammaticalement drôle : *vraiment je ne vois pas/pourquoi l'on ne doit pas/s'abstenir de ne pas/marcher sur la pelouse*. Mais les choses se compliquent lorsque s'insèrent dans les énoncés des mots qui par eux-mêmes impliquent le contraire d'une action positive (ici *s'abstenir de+infinitif*) ou encore un verbe comme *douter*, signe d'une attitude hésitante entre la certitude et l'aveu d'ignorance. M. D. Gaatone, encore une fois, n'avait pas à intervenir sur ces points. Mais son travail, si bien construit, si clair, se présente justement comme le meilleur des points départ pour une étude des facteurs psychologiques, sociologiques qui interviennent dans le fonctionnement de la « négation » en français.

R.-L. WAGNER.

72. Joe LAROCHEtte. — *Problèmes de grammaire transformationnelle. L'imparfait et le passé simple*. Extrait de *Linguistica Antverpiensia*, n° 3, 1969, 1 vol. numéroté de la p. 133 à 294.

Pour dater de 1945, l'étude sur l'imparfait reproduite dans la seconde partie du volume (p. 260-294) n'en demeure pas moins utile. L'emploi correct du tiroir *savais* pose autant de difficultés, en 1971, aux étudiants étrangers (en général, et plus particulièrement à ceux qui parlent anglais ou allemand) qu'il y a cent ans ou cinq cents ans. Il serait d'ailleurs intéressant de savoir si les Français eux-mêmes n'en font pas un usage restreint dans les énoncés informatifs. Une bonne partie des exemples tirés de la langue littéraire ne passeraient pas dans la parole. La synthèse des travaux antérieurs à 1945 est bonne. L'auteur rend un juste hommage à G. Guillaume et ses commentaires sur telle ou telle théorie sont en général pertinents (cf. p. 263, 1^{er} paragraphe). Le tableau des valeurs de l'imparfait est un peu plus riche que celui qu'on tire de l'E.G.L.F. La question qui demeure ouverte est de savoir si, en linguistique appliquée, n'importe quelle information

de ce genre a plus de puissance et d'efficace que le « bain » de la conversation. L'expérience m'enseigne que ce ne sont pas les étudiants étrangers les plus intelligents, les plus intellectualisés, qui se familiarisent le plus vite avec l'usage des tiroirs verbaux. Loin de là ! L'oreille, une aptitude manœuvrière à associer des situations et des modèles de phrase font tout au départ, ou du moins font plus que des leçons. Il reste ensuite à instruire ceux qui possèdent ces dons fondamentaux des différents types de discours et à leur dévoiler quelques-unes des valeurs représentatives que les Français attachent héréditairement aux tiroirs en *-ais*.

Trois études, dont la plus ancienne date de 1967, servent de prolégomènes au travail qui constitue la partie neuve de l'ouvrage. Elles traitent respectivement de l'analyse transformationnelle de l'énoncé, de la fonction des morphèmes et de la compétence linguistique. On tirera profit d'observations pertinentes sur l'ambiguité dangereuse d'un terme tel que « logique » (p. 137, 3^e paragraphe), ou « information » (p. 151) ou « compétence ». Il est opportun de mettre en garde les chercheurs contre le danger qu'il y a à « utiliser systématiquement dans une discipline la terminologie d'une autre discipline » (p. 150). L'auteur en administre de bonnes preuves.

De l'*introduction à l'étude transformationnelle de la syntaxe du verbe en français* (p. 166-257) les grammairiens tireront sûrement bon parti. Elle comporte en effet nombre d'exemples et de commentaires qui aident à préciser, par des commutations de morphèmes, la signification d'ensemble d'un énoncé. Les grammairiens instruits des théories de MM. Z. Harris et N. Chomsky la jugeront sans doute sur son plan et sur les principes théoriques qui lui sont sous-jacents. Ils la confronteront, je pense, à l'ouvrage de M. J. Dubois et Françoise Dubois-Charlier, *Éléments de linguistique française : Syntaxe* (Paris, Larousse, 1970) postérieur à la *grammaire transformationnelle du français : syntaxe du verbe* de M. M. Gross (Paris, Larousse, 1968).

Sans méconnaître l'intérêt que suscitent ces débats sur les principes, je suis plus enclin à chercher dans les travaux qui s'inspirent du structuralisme ou de la grammaire générative des observations précises propres à rénover la grammaire élémentaire. Une distinction comme celle que M. J. Larochette opère entre *type-système-normes* (p. 169-170) me paraît, par exemple, très apte à faire comprendre à des élèves les portées différentes de fautes qu'ils peuvent commettre. Aussi bien, de telles remarques devraient-elles toujours s'appuyer sur des exemples indiscutables. Or l'auteur du présent travail, qui critique à bon droit quelques-uns de ceux qu'allègue M. M. Gross, se laisse aller parfois lui-même à des jugements de « grammaticalité » trop tranchants. Quel mal, par

exemple, y a-t-il à ce qu'un sujet, un peu poète, écrive « *Finis l'élé* » sur le modèle de *Vint le printemps?* « *on ne le dit pas* » (p. 171) me paraît être une affirmation entachée de purisme. La mise en garde, très fine, sur l'ambiguïté de *quelque chose* (p. 186 : représentant soit une chose-objet soit un état de chose) révèle une sensibilité très ouverte aux problèmes de sémantisme lexical. Mais il arrive parfois que cette qualité se tourne en subtilité excessive, p. 209 j'étendrais aux exemples *a)* et *β*) la remarque sur le rôle de l'intonation réservée à l'exemple *c)* *j'avais construit moi-même* (= soit *moi aussi* soit *en personne*) *une maison*. Il va de soi que dans un énoncé informatif un Français utilisera spontanément *moi aussi* lorsque besoin en est. Mais un trait d'intonation bien placé (et les enfants le réalisent fort bien) suffit à expliciter la valeur de « *en personne* » dans *moi-même, j'ai construit une maison* ou *j'ai, moi-même construit une maison*.

De même, il ne me paraît pas assuré (p. 209) que dans les phrases *Tous les jours quelqu'un vient me déranger/Quelqu'un vient tous les jours me déranger/Quelqu'un vient me déranger tous les jours* la position du complément adverbial suffise à discriminer la valeur représentative de *quelqu'un* (soit « la même personne » en 2 et 3, « des personnes différentes » possiblement en 1). On saisit là sur le vif un inconvénient de la grammaire nouvelle ; celui de travailler sur des exemples inventés qui tendent à *prouver* quelque chose. Le moindre énoncé réel en apprend plus sur la langue que ces phrases, trop souvent suspectes. Il est juste de dire que l'on en trouve très peu dans l'ouvrage de M. J. Laroche. Malgré les distances que celui-ci prend vis-à-vis de MM. Z. Harris et N. Chomsky, en dépit des réserves qu'il formule à l'égard de l'appareillage conçu par M. M. Gross (p. 196-197) il n'échappe pas entièrement à la tentation de classifier et d'étiqueter à l'excès, parfois à l'aide de termes traditionnels dont le procès n'est plus à faire : celui d'*adverbe* par exemple (cf. p. 208 fin du paragraphe 3 *a*). Ce reproche, tout grammairien formé à l'analyse logique doit se l'adresser à soi-même. C'est dire que je me l'inflige en premier. Mais on regrette, justement, que des synchronistes ne ronipent pas de manière plus délibérée avec des usages qui se comprenaient lorsqu'on enseignait la grammaire française à partir de la grammaire latine mais qui ne se justifient plus aujourd'hui. Mais ces réserves mineures n'entament en rien la valeur d'une étude qui, donnant constamment à réfléchir, sera encore une fois d'un grand secours aux grammairiens francistes.

R.-L. WAGNER.

73. Mortéza MAHMOUDIAN. — *Les modalités nominales en français*, Paris, P.U.F., 1970, 1 vol. in-12, 280 p. (Coll. SUP, Le Linguiste).

L'auteur situe son sujet dans l'ensemble de la syntaxe nominale, elle-même étudiée avec la syntaxe verbale. Il emploie parfois la méthode distributionnelle (par ex. p. 55), non systématiquement (l'ampleur de l'effort qu'elle exige (p. 148 sq.) suffit-elle à en justifier l'abandon ?), toujours dans le cadre de la syntaxe fonctionnelle de M. A. Martinet (il était peut-être inutile de la présenter à nouveau, chap. II). La notion de « fonction », — le mot ayant ici soit son sens courant (fonctions du langage, fonction significative du monème, distinctive du phonème), soit celui de « fait linguistique qui correspond au rapport entre un élément de l'expérience et l'ensemble de l'expérience globale » (p. 13), jamais celui, quasi mathématique —, de la glossématique, ne recouvre malheureusement pas l'ensemble des phénomènes étudiés : les monèmes fonctionnels (les anciens *consignificantia* de la grammaire antique et médiévale), s'ils assument « la fonction d'un autre monème », n'en ont pas une propre, pas plus que le prédicat. On parle de rôle, de « statut » prédicatif (p. 28) et ce dernier terme joue un rôle décisif dans la coordination (p. 48).

L'étude est menée sur un corpus de 30 p. de Gide (*la porte étroite*) + 29 de Mauriac (*Thérèse Desqueyroux*), représentatif, malgré le purisme archaïsant de l'un, les quelques méridionalismes de l'autre, du français littéraire « contemporain ». Il permet quelques comptages (p. 236 sq.), pour lesquels on ne saurait parler de statistique (p. 237, 259). (Si l'on avait « interrogé » les documents sonores qu'on possède en relativement grand nombre sur nos deux écrivains, leur système phonologique eût apparu différent de celui, noté ici, d'où a disparu l'opposition ē/œ (p. 122, 141).

Corpus naturellement insuffisant (mais quel corpus le sera jamais ?) pour trouver tous les ex. nécessaires (p. 179, 186, 191, 221, 222, etc.).

L'auteur complète son information par des grammaires normatives (Grévisse) ou des manuels (surtout Wartburg-Zumthor et la Grammaire Larousse ; Damourette et Pichon, cités dans la bibliographie, semblent avoir été consultés surtout pour la phonologie et les prédéterminants. Sandfeld n'est pas mentionné à propos des propositions infinitives). De là l'impression d'avoir affaire à un exposé de grammaire scolaire traditionnelle : même nomenclature, « commode » (p. 20, 193, etc.) certes, dans la mesure où elle permet d'espérer les problèmes, d'attribuer à *te* la double fonction « objet » et « bénéficiaire », sans se préoccuper de la valeur propre aux pronoms (« il *te* vous lui donne un grand coup de poing » ; tu *t'évanouis* ; tu *t'informes*, etc.). Même pratique de la règle suivie d'exceptions, liée souvent, comme ici, à la distribution de fonctions

primaires et secondaires (p. 175) : les syntagmes une fois classés d'après leur degré d'autonomie, se voient attribuer une fonction d'après laquelle on les déclare ensuite autonomes ou non : des syntagmes à place aussi rigoureusement fixe que les « adverbes » dans *il travaille bien* (p. 37) ou *il chante faux* sont classés comme autonomes. Qu'y faire ? ... : « de quelque façon qu'on tente l'analyse des faits il en reste toujours certains points hors système qu'on appelle habituellement des exceptions » (p. 73, cf. p. 270).

Mêmes incohérences : l'intonation « contribue à l'établissement des rapports » (p. 40 et cf. p. 269), mais il est fait abstraction de cette « contribution ». (p. 71). Si /s/ dans *les animaux paissent* est une fraction du signifiant discontinu et pluriel d'*animal* (p. 27), il doit l'être aussi de ceux de *vache* et *veau* dans *la vache et le veau paissent* et il ne faut pas recourir, fût-ce avec guillemets, à la notion d'accord, p. 49. La coordination étant définie par la possibilité de « commuter indifféremment l'un ou l'autre des coordonnés et le coordinatif avec zéro sans que l'épreuve de la commutation entraîne des changements dans les rapports préexistants » (p. 50), on y range l'« apposition ». Mais à commuter les appositions avec zéro dans *Henri IV, roi d'Angleterre et Henri IV, roi de France* ne doivent pas être confondus, j'obtiens *Henri IV et Henri IV ne doivent pas être confondus*, qui est peu satisfaisant. La suppression du coordinatif ne change-t-elle vraiment rien dans *Henri IV et le roi d'Angleterre partirent pour Paris* (*Henri IV, le roi d'Angleterre partirent/partit (?) pour Paris*). Dans *ce livre, je l'ai lu dans ma jeunesse* (ex. de la p. 49), la suppression de *l'* donne une phrase agrammaticale, celle de *ce livre* une phrase peut-être incompréhensible.

Mêmes exemples *ad hoc* : p. 65, on affirme que le substantif quasi-prédicat n'a pas la liberté de position de l'adjectif : et que dans *mauvais écolier je suis et je resterai*, c'est *je* « spécifique de la fonction sujet » qui empêche toute confusion. Mais on dira aussi bien : *mauvais écolier était mon père et mauvais écolier fut son fils*. On démontre (p. 62) avec *volre chef est un brigand / un brigand est votre chef* qu'*être* admet sujet et quasi-prédicat à la place l'un de l'autre (exemple discutable, croyons-nous, car on a deux sens bien distincts (cf. avec mise en relief : *C'est un brigant qui est votre chef* (et non un honnête homme) et *c'est votre chef qui est un brigand* (pas le nôtre)). En tout cas la confrontation de : *un bonheur éternel est une vaine espérance / une vaine espérance est un bonheur éternel* peut donner une idée des présupposés et des contraintes (notamment sur les articles) que comporte ce type de phrases.

Mêmes cadres traditionnels : le passif réduit à la périphrase à verbe « être » et au pronominal (p. 24 sq.), le tour intransitif dans cet emploi (*les feuilles sont jaunies par le soleil / les feuilles se*

jaunissent au soleil / les feuilles jaunissent au soleil) est ignoré. De même on tient pour établi que *se* dans *il se tue* joue exactement le même rôle que *la* dans *il la tue*. Soit. (Cependant les mêmes nominalisations ne sont pas possibles : *son suicide / son meurtre*.) Est-ce exact pour *il s'explique* (un *l'* animé serait impossible avec ce verbe) ou *il se félicite* ?

L'opposition des noms propres et des noms communs fondés sur l'unicité du référent des premiers est-elle acceptable (contre-exemples traditionnels : *le soleil, la lune*, etc. ; les *Bourbons*) ou celle des noms abstraits, concrets, etc. (p. 166). La commodité de l'explication et non des règles précises détermine l'usage de l'ellipse (p. 36, 71).

Les tentatives pour apporter un point de vue plus scientifique ne sont pas toujours heureuses : contre la conception qui fait de *me, lui, leur* des amalgames du fonctionnel à avec « 1 sg. », « 3 sg. », « 3 plur. » (conception, nous l'avons dit simpliste) l'auteur note que dans la suite *la lui*, on a l'ordre objet-bénéficiaire, que si l'on intervertit les fonctions (3 sg. f. objet, 3 sg. f. bénéf. ; 3 sg. m. bénéf., 3 sg. m. obj.), *la* >*lui*, *lui* >*le*, donc « c'est la position du pronom qui en détermine la forme et non le contraire » (p. 58). On comprend mal dans ces conditions comment la position I et la position II sont également occupées par *le, la (il me la donne/ il la lui donne)*, la I, alternativement, par l'obj. et le bénéficiaire (*il la lui donne / il le la donne*), comment, au cours de l'histoire les mêmes formes ont changé de place (de *le me à me le*). On ne saurait dire que « la forme de « 3 sg. m. » en fonction sujet peut être *il* ou *lui* ; *il regarde en avant* ou *lui, regarde en avant* ; *moi, je regarde en arrière*, où *lui* a valeur contrastive (p. 58), car *il* et *lui* n'entrent pas dans le même paradigme et peuvent coexister : *lui, il regarde en avant*. Aussi n'est-ce pas le même *lui* qui « tantôt coïncide avec la fonction sujet ... tantôt avec la fonction bénéficiaire de l'action (p. 58), pour la même raison : ils se rencontrent successivement dans la chaîne parlée : *lui, lui* (et ce second *lui* peut être masc. ou fém.) *donna de l'argent*.

On reprochera donc à M. Mahmoudian, non de ne s'être pas posé de problème sur la valeur de la méthode qu'il a choisie, mais bien de ne l'avoir pas suivie avec rigueur : s'il voit dans *il habile Paris/ à Paris* une variation stylistique (p. 6, 78), on n'objectera pas la possibilité de tourner la 1^{re} construction et non la 2^{nde} par le passif (*7 millions de Français habilent Paris / Paris est habilité par 7 millions de Français* ; *Paris est habilité par lui* n'apparaît que dans des cas limités), mais la contradiction avec ses déclarations de principe (p. 34 : une opposition syntaxique ne correspond pas nécessairement à une différence réelle dans l'expérience) et à sa pratique : Si *il travaille bien* s'oppose à *il travaille le fer* (p. 46),

parce qu'il admet une expansion, l'argument vaut pour *il habite à Paris un hôtel particulier* (*il habite Paris, un hôtel particulier* serait une coordination et difficilement acceptable).

Beaucoup plus satisfaisante apparaît l'étude des modalités nominales proprement dite : l'enquête sous forme de questionnaires auprès de cinq étudiants de 3^e cycle constitue un utile complément sur le plan morphologique, à celles qu'ont menées A. Martinet et Guiti Deyhime, pour la phonologie.

Et sur le plan syntaxique, M. Mahmoudian tire plus rigoureusement les conséquences du point de vue méthodologique adopté, n'hésitant pas à en montrer les inconvénients et les difficultés (p. 159 sq. ; 175, etc.).

Voici cependant quelques remarques de détail :

P. 153 (et p. 172) : *il est reçu le premier* admet bien les deux sens de « il a été classé premier », « il a été introduit avant les autres », mais *il est reçu premier* correspond seulement à la 1^{re} interprétation.

P. 162 : tous les adjectifs n'admettent pas le subordonnant *très, trop* : adj. de nationalité, techniques, etc. : *anglais, parallélépipède*, etc.

P. 166 : l'interdiction portée par les grammairiens du XVIII^e s. contre l'emploi de *en* pour renvoyer à des « personnes » est-elle unanimement acceptée ?

P. 167 : les noms propres sont divisés en anthroponymes et toponymes : cela veut-il dire que les navires ou les animaux ne peuvent être nommés individuellement : *Bucéphale, le Normandie* (ou « Normandie » ?) ?

P. 168 : l'analyse distributionnelle limitée ne laisse pas apercevoir qu'il s'agit d'un phénomène général qui oppose la construction : « indéf. »+N (+A) à « déf. »+N (+A)+complément : à côté de *j'attends un instant* (où *instant* est autonome), on a *j'allends un instant propice* (où il est régi) et à côté de *j'attends cel/l'instant (propice)*, *j'attends, l'instant de déjeuner, le retour de Pierre*.

P. 169 : par quelle ellipse explique-t-on les tours comme *la bailler bonne, l'échapper belle, le donner en mille* ?

P. 171-172 : n'y a-t-il pas à côté de *l'un ... l'autre*, un tour : (*l'*) *un ... un autre* ?

P. 176 : *les* ne serait pas un monème dans *les Duguilheim*, car nécessaire « chaque fois qu'on veut désigner plus d'un membre de la famille ». Nous accepterions : *Il y a toujours eu des / quelques Duguilheim au Conseil*.

P. 177 : *un mien, mien* sont-ils vraiment absents de la langue de Gide par ex. ?

P. 178 : *le* dans *le dimanche* semble avoir à côté de sa valeur générique (= tous les dimanches), la possibilité de renvoyer à un dimanche précis : *J'arriverai jeudi et le dimanche je...*

: pourquoi envisager seulement l'opposition *une fois / la fois* (ce dernier tour possible avec une Qu-Phrase par ex.). C'est là un ex. de la répartition (variable dans l'histoire de la langue) des emplois du « déf. » et du démonstratif (*cette fois* est un syntagme autonome).

P. 181 : l'exposé serait plus clair avec la distinction signifié/ référent ou si on précisait que sens est pris ici dans son acceptation behaviouriste.

P. 184 : on lit : « le signifiant de « tel » a deux variantes stylistiques : *tel* ou *un tel...* » et p. 208 : « Les syntagmes *tel homme* et *un tel homme* ont des sens totalement différents ».

P. 186 : le statut des pronoms personnels est mal défini dans la mesure où l'emploi métalinguistique (*Il répondit par un vous ! plein d'admiration*) est à peine mentionné (p. 199) et celui de tours comme : *son moi lui restait inconnu*.

P. 194-194 : *notre Juliette* permet parfois d'opposer un membre de la famille à une personne étrangère.

P. 196 : *il releva la / sa tête* peuvent effectivement avoir le même sens mais seul *il releva la tête* peut être pris au sens « figuré ».

P. 197 : la valeur objective du possessif reste, croyons-nous, une source fréquente d'ambiguïté : *il fit son éloge* (le sien ou celui d'un autre !), *Pierre, l'ami de Paul, a donné une voiture à son fils*.

P. 203 : *maint(e) sg.* a repris vie, depuis Mallarmé, dans la langue littéraire.

P. 205 : Nous accepterions : *Vocation ne fut jamais plus certaine*.

P. 206 : également : *Nul Bourbon n'eut plus beau nez que Louis XIV*.

P. 216 : *tous des livres* paraît acceptable pour introduire une apposition.

P. 217 : si on peut accepter l'interprétation de Molière comme nom commun dans *il a lu tout Molière*, comment interpréter *C'est tout Jacques*.

P. 218 : *toul* a son sens distributif avec d'autres termes que les monèmes de sens temporel (*tous les dix mètres*).

P. 221 : nous accepterions *Quelques Bourbons ont eu un niveau intellectuel supérieur à la moyenne*.

P. 225 : *j'ai assez de mon vin* paraît acceptable ; *il a reçu assez de ma fortune pour n'être plus pauvre*.

P. 228 : Acceptable aussi : *il y a assez de moi, de lui dans ce livre*.

P. 239 : peut-on expliquer *les sables, les eaux* sans recourir à la notion de duel, de pluralité dans l'unité. Ce n'est pas une question de quantité : *les eaux du Nil se perdent dans l'eau de la Méditerranée*.

P. 259 : n'a-t-on pas un partitif dans *il y a de ça* (cf. p. 240 : nous accepterions, *il y a en lui du Bonaparte et du Royer-Collard*).

En conclusion travail intéressant, ambitieux, qui aurait peut-être demandé un corpus plus abondant et des lectures plus attentives. M. Mahmoudian y révèle en tout cas des qualités de linguiste. Regrettions l'absence d'index.

J. STEFANINI.

74. Jürgens SCHMIDT-RADEFELDT. — *Paul Valéry linguiste dans les Cahiers*, Paris, Éditions Klincksieck, 1970, 1 vol. in-8°, 202 p.

Cette thèse de 1965, « considérablement augmentée » depuis, apporte une contribution importante à l'histoire littéraire. Mais P. Valéry mérite-t-il vraiment d'être mis « au nombre des linguistes structuralistes ou préstructuralistes » (p. 7) ? La linguistique, avec son objet et ses méthodes clairement définis, ne l'a jamais beaucoup intéressé. Sous sa forme historique, prédominante à son époque, elle lui paraissait fournir seulement des renseignements sur les origines ou des étymologies. Or, il n'avait pas pour celles-ci la curiosité gourmande de Mallarmé et s'intéressait peu à l'histoire. Il a connu, au moins en partie, l'œuvre de Meillet sans en discerner les grands principes théoriques. De Bröndal, il a conservé le souvenir d'une conversation sur *tout* (p. 71, n. , cf. *Essais de linguistique générale*, p. 25-32). Le seul linguiste qu'il ait vraiment lu et apprécié, c'est Bréal (p. 43, 69, etc.). Il n'avait pas besoin de lire Saussure pour énoncer ce lieu commun que le signe linguistique est arbitraire (p. 82) et s'analyse en *signe* (au sens usuel du terme, qu'a éliminé, pour les linguistes, le *signifiant* saussurien) et *signifié* (p. 86-88). La distinction qu'il pose purement psychologique et individuelle entre langue et parole (p. 29) a bien peu de lien avec le concept sociologique de langue.

D'ailleurs l'objet essentiel de son intérêt, c'est l'acte même du langage, l'acte individuel — créateur ou non. Si une psycholinguistique avait existé à son époque elle l'eût passionné, bien plus que la grammaire comparée. Aussi bien, — sous l'influence de Bergson ? —, a-t-il vu dans le langage lui-même, une forme d'action, et, dans le langage intérieur, des « ombres d'actes » (p. 35) (il a même cru — vieille tentation mallarméenne, vieux péché d'angélisme mal abjuré ? — à une pensée pure, sans langage !).

Ses réflexions les plus pénétrantes portent sur l'énonciation, sur les pronoms de dialogue. Si je dis : « j'ai rêvé », le moi qui le dit n'est plus celui qui a rêvé. Suivant la formule de G. Guillaume : *je c'est moi qui parle* (1^{re} pers.) de moi (qui devient ainsi une sorte de 3^e pers.). De même sur le verbe et ses modes (p. 164, 167).

Mais naturellement le poète-philosophe a surtout réfléchi sur le sens. Et les rapprochements avec son contemporain Wittgenstein sont ici justifiés (p. 44-45, 103-104, etc.) : il a bien su dire qu'un mot ne trouvait son sens que dans un contexte donné, un sens évident pour qui l'emploie, mais pas nécessairement pour celui qui l'écoute. Il a su prolonger la réflexion de Mallarmé et souligner la « transitivité » du langage commun, celui qui n'a précisément d'autre fonction que pratique et de communication (p. 67-68, 74-76, etc.). Il a élaboré ainsi un schéma de la communication (p. 49-53) et surtout une représentation du signe : à l'objet correspond une image mentale ; à celle-ci un signe psychique qui joint un mot à l'image, lié au signe physique qui est « le son de ce mot, l'idée de ce son » (p. 98), chacun des sommets du quadrilatère, se trouvant en rapport de réciprocité avec les autres. Comme on le voit, on n'est plus très loin de la représentation quaternaire proposée par Klaus Heger. En somme, un grand esprit aux réflexions pénétrantes sur le langage, son usage courant ou poétique, aux intuitions parfois géniales, mais qui se situe toujours dans le domaine de la psychologie ou de la philosophie, de la critique littéraire ou de l'épistémologie, jamais dans les cadres de la linguistique.

Et un excellent travail, toujours suggestif, bien présenté, pourvu de deux bons index.

J. STEFANINI.

75. *Grand Larousse de la langue française en six volumes*, tome premier A — Cippe Paris, Librairie Larousse, 1971, 1 vol. in-°, cxxviii-735 p. (sigle G.L.L.F.).

Si mes informations sont bonnes, cette œuvre est l'aboutissement d'un projet ancien auquel ont été associés autrefois Ch. Bruneau et M. G. Antoine. (1) Ce sont, pour finir, MM. L. Guilbert, R. Lagane et E. Niobey qui en ont assuré la direction avec l'aide d'une

(1) Est-ce à cette époque que Mario Roques fut sollicité, comme il me le dit, d'esquisser le plan de l'article HONNEUR ? Demeure-t-il une trace de ce travail ? Il ouvrit en tout cas libéralement les portes de l'*Inventaire...* aux promoteurs de l'entreprise.

équipe de vingt-sept collaborateurs. Il convient de mentionner, parmi ceux-ci, M. A. Lerond (chargé des étymologies et des datations) ainsi que M. H. Bonnard responsable des articles de grammaire et de linguistique (vingt-neuf dans ce tome I, allant d'« *accents* » à « *champ sémantique* ». Une préface sobre sur laquelle nous reviendrons définit la place et le type de ce nouveau dictionnaire. Le corps principal de l'introduction est constitué par une importante étude de M. L. Guibert intitulée *Fondements lexicologiques du dictionnaire* (p. ix-lxxxi). Il s'agit, en fait, d'un traité sur la dérivation et la composition. Ces faits de morphologie lexicale sont d'abord envisagés dans une perspective diachronique : les formants y sont classés d'après les espèces avec lesquelles ils sont compatibles (suffixes) ; préfixes et éléments de composition d'après leur origine. Au cours d'une deuxième partie l'auteur traite, dans une perspective synchronique, des constructions qui générèrent dérivés et composés. L'auteur s'est largement inspiré de la grammaire contemporaine. Avec raison, selon nous, car cela lui a permis d'approfondir, de classer efficacement et dans un ordre progressif quantité de faits réguliers ou singuliers que les grammaires usuelles ne font pas ressortir. Cet ample et vigoureux chapitre n'annule pas, il faut le dire, celui qui ouvre le *Dictionnaire Général*. Mais appuyé sur une documentation nouvelle, utilisant des procédés d'analyse inconnus d'A. Darmesteter, il se révèlera pour tous les francistes un instrument de travail indispensable. En deux pages, avec sa clarté coutumière, M. R. Lagane analyse la notion de « vocabulaire essentiel » et définit pour l'usager les concepts de « fréquence » de « disponibilité » dont l'intelligence aide à interpréter la liste des mots ayant une fréquence supérieure ou égale à 20 dans l'enquête du français élémentaire. Très utile, le tableau de la fréquence avec les catégories grammaticales (p. xc). Pour en finir avec cette partie, j'exprimerai le regret qu'à côté de l'étude de M. L. Guibert on n'ait pas fait place à un exposé sur la *composition* des vocabulaires français, sur les couches de néologismes (mots créés, mots empruntés) qui, successivement se sont adjointes au fonds primitif des termes latins, prélatins, germains dont disposait, aux environs du ix^e siècle, un galloroman moyen. Je sais que notre documentation sur ces mouvements lexicaux est assez pauvre. En plus d'un rappel des faits historiques majeurs qui jalonnent l'histoire des vocabulaires français il y avait néanmoins beaucoup à tirer de l'H.L.F. et de recherches récentes comme par exemple celles de M. R. Arveiller (1) et de notre confrère anglais Hope (Leeds). C'est une lacune peu explicable, qui, on l'espère, sera comblée dans un fascicule complémentaire.

La Bibliographie des matériaux utilisés pour la partie historique du dictionnaire est monumentale : vingt-neuf pages à trois colonnes. L'ordre alphabétique s'imposait ; on en eût aisément compensé

l'illogisme au moyen de tableaux qui auraient fait ressortir, par exemple, la part réservée aux textes de vulgarisation en face de celle que se taillent les textes littéraires. Pour les premiers je constate avec plaisir que le *Magasin pittoresque*, si riche, a été dépouillé. En ce qui concerne les seconds, quelques sondages sur des auteurs que je crois connaître assez bien m'ont révélé plusieurs singulières disparates. L'échantillonnage de G. Sand est sain (on y a fait figurer *Nanon*, ce qui est une excellente idée). En revanche il est dommage qu'Aragon ne soit représenté que par *Les beaux quartiers*. Et la *Semaine Sainte*? Et pourquoi rien d'A. Breton, rien de Giono? ... mais une note (p. cxix) avertit qu'un complément bibliographique sera publié dans le dernier volume du dictionnaire. Prenons patience.

D'autant que cet ouvrage n'a pas, après tout, la prétention d'être un « trésor ». Avec une modestie à laquelle on est sensible, les directeurs de l'entreprise mettent l'accent (p. i) sur la « visée didactique » qui a été la leur. Excellente est la définition du « francophone cultivé » dont ils se sont forgé l'image. Non moins saine, celle de l'univers lexical dans lequel ce francophone cultivé se meut aujourd'hui. Une exclusion rigoureuse de termes définitivement vieillis ou de valeurs de sens périmées s'imposait. La langue poétique et les mots de telle prose « rare » ou recherchée ne devaient être représentés que discrètement. Le classique n'est sauvé que dans la mesure où ses vestiges font encore partie du moderne, à titre de reliques. « *Ce dictionnaire, nous dit-on (p. ii) ne cherche en aucune façon à entretenir artificiellement l'illusion d'un lexique homogène idéal, mais souligne, au contraire, la diversité et les différences de niveau, conformément à la réalité linguistique, faite de la diversité des communications établies à des niveaux sociaux dans des situations, avec des vocabulaires très différents.* »

Un empirisme raisonnable semble devoir présider à l'organisation interne des articles. Pour les articles longs (notamment ceux des verbes tels que *faire*, *prendre*) les rédacteurs se sont inspirés des innovations heureuses du D.F.C. L'ordonnance du contenu est fondée sur des traits morphologiques et syntaxiques pertinents. Pour les articles moyens ou courts on part en général de l'usage actuel. Lorsque survivent des valeurs d'emploi apparues successivement à des époques différentes l'étude suit, autant que possible, l'ordre de succession historique. Lorsque s'impose un regroupement de ces valeurs, on tire parti des situations, typiques ou atypiques (ex. : *dérailler*, sortir des rails — déraisonner). A propos des entrées (p. iii) il est inexact de dire que les unités lexicales complexes (un signifié représenté par plusieurs signifiants, ex. *pomme de terre*) ne sont pas désignées par les linguistes au moyen d'une étiquette unique. Cette formulation n'est pas bonne, car plusieurs étiquettes

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

sont nécessaires. *Synthème* et *synapsie* ne sont pas synonymes. Mais comme les frontières entre ces mots longs (Kn. Togeby) ne sont pas tranchées, il était admissible à la limite de les ranger sous l'item qui les ouvre : *chemin de fer* sous *chemin*, *pomme de terre* sous *pomme*. Pour en terminer avec ces prolégomènes on louera d'abord la prudence avec laquelle M. A. Lerond a traité la question des « premiers » emplois (p. vii et viii). En second lieu le bon sens et le courage qui caractérisent les articles de grammaire et de linguistique dont la rédaction a été confiée à M. H. Bonnard. Celui-ci aurait pu limiter son rôle à faire passer dans le dictionnaire, au prix de quelques corrections et de pas mal d'ajouts, le contenu de nomenclatures déjà existantes. Il a préféré enseigner autant que renseigner, si j'ose dire, et son travail ne s'adresse pas moins aux linguistes, aux grammairiens, qu'aux étudiants et aux maîtres non spécialisés. Appuyés sur une riche documentation, nourris d'une connaissance étendue de l'histoire des notions en cause, ces articles construisent en somme par morceaux, une grammaire descriptive du français très personnelle comme on peut s'y attendre de la part d'un esprit critique et lucide qui ne se paye pas de mots.

La lettre *A* est la moins propre à réjouir le lecteur d'un dictionnaire. *B* offre déjà plus d'agréments. Voici quelques observations à partir d'une lecture cursive de *B* à *BO*. On procédera à un examen plus attentif en séances de travail. *Bagage* n. m. C'est sous *arme*, n. f. qu'il faut chercher la locution *avec armes et bagages*, mais *pour tout bagage* ne figure pas. Quelle est la pratique des rédacteurs à l'égard de ces locutions ? — *Bagasse* n. f. L'autorité de Balzac suffit-elle à justifier la place accordée à ce provincialisme désuet ? — *Bagnolet*, n. m. même remarque. — *Baguenaudier*, n. m. et adj. (de *baguenauder*). id. — *Baie* (2) n. f. les valeurs classiques, relevées en 2. auraient dû être placées en tête. — *Baigner* v. tr. Attenlion aux énigmes ! L'exemple de Mad. de Sévigné en contient une pour lecteur moderne. *Mad. de Coulanges me mande qu'elle a mis la sienne (baignoire) sur le côté à force de baigner*. Espérons que *mettre sur le côté* (sur le flanc, user) sera répertorié sous *côté*. *Bain*, n. m. rajouter *bain de jouvence*. — *Balèvre* n. f. corriger la référence et lire *chevalerie Vivien*. — *Baliverner* v. intr. Du moment qu'on incluait ce mot, vieilli, place aurait pu être faite à *balivernerie* (musique). *Balle* n. f. pop. « figure » ne procède-t-il pas d'une métaphore ? — *Banlieue*. Trois citations (Chateaubriand, Daudet, Duhamel) ; la première ne répond pas exactement à la définition ; les deux autres se redoublent. Rien n'est plus difficile que de trier et doser les citations. En faisant l'économie de une on aurait eu

(2) Les recherches de celui-ci sur les mots de voyage a cependant été mise à contribution. La substance en a passé à l'intérieur des articles.

la place d'insérer *grande banlieue, trains de banlieue*. — *Barbe* n. f. m'incite à consulter *capucin*. Cet article contient bien *barbe de capucin* glosé « longue barbe » ; mais la salade ? — *Bard*. n. m. la citation (Flaubert) recoupe celle du Petit Robert. On n'en eût pas trouvé beaucoup d'autres dans la littérature moderne. Je me suis reporté au F.E.W. (I, p. 282 sqq.) ; à moins que mes yeux ne m'aient joué un tour, je n'ai pas trouvé ce nom sous *Balare*. — *Barde* (2) « chauffer », n'est-il pas à rattacher à *bard*. On aurait pu insérer *barodel*, devenu nom commun, qui désigne les recueils de profession de foi électorales. — *Beau*. adj. Le type de l'article difficile à construire. Entre valeurs esthétique, morale, intensive, de comparaison, « valeur intellectuelle » (dénotant la supériorité intellectuelle) paraît quelque peu artificielle ; d'autant que la citation de R. Rolland (*la science*) était *belle, seule belle* est ambiguë. Mais l'article est satisfaisant. — *Bêche*. s. f. ; c'est sans doute à *Têle* qu'on trouvera *tête-bêche*. — *Bedaine*, n. f. *Boudin* (p. 478) aurait pu être rattaché à la base qui est à l'origine de la désignation du nombril dans les parlers du N.-E. — *Besoin* n. m. Étymologie. Une origine francique est sûre. — *Bête*, adj. L'emploi ancien de *bête-m* laisse à penser que Diderot n'est pas le premier à avoir utilisé bête comme adjectif. Le t. VI de l'H.L.F. ne donne rien sur cette valeur d'emploi. — *Bigorne* n. f. le F.E.W. rattache les valeurs de « de travers » à *bicornis* ; il ne mentionne pas celle, argotique, de « bataille », « bagarre ». Celle-ci a-t-elle un rapport avec le nom du jeu (cf. p. 353 a) qui consiste à abattre à coups de pierres deux cailloux superposés ? — *Bleuler* v. tr. aurait pu figurer p. XXXIII en A.1.2. — *Château* n. m. De la propriété dont dépend un vignoble le nom passe au cru. Ex. *Château Margaux*. — *Chic*, adj. Renvoi aurait dû être fait à l'étude que M. Roques a donnée sur ce mot dans son discours de réception à l'Académie Royale de langue et de littérature française (de Belgique).

Notre impression générale est bonne. Aucun dictionnaire ne se suffit par lui-même. Celui-ci n'échappe pas à la règle. On l'utilisera concurremment avec les Robert et le D.F.C. Ensemble, ils composent une base lexicographique non négligeable pour le français moderne. Toute œuvre de ce genre s'expose par quelques points à des critiques. Le plus sage serait sans doute, comme le pense aussi je crois M. F. Lecoy, de se prémunir contre elles en laissant en tout et pour tout parler des citations et des exemples bien choisis, répartis en deux étages (classique-moderne) puisque notre culture se nourrit encore aux sources du XVII^e siècle. De ce point de vue, le G.L.L.F. est prudent. En dehors des articles grammaticaux qui portent bien la marque de leur auteur, les rédacteurs interviennent très discrètement dans les articles. Ils mentionnent, par exemple, sans chercher à l'expliquer, la locution populaire *un peu+adj.+*

sur les bords (3), avoir le bourdon, etc. En ce qui concerne ces idiotismes, le mieux est, probablement, de les grouper à part en fin d'article ; ainsi, rattacher *avoir le bourdon* à I, 1 « gros hyménoptère velu » ne s'imposait pas. Mais quel poids ont ces critiques en comparaison de celui, très positif, des données contenues dans cet ouvrage (néologismes, dialectalismes utilisés par des écrivains, etc.) On suivra les progrès de cette entreprise avec intérêt et sympathie.

R.-L. WAGNER.

76. Cécile GITEAU. — *Dictionnaire des arts et du spectacle*, français-anglais, allemand ... Paris, Dunod, 1970, 1 vol. in-8^o, xxv-429 p. [ouvrage publié avec le concours du C.N.R.S.].

Ce dictionnaire englobe les nomenclatures du cinéma, du cirque, de la danse, des marionnettes, de la radio, de la télévision et du théâtre. Sous chacune de ces rubriques, soit « marionnettes » p. ex. (codée MAR) le vocabulaire est classé méthodiquement : généralités, art des marionnettes et techniques, répertoire et personnages, fabrication des marionnettes. A l'intérieur de ces tiroirs les termes techniques se distribuent en trois colonnes :

Ex. fr. *guignoliste* ; angl. *Punch and judy man* ; all. *Kasperlsspieler*.

La seconde partie présente, en français, un glossaire alphabétique des arts du spectacle. Ainsi p. ex. *Apothéose* : DAN 61 : *tableau final d'une *féeerie*. Le code renvoie à Danse, n° 61, qui enseigne qu'*apothéose* est utilisé dans les trois langues. L'astérisque qui marque *féeerie* indique qu'on trouvera ce mot défini dans le présent glossaire. Ces définitions, l'auteur les construit elle-même, ou bien elle les empreinte à ses sources de documentation (cf. *Appel, Bruitage synthétique*).

La troisième partie, trilingue, embrasse le vocabulaire de la documentologie. Celui-ci a, au préalable, été classé méthodiquement. Enfin un triple index général regroupe avec références à l'appui l'ensemble des termes traités dans les sections précédentes. Ainsi p. ex. *Poignet* (m) : DAN 216 ; THE 1139 qui enseigne que le mot figure sous les rubriques Danse et Théâtre mais avec des

(3) Lorsqu'il y a intervention dans ce domaine elle risque d'être arbitraire. Cf. *Bonsoir !* juron. En quoi *bon sang !* tardive atténuation de *sang-dieu*, mérite-t-il d'intervenir ici ? cet emploi de *Bonsoir* doit être relié à une valeur interjective de *bonjour !*

valeurs différentes puisque là ses correspondants sont *Wrist*, *Handgelenk* et ici *Cuff* et *Manschette*.

Une introduction discrète mais dense justifie l'à-propos de cet ouvrage, expose les principes qui ont présidé à la sélection des termes, énumère les sources de documentation. Les spectacles s'internationalisent et beaucoup de chercheurs s'intéressent aux techniques des représentations. Ce livre apportera à un large public un instrument de travail sûr et commode. Il ne rendra pas moins de services aux lexicographes. Enfin il donne à réfléchir sur les conditions dans lesquelles peut se former, entre techniciens de divers pays une nomenclature internationale.

Tant de soins mis à recueillir et à classer 3 200 termes (1), tant d'intelligence apportée à la confection de l'ouvrage méritent beaucoup de gratitude. Saine utilisation, donc, de l'effort humain et des fonds investis dans cette entreprise. Ce sont là choses trop rares pour qu'on ne s'en réjouisse pas.

R.-L. WAGNER.

77. *Harrap's French-English Dictionary of Slang and Colloquialisms* by Joseph Marks M. A. revised and completed by Georgette A. Marks, special Lecturer, University of Manchester and Albert J. Farmer, Professor at the Sorbonne. George G. Harrap and Co. L.T.D., London. 1970, 1 vol. in-8°, 255 p.

Il faut avoir connu J. Marks, Anglais de bonne souche, pétillant d'esprit et de vivacité, comprenant et parlant le français à merveille, conseillant avec sûreté les étudiants francistes de l'Université de Manchester, pour comprendre comment, dans quel esprit, il s'intéressait à une forme libre de notre langue. Nul n'était moins académique que lui ; comme il arrive souvent aux étrangers qui dominent bien le français, son oreille et sa sensibilité étaient étonnamment ouvertes à des traits prosodiques, à des images, à des distorsions de sens auxquels nous-mêmes n'accordons pas suffisamment d'importance. On saura gré à Mme G. Marks et à

(1) Le dictionnaire n'est pas historique (cf. p. xii) ; le point de vue qui a prévalu dans le choix des termes est celui du documentaliste parce qu'il recouvre le point de vue de chercheur... et englobe « en grande partie les préoccupations des professionnels ». L'auteur en a exclu l'argot des « planches » (dont, pour le français, on a un répertoire dans le *Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent* d'A. Pougin, Paris, Didot, 1885), à l'exception toutefois de termes utilisés par les artistes du cirque.

M. A. J. Farmer d'avoir mis leur double compétence au service du souvenir que méritait J. Marks en donnant une forme utilisable au fichier que celui-ci élaborait, juste avant sa mort, en vue d'une publication. N'étant pas linguiste de formation, J. Marks l'appelait son trésor *d'argot*. Dans le bref mais excellent avant-propos qui ouvre l'ouvrage les éditeurs mettent cette question de nomenclature au point. Les termes et les locutions relevés ici sont exceptionnellement « argotiques » au sens strict du terme. L'auteur n'a pas dépouillé de sources — plus ou moins suspectes — où se concentre le (sinon *les*) vocabulaire de la pègre ; encore moins celles qui reflètent en tout et pour tout les produits de l'imagination créatrice d'un auteur. On se trouve là devant quelque chose de mieux, à mon avis (quand on tient compte du moins de la destination de l'ouvrage) : un ensemble lexical appartenant à la forme de parler la plus libre qui soit en français : forme nullement secrète, à l'encontre de l'argot, et que son système phonologique, morphologique et même syntaxique caractérise autant que le vocabulaire. On l'observe à Paris mieux que partout ailleurs. Dans sa grammaire (au sens large) elle ne coïncide pas avec ce qu'on appelait naguère le parler faubourien ; elle véhicule dans son lexique des éléments dialectaux et régionaux. J'ai été le témoin de la nationalisation du mot *bistouille* à Paris, après la grande guerre. Ceux qui l'employaient n'avaient certes jamais eu l'occasion de goûter ce pernicieux mélange au zinc d'un bistrot picard. Pour moi, ces termes et ces locutions familières sont essentiellement attachés à la personne des gavroches, des titis, des zigues que, Parisien, je connais de longue date. C'est un vocabulaire qui se renouvelle vite mais dont les procédés demeurent permanents. Il serait vain de chicaner l'auteur sur l'insertion d'un archaïsme (p. ex. *situation inintéressante*) ou sur un « oubli » (soit par exemple les noms propres *Arthur* — entre autres — dont on affuble le membre viril). Il serait injuste, de surcroît, de regimber contre ce qui est un *fait*, à savoir le caractère composite de ce vocabulaire : suivant les cas on y utilise aussi bien des euphémismes que des images évocatrices ou les termes sentis comme les plus grossiers. De ce point de vue un exercice instructif serait de classer le contenu de l'ouvrage par références aux différentes situations qui se profilent en retrait. Ce lexique rendra service aux traducteurs et il a été conçu pour les aider en effet. Chaque entrée (française) est traduite et suivie des syntagmes (soit pour *canne* : *avoir la canne*, *casser la canne*, *casser sa canne*, *mettre les cannes*, etc.) qui en infléchissent la valeur ; ces syntagmes eux-mêmes sont traduits ou du moins transposés en anglais. Français et Anglais apprécieront qu'un système d'appels renvoie, lorsque cela est possible, tel terme ou telle locution français aux équivalents qu'ils ont dans le *slang*. A cet effet l'ouvrage se termine par une très utile *Table of English slang*.

Synonyms (p. 237-255) classée par concepts. Par exemple *avoir les grelots, to be afraid** permet, par l'intermédiaire de *afraid*, de se reporter à *coward, to be a; cowardly, to be* sous quoi se développent toutes les figurations populaires de ce concept. C'est assez dire l'intérêt que ce livre suscitera de la part des lexicologues.

R.-L. WAGNER.

78. *Sozialer Wortschatz in der Französischen Literatur* (sous-titre : structure et fonction du vocabulaire social dans la littérature française) Halle (Saale), 1970, 1 vol. 228 p. [Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe, Heft 3-4, Jahrgang XIX, 1970].

Vingt-trois pièces (la dernière, due à Dietrich Freydank et à Gerd Wotjak, étant une *Bibliographie zur semantischen Analyse*) composent ce volume. L'orientation politique de l'ensemble n'est pas niable. Il se trouve qu'en l'espèce elle coïncide bien avec les intérêts de la recherche lexicologique. On ne s'en plaindra donc pas. Le secteur du vocabulaire qu'on peut, en gros, qualifier de socio-politique est, en français, un des plus riches et intéressants qui soient. Mais aussi un des moins bien étudiés, non sans préjudice pour l'histoire et pour la lexicographie. On a pu s'en rendre compte, en 1968, lors du colloque qui s'est tenu à l'E.N.S. de Saint-Cloud (*Formation et aspects du vocabulaire politique en français*) et dont les Actes ont paru dans les *Cahiers de Lexicologie*. Cet ouvrage, faisant suite au Colloque en question, affirme un vigoureux redressement de la recherche. On louera le libéralisme qui a présidé à sa composition. Place a été faite équitablement à des enquêtes de type très classique et à d'autres d'inspiration structuraliste. Elles ne s'excluent pas, en effet, mais sont complémentaires. Il est de fait que certaines circonstances favorisent la promotion d'une unité lexicale et sa propagation, de proche en proche, dans plusieurs secteurs du lexique. Chaque milieu contribue à en altérer un tant soit peu le signifié. Une définition précise de ces termes est très difficile et désie en général les efforts des lexicographes. Quel moyen, en effet, de rendre les « résonances » de tels signes, le je ne sais quoi qui attire sur eux les projections, souvent contradictoires, d'une sensibilité collective ? Rien n'interdit d'étudier ces signes pour eux-mêmes, c'est-à-dire en les considérant comme les témoins de mouvements, de courants, d'opinions qui se cristallisent autour d'eux. Et c'est une tâche difficile car elle requiert des

lexicologues qui s'y vouent d'immenses lectures, un sens juste de la langue et une solide connaissance de l'histoire afférente à ces phénomènes. F. Brunot a amorcé maintes de ces enquêtes dans l'H.L.F. Après lui, certaines ont été reprises : on se rappelle la contribution éminente de M. E. Benveniste à l'histoire du mot *civilisation*. Dans le même sens (le XVIII^e siècle finissant étant le terrain rêvé pour de telles études) M. Werner Kraus se taille ici la part du lion avec une série de bonnes notes sur *Patriote, patriotique, patriolisme* à la fin de l'ancien régime (p. 79) sur l'histoire du signifié de *matérialisme* (p. 85), sur l'évolution du sens de *révolution* (p. 85), sur *enthousiasme* (emplois au XVIII^e siècle, p. 91) et sur la néologie dans la littérature de cette époque (p. 101).

En deux contributions préliminaires, qu'il convient de lire de près (1), M. Ulrich Ricken expose bien la structure et la fonction du vocabulaire social dans la littérature française et jette les bases d'une terminologie propre à l'analyse sémantique de concepts de « classe » (p. 9-40). Autre chose, en effet, est de saisir dans un texte suivi, les divers systèmes de relations qui définissent un vocabulaire socio-politique. Ces systèmes, en effet, ne varient pas seulement avec les époques ; ils sont déterminés par le texte lui-même, sa forme (texte long comme un « manifeste » p. ex. ou texte court, ramassé, comme un « tract ») sa destination, le ton choisi. Depuis plus de deux ans l'équipe de l'E.R.A. 56 travaille sous l'égide du C.N.R.S. à élaborer une technique d'analyse statistique des textes, l'objet retenu étant un vocabulaire provisoirement étiqueté « politique ». M. Maurice Tournier présente ici, d'une façon très claire, *l'approche d'une définition statistique des co-occurrences de vocabulaire* (p. 49-54). On pourrait s'étonner qu'à l'heure actuelle, la littérature (au sens large) ait été mise ainsi à contribution. Cela résulte qu'en l'absence (ou vu l'extrême rareté) de témoignages issus directement de la masse (même les cahiers de revendications, au XVIII^e siècle, ont été polis par des rédacteurs instruits et lettrés) (2), la littérature seule a été longtemps la seule source accessible. Depuis quelques temps on peut en exploiter d'autres : par exemple les actes du Congrès Socialiste de Tours, 1920, analysés ici par M. J. B. Marcellesi (p. 41). Mais nous persistons à penser que pour l'époque moderne, même compte tenu de l'existence des Barodet, des discours parlementaires, des affiches

(1) Auxquelles il faut joindre (pour regrouper les articles d'après leur valeur épistématologique) celle de M. Gerd Wotjak, *Semantische Mikro -und Makrostrukturen* (p. 67).

(2) De ce point de vue les pétitions ouvrières rédigées en 1848 offrent des garanties plus sérieuses. Elles sont présentement étudiées par M. M. Tournier qui, on l'espère, ne sera plus long à achever sa thèse.

électorales, de la presse, certaines œuvres littéraires reflètent très fidèlement ce qu'on pourrait appeler le système moyen du vocabulaire social. Ce n'est pas par hasard que V. Hugo, par exemple, intitule un de ses poèmes « *Les pauvres gens* ». Ce syntagme, de son temps, est vivant ; il s'insère dans un réseau d'autres syntagmes dont la distribution est à l'image des différentes manières dont les écrivains, selon leurs bords, se représentent la société. Le tout est de bien choisir les témoins. A ce propos, je formulerai deux regrets : qu'on méconnaisse encore l'importance d'une femme comme Flora Tristan ; qu'une place n'ait été faite ni à A. de Tocqueville ni à Guizot si représentatifs d'un bord disons « libéral ». Cela dit, entre Mirabeau (*Méthaphysique du langage : le vocabulaire social du marquis de ...* traité par J.-R. Armogathe, p. 105), Condorcet (*Le peuple d'après Condorcet*. Classifications et images par Isabelle Vissière, p. 111) et É. Zola (Barbara Stein, *Physiologische Merkmale bei Klassen. Bezeichnungen im Wortschatz Emile Zolas*, p. 189) le choix a été bon. Bon aussi le principe de faire suivre chacune de ces notes d'un index alphabétique des termes et syntagmes les mieux représentés sous la plume des auteurs étudiés : soit Sébastien Mercier (U. Ricken et Renate Schuster, *Zur « nouveau » als Sozialbezeichnung bei Louis-Sébastien Mercier*, p. 119), Stendhal (Renate Bethmann, *Psychologische Merkmale als Kennzeichen der politisch-sozialen Klassifizierung im Wortschatz von Stendhal*, p. 127), Flaubert (Wolf Schunke, *Zu semantischen Polaritäten und Varianten von Klassenbezeichnungen im Werk G. Flauberts*, p. 139), G. de Maupassant (Dagobert Krüger, *Zur semantischen Struktur der « échelle sociale » bei Guy de Maupassant*, p. 159 et Klaus Bochmann, *Zur erzählerischen Funktion und semantischen Struktur sozialer Kategorien in Guy de Maupassants « Boule de suif »*, p. 177), Jules Vallès (Rudolf Noack, *Zum sozialen und politischen Wortschatz bei Jules Vallès*, p. 209) et pour finir E. Pottier (U. Ricken et Renate Bunge, *Zur semantischen Umverlzung und Funktion von Klassenbezeichnungen in Eugène Pottiers « Internationale »* ; p. 215). Nous espérons en avoir assez dit pour attirer l'attention des lexicologues sur ce recueil d'études. Par la richesse de son contenu et le soin qui a présidé à sa confection il mérite tous les éloges.

R.-L. WAGNER.

79. Joseph SUMPF. — *Introduction à la stylistique du français*, Paris, Larousse, 1971, in-8°, 188 p. (Sciences humaines et sociales).

Introduction doit s'entendre ici dans son sens philosophique de recherche des fondements d'une discipline. Par style, M. Sumpf veut dire discours critique. Gray a fort bien montré naguère que quiconque prétend étudier seulement les procédés d'expression, la « forme », projette, en réalité, dans cette étude toutes ses connaissances sur la biographie, les idées, le milieu de l'écrivain et le genre littéraire qu'il pratique. Et tout discours critique, en définitive, se ramène à un énoncé du type : « X (tel écrivain avec ses traits individuels) est l'Homme (c'est-à-dire la totalité des prédictats universels applicables à l'homme) ». Discours sans fin, en vérité, et que toute impression nouvelle, toute « lecture » permet de reprendre à l'infini. Exercice toujours pratiqué dans l'université qui perpétue ainsi la tradition millénaire du commentaire, de la *praelectio*. Avec un bel optimisme, M. Sumpf estime qu'aujourd'hui encore, l'enseignement secondaire possède dans l'explication de texte (et la dissertation qui en est l'autre face) un puissant moyen d'unification, relayé par la vie syndicale ou politique. Même les enfants d'un milieu modeste, dès l'instant qu'ils maîtrisent une langue maternelle identique en son fonds pour tous, peuvent accéder sans difficulté aux joies de cet exercice. Mais cette vénérable institution résiste-t-elle aux critiques de la philosophie de l'histoire ? Commenter, c'est chercher un excès du signifié sur le signifiant, qu'on découvre grâce à une surabondance du signifiant sur le signifié qui lui permet de dire plus qu'il ne semblait. Mais après la mort de Dieu, peut-on toujours chercher le sens caché de sa parole ou, à défaut, quelque figure mystérieuse de l'homme, depuis que le XVII^e siècle, a donné au signe sa valeur propre de signe ? Désormais, le langage est reçu pour ce qu'il est : une représentation, qui donne à l'univers sa forme et le constitue, rejetant au-delà du dicible, les zones d'ombre, la folie. L'homme n'a plus à chercher dans son langage que des réseaux de sens. C'est au-delà du langage qu'il peut tenter les expériences majeures : « le philosophe s'établit dans le silence, dans le non-dit » (p. 12).

En réalité, c'est d'ailleurs que le discours critique tire sa justification : du modèle socio-culturel dont il est le produit. C'est, sous sa forme présente l'héritage de l'enseignement classique et plus précisément des Jésuites, enseignement qui institutionnalise la clôture, l'écart : écart entre l'époque où vit l'élève et l'antiquité qu'il étudie, qui lui sert de référence et établit une distanciation comme ethnologique (p. 17), le latin fournissant une métalangue du français et la mystique jésuite un modèle de « pédagogie religieuse de la liberté » (M. Sumpf suit ici, avec prudence

M. Snyders ; mais quiconque s'intéresse aux réalités historiques plutôt qu'à l'histoire des idées constate que la clôture du collège jésuite est une vue de l'esprit, qu'on y prenait une part beaucoup plus active que dans nos lycées à la vie municipale et nationale, que théâtre et danse y étaient volontiers « engagés ». Peut-on vraiment parler d'« enseignement de masse » (p. 23) à propos des Jésuites ? Chez eux, comme chez les Oratoriens, il y a des boursiers : les enfants pauvres les mieux doués sont ainsi appelés à entrer dans les ordres, à faire profiter la société de leurs talents sans en changer la hiérarchie). Faut-il voir dans la définition de Ramus : « Grammaire est doctrine de bien parler », autre chose que la vieille définition de la grammaire : *ars recte loquendi* (p. 24) ?

Fort justement, croyons-nous, M. Sumpf juge aristotélicien « l'énoncé de base du modèle socio-culturel et du modèle de performance », « fondé sur l'évidence de la perception et la réduction de l'écart ». C'est sur lui que reposent les stylistiques de Levin, de Riffaterre et de Greimas, rapidement passées en revue (p. 32-36). C'est à l'intérieur de ce modèle que l'on essaie d'intégrer les exigences de la pensée philosophique des années 30, une philosophie qui, après Husserl, veut progresser vers l'essentiel. Nous ne discuterons pas ici les interprétations que propose M. Sumpf de la position de Merleau-Ponty, de Sartre, de Foucault. Notons qu'il réserve la meilleure place à G. Granger. Celui-ci a, entre autres, le mérite de fournir du style une définition claire et cohérente. Le style naît d'un surcodage : ce qui est redondance à un niveau devient information à un niveau supérieur.

Cette revue des philosophes lui permet de montrer comment, sous leur influence, des apports nouveaux se sont intégrés au discours critique, psychanalyse, marxisme, linguistique notamment. Ici sont finement caractérisés les apports respectifs de Barthes, Julia Kristeva, Todorov (deux absents de marque : P. Guiraud et Derrida) et ceux des linguistes représentés par les positions de R. L. Wagner et de Jean Dubois sur le problème des rapports entre langue et style, langue et effets de sens ou entre énoncé et énonciation.

Il propose alors une interprétation historique des tensions qui se marquent à l'intérieur du modèle socio-culturel. Il y voit la suite de l'antique débat entre analogistes et anomalistes. Ceux-ci, des stoïciens au nominalisme médiéval, puis anglais jusqu'à B. Russell, proposent divers modèles pour intégrer l'anomalie, en somme l'écart.

C'est dans cette lignée que l'auteur situe sa propre stylistique : une paraphrase du texte visant à le « désambiguïser » (Toujours optimiste, il estime que les homonymies se « lèvent nécessairement » (p. 85) : ceux qui ont pratiqué la traduction automatique aimeraient

pouvoir dire avec lui que l'ambiguïté de *jalousie* est toujours levée par le contexte « jalouse de la maison, jalouse de la femme », mais combien de fois ne trouve-t-on pas de phrases comme : la jalouse de ma voisine va causer un malheur !). Cette ambiguïté peut tenir au chant (et l'on accordera sans peine que « Colorless green ideas sleep furiously » est parfaitement acceptable sous la plume d'un poète) ou au cri et au tableau. Ceux-ci comportent dans les connotations (surtout historiques), dans la logique propre des thèmes et des métaphores les éléments de la paraphrase.

En conclusion, livre riche d'idées et de talent, qui suscitera certainement de nombreux commentaires (l'ouvrage comporte de surcroît, outre une abondante bibliographie, un choix de textes : la conférence de R. Jakobson sur *Linguistique et poésie*, la célèbre étude du même auteur avec Lévi-Strauss sur *Les chats* de Baudelaire ; de Lubomir Deložel, *Vers la stylistique structurale* et deux notes de l'auteur sur l'analyse statistique des styles et sur la grammaire générative et le problème du style).

J. STEFANINI.

80. Michael RIFFATERRE. — *Essais de Stylistique structurale*, présentation et traduction de Daniel Delas. Flammarion (« Nouvelle Bibliothèque scientifique ») Paris, 1971, 364 p.

« Michael Riffaterre a consacré une partie importante de ses travaux stylistiques à une réflexion heuristique et méthodologique qui n'a, semble-t-il, pas encore reçu toute l'attention qu'elle mérite », écrit Alain Hardy dans son bel article *Théorie et méthode stylistiques* de M. Riffaterre (« Langue française », 3, sept. 1969, pp. 89-96). L'entreprise de D. Delas aidera sans nul doute à mieux faire saisir l'intérêt de l'œuvre du grand stylisticien américain : il nous offre, commodément réunis en un volume, plusieurs essais de M. Riffaterre, précédemment publiés en français ou en anglais dans différentes revues. Mais il ne s'agit pas d'un simple recueil : les études regroupées ont été refondues ; l'auteur et D. Delas ont travaillé en commun à l'établissement du texte, et ce travail de réflexion critique les a conduits à modifier de façon parfois considérable le texte initial : « Nous avons essayé, par la typographie et la présentation, de faire sentir ce dialogue de l'auteur avec lui-même, et parfois, du traducteur avec l'auteur. »

Nous renonçons d'autant plus volontiers à analyser ici l'œuvre de Riffaterre qu'A. Hardy et D. Delas lui-même, dans une excellente préface, documentée et pertinente (malgré quelques naïvetés) ont

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

su faire le point comme il convenait. Nous nous bornerons à décrire brièvement le contenu de ce livre, que tous les stylisticiens voudront connaître. Le volume est divisé en trois parties, subdivisées en chapitres.

La première partie, *Questions de principe* (pp. 27-145) contient les chapitres suivants :

Chapitre premier : Critères pour l'analyse du style.

Chapitre 2 : Le contexte stylistique.

Chapitre 3 : Problèmes d'analyse du style littéraire.

Chapitre 4 : Vers la définition linguistique du style.

Chapitre 5 : La fonction stylistique.

La seconde, *Les Mots* :

Chapitre 6 : Fonction du cliché dans la prose littéraire.

Chapitre 7 : L'étude stylistique des formes littéraires conventionnelles.

Chapitre 8 : La poétisation du mot chez Victor Hugo.

Chapitre 9 : La vision hallucinatoire chez Victor Hugo.

Chapitre 10 : En relisant les *Orientales*.

La troisième, *Textes* :

Chapitre 11 : Le formalisme français.

Chapitre 12 : Les *Antimémoires* d'André Malraux.

Chapitre 13 : *Les Chats* de Baudelaire.

André ESKÉNAZI.

81. Albert HENRY. — *Métonymie et Métaphore*, Paris, Éditions Klincksieck, 1971, 1 vol. 160 p. [Bibliothèque française et romane p. p. le centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg. Série A. Manuels et études linguistiques 21].

Je conseille au lecteur de commencer par les *considérations latérales* sur lesquelles se clôt l'ouvrage (p. 143-156). Elles livrent le fil qu'il ne faut pas quitter un instant durant le parcours du reste. Peu d'auteurs savent s'écartier, sans en avoir l'air, des chemins battus aussi fructueusement que M. A. Henry. C'est qu'il possède les qualités requises de qui veut renouveler une question de style : la compétence en matière de rhétorique, l'art de lire joint à une merveilleuse mémoire des textes ; enfin, ce qui ne

s'apprend pas, une sensibilité à la littérature qui lui permet si non de « percer » du moins d'évoquer justement, dans le minimum de mots, les « mystère(s) d'une synthèse heureuse, faite d'un message conceptuel et affectif et du système d'expression qui l'a traduit linguistiquement et structurellement ». Jamais n'est ni ne sera percé le secret du bonheur de telle création. Qui peut définir ce qui la rend plus heureuse qu'une autre ? Du moins l'approche-t-on en compagnie de quelques rares esprits aptes à l'appréhender dans l'émotion. Seuls, ils préservent la stylistique de la médiocrité.

R.-L. WAGNER.

82. René THIMONNIER. — *Code orthographique et grammatical*, Paris, Hatier, 1970, 1 vol. 319 p.

Cet ouvrage complète *le système orthographique du français* (Plon, 1967) dont nous avons rendu compte. C'est pourquoi nous le signalons. Il est touffu et embrasse beaucoup de choses. Des élèves s'y perdraient. Même comme livre du maître, il aurait gagné en efficacité, me semble-t-il, si l'imprimeur avait mieux fait ressortir les points épineux de l'orthographe et les règles empiriques qui aident à déjouer leurs pièges. La grammaire, des justifications qqfois superflues occupent trop de place. Quoi qu'il en soit, les enseignants des trois degrés auront à utiliser ce livre, puisqu'une réforme de l'orthographe n'est pas pour demain. En le compulsant, en l'annotant, ils apprendront à en graduer le contenu suivant l'âge et la formation de leurs élèves. Leur collaboration permettra sans doute à l'auteur et à l'éditeur d'en tirer un livre maniable, mieux adapté aux besoins de jeunes utilisateurs.

R.-L. WAGNER.

83. J. O. GRANDJOUAN. — *Les linguicides*, Paris Didier, Édition internationale, 1 vol., n° 8, 318 p.

L'ouvrage se divise en cinq parties. Une note nous avertit que la première partie, « Considération préliminaire sur les mots d'emprunt, l'usage, l'impudence des auteurs et le désarroi du public » est antérieure de dix ans au reste de l'ouvrage. Une différence de ton peut en effet y être notée. C'est que M. J. O. Grandjouan y pose les fondements théoriques de sa polémique. Il se démarque des

puristes en présentant l'emprunt comme un fait de langue naturel (« car une langue est toujours victorieuse de ses emprunts », p. 3), en affirmant que « le néologisme est l'oxygène du vocabulaire », et que « le concept de langue pure est aussi chimérique que celui de race pure » (p. 5). Mais c'est pour enchaîner immédiatement que « l'attitude des antipuristes est indéfendable » parce qu'ils se contentent d'observer ce qui se produit. Or la réalité selon M. J. O. Grandjouan, est que « il ne s'agit plus de correction ou d'incorrection, de néologismes ou de termes acceptés. Il s'agit d'un scandaleux tripatouillage de notre langue ».

On a tout de suite reconnu le ton indigné et l'attaque incisive du polémiste. Oubliant sans doute que parmi les maux qu'il dénonce figure la « métaphore qui prend le mors aux dents » il ordonne sa mise en accusation selon des désignations tirées de la médecine. Deuxième partie. Le malade et la maladie, troisième partie, foyers d'infection ; quatrième partie, les linguicides ; cinquième partie, les remèdes.

Dans la deuxième partie (p. 27-33), l'auteur établit le « diagnostic » de la maladie : ce sont « les foyers d'infection » qui menacent cinq qualités fondamentales présentées comme définissant le « génie de la langue française », clarté, précision, sobriété, tenue, élégance. Dans la troisième partie (p. 38-153) l'auteur analyse les vices de langage qui s'installent dans le français écrit. En réalité, faisant montre souvent de grandes qualités d'analyste, il dresse un tableau des ambiguïtés et de ce qu'il est convenu d'appeler les « difficultés de la langue française » et il suggère les moyens de les tourner ou de les résoudre. Telles sont par exemple les relatives à valeur globale ou partielle, selon que la virgule est absente ou présente entre l'antécédent et le pronom relatif, les phrases où l'emploi du verbe passif forme anacoluthe par rapport à un gérondif initial.

On a hâte de savoir qui sont ces criminels appelés « linguicides ». Ce sont dans l'ordre, l'école, l'administration, les traducteurs, la presse, la réclame, les puristes. L'école, en enseignant la grammaire, l'orthographe et la rédaction « fait la guerre au français vivant au nom d'un français qui n'a jamais existé ». L'administration se complaît dans sa langue administrative encombrée de formes participiales et de passifs impersonnels, de vocables semi-technique empruntés au vocabulaire des sciences humaines et juridiques. Les traducteurs, il ne s'agit pas de ceux qui s'adonnent à l'art de la traduction, mais de ceux qui se livrent aux traductions utilitaires où l'original étranger l'emporte toujours sur le texte français, ceux qui se contentent de rendre *hot-spot* par « point chaud ». La presse écrite, dans la recherche du sensationnel, a recours soit aux expressions condensées outre mesure soit à la grandiloquence adjectivale. Quant aux journalistes de la presse parlée, ils sont incapables de

prononcer avec naturel un texte écrit ou d'articuler correctement les termes étrangers. L'auteur manifeste une certaine tendresse pour la réclame, productrice de nouveaux vocables, mais il lui reproche l'usage d'expressions trop condensées, l'abus de noms propres et la suppression de l'article, l'amour des mots en *-ateur*.

Les plus malmenés sont les puristes, c'est-à-dire les chroniqueurs de langage des journaux ou revues. J. O. Grandjouan ne leur pardonne pas de « stériliser » la langue par une position purement négative. Chacun, sous un pseudonyme bien transparent, reçoit son paquet, même ceux qui sont qualifiés de « linguistes » en raison de leurs descriptions objectives des faits de langue. Car, au même titre que l'école, ils sont coupables par leur passivité.

Après un tel réquisitoire on s'attendait à des propositions constructives dans la cinquième partie intitulée « Les remèdes ». L'auteur s'y défend de tout « protectionnisme stérilisant ». Il ne réussit pas à nous convaincre de l'efficacité des interventions qu'il préconise : Les « puristes » se constitueront en une sorte de jury dont l'arbitrage en matière de langage sera réglementé par la loi et rétribué. Dans l'administration « un rédacteur sera commis à la révision » des textes élaborés par les techniciens. Pour la réclame, il sera suffisant d'enlever aux « réclamiers » la propriété des mots créés, d'interdire les majuscules et les guillemets. Dans la presse sera instituée une pénalisation financière pour chaque infraction commise. Les traducteurs seront sévèrement sélectionnés par un concours d'entrée. Enfin l'enseignement du français devra être complètement rénové à l'école primaire, où on apprendra à l'enfant à s'exprimer librement et spontanément avant de le paralyser par l'enseignement de l'orthographe et de la grammaire. De toutes ces propositions, c'est sans doute celle qui retient le plus l'attention, dans une période où la réforme des études de français est à l'ordre du jour.

L. GUILBERT.

84. T. E. HOPE. — *Lexical Borrowing in the Romance Languages. A critical Study of Italianisms in French and Gallicismes in Italian from 1100 to 1900.* Oxford, Basil Blackwell, 1971, 2 vol. t. I, xiv-354 p., t. II, p. 357 à 782. [Language]

Dans les sections de l'H. L. F. où il expose les mouvements de vocabulaire, F. Brunot n'avait eu garde de négliger les emprunts. Ces faits sont passionnantes à tous points de vue. Le français possède un lexique composite. A date ancienne la structure des ensembles

de vocabulaire manifeste déjà une tension très nette entre les unités lexicales issues du latin et celles que les Gallo-Romans avaient retenues du francique.

A lire la bibliographie qui clôt le t. II de cet ouvrage (p. 743-752, avant l'*index verborum* et l'*index rerum*), on est surpris du nombre assez restreint des recherches conduites sur les emprunts. Centrée sur celles qui concernent le domaine franco-italien, cette liste n'est pas exhaustive (1). N'y figurent pas, par exemple, des études de G. Frederici et de J. Melander sur des termes orientaux publiées entre le moment où B. H. Wind avait achevé en 1928 *Les mots italiens introduits en français* et celui où Fr. Mackenzie soutenait sa thèse sur les relations de *L'Angleterre et de la France d'après le vocabulaire* (Paris, Droz, 1939). M. T. E. Hope a réservé une place à Fr. Mackenzie, sans doute parce que le plan de son propre travail se modèle un peu sur celui de ce prédécesseur. Mais alors, puisque le point de vue méthodologique entrait en jeu, il aurait pu rappeler la thèse de M. R. Arveiller. En revanche l'auteur ne pouvait pas connaître celui de M. Cagnon et S. Smith sur le *Vocabulaire de l'archilecture de 1500 à 1550* (*Cahiers de lexicologie*, 1971, fasc. 18 et 19).

Quoi qu'il en soit, on devait rappeler d'entrée de jeu les circonstances qui confèrent au présent ouvrage une réelle importance dans le double domaine de la lexicologie et de la lexicographie. Les inventaires méthodiques de cette sorte sont rares. Nous sommes bien satisfaits de posséder celui-ci. Beaucoup de gratitude est due à son auteur quand on songe à la somme de lectures, de vérifications et de tâches ingrates qu'exigeait cette enquête.

Au vu de l'index, le nombre total des entrées n'est pas loin d'atteindre trois mille cinq cent mots. L'examen de ceux-ci suit la chronologie. L'auteur n'est évidemment pas dupe des tranches séculaires. Elles sont factices. Les faits de toute sorte qui suscitent des mouvements de vocabulaire se dispersent au cours du temps et nulle part ne coïncident avec le terme ou le début d'un siècle. Mais les moyens ne manquent pas de corriger ce que cette division a d'artificiel. L'auteur y a recours dans les commentaires qui, à

(1) En ce qui concerne l'étymologie, le renvoi à Grandsaignes d'Hauterive ne se justifie pas. En ce qui concerne le matériel lexical, l'auteur aurait pu exploiter la thèse de M. B. Quemada ainsi que la liste considérable des lexiques ou dictionnaires plurilingues, monolingues qui l'accompagnent. Si j'avais pu la consulter alors elle m'eût épargné quelques menues erreurs dans une notice sur *chevaleresque* que M. T. E. Hope mentionne aimablement. Voilà où conduit le manque de coordination dans nos recherches respectives. Il faudrait aussi citer la collection des *Cahiers de Lexicologie* publiés par Didier, sous la direction de M. B. Quemada, ainsi que celle des *Compléments aux dictionnaires français* publiés à Besançon sous la direction du même chercheur.

la fin de chaque chapitre, accompagnent les listes d'entrées. D'ailleurs il n'est pas inutile de pouvoir comparer en gros, période par période, les volumes respectifs des emprunts faits par les Français et par les Italiens. La disproportion, très forte, s'inverse à mesure que le temps avance. Pour le *xvi^e* siècle, à peine soixante-quinze entrées de mots français en italien contre près de quatre cent trente mouvements inverses. Pour le *xix^e*, je compte, sauf erreur, soixante-dix-huit entrées de mots italiens en français contre plus de sept cent entrées inverses. On s'y attendait, mais comme il est utile de pouvoir se faire une idée un peu précise des ordres de grandeur !

Chaque entrée renseigne sur la date à laquelle un mot d'une langue est attesté dans l'autre, sur la source qui atteste l'emprunt, sur les débats auxquels, éventuellement l'emprunt a donné lieu, sur l'étymologie du terme emprunté, sur sa valeur sémantique et ce qu'elle devient dans la langue emprunteuse (cf. *abat-jour*, t. II, p. 461), enfin sur certaines conséquences de l'emprunt (cf. *contralto* délogeant *haut contre*, t. II, p. 359).

Tout cela est encadré de quelques pages (t. I, p. 3-23) où l'auteur expose son but, sa méthode, et une large synthèse terminale (t. II, p. 577-742). Les visées de M. T. E. Hope sont essentiellement philologiques et historiques. De fait ses propres lectures et les études qu'il exploite aboutissent souvent à rectifier l'H. L. F. et à antider à pas mal d'emprunts (cf. t. I, p. 9 et 10). Les réflexions terminales, qu'elles portent sur les problèmes formels inhérents à l'emprunt (rôle des modèles, procédures d'adaptation des signifiants), sur les problèmes sémantiques (changements de sens, altération des valeurs) ou sur le néologisme, sont saines. Leur portée dépasse la question particulière des emprunts franco-italiens. Illustrées d'exemples, rédigées dans une langue accessible, exempte de jargon et de pédantisme, ces pages rendront service aux chercheurs qui, sur d'autres domaines, suivront l'exemple de M. T. E. Hope.

Il va de soi que, dans le détail, les spécialistes découvriront, à l'usage, quelques points à rectifier. L'auteur considère d'ailleurs sûrement le premier que ces recherches, si minutieuses soient-elles, ne sont pas à tenir pour définitives. Tributaire de travaux antérieurs, il ne peut se flatter que ses propres lectures épuisent toutes les sources de documentation. Mais d'ores et déjà la somme qu'il présente épargnera aux chercheurs à venir maints faux-pas et maintes relectures devenues inutiles. C'est là son mérite essentiel.

Si, comme on l'espère, l'ouvrage devait être réédité et complété, on souhaite que M. T. E. Hope y insère — au moins pour les époques classiques (*xvi^e-xviii^e* siècle) — des données sur les voies qu'ont suivies les mots empruntés, les organes de diffusion des

termes techniques, les centres dans lesquels entre techniciens de la même spécialité se créent ces sortes de langues mixtes qui favorisent tant les échanges de vocabulaire. Dans les études de M. B. E. Vidos comme dans la thèse de M. R. Arveiller la caractérisation des milieux est très évocatrice. On ne pouvait pas attendre qu'elle fût poussée très en détail dans un ouvrage qui embrasse un laps de temps considérable. A défaut, bienvenues seraient toutes références aux documents et aux travaux qui permettent de reconstituer les contextes socio-historiques de ces emprunts. Seuls ces contextes éclairent la valeur et la portée des mouvements de vocabulaire. On ne congoit plus, aujourd'hui, que la lexicologie traite des mots sans les rattacher aux hommes qui les véhiculent et sans évoquer les circonstances (à chaque époque différentes) dans lesquelles ces unités lexicales se transmettent et s'échangent. Des indications là-dessus n'alourdiraient pas beaucoup la bibliographie. Elles accroîtraient singulièrement l'importance de ce précieux instrument de travail.

R.-L. WAGNER.

85. *Colloque de dialectologie franco-provençale organisé par le Glossaire des patois de la Suisse Romande*. Neuchâtel 23-27 septembre 1969. Actes publiés par Zygmunt Marzys avec la collaboration de François Voillat. Faculté des Lettres, Neuchâtel. Librairie Droz, Genève. 1 vol. in-8°, viii-256 p. [Université de Neuchâtel. Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres. Trente quatrième fascicule].

Pour étroit qu'il apparaisse au sein du vaste domaine roman le secteur franco-provençal n'en est pas moins un de ceux qui soulèvent maintes questions difficiles : quant à la constitution de ses limites, quant aux limites elles-mêmes (contours), quant aux différents traits qui caractérisent ce dialecte. Le projet d'une rencontre où des spécialistes qualifiés fissent le point de ces problèmes était bon. Ce genre de colloque est, à mon sens, bien meilleur que de vastes congrès, réunions agréables, certes, mais au cours desquelles l'attention s'éparpille du fait de la diversité excessive des sujets traités. « Nous pensions, écrit M. Jean Rychner dans la préface, que l'unité du sujet ferait l'unité du colloque. Or à relire ces communications et ces rapports d'un niveau scientifique si remarquable, ce n'est pas tant l'unité du sujet franco-provençal qui frappe que le caractère complémentaire de méthodes différentes. » On ne saurait mieux définir ce qui, dans ce volume,

COMPTES RENDUS 1972

suscite l'intérêt du lecteur : une dialectique entre deux voies d'approche. Intérêt ajouté du fait que chacune des études présentées ici est reprise, discutée, comme dans un contre-chant, par un rapporteur critique. Les communications groupées dans la seconde et la troisième partie du volume traitent, au fond, de la fonction du franco-provençal en tant qu'idiome. Celui-ci dénote sa particularité par une grammaire (cf. *Grammaire patois*, p. 101-150). N. B. « patois » ne semble pas un terme heureux dont M. Pierre Knecht et Mme Brigitte Horiot étudient quelques traits tant anciens que modernes. Que, du fait de son contact avec deux langues de culture — le latin puis le français — cet idiome ait en de plus en plus de mal à assurer par lui-même sa fonction — servir à l'intérieur de limites données d'instrument d'entente pour un ensemble d'actes de communication publiques et privées — cela ressort à l'évidence des études qui se succèdent sous le titre de « patois et langue de culture » (p. 151-246). Lorsque le latin cède, dans des pièces administratives, il s'efface moins devant du franco-provençal que devant un idiome qui véhicule déjà du français. Tous ceux qui s'intéressent aux particularités contradictoires si curieuses de ce qu'on appelle un parler régional tireront grand profit des communications de M. Zygmunt Marzys (*Les emprunts au français dans les patois*), de Mme Rose Claire Schule (*Comment meurt un patois*) et de M. François Voillat (*Aspects du français régional actuel*). Ils abondent en exemples frappants bien illustrés et éclairés par des cartes.

Bien que le rapport, si suggestif, de M. Helmut Lüdtke p. 69-73 ne semble pas avoir réuni l'adhésion unanime des congressistes, il me paraît avoir montré d'une manière pertinente que les communications présentées en tête du volume « Formation et limites du franco-provençal », p. 1-100, ont une autre portée. Le dialecte y est ici conçu comme une *notion* ; la difficulté étant de définir l'unité, la spécificité de celle-ci à l'aide de paramètres variables dont l'interprétation est délicate : les limites actuelles du franco-provençal — surtout celle du nord — sont en retrait sur les anciennes. L'idiome lui-même est phonétiquement et morphologiquement diversifié, pauvres et insuffisamment cohérentes sont les données anciennes portant témoignage sur la romanisation de ce domaine et sur l'impact « burgonde ». Il en résulte que suivant l'optique des chercheurs, les critères retenus par eux (lexique ou grammaire), cette notion qui a la valeur d'un concept opérationnel a varié et varie encore sensiblement. Toutefois, à bien lire ces communications, en particulier les trois premières (M. Pierre Gardette : *la romanisation du domaine franco-provençal*, M. Ernest Schule : *le problème burgonde vu par un romaniste*, M. Michel Burger : *à propos de la limite nord du franco-provençal*), on voit très bien se profiler en filigrane ce problème de la fonction d'un idiome tendant

très tôt à conquérir une sorte d'autonomie par l'amalgame de données élémentaires hétérogènes.

Cette partie du volume n'est pas moins riche que les deux autres en exemples qui, pour le vocabulaire en particulier, constituent une véritable somme (on regrette à ce propos que l'ouvrage ne se termine pas par un index). Et on saura gré aux participants qui, à l'occasion de ce colloque ont dressé une bibliographie à jour des travaux touchant la question qui relevait de leur compétence.

R.-L. WAGNER.

86. *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, t. V, fascicule 50, paginé 57-112 ; fasc. 51, Index des formes françaises et latines des tomes I-IV, 62 pp., fasc. 52, paginé 113-168. Neuchâtel et Paris, V. Attinger, 1969-70. — 69^e et 70^e rapports annuels, 1967-1968, Neuchâtel, P. Attinger, 1969, 29 pp. — 71^e et 72^e rapports annuels, 1969-1970, Neuchâtel, P. Attinger, 1971, 12 pp.

Le fascicule 51 contient un ample index des formes françaises et latines. Il est dû à M. Pierre Knecht, assisté de M^{me} Renée Lesserre. Le plan initial n'avait pas prévu d'index, mais la nécessité de cet instrument de travail est apparue pour faciliter la consultation du glossaire et l'utilisation de ses richesses.

Les fascicules 50 et 52 contiennent la suite des mots à préfixe dé-, auxquels M. E. Schüle a consacré des pages brèves, mais substantielles, aux pages 3-5 des 71^e et 72^e rapports annuels.

Les formations en dé- sont nombreuses et originales, plus riches qu'en français. Citons : *dèbansi* « quitter son banc » ; — *dèbékeynè* « déguerpir », « dégringoler », *dèbékouèli* « guérir une écorchure » ; — *dèbèsi* « séparer en deux », « écarter » ; — *dèblyèla* « dépouiller un arbre de ses branches, de ses feuilles, de ses fruits » — *dèbàrdəna* « faire un grand bruit (canon, tonnerre, avalanche) » (fait sur *bourdonner*) ; *décharmer* « détruire les effets d'un sort ».

Les parlers ont gardé le verbe *décombrer* « déblayer ». D'autres mots sont empruntés au français populaire, ainsi *débagouler* « vomir » et « parler abondamment ».

Certains mots offrent des évolutions sémantiques locales : *décharner* a pris le sens de « fatiguer », « exténuer ».

En dehors de ces définitions lexicographiques très précises et accompagnées d'exemples de français local et de patois, on trouve un important matériel folklorique. L'article *décembre* contient des

« dictions et proverbes ». L'auteur du mot *décroîtl* donne des formules et des prières pour guérir le dépérissement (sens de *décroîtl*) et des pratiques pour soigner le malade.

Les instruments de la vie rurale sont illustrés de photographies et de dessins ; ainsi le *déchargeoir*, cuve où l'on verse la vendange ; le *déchaussoir*, houe qui sert à déchausser les ceps de vigne et à planter le maïs.

Peu de mots sont mentionnés en dehors de ceux qui comportent le préfixe *dé*. Citons *dèche* qui, outre le sens de « misère », qui vient du français populaire, a le sens matériel de « déficience physique du bétail » et celui de « défaut de caractère des personnes ». *Dè bè* (ou *de bec*) a pris le sens de « debout ». *Dədə* (*de dos*) est devenu préposition et adverbe avec le sens de « sous », « dessous ».

G. GOUGENHEIM.

87. *Istoria limbii române*, volumul II, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti, 1969, 464 pages.

Ce deuxième tome de l'histoire de la langue romaine a été rédigé par treize linguistes ; chaque chapitre a été soumis à une révision collective et la coordination de l'ensemble de l'ouvrage a été assurée par un comité. Le livre se divise en trois parties : la première est consacrée au « *Latin danubien* » (p. 21-186), la deuxième au « *Roumain commun* » (p. 189-309) et la troisième aux « *Influences* » (p. 313-374). Les faits sont examinés avec méthode et les problèmes difficiles, restés sans solutions ne sont pas escamotés (c'est d'ailleurs, en général, un des mérites de la jeune école linguistique roumaine). La période étudiée s'étend entre le *v^e* et le *viii^e* s. et c'est I. Coteanu qui a assumé la tâche, combien délicate et malaisée, de la délimitation chronologique. D'après l'auteur c'est seulement à partir du *v^e* s. que le latin danubien aurait commencé à se distinguer du latin de Rome (p. 15). Personnellement nous pensons que ce processus débute plus tôt : le départ, à la fin du *iii^e* s. (l'abandon de la Dacie a lieu entre 269-275) de l'armée, de l'administration et de la classe fortunée et instruite, implique la disparition, dès cette époque, des agents de sauvegarde de la norme romaine ; disparaît en même temps l'impératif de l'homogénéité : les romanophones de Dacie ne sont plus tenus, afin d'assurer la communication avec les autres régions de l'Empire, de pratiquer un système linguistique sensiblement identique à celui d'Ibérie, de Gaule ou d'ailleurs. Le phénomène d'adéquation psycho-somatique, responsable de l'évolution des langues, et partant, du morcellement

linguistique de la Romania, s'amorce sans doute, dès cette époque dans les régions Carpatho-Danubiennes.

Que penser de l'influence slave ? I. C. en place le début à partir du IX^e s. Mais il nous semble difficilement concevable d'admettre, d'une part, que la conquête romaine et la coexistence daco-latine aient déclenché partiquement d'emblée, un phénomène de croisement et d'assimilation linguistique, et, d'autre part, que les invasions (V^e-VI^e) et la coexistence latino-slave n'aient pas déterminé avant la date postulée par I. C. un processus d'osmose linguistique, qui se terminera avec l'assimilation des slavophones.

L'absence de tous documents rend la reconstruction du roumain entre le V^e et la VIII^e s. particulièrement difficile, mais aussi particulièrement passionnante. Les auteurs ont dominé leur matière et certains chapitres sont remarquables d'intelligence et de pertinence.

On doit remercier l'Académie roumaine d'avoir pris l'initiative de publier cette histoire de la langue roumaine. Deux volumes ont déjà paru (le premier en 1965) et nous sommes parvenus à peine à la fin du VIII^e s. : l'entreprise s'annonce comme devant prendre des proportions considérables. De même, on doit féliciter cette Institution d'avoir confié la rédaction de l'ouvrage à un groupe de spécialistes. On formulera pour finir deux vœux : que la parution des autres tomes ne tarde pas trop, et que les matériaux soient examinés avec une rigueur et une méthode « classiques », donc on souhaitera une présentation toujours exclusivement « objective » des faits et non une interprétation déjà « engagée » en faveur de tel ou tel courant linguistique, comme c'est parfois le cas pour la partie consacrée à la phonétique. Les jeunes roumanisants doivent trouver dans ce traité, avant tout, des faits de langue, et une méthode rigoureuse et scientifique de travail : le choix d'une doctrine linguistique ne doit intervenir qu'après.

Octave NANDRIS.

88. Fulvia CIOBANU et Finuța HASAN. — *Formarea cuvintelor în limba română*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, București, 1970, xvi+332 pages.

F. C. et F. H. publient le premier volume d'une série consacrée à la formation des mots en roumain dont les suivants auront pour objet la préfixation et la suffixation. L'initiative de cette série de travaux revient à Al. Graur et la préface de ce premier tome, qui

traité de la composition, est signée par Mioara Avram. L'ouvrage est le résultat de recherches de longue haleine, dont les travaux préliminaires ont été assurés par une équipe de chercheurs. La lecture et la discussion des chapitres rédigés, ont été assurées par un certain nombre de linguistes roumains (cfr. p. xvi). C'est un travail à la fois synchronique et diachronique. Dans ce dernier domaine sont distinguées, judicieusement, trois époques : la première concerne la période prélittéraire, la deuxième va jusqu'à la fin du XVIII^e et la dernière comprend le roumain moderne. L'examen de l'état actuel de la composition couvre un large éventail qui va de la langue littéraire et technique à la langue populaire, voire familiale. Les procédés roumains de composition, classés d'après un critère morphologique, ne sont pas considérés isolément, mais placés communément dans un contexte roman et sporadiquement même non roman. L'étude de l'origine des procédés et des formants, des premières attestations, des éventuelles évolutions, de la valeur stylistique et de la potentialité créatrice, etc., assurent à ce livre un attrait particulier et continu. Cette impressionnante masse de matériaux, interprétée avec intelligence et magistralement dominée (les résumés-conclusions à la fin de chaque chapitre en font foi), est classée, d'après la structure des formants, en trois catégories : a) mots entiers, existant aussi indépendamment (*floarea-soarelui* « la fleur du soleil » = héliotrope, tournesol), b) mots inexistants indépendamment (*bicefal* « bicéphale »), et, c) mots composés de sigles ou de parties de mots (CFR : chemins de fer roum., *aprozar* : *aprovisionare* + *zarzaval* = approvisionnement + légumes). Des faits malaisés à classer et à définir (qu'on esquive habituellement) sont consignés pour que le lecteur ait la possibilité de les interpréter à sa guise : cela relève d'une profonde honnêteté scientifique. Des considérations de linguistique générale se dégagent de la lecture : ainsi la composition verbale est faiblement représentée car les concepts « actionnels » augmentent moins que les « actants » ou les compléments ; le décalage quantitatif entre la composition populaire et la composition de la langue littéraire est de plus en plus accusé, en raison du développement de la civilisation citadine et du conservatisme du monde rural, etc.

Cette monographie ne comprend pas un inventaire exhaustif de tous les mots composés du roumain ancien et moderne. Par contre nous pensons — les auteurs « espèrent » (p. xii) — qu'il contient le catalogue complet des procédés auxquels cette langue a eu recours pour étoffer son vocabulaire. Ce livre a été rédigé avec une remarquable rigueur scientifique et une méthode de travail qui inspirent une confiance sans réserve. Terminons en signalant un autre mérite de ce traité, qui fait défaut dans nombre de langues romanes et non romanes : les auteurs ne se sont pas laissé appâter par des

spéculations, souvent aussi brillantes que vaines, et par une terminologie obscure qui n'est pas à confondre avec une pensée profonde ; ils ont donné au roumain un traité de base qui pourra être éventuellement complété, amendé, sollicité pour des interprétations doctrinales, mais qui ne sera pas à refaire.

Octave NANDRIS.

89. COTEANU I. — *Morfologia numelui în protoromână (româna comună)*, Editura Academiei Republicii Socialiste România, Bucureşti 1969, 160 pp.

L'étude de la morphologie du nom en protoroumain implique l'examen d'un certain nombre de problèmes de base de la linguistique roumaine, dont celui de l'époque de formation de ce système linguistique et de sa fragmentation en quatre dialectes : le roumain, l'aroumain, le méglénoroumain et l'istroroumain. L'auteur examine les hypothèses déjà émises et en formule d'autres. Cependant comme aucun document nouveau et décisif n'est versé au dossier controversé de ces datations, les thèses de I. C. ne présentent pas non plus un caractère irréfutable.

La structure morpho-phonologique du nom (p. 28-142), de l'adjectif (p. 143-152) et du numéral (p. 153-160) est définie à partir de faits de langue essentiellement roumains et aroumains ; le latin et certains idiomes romans sont également pris en considération. Entre autres problèmes, I. C. discute celui de l'enclise de l'article défini : il pense qu'il ne s'agit pas d'un calque thracodace, car dans ce cas (p. 99) « *ille* aurait dû devenir article spontanément, déjà en latin danubien, et être aujourd'hui bien plus fréquent que dans les autres langues romanes ». Mais le latin carpatho-danubien ne pouvait, dès cette époque, se différencier foncièrement en phonétique, morpho-syntaxe et en vocabulaire du latin parlé dans les autres provinces de l'empire, car la norme latine devait être suivie sous peine d'incompréhension. En outre, l'emploi de l'article et sa fréquence dans l'énoncé, relèvent d'un fait psychique, explicité seulement dans le discours et, par conséquent, dans ce cas son évincement ou ses emplois pléonastiques ou anaphoniques, pour des raisons de « servitudes grammaticales », peuvent être aisément déterminés.

I. C. discute aussi le double résultat (*elu*, pron. pers., et *-lu*, article défini) de *illu* (p. 128 ss). D'après l'auteur, *-lu* serait une création analogique d'après *pomi* + **eli* qui aboutit à *pomili* « grâce

à une assimilation régressive normale » (s'agit-il d'une dilation régressive **eli > ili*, ou bien d'une assimilation progressive exercée par *-i*, désinence de *pomi*, sur *e-* de *eli* ?) ; **pomili* évoluerait ensuite à **pomil'i*. Ainsi c'est la forme *-l'i* du pl. qui serait responsable de l'apparition, par opposition, de *-lu* au sg. Cependant, on ne voit pas pour quelles raisons **pomi + eli* aboutirait à **pomil'i*, grâce à une dilation régressive ou à une assimilation progressive et les mêmes phénomènes phonétiques n'auraient-ils pas créé l'équivalent : *pomu -elu > pomulu* ? Le double résultat *elu* et *-lu* est à imputer, pensons-nous, à l'accent et non à un besoin inéluctable de symétrie, d'opposition. *Illu* aboutit à *elu* pron., en raison de son emploi autonome et tonique dans la phrase ; inaccentué et enclitique, le démonstratif latin devenu morphème nominal subit, de même que dans d'autres idiomes romans, l'aphérèse. Comme analogique doit être considérée, par contre, la forme oblique du féminin sg. En effet, la désocclusion de *-ll-* n'a lieu que devant un *-a* inaccentué. (*illa > ea*, *stella > stea*, etc.) : au Génit. Dat., la géminée *-ll* se trouvant au contact d'un *-e* aurait dû se conserver (*illae > ele*, *stellae > stele*) ; donc *ei* (pron. pers.) et *-ei > i* (art. défini) sont des créations analogiques d'après le Nom + Accus. *ea*.

Ce livre documenté et clair, qui se signale également par l'élégance du style, a le grand mérite de reprendre une série de problèmes ardu斯 de linguistique roumaine, voire romane, et d'essayer, grâce à des méthodes propres à la linguistique moderne, d'ouvrir la voie à de nouvelles interprétations. Est-ce à dire que cette nouvelle approche des faits de langue, conduira à des résultats définitifs ?

Octave NANDRIS.

90. Marius SALA. — *Contribuții la fonetica istorică a limbii române*, Editura Academiei Republicii socialiste România, București, 1970, 193 pages.

M. S. aborde dans ce livre une série de problèmes ardu斯 : il fait presque l'inventaire des questions en litige de la phonétique roumaine, voire romane. Il se propose de donner de « nouvelles explications » à des problèmes, qui depuis environ un siècle ont fait couler déjà beaucoup d'encre, en mettant en œuvre la méthode et les résultats acquis par l'analyse structurale (p. 5). Ces « contributions » se divisent en deux parties : la première (p. 13-85) comprend essentiellement des faits de linguistique romane comparée pour lesquels le roumain sert communément de point de départ ;

la deuxième (p. 87-161) examine des problèmes propres au roumain. Dans la table des matières figurent des titres comme : tendance à l'ouverture de la syllabe romane, sort de la consonne implosive et explosive, métathèse, prothèse, réduction des géminées, palatalisation des consonnes, syncope, etc. La riche bibliographie déjà consacrée à ces problèmes, témoigne de la difficulté et de la complexité de ces phénomènes, et aussi du caractère souvent aléatoire des explications déjà envisagées.

Il nous est impossible d'examiner toutes les solutions proposées par M. S. qui nous paraissent discutables, ce qui veut dire que de brillantes justifications structurales ne s'accordent pas toujours, d'après nous et d'autres romanistes, avec les faits réels. La vie dans toutes ses expressions, y compris linguistiques, ne représente pas, hélas (ou peut-être heureusement), une réalisation géométrique, cohérente, symétrique et rigide de l'esprit.

La tendance à la création de syllabes ouvertes (p. 14 ss.) caractérise certains systèmes linguistiques, mais ce n'est nullement un phénomène inéluctable de la phonétique articulatoire générale (étant donné l'ancienneté des idiomes romans, on peut s'étonner de la survie des syllabes entravées !). Le roumain, ne serait-ce que dans le domaine roman, atteste exactement le contraire, et les quelques rares exemples invoqués où l'on constate, en effet, des évolutions (disparition ou vocalisation) de la consonne implosive, relèvent de la loi d'allègement des groupes insolites, ou devenus tels, dans l'articulation, notamment populaire.

C'est la « tendance plus forte vers un type de syllabe ouverte » en castillan et en roumain qui rendrait compte de la diptongaison spontanée, en syllabe fermée, donc c'est parce que la consonne implosive y a été plus déliquescente (p. 15) que ē acc., et ő acc. en castillan, ont pu se diptonguer. Or nous avons vu que dans ces langues, et notamment en roumain, l'élément implosif se révèle fort et se conserve. La diptongaison requiert, en effet, un certain quantum de motricité que l'absence d'une consonne implosive assure. Cependant, le phénomène peut avoir lieu également en syllabe entravée si ce quantum requis est assuré : c'est, par conséquent, la distribution tensionnelle dans les trois segments de la salve motrice (syllabe), distribution susceptible de varier suivant la structure de la langue, et suivant l'époque, qui motive cette disparité entre les idiomes romans.

Les évolutions *cs* > *ps* (*coxa* > *coapsă*), *cl* > *pl* (*lacte* > *lapte*), *gd* > *bd* (*xrīg(i)dare?* > *răbdare*), *gn* > *mn* (*līgnu* > *lemn*), *qu* > *p* (*qua* > *apă*) et *gu* > *b* (*līngua* > *limbă*) sont interprétées comme des phénomènes d'assimilation, car les « labiales et les palatales (?) sont plus proches des dentales » (p. 147). Pour nous, le passage de la vélaire (*k* ou *g*) dans ces groupes disjoints à la labiale (*p*, *b*, *m*)

est un cas de différenciation préventive, donc de résistance, de force, et il s'accomplit précisément pour éviter une assimilation, réalisée d'ailleurs dans le reste du domaine roman. La structure homogène de ces complexes consonantiques a été transformée en séquences hétérogènes, condition de leur stabilité. Et à ce propos, nous ne partageons pas non plus la thèse de M. S. suivant laquelle la majorité des phénomènes examinés dans ce livre (voy. *supra*) ont leur origine dans les tendances évolutives du latin (p. 5). Ce fonds originel commun de tendances diachroniques du *sermo vulgaris* postulé par l'auteur aurait dû aboutir à des résultats identiques dans toute la Romania et, partant, à un morcellement linguistique sinon nul, du moins insignifiant. Les disparités notées entre les idiomes romans, qui précisément leur donnent une structure propre, sont le résultat d'un certain nombre de tendances postérieures au démembrément et ont été déterminées par des réalités linguistiques et extra-linguistiques différentes, variables suivant l'aire et, éventuellement, l'époque.

Le facteur inducteur de la vélarisation de *e* (acc. et inacc.) à *ă* en roumain serait les labiales et les dentales : *betranu* > *bătrîn*, *peccatu* > *păcal*, *felu* > *făt*, **derapino* > *dărapăń*, *tĕnĕru* > *linăr*, etc. (p. 62). Mais quel est le constituant articulatoire vélaire de ces consonnes, propre à conditionner une vélarisation ? En l'occurrence, il s'agit dans certains cas d'une évolution spontanée de *e* inacc., imputable à la tendance vélarisante du roumain (type *tĕnĕru* > *linăr*), et, dans d'autres cas (*e* acc. > *ă*), d'une évolution favorisée par les labiales, phénomène motivé par la nature de cette série de consonnes qui n'exigent pas une articulation linguale : par conséquent la langue peut prendre spontanément une position vélaire et agir ainsi sur le timbre de la voyelle subséquente.

M. S., en adoptant l'hypothèse de Malmberg sur la disparition des géminées, considérée comme résultat de la tendance romane à disposer de syllabes ouvertes (p. 70), en devient la victime. En effet, le toscan n'a pas seulement conservé les géminées latines, mais il en a augmenté la fréquence grâce à l'assimilation régressive de la consonne implosive : *lacle* > *lalle*, *seplēm* > *settle*, **domna* > *donna*, *săblu* > *sotto*, etc. Martinet songe à une explication par le substrat. Il y a lieu, à notre avis, d'envisager une troisième hypothèse : la tendance inhérente au langage d'évincer du magasin mémoriel les oppositions redondantes. En effet, le latin disposait d'une double corrélation consonantique : *sourde-sonore*, *simple-géménée*. Au moment des croisements linguistiques (latin - langues autochtones), et de la disparition d'une norme (romaine pour nous), se réalise communément une vérification des inventaires distinctifs. Les systèmes linguistiques néo-romans en gestation ont opté entre les deux oppositions originelles latines. Le toscan est seul à avoir

choisi, pour éliminer cette redondance, l'opposition *simple-géminée*, les autres idiomes romans ayant opté pour la corrélation *sourde-sonore*. Les incohérences relevées en toscan à propos du sort de la consonne intervocalique sont à attribuer, pensons-nous, précisément au fait que l'opposition sourde-sonore est y devenue une survivance, non systématisée, non phonologisée.

C'est une explication structurale « asymétrique » (p. 124) qui rendrait compte de la non-diphthongaison de *ő* acc. en roumain : à la série vocalique palatale (*i, e, e*) le latin danubien n'aurait opposé qu'une série vélaire binaire (*u, o*). Les romanophones de l'époque, une fois les rives du Danube franchies, auraient renoncé à l'opposition *o-q* (ils auraient renoncé, de même, à l'opposition *<u-ü<*, dont il n'est pas question ?). L'absence des phénomènes *ü>o* et *ő>uo* doit être attribuée à une neutralisation imputable au facteur chronologique ; ces deux évolutions, peut-être amorcées déjà en latin commun de l'époque impériale, se sont accomplies après l'abandon de la Dacie (fin III^e s.), ce qui explique leur absence en roumain.

D'autres explications proposées dans ce livre pourraient être discutées. Un certain nombre cependant sont inattaquables, c'est pourquoi ces « contributions » sont précieuses et M. S. doit être remercié d'avoir eu le courage de reprendre et de repenser ces problèmes avec intelligence, en s'appuyant sur une riche documentation.

Octave NANDRIS.

91. Teresa POGGI SALANI. — *Il lessico della « Tancia » di Michelangelo Buonarroti il Giovane*. Firenze, La Nuova Italia Editrice, 1969. In-8°, VIII-376 pages [Pubblicazioni della Facoltà di Lettere e Filosofia dell' Università di Milano, LIV. Sezione a cura dell'Istituto di Filologia Moderna, 5.].

Le sujet étudié est particulièrement intéressant. En effet, il s'est créé en Toscane à la fin du xv^e siècle un genre littéraire que l'on pourrait définir : la paysannerie vue par un citadin. Un congrès s'est tenu à Rome, en octobre 1968, précisément sur le thème de « La poesia rusticana nel Rinascimento » (Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1969, 246 pp.). Dans cette tradition le neveu du grand Michel-Ange occupe une place de choix avec la *Tancia* (hypocoristique de *Costanza*), comédie paysanne (*commedia rustica*) qui fut représentée à la cour du grand-duc de Toscane le 25 mai 1611. Buonarroti le Jeune, représentant typique de la

culture des académiciens toscans de l'époque baroque, a eu une intention très méritoire, même si celle-ci reste étrangère à l'art dramatique proprement dit : celle d'insérer dans les dialogues de sa comédie nombre de termes et d'expressions empruntés aux dialectes de la campagne toscane, de même qu'il fera entrer en foule dans son autre comédie, *La fiera*, des idiotismes populaires de la ville même de Florence. Ainsi sauvés de l'oubli, ces toscanismes ont servi en un second temps à enrichir le dictionnaire de la *Crusca* à partir de sa 3^e édition (1691) ; et par l'intermédiaire de ce dictionnaire certains d'entre eux ont pénétré dans l'usage général de la langue italienne. Malgré l'indéniable valeur documentaire de la *Tancia*, le langage de ces paysans de comédie n'est pas toujours authentiquement populaire ; aussi M^{me} Poggi Salani, consciente de l'apport personnel de l'écrivain, a-t-elle été amenée à pratiquer des distinctions et des classements dans les niveaux linguistiques et chronologiques de ce vocabulaire fort riche (attestations anciennes ou contemporaines de l'œuvre, archaïsmes, acceptations modernes d'un terme ancien) et dont l'expressivité, fruit de la fantaisie verbale de l'auteur, est parfois, et consciemment, poussée jusqu'à la caricature. C'est à la nécessité de ce tri que devraient répondre les 12 chapitres de l'ouvrage, s'ils étaient mieux structurés ; mais il n'y a peut-être là que demi-mal, car à ce désordre remédient partiellement les 18 pages à double colonne de l'index, dont une consultation aisée renvoie aux différents passages où un terme est étudié. La fiche de chaque terme comprend la définition et la référence aux textes antérieurs ou contemporains et signale la présence ou l'absence du mot dans les grands dictionnaires italiens. On n'oseraient affirmer que n'apparaîsse pas là et là la tentation de plier quelque peu certains exemples aux besoins de la démonstration, à moins qu'il ne s'agisse plus simplement d'un contrôle insuffisant de l'interprétation desdits exemples. Ainsi, p. 281, non seulement la définition de *figlio* au sens de « personne originaire d'un pays ou d'une ville » est médiocre, mais le renvoi aux *Rime* de Guittone d'Arezzo manque de précision, le terme de *figliuolo* se trouvant employé chez lui tantôt avec la valeur d'« enfant », par exemple dans la canzone XXXII, 91, tantôt avec celle de « personne originaire de ... » dans la canzone XXXIII, 39 et 82. On ne saurait écrire non plus que *figliuolo* n'est documenté qu'au XIV^e siècle, puisqu'il l'est, comme nous venons de le voir, dès le XIII^e siècle (mais l'erreur provient d'une confusion constante commise par le dictionnaire étymologique de Battisti-Alessio entre la chronologie de la vie des auteurs médiévaux et les plus anciens manuscrits qui nous ont conservé leurs œuvres). Citons encore les pp. 44-45 où *crepare* 'morire' est attribué à Guittone d'Arezzo sans autre précision ; la référence doit être, sauf erreur, *Lettore* III, 40 (« *Avaro* [...] *crepa in carne e mendica in core* »), qui traduit

s. Augustin, *Sermo XXXVI* (PL 38, 215) : « *dives [...] in carne crepat, in corde mendicat* » : dans les deux textes le verbe a le sens figuré d'« éclater » et non de « mourir ». En somme un plan plus méthodique, une plus grande rigueur dans le détail de la démonstration, des conclusions partielles et surtout une conclusion générale auraient rendu plus convaincante et aussi plus attrayante la lecture du livre. Tel qu'il est, il offre néanmoins aux philologues et aux historiens de la langue de précieux renseignements sur un aspect non négligeable du vocabulaire italien.

Claude MARGUERON.

92. Greta BRODIN. — *Termini dimostrativi toscani. Studio storico di morfologia, sintassi e semantica*. Lund, C. W. K. Gleerup, 1970, 243 pages [Études romanes de Lund, XIX].

Cette étude diachronique porte sur les adjectifs et pronoms démonstratifs (*esto, queslo, colesto, costui, colestui, quello, colui, ciò, esso*) et les adverbes de lieu — ces derniers connaissant aussi un emploi temporel — (*costi, costà, li, là, ine, quine, ivi, indi, quindi*, etc.). Adjectifs, pronoms et adverbes démonstratifs ont un trait commun, celui de s'organiser en un système ternaire, qui, on le sait, tend dans l'italien contemporain et standard à devenir binaire ; il est à remarquer que dans ce processus de réduction les adverbes résistent mieux que les adjectifs et les pronoms. Subdivisés en six catégories d'après l'étymologie (*iste, ille, hic, ipse, ibi, inde*), ces termes démonstratifs sont ensuite répartis d'après : 1) leur emploi proprement déictique, c'est-à-dire d'après leur position dans l'espace et le temps par rapport à la 1^{re}, 2^e ou 3^e personne ; 2) leur emploi affaibli ou subduit pour renvoyer soit à ce qui précède (rôle anaphorique) soit à ce qui suit (rôle préparatif ou présentatif). Ce deuxième aspect, le moins étudié jusqu'ici, est évidemment le plus intéressant. Un dépouillement attentif de très nombreux textes à partir du XIII^e siècle prouve que la valeur péjorative n'est pas inhérente à *costui, costei, costoro* : ce pronom ou bien indique, jusqu'à la fin du XVI^e siècle, une personne proche du locuteur, ou bien, en particulier chez les écrivains contemporains, a une valeur anaphorique ; quant à l'adjectif (plus rarement pronom) *colesto*, il n'a jamais connu un emploi fréquent et, à côté de son emploi de démonstratif de la 2^e personne, il peut servir (les premiers exemples en remontent au XVI^e siècle, avec Benvenuto Cellini), d'anaphorique sans rapport avec la 2^e personne. Le renforcement de *questo* au moyen de *qui, qua* ou de *quello* au moyen

de *li*, *là* n'apparaît pas avant le XIX^e siècle. Toute la monographie mérite d'être attentivement lue, en raison de sa documentation de première main et du classement très systématique — dans le meilleur sens du terme — du matériel. Voici quelques remarques de lecture. L'auteur nous paraît étendre abusivement jusqu'au XVI^e siècle l'expression de « langue médiévale » (p. 7, n. 2). Dans le dernier exemple de la p. 44, il faut couper le vers après *sapienza* et donner la référence à l'éd. Egidi, Bari, 1940 (que l'auteur n'utilise jamais et ne cite pas dans sa bibliographie) : canz. XLVIII, 71-76. Des sondages dans la comédie italienne du XVI^e siècle auraient sûrement apporté des renseignements précieux sur l'emploi des démonstratifs à cette époque. L'on ne saurait aborder (p. 104, n. 16) le problème de l'éventuelle distinction entre *giorno* (= 24 heures) et *di* (= période du jour s'étendant du lever au coucher du soleil) sans recourir aux écrits des théoriciens de l'art dramatique au XVI^e siècle (par exemple Trissino, *Poetica*, Quinta divisione : « La tragedia termina in un giorno, cioè in un periodo di Sole, o poco più »; Giraldi, *Discorsi*, éd. Daelli : « La tragedia e la commedia hanno il tempo determinato di un giorno o poco più, il qual poco passa nell' altro giorno »). Dans les deux exemples de Guittone cités p. 154, il n'est pas impossible de considérer le premier adverbe de lieu *li* comme un enclitique (« e procacciarli avvenire » = 'e far in modo di giungervi').

Claude MARGUERON.

93. Francesco Coco. — *Il dialetto di Bologna. Fonetica storica e analisi strutturale*. Bologna, Forni, 1970, XXXIII-169 pp.

Ce livre est le premier ouvrage d'importance consacré à la phonétique historique et à l'analyse structurale du dialecte de Bologne. Dans son avant-propos l'auteur définit très précisément l'objet de son étude et sa méthode. Il se propose d'étudier le dialecte parlé par les générations intermédiaires de la classe moyenne dans l'agglomération bolonaise, ville et banlieue, dans un rayon de vingt kilomètres, et ceci afin de tenir compte du déplacement journalier effectué par la population travailleuse et de l'action de nivellation qu'il provoque dans le domaine linguistique.

Comme l'indique le titre de l'ouvrage, l'analyse structurale est précédée d'une longue étude de phonétique historique. Cette bipartition introduit une certaine disparité, qui d'ailleurs n'échappe

pas à l'auteur, tant au niveau des méthodes que des résultats. La partie synchronique est remarquable. En 48 pages très denses (pp. 85-133) l'auteur conduit une très intéressante analyse qui, mettant en relation structure et fonction, souligne les principales caractéristiques du bolonais actuel : en particulier, la dissymétrie qui existe dans le triangle vocalique entre les voyelles antérieures non arrondies et les voyelles postérieures arrondies (en face de *e* et *ɛ* on trouve un seul phonème *o*) ; l'importance et la richesse des groupes consonantiques ; le rôle de l'alternance des longues et des brèves (voy. tonique longue + cons. brève ; voy. tonique brève + cons. intense), bien mise en lumière par la définition de la quantité syllabique.

La partie consacrée à la phonétique historique est beaucoup plus ample (pp. 1-83). L'étude, très minutieuse, porte sur un ensemble d'unités lexicales très étendu, mais non situé précisément dans le temps. L'auteur passe en revue toutes les voyelles, toniques puis atones, les consonnes et les groupes de consonnes, présentant la matière de son enquête rationnellement classée ; il préfère rejeter en note ses hypothèses de travail, ses explications des phénomènes et même certaines phases intermédiaires de l'évolution. Ainsi, peut-être par une modestie excessive, dissémine-t-il dans les notes la partie la plus intéressante de son travail. Par ce biais sont abordés les problèmes fondamentaux posés par l'évolution du dialecte : le problème de la quantité lié à celui de la disparition de la gémination (notes 3, 12) ; la diphtongaison et ses vicissitudes (notes 3, 4, 9, 11, 16, 25) ; la pression exercée par le phonème *a* sur l'ensemble du système vocalique (notes 11, 189). Pour ce dernier problème, on regrette qu'il faille attendre l'étude synchronique et la note 189 (p. 118) pour trouver un tableau des phases successives du système vocalique qui aurait mérité un plus long commentaire afin de rendre compte de façon moins rapide d'un état de la langue, non encore tout à fait disparu d'ailleurs, qui distinguait les dérivés de *mónlčm* (>*mánt*) et de *méntém* (>*mänt*) aujourd'hui généralement indifférenciés en *mant*.

Il s'agit donc d'un livre intéressant, utile, susceptible de piquer la curiosité d'un linguiste d'aujourd'hui et qui nous fait souhaiter la publication de la morphologie annoncée par l'auteur.

Monique ROUCH.

94. *Atti del VII Convegno del Centro per gli Studi dialettali italiani*
(Torino-Saluzzo, 18-21 maggio 1970), 221 pp.

Ce volume est remarquable à plusieurs égards. D'une part il offre un panorama complet des recherches dialectologiques en cours ; d'autre part la présence active à ce congrès de nombreux jeunes dialectologues reflète clairement l'activité du groupe de recherche animé par le Professeur C. Grassi de la Faculté des Lettres de Turin et l'intérêt croissant porté à la dialectologie.

Les communications présentées à ce congrès portent sur toutes les branches de la dialectologie. De cet ensemble d'une richesse et d'un intérêt certains nous retiendrons surtout la recherche effectuée par un groupe d'étudiants du Professeur Grassi sur une aire où entrent en contact direct le franco-provençal, le provençal et le piémontais (*Risultati di una ricerca sui confini linguistici*, pp. 125-149). Cette aire qui comprend les vallées de la Stura, de Viù, la vallée Cenischia, la basse vallée de Susa et la vallée Sangone avait déjà été étudiée par Benvenuto Terracini (*Minima, Saggio di ricostruzione di un focolare linguistico* (Susa), ZRPh, LVII (1937), pp. 673-726). On appréciera l'ampleur et la rigueur des enquêtes et l'on relèvera parmi les conclusions de ce travail l'insuffisance d'une analyse des frontières linguistiques fondée sur la base de simples isoglosses, chaque mot ayant sa propre histoire, et la nécessité d'une analyse stratigraphique pour dégager les systèmes linguistiques en présence, ainsi que l'importance du lexique dans ce type de recherche. Francesco Coco (*Effetti della degeminazione consonantica nel dialetto bolognese*, pp. 162-167) pose le problème de savoir si la lénition consonantique s'effectue dans tous les domaines et dans tous les contextes possibles du bolognais. Après avoir admis, en accord avec Rohlfs et Martinet, l'antériorité de la sonorisation des consonnes sourdes intervocaliques sur la dégéminalisation, il dégage une opposition pertinente entre les mots à formule : voyelle longue + consonne brève et les mots à formule : voyelle brève + consonne longue. La recherche sociologique d'Emanuela Salvemini (*Ricerca di sociolinguistica in una comunità biellese*, pp. 89-94) retient l'attention par sa conception de la relation mutuelle entre la langue et les structures sociales et par l'originalité de l'enquête. L'auteur a interrogé des enfants d'une école primaire d'un quartier périphérique de Biella (Piémont) habité en grande partie par des immigrés qui travaillent dans les usines de la région. Deux conclusions nous paraissent importantes : l'immigré s'efforce d'adopter les caractéristiques du parler de Biella pour se sentir davantage intégré dans la nouvelle société, tandis que le natif de Biella tend vers le modèle linguistique national ; la couche unitaire du système linguistique des enfants n'est pas formée par le paradigme linguistique de l'instituteur, mais par le milieu vital et

l'influence des loisirs et de l'information. Silvia Buzzetti adapte la méthode de V. Propp à l'étude d'un corpus de cinquante chansons piémontaises (*Proposta per un'analisi semiologica del canto narrativo piemontese*, pp. 115-124) et fait ressortir les limites de cette méthode d'analyse. Une trop grande abstraction finit par faire oublier le genre littéraire considéré. Pour illustrer le principe de la grammaire transformationnelle selon lequel les énoncés tels qu'il apparaissent ne représentent qu'un niveau superficiel d'une structure profonde qui doit être recherchée G. P. Clivio choisit l'exemple de l'article défini piémontais (*Possibilità di applicazione di principi di grammatica trasformazionale all'analisi dialettologica*, pp. 58-62). Si cette nouvelle méthode en est seulement à ses débuts, elle laisse entrevoir, par les problèmes qu'elle soulève, le profit que pourra en tirer la dialectologie.

Joseph SAVI.

95. *Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano*, N. S. Dispensa n. 17-18, Torino, 1970, 94 pp.

La parution de ce volume après plus de deux ans de silence permet de fonder de grands espoirs sur l'activité de l'« Istituto dell'Atlante Linguistico Italiano » de Turin. Gaetano Berruto dans *Il concetto di fonema e il diasistema* (pp. 12-17) énonce ce qu'il explicite plus clairement dans son ouvrage *Dialelto e società nella valle d'Andorno* (Supplementi al BALI, n. 1). On retiendra en particulier la conclusion à laquelle il aboutit : l'innovation phonologique est accueillie dans les mots d'usage fréquent, alors qu'elle n'entame pas le terme plus rare. Arturo Genre présente le premier chapitre : *L'inchiesta di Ugo Pellis per l'ALI a Prali (Torino)* (pp. 18-32) de sa thèse *La fonologia della parlata di Prali* soutenue en 1969. Prali est une commune de la haute vallée Germanasca. Le relevé des nombreuses erreurs contenues dans l'enquête effectuée par Ugo Pellis dans le chef-lieu Ghigo en août 1936 souligne la nécessité pour tout enquêteur de se soumettre à certains critères méthodologiques précis : choix de plusieurs informateurs (Giovanni Battista Pellegrini insiste aussi sur cette exigence : *Come nacque il progetto della CDI*, in *Atti del VII Convegno del Centro per gli Studi dialettali* (Torino-Saluzzo, 18-21 maggio 1970, p. 18), constitution d'un groupe de recherche quand l'aire à explorer est vaste, adoption d'une transcription phonétique commune, nécessité d'éviter les enquêtes trop rapides. Le comité de rédaction de l'Atlas Linguistique Italien présente un rapport sur l'état des travaux de

l'ALI (pp. 53-67) où l'on peut apprécier les solutions apportées aux problèmes posés par les différentes étapes de l'élaboration de l'atlas : enquête préliminaire, et enquêtes de contrôle, mise en fiche du matériel recueilli, transcription phonétique, révision et correction des données, matériel d'illustration. En s'appuyant sur un exemple précis Corrado Grassi dans son article *I dinamismi sociolinguistici come dato di conoscenza nell'organizzazione del territorio* (pp. 38-44) montre clairement comment les données socio-linguistiques et socio-économiques d'une aire définie aboutissent aux mêmes résultats et dans quelle mesure l'analyse des dynamismes socio-linguistiques permet de tracer un tableau complet des phases historiques qui caractérisent une région donnée. Ainsi, le projet d'une route directe reliant Biella à la vallée Mosso coïncide avec les tendances de la vallée Quargnasca depuis longtemps orientée vers Biella. D'autre part la fragmentation linguistique décelable à tout instant sous la couche uniforme plus récente met en lumière les caractères archaïques et particularistes de la société de la région.

Joseph SAVL.

96. *L'Italia dialettale*, anno XXXII, volume XXXII (Nuova Serie, IX), Pisa, 1969, 131 pp.

Ruggero Stefanini, *Funzioni e comportamento di /e/ (e, e') proclitica nel fiorentino d'oggi* (pp. 10-26), étudie la fonction et le comportement du /e/ proclitique dans le florentin actuel de Borgo San Lorenzo. Il distingue deux /e/ proclitiques qui correspondent l'un à la conjonction de coordination, l'autre à l'article défini masculin pluriel ainsi qu'au pronom personnel sujet des troisièmes personnes du singulier et du pluriel. Ce second /e/ est le plus intéressant. Non seulement il concurrence une autre forme de masculin pluriel « gli » mais il entre en opposition morphologique avec l'article défini singulier /i/+(italien : « il ») provoquant ainsi de sérieux inconvénients pour individualiser l'article (le signe + indique le redoublement de l'initiale du mot suivant). Le schéma général des articles contractés et des prépositions simples montre combien la différence entre la préposition avec article et la préposition sans article est plus forte au singulier qu'au pluriel. L'auteur distingue ensuite l'article défini pluriel « gli » du « gli » pronom complément (unique forme de datif et accusatif masculin pluriel en florentin). L'examen de la distribution des pronoms personnels sujets des troisièmes personnes du singulier et pluriel « gli » et « e' »

permet de conclure à une nette prédominance de la forme « e' » qui étend sa fonction primaire à la première personne du singulier et se place avant les pronoms de la même catégorie, développant ainsi avec eux une fonction secondaire, « marque » du syntagme verbal. Bien que la démarche de Riccardo Ambrosini (*Fonologia e morfologia del dialetto di San Severina*, pp. 27-40) n'ait pas toujours la clarté que nous pourrions souhaiter, elle permet néanmoins des analyses subtiles. Nous retiendrons surtout l'examen de la métaphonie qui enrichit singulièrement la simplicité apparente du schéma du vocalisme tonique. Domenico Sivestri, dans *La base tematica kam- « bastone » e simili e le sue continuazioni dialettali* (pp. 41-62) tout en démontrant la complexité du problème présente quelques étymologies séduisantes. Il insiste, en outre, sur la nécessité de ne pas séparer la recherche de la base thématique d'une forme de celle de sa valeur sémantique originelle, de manière à mettre en valeur la nature de « signe linguistique » du terme considéré. Marilisa Diodati Caccavelli poursuit et termine son *Vocabolario dell'isola d'Elba* (pp. 63-131).

Joseph SAVI.

97. *L'Italia dialettale*, anno XXXIII, volume XXXIII (Nuova Serie, X), Pisa, 1970, 143 pp.

Le relevé des traces dialectales dans un inventaire piémontais de 1746 par Riccardo Ambrosini (*Tracce dialettali in un inventario redatto a Dogliani (Cuneo) del 1746*, pp. 1-14) fournit un bon exemple d'une langue où se mêlent une forme savante, juridique, et des termes locaux relatifs à la vie quotidienne des paysans. Cette étude montre clairement le dynamisme dialectique auquel est soumise cette langue régionale qui tout en voulant s'éloigner du dialecte n'en accepte pas moins de nombreux caractères. L'interprétation des termes dialectaux, toutefois, n'est pas toujours convaincante. Dans une note à son étude du dialecte de San Severina (*Fonologia e morfologia del dialetto di San Severina* continuazione e fine, pp. 15-37) Riccardo Ambrosini répond à l'avance aux griefs qui pourraient lui être adressés de n'avoir pas procédé à des oppositions systématiques pour dégager les phonèmes. L'auteur a cherché à résoudre simultanément le problème fonctionnel et le problème de la constitution et de la substitution des oppositions phonématisques dans le temps. Par un nouvel examen personnel Giorgio Masetti vérifie les données de l'enquête effectuée

dans une commune de la Ligurie pour l'AIS (*Correzioni e aggiunte al P. 199 dell'AIS* (Castelnuovo Magra), pp. 38-53). En dégageant les sources d'erreurs (médiocre définition des termes, méconnaissance du dialecte par l'enquêteur, mauvais choix des informateurs) l'auteur met l'accent sur les problèmes méthodologiques en dialectologie. De la méthode employée par Domenico Sivestri pour étudier les dérivés du latin *squāma* (*A proposito di alcuni derivati romanzo e particolarmente italiani di lat. squāma*, pp. 54-66) on relèvera surtout l'enquête « *in loco* » et le dépouillement d'un corpus littéraire (représenté par le roman *Una vita violenta* de P. P. Pasolini, Milano, Garzanti, 1968, 390 pp.) effectués par l'auteur. L'introduction de M. Gloria Alberti-Eschini à son *Vocabolario di Roccalbegna, S. Calerina, Vallerona (Grossolo)* (pp. 67-138) indique la méthode à suivre pour rédiger un dictionnaire dialectal. L'initiative de comparer chaque terme avec son correspondant dans les dialectes voisins (Sienne, Pise, Lucques) et plus éloignés (Rome) est heureuse.

Joseph SAVI.

98. Gaetano BERRUTO. — *Dialetto e società industriale nella valle d'Andorno*, Note per una sociologia dei sistemi linguistici. Supplementi al Bollettino dell'Atlante linguistico italiano n. 1, Torino, ix-70 pp.

Dans ce volume Gaetano Berruto examine le rapport entre le dialecte et la société industrielle dans une des vallées qui entourent Biella, ville du Piémont et l'un des centres les plus actifs de l'industrie lainière. L'ouvrage est divisé en quatre parties. Dans le premier chapitre l'auteur décrit la configuration de la vallée. Centrale parmi les autres vallées de Biella elle offre les caractères alpins les plus manifestes. On peut y distinguer la haute vallée à l'économie plus traditionnelle et la basse vallée fortement touchée par le processus de l'industrialisation. Dans le second chapitre, après avoir dégagé les caractéristiques du parler de la vallée d'Andorno par rapport au dialecte de Biella qui n'est autre que le piémontais de Turin, l'auteur étudie les critères dynamiques de géographie linguistique. La vallée d'Andorno et les communes qui entourent Biella en fer à cheval représentent une phase antérieure de l'actuel parler de Biella. L'auteur démontre clairement par des exemples lexicaux comment la haute vallée et la basse vallée représentent deux ou plusieurs phases successives et, ce qui est plus intéressant, comment l'innovation lexicale est accueillie par le parler local de façon

différenciée et non selon un schéma préétabli. Il existe un lien étroit entre l'accueil de l'innovation par le parler local et la situation socio-économique de l'endroit. L'étroit rapport entre le signifié et le signifiant d'un terme est dégagé de façon très convaincante. A Biella le mot correspondant au français « agneau » perd une précise situation sémantique alors que dans la vallée d'Andorno, plus conservatrice, la terminologie est plus cohérente. La vallée d'Andorno se distingue des autres vallées voisines par sa structure. Gaetano Berruto attribue à juste titre une grande importance à l'informateur. Le locuteur ne doit pas être séparé de sa position dans le groupe socio-culturel. La valeur des réponses apparemment anormales doit être définie dans le cadre de la situation complexe du système linguistique local. Par un examen précis et exhaustif l'auteur prouve que la dialectique : tendance au nivellement-impulsion individuelle (innovation-conservatisme) se manifeste de façons très différentes selon les phases du système linguistique sur lesquelles il agit. Loin de considérer les italienismes de l'informateur comme de simples erreurs, l'auteur a le mérite de les insérer dans le mouvement d'évolution complexe du parler local. L'étude des phénomènes de désagrégation et de restructuration est, nous semble-t-il, la partie la plus riche du volume. Voulant vérifier la théorie de Benvenuto Terracini selon laquelle la valeur distinctive du système phonologique d'un parler est, en dernier ressort, ce qui permet à la communauté de se reconnaître elle-même (*Il concetto di lingua comune: il problema dell'unità di un punto linguistico minimo*, BALI, N.S., 5-6, 1960, pp. 12-24), G. Berruto introduit deux notions : le « diasytème » (rapport entre le système dominant, ici le piémontais de Turin, et le système dominé, celui du parler local) et les « segments d'extension » du phonème. Le phonème doit être lié étroitement au lexique et son unité doit être brisée en différents « segments d'extension » qui seront ou ne seront pas soumis à la pression du système dominant. Il y a simultanément introduction d'un nouveau phonème et conservation des phonèmes typiques précédents grâce à une réorganisation et à une réduction des rendements fonctionnels de chaque phonème. Par l'examen des séries suffixales locales [àt] [-er] entrées en conflit avec la série du système turinois [-é] l'auteur souligne, et ceci nous paraît capital, la « vitalité » du locuteur qui choisit consciemment la forme locale ou uniformise la forme nouvelle à toute la série lexicale. L'examen de l'imparfait de l'indicatif du verbe « avoir » met l'accent sur l'importance des facteurs lexicaux concrets dans les interactions entre les systèmes linguistiques en contact. La quatrième partie étudie les conséquences de la transformation sociale sur le lexique. L'analyse des rapports entre une société en cours de changement économique et son lexique agricole conduit l'auteur, qui, à juste titre, insiste sur la valeur de l'absence de certains termes, à dégager

une progressive désagrégation de l'économie agricole fondée essentiellement sur l'horticulture et sur l'élevage.

Cet ouvrage qui s'inscrit dans un courant de recherches fécondes contient quatre éléments fondamentaux :

1) Le concept de « diasystème » et, plus précisément, l'importance du système linguistique dominant qui permet d'expliquer les incohérences structurales, les choix sociologiques et la stratification à l'intérieur du système dominé ;

2) l'importance du lexique qui est au centre de l'interaction entre systèmes et ses liens étroits avec les faits phonologiques et morphologiques ;

3) l'aspect dynamique de tout bilinguisme dialecte-parler local et la « vitalité » du locuteur qui consciemment décide d'adopter ou de refuser les pressions intérieures ou extérieures à son système ;

4) le rapport étroit entre la structure linguistique et la structure socio-économique d'un point donné.

Joseph SAVI.

99. *L'Arpa discordata*; dove dà ragguaglio di quanto occorse nell'assedio 1705-06 della città di Torino. Introduzione, testo, note e glossario a cura di Renzo GANDOLFO. Centro Studi Piemontesi, Torino, 1969, xxvii-74 pp.

La publication par Renzo Gandolfo du texte *l'Arpa discordata* s'insère dans une collection fondée par le Centre d'Études Piémontaises qui se propose d'offrir aux lecteurs des documents anciens et les produits de la littérature piémontaise antérieurs à 1830. Le poème épico-narratif décrit en dialecte piémontais les événements quotidiens de toute la période du siège de Turin soutenu par les Français en 1705-1706 dans le cadre du conflit pour la succession espagnole. Dans l'introduction Renzo Gandolfo propose comme auteur le turinois Francesco Antonio Tarizzo. Deux versions du poème sont présentées : la version de l'édition Fontana (1787 environ) qui semble correspondre au texte plus ancien de l'édition Guigonio (légèrement postérieure à 1706 semble-t-il mais que l'on n'a pu consulter directement) et la version de l'édition Soffietti (1788). Si l'on a effectué une transposition des symboles graphiques de l'édition Soffietti qui correspondaient aux critères exposés dans la *Grammatica* de Maurizio Pipino (1783) on a, par contre, laissé le texte Fontana dans sa transcription originale. L'absence de nombreuses distinctions phonématisques rend difficile et parfois

hasardeuse la lecture de ce dernier. Un examen, aussi bref soit-il, permet de saisir les très grandes différences qui séparent les deux versions. Alors que le texte de l'édition Fontana (1812 vers) comporte de nombreux archaïsmes et italianismes, celui de l'édition Soffietti, plus court (1707 vers) est écrit dans un piémontais plus proche de la koiné moderne. Les différences portent sur le vocalisme, la morphosyntaxe, le lexique, le style. Avant de tenter d'expliquer une telle divergence il faudra trouver l'origine du texte de l'édition Soffietti, qui, pour l'instant, est pour le moins obscure. L'édition moderne se distingue par l'heureuse présentation parallèle des deux versions ainsi que par la présence d'un glossaire très précieux.

Joseph SAVI.

100. *Le ridicole illusioni, Un'ignota commedia piemontese dell' età giacobina.* Introduzione, testo, note e glossario a cura di Gianrenzo P. CLIVIO, Centro studi Piemontesi, Torino.

Cette comédie dialectale sans nom d'auteur que Gianrenzo P. Clivio attribue à Edoardo Ignazio Calvo est la première d'une série de publications que se propose d'éditer la « Ca dé Studi Piemontèis ». Le but de cette association est de sauver, pendant qu'il en est encore temps, le passé culturel du Piémont. Des générations sont nées déjà qui seront incapables de déchiffrer la langue qui a été l'instrument de cette culture. Cette initiative est partant du plus haut intérêt.

L'œuvre qui nous est présentée n'était pas tout à fait inédite : il en existe au moins un exemplaire original, cet exemplaire se trouve auprès de la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Turin.

Dans l'avant-propos Gianrenzo P. Clivio nous fait part des critères qui l'ont guidé dans l'établissement du texte : la plus grande fidélité morphologique et la plus grande liberté dans la modernisation de la graphie. A ses yeux ces critères sont d'autant plus justifiés que le dialecte piémontais du XVIII^e siècle est très bien connu et que l'intérêt de la pièce est essentiellement littéraire et historique. Suit une introduction fort intéressante où le présentateur, se fondant sur une analyse à la fois historique et linguistique, s'efforce de dater et d'attribuer l'œuvre. Le texte de la comédie occupe la partie la plus importante ; un détail intéressant : les indications de scène sont données en dialecte. Le glossaire comprend environ 150 mots judicieusement choisis ; certains mots n'ont

COMPTES RENDUS 1972

jamais été relevés par les dictionnaires et Gianrenzo P. Clivio s'efforce de les interpréter.

La dernière page de cette brochure — très soignée, soit dit en passant — nous donne les règles de l'orthographe piémontaise d'aujourd'hui. C'est ce dernier point qui satisfaira le moins les linguistes ; cependant une telle orthographe ne présente pas que des inconvénients : elle a l'avantage d'être phonologique ; la pièce peut être lue facilement par tous les piémontais, quelles que soient les particularités de leur parler local.

Valentin CAPRANI.

101. Knud JEPPESEN. — *La Frottola. Bemerkungen zur Bibliographie der ältesten weltlichen Notendrucke in Italien.* — Copenhague 1968, in-8°, 171 p. — (Acta Jutlandica XL, 2, Skrifter fra Aarhus Universitet, Humanistisk Serie 48). — *La Frottola II, Zur Bibliographie der handschriftlichen musikalischen Überlieferung des weltlichen italienischen Lieds um 1500.* — Copenhague 1969, in-8°, 349 p. — (Acta Jutlandica XLI, 1, Skrifter fra Aarhus Universitet). — *La Frottola III, Frottola und Volkslied: Zur musikalischen Überlieferung des folkloristischen Guts in der Frottola. Beilage: Vollständige, kritische Neuausgabe vom älteren Teil des Ms. 55 der Biblioteca Trivulziana, Milano.* — Copenhague 1970, in-8°, 329 p. (Acta Jutlandica, XLII, 1, Skrifter fra Aarhus Universitet).

Le Professeur Jeppesen nous informe dans sa préface que cet ouvrage considérable a été la grande préoccupation de sa vie de travail. Nous dirions plutôt qu'il en est le beau couronnement : après de nombreuses publications de l'auteur, consacrées au xvi^e siècle italien, ce *corpus* considérable nous donne une connaissance détaillée d'un genre jusqu'ici connu seulement par quelques articles et considéré comme mineur à cause de ses origines populaires. Le premier volume est consacré aux imprimés précoce et nous en donne une liste détaillée, suivie par une bibliographie de travail, une étude sur chaque imprimé ancien (les principaux éditeurs sont Petrucci à Venise et Antiquo à Rome, 1504-1520) et sur quelques recueils allant jusqu'à 1531. Viennent ensuite les concordances de ces volumes et une étude biographique sur les compositeurs nommés.

Le second volume concerne les manuscrits : le plan est le même mais la liste des sources est naturellement beaucoup plus étendue ; on a ajouté un index très développé des compositeurs et l'index alphabétique de tous les textes cités. Seize compositions musicales

prises dans différents recueils terminent le volume. Les deux livres commencent par une série de reproductions photographiques des principales sources — en tout soixante-quatre planches de fine qualité.

Le troisième volume est de grande importance ; il est consacré à une étude des pièces d'origine populaire reprises par le répertoire polyphonique de la *frottola*, et à un index de ces chants. Il se complète par l'édition du manuscrit milanais annoncé dans le titre.

Il ne fallait pas moins que cette œuvre considérable pour nous informer de la vie de la *frottola* et pour la tirer de l'oubli où ce genre charmant est tombé. Qu'est-elle au juste ? Il s'agit d'un genre en langue vulgaire dont le nom apparaît au xive siècle, désignant une chanson populaire opposée à la musique savante ; mais au xv^e siècle sous la forme d'une poésie simple, chantée au luth, elle prend son essor à la cour d'Isabelle d'Este. Son avenir est alors assuré ; à la fin du xv^e siècle on compose pour elle une musique polyphonique et au début du xvi^e, l'imprimeur Petrucci va en imprimer treize volumes et son exemple sera largement suivi : il existe des précédents manuscrits et la liste des recueils, imprimés et manuscrits, s'augmente jusque vers 1550. Quand on va commencer l'impression en 1504 — et pour longtemps — le nom général de *frottola* sert de passeport à de nombreux genres de poésie facile : *Strambotti, Ode, Frolle, Sonetti e modo de cantar versi latini e capituli, libro quarto* ... annonce Petrucci en 1505 mais au hasard des titres, on va recueillir d'autres dénominations : *barzellette, canzone, villotte* et même des *laude*, chants religieux en italien. Il s'agit avant tout d'un genre en langue vulgaire et c'est évidemment la raison de son succès ; ce sont des pièces strophiques et, d'après l'édition, beaucoup d'entre elles ont des refrains. La *frottola* elle-même a une strophe de six vers de huit syllabes, mais le *strambotto (ottava rima)* a une strophe de huit vers de onze syllabes, tandis que le *capitolo (la terzina)* a trois vers de onze syllabes et l'*ode* quatre vers de onze syllabes également. Ces poèmes s'opposent aux genres antérieurs en latin de façon fondamentale par leur langage d'abord et surtout par leur musique : jusqu'alors la polyphonie s'est appuyée sur les formes d'imitation et les « chansons » du xv^e siècle sont de ce fait musicalement complexes. Lorsqu'il s'agit de genres à refrain, la reprise de ce refrain est souvent fort compliquée (elle pose parfois de lourds problèmes pour le rondeau et la ballade). Ici rien de semblable : la polyphonie suit de près le texte verbal, se dessine en accords verticaux simples et laisse une priorité voulue à la mélodie de la voix supérieure. C'est un style nouveau qui s'impose, commun dénominateur des genres que nous avons énumérés plus haut, et qui semble prendre son origine dans le poème chanté au luth par un seul interprète. On ne peut se retenir de penser que le poète

vénitien Leonardo Giustiniani (vers 1381-1446) a été pour beaucoup dans cette diffusion du genre. Grand apôtre du *volgare*, il a écrit d'innombrables poésies dont la première édition date de 1482 à Venise ; il chantait lui-même ses œuvres au luth en improvisant — la musique n'est donc pas conservée — et avait, semble-t-il, encore plus de renommée comme musicien que comme poète et homme d'État. On lui attribue — on ne prête qu'aux riches — le poème si répandu *O rosa bella* que la plupart des musiciens du xve siècle ont voulu chanter.

Parmi les compositeurs on trouve naturellement de nombreux italiens : Bartolomeo Tromboncino, le joueur de trombone, est cité dans la plupart des recueils ; Sebastian Festa, Marchetto Cara, viennent immédiatement derrière lui. Mais on trouve aussi des noms étrangers, tels que Verdelot et même Josquin des Prés.

Le troisième livre examine la tradition populaire qui est — estime l'auteur — transmise par la *frottola*. Ce genre n'est pas destiné au menu peuple ; tout l'en écarte : il est écrit à une époque où peu de gens savent lire, il est polyphonique et exige du travail. Enfin la diffusion se fait à partir du poète et du musicien par les cours et la bourgeoisie. D'autre part la musique populaire ne nous est pas conservée par écrit ; il est tentant de la rechercher. Le musicien professionnel se serait fait un jeu de prendre comme thème des chansons populaires qui, isolées de leur contexte polyphonique, nous sont ici retranscrites : leur nombre important (plus de trois cents) en fait une véritable anthologie. Il est certain que les textes désignés ont un accent qui leur est propre et leur antériorité à la *frottola* — parole et musique — est attestée par le nombre des pièces qui les rapportent. Certains d'entre eux s'imposent à l'esprit et sont certainement venus d'une chanson familiale (ex. 366, ex. 274, 267...) ; d'autres évoquent des thèmes et rythmes de danses (387, 390) et, souvent, dans des cadres mélodiques étrangers aux modes classiques et même grégoriens. On trouve aussi dans ce recueil, cependant, quelques accents étrangers à l'âme populaire : l'enchaînement de septième entre deux vers (ex. 384) fait penser que le musicien professionnel est passé par là.

Ce dernier volume se clôt sur l'édition intégrale du manuscrit de Milan ; édition diplomatique où sont conservées les clefs et les valeurs de durée de l'original ce qui permet de bien juger le manuscrit, mais gênera beaucoup les chanteurs. Il reste que seul l'étagement des clefs anciennes permet de saisir correctement l'ambitus d'un texte. De toute façon, l'ouvrage est une somme et nous le prenons comme tel, avec gratitude, et en nous félicitant que l'A. nous ait consenti ce don royal.

Solange CORBIN.

102. Sandra S. BABCOCK. *— The Syntax of Spanish Reflexive verbs.*
 La Haye-Paris, Mouton, 1970, 96 p. (Janua linguarum, series practica, 105).

Cette étude de la « voix moyenne » en espagnol est conçue dans l'esprit de la grammaire générative. La démarche d'ensemble est sérieuse et la présentation claire. Les discussions peuvent porter sur l'interprétation d'un certain nombre d'exemples, et ceci parce que les fondements théoriques ne sont pas suffisamment précisés au départ. Ainsi les structures profondes sont-elles citées sans que leur « profondeur » apparaisse nettement. Par ex., dans *El dentista le sacó un diente a Pedro*, on aurait dans *a Pedro* une dérivation à partir d'un « adverbe de source ». Passons sur « adverbe ». A quel niveau se situe cette « source » ? Si ce sont les « dents de Pierre », « Pierre » est en relation de dépendance avec dent (type génitif). Pourquoi mettre sur le même plan *Le compré una casa a Pedro* (dans le sens « from Peter »), où *Pedro* est un actant-source conceptuel, mais un directionnel dans la vision linguistique (type : s'adresser à qq'un pour qqch.).

La partie, essentielle, concernant l'emploi de *se* est plus satisfaisante. Les distinctions entre pronominal (un actant) et réfléchi (deux actants), ou entre réfléchi et causatif (*Juan se corró el pelo*) sont bien posées. L'importance de l'ordre des termes dans le discours est à plusieurs reprises considérée, et à très juste titre : il est un des moyens de manifester des degrés dans l'activité envisagée. Le rôle du *se* dans ce que nous appelons le générifique (*se mató a los cristianos*) serait double : « Aux of the reflexive passive and an indefinite subject reference » (p. 46). Il vaut mieux, semble-t-il, ne pas relier *se* au sujet, mais le considérer comme intégré au verbe.

{	alguien <i>mató a los cristianos</i>
	Ø <i>se mató a los cristianos</i>

Le chapitre « Configurational theory and medialization » est propre de la tendance « sémantique générative » (à préoccupation casuelle), et nous pensons que c'est la meilleure perspective pour bien analyser tout ce que l'on trouve dans le « moyen ». Après la lecture de ce livre, on restera un peu sur sa faim, mais de nombreuses suggestions auront été profitables.

B. POTTIER.

103. Concepcion LLEO. — *Problems in Catalan Phonology*. University of Washington, Studies in Linguistics and Language Learning, vol. VII. Seattle, 1970, 62 p.

Il s'agit d'une étude partielle de phonologie générative, fondée sur le parler de Barcelone.

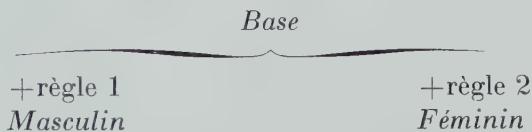
Les domaines abordés sont :

(a) *La formation du pluriel*. — Au lieu de dire, comme dans la grammaire traditionnelle, qu'on forme le pluriel à partir du singulier, en ajoutant par exemple *s* ou *ns* ([pá] > [páns], [sufá] > [sufás]), l'auteur préfère poser une *base* /pan/ qui donne au singulier [pá] par effacement du *n*, et au pluriel [pans] par addition de *s*, et ainsi de suite. Cela reflèterait la compétence du locuteur. Des arguments sont tirés de la dérivation morphologique qui, dans le cas présent, réalise le *n* posé dans la base. Parfois des rapprochements sont possibles entre les comportements nominal et verbal.

(b) *La formation du féminin*. — La même méthode est appliquée. Au lieu de :

« Masculin + suff → Féminin »,

on pose



(c) *Règles phonologiques pour les voyelles et les consonnes*. — Sont étudiés plusieurs faits de phonétique combinatoire (rôle de l'accent, statut de [y] et [w]).

Le point de départ théorique de ce genre d'étude est recevable. Cette démarche nous semble impliquer un fonctionnement sensible synchroniquement. On renouvelle ainsi la notion importante de « dérivation vivante ». Mais il convient de ne pas tenter de rendre compte de ce qui trouve sa justification à une autre époque. Il ne semble pas qu'il soit tenu compte de cette distinction suffisamment. Mais l'essai est suggestif.

B. POTTIER.

104. Marius SALA. — *Estudios sobre el judeoespañol de Bucarest*.
U.N.A.M., México, 1970, 196 p.

Ce volume réunit neuf articles publiés dans diverses revues.

Le judéo-espagnol parlé en Roumanie est en train de disparaître lentement. Les causes sont sociales évidemment, mais ce sont les considérations linguistiques qui sont ici les plus intéressantes. Ce parler ne donne pas naissance à une langue mixte : il conserve largement ses traits espagnols d'origine. A l'époque actuelle, il est réduit à la communication familiale. Son lexique est fortement influencé par les langues en contact (le roumain, et le français, bien connu des Séfardi de Roumanie). L'auteur insiste sur la nécessité des enquêtes directes, bien plus révélatrices des richesses de la langue que les études sur les textes écrits, comme cela a été la tradition dans le cas du judéo-espagnol.

L'influence du roumain semble nécessaire pour expliquer l'absence du phonème /ñ/ (réalisé *n+i*), ou la grande fréquence du *a*- (*afumar*, roum. *a fuma*). Une série de 182 proverbes, ainsi que plusieurs traductions parallèles d'un même texte roumain donnent des exemples de ce parler dont le nombre de sujets parlants diminue rapidement.

B. POTTIER.

105. Marius SALA. — *Phonétique et phonologie du judéo-espagnol de Bucarest*. Mouton, La Haye-Paris, 1971, 224 p.

Cette thèse présente dans le détail les particularités phonétiques et phonologiques du judéo-espagnol de Bucarest, à partir des réponses à deux questionnaires : l'un demandant la traduction de mots roumains, l'autre demandant l'explication de termes judéo-espagnols trouvés dans les études antérieures sur le sujet.

En dehors de /m/, /n/, /l/, /r/ (/ñ/ est résolu en [n+i]), les consonnes présentent un inventaire proche de celui de l'espagnol médiéval (avec en plus une opposition /g/ : /z/), et que nous disposerions ainsi :

p	t	ts	č	k
b	d	dz	č	g
f		s	š	x
v		z	ž	

La partie historique de l'ouvrage met bien en relief les facteurs susceptibles d'expliquer les particularités actuelles : le rôle des langues en contact (présence de /ts/ et /x/, opposition /g/ : /ž/) qui ont fourni de nombreux termes entraînant des innovations phonétiques, puis phonologiques. Il y a là une riche documentation minutieusement analysée.

B. POTTIER.

106. Joshua A. FISHMAN, Robert L. COOPER, Roxana MA. — *Bilingualism in the Barrio*. Indiana University, Bloomington (Mouton, La Haye), 1971, 698 p.

Deux ans de travail, sous la direction de J. A. Fishman, parmi les Portoricains de l'agglomération new-yorkaise ont abouti à la publication de ce volume, qui réunit une vingtaine de monographies. Tous les principaux aspects de bilinguisme anglo-espagnol sont abordés : la presse (traits psycho-sociologiques dans les journaux en anglais et en espagnol) ; la langue choisie dans les différents types de conversation (de nombreux entretiens en anglais sont transcrits), qui révèlent l'attitude des Portoricains envers ces deux langues très inégalement hiérarchisées ; de nombreuses statistiques et tests (compréhension, thématiques) ; les caractéristiques phoniques de l'espagnol parlé. Les derniers chapitres tentent de présenter une synthèse théorique, issue de cette attentive étude de terrain. Cet ouvrage est en fait un riche manuel de sociolinguistique appliquée.

B. POTTIER.

107. Martin CAMAJ. — *La parlata albanese di Greci in provincia di Avellino*. Florence, Leo S. Olschki, 1971, iv+120 p. in-8°.

Ce volume, le quatrième de la série « Studi Albanesi » publiée par l'Institut d'études albanaises de l'Université de Rome, est une intéressante contribution à l'étude d'un des parlers albanais d'Italie. L'auteur suit le plan traditionnel : phonétique, morphologie, textes et glossaire. Il se sert pour la transcription de l'« International Phonetic Alphabet ». L'« exposé » est clair et de nombreux exemples de flexions renseignent sur ce parler, dont

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

l'intérêt réside en partie dans son isolement, à l'écart des autres parlers albanais d'Italie. Les textes sont des récits de la vie courante, assez courts, mais suffisants pour donner une bonne idée du parler. Ils sont accompagnés d'une traduction italienne. On regrettera l'absence d'un chapitre consacré à la syntaxe.

Henri BOISSIN.

108. *Studia Albanica*, III^e année, 1970, n^{os} 1 et 2, Tirana, Université d'État, Institut d'Histoire et de Linguistique.

Cette excellente revue, dont les articles sont publiés en français, contient des contributions de savants albanais relatives à l'histoire, à la sociologie, à l'ethnologie et à la linguistique albanaises. Dans le domaine de la linguistique, nous relèverons les articles d'Androkli Kostallari sur « la langue littéraire albanaise dans la période de l'édification du socialisme » (I, pp. 67-96) et « les études linguistiques en Albanie » — Sources, problèmes, résultats — (II, pp. 99-116), d'Anastase Dodi sur « la valeur du passé composé de l'indicatif en albanais » (I, pp. 171-181) et sur les « phénomènes du système phonétique de l'albanais littéraire durant la formation de la langue nationale albanaise » (II, pp. 117-124), de Shaban Demiraj sur « la perte de l'infinitif en albanais » (II, pp. 125-130). — Enfin, Eqrem Çabej, dans un très bel article sur « L'illyrien et l'albanais. Questions de principe » (I, pp. 157-170) expose les nombreuses raisons qui militent en faveur d'une parenté étroite entre l'illyrien et l'albanais, et ce en dépit de l'indigence de notre documentation.

Henri BOISSIN.

109. *Studime filologjika* (Études philologiques), éditées par l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université d'État de Tirana, 1970.

Cette importante revue, qui paraît à la cadence de 3 ou 4 numéros par an, contient presque exclusivement des articles de philologie et de grammaire albanaises. Il faudrait plus qu'une simple énumération pour donner une idée exacte de l'intérêt des sujets traités, qui sont extrêmement variés. Nous relevons dans le n^o 1 : de

COMPTES RENDUS 1972

Bahri Beci (pp. 3-30) : « Réalisations de la linguistique albanaise dans l'étude de l'histoire de la langue albanaise durant ces 25 années » ; de Xhevrat Lloshi (pp. 31-50) « A propos de l'étude des particularités stylistiques de l'albanais » ; de Spiro Floqi : (pp. 51-74) « Sur certains aspects de l'évolution de la phrase complexe en albanais littéraire après la libération (1944-1969) » ; de Mico Samara (pp. 75-84) « Le lexique politico social de l'albanais et son développement après la libération » ; de Korneljs Sima (pp. 85-104) « Observations sur les nouvelles dénominations des femmes d'après les professions dans le domaine de la production industrielle après la libération » ; d'Enver Hysa (pp. 111-120) « Formations adverbiales à suffixes en albanais littéraire contemporain » ; de Shaban Demiraj (pp. 137-150) « De l'adverbialisation de certaines formes grammaticales et de certains groupes de mots du type préposition+nom », deux autres articles se rapportant plus particulièrement à la littérature. — Dans le n° 2, ressortissent au domaine qui nous intéresse ici les articles de : Androkli Kostallari (pp. 3-62) « Particularités structurelles et fonctionnelles de la langue littéraire albanaise de notre temps » ; Anastas Dodi (pp. 63-76) « Problèmes de la norme de l'albanais littéraire contemporain » ; Eqrem Çabej (pp. 77-98) « A propos de quelques règles phonétiques de l'albanais » ; Vaskë Milkani (pp. 99-108) Observations sur les dénominations des hommes d'après la profession » ; Bahri Beci (pp. 109-116) « Recherches sur les parlers centraux du dialecte septentrional » ; Menella Totoni (pp. 141-146) « Comment doit-on entendre l'unité syntaxique fondamentale ? ». Nous retiendrons les articles suivants du n° 3 : Enver Hysa (pp. 19-68) « L'adverbe en albanais de nos jours » ; Shaban Demiraj (pp. 69-84) « A propos des formes du futur en albanais » ; Ali Dhrimo (pp. 85-124) Les catégories grammaticales des adjectifs » ; Bahri Beci (pp. 125-146) « Le groupe occidental du sous-dialecte septentrional du guègue (particularités distinctives) : Palok Daka (pp. 147-165) « Observations sur des noms personnels » ; Zhaneta Guxho (pp. 167-170) « A propos des *singularia lantum* » ; Injac Zamputi (pp. 171-178) « Considérations sur l'écriture du nom de Barletius » ; Jani Nushi (pp. 179-192) « Matériaux de lexique régional ». — Chaque numéro comporte également des comptes rendus, des indications bibliographiques, des exposés de problèmes, des discussions et une chronique de la vie scientifique. Cette revue permet donc de se tenir au courant des progrès incessants réalisés par les savants albanais dans le domaine de la grammaire et de la linguistique albanaises.

Henri BOISSIN.

110. *Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju* (Archives pour l'antiquité, la langue et l'ethnologie albanaises), t. IV, 1, rédacteur Henrik Barić (publications de l'Institut d'Albanologie de Prishtinë), 1969, 2+160 p.

L'Institut d'Albanologie de Prishtinë a pris l'heureuse initiative de réimprimer ce fascicule, qui était auparavant sorti des presses de l'École Normale de Ljubljana en Slovénie, mais n'avait jamais été distribué. — Dans le domaine de la linguistique nous y trouvons un copieux article de K. Oštir sur « Vorindogermanische Metallnamen in AltEuropa » (pp. 1-52), où l'on retrouve les théories « alarodiennes » chères à l'auteur. — Carlo Tagliavini examine dans « Note linguistiches » les deux mots roumains *pat* « lit » et le toponyme *tâmpă* (pp. 111-116). — H. Barić est d'avis que « alb. (tosk.) *gits* », nom du « porcelet », ne peut être dissocié du s.-cr. *gic*, cri d'appel aux cochons, *gica*, nom du cochon dans la langue des enfants, *gickati svinje* « appeler les cochons » (p. 118). — P. Skok dans « Studije iz balkanskog yokabulara » (Études sur le vocabulaire balkanique) (pp. 124-150, avec un résumé en français) étudie quatre termes s.-cr. qui présentent des points de contact avec d'autres langues balkaniques. Dans un autre article : « Remarques sur le pluriel *kuaj* » (= « chevaux »), il explique la diphtongue aberrante de cette forme par une évolution d'un groupe plus ancien *-ëa-* (pp. 151-153). — H. Barić étudie « Eine armenisch-thrakische Wortparallele » (pp. 153-157). — Enfin M. Budimir dans « alb. *zot* und gr. βασιλεύς » (pp. 157-160) rapproche ces deux termes d'une racine *gat-* « préparer, créer, etc. », que l'on retrouve en albanais et en slave.

Henri BOISSIN.

111. *Prapashlesat e gjuhës shqipe* (Les suffixes de la langue albanaise), par le Prof. Dr Aleksandër Xhuvani et le Prof. Eqrem Cabej (publications de l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université d'État de Tirana), 1962, 112 p.

Étude exhaustive des suffixes de l'albanais écrite par deux des meilleurs connasseurs de la langue. Y sont successivement examinées la forme, l'histoire et l'origine de ces suffixes, ainsi que les références et les sources. Ce petit ouvrage est appelé à rendre de grands services aux spécialistes de l'albanais.

Henri BOISSIN.

COMPTES RENDUS 1972

112. Eqrem ÇABEJ. — *Shumësi i singularizuar ne gjuhën shqipe* (Le pluriel singularisé en albanais) (publications de l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université de Tirana), 1967, 216 p. (avec un résumé en français).

Il s'agit de la publication en volume d'une étude parue en allemand dans la revue *Lingua Poznaniensis*, VII (1959), pp. 145-200 et VIII (1960), pp. 71-132, complétée, augmentée de notes et d'un index. L'auteur constate qu'en albanais un grand nombre de substantifs ont été analogiquement au singulier d'après le pluriel, notamment lorsque ce pluriel était «irrégulier» ou «aberrant». Il examine ce phénomène par catégories sémantiques et traite également de l'ambigénie au singulier (les substantifs masculins désignant des instruments, des armes, des fleurs, etc., ayant tendance à passer au féminin), les singuliers rétrogrades (dans lesquels la finale a été interprétée abusivement comme une désinence de pluriel) et les relations avec les langues voisines. Il insiste également sur le rôle déterminant des formations analogiques (dont on sait par ailleurs que l'action se fait fortement sentir en albanais).

Henri BOISSIN.

113. Shaban DEMIRAJ. — *Historia e gjuhës së shkruar shqipe* (Histoire de la langue écrite albanaise), 88 p., Prishtinë 1970.

Il s'agit de la présentation sous forme de volume (dont s'est chargée l'Université de Prishtinë) d'un cours professé en 1967 à l'Université d'État de Tirana. Cette étude est composée de deux parties, bien distinctes : 1. L'histoire de la langue écrite des Albanais d'Italie et 2. La culture de la langue albanaise au cours du xixe siècle. C'est, plus qu'une histoire de la langue écrite, une utile contribution à celle-ci.

Henri BOISSIN.

114. *Gjurmime albanologjika* (Recherches albanologiques), publiées par l'Institut d'Albanologie de Prishtinë) (1968) 1 (299 p.), 2 (282 p.).

Cette nouvelle série contient un certain nombre d'articles qui intéressent notre domaine. Nous trouvons dans le n° 1, de Milivoj

Pavloviq « Les coïncidences toponymiques en France et en Illyricum » (pp. 23-25) ; d'Eric P. Hamp « Albanian *viç* « calf »», vit « year » ; dans le n° 2 : de Karl Treimer « Illyrica » (pp. 9-34) ; d'Idriz Ajeti « Studime leksikore shqipare-sllave » (Études lexicales albano-slaves) (pp. 35-50, sans résumé) ; de Himi Agani « Cila është treva gjuhësore e Fjalorit de Kujunxhiqit » (Quel est le domaine linguistique du lexique de Kujundžić) (pp. 51-69). C'est la première partie d'une étude consacrée à ce lexique serbe-albanais paru en 1902 à Belgrade. — On notera que les articles écrits en albanais et en serbo-croate sont généralement accompagnés d'un résumé en français (ceux rédigés en d'autres langues étant suivis d'un résumé en albanais). L'intérêt de cette revue réside également dans le fait qu'une partie importante est consacrée à des critiques et recensions d'ouvrages ressortissant au domaine de l'albanologie.

Henri BOISSIN.

115. *Jehona* (L'Écho), Shkup (Skopje).

Bien qu'il s'agisse suivant le sous-titre d'une « revue pour les questions scientifiques, artistiques, littéraires et culturelles », on y trouve un certain nombre d'articles originaux concernant la linguistique et la philologie albanaises, à côté d'autres ayant un caractère de vulgarisation plus marqué. — Nous relèverons : en 1965 : Ahmet Kelmendi « Relacionet linguistikë-matematikë-kibernetikë » (« Les relations linguistique-mathématiques-cybernétique ») (pp. 123-147) ; en 1966 : Bllazhe Koneski « Rreth gjuhës maqedonishte » (Autour de la langue macédonienne) (n°s 1-2, pp. 107-116) ; en 1967 : Shefqet Pllana, « Mbi veprimtarinë albanologjike të Alois Shmausit » (Sur l'activité albanologique d'Alois Schmaus) (3, pp. 44-47) ; Remzi Nesimi « Përdorimi i presës në gjuhën shqipe » (L'usage de la virgule en albanais) 8, pp. 78-92) ; en 1968 : Abedin Zeku « Disa karakteristika të së folmes në krahinën e Kërçovës » (Quelques caractéristiques du parler de la région de Kërçova) (3, pp. 82-91) ; Idriz Hyseni « Karakteristikat fonetike të së folmes së Dervendit të Tetovës » (Les caractéristiques phonétiques du parler de Dervend (Tetovë)) (6, pp. 89-102) ; Dr Petro Janura « Nëpër panoramën e alfabetit të shqipes » (Panorama de l'alphabet de l'albanais) (8-9, pp. 27-43) ; Ahmet M. Kelmendi « Reflekset e disa tingujve indoeuropiane në shqipen e shekujve XV e XVI » (Représentants de certains sons indo-européens dans l'albanais des xve et xvie siècles) (10, pp. 63-80) ;

COMPTES RENDUS 1972

en 1969 : Shukri Rahimi « Qëndrimi i pushtetit turk ndaj çështjes s'alfabetit » (La position du pouvoir turc sur l'alphabet (albanais)) (1-2, pp. 96-107) ; Dr Petri Janura « Sufikse nominale të përbashta në gjuhët rumune (aromune) dhe shqipe. Disa kahasime me sufikset e gjuhëve të tjera ballkanike (Suffixes nominaux communs en roumain (aroumain) et en albanais. Comparaisons avec les suffixes des autres langues balkaniques) (1-2, pp. 108-129 et 3, pp. 87-105) ; Muhamet Pirraku « Lufta në mes të rrymave të ithëtarëvet në alfabetin e shqipes në vilajetin e Kosovës » (La lutte entre les tendances des partisans de l'alphabet albanais dans le vilayet de Kosovo) (3, pp. 78-84) ; Dr Latif Mulaku Mbi të folmen shqipe të Shalës së Bajgorës » (Sur le parler albanais de Shala (Bajgora)) (7-8, pp. 45-76) ; en 1970 : Mehmet Halimi « Aglutinacioni si dukuri gjuhësore dhe roli i tij fjalëformonjës » (L'agglutination comme phénomène linguistique et son rôle dans la formation des mots (4, pp. 25-37) et « Metateza si dukuri fonetike dhe roli i saj gjuhësor » (La métathèse comme phénomène phonétique et son rôle linguistique) (10, pp. 24-39) ; trois articles de Skënder Gashi : 1. « Sqarimi i fjalëve thrakase sipas V. Georgievit » (L'explication de mots thraces d'après V. Georgiev (3, pp. 58-61) ; 2. « Toponime antike që sqarohen përmes shqipes » (Toponymes antiques qui s'expliquent par l'albanais) (surtout dans l'ouvrage de Zacharie Mayani, *Les Étrusques commencent à parler*, Paris 1961) (5, pp. 25-34) et 3. « Lidhje gjuhësore etruro-shqiptare » (Rapports linguistiques entre l'étrusque et l'albanais) (6, pp. 27-44 et 7-8, pp. 46-59) ; Shaban Demiraj « Rreth kategorisë së shqdarësisë e të pashquarësisë në gjuhën shqipe » (Autour de la catégorie de la définition et de l'indéfinition en albanais) (7-8, pp. 20-29) ; Ahmet Kelmendi « Mbi disa marrëdhënie të kontakt midis shqipes e serbokroatishës në Kosovë e Mal të Zi » (Sur certains rapports de contact entre l'albanais et le serbo-croate dans le Kosovo et au Monténégro) (9, pp. 44-55) ; en 1971 : d'Ahmet Kelmendi « Perkimet fonetike të gjuhës shqipe me gjuhë të tjera indo-europiane » (Les contacts phonétiques de l'albanais avec d'autres langues indo-européennes) (1, pp. 79-95, 3, pp. 42-50 et 5, pp. 52-59) ; de Jorgji Gjinari « Mbi vazhdimësinë e ilirishtishtes në gjuhën shqipe » (« Sur la continuité de l'illyrien dans l'albanais ») (2, pp. 77-90) et « Për historinë e dialektive të gjuhës shqipe » (« Sur l'histoire des dialectes de l'albanais ») (6, pp. 33-61).

Henri BOISSIN.

116. Claus HAEBLER. — *Grammatik der albanischen Mundart von Salamis* (Albanische Forschungen, 3) Otto Harassowitz, Wiesbaden 1965, 178 p. in-8°, DM 42.—

Le dialecte albanais parlé dans l'île de Salamine, à proximité d'Athènes, peut, à l'occasion, s'écrire au moyen de l'alphabet grec qui n'en reproduit que très imparfaitement les sons. Dans cet ouvrage, il a été transcrit au moyen de l'« International Phonetic Alphabet ». C'est un parler en voie rapide de disparition, qui n'est plus familier qu'aux personnes de plus de 30 ans. L'auteur nous présente un tableau clair de ce dialecte en adoptant le plan suivant : introduction (historique, géographique et linguistique), grammaire proprement dite : phonologie, morphologie (nom et pronom, verbe). Une place importante est réservée à l'influence du grec moderne (notamment sur les sons et le vocabulaire). On peut regretter que l'index des mots albanais relevés ne soit pas accompagnée d'une traduction en allemand (il faut en effet se reporter aux pages indiquées en référence pour le trouver). On aurait pu aussi y trouver un exposé systématique de la syntaxe, ainsi que de textes suivis, qui étaient sans doute difficiles à recueillir, mais on y trouve un certain nombre de phrases qui suffisent à montrer que ce dialecte n'est pas essentiellement différents des autres parlers albanais d'Attique. Quoi qu'il en soit, on remerciera l'auteur d'avoir sauvé ce qui pouvait encore l'être et d'en avoir donné un exposé cohérent et d'une consultation facile. Cet ouvrage rendra de grands services aux historiens de l'albanais et l'on ne peut que souhaiter la publication de monographies de ce genre.

Henri BOISSIN.

117. « *Meshari* » i *Gjon Buzukut* (1555) (Le Rituel de la Messe de Gjon Buzuk (1555)), édition critique par le professeur Eqrem Gabej, t. I, 300 pages, t. II, 404 pages (Publications de l'Institut d'Histoire et de Linguistique de l'Université d'État de Tirana), Tirana, 1968.

Cette édition critique du premier texte important écrit en albanais se distingue par sa belle présentation typographique. L'ouvrage est divisé en deux parties : le premier volume comprend une abondante introduction suivie d'une bibliographie (dans laquelle on regrettera toutefois de ne pas voir figurer l'édition de Namik Resuli, parue en 1958 dans les *Studi e testi* (n° 199) publiées par le Vatican) et de la translittération du texte ; le

deuxième volume comporte la reproduction en fac-similé et la transcription phonétique du texte. Dans sa riche introduction, le professeur Çabej a donné une étude particulièrement remarquable de la langue de Buzuk, étude qui rendra les plus grands services aux historiens de la langue albanaise.

Henri BOISSIN.

118. *Gjurmime albanologjike* (Recherches albanologiques). Revue scientifique de l'Institut albanologique de Prishtinë, 1 (1962), 2 (1965), 3 (1966), VII (II) 1 et 2 (1968).

Dans le Territoire autonome de Kosova en Yougoslavie, notamment depuis la fondation d'une Université, s'est développé en albanais un mouvement culturel assez actif, auquel prend part aussi l'élément albanais de Macédoine, de Serbie et du Monténégro, qui avec celui de Kosova monte au moins à un million et demi d'habitants.

La revue scientifique de Kosova, *Gjurmime albanologjike* (Recherches albanologiques), dans les deux premières années a été publiée par le Séminaire d'albanologie de la Faculté des lettres de l'Université de Prishtina, à commencer du troisième tome (1966) par l'Institut albanologique, fondé déjà auparavant dans ladite ville. La revue contient des articles consacrés aux questions de linguistique, histoire, littérature, ethnographie et folklore. Depuis 1971 on a effectué une tripartition de la revue (linguistique et littérature, histoire-ethnographie, et folklore).

Nous nous proposons ici de référer sur les travaux de caractère linguistique parus dans les tomes 1962-1968. Il est à remarquer dès ici que cette revue, par la variété des problèmes traités, et le niveau, revêt de l'importance non seulement pour les études albanaises, mais également pour les études balkanistiques.

Dans le premier tome (1962), Idriz Ajeti — rédacteur en chef de la revue — a édité — ou plutôt réédité — un écrit manuscrit de contenu religieux, composé en 1835 par Tahir Boshnjaku de Gjakova, au titre de « Vehbije » (cadeau). L'édition, effectuée en transcription phonétique, est publiée dans le cadre d'une ample étude, au titre « Le plus ancien document de l'albanais de Kosova en écriture arabe » (p. 9-73), et fournie d'un bref résumé en allemand. Partant de quelques schèmes tracés par l'auteur de ce compte rendu sur l'histoire du vocalisme et du consonantisme de l'albanais, l'auteur donne d'abord un aperçu intéressant du système phonétique des parlers albanais en usage dans la zone de Kosova, en

le faisant suivre du traitement de certaines questions de la morphologie historique et de la formation des mots. L'étude acquiert de l'intérêt par la comparaison interdialectale. A noter pourtant que certaines questions demandent un éclaircissement ultérieur, notamment la détermination plus exacte de quelques phonèmes comme les affriquées, la genèse de l'admiratif, la chronologie de la chute de l'*ē* atone, l'évolution des gutturales palatales à des affriquées, et la réduction des groupes *kl* et *gl* à des gutturales de diverses espèces.

Dans son article « Contributions à l'étude du système d'accentuation des parlers de Kosova », écrit pareillement en serbo-croate, et suivi d'un résumé en russe (p. 75-89), Danilo Bajraktarević attribue à l'action de l'albanais une transformation considérable des accents du serbo-croate, d'autre côté la cessation des procédés de mouvement des anciens accents, et le retour à des phénomènes d'une situation antérieure. On peut noter, en passant, que Olaf Broch déjà en 1903 (Die Dialekte des südlichsten Serbiens) avait observé des influences albanaises dans les parlers slaves de la Serbie méridionale.

L'article de Vladimir Stojanović, « La contribution de Vuk Karadžić aux études albanaises » (p. 235-247), est d'intérêt aussi pour les études linguistiques.

Dans la rubrique « Contributions », Milan Budimir, dans son bref essai, « Alb. *zot* « seigneur, Dieu » <gr. διαιτός « juge » (p. 255-257), combat de bon droit l'interprétation du mot albanais par une base **diēuptā*, proposée jadis par H. Barić. Sa propre étymologie : *zot* de gr. διαιτός, ne se révèle pourtant pas plus persuasive, surtout pour des raisons phonétiques, gr. *ai* : alb. *o*. Digne d'attention est cependant le parallèle établi par l'auteur entre la palatalisation des labiovélaires indo-européennes en albanais (*zjarm* « feu », d'un **gʷhermo-*) et le même phénomène dans des mots grecs tels que δάγκλη « fauille » et σάρμοι · θερμοί (Hésyche), dénommés à ce propos par l'auteur mots « pélastiques », au lieu de « pélasgiques ». A remarquer toutefois que la thèse de H. Pedersen selon laquelle l'albanais, seule entre les langues de type satem, aurait conservé par des reflets distincts trois séries gutturales indo-européennes, et que notamment les labiovélaires et les vélaires pures seraient, dans cette langue, bien distinctes dans leurs reflets, thèse adoptée par l'auteur, n'est plus soutenable. Je me permets de renvoyer, à ce propos, à une étude à paraître prochainement par moi dans la revue « Die Sprache ».

Dans la même rubrique, Milivoj Pavlović, après la causerie « Patet-videt », dans un bref article au titre « Musjo » (p. 261), fait observer que *muslo*, le cri d'appel adressé aux ânes au Monténégro, remonte à l'alb. *mushk* « mulet ».

Dans la rubrique « Critiques et comptes rendus », I. Ajeti rend compte du livre de H. Barić, « Histoire de la langue albanaise », publié en 1955 en albanais et en 1959 en serbo-croate. Le même auteur donne un compte rendu de mon article « Über einige mit *z*-anlautende Wörter des Albanischen » paru dans « la Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft » de l'année 1956. J'exprime là l'avis que *j* initial indo-européen a donné en albanais non pas *gj*- et *j*- (G. Meyer), mais plutôt *gj*- et *z*-, s'accordant de quelque sorte, par ce dernier reflet, avec le grec.

On doit remarquer ici, sans entrer dans des détails, que les contributions de caractère folklorique et ethnographique contenues dans les divers tomes de la revue (H. Agani, A. Çetta, K. Halimi, Sh. Plana, V. Stojančević, et d'autres), par les textes de poésie populaire y inclus, sont d'importance également pour les études linguistiques.

Du deuxième tome de la revue (1965) est à mentionner tout d'abord l'article « La position de l'albanais dans l'ensemble des langues indo-européennes » de M. Budimir, issu d'une conférence (p. 5-13, résumé en latin). L'auteur donne un aperçu intéressant des théories concernant l'ancienne expansion des Illyriens dans des diverses régions de l'Europe, il prend position envers ces théories, en insistant — avec raison — sur le fait que dans la question de l'origine (illyrienne ou thrace) de l'albanais, l'interprétation linguistique des toponymes anciens est incertaine, dès qu'on ne connaît leur signification. Il voit dans l'albanais une langue qui, par le maintien — par lui admis — de trois séries de gutturales indo-européennes, notamment par les reflets distincts des vélaires pures et des labiovélaires, s'écarte aussi bien des langues satem que des langues centum. Il trouve le même caractère linguistique dans une couche antique préclassique de la Péninsule des Balkans et celle des Apennins, représentée par gr. σάρμοι · θερμοί (Hésyche), δάγκλον · δρέπανον avec Σάγκλη en Sicile d'une part, par σεργός « cerf » (Hésyche) d'autre part, par lat. *seria* « jarre, cruche » et *siculum* (sic! *sicula* « petit poignard » ?) de l'autre. A propos du comportement de l'albanais dans la question du traitement des gutturales on peut se référer à nos réserves exprimées ci-dessus. A noter cependant que l'idée de la présence en grec ancien d'éléments linguistiques appartenant à une couche préalbanaise, idée soulevée pour la première fois par Joh. Thunmann en 1774, en principe est digne de considération. Sur σεργόι = lat. *cervus* déjà auparavant A. v. Blumenthal, Hesychstudien 45.

Dans son article « Isoglosses slavo-albanaises », suivi d'un résumé en allemand (p. 15-34), le slaviste danois Gunnar Svane essaie d'étendre à la formation des mots les concordances spéciales, surtout du domaine lexical, existant notamment entre l'albanais

et les langues indo-européennes de l'Est, regroupées par W. Porzig (Die Gliederung des indogerm. Sprachstammes). Comme telles lui résultent deux isoglosses slavo-albanaises : l'emploi commun du préfixe slave *ko-* : alb. *kë-*, et la formation de verbes itératifs et intensifs à suffixe slave *-ot*, alb. *-at*, exprimant un bruit (« *Klangverba* »).

Relativement à la première isoglosse, l'auteur, partant de la supposition de W. Cimochowski (Lingua Posnaniensis III 164) que alb. *kë-*, dans des mots comme *këpurdhë* « champignon », se rapprocherait du slave *ko-* dans russe *kovorot* « vertèbre cervicale, cou », *konura* « chenil », tchèque *komirati* « être à l'agonie », etc., tâche d'éclaircir les problèmes sémantiques connexes à cette isomorphe. Il trouve d'abord un préfixe *ko-*, à l'acception de « ensemble », dans une série de composés verbaux et nominaux slaves, préfixe auquel en albanais correspondrait *kë-*, dans des mots du type *klirtë* « vallée », *kënåq* « rendre content ». Il perçoit en outre une fonction collective — assemblante dans des composés nominaux tels que *këlysh* « petit de quelques animaux, particulièrement du chien », tandis que dans des composés verbaux du type *këqyr* « regarder, observer » il y a une succession d'actions homogènes identiques qui portent sur le même objet, ou bien la même action verbale qui est tournée vers une suite d'objets du même type. Des fonctions semblables à celles du slave *ko-* remplit en albanais le formant *kë-*, se présentant, en outre, dans des verbes tels que *gulón gélón* « venir en foule, pousser vigoureusement (de l'herbe) », *għħend* « tailler du bois ; raboter », *għħij* « faire le jour ; passer la nuit jusqu'au jour », *kēnellem* « reprendre ses forces, se refaire », *kthjell* « rendre serein ». Dans cet ordre d'idées, l'auteur, sans exclure une parenté plus lointaine avec sanscr. *kam* et lat. *cum*, penche plutôt pour une innovation slavo-albanaise. — Il est à remarquer à propos de ces expositions que des exemples cités par l'auteur, quelques-uns, comme *i keq* « mauvais, méchant », *kēnåq*, *kēnellem*, *klirtë*, ne contiennent pas, comme on a opiné jusque-là, un élément préfixal *kë-*, mais qu'ils sont à concevoir d'une manière différente. Il y a d'autre côté bon nombre de mots à préfixe *kë-* restés inobservés auparavant, dont plusieurs représentent des formations analogiques, de caractère plus souvent dialectal. Quant à l'interprétation historique de ce préfixe, lequel se présente aussi sous des variations telles que *ka-*, *gë-*, *ga-*, il est à noter que N. Jokl, contrairement à G. Meyer qui fait remonter ce formant alternativement au lat. *con-* et au slave *kū-*, le considère de souche héritée, apparenté au lat. *co-* et l'all. *ge-* dans des mots du type *Gebirge*, comme un formant à fonction collective. Il est difficile de décider si cet élément formatif rentre dans un rapport plus étendu ou bien dans le cadre d'une concordance albano-slave, et, en outre, si cette

concordance est à évaluer à son tour comme une innovation commune, ou bien comme un développement parallèle. En tout cas, l'idée de Cimochowski et Svane est suggestive, et digne d'être considérée dans la question des isoglosses de caractère indo-européen de l'albanais. Une autre question est de savoir s'il y a une connexion entre ce *kë-* et le *kë-* déictique de mots comme *këjó, kjo* « celle-ci, cette ». Si cela s'avère, la sphère des fonctions de ce préfixe s'élargit sensiblement.

Le type des verbes intensifs ou itératifs slaves en *-ot-a-ti*, tels *klokotati* « bouillonner », *lopotati* « bavarder, jaser, clapoter », qui appartiennent probablement à des formations onomatopéiques, est rapproché par l'auteur, du point de vue de sa forme, du groupe verbal albanais à flexion du présent en *-as*, *typr bërtás* « je crie », *bërtét* « tu cries, il crie », qui, face à l'aoriste *brila*, représente une innovation. Cette concordance entre le slave et l'albanais a été remarquée déjà par N. Jokl, qui dans une étude posthume (« Die Verwandtschaftsverhältnisse des Albanischen zu den übrigen indogermanischen Sprachen », Die Sprache IX, 137 sq.) attire l'attention sur ces verbes exprimant un bruit ou son (« Schallverba »), formés de la même manière dans les deux langues. Quant à la question si cette concordance soit à interpréter nécessairement dans le sens d'un rapport historique, ce savant est porté à tenir une attitude négative, et, à cause du caractère souvent secondaire de ces formes en albanais, à y trouver une évolution parallèle plutôt fortuite et extérieure, tant qu'on ne peut établir des cas particuliers de concordance. H. Pedersen, déjà auparavant (Roman, Jahresbericht IX 211), avait rapproché cette forme de l'albanais de gr. *δικάζω*, got. *kaupaljan*, en admettant un assourdissement de la dentale finale. M. Svane a de bon droit observé que le thème originale de ces verbes albanais s'est conservé dans l'aoriste, que la forme nouvelle de l'aoriste, *bërlita*, est issue du présent, et que ce schème a englobé en albanais des verbes empruntés aussi. C'est à juste titre que l'auteur rappelle l'accord, établi par A. Meillet (« Sur la flexion du suffixe indo-européen de présent *-ye/o en albanais », Mém. Soc. Ling. XIX, 1914, p. 119 sq.) entre l'albanais, le germanique, le celtique et le latin dans le schéma de conjugaison du type alb. *flas* « je parle », *flët* « tu parles », « il parle » : got. *sokja, sokeis, sokeiþ*, etc., et c'est à juste titre également qu'il précise (avec N. Jokl) que la métaphonie *a:e* a lieu seulement devant un *i* long de la syllabe suivante. A propos du caractère secondaire des formes de présent type *bërtás*, on peut noter qu'il y a, en outre de cela, des formes primaires, présentant le même thème que l'aoriste, comme *humb* « je perds ; je suis perdu, je péris », *kall* « je mets, je place, j'inhume », *plas* « j'éclate, je crève », à côté de *humbás, këllás, pélcás*. Il n'est pas sûr du tout, d'autre part, que des formes comme *gërhíj* « je ronfle », *hingëllíj* « hennir », *mërdhíj*

« j'ai froid », *sokëllij* « je crie », *ulërij* « j' hurle », soient secondaires par rapport aux formes respectives *gërhás*, *hingëllás*, *mërdhás*, *sokëllás*, *ulërás* ; tout au contraire, cfr. les noms verbaux respectifs *gërhimë*, *hingëllimë*, *sokëllimë*, *ulërimë* qui appartiennent certainement à ces formes en *-ij*. A propos de l'opinion de l'auteur que le thème de l'aoriste du type *brita* « je criai », d'accord avec l'avis de N. Jokl, proviendrait du participe, où la voyelle radicale se présente dans le degré apophonique le plus faible (**bṛk-tós* : *brítë*, *britur*), on doit dire que, tout en étant possible que de tels aoristes dérivent des participes respectifs, l'évolution indo-eur. *r* : alb. *ri*, admise jusque-là, est incertaine, comme je l'ai fait remarquer (après M. St. E. Mann) dans *Studi V. Pisani I*, 184 sq. On conclura, en résumant, que l'auteur, dans cette étude, et les autres, publiées auparavant, a éclairci en maints points les voies entortillées de l'évolution du système verbal de l'albanais, dont pourtant plusieurs questions ont besoin d'une clarification ultérieure.

Aux relations d'emprunt slavo-albanaises est consacré l'article de I. Ajeti, « Contributions à l'étude des rapports linguistiques entre l'albanais et le serbe » (p. 35-56, avec un résumé en français). Se basant sur le dictionnaire de Gl. Elezović, *Rečnik kosovsko-metohijskog dijalekta* (deux volumes, 1932, 1935), l'auteur constate une centaine de mots des parlers serbes méridionaux de Kosova qui remontent aux parlers albanais de ce territoire. En dehors des éléments lexicaux, ce sont également des phénomènes morphologiques et syntaxiques qui attirent l'attention de l'auteur. Ainsi la forme *tonáj*, *toná*, *tonó* (*ele+onaj*, etc.) du pronom démonstratif est ramenée à la forme correspondante de l'albanais *qaj*, *qajó*, mot à mot « ecce ille, ecce illa », un phénomène qui pour les parlers de Macédoine a été remarqué autrefois par M. Małecki. Des éléments lexicaux, *gùka* « excroissance, bosse » est ramené à l'alb. *gungë* « bosse, gibbosité ; dure (des noix) », représentant ainsi, par le manque d'assimilation de l'explosive dans le groupe consonantique, probablement un état phonétique antérieur de l'albanais. Le même vaut pour *kuvënta* « conseil, délibération » provenant d'une phase antérieure de l'alb. *kuvénd*, qui apparaît sous la forme *kuvënta* également en albanais de Grèce. Pareillement, *koka* « fruit » du langage des enfants de ces parlers slaves, à notre avis représente plutôt la forme ancienne du mot, conservée dans les parlers albanais de ces régions, qu'une adaptation de l'actuel *kokërr*. Comme on le voit, cette étude, au-delà des relations linguistiques albano-slaves, est d'importance aussi bien pour l'histoire de l'albanais et la reconstruction interne de certains traits de son système.

L'article de D. Bajraktarević sur le parler serbo-croate de Gilani (p. 57-103, résumé en russe), traite, après une brève introduction, le système vocalique et consonantique de ce parler, l'accent, et,

dans la morphologie, le substantif, le pronom, l'adjectif, les numéraux, l'adverbe, en terminant par quelques observations sur la syntaxe.

« A propos de l'assimilation du groupe *vn* à *m* » est le titre d'un article de Latif Mulaku (p. 323-326), où ce phénomène est suivi à travers les reflets des toponymes slaves dans la bouche des Albanais vivant dans le voisinage de la population serbe. Comme il ressort de l'exposé, le procès d'assimilation du groupe *vn* dans certains cas est avancé seulement jusqu'à *mn*, ce qui est rendu évident par *dam* « dommage, endommagement » de lat. *damnum*. On peut noter à cet égard que *shlremój* « courber » ne doit sa forme nécessairement à l'assimilation *mn* : *m* ; représentant plutôt un dérivé verbal de *shlremb* « courbé ; contrefait », ce mot est comparable à *shlrémbój* du dialecte tosque de l'Albanie méridionale.

Une nécrologie de l'albaniste autrichien bien connu Maximilian Lambertz (1882-1963) de la part de Wilfried Fiedler, un compte rendu du Bulletin de la Faculté de philosophie de l'Université de Prishtina de l'année 1963 écrit par L. Mulaku, et un exposé de A. Kelmendi sur le Premier Symposium dédié à l'ethnogenèse des Illyriens (Sarajevo 1964), terminent ce deuxième tome de la revue.

Dans le troisième tome (1966), M. Budimir, dans un bref article intitulé « Sur les rapports de l'albanais avec le slave commun » (p. 5-7, un court sommaire en latin), fait remarquer, contre G. Svane, que les deux isoglosses constatées par cet auteur : le préfixe slave *ko-* ; alb. *kë-*, et le suffixe verbal slave *-ot-a-ti* : alb. *-as*, *-et* (v. ci-dessus), ne représentent pas des concordances spécifiques, se retrouvant aussi dans d'autres dialectes indo-européens, lat. *vomitare*, etc. L'auteur fait relever aussi bien les différences qui existent entre les deux langues, le slave, contrairement à l'albanais, ne distinguant les gutturales vélaires des labiovélaires. En ce qui concerne cette question, cf. ci-dessus.

Il semble difficile de donner un avis sur le contenu de la contribution « Les traces des oronymes les plus anciens en Illyricum (*Tara, Maja, Mal, Planina*) » de Milivoj Pavlović (p. 9-26, en serbo-croate, résumé en albanais). Les limites exigées par les données de l'espace et du temps ne sont pas observées partout exactement au cours de l'argumentation, et l'introduction fréquente de l'élément religieux comme facteur de dénomination, ne semble pas du tout être propre à rendre plus plausible la thèse de l'auteur. Pour ne donner que quelques exemples, on notera que le nom de rivière (et de montagne) *Tara*, au Monténégro, à l'intérieur de la région balkanique est rapproché entre autres d'une part avec l'alb. *djerr* « friche, jachère » et les toponymes albanais *Tarabósh* et *Shulrrija* (dont le dernier reflète lat. *subterraneum*, *-a*), d'autre part avec les toponymes

slaves *Travnik* et *Treska*, tous des noms d'origine diverse, et vers l'Ouest avec le frq. *Tarascon*, ancien breton *treb*, it. *Trebbia*, etc. Je me permets de remarquer que moi-même j'ai comparé le nom fluvial *Tara*, en tant que « cours d'eau qui se dessèche », avec l'alb. *ler* « faire sécher à l'air, au soleil ou au feu », le nom de rivière *Tarin* en Albanie centrale, lat. *torrens*, le nom *Tarentum*, les *Aulariaiae*, etc. L'élément *Maja*, cherché par l'auteur dans des toponymes slaves des Balkans tels que *Majkonec*, *Majnica*, est rapproché de alb. *majë* « cime, sommet », sans avoir égard au fait que ce dernier mot remonte à *malë*, en tant que le proche parent de *mal*. Aucun résultat n'est obtenu des riches données existant pour l'élément *mal* « montagne » en albanais et dans les anciennes langues balkaniques. Aussi doit-on conclure que les justes observations dispersées dans ce travail, sont inondées par les vagues d'hypothèses pas assez persuasives.

Dans son article « Sur la langue du « Divan » du cheic Maliqi » (p. 27-52, résumé en français), I. Ajeti, dans le cadre de la description du texte de ce recueil lyrique de la deuxième moitié du dernier siècle, écrit en lettres arabes, et de sa transcription, donne également des données intéressantes sur sa langue. Cette langue reflète, de même que celle employée dans l'œuvre de T. Boshnjaku dont on vient de parler ci-dessus, un des parlers du nord-est de l'albanais, aussi les remarques de caractère linguistique coïncident en partie avec celles exposées au lieu cité, notamment les observations à propos des palatales et des affriquées, des nasales, des liquides et des fricatives, comme aussi des groupes de consonnes. Dans le cadre de la discussion de ces dernières est traitée en détail la question de la réduction des groupes *mb* et *nd* en *p* et *t*, où serait à observer que *pram* « hier soir » et *hup* « perdre » face aux plus usuels *mbramë* et *humb* ne rentrent pas dans cet ordre de faits : il s'agit de phénomènes de conservation, non d'innovation, qui réapparaissent en des formes à consonne simple dans des parlers albanais du Sud. D'ailleurs les phénomènes de conservation et d'innovation sont dûment examinés, notamment est suivie la réduction des groupes *kl* et *gl* à vélaire pure dans son évolution chronologique jusqu'à Pjeter Bogdani (1685), originaire précisément de ces régions. La manière d'envisager les choses dans le cadre interdialectal s'avère fertile aussi dans cette étude. Dans ce cadre sont considérés, en outre, en morphologie, le système des cas, l'article et son histoire, notamment la genèse de l'article préposé du postposé par une répétition dans la phrase. Du système verbal sont objet d'examen le présent élargi du type *shkelinj* « je foule », deuxième et troisième personne singulier *shkelén*, dans différents dialectes albanais, les deux formes du futur, l'interpénétration de l'indicatif et du subjonctif, et l'emploi de diverses formes du participe dans les parlers guègues du Nord-Est.

COMPTES RENDUS 1972

Dans sa contribution « Les migrations et leurs conséquences dans le type dialectal de Kossovo » (p. 53-65, résumé français), D. Bajraktarević esquisse les mouvements migratoires slaves et autres (valaques, albanais, turques), qui ont contribué à la configuration actuelle des parlers serbo-croates de Kosova. Des mouvements de migrations des populations slaves, ce qui est sorti de Bosnie-Herzégovine après le Congrès de Berlin, étant une onde migratoire passagère, est resté sans effets linguistiques. Le deuxième mouvement est parti du Monténégro, du Sandjak, des régions de l'Ibar, du Shar et de Gilani, et le troisième de la Serbie, de la Voïvodina, de Liša, de l'Herzégovine et du Monténégro. Ces mouvements ont laissé leurs traces dans la langue, de telle façon que la partie septentrionale de la zone présente actuellement plutôt des traits innovateurs, la méridionale plutôt des traits conservatifs, traits, qui sont présentés en détail. La considération des faits de langue dans leurs rapports avec les données historiques et ethnographiques mérite toute approbation, néanmoins l'exposé de l'auteur est susceptible de quelque complètement notamment de caractère historique. Ainsi chez l'élément albanais sont à distinguer une couche ethnique et linguistique survenue surtout durant la période turque, et une autre préslave et originaire du pays où elle vit, comme il résulte, du reste, des formes des noms de lieux. Par rapport au turc parlé dans cette région et en Macédoine, qui d'après les observations de G. Neméth rentre dans un type particulier, « balkanique » du turc osmanli, il y a lieu de noter que son introduction en cette aire et sa diffusion dans le passé, est due plutôt à des facteurs d'ordre social, au prestige de la langue des dominateurs plutôt qu'à des immigrations d'éléments ethniques. Des recherches historiques approfondies peuvent amener à une connaissance plus exacte de cet ordre de choses.

L'article de I. Redžepagić, « La vie, l'œuvre et les vues pédagogiques de Andrea et Pjetër Bogdani (p. 151-166), qui traite également de l'œuvre « Cuneus prophetarum » (1685) de ce dernier auteur, intéresse aussi les études linguistiques de l'albanais. Le même vaut pour l'article de Sk. Rizaj, « La frappe des monnaies turques (darbhane) à Novo Brdo, Skopje et Kratovo » (p. 205-209 résumé français), qui renseigne aussi sur les anciennes monnaies turques, leurs titres, leurs valeurs et leurs noms, pénétrés en partie pareillement dans les langues balkaniques.

De la rubrique « Critiques et comptes rendus » est à noter pour les études albanaises la présentation par I. Ajeti de l'œuvre « Histoire de la langue macédonienne » de Blaže Koneski. Entrent également en considération le compte rendu du deuxième tome du *Zbornik de la Faculté de philosophie de Prishtina* par R. Ivanović, et celui du livre « Albanische Volksmusik » de D. Stockmann, W. Fiedler et E. Stockmann par Sh. Pllana.

La quatrième année de la revue (1968) contient deux tomes.

Dans le premier, M. Pavlović, dans son article « Les coïncidences toponymiques en France et en Illyricum » (p. 23-26, en français, bref résumé en albanais), trouve que « une analyse appropriée fait remarquer trois couches toponymiques parallèles en France et en Illyricum : deux de caractère plus général, et la troisième spécifique ». Sur la base de cette thèse sont admises des traces celtiques dans les Balkans, et sans une motivation historique et linguistique vraie et propre, sont établies des équations comme *Tara* : *Tarascon*, *Avala* : gaulois *avallo* « paume », *Radan* : *Ardennes*, *Silva ardenna*, *Turija* nom de fleuve en Serbie : *Tours*, *Brebenna* : *brebis*, *Levoč* : *Helvelii*, et beaucoup d'autres. *Bulmir*, le nom actuel de la nécropole néolithique de Bosnie, correspondrait, selon l'auteur, par son deuxième élément à l'alb. *mirë* « bien », par le premier au frq. *bulle* « petite colline ». Le mot *benevrekë* « calegons larges » contiendrait dans son deuxième terme le gaulois *braca*, dans le premier lat. *bini* « deux par deux », où on sait, depuis P. Skok, que ce mot commun à toutes les langues balkaniques, remonte au gr. moderne *ἀπανωθράκι*.

L'article de Eric P. Hamp, « Albanian *viç* « calf », *vit* « year » (p. 27-31) appelle des remarques plus détaillées. A mon explication de *viç* « veau » en tant qu'une forme de *vit* « an », forme à suffixe *-sh* de l'ablatif, donc *vil-sh* « animal domestique âgé d'un an », l'auteur objecte que deux éléments au moins s'y opposent : premièrement, que *vit* (et toutes les autres formes) y reste inexpliqué ; en second lieu, que *vit* serait considéré par moi un thème de haut âge, et qu'une relation immotivée avec l'ablatif pluriel *-sh* serait de plus établie. Il fait valoir contre cela qu'il est hors lieu ici un rapport de nominatif-accusatif au cas oblique (du singulier), aussi bien qu'un rapport du singulier au pluriel, « *viç* cannot be some frozen old case-form, or a petrified plural. It must be a derivative *year-ling* in some sense ». De façon positive l'auteur procède de la façon suivante : partant de l'observation de H. Pedersen que *vjet* « an » représente un ancien neutre, il établit comme schéma de l'albanais commun *vit*-, pluriel *vjet*-, dérivé *vitsh*. Reportant ce schéma, construit sur des matériaux réels de l'albanais, à un état ancien de la langue, l'auteur, par analogie à des cas du grec tels que *ψεῦδος* : adjectif *ψευδῆς*, reconstruit pour l'albanais préhistorique (ou bien le préalbanais) un schéma, pour « an » **uēlos*, pl. *uēlesā*, pour « veau » **uēlēs*, pl. *uēlesēs*, qui — par une évolution *e:i* devant double consonne — aurait donné **vjet*, pl. *viç(ē)* pour le premier couple, et **vjetē*, pl. *viç* pour le deuxième. Ce schéma ainsi construit, est considéré toutefois un schéma qui aurait eu lieu seulement dans une évolution non troublée de la langue. C'est pourquoi, en considérant qu'une telle classe de mots serait « une classe rare et moribonde en albanais, ou en préalbanais », il remplace ce schéma

par un autre, revisé, à savoir par **uélos*, *uélesā* « an » : alb. **viet*, *vietësh*, et par **uélesos*, *uétesi* « veau » : alb. **vietësh*, *vietësh*. Dans ce schéma, le pluriel du dernier mot étant, selon l'auteur, conçu comme un « ablatif » (ou un devancier de ce cas), fut dégagé de là un nouveau simple, **viet*. D'ici l'évolution ultérieure, **viet(V)*, pl. *viet(V)* « an », d'où **vjet*, pl. *vjet*, et **vitësh(V)*, pl. *viet(V)* « veau », d'où **vigtsh*, pl. *vjet(a)*. Ainsi donc, passant par divers procédés, le troisième schéma se présente enfin de la manière suivante :

neutre : *uélos*, pl. *uélesā* « an » ≠ masc. *utsó-s*, pl. *utsó-es* ? « veau »

		<i>uetosó-s</i>	<i>uetos</i>
<i>viet-</i>	<i>vietësh</i>	<i>uetés</i>	<i>uetses</i>
	<i>vjet</i>	<i>uetësos</i>	<i>uetesi</i>
<i>vjet</i>	<i>vjet</i>	<i>vietësh-</i>	<i>vietësh-</i>
<i>vjet</i>			<i>viet-</i>
<i>vit</i> ∞	<i>vjet(ë) vjet</i>	<i>vigtsh</i>	<i>viet(a)</i>
∞ <i>vjet-sh</i>		<i>viç</i>	<i>vjela</i>

Il est évident, et généralement admis, que *vit* « an » et *viç* « veau » représentent une paire de mots unis ; ne sont en question que leur rapport historique réciproque, et la chronologie de la formation de l'un et de l'autre mot. Tout en appréciant l'esprit de combinaison de l'auteur, je dois avouer que je trouve son raisonnement par trop compliqué, son argumentation en quelque sorte forcée, et les conclusions pas assez persuasives. En préférant partir des faits de langue concrets, et de là monter éventuellement à des formes de base, je ne saurais me priver de considérer la voie inverse dangereuse en matière d'albanais, langue à tradition littéraire assez tardive. En cela je crois me trouver en opposition avec l'auteur, qui semble avoir une prédilection pour la reconstruction dans ce domaine, puisqu'il applique un tel procédé même à l'état actuel de la langue. Ainsi on voit figurer chez lui, en tant que demande de l'âge de quelqu'un, au lieu de la seule formule juste, et d'usage courant, *sa vjeç je ?* « quel âge as-tu ? », où l'ablatif de *vjet* « an », *vjetsh*, *vjeç*, fonctionne comme adjectif au sens de lat. *natus* « âgé de », au contraire *sa vjeç ke ?*, qui serait autant étrange que p. ex. un *how old have you ?* en anglais. Toujours en matière de méthode, je voudrais relever que je ne trouve pas juste qu'en expliquant *viç*, on devrait nécessairement expliquer tout aussi *vit*, qui en est la source. Bien que cela est fait ici (v. ci-dessous), j'estime que l'explication d'un mot quelconque par un autre mot, n'implique pas, tant s'en faut, la nécessité d'élucider cet autre également.

Passant des principes et méthodes à l'argument, il me semble nécessaire de préciser tout d'abord que dans mon bref exposé sur *viç* au lieu cité (Lingua Posnaniensis, VII 172), il n'est dit aucun mot d'un prétendu haut âge de *vil* ; et en fait il ne peut figurer, puisque je considère ce mot — comme on verra tout à l'heure — une forme secondaire. Aucun mot non plus d'une affirmation qu'il y aurait entre les deux mots un rapport de nominatif-accusatif à un cas oblique, ou même un tel de singulier à pluriel. Qu'on me permette à ce propos de reproduire le passage où est exposée brièvement la manière dont j'envisage la formation de *viç* : « Diesem Geschlechtswechsel unterliegt sogar manches substantivierte Adjektivum wie *kreçe*, *krençe* « Kopfkohl, Kohlkopf », das *Jokl...* mit Recht aus *krye*, *krē-ja* « Kopf » deutet. Ich sehe jedoch darin nicht mit diesem Forscher einen singularisierten Plural, sondern ein Femininum singularis, das auf ein mit dem Ablatifsuffix *-sh* gebildetes Adjektivum surückgeht ; vgl. *viç* « Kalb », meiner Ansicht nach nichts Anderes als *vil-sh* « Jährling » zu *vil* « Jahr », pl. *vile* neben *vjet.* » En regardant l'interprétation du mot dans le contexte donné, chaque jugement porté sans prévention en déduira sans aucune méprise que *viç* est considéré nettement un dérivé de *vit* ; c'est dans ce même sens que plaide l'encadrement sémantique, *viç* y étant envisagé comme « animal de l'année, animal âgé d'un an » face à *vit* « an ». Le caractère dérivé du mot résulte être même bien plus souligné que dans l'exposé du Prof. E. Hamp, où *vit* et *viç* figurent comme deux formes parallèles, remontant à deux formes de base séparées l'une de l'autre de toute ancienneté. Quant au genre de *vjet* « an », il y a lieu d'ajouter que le genre neutre du mot, jadis supposé par Pedersen, a été prouvé par l'auteur de ces lignes depuis 1955, à la base des données de Gjon Buzuku (1555), le plus ancien écrivain albanais qu'on connaisse.

Revenant à la conception de l'auteur à l'égard de ce couple de mots, elle ne saurait être soutenue, ni du point de vue indo-européen, ni par rapport à l'albanais. L'établissement même d'un couple original aux formes **uetos* « an » : **uetēs* « veau » en tant que « animal âgé d'un an », repose sur une base très faible : les adjectifs en *-ēs*, *-és* sont le plus souvent des composés, en partie des composés de réction, plus fréquemment des bahuvrihis du type grec δυσμενής, sanskrit *durmanās*, en grec souvent des adjectifs verbaux ; les mots simples en *-ῆς*, en grec beaucoup plus rares que *-ās* en sanskrit, pour la plupart sont développés, de manière spontanée, des composés ; tout particulièrement, ψευδῆς, figurant chez l'auteur comme exemple typique, est une formation *sui generis*, tout aussi comme σπιδῆς « étendu, long » et φραδῆς « sage », selon Frisk (II 1132) probablement formé d'après le contraire ἀληθῆς, cf. aussi Schwyzer I 513. Quant à l'albanais, langue, comme on vient de le dire, à tradition écrite relativement tardive, il est hors de

discussion que de telles formations, loin d'être « rares », ne subsistent ni comme composés. — Du point de vue de l'albanais, peu plausible se revèle de même la thèse d'une évolution *vičtësh* : *vičtsh*, une semi-voyelle *ç* et un passage de *ie* à *ie* n'ayant pas de parallèle dans cette langue. Cependant, abstraction faite de tous ces faits, le vice radical dans cet ordre d'idées consiste, à mon avis, en cela, que comme nom de l'année pour l'albanais commun figure le schéma sing. *vit*, pl. *vjet*. Compte tenu que l'*e* bref indo-européen (cf. gr. *Ἕτος*, messap. *alavetes* = *ωὗτόςτες*, d'après A. Torp), en accord avec les règles phonétiques de l'albanais, s'est diptongué dans cette langue, qu'il s'agit d'un ancien neutre, et qu'ensin les neutres de l'albanais indiquent des anciens neutres pluriels en *-ā*, il ressort de tout cela que la forme la plus ancienne qu'on parvient à atteindre pour ce mot par les moyens de l'albanais, ne peut être que *vjetē*, au singulier et au pluriel. Cette forme, postulée par un raisonnement de caractère historique, se présente en fait chez Gj. Buzuku, et cela au singulier aussi bien qu'au pluriel, et à l'accusatif aussi bien qu'au nominatif ; p. ex. *e kur anshṭē vjetēlē e iħalē nukē dro* « et in tempore siccitatis non erit sollicitus », *aj me klenē ɻupeshkup ala vjetē* « cum esset pontifex anni illius », *E aty ish njē njér i q i sh klenē sēmunē aly tridħjetē e telē vjetē* « Erat autem quidam homo ibi triginta et octo annos habens in infirmitate sua ». Lorsqu'on considère le dépérissement du neutre dans la dernière phase de l'albanais, son passage en partie au masculin, en partie au féminin (*tri vjet* « trois ans »), on comprend le genre féminin du mot (*vjet-a*) dans certains parlers du guègue et en albanais de Dalmatie, à Kastrati *vičt-a*, pl. *vjet* (Gj. Shkurtaj), et — qui plus est — dans le dialecte de Dushmani, d'après les données explicites de W. Cimochowski, *vičt-a*, forme à *e* long pour les deux nombres. L'auteur est enclin à trouver l'ancien état de choses dans *vjet*, pl. *vjet* de Dalmatie ; je suis enclin à le trouver dans *vjet-a*, pl. *vjet* de Dushmani : cette forme reflète — en tant qu'une « area isolata » — fidèlement le *vjetē* de Gj. Buzuku, ayant subi simultanément l'apocope de l'*ē* et l'allongement compensatoire de la syllabe interne, phénomène, comme on sait, régulier du dialecte guègue et de l'albanais d'Italie. La longueur s'est perdue plus tard ici dans la plupart des parlers guègues, en aboutissant à l'actuel *vjet*, forme d'usage général dans ce dialecte. Cela suffira pour démontrer que le schéma originale de ce mot n'est pas *vit*, pl. *vjet*, mais *vjet(ē)*, pl. *vjet(ē)*, et que *vjet* représente la forme commune du mot aussi au singulier. Cela est prouvé également d'une part par *vjet* « l'année passée », d'autre part par *sivjet* « cette année ».

En ce qui est du développement ultérieur du mot et du rapport de *vit* à *vjet*, c'est de nouveau Gj. Buzuku qui nous renseigne. Il

est notable que le même auteur qui donne *vjetë* comme forme du nominatif et accusatif du singulier et pluriel de ce mot, emploie tout aussi *E qengji lë jetë i mirë e mashkullë, n njëj viti* « Erit autem agnus absque macula, masculus, anniculus » (Exode 12, 5). Cela montre à l'évidence que *vit* doit son origine à des raisons non purement phonétiques, à des facteurs phonémiques, ou morphonémiques. En d'autres termes, cette forme est issue de *vjetë*, *vjet* dans le schème de déclinaison, dans le cas oblique (génitif-ablatif, moins probable dans l'accusatif, comme pense N. Jokl 1929, p. 126), en pénétrant de là dans le paradigme. Le principe morphologique a agi pareillement sur l'évolution de *vjetë*, *vjet*. L'homonymie grammaticale existant au singulier et au pluriel, fut éliminée en partie par des moyens de quantité syllabique (singulier *vjet*, pl. *vjet*, cf. guègue *dit* « jour », pl. *dit*), en partie au moyen d'un schéma nouveau, sing. *vit*, pl. *vjet*. Je dis « nouveau » ; puisque *vit* — comme il résulte de l'exposé ci-dessus — est à considérer décidément secondaire par rapport à *vjet*.

Pour retourner à *viç*, on conclura — comme du reste on vient de l'énoncer — que ce mot, à l'origine en tant que « animal âgé d'un an », représente un dérivé de *vit* à suffixe *-sh* : formation analogue à *gërbülsh* « lépreux », de *gërbulë* « lèpre », *pagjáksh* « anémique », de *pa gjak* « sans sang, dépourvu de sang », *përbíndsh* « monstre », de *për bind* « d'épouvante », *dysh* « double », « sou », de *dy* « deux », cf. Khuvani-Çabej, « Les suffixes de l'albanais » (en albanais, 1962), p. 83 sq. Dans le passage cité, ce formant, d'accord avec Leo Spitzer (et Franz Bopp), est considéré identique au suffixe de l'ablatif pluriel, des cas tels que *cili jush ?* « qui de vous ? », *fjalë burrash* « parole d'homme », *Stringajsh* « un membre de la famille Stringa ». Je conviens maintenant volontiers que plus d'un élément formatif peut bien avoir conflué dans ce suffixe, mais j'appelle en même temps l'attention sur le fait qu'une extension analogique du suffixe de l'ablatif pluriel dans la formation d'adjectifs et de substantifs provenant de ceux-ci, est tout à fait évidente. L'essentiel dans cet ordre d'idées est que *viç* dérive de *vit*, et non pas, comme opinait G. Meyer (p. 476), et notre auteur après lui, de *vielsh*. Le rapport formel et sémantique de *viç* à *vit* est le même qui existe entre *vjet* (*vjetsh*) « âgé de » et *vjet*. En résumant, je retiens le mot *viç*, à l'encontre de E. Hamp, un dérivé de la période historique de l'albanais. Sa pleine dépendance de *vit* est prouvée d'une manière péremptoire du fait aussi qu'au couple actuel *vit* : pl. *vjet* « an » correspond le couple *viç* : pl. *vjeta* « veau », une correspondance qui ne saurait être fortuite. Et cette correspondance — fait important — se retrouve pas seulement dans le guègue septentrional, mais aussi dans le tosque méridional le plus extrême, à savoir (d'après les enquêtes de Q. Haxhihasani) dans le dialecte

tchame. Elle montre à l'évidence que *viç* appartient à *vit* tout comme *vjeta* appartient à *vjet*.

Retournant, après cette digression, au compte rendu, on doit remarquer que l'étude de Hasan Kaleshi, « Sami Frashëri dans la littérature et la philologie turques » (p. 33-116, résumé français) entre en considération tout aussi pour les études albanaises que pour celles de turcologie. Comme on sait, le célèbre auteur albanais de l'encyclopédie turque en six volumes « Kâmûsu l-alâm », au titre français « Dictionnaire universel de l'Histoire et de Géographie » (1888-1900), œuvre fondamentale dans le champ des études orientalistiques, est considéré à juste titre un précurseur de la réforme linguistique en Turquie. On sait de même qu'il est l'auteur d'une grammaire albanaise (1886), œuvre de valeur à tout ce jour. L'auteur traite aussi des manuscrits de l'écrivain, parmi lesquels se trouve une œuvre sur le langage, composée en langue turque.

Dans la rubrique « Critiques et comptes rendus », I. Ajeti rend compte du livre « Albanische Wortbildung. Die Bildung der älteren Nomina » de Martin Camaj (1966), Claus Haebler de la « Grammatica della lingua albanese » de Giuseppe de Rada (1871) réimprimée, M. Camaj de la « Grammatik der albanischen Mundart von Salamis » de Cl. Haebler (1968), Zef Mirdita de la « Bibliographia illyrica » d'Aleksandar Stipčević (1967). Les études linguistiques sont intéressées aussi du compte rendu de « Albanian Literature » de Stuart E. Mann par A. Karjagdiu, à celui de « Forschungen zur albanischen Frühgeschichte. » de Georg Stadtmüller par Z. Mirdita, à celui de l'œuvre de Gerhard Grimm zur Johann Georg von Hahn (1811-1869) par H. Kaleshi, et aux comptes rendus des périodiques « Zeitschrift für Balkanologie » und « Südost-Forschungen » par le même auteur.

Du deuxième tome de cette année de la revue, mentionnons tout d'abord l'article « Illyrica » de Karl Treimer (p. 9-34, résumé en albanais). En dépassant de beaucoup le cadre de la région délimitée par son titre, l'article traite de plusieurs questions de linguistique et d'antiquité indo-européenne, notamment de l'histoire des langues slaves et germaniques, ainsi que du problème des substrats préindo-européens. A l'intérieur de l'illyrien, l'auteur distingue une couche plus ancienne non indo-européenne, appelée par lui l'orthoillyrien, ensuite une deuxième (le paraillyrien), formée après l'indo-européisation, enfin l'illyrien proprement dit. Tout en dénonçant à bon droit le scepticisme moderne à l'égard de la question du territoire de l'expansion de l'illyrien, l'auteur passe cependant à l'autre extrême. Reconnaissant l'origine illyrienne de l'albanais, il admet pourtant, d'accord avec K. Oštir, une part considérable du substrat préindo-européen dans la formation du

lexique albanais, en attribuant, entre autres, des mots comme *ari* « ours », *bir* « fils », *man* « mûre », sans raison visible, à une telle couche de langue. Aussi est repris de nouveau le rapprochement de *věllá* « frère » à βρά · ἀδελφός ὑπὸ Ἡλείων de Hésyche. C'est une prise de position subjective pour K. Oštir dans la controverse de ce savant avec N. Jokl et J. Janko. Article riche en idées, moins riche en conclusions concrètes.

La contribution de I. Ajeti, intitulée « Études lexicologiques albano-slaves » (p. 35-50), est dédiée aux influences de l'albanais surtout sur les parlers serbo-croates du Monténégro et des régions limitrophes. Ces influences sont poursuivies dans les éléments du vocabulaire, de la phraséologie, de l'onomastique, et des calques linguistiques. Y est soutenue, entre autres, d'accord avec nos vues, l'origine albanaise de *magarac* « âne » du slave balkanique, des toponymes *Brinja*, *Rogami* et *Sháleza* en Monténégro, en ajoutant l'auteur, à juste titre, autres données comme *Đola*, *Gropa*, *Šteke*, et des noms de personnes comme *Šoć*, *Zogović*, *Zolović*, *Zonjić*. A l'albanais ramène l'auteur tout aussi *dekati* « pleurer un mort », *ěknuti* « maudire », *dègati se* « se quereller », *dèšali se* « rencontrer », *kreniše se* « se vanter », *purilj* « poireau », et *konjski kamen* « sulfate du cuivre », mot-à-mot « pierre de cheval », considéré un calque de l'alb. *gur kali*. Moins sûre me semble la comparaison d'alb. *kij* « sarcler » et *kizë* « sarcloir » avec serbo-cr. *kij* « marteau », *kijah* « bâton, massue ». Prêtant justement attention au côté inverse des relations d'emprunt, à l'action du slave sur l'albanais, l'auteur ramène *gand* « défaut », « par hasard », *gandój* « blesser », au serbo-cr. *ganuti* « mouvoir ; émouvoir ». L'identité de *me u teshë*, *me u teshue* « être en chaleur » (des truies) et *me u ndeshë* « se rencontrer, se heurter, s'entrechoquer » en tant que « poursuivre », en soi bien possible, fait quelque difficulté à cause de la présence de *me u teshë* dans un dialecte qui ne connaît pas le passage de *nd* à *t*, difficulté du reste pas insurmontable. A l'origine albanaise du slave *kračun*, *koročun*, roumain *crăciun* « Noël », à savoir de *kërcún-* « souche (d'arbre) » en tant que « bûche de Noël », j'y tiens même après les objections de l'auteur, pour des raisons que j'expose en autre lieu. Dans son ensemble l'article est une bonne contribution aux études des relations linguistiques albano-slaves, notamment par rapport au domaine serbo-croate. A remarquer que les vestiges albanais dans le langage et le folklore des habitants slaves du Monténégro, en ligne de principe ne remontent pas toutes nécessairement aux relations d'emprunt. Il s'agit en partie de restes, survivances albanaises conservées chez une population jadis albanaise, après le processus de slavisation.

D'un intérêt particulier pour les études de dialectologie et lexicographie est l'article « Quelle est la région linguistique du

COMPTES RENDUS 1972

vocabulaire de Kujunxhiq » (p. 51-69) de Hilmi Agani. On démontre, au moyen de certains traits phonétiques, et de données biographiques, que l'auteur du petit vocabulaire Srpsko-arnautski rečnik de l'année 1902, Ljubomir Kuyundžić, n'était pas originaire de la ville de Gjakova, comme ont généralement admis les linguistes jusqu'à présent, mais de la localité voisine de Rahovetz. C'est là qu'il a passé la plus grande partie de sa vie, quoiqu'il eût vécu pour un temps aussi à Gjakova. C'est pour ces raisons que son vocabulaire reflète au fond le parler de Rahovetz, quoique ne manquent pas des traits propres à celui de Gjakova, ou même des traits communs à ces deux parlers. Aux conclusions, dans la plus grande partie justes, de l'auteur (dans *tue shkue* « en allant » il n'y a pas, dans *tue*, maintien du groupe vocalique *ue* au sens strict du mot), je me permets de faire trois remarques de principe : Les formes de mots attribuées jusque-là erronément au parler de Gjakova et citées par les albanistes comme telles, étant confirmées maintenant pour le parler de Rahovetz, sont assurées pour l'albanais du nord-est, ce qui est l'essentiel. En deuxième lieu, le manque d'un trait donné morphologique dans l'état actuel d'un parler, en raison du caractère généralement dynamique des dialectes, n'est pas une preuve décisive que le trait n'y ait pas existé deux générations auparavant. En troisième lieu, la poursuite d'une certaine norme littéraire même dans des écrits dialectaux comme ce vocabulaire, qui contient de plus des éléments de conversation, n'est pas à exclure en ligne de principe. — A ajouter enfin que ce vocabulaire a vu, en 1916, une réédition, en partie élargie, portant un autre nom d'auteur, L. Arbanas.

L'ample étude « L'artisanat des ouvriers feutriers dans la région de Kossovo » de Kadri Halimi (p. 195-254, résumé français), est intéressant aussi pour les études linguistiques, notamment pour ce qui est du lexique dialectal. Au cours de la description des ateliers et des outils, des procédés et de la technologie du travail, des formes des bonnets de feutre et de leur presse, des relations économiques et sociales des artisans, etc., est donnée également la terminologie respective. Contribution importante à « les mots et les choses ».

Ce tome est terminé par un compte rendu de mon livre « Le pluriel singulérisé en albanais » par I. Ajeti, de mon article « Keltisch-albanische Isoglossen » (Studi V. Pisani) par K. Treimer, du livre « Introduzione alla linguistica indeuropea » de V. Georgiev par Z. Mirdita, avec des remarques critiques relevantes.

E. ÇABEJ.

119. *Tonnies Fenne's Low German Manual of Spoken Russian*,
t. II, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, Copen-
hague, 1970, xxviii + 488 p.

Dans le tome II de cet ouvrage — le seul qui nous soit parvenu — on trouve le texte d'un manuel de russe parlé, achevé à Pskov en 1607 par un certain Tönnie Fenne, de toute évidence Allemand résidant dans les pays baltes. Les responsables de cette édition, L. L. Hammerich et Roman Jakobson, ont complété le texte, qui comprenait des mots et phrases russes rendus en alphabet latin et leurs équivalents en Plattdeutsch de l'époque, par une translittération en caractères cyrilliques et une traduction en anglais.

Dans la préface L. L. Hammerich expose les problèmes posés par cette édition et analyse brièvement les caractéristiques de l'ouvrage de Fenne. Celui-ci présente environ 4 000 mots, soit isolément (jusqu'au f. 186), soit sous forme de phrases (jusqu'au f. 508). Il s'agit de russe parlé et non de slavon, ce dernier n'apparaissant que dans les ff. 507 et 510, écrits en cyrillique et reproduisant des prières. Après une lacune d'une vingtaine de feuillets viennent des prières (non traduites) en polonais : *Notre Père*, *Confiteor*, puis quelques spécimens de lettres en polonais avec leur traduction en bas-allemand. Après la transcription des noms de nombres on trouve, pour conclure, les noms des lettres de l'alphabet, écrits cette fois en caractères cyrilliques.

Il est évident que la transcription en cyrillique, par les responsables de l'édition, des mots écrits en caractères latins a posé de nombreux problèmes : compromis entre l'orthographe généralement admise et celle que suggéraient les graphies proposées par T. Fenne, p. ex. *sdoroff* pour *zdorov*, *bruchō* pour *brjuxo*, *vereffka* pour *verevka*, *poilze* pour *bojsja* (T. Fenne n'étant naturellement que peu sensible à la distinction sourde-sonore) ; on a d'autre part une même graphie pour plusieurs réalisations, p. ex. *sch* = *s*, *š*, *sk*. On remarque également qu'après les chuintantes et l'affriquée /c/ Fenne écrit *o* (pour *e* de l'orthographe traditionnelle, correspondant d'ailleurs à /e/), et de même dans certains cas après molle : *knomu* = /k n'emu/.

L'intérêt du manuel est surtout d'ordre lexical. Comme le note L. L. Hammerich, il offre parfois des mots rares ou non attestés ailleurs (p. ex. *podugol'nik* pour « enfant trouvé », les différentes variétés de fourrure d'écureuil ...) ainsi que des dialectalismes (*nel'ga* pour *nel'zja*). La morphologie est pauvrement représentée : nominatif pluriel de substantifs, comparatifs d'adjectifs, déclinaison de pronoms, quelques éléments de conjugaison, avec parfois des erreurs, Fenne créant des formes inexistantes ou donnant p. ex. *ešče* (encore) pour le comparatif de *mnogo* (beaucoup). Quelques verbes sont regroupés par préfixes sans que la notion d'aspect

soit envisagée : *perevesli* et *perevodit'*, p. ex., sont donnés à quelques lignes de distance avec des équivalents bas-allemands différents.

Un prochain tome sera consacré à l'analyse de la langue du manuel de T. Fenne. Il conviendra de tenir compte des erreurs qu'il a commises, notamment lorsqu'il a inventé lui-même des phrases russes au lieu de les demander à un informateur. Les germanismes, en particulier dans la construction, sont flagrants. Toutefois, comme le remarque L. L. Hammerich, T. Fenne a amélioré ses connaissances de russe au fur et à mesure que progressait son manuel, comme le prouve le nombre décroissant de fautes.

R. L'HERMITTE.

120. Jacques VEYRENC. — *La forme poétique de Serge Esenin*, Mouton, 1968, 224 p.

Cet ouvrage, s'il est, bien entendu, consacré essentiellement à des problèmes stylistiques, à des questions de technique poétique, ne peut cependant laisser indifférent le linguiste. Dès le début, l'auteur, adhérant aux vues exprimées par J. Fourquet, pour lequel « le rythme n'est pas dans la substance linguistique des vers mais qu'il a pour ainsi dire une existence indépendante... », estime qu'une « prose dont la structure tonique ou syllabique est réductible à celle d'un vers n'est pourtant pas encore un vers » (p. 24). D'où deux types différents d'organisation : une organisation linguistique — qui concerne l'agencement interne du discours, et une organisation orchestrale — d'ordre moteur. D'où, également, deux écoles possibles de diction poétique : celle « qui veut faire saillir sous la phrase la carrière du rythme » et celle « qui tend à noyer le modèle orchestrale dans la substance du discours » (*ibid.*).

Caractérisant l'*ictus* comme la rencontre du temps fort (organisation orchestrale) et de l'accent (organisation linguistique) notre collègue définit les vers ternaires — qui comportent un *ictus* essentiel — comme « majeurs », et les vers binaires — qui comportent un *ictus* non essentiel — comme « mineurs ». Il estime de plus nécessaire d'établir un catalogue des « mots lourds » (de quatre syllabes et plus), classés selon la place de l'accent, ce qui lui permet d'étudier les proportions d'emplois de tels mots selon les rythmes et leur place dans le vers. C'est sur ces bases qu'il procède à un recensement et à une analyse des vers du poète.

Au total c'est le tétrapode iambique, forme classique du vers russe (Puškin, Lermontov) qu'Esenin emploie le plus régulièrement

tout au long de sa brève existence. Par contre le tétrapode choréique a sa préférence dans la phase initiale de son activité poétique, le tripode anapestique au milieu, les pentapodes (iambiques et choréiques) dans les dernières années.

On retiendra, avec J. Veyrenc, qu'Esenin témoigne d'une parfaite maîtrise de son métier poétique, maîtrise qui ne s'accorde guère avec « l'image du paysan inculte et indolent, produisant ses vers spontanément et sans effort ».

R. L'HERMITTE.

121. B. O. UNBEGAUN. — *Selected Papers on Russian and Slavonic Philology*, Oxford, 1969, 344 pages.

Premier titulaire de la chaire de Philologie slave comparée de l'Université d'Oxford, B. O. Unbegaun reçoit, avec cette édition des Presses Clarendon d'Oxford, un hommage qui sera particulièrement agréable à ses collègues et disciples. Trente-six articles parus entre 1928 et 1964 dans des revues diverses, et qui sont reproduits ici dans la langue de l'original, anglais, français, allemand ou russe, donnent un aperçu nouveau sur la continuité d'une pensée linguistique, tout en montrant l'importance et la diversité des champs explorés.

La recherche est centrée sur la langue russe et se présente souvent comme une réflexion ordonnée à partir d'un fait de vocabulaire. C'est ici qu'apparaît le mieux le profil d'une méthode dont l'efficacité tient à la réunion de qualités différentes : l'intuition du philologue qui sait découvrir les sources et s'entend à les comparer avec sûreté, un sens des réalités historiques qui vient en partie d'une grande familiarité avec les institutions de la vieille Russie, la rigueur du linguiste qui, dans la structure même du lexique, analyse les conditionnements et les réactions liés au changement décrit.

Plusieurs articles rappellent que B. O. Unbegaun s'est intéressé au problème du slavon, et qu'il s'est efforcé de mieux définir le rôle qu'il faut lui accorder dans la formation du russe littéraire. En fait les préoccupations relatives à l'histoire de la langue sont partout présentes : même si elles n'apparaissent pas comme thème majeur, elle se retrouvent à l'arrière-plan de chaque recherche, et elle en constituent la finalité.

Ayant rassemblé ces articles et décidé de leur choix, R. Auty et A. E. Pennington ont eu l'heureuse idée d'accorder leur préfé-

rence à plusieurs textes devenus aujourd'hui presque inaccessibles. Notons aussi l'intérêt que présente l'important index de vingt-trois pages (p. 319-341).

Si l'on peut exprimer un léger regret, c'est celui de n'avoir pas sous la main, avec cette sélection d'articles, une liste complète de tous les titres publiés par B. O. Unbegaun, à défaut de pouvoir disposer de l'ensemble des textes.

Jacques VEYRENC.

122. *Jezik* (Časopis za kulturu hrvatskoga književnog jezika). Zagreb, XVIII (1970-1971).

Éditée par la Société croate de philologie de Zagreb, la revue *Jezik* contient d'une part des articles relatifs à la morphologie du croate, par exemple sur le suffixe comparatif en *-ji*, sur les substantifs verbaux en *-nje*, sur les deux types de futur *čitat* *ću* et *čitaću*, d'autre part des études de caractère plutôt stylistique, l'une sur l'emploi du passif chez Krleža, une autre sur la structure des locutions fixées, sans oublier une chronique scientifique composée surtout de comptes rendus.

Jacques VEYRENC.

123. Fredrik Otto LINDEMAN. — *Les origines indo-européennes de la « Verschärfung » germanique*. Oslo (Universitetsforlaget), 1964.

Devant des correspondances comme got. *twaddje*, v.h.a. *zweio*, v.isl. *høggva*, v.sax. *hauwan*, on pose des formes de départ communes telles que **twajje*, **hauwan*, avec des géminées *jj*, *ww*. Des évolutions divergentes conduisent d'une part à got. *ddj*, *ggw*, v.isl. *ggi*, *ggi*, d'autre part à des séquences telles que *aij*, *auw*, avec *i*, *u* comme second élément de diphtongue ; par celles-ci s'expliquent les formes du v.saxon, v.h.a., v.angl., v.fris. (groupe westique).

Le terme de « *Verschärfung* » qui couvre cet ensemble de faits s'explique par l'idée que les géminées résultent de quelque renforcement articulatoire de *j*, *w* étymologiques, en germanique commun. Cependant la distribution des géminées d'une part, celle des facteurs accentuels ou rythmiques invoqués de l'autre, concordent si peu que cette voie ne mène à rien.

Il était donc permis de se demander s'il ne s'agirait pas de survivances héritées d'un stade plus ancien, relevant de la grammaire

comparée des langues indo-européennes. C'est ce qu'indique le titre de l'ouvrage. Les guillemets qui encadrent « *Verschärfung* » indiquent que le terme ne couvre que les faits à expliquer, non l'explication qui est à l'origine du nom.

La thèse de l'auteur est que des groupes formés d'une sonante *j*, *w* et d'une laryngale *H* ont donné par assimilation des géminées *jj*, *ww*. Il a accumulé à l'appui de cette thèse une masse de faits, notamment grecs et sanskrits, à partir d'un vaste inventaire des formations où l'on peut déceler une ancienne laryngale, et poser des séquences *jH*, *Hj* (plus rarement *wH*, *Hw*) à l'origine.

Il n'est pas le premier à avoir songé à l'explication par la théorie laryngale ; il passe en revue et confronte avec les siennes les thèses de ses prédécesseurs. Mais le trait particulier de sa théorie est de poser une dualité de traitement. P. 64 : « Selon notre hypothèse, le type *TeH₂-yo-* a pu se développer à la fois en *Tayyo* (création expressive) et en *Tāyo-* (création non-expressive). »

L'auteur se réfère ici à la remarque de Meillet : que l'indo-eur. a connu une phonétique *expressive*, distincte de la phonétique normale, et caractérisée par des géminées (attestées dans les hypocoristiques).

L'explication ne nous convainc pas. D'une part la gémination par assimilation (à partir d'une séquence de *deux* consonnes) et la gémination expressive, portant sur *un* phonème sont des faits différents : la seconde mènerait à une laryngale géminée : *TeH-/TeHH-*. D'autre part, la preuve que ces formations à géminées ont un caractère expressif n'est pas faite : l'auteur doit admettre que ce caractère s'est effacé au cours de l'histoire.

Par contre, le *fait* même de la coexistence de deux formes nous paraît digne d'attention : car il pourrait expliquer quelques *doublets* germaniques, à caractère de survivances hors système. Les deux plus clairs sont m.h.a. *nouwe/nāwe* « *genau* », et *zouwen/zāwen*, « *eilen* » ; les paragraphes 15.6 et 15.16, où sont cités *nou(we)* et *zouwen* resp. demanderaient à être reconsidérés. On peut encore citer *spriu* et *spræwen* (**spreww-/sprēw-*).

L'auteur cherche à expliquer des géminées germaniques comme remontant à des géminées indo-européennes : or les exemples grecs et sanskrits n'attestent jamais que des séquences de type *aij* (skr. *āj*), avec *i* « second élément de diphongue ». C'est poser comme allant de soi une évolution *aij* > *aij* identique à celle que l'on admettait pour le westique. Cela a-t-il un sens si au niveau indo-européen il existe comme l'avait vu Meillet, un phonème unique /i, j/ resp. /u, w/ avec trois variantes : voyelle, second élément de diphongue, consonne, selon la position ? Précisément l'histoire du verbe fort germanique montre qu'au stade « *primitif* » il existait encore des diphongues au sens indo-européen : voyelle +sonante

(l, r, m, n, i, u) ; cela explique l'unité des trois premières classes, fondées sur l'alternance e, o, zéro en diphongue. Nous avons toutes raisons de poser en germanique primitif, dans la classe II fondée sur l'alternance *eu/ou/u*, des verbes **keusan* et **bleuwan*. Si le gothique répond par *kiusan* et *bliggwan*, ce ne peut être que par une évolution ultérieure, limitée au groupe gotonordique, tandis que le v.h.a. a *bliuwan*. Le fait gotonordique se formule ainsi : *i* second élément de diphongue est devenu consonne devant *j*, et de même *u* devant *w* ; il en résulte que des séquences comme *aij*, *auw* sont désormais exclues, et ne peuvent coexister avec *ajj*, *auw* ; c'est ce que confirme l'examen du gothique.

Ce fait se situe dans l'ensemble d'une évolution germanique, au cours de laquelle le type de la sonante européenne avec ses trois variantes a été éliminé, et où notamment les sonantes /i, j/ et /u, w/ se sont scindées en voyelle et consonne, soit /i/ et /j/, /u/ et /w/ par « phonologisation de variantes », état acquis en gothique. Nous ne pouvons exposer ici le détail de cette recherche en cours.

Mais nous pouvons avancer que le problème de la « *Verschärfung* » se scinde désormais en deux problèmes radicalement distincts : un problème dialectal germanique, qu'on peut symboliser par une isoglosse *bliggwan* faire *bliuwan* (de **bleuwan/bleuwan*) ; un problème indo-européen, celui de formations où une diphongue en *i* est suivie de *j*, une diphongue en *u* suivie de *w*.

Sur l'existence de ce dernier type au niveau indo-européen, les matériaux réunis par l'auteur ne laissent pas de doute, et la thèse que le germanique le possède par héritage devient hautement vraisemblable. En ce sens, la vaste quête, bien documentée, de M. Lindeman n'aura pas été inutile ; il n'en est que plus regrettable que l'image de géminées *jj*, *ww* dernier reste de la vieille notion de *Verschärfung*, hante encore le livre et suscite des hypothèses qui sont des complications inutiles (et contradictoires).

J. FOURQUET.

124. *The Nordic Languages and Modern Linguistics*. Proceedings of the International Conference of Nordic and General Linguistics. University of Iceland. Reykjavík, July 6-11, 1969. Edited by Hreinn BENEDIKTSSON. Reykjavík. Vísindafélag Íslendinga (Societas Scientiarum Islandica, 39). 1970. 1 vol. in-8° (38), 616 pp.

Du 6 au 11 juillet 1969 s'est tenu à Reykjavík, pour la première fois, un congrès de linguistique (nordique surtout) dont le succès a été si grand qu'il a donné lieu, outre à la résolution de reprendre

la formule, en Suède, en 1973, à la publication d'un gros volume d'actes. L'importance tant du fait lui-même que de cet ouvrage mérite une attention soutenue. On sait depuis longtemps la qualité des apports scandinaves à la linguistique générale ; il convient aussi de rendre hommage à la valeur de la linguistique scandinave en tant que telle et un volume comme celui-ci — où beaucoup de contributions sont rédigées en anglais ou en allemand — devrait permettre d'élargir encore l'audience méritée que connaissent parmi les spécialistes un Haugen, un Dahlstedt ou un Hreinn Benediktsson.

Le but de l'entreprise était, comme le précise le rapporteur général, le professeur Hreinn Benediktsson de l'Université de Reykjavík, d'abord de renforcer la coopération entre les linguistes, nordiques ou non, ensuite de raccorder la linguistique nordique à l'évolution rapide et aux progrès de la linguistique générale. Il semble que ce double dessein ait été réalisé puisqu'un quart des participants n'étaient pas Scandinaves et que la liste des contributions présentées, soit au Congrès lui-même, soit à ce volume, embrasse un vaste champ d'investigations qui va de l'étude de détails strictement nordiques (p. ex. Helgi Guðmundsson : « Yes and No in Icelandic » pp. 338-347) à l'analyse de problèmes hautement théoriques et intéressant toute la linguistique (comme Els Oksaar : « Konnotationsforschung une die Polaritätsprofil-metode » pp. 44-459). La vitalité et l'originalité des recherches scandinaves dans ce domaine trouvent ici une éclatante illustration.

Les organisateurs avaient choisi d'orienter contributions et débats autour de l'un des quatre thèmes suivants : 1) Histoire des langues nordiques et principes de linguistiques diachronique ; 2) les dialectes nordiques et la dialectologie structurale ; 3) Les langues nordiques : approches linguistiques courantes ; 4) Les langues nordiques et la théorie linguistique moderne (entendons : la théorie transformationnelle et générative de Chomsky et de ses disciples).

a) Ressortissent au premier thème les deux études magistrales quiouvrent le volume et qui sont certainement les plus intéressantes de tout l'ensemble. Einar Haugen esquisse « The Language History of Scandinavia : a Profile of Problems » (pp. 41-86). Avant tout, le mérite de cet essai est de dépasser les particularismes nationalistes particulièrement vifs dans le Nord en l'occurrence pour tenter d'adopter un point de vue de Sirius afin de dégager, d'une part les caractères constitutifs de ce que l'on pourrait appeler le proto-scandinave — la langue qui fut parlée dans tout le Nord avant 800 environ —, d'autre part les raisons d'être des différenciations qui ont amené à la constitution de quatre langues différentes : danois, suédois, norvégien, islandais (sans tenir compte ici des

variations dialectales prononcées /Suède/ ou de la récréation du *nyorsk* en Norvège), enfin, l'établissement caractérisé au cours de l'évolution historique, d'une séparation nette entre « Scandinavie intérieure » (d'un point de vue linguistique) et « Scandinavie extérieure » *grosso modo* constituée par le Danemark, la Suède méridionale, la Norvège du sud-ouest et l'Islande. A l'étudiant étranger, les vues d'E. Haugen apporteront une utile lumière. Rien n'est plus décourageant, en effet, que les profondes différences, au niveau parlé surtout, entre les quatre langues scandinaves, comparées aux apparentes ressemblances lexicologiques, grammaticales et syntaxiques. Les clefs que l'on nous tend ici semblent d'une remarquable efficacité. Il ne suffit pas, en effet, de dire que l'histoire et la politique sont responsables des divergences qui se sont établies, à partir du proto-scandinave, il est clair que la scission a obéi, outre à des influences étrangères surtout actives dans la « Scandinavie extérieure », à des impératifs fondamentaux constitutifs, en profondeur, du scandinave (en tant que langue).

E. Haugen établit donc : en premier lieu, à quel moment le « scandinave » a commencé, c'est-à-dire, vers 200 après Jésus-Christ selon le témoignage des plus anciennes inscriptions runiques. Il paraît évident en effet que le germanique du nord et de l'ouest reste très homogène en comparaison du germanique oriental, ne serait-ce que par opposition avec les changements qui affectent ce dernier. Se pose alors la question : quand les dialectes scandinaves se sont-ils différenciés, comment et pourquoi ? C'est ici que Haugen, dépassant les simples considérations historiques, distingue la Scandinavie « intérieure » de l'« extérieure ». Dans la Scandinavie intérieure se développe, à partir de 800 environ donc, en vertu de dispositions inhérentes au scandinave commun, tout un ensemble de traits caractéristiques : la rétroflexion des dentales derrière un *r*, le traitement des voyelles non accentuées en fonction de la quantité de la syllabe précédente, la réduction des finales, l'apparition des affriquées, la manifestation d'une seconde mutation par *u*, et surtout le développement de l'accent dit musical (qui ne se rencontre pas en Islande et pas non plus au Danemark où il fait place au *stöd* ou glottalisation), l'évolution de sons diptongués vers de simples sons vocaliques (á [ao]>å [o]) et enfin la mise en place du double article défini (suédois *den vackra flickan*), aboutissement de l'évolution d'un démonstratif originel. Établir ensuite comment, pour des raisons politiques le plus souvent, chaque langage s'est stabilisé dans la forme que nous lui connaissons aujourd'hui, présente un intérêt bien moindre et Haugen ne s'y attarde pas, préférant clore son exposé sur de nouvelles questions (où exactement a pris naissance le « scandinave » ? comment s'est creusé le fossé entre langues écrites et langues parlées, phénomène tellement

caractéristique de l'islandais, par exemple ?) et sur de fécondes suggestions : dans quelle mesure les caractères constitutifs du «scandinave» ne vivent-ils pas encore intensément, malgré les fixations artificielles, au niveau des dialectes ou des langues parlées ? Au total, des vues synthétiques neuves et pénétrantes qui ne sauraient manquer de susciter de fécondes recherches.

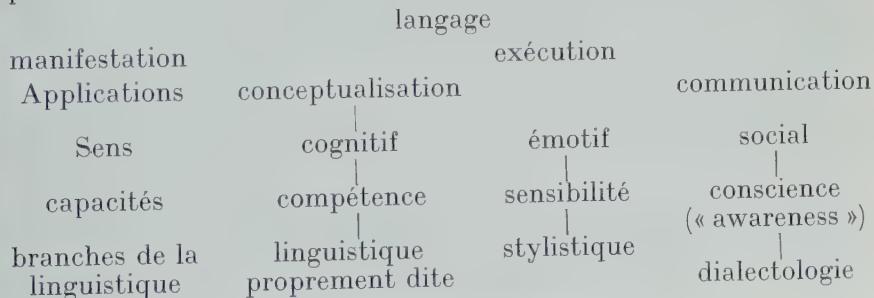
On peut dire la même chose des «Aspects of Historical Phonology» de Hreinn Benediktsson (pp. 87-142). L'auteur y analyse le vocalisme islandais pour en déduire une théorie de la phonologie historique qui sera d'un grand secours à quiconque voudra étudier la formation des langues germaniques. Lecteur de Martinet, H. Benediktsson s'emploie à démontrer les structures des changements phonétiques qui affectent ces langues, concentrant ici les résultats de quantité de petites études fragmentaires publiées antérieurement. Mais le point de vue qu'il adopte est résolument structuraliste : les changements successifs qui affectent la phonologie des langues nordiques au cours de l'histoire sont intégrés dans des structures d'ensemble qui sont censées les éclairer. L'entreprise est intéressante et devrait faciliter la compréhension du mécanisme phonologique de ces langues, apportant par là un secours précieux d'un point de vue pédagogique surtout. Néanmoins le propos de Hreinn Benediktsson suscite d'emblée une réaction qui revient à mettre en cause le principe adopté lui-même. Tant qu'on n'aura pas établi incontestablement qu'un système linguistique donné évolue exclusivement en vertu de lois et de propriétés intrinsèques, le danger restera grand de courir au système et de négliger le rôle, souvent déterminant, d'éléments extra-linguistiques dans l'évolution d'une langue.

Mais si l'on adopte ce point de vue mécaniste, la démonstration qui nous est faite ici est éclatante et constitue certainement l'une des synthèses les plus remarquables qui aient jamais vu le jour sur la question. Par une démarche rigoureuse partie de principes simples (établissement d'oppositions phonologiques fondamentales, fonctions distinctives des phonèmes traduites par ce qu'il appelle leur «charge fonctionnelle»/functional load/), il intègre dans un système d'évolution logique la plupart des grands changements phonétiques qui ont affecté les langues germaniques au cours de l'histoire, en insistant sur les effets nécessaires qu'entraînent les relations entre phonèmes dans un segment donné. Il arrive ainsi à la définition de paires corrélatives, ou de chaînes qui rendent compte de façon satisfaisante du phénomène de la mutation. De là, il passe à la notion de «trait distinctif» qu'il substitue à celle de phonème et qui conditionne ce que Martinet appelle l'intégration phonologique. Cela lui permet d'aboutir à une synthèse générale où s'éclaire l'ensemble des phénomènes qui ont affecté la phonologie.

de l'islandais. Particulièrement intéressantes sont les perspectives nouvelles qu'ouvre cette étude systématique sur des phénomènes mal expliqués jusqu'à présent comme la mutation par a, les rapports entre les mutations par i et par u, ou les effets sur o de la mutation par i. En fait, l'un des mérites de cette étude est de proposer une succession dans le temps beaucoup plus précise et rigoureuse de phénomènes dont le principe de base reste constant. Travail solide et brillant dont la moindre originalité n'est certes pas qu'il retombe *in fine* sur une meilleure intelligence des rapports entre phonologie et pratiques orthographiques anciennes.

b) Le second des thèmes illustrés concernait la dialectologie, discipline dont l'importance dans le Nord n'a pas besoin d'être soulignée. W. G. Moulton, avec « Opportunities in Dialectology » (pp. 143-157) expose les résultats de ses recherches sur les dialectes de la Suisse alémanique (parus in *Language* 44, 1968) en espérant qu'ils seront applicables au domaine nordique. Émule de W. Labov (*The social stratification of English in New York City*, Washington, D.C., 1966) il pose les problèmes en termes généraux, en se limitant strictement au domaine de la phonologie, pour souligner que la dialectologie se situe à l'intersection d'un chassé-croisé où la linguistique générale et l'étude descriptive des dialectes s'informent mutuellement.

K. H. Dahlstedt (« The Dilemmas of Dialectology », pp. 158-184) s'attache à montrer comment on peut incorporer des caractères socio-dialectaux à une description linguistique du type génératif, autrement dit, comment poser les fondations d'une dialectologie structuraliste. Il voit bien que le problème est de faire droit, simultanément, aux théories linguistiques d'une part, d'autre part aux éléments non linguistiques responsables de la constitution d'un dialecte (géographie, ethnologie, sociologie, etc.). Vouloir « incorporer les niveaux de langage émotif et social à une théorie générative » (p. 181, note 22) est sans doute une ambition originale. Néanmoins, là encore, on ne peut que broncher devant l'esprit de système responsable du schéma général que propose K. H. Dahlstedt pour édifier « une théorie linguistique complète » :



Il est clair que réduire la stylistique aux aspects émotifs du langage ou faire de la dialectologie l'étude des composantes purement sociales ou sociologiques du langage implique graves mutilations.

On retiendra l'entreprise beaucoup plus modeste de B. Nordberg exposant la méthode qu'il a appliquée pour étudier « The urban dialects of Eskilstuna : Methods and Problems » (pp. 426-443). Ces recherches rentreraient dans le cadre d'une étude beaucoup plus vaste de la phonologie et de la morphologie des variétés régionales du suédois parlé. L'extrême minutie avec laquelle a été conduite l'enquête est digne de tous éloges. On regrettera seulement que les conclusions — banales, somme toute : les variations sont fonction du niveau social des individus interrogés — soient si décevantes, mais il semble que l'intérêt doive se porter d'abord sur les techniques d'investigation et l'exemple reste à méditer.

Relèvent enfin de la même discipline deux très brèves études consacrées au foeringen : « Die Vokalisierung von v im Färöischen » (pp. 599-616) par O. Werner, étude purement descriptive, et « A phonetic change in the making : initial /t/ in Faroese pronouns » (pp. 348-364) par B. Hagström, où le point de vue adopté mérite l'attention : l'étude de ce phénomène, correctement interprétée, peut amener à une meilleure compréhension de développements identiques, mais à un degré beaucoup plus poussé, dans le passé.

c) La section la plus abondamment représentée concerne l'étude, selon la linguistique courante, des langues nordiques.

La communication de B. Loman sur la « Social Variation in the Syntax of spoken Swedish » (pp. 211-234) résume les découvertes auxquelles l'auteur est parvenu dans son étude de la *Talsyntax* (syntaxe /de la langue suédoise/ parlée). Cette technique consiste à étudier les variations syntaxiques auxquelles est soumise la langue selon l'origine ou l'appartenance sociale du sujet parlant. Évidemment, pour juger de recherches de ce genre, on achopperra toujours sur les critères retenus pour définir ce que l'auteur appelle l'« index social » et l'on bronchera sans doute sur l'attribution d'un simple coefficient numérique pour évaluer une dimension autrement complexe et nuancée du langage. D'autre part, il reste à décider si l'idéal proposé (correspondant à l'index 4 dans le système en question) n'est pas fonction d'une sorte d'utopie elle-même conçue par des théoriciens dont l'« index social » serait à déterminer ! Ces réserves faites, et compte tenu de l'allure de truismes que prennent les conclusions auxquelles parvient l'auteur (savoir que le « niveau social » d'un individu ne suffit pas à rendre compte de ses usages syntaxiques), l'intérêt de ces enquêtes n'échappera pas et l'on trouvera quelque profit à examiner, là aussi, les méthodes d'enquête employées.

Des remarques analogues s'appliquent au « Vocabulary Data

Processing » que propose Sture Allén (pp. 235-261). Utilisant des méthodes de recherche ultra-modernes sur ordinateurs, l'auteur dresse des listes de fréquences extrêmement intéressantes. On peut discuter les critères retenus pour le choix du matériel inventorié, insister sur la relativité des résultats. Il reste que les conclusions sont d'un intérêt certain, en particulier, dans le domaine pédagogique.

Je passerai plus rapidement sur des contributions, toutes intéressantes, mais de caractère plus restreint, comme celles de Halldór Halldórsson : « Determining the lending language » (pp. 365-378), c'est-à-dire le langage auquel un emprunt a été fait (et le problème présente un intérêt souvent essentiel lorsqu'il s'agit de savoir, par exemple, si les mots d'origine étrangère en vieil islandais proviennent du français, ou de l'anglo-saxon, ou de l'un par l'autre), étude qui vaut par la prudence et la modestie de la méthode d'investigation proposée ; de Pardee Lowe Jr : « Postulates for making bilingual dictionaries » (pp. 404-417) ; de Bengt Sigurd : « The status of n, ç and ſ in Swedish » (pp. 481-497) ; d'Aleksander Szulc : « Towards a general theory of Interference » (pp. 507-517), c'est-à-dire des effets que produit le bi- ou le plurilinguisme sur le sujet parlant. Une illustration, sans doute involontaire et d'autant mieux venue, de ce dernier problème est d'ailleurs fournie par le « Preliminary report on Texas-Swedish Research 1968-1969 » de Sture Ureland (pp. 540-550). Je signalerai comme particulièrement remarquable la petite mais dense contribution de Helgi Guðmundsson sur « Yes and No in Icelandic » qui prouve avec éclat que, contrairement à nos usages, une réponse négative à une question négative, en islandais ancien, doit être interprétée comme positive (un exemple suffira : *þykkir yðr eigi forvilligt, segir Viðforull, at koma i skemmu hennar ok sjá hennar list ok hæversku? — Nei, segir Rémundr / Rémundar Saga, 1909-1912, p. 79/*, c'est-à-dire : « N'êtes-vous pas curieux, dit Viðforull, de venir dans sa chambre voir son art et sa courtoisie ? — Oui /mais le texte islandais dit Nei ! /dit Rémundr). Le trait se retrouve partiellement dans l'emploi aujourd'hui, non limité d'ailleurs à l'islandais (il apparaît dans les trois autres langues scandinaves) du « si » affirmatif (*jú, jo*). Je regrette seulement que le méritoire travail de prospection auquel s'est livré Helgi Guðmundsson n'ait donné lieu à aucune tentative sérieuse de justification ou d'explication, sinon en notes, et en faisant référence à d'autres auteurs. Il y a là une attitude mentale qui mériterait l'analyse.

d) Il reste à parler de la quatrième série d'études qui concerne plus précisément la linguistique moderne, laquelle, on s'en sera aperçu, n'était pas toujours absente pour autant des trois autres domaines d'investigations proposés. Deux communications domi-

nent ici : celle de Paul Kiparsky d'abord : « Semantic rules in Grammar » (pp. 262-285). L'auteur s'efforce de lutter contre les généralisations hâtives et les excès d'ordre logicien qui, selon lui, risquent de défigurer la grammaire transformationnelle et générative. Le passage, par des règles transformationnelles, des structures profondes aux structures superficielles, puis, par des règles projectives, de celles-ci aux représentations sémantiques, ne se plie pas toujours ni obligatoirement aux lois de rigueur ou de nécessité. Ce que veut établir Kiparsky, c'est que la relation entre syntaxe et sémantique est de nature bien plus complexe, bien moins rigide qu'on (Katz, Postal, Chomsky) a voulu le voir. Il propose, pour ce faire, des « semantic extension rules » où le mot « rules » n'est pas à prendre au sens strict du terme : ce sont des règles qui « établissent un rapport entre le sens littéral d'une phrase et ses significations dérivées », selon l'attitude mentale du locuteur (telle question de caractère péremptoire appellera une réponse négative ou affirmative ; mais posée d'une autre façon, elle entraînera une réponse plus nuancée, l'exemple choisi ici étant « why don't you stay here for a while ? »). Il est manifeste que les langues scandinaves constituent un champ privilégié d'expérience à cet égard, en raison de l'emploi très étendu qu'elles font de particules qui impliquent une référence plus ou moins ouverte à l'interlocuteur réel ou supposé, comme (en suédois) : *ju, lär, nog, väl, då*, etc. Le mental ici joue un rôle qui ne paraît pas pouvoir se plier à un système.

Dans un tout autre ordre d'idées, Winfred P. Lehmann étudie « The Nordic Languages : Lasting Linguistic Contributions of the Past » (pp. 286-305). Il veut montrer que les préoccupations de la linguistique dans son acceptation la plus moderne étaient déjà celles des lointains grammairiens scandinaves et que ce que l'on a appelé le miracle islandais ne s'applique pas qu'à la littérature. Des œuvres comme le *Premier Traité Grammatical* ou les études de Snorri Sturluson (XIII^e siècle) préfigurent déjà, à plus d'un titre, la phonologie générative ou la syntaxe transformationnelle. Qui plus est, à l'aide de ces ouvrages, on peut déduire certaines structures profondes du scandinave, comme il apparaîtrait, par exemple, à la lecture attentive du *Premier Traité Grammatical* qu'en dépit de son système inflectionnel hautement développé, l'ancien norrois a dû être fondamentalement une langue à structure syntaxique sujet-verbe-objet et non sujet-objet-verbe comme on l'a prétendu. Étude sympathique dont on déplorera seulement la brièveté.

Relèvent résolument de la grammaire transformationnelle les articles d'Alvar Ellegård (« Clause Types » pp. 322-338), de Kim Nilsson (« Causative and related constructions in Swedish » pp. 418-425), de John M. Weinstock (« A Sketch of Norwegian phonology »

pp. 572-598) qui a certainement le tort de prendre l'orthographe norvégienne pour une écriture phonétique. On relèvera plus spécialement ici l'étude que fait Sigríður Valfells de la « Middle Voice in Icelandic » (pp. 551-571), question difficile et fort souvent mal traitée. Les conclusions auxquelles aboutit M^{me} Valfells — un nom sous-entendu dans la structure profonde est ce qui se trouve représenté dans la structure superficielle par la formation verbale en -st, réduction d'un ancien réfléchi *sik* — se trouvent vérifiées, entre autres preuves, par le fait que, fort souvent, une forme médio-passive scandinave appelle une traduction par verbe pronominal en français.

Enfin, il faut signaler la très intéressante communication d'Els Oksaar sur « Konnotationsforschung und die Polaritätsprofilmetode » (pp. 444-459) qui développe les travaux de Ch. E. Osgood. Il s'agit de déterminer précisément, par un système d'enquête, l'aire sémantique d'un mot en en faisant valoir les connotations psychologiques et sociologiques. La méthode consiste à associer à des substantifs de sens relativement voisin (ici, suédois *hemassistent*, *städerska*, *hembiträde* et *piga*, allemand *Putzfrau*, *Hausangestellte*, *Raumpflegerin* et *Dienstmädchen* qui tous rendent l'idée de femme de ménage, femme de chambre) à un certain nombre de qualificatifs (douce, gaie, forte, laide, joyeuse, rude, réservée, secourable, impulsive, bavarde, etc.) pour déterminer un « profil » socio-psychologique et sémantique. Le résultat est précieux, pour la traduction en particulier. Ici, par exemple, on voit que *hembiträde* est ce qui rend le mieux *Dienstmädchen*. Généralisée, la méthode peut donner lieu à l'établissement de dictionnaires d'une remarquable précision.

Au total, on le voit, une moisson riche et variée (encore n'ai-je pas passé en revue toutes les contributions qui figurent dans le volume) qui témoigne activement de la vitalité des recherches linguistiques dans le Nord. Souhaitons que ce volume ouvre une série digne de lui.

Régis BOYER.

125. Halldór HALLDÓRSSON. — *Íslenzkt Orðlakasafn. Reykjavík, Almenna Bókfélagið*. 1968-1969. 2 vol. in-12, viii-338 pp. et 306 pp. (série : *Íslenzk þjóðfræði*).

Avec ces deux volumes se trouve complétée la collection *Íslenzk þjóðfræði* publiée par l'Almenna Bókfélagið et qui comprenait déjà *Kvæði og Dansleikar*, 2 vol., par Jón Samsonarson (1964) et

Íslenzkir Málshættir par Bjarni Vilhjálmsson et Óskar Halldórsson (1966). De la sorte, l'Islande se sera dotée d'un « trésor » de ses façons de parler.

L'auteur, professeur de linguistique nordique à l'université de Reykjavík et bien connu pour ses ouvrages de grammaire ou de lexicologie, avait déjà publié, en 1954, un recueil d'*Íslenzk Orðlök* (locutions islandaises). Il développe ici son propos. On ne trouvera originales ni la distinction qu'il fait, dans sa préface (p. v) entre *málsháttur* (proverbe) qui se suffit à lui-même, et *orðtak* (locution) qui ne s'entend que dans un contexte donné, ni la méthode de présentation qui consiste à classer les locutions selon leur terme-clé, dans l'ordre alphabétique. La formule a fait ses preuves. Au plus peut-on regretter qu'un jeu de renvois plus détaillés n'ait pas été pratiqué pour les locutions étoffées, du type *eflir dük og disk* (que l'on trouvera sous *dúkur*, mais sans renvois sous *diskur*) par exemple.

Mais on ne peut qu'admirer le sérieux et, apparemment, l'envergure de la documentation qui a précédé la rédaction de ces volumes. Un coup d'œil sur la liste des sources employées (vol. II, pp. 270-305) se passe de commentaire. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir adopté un point de vue historique et d'avoir recensé toutes les locutions islandaises depuis les origines de la littérature de son pays (XII^e siècle) jusqu'à nos jours, en prenant soin de dater la première apparition de chaque locution : d'autant que la liste des sources dépouillées inclut des textes qui sont rarement exploités. De la sorte, nous prenons un aperçu de l'histoire de la langue islandaise (emprunts, adaptations, évolutions sémantiques) qui fait de cet ouvrage autre chose qu'un simple lexique. L'auteur s'est efforcé en outre de découvrir l'origine de chaque locution : on trouvera peut-être que c'est ici le point faible du livre ; on a l'impression que toutes les locutions islandaises d'origine étrangère viennent du danois ce que les considérations historiques ne suffisent pas à justifier (pour ne prendre qu'un exemple, *nú kemur annað lyð i bjölluna* rappelle beaucoup plus notre « c'est un autre son de cloche » que le danois *piben får en anden lyd*). Il n'empêche que Halldór Halldórsson a fait un travail remarquable et que son recueil de locutions constituera un précieux appont aux dictionnaires existants.

Régis BOYER.

126. Hugo KARLSSON. — *Studier över båtnamn, särskilt namn på backebåtar och bankskutor från 1700-talets Bohuslän*. Mejerbergs Arkiv för svensk ordforskning, utgivet av Styrelsen för Mejerbergs Institut i Göteborg. № 12. Göteborg 1970. 1 vol. in-12, 228 pp.

Avec une conscience et une patience dignes de tous éloges, l'auteur de cette longue étude — qui rentre dans le cadre des recherches sur l'onomastique suédoise menées par les Archives Mejerberg à Göteborg — étudie les noms que portaient, dans la province maritime du Bohuslän (au-dessus de Göteborg), au XVIII^e siècle, les petits bateaux pontés (*bankskutor*, sg. *bankskula*) ou semi-pontés (*backebåtar*, sg. *backebåt*) pêchant à la ligne de fond la morue, le merlan noir et la raie.

A des fins comparatives, H. Karlsson passe en revue les types de dénomination de bateaux dans l'antiquité grecque, puis au Moyen Age, dans les pays non scandinaves, puis, des origines jusqu'à nos jours en Scandinavie, plus particulièrement en Suède. Il entreprend alors d'énumérer les noms des bateaux qui constituent l'objet précis de son étude. La plupart relèvent d'une interprétation qui rentre aisément dans l'une des catégories de dénominations relevées dans les chapitres précédents, mais les appellations originales ou d'étymologies obscures donnent lieu à des analyses plus détaillées (pp. 157-191).

Les conclusions tirées (pp. 194-198) sont d'une décevante brièveté : une investigation plus poussée eût pu apporter une contribution intéressante à l'histoire de la culture, en particulier sous l'angle des survivances religieuses. Mais avec ses index détaillés et son important répertoire bibliographique, cette étude constituera désormais un indispensable ouvrage de référence.

Régis BOYER.

127. Tryggve SKÖLD. — *The object in pre-predicative position in Swedish*. Acta Universitatis Upsaliensis. Acta Societatis Linguisticae Upsaliensis. Nova Series 2:3. Upsala. 1970, pp. 57-98.

L'étude à laquelle se livre R. Sköld : comment distinguer le véritable sujet du verbe lorsque l'objet de ce verbe occupe la position normale du sujet, répond à des exigences pédagogiques. L'auteur s'applique à dégager des règles sûres qui permettraient à un étudiant parlant une langue fortement infléchie où l'ordre

des mots est assez indifférent (comme le finnois) de ne pas confondre l'objet avec le sujet du verbe en suédois, et, incidemment, dans toute autre langue similaire.

Il établit que toute ambiguïté disparaît dans un certain nombre de cas où des formes spéciales indiquent l'objet (pour les pronoms personnels), ou renvoient au sujet (pour le verbe) ; l'intonation et le simple bon sens suffiront à montrer que dans *osten åt rållan*, le sujet ne peut évidemment pas être *osten* !

En revanche, il est évident que dans *Vem såg gosson* ? une ambiguïté règne (Qui a vu le garçon ? ou : Qui est-ce que le garçon a vu ?) qu'il ne semble pas possible de dissiper par l'application de principes purement structuraux. La difficulté ne peut être résolue que par l'adoption de constructions différentes (*Vem var det /som/ pojken såg* ? où *vem* est objet ; *Vem var del som såg pojken* ? où *vem* est sujet).

L'ennui est que T. Sköld s'acharne à trouver un principe structural et mécanique qui permettrait de décider *a priori* de la place du sujet et que, pour ce faire, il tombe dans les travers bien connus de ce genre de recherches : fabrication d'exemples irrecevables ou parfaitement artificiels (souvent des traductions incongrues de modèles non suédois), voire même carrément fautifs (l'exemple 36 b, p. 74 : *läraren ansåg eleverna vara obegåvad* ne saurait admettre une traduction : *the teacher considered the pupils /to/ be unintelligent*, il faudrait alors *obegåvade* et non *obegåvad*, et de toute manière, comme le reconnaît l'auteur, ce ne serait *not good Swedish*, voyez aussi pp. 67, l. 8 et 77, l. 3).

En fait, le propos de T. Sköld est peut-être ironique, s'il veut démontrer, contre Chomsky, que ce genre de problèmes ne peut être résolu par des règles structurales « sélectives » (pp. 82-83). Il semble bien, en effet, que Noreen (*Vårt Språk*. Lund. 1912, p. 152) ait raison en établissant qu'il n'existe pas de moyen strictement grammatical pour déterminer le sujet d'un verbe en suédois (ici, p. 86). Les solutions apportées par la théorie dite de la communication (Boost, Admoni, Firbas, W. Schmidt : distinction entre « thème », « rhème » et « passage » de l'un à l'autre) seraient plus séduisantes, mais ne paraissent tout de même pas décisives.

En foi de quoi l'auteur conclut à son incapacité de trancher le problème, conclusion dont nous lui donnons acte bien volontiers.

Régis BOYER.

128. Knut FINTOFT. — *Acoustical Analysis and Perception of Tonemes in some Norwegian Dialects*. Universitetsforlaget. Oslo-Bergen-Tromsø. 1 vol. in-10. 342 pp.

Le titre de cet ouvrage ne rend pas compte de son objet précis : étudier ce trait caractéristique du norvégien (et du suédois) qu'est le fameux accent dit musical, ou grave, ou accent II, dans les formes dialectales urbaines d'Oslo, de Stavanger, de Bergen, d'Ålesund et de Trondheim.

Le travail de K. Fintoft est d'ordre presque exclusivement technique et il faut le regretter. Une étude de ce genre, menée avec une telle prudence, une telle minutie et, on peut oser le dire, une telle perfection aurait gagné à être doublée d'une analyse historique et géographique précise (pourquoi l'accent II ? quelles pourraient être ses origines ? son développement ? où a-t-il disparu ? pourquoi ?).

L'intérêt de cet ouvrage est donc avant tout d'ordre méthodologique et technique. Après avoir (trop) brièvement exposé l'objet de ses recherches, il explique pour quelles raisons il a choisi son matériel linguistique, puis les sujets qu'il a enregistrés, décrit son matériel technique avec un grand luxe de détails et soumet à une critique rigoureuse les diverses épreuves auxquelles il a soumis ses enregistrements : accentuation en mots isolés, en questions, après filtrage des graves, après suppression des aigus, hors contexte ou dans un contexte donné, au chuchotis, en segments. Puis il analyse les paramètres acoustiques retenus (durée, fréquence, intensité en particulier) et étudie les relations entre ces paramètres et les accents.

Il n'est pas possible de rendre compte plus précisément d'un travail avant tout descriptif où l'essentiel tient dans les soixante tableaux et dans les soixante-quatorze diagrammes ou figures présentés.

Il semble toutefois qu'on doive admirer la patience et la scrupuleuse méthode de documentation et d'investigation adoptée. S'il y a un enseignement à tirer de cet ouvrage, il tient avant tout à cela.

Régis BOYER.

129. Élie NIEUWBORG (éd.). — *Mélanges offerts au Professeur J. L. Pauwels à l'occasion de son éméritat*, Université de Louvain, Recueil de travaux d'histoire et de philosophie, 4^e série, fasc. 46, Publications universitaires de Louvain, 1970, 203 p.

Outre une bio-bibliographie du Professeur Pauwels, qui montre bien la richesse de sa carrière, le recueil comprend des articles

répartis en cinq rubriques : langue et littérature néerlandaises, linguistique contrastive, linguistique générale, linguistique diachronique, et dialectologie.

E. Nieuwborg étudie le problème des pronoms, adjectifs et numéraux indéfinis du néerlandais (pp. 1-32). Cette analyse est le prolongement d'un article plus bref, sur les constituants de phrase dans cette langue, que l'auteur avait fait paraître en 1969. Comme ses prédécesseurs Kraak et Klooster, il utilise le test consistant à voir si la présence de *er* est obligatoire, admise, ou impossible (ainsi *I heb er drie* et non **Ik heb drie*) ; mais il leur reproche, non sans raison, de confondre quelque peu deux niveaux syntaxiques différents, celui du syntagme nominal et celui de la phrase. Retenant une terminologie qui vise à éviter les confusions, il aboutit à des tableaux suffisamment clairs qui semblent bien ne point fausser les faits. L'auteur signale qu'il donnera une suite à sa recherche, et que son propos a été en somme de déblayer le terrain pour une étude détaillée du syntagme nominal dans la phrase.

Après un article intéressant, mais qui ne relève pas directement de notre compétence (il s'agit de réflexions sur l'humour, inspirées à R. Henrard par la lecture de *La vie et les promenades de Maître Martin Vroeg*, de J. Vosmaer, pp. 33-60), figure une étude de J. Van Roey sur la séquence adjectif(s)+nom en anglais et en néerlandais (pp. 61-79). L'auteur confronte, pour en souligner les ressemblances, les classements proposés respectivement par Roose et par Teyssier. Il examine les cas où il y a identité référentielle (*the young, successful man / de jonge, succesrijke man*), ceux où elle est absente (*the young and the successful man / de jonge en de succesrijke man*), ceux où les deux interprétations sont possibles (*white and black marble / wit en zwart marmer*). Sont également instructives les observations sur les restrictions que connaissent les deux langues en ce qui concerne la coordination des adjectifs. Les remarques sur la subordination sont fort bien venues, en particulier celles qui tentent de corréler position, traits formels, et sémantique. Je regrette (mais une note suggère que l'auteur n'est lui-même pas entièrement satisfait de ce classement) que soient groupés sous la rubrique III c. (« nationalité ») aussi bien *Marxit* ou *suburban* que *Chinese*, aussi bien *positionele* que *Japanse*. Quoi qu'il en soit, les ressemblances (assorties de quelques divergences) entre les deux langues apparaissent avec un relief suggestif.

Aux pp. 81-107 M. Van Overbeke étudie « Quelques applications ensemblistes au contact entre les langues ». Partant de la parole bilingue, vue comme une application ou fonction *f* d'un ensemble source A dans un ensemble cible B, il envisage les traductions comme des applications souvent injectives, et formalise par le recours à l'ensemble \circ certains phénomènes d'interférence. Grâce

à cette recherche intéressante on voit assez bien comment il est possible d'utiliser le modèle ensembliste pour l'analyse contrastive, la didactique des langues, les problèmes du bilinguisme. On regrettera quelques coquilles ou lapsus (par ex. p. 89 pronom pour adjetif possessif) et une analyse contestable (p. 101 où, dans son décompte des unités, l'auteur considère *jour-là* comme un seul élément et ne songe pas au regroupement *ce...là*).

J. Weisshaupt compare (pp. 109-119) la place de l'adjectif en néerlandais et en français. Article assez bref, qui emprunte beaucoup à G. De Schutter, dont le classement et les critères (du type : situation relative/absolue ; objectif/subjectif) sont appliqués au français avant que celui-ci ne soit comparé au néerlandais. Une petite objection : les exemples français de la p. 116 (*ces hommes perdus fatigués, ces hommes isolés malades, ces hommes occupés éreintés*) m'ont paru légèrement suspects et, pour tout dire, peu probants ; quant à *ces objets trouvés humides*, j'avoue n'avoir pas perçu au premier coup d'œil le caractère de mot composé (« objets trouvés ») qu'y décèle l'auteur.

Vient ensuite (pp. 121-143) « Pour une syntaxe profonde dépendentielle », de Jacques Lerot, qui souhaite établir l'analyse structurale sur une base plus large que celle du seul critère distributionnel ou constructionnel. Utilisant tour à tour les stemmas de Tesnière et les boîtes de constituants immédiats, il montre bien la complémentarité des deux présentations et l'équivalence des deux modèles. Il se tourne ensuite vers la structure profonde, constate que la grammaire générative n'y reconnaît pas de véritables rapports de dépendance, et essaie d'intégrer ceux-ci à celle-là. Intéressante à cet égard est l'introduction de la notion de « noèmes », unités sémantiques qui remplacent les symboles N, V, P, etc. On souhaite que cette recherche soit poursuivie.

C'est à un problème de phonostatistique que sont consacrées les pp. 145-168. Guy Jucquois y examine le cas du *m* en latin. Au terme d'une enquête minutieuse, il est en mesure de donner un tableau d'ensemble et de faire ressortir que c'est la fréquence de *m* en fonction de nom.-acc. sing. qui dirige l'évolution. Enfin René Jongen (pp. 169-202) dresse la carte de l'article défini *gen* dans les dialectes bas-franciques méridionaux. Ce faisant il est conduit à récuser l'idée qu'une telle forme serait issue d'un démonstratif et se comparerait à l'allemand *jener* ; il y voit plutôt le prolongement direct de l'art. *de*, rejoignant en cela l'opinion de Heinrichs. Pour ce qui est des isoglosses, on constate que celle de *de/gen* et celle de *de/der* coïncident sur une grande partie de leur parcours, ce qui suggère une corrélation entre les emplois de *gen* et ceux de *der*.

A. R. TELLIER.

130. Roland WILLEMYNS. — *Bijdrage tot de studie van de klankleer van het Brugs op het einde van de middeleeuwen* (Werken uitgegeven door de koninklijke commissie voor toponymie en dialectologie — Vlaamse Afdeling, 12), Tongeren, George Michiels N. V., 1971, 306 p.

Contribution à l'histoire dialectale du flamand, cet ouvrage ne considère pas dans son entier la phonétique du parler brugeois au xve et au xvi^e siècle, mais concentre la recherche sur quelques points cruciaux et délicats du vocalisme. A travers les données d'un corpus qui comprend aussi bien des textes administratifs que littéraires le Dr. Willemyns cherche à définir le statut complexe qu'avait alors /ē/ en flamand de l'ouest, à décrire les représentants dans ce dialecte de germ. /ō/ et /ū/, et à cerner l'influence de /r/ + consonne ; il tient compte aussi des changements de quantité vocalique, des phénomènes de labialisation et de désarrondissement, et fait état du chassé-croisé par lequel le flam. occidental fait passer /e/ à /i/ (*brengen* > *bringhen*, *ghedencken* > *ghedincken*) et /i/ à /e/ (*blint* > *blent*, *smid* > *smed*).

Parce que se pose naturellement la question des graphies (en particulier pour les timbres /e/ et /o/), celles-ci sont examinées d'abord, notamment à partir des rimes de six pièces de Cornelis Everaert. On peut ainsi voir que joue bien une distinction — désignée par les appellations « zachtlange »/« scherplange » — entre /ē/ et /ê/, entre /ō/ et /ô/. On note aussi que n'existe pas entre /o/ devant dentale et /o/ devant une autre consonne une différence de traitement qui est de règle en brugeois du xx^e siècle. Pour ce qui est du représentant de germ. /ō/ l'auteur récuse en passant l'opinion de Hellinga selon qui *ou* avait eu statut de diptongue jusque vers 1600. L'aboutissement est de type [uə] devant dentale, [u] devant labiale ou vélaire ; la prononciation [ō] disparaît donc, sauf peut-être devant /j/, où la situation est loin d'être claire. Quant à germ. /ū/, il est palatalisé en syllabe fermée (ici l'auteur doute que soit légitime l'opinion de Van Haverbeke, pour qui le développement de /ū/ à /ʌ/ se serait fait par l'intermédiaire de /ɔ/). On remarque aussi, en syllabe fermée, un désarrondissement du /ū/ après que celui-ci a été métaphonisé. L'ouvrage comporte en outre (p. 151 ss.) une intéressante discussion de la palatalisation dite « spontanée » de /ū/ en syllabe ouverte, l'existence du phénomène ne fait aucun doute, si demeurent obscures les conditions dans lesquelles il s'est produit. Il y a en outre incertitude en ce qui concerne le comportement de /ū/ suivi d'une dentale.

Devant /r/ + consonne /ō/ et /ū/ se confondent en /ō/. Complex est par ailleurs le traitement de germ. /ā/ (ainsi palatalisation devant labiale et gutturale, passage à /ā/ devant dentale).

En somme, outre les évolutions du type /e/ > /i/ et /i/ > /e/ déjà

mentionnées, ce qui caractérise le plus nettement le brugeois des XVe-XVI^e siècles, ce sont à coup sûr les allongements, les abrégements et les nombreux cas de palatalisation. D'une manière générale, malgré le déclin, à cette époque, de la puissance et du prestige de la ville, le dialecte a bien résisté aux influences du flamand de l'est.

Un souhait pour terminer : que l'auteur, après cette minutieuse enquête sur des éléments pris séparément, rassemble dans un avenir point trop éloigné les données et les réflexions qu'elles lui inspirent pour essayer — dans une perspective franchement phonologique cette fois — de nous donner une image globale du système vocalique du brugeois à la fin de l'époque médiévale.

A. R. TELLIER.

131. Alan S. C. Ross. — *How To Pronounce It*. London, Hamish Hamilton, 1970, 177 p., £ 1.50.

La norme adoptée ici est celle du « Received Standard English », que l'auteur préfère depuis longtemps déjà appeler « U-English », expression dans laquelle « U » = « Upper Class » et qu'il oppose à « non-U-English ». Il s'en explique dans une introduction de vingt-six pages, au cours de laquelle il signale, pour d'autres langues, des oppositions comparables à celle qui prévaut en anglais entre ces deux types. Non sans malice il note (p. 9) que parler l'anglais standard revient le plus souvent à seulement éviter les traits « non-U ».

Vient ensuite une liste alphabétique de termes qui font difficulté pour les locuteurs non avertis. Ce répertoire (dont on imagine qu'il puisse être allongé sans peine) comprend aussi bien des noms propres, autochtones ou étrangers (comme *Froude* et *Addis Ababa*), que des noms communs (par ex. *froth*, *lichen*, *rigor*). Toujours instructif et agréable à consulter, ce petit livre n'a pas manqué et ne manquera pas de sensibiliser à l'excès, ou au contraire d'irriter, ceux qui ont d'autres habitudes phonétiques (ainsi pour *Grantham*, certainement plus souvent prononcé avec /ae/ et /θ/ que ne le voudrait l'auteur).

A. R. TELLIER.

132. J. DULCK, M. FABRE, H. APPIA, J. TEYSSIER & G. J. FORGUE.
— *Guide de l'étudiant angliciste*. Paris, P.U.F., 1971, 248 p., 18 F.

D'une portée générale et d'intention pratique, ce volume couvre naturellement les différents secteurs de l'anglicisme, sur lesquels il fournit de très précieux renseignements. Relèvent de notre domaine les chapitres II (« La langue parlée ») et III (« La linguistique anglaise »), à quoi il convient d'ajouter, au chapitre V, consacré aux études américaines, quelques paragraphes relatifs à l'anglais d'outre-Atlantique. Tous ces passages (dus respectivement à H. Appia, J. Teyssier et G. J. Forgue) sont bien venus. Ils constitueront, pour l'étudiant, un jeu de repères bien définis et contribueront puissamment à dissiper les équivoques et les incertitudes si fréquentes dans l'esprit des débutants.

A. R. TELLIER.

133. André TELLIER. — *Grammaire de l'anglais. Que sais-je ?* (1444). Presses Universitaires de France. Paris, 1971, 128 p.

Dans les limites de la collection « Que sais-je ? » l'auteur d'un volume n'est pas, à notre sens, tenu d'exposer une théorie personnelle : pourtant il s'engage à faire, pour une certaine discipline, une synthèse des acquisitions essentielles qui doit recueillir l'adhésion des spécialistes tout en restant accessible à un large public. Le professeur Tellier a, croyons-nous, rempli ce contrat. Il a résolu avec élégance le problème de la métalangue en faisant fond sur les termes traditionnels et en évitant tout néologisme inutile. Structuraliste de bon aloi, il a des préférences mais sans aucun sectarisme. Il n'hésite pas, dans la mesure où ces petits volumes le permettent à se servir aussi des méthodes (qu'il simplifie pour d'évidentes raisons mais dont il garde l'esprit) et des résultats de la grammaire générative transformationnelle. Lui refuser cet éclectisme serait rejeter en bloc tous les livres de vulgarisation. Il serait aussi trop facile et injuste de lui reprocher telle formulation trop dense pour le lecteur non-initié ou telle autre qui laisse le spécialiste insatisfait. Un profane ne pourrait-il pas penser que c'est seulement le sens de l'auxiliaire ou du modal qui est mis en relief en même temps que son signifiant (p. 105) ? On peut aussi se demander comment il est possible de justifier la structure profonde d'une phrase impérative comme étant la 2^e pers. du futur par la tag-question (You will come along → come along, will you ?) et admettre en même temps « you will let us go » comme la structure

profonde de « let's go » alors que la tag-question n'est plus « will you » (let's go, shall we ?) ? Mais l'on ne doit pas oublier que le carcan des 120 p. oblige à resserrer et empêche d'être explicite.

Le plan du livre est excellent. Parti d'une phrase complexe le professeur Tellier en dégage les niveaux d'analyse et donne les critères utilisés à chaque niveau. Il en étudie les éléments en allant des plus simples aux plus complexes pour réaboutir à la phrase complexe et à ses transformations dans le dernier chapitre. Au cours de 6 chapitres denses M. Tellier, à l'aide d'excellents petits tableaux (environ 25) et d'exemples sûrs, économiquement et solidement commentés, réussit à mettre en relief les traits saillants de la grammaire anglaise, sa pauvreté morphologique qui explique sa tendance au monomorphisme et partant à l'économie des moyens et des procédés, et pourtant son aptitude à rendre les nuances les plus variées. Tout ce qui est dit sur le système aspecto-temporel nous semble excellent et les remarques en sont très bien résumées dans le tableau de la p. 72. Aussi bien, cette petite grammaire fourmille d'excellents aperçus et plutôt que d'en faire une longue mais sèche énumération nous préférons renvoyer au livre. Aux jeunes anglicistes qui, nombreux, liront ce bon « que sais-je » on conseillera volontiers de relire l'ouvrage après l'obtention de leurs U.V. de linguistique. Ils en apprécieront mieux alors toutes les richesses.

G. ZÉPHIR.

134. L. C. TAYLOR. — *Resources for Learning*. Penguin Education Special. Penguin Books, 1971, 277 p., 40, p. 8/—.

Ce livre intéressera à coup sûr les linguistes qui furent parmi les premiers à réclamer des moyens modernes d'enseignement (magnétophones, disques, laboratoires, radio-télévision). Le propos de l'auteur ne se limite pas à l'enseignement des langues. L. C. Taylor voudrait promouvoir des méthodes d'enseignement plus efficaces dans tous les degrés et en particulier dans le secondaire qui, en Grande-Bretagne comme dans d'autres pays, est devenu un enseignement de masse. Si nous laissons de côté les aspects spécifiquement anglais qui ont, bien sûr, la primauté dans ce livre, le problème général n'est pas simple. Comment mettre en œuvre un enseignement de qualité qui suscite l'enthousiasme et la collaboration de l'élève malgré la faiblesse des moyens financiers et la pénurie en personnel qualifié ? Co-directeur du « Nuffield Resources for Learning Project », riche de l'expérience

accumulée dans ses voyages d'études en U.R.S.S., en Suède et aux États-Unis, bien au fait de toute la littérature et de toute l'histoire des recherches pédagogiques, L. C. Taylor est un expert au meilleur sens du terme. Novateur sans être iconoclaste il voudrait garder le meilleur de l'enseignement traditionnel tout en utilisant le plus possible les ressources de la technique moderne. Mais il n'y a pas de miracle, il faudra toujours beaucoup d'argent même si, à long terme, un judicieux recours aux moyens techniques peut réduire le coût de l'enseignement en libérant les maîtres hautement qualifiés des tâches que peuvent accomplir les machines ou un personnel de moindre compétence. Pour résumer, sans trop déformer sa pensée on peut dire que l'auteur croit à l'avenir d'un enseignement qui ne serait plus fondé uniquement sur le principe d'un seul maître en face d'une classe mais qui ferait appel, pour toutes les disciplines, à des matériaux du type de ceux qu'ont utilisés les Suédois pour l'enseignement individualisé des mathématiques à des jeunes gens de 13 à 16 ans. Ces matériaux qui, dans ce cas précis, comprennent un cours avec problèmes, solutions, tests, diagrammes et aussi des fiches et des bandes, permettent à l'élève d'étudier, de contrôler ses résultats, de récapituler ses connaissances et d'avancer à son rythme à un niveau qui lui convient. A la limite il pourrait travailler seul. Mais à la plus grande liberté de l'étudiant correspond aussi une plus grande liberté de l'enseignant. Libéré en grande partie de certaines contraintes (les corrections par exemple) il peut mieux aider les élèves qui ont des difficultés, ou organiser quand il le juge nécessaire des groupes de travail où il pourra élucider certains points difficiles du programme. Au terme d'un livre équilibré où les problèmes sont clairement posés, où l'auteur a su dégager nettement les inconvénients et les avantages du système traditionnel de l'enseignement dans des classes, analyser objectivement les tentatives faites pour pallier ces inconvénients au cours de l'histoire, évaluer lucidement les procédés les plus récents (méthodes audio-visuelles, enseignement programmé, enseignement automatique par ordinateur, etc.) en en montrant les qualités sans en masquer les défauts, la solution d'un enseignement « package-based » proposée avec prudence et pondération n'est pas sans attractions.

G. ZÉPHIR.

135. R. DUBUC, G. LAMBERT-CAREZ, M. GRATTON, Lucile ROY, Arthur SHAPIRO. — *Dictionnaire Anglais-Français Français-Anglais de L'Informatique*. Préface de J. P. Vinay. Dunod, Québec, 1971, 228 p., 24 F.

Réalisé à partir d'un dépouillement systématique de nombreux textes originaux dans les deux langues, ce dictionnaire présente un inventaire des termes fondamentaux utilisés en informatique. Il groupe près de 6 000 expressions américaines et françaises qui couvrent les principaux aspects de l'exploitation courante. Cette œuvre de spécialistes hautement qualifiés (4 informaticiens et un linguiste) sera un instrument de travail indispensable pour les chercheurs, les spécialistes et les traducteurs et sera aussi utile à tous car l'informatique occupe une place chaque jour plus grande dans notre vie quotidienne. Dans une technique qui a d'abord été pensée en anglais, il est difficile pour le spécialiste de se déprendre des termes originaux. Les rédacteurs ont cependant réussi à restreindre au minimum les emprunts de langue anglaise. Ils n'ont conservé les traductions littérales que dans les cas où la forme française se moulait à la forme anglaise. Signalons aussi un méritoire effort de normalisation des termes. Telle ou telle traduction peut surprendre ou prêter à discussion mais l'ensemble est une réussite. L'ouvrage est précédé d'une pertinente préface du professeur Vinay.

G. ZÉPHIR.

136. *RELC Journal. A journal of English Language Teaching in Southeast Asia*. Volume I. Number One. June 1970, 167 p.

Cette revue éditée à Singapour par le RELC (Regional English Language Centre) se propose de développer les contacts professionnels entre tous ceux qui enseignent l'anglais dans le Sud-Est Asiatique et de donner à ces linguistes un instrument de communication où ils pourront faire part de leurs expériences pédagogiques et des résultats de leurs recherches. Ce premier numéro, numéro spécial, présente une sélection des communications faites au 4^e Séminaire Régional du 9-14 juin 1969 qui rassemblait à Singapour plus de 200 délégués venus de 16 pays Sud-Asiatiques. Le thème en était : New Developments in the Theory and Methods of Teaching and Learning English. Un échantillon de 3 communications parmi les 17 publiées, The Discipline of Teaching English as a Second Language. A Theoretical Framework (Francis C. Johnson), The Use of the First Language in Second Language

Teaching (Lim Kiat Boey), Teaching English Composition (R. J. Owens) --- délimite assez bien le vaste domaine de cette nouvelle revue : la linguistique appliquée à l'enseignement de l'anglais en général et particulièrement aux étudiants de langue asiatique.

Abonnement annuel : S2.50—.

Adresse : Oxford University Press, 875 Bukit Timah Road, Singapore, 10.

G. ZÉPHIR.

137. *Die Romanze von Froech und Findabair. Táin Bó Froich.*

Altirischer Text, mit Einleitung, deutscher Ubersetzung, ausführlichem philologisch-linguistischen Kommentar und Glossar kritisch herausgegeben von Wolfgang MEID. Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Sonderheft 30, Innsbruck 1970 ; 244 pages. Prix 280 sch. autrichiens.

137 bis. *Táin Bó Froich* herausgegeben von Wolfgang MEID, Editio minor. Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft, Sonderheft 30a, Innsbruck 1970 ; 40 pages. Prix : 28 sch. autrichiens.

Les Innsbrucker Beiträge zur Kulturwissenschaft manifestent une fois de plus leur intérêt pour les études celtiques en accueillant cette édition de texte, due à M. Wolfgang Meid, dont la contribution à ces mêmes études est déjà importante. La *Táin Bó Froich*, conte assez court (358 lignes de notre volume) qui appartient au cycle d'Ulster, avait été éditée en 1967 par M. Meid dans la collection Mediaeval and Modern Irish Series, vol. XXII, du Dublin Institute for Advanced Studies. Mais l'éditeur publiait alors le seul texte du *Livre de Leinster* (2^e moitié du XII^e siècle) avec commentaire et glossaire en anglais. Il nous présente cette fois un tout autre travail, original à deux points de vue.

Il s'agit d'abord d'une édition critique, qui utilise toute la tradition manuscrite (essentiellement quatre manuscrits indépendants, dont le plus ancien est précisément le *Livre de Leinster*) pour retrouver, autant que faire se peut, sous les modernisations apportées au texte à l'époque du moyen-irlandais, l'état primitif vieil-irlandais. Cette tentative est courageuse. Jusqu'à présent, comme le rappelle l'auteur, on s'est contenté — et c'était souvent méritoire — d'éditer le texte d'un seul manuscrit, la seule exception notable restant les *Stories from the Tain*, de Strachan et Bergin,

qui ne contiennent que quelques extraits. M. Meid estime que ce travail vaut la peine d'être tenté car, dans la mesure où l'on arrive à un résultat acceptable, nous avons alors en vieil-irlandais un discours suivi et cohérent, nettement plus vivant et sans doute plus authentique que les fameuses Gloses, secs commentaires d'un texte étranger, influencés parfois par leur support linguistique latin. M. Meid nous donne ainsi le texte restitué (pp. 33-41), les *uariae lectiones* (pp. 45-51) et, dans l'Introduction, une dizaine de pages sur la tradition manuscrite ainsi que sur l'orthographe du vieil-irlandais et de la présente édition.

La seconde originalité est que M. Meid a délibérément pensé aux travailleurs, débutants en particulier, qui, s'ils n'ont pas la chance de pouvoir fréquenter un cours de celtique — et c'est le cas pour beaucoup, surtout sur le Continent —, se trouvent isolés et sans aide car les moyens dont ils peuvent actuellement disposer au niveau élémentaire sont toujours de quelque façon insuffisants. C'est pourquoi l'auteur a adjoint à son texte :

1) un commentaire très détaillé (pp. 67-223) qui fait un sort à tous les mots ou presque, sur les plans linguistique : analyse morphologique, sens, étymologie (la partie comparative est riche), et historique : mœurs, institutions, etc. L'utilisateur est renvoyé pour les éléments de base aux manuels bien connus, ce qui n'empêche pas l'auteur de puiser pour les mises à jour dans les travaux les plus récents, ouvrages ou contributions diverses à de nombreuses revues. Certains articles tiennent la page ; ce sont véritablement les fiches du professeur. Chacun, selon son degré de connaissances ou sa curiosité, peut donc y trouver son compte.

2) une traduction allemande, dont M. Meid précise qu'elle n'est pas littérale mais vise à donner une impression d'ensemble du conte. C'est le commentaire qui fournit le mot-à-mot.

3) un glossaire, avec analyse morphologique sommaire, traduction en allemand, formes attestées dans le texte.

Ce souci d'être utile se retrouve dans l'idée de doubler cet ouvrage par un livret de dimensions plus modestes, destiné à être employé « en classe ». C'est l'*edilio minor*, qui comprend le texte, les *uariae lectiones* et le glossaire.

L'entreprise est donc intéressante. Au chercheur qui est pris entre l'effrayante complexité des faits celtiques et la difficulté d'être commodément et valablement informé, elle permet, à partir d'un texte, d'avancer sans trop de peine dans la connaissance de la langue. Souhaitons qu'elle inspire d'autres ouvrages du même genre, qui, en attendant les nouvelles synthèses que pourraient susciter les progrès des recherches comparatives et des études

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

celtiques, donneront la possibilité à ceux qui veulent étudier le vieil-irlandais d'aborder cette langue avec des guides à la fois pratiques et à jour.

F. KERLOUEGAN.

138. *Bedi Karttisa, Revue de kartvélologie, Études géorgiennes et caucasiennes*, publiées avec le concours du CNRS, vol. XXVIII, Paris, 1971, 320 p.

Le fondateur et directeur de cette revue, notre confrère K. Salia, a célébré le 28 août 1971 son 70^e anniversaire. Avec l'aide de son épouse, M^{me} Nino Salia, il a, surmontant de grosses difficultés, fondé cette revue en 1956, et il en a fait un organe scientifique international important, auquel collaborent des savants de plusieurs pays (Europe occidentale et orientale et URSS). Le Conseil scientifique de la revue a tenu à leur rendre hommage en tête du présent volume, disant notamment : « K. Salia tient les milieux scientifiques de l'Europe et de l'Amérique au courant des travaux qui se poursuivent dans les Académies des Sciences, les Universités et les Instituts de Géorgie, d'Azerbaïdjan et du Caucase du Nord. D'illustres savants de ces pays collaborent à la revue. Des comptes rendus de leurs ouvrages et des bibliographies y sont régulièrement publiés. » La revue, d'autre part, informe ses lecteurs du Caucase des faits concernant les études géorgiennes et caucasiennes en Europe occidentale. C'est ainsi que ce volume signale la création d'un enseignement de la langue géorgienne à l'Université de Strasbourg en janvier 1969, enseignement qui a remporté « un plein succès », et une communication sur « Ergatif et passif en basque et en géorgien » faite à notre Société de Linguistique le 18 décembre 1970, avec résumé.

Linguistique. Sous le titre général « Pour la comparaison du basque et des langues caucasiennes », R. Lafon continue à présenter aux caucasiologues les faits basques qui peuvent prêter à comparaison avec les langues caucasiennes, afin qu'ils donnent leur avis sur ces rapprochements et qu'ils en proposent éventuellement de nouveaux. Il traite ici (9-23) de la déclinaison basque, puis des préfixes et des suffixes personnels de la conjugaison basque et des radicaux verbaux basques à préfixe *e*-, *i*- . L'important article signé Georges Dumézil et Tevfik Esenç a pour titre « Structure des racines verbales de l'oubikh ». « Cette étude, est-il dit p. 24, en note, est un fragment d'un livre destiné à remplacer à la fois deux livres de l'un de nous : La langue des Oubykhs, 1931, dont il corrige les p. 101-107, et Études comparatives sur les langues

caucasiennes du Nord-Ouest, 1932. » Le § final (p. 51-52) est de grande portée. « Personnellement, nous sommes de ceux qui pensent que le basque est apparenté à une partie au moins des langues caucasiennes du Nord, mais les meilleurs arguments restent ceux que fournit la structure générale des langues et certains détails des morphologies. Il y a quarante ans, l'un de nous avait risqué quelques rapprochements de vocabulaire entre le basque et le groupe caucasique du N.-O. ; tous étaient faux, soit que les mots basques utilisés fussent des mots latins transformés, soit que les mots caucasiens eussent été mal analysés ou mal notés. Ces dangers subsistent, bien qu'il soit aujourd'hui plus facile de s'en garder. Ce n'est sans doute que dans les générations qui nous suivent que les linguistes, avertis des problèmes *a puero*, auront le temps de s'armer de façon égale dans les nombreux arsenaux requis pour le travail de comparaison. »

Précisément, l'une des racines oubykh étudiées dans cet article, *t^o*, *t^oa* « sortir » et, comme causatif, « faire sortir » fait penser à la racine basque *do-*, *to-* « extraire, tirer de, faire sortir, arracher ». Nous étudierons ce rapprochement dans le volume de 1972 de *Bedi Kartlisa*.

P. 53-70, deux caucasologues réputés, de l'Université d'État de Tbilissi, V. Pantchvidzé et A. Magométov, exposent fort utilement, avec de précieux renseignements historiques et bibliographiques, « l'état actuel et les problèmes de l'étude historico-comparative des langues ibéro-caucasiennes ». On trouve aussi une liste de livres récents intéressant la linguistique caucasique, p. 305-312, sous le titre « Éditions des Instituts de Linguistique de Géorgie et des Républiques et Régions autonomes du Caucase du Nord ». Cette liste comprend aussi des livres publiés à Moscou et à Erévan.

P. 249-252, art. de J. Molitor, « Die Bedeutung der georgischen Version des Neuen Testamentes für die Novi Testamenti Graeci editio major critica aufgezeigt am Textcharakter. P. 253-261, « Die attributive Wortfolge im Georgischen », par M^{me} Gertrud Pätsch (Iéna). P. 262-268, « Sprachstruktur und Sprachbund », de Karl Horst Schmidt. P. 269-272, Heinz Fähnrich (Iéna) étudie l'occlusive pharyngale (ou arrière-vélaire) sonore, ou ce qui y correspond dans les langues kartvèles, et pousse son étude jusqu'au Daghestan (tabassaran). P. 286-288, G. Tsérételi (Académie des Sciences de Géorgie) rend compte du *Dictionnaire étymologique des langues kartvèles* (en russe), de G. A. Klimov.

Littérature géorgienne ancienne. « La vie géorgienne de saint Cyriaque et son modèle arabe », 92-105, par le grand spécialiste de la littérature géorgienne religieuse Gérard Garitte. « Oriental materials on the Georgian *Balavarani* » (106-121), par D. M. Lang (Londres).

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Histoire et archéologie. L'article de A. Chanidzé, traduit du russe en français par K. Salia, « Le grand domestique de l'Occident, Gregorii Bakurianis-dzé, et le monastère géorgien fondé par lui en Bulgarie » (133-171), intéresse aussi la philologie géorgienne. Il en est de même de l'article de Miltos Garidis (172-177) sur des miniatures du Roman d'Alexandre. Plusieurs articles sont dus à Vakhtang Béridzé (Tbilissi), Chalva Amiranachvili (Tbilissi), K. Salia, M^{me} Nino Salia, Rauf A. Husseynov (Bakou), Lajos Tardy (Budapest).

Littérature géorgienne moderne. Traduction française de trois poèmes, d'Akaki Tsérétéli, de Galaktion Tabidzé et d'Irakli Abachidzé, par R. Lafon, Tatiana Avaliani et Hélène Tsérétéli en collaboration avec R. Lafon.

Histoire de la littérature azerbaïdjanaise : « essai sommaire » (71-91), par Mirza Guli-zadé et Araz Dadach-zadé (Académie des Sciences de la RSS d'Azerbaïdjan).

Comptes rendus et nouvelles diverses, p. 284-320.

René LAFON.

139. Hans VOGT. — *Grammaire de la langue géorgienne*, Oslo, Universitetsforlaget, 1971, 279 p.

Ce beau livre, très clair et très bien présenté, est le bienvenu. « Le présent ouvrage dit notre confrère (p. 1), avait été projeté comme une réédition de mon *Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne* (Oslo, 1936), épaisse depuis des années. Le résultat est, cependant, un nouveau livre qui sur beaucoup de points se distingue de son prédécesseur, même si la doctrine reste essentiellement la même. » « Le livre présent, ajoute-t-il p. 2, s'adresse, comme d'ailleurs l'*Esquisse*, avant tout aux linguistes non-géorgiens qui désirent, pour une raison ou une autre, se former une idée de la structure du géorgien, suffisamment pour se débrouiller dans la littérature moderne. » H. Vogt connaît à fond le géorgien et le français. Il a séjourné en Géorgie. Il a lu les travaux des linguistes géorgiens écrits dans leur langue, et tout particulièrement ceux d'Akaki Chanidzé. Il a utilisé le monumental *Dictionnaire explicatif de la langue géorgienne* publié sous l'égide de l'Académie des Sciences de la RSS de Géorgie. Il a lu les grands écrivains géorgiens du XIX^e siècle et ceux d'aujourd'hui. Les nombreuses citations que contient le livre en rendent la lecture agréable. Elles donnent envie

de lire les grandes œuvres de la littérature géorgienne. Le géorgien est la seule langue caucasique qui ait rang de langue de civilisation. Sa connaissance et celle du russe sont nécessaires à celui qui veut étudier les langues, la littérature, les croyances, les mœurs et l'histoire des peuples du Caucase.

Le plan est clair, et le livre bien équilibré. Si la conjugaison en occupe près de la moitié, c'est qu'elle est la partie la plus complexe et la plus difficile de la grammaire géorgienne, celle qui contient le plus d'imprévu. « En ce qui concerne la syntaxe, dit l'auteur (2), il reste beaucoup à faire. » C'est exact. Les grands ouvrages de Chanidzé sur la grammaire géorgienne portent le sous-titre « I. Morphologie » ; mais la 2^e partie n'a pas paru. Si l'on y touche parfois à la syntaxe, ce n'est qu'à l'occasion d'autre chose. Mais ici, bien qu'aucune partie du livre ne soit intitulée « Syntaxe », les sections « Sens et emplois des cas primaires » (58-74), « Modes et subordination », « Conjonctions de coordination », « Particules », « Remarques sur l'ordre des mots », qui occupent les p. 195-224, plus les remarques concernant, p. ex., les conjonctions *tu* et *rom*, contiennent la matière d'une syntaxe. « J'attache, dit l'auteur (p. 2), une valeur particulière à l'Index qui permettra au lecteur, sans perte de temps, de trouver ou de retrouver les faits qui l'intéressent. » Il est, en effet, fort utile. Il permet même au lecteur de se constituer l'ébauche d'un lexique géorgien-français, qu'il peut enrichir notablement au moyen des phrases citées dans l'exposé. Il serait utile d'ajouter, p. 261-262, à la liste des abréviations : 1^o l'indication des passages où sont étudiés l'adverbial, l'aoriste, les différentes versions du verbe ; 2^o des termes, avec références, comme conditionnel, impératif, infinitif, énoncé complet minimum (2.1).

Le livre donne une idée claire, précise et juste du système de la langue et de son fonctionnement. L'auteur ne prétend point avoir fait œuvre originale sur tous les points. Il reconnaît que sa dette envers Chanidzé « est grande ». « Son influence, dit-il p. 1, est présente dans presque toutes les parties du livre, même là où je ne le cite pas directement, et même là où je suis arrivé à d'autres interprétations que lui. »

Le tableau des trois groupes (ou séries) de formes verbales, p. 87, pourrait être précisé et complété de la façon suivante :

1^o groupe du présent (duratif) : a) indicatif présent/subjonctif ; b) indicatif imparfait

2^o groupe de l'aoriste (ponctuel) : indicatif et impératif/subjonctif

3^o groupe du parfait (résultatif) : a) indicatif/subjonctif ; b) plus-que-parfait.

L'expression du temps, qui est liée à celle de l'aspect, n'est étudiée que beaucoup plus loin, p. 180 et suiv. « Le subjonctif du

temps passé est, dans les trois groupes, exprimé par le plus-que-parfait, avec neutralisation des distinctions d'aspect » (2.9). L'auteur renvoie à 2.166. Or il dit dans ce § que « le subjonctif du parfait s'oppose aux deux autres subjonctifs uniquement par son aspect résultatif ». Et il cite la phrase suivante du grand écrivain contemporain, né en 1891, Constantin Gamsakhourdia : *kveq'anaze sxa saxli ar meguleba sadac meļi bedniereba megržnos* « Je ne m'imagine pas au monde une maison où j'ai senti plus de bonheur ». Vogt écrit « ai » ; lapsus ou faute d'impression ; il faut « aie », car il dit lui-même que le contexte « demande le subjonctif ». L'aspect résultatif n'est pas sensible ici ; *megržnos* « que je l'aie senti » est un subjonctif passé, sans autre nuance.

L'auteur expose clairement la structure de la conjugaison. Nous nous bornerons à quelques remarques sur ce qu'il dit à propos des catégories de personne et de « version ». Chanidzé, qui a dégagé et défini cette dernière notion, a employé lui-même le mot français dans un résumé en français qu'il a joint à son premier travail sur ce sujet, publié dans le *Bulletin de l'Université de Tiflis* en 1926. On sait que le géorgien possède des formes verbales à une, à deux et à trois personnes (sujet, complément d'objet indirect, complément d'objet direct). Toutefois, l'objet direct de 3^e pers. n'est marqué par rien dans les formes verbales : *m-k'lav-s* « il (-s) me (*m*) tue », mais *k'lav-s* « il le tue ». (Nous prenons ici, pour plus de commodité, des exemples différents de ceux de l'auteur.) Cela étant, tantôt les préfixes de personne s'ajoutent directement à la racine, tantôt une voyelle *a*, *i* ou *u* est intercalée entre le préfixe et la racine. A côté de *k'lav-s* il existe *ik'lav-s* et *ak'lav-s*. On dit, p. ex., *čiļ's k'lav-s* « il tue l'oiseau » ; *tav-s ik'lav-s* « il se tue, se suicide », litt. « il tue sa propre tête » ; *čiļ's uk'lav-s* « il lui tue son oiseau » ; *čiļ's ak'lav-s* « il tue l'oiseau sur la planche » ; en v. g. on disait *hak'lav-s*, *h-* étant le préfixe d'objet indirect de 3^e pers. Ces voyelles définissent ce qu'on appelle les versions du verbe géorgien. Sur un point, celui de la « 4^e version », l'auteur se sépare de Chanidzé. Il est d'accord avec celui-ci sur les trois premières. La version *saarviso* « de ce qui n'est pour personne », ou version neutre, « n'exprime aucun rapport spécial entre sujet et régime ou entre régimes » (Vogt, 2.68). Chanidzé dit (*Kart. gr.*, § 310) : « l'objet auquel la personne du sujet correspond dans la forme verbale n'est la propriété de personne et n'est destiné à personne ». La version dite subjective, *salaviso* « de ce qui est pour soi-même », « exprime un rapport de possession ou d'appartenance entre le sujet et le régime direct, ou bien elle signifie que l'action se fait dans l'intérêt du sujet » (2.57). L'auteur présente des observations très intéressantes sur cette version, qui n'existe que dans les verbes transitifs. Ses emplois, dit-il, peuvent être en gros répartis entre

deux groupes. 1^o « Le régime est une partie du corps du sujet » : *tavs ik'lavs* « il se tue », litt. « il tue sa propre tête », *tilebs ic'ams* « il se ronge les ongles », litt. « il mange ses propres doigts ». L'auteur signale que l'on dit cependant *p'iri daayo* « il ouvrit la bouche » et *tvali aaxila* « il ouvrit les yeux », à la version neutre, et que l'usage flotte entre *lvalebs xuć'av* et *ixuć'av* « il ferme les yeux » (cf. Chanidzé, *Karl. gr.*, § 313, a). « L'usage, dit Vogt, est assez arbitraire. » A notre avis, il s'agit ici d'expressions indiquant une action du sujet sur son corps propre, non sur un autre objet. On dit, d'ailleurs, en français, « il ouvre (ferme) la bouche, les yeux », non « sa bouche », « ses yeux ». 2^o Il poursuit, 2.60 : « Le régime [à la version subjective] est la propriété du sujet ou bien il est, par l'action verbale, amené dans la sphère d'influence du sujet. » Formule très heureuse, qui éclaire parfaitement l'opposition de *puli isesxe* « tu empruntas de l'argent », *puli asesxe* « tu lui prétas de l'argent », et celle de *iq'idi* « tu l'achéteras » (anciennement *hiq'idi*), *hq'idi* « tu le vends ». La version objective, *sasxviso* « de ce qui est pour un autre », exprime, dans un verbe intransitif, un rapport de possession ou d'appartenance entre le sujet et le régime indirect, dans un verbe transitif, le même rapport entre le régime direct et le régime indirect ». Chanidzé, à propos de ces versions, parle de « possession », mais aussi de « destination ». Vogt considère les formes à caractéristique *a* comme formant une 4^e version, qu'il appelle « version locale » : « avec un verbe intransitif, elle exprime que le sujet est mis en contact avec le régime indirect, avec un verbe transitif, que le régime direct est mis en contact avec le régime indirect. » Et il ajoute : « il s'agit le plus souvent d'un contact superessif ou superlatif » (*sic*). Le deuxième de ces termes désigne sans doute un contact résultant d'un mouvement, et le premier d'un contact sans mouvement envisagé. Vogt, ici, se sépare de Chanidzé. D'après celui-ci, les formes de *sazedao* (de *zed* « au-dessus, sur ») ne constituent pas une version ; elles expriment une autre catégorie, celle de « situation » (*sil'uacia, mdebraeoba*). Cette catégorie (§ 335) « indique la localisation de l'action par rapport à tel ou tel objet » ; « la situation, quand elle est indiquée, exprime que l'action se fait sur quelque chose. » Il ajoute que « cette catégorie est faiblement exprimée en géorgien et qu'on la rencontre seulement dans les verbes primaires ». Il s'exprime exactement de la même façon dans *Sapuzvlebi* (§ 434). Personnellement, bien que le terme de « situation » et les expressions « situation indiquée » et « situation non-indiquée », « localisation affirmative », « localisation négative » ne nous paraissent pas satisfaisants (mais il est bien difficile d'en trouver de meilleurs), nous sommes d'accord sur le fond avec Chanidzé. Nous pensons que le *sazédao* n'est pas une version, car il a une signification spatiale, tandis que le *saarviso*, le *sataviso* et le *sasxviso* n'en n'ont pas. « Le système des quatre versions, dit

Vogt (p. 127), du point de vue morphologique et syntaxique, est asymétrique, boiteux. Les formes de la version subjective et de la version objective sont nettement caractérisées, et leur contenu est relativement net. La version locale est nettement caractérisée, mais le rôle du régime indirect est moins bien défini : le régime peut être remplacé par un nom au cas secondaire en *-ze* [superessif]. » Il est tout à fait exact que le système des versions, même si on n'y fait pas entrer le sazédao, manque de cohésion dans sa structure et souvent de logique dans son fonctionnement. De plus, ce qui complique encore les choses, « en même temps, comme le dit l'auteur, l'opposition des versions peut être affectée à l'expression de distinctions purement temporelles ». Ainsi, exemple cité p. 124 haut, *hk'ben* de la racine *k'b-*, version neutre, avec préfixe d'objet indirect de 3^e pers., veut dire « tu le mords », et *uk'ben*, version objective, avec voyelle caractéristique *u-*, veut dire « tu le mordras ». Les deux formes se construisent avec le datif.

Si l'on considère le sazédao comme une catégorie différente de la version, on doit faire place parmi les catégories à une catégorie isolée, celle du « dessus ». On peut alors se demander pourquoi c'est seulement la localisation « dessus » qui est parfois exprimée dans la forme verbale, et jamais les localisations « dessous » ou « à côté ».

De plus, si les préfixes vocaliques *i* et *u* ont des valeurs assez nettes, au moins en principe, le préfixe *a-* est équivoque, car il figure dans des formes de sazédao et dans des formes neutres : *ac'ers* « il l'écrit sur quelque chose » est un sazédao, car il se distingue par son *a* de *c'ers*, de *s-c'ers* et de *u-c'ers*. Mais *ak'elebs* « il le fait » appartient à la version neutre : il n'existe aucune forme de ce verbe où la racine, *k'et-*, ne soit précédée d'une des voyelles *a*, *i* et *u*, aucune telle que **k'etebs* « il le fait » ou **vk'eteb* « je le fais ».

Quelques exemples suffiront à montrer ce qu'il y a d'imprévu dans la conjugaison géorgienne. En géorgien, comme dans beaucoup de langues caucasiennes, les verbes exprimant la possession et ceux qui expriment des sentiments n'ont pas une construction transitive. Celui qui a, qui hait, qui aime est objet indirect (au datif, en dehors de la forme verbale), celui (ou celle, ou ce) qu'il a, hait, ou aime est sujet (au nominatif). Dans *g-zul-s* « tu le hais », litt. « à toi (*g-*) objet de haine (*zul*) il est (-s) », aucune voyelle ne vient s'insérer entre le préfixe de 2^e pers. objective et la racine (version neutre). Mais *g-i-q'var-s* « tu l'aimes », litt. « à toi (*g-i-*) objet d'amour (*q'var-*) il est (-s) », est une forme de version objective. La possession s'exprime au moyen de deux racines différentes, suivant que le possédé est un être animé ou une chose. « Tu l'as » (être animé) se dit *g-q'av-s*, litt. « à toi (*g-*) objet de possession (*q'av-*) il est (-s) » ; « tu l'as » (chose, objet inanimé) se dit *g-a-kv-s*, racine *kv-*,

avec un *a* comme dans une forme de sazédao. Il est vrai que, la forme étant monosyllabique, la prononciation exige une voyelle entre le préfixe personnel et la consonne de la racine. L'interprétation littérale que nous donnons n'est d'ailleurs qu'un pis aller : *zul-*, *q'var-*, *q'av-*, *kv-*, que nous rendons par « objet de haine », etc., ne sont pas des racines nominales.

Contrairement à presque toutes les langues caucasiennes, le géorgien et les autres langues kartvèles (*zane* et *svane*) ont des pronoms et des adverbes relatifs et des conjonctions de subordination. Ils sont étudiés dans 1.66-69 et dans 2.168-190. Pronoms et adverbes relatifs sont tirés des interrogatifs correspondants par addition de la particule enclitique *-c(a)* « aussi » (qui est parfois omise) : *vin* « qui ? », *ra* « quoi ? », *romeli* « quel, lequel ? », *sad* « où ? » ; *vinc* « qui », *rac* « que », *romelic* « qui, que », qui est « le pronom relatif par excellence » et s'emploie pour les personnes et les choses, *sadac* « où ». On obtient des indéfinis à partir des interrogatifs au moyen de la particule enclitique *-me* : *vinme* « quelqu'un » *ram(e)* « quelque chose », etc. La possession de relatifs et de conjonctions de subordination permet au géorgien de construire des phrases articulées comme celles des grandes langues européennes de civilisation et d'exprimer commodément et clairement des pensées complexes. Il est très probable qu'elle est due à l'influence que, comme l'auteur et d'autres linguistes le pensent, le géorgien et les autres langues kartvèles ont subie, à date préhistorique, de langues indo-européennes. Cette influence apparaît aussi dans le vocabulaire géorgien. Le nom même de la capitale de la Géorgie, gé. *Tbilisi*, autrefois *t'pilisi*, est tiré d'une racine *t'ep-*, *teb-* que l'on retrouve dans les autres langues kartvèles, et qui n'est autre que la racine indo-européenne de lat. *tepor* ; elle a fourni des noms, des adjectifs, p. ex. *t'pili*, *tibili* « tiède, chaud », et toute la conjugaison du verbe *tb-ob-a* « chauffer, réchauffer ».

On peut ajouter à la bibliographie : le vol. II de l'*Einführung* de Tschenkéli (614 p.), qui contient non seulement des exercices, mais des textes littéraires géorgiens traduits en allemand et analysés grammaticalement ; la traduction française d'un article important de Chanidzé, *Le sujet grammatical de quelques verbes intransitifs en géorgien*, qui a paru, accompagnée de notes explicatives de R. Lafon, dans *BSL*, t. LVIII (1963), p. 1-40. Le Dictionnaire de l'Académie est tout en géorgien. Il convient de signaler : *Georgisch-Deutsches Wörterbuch*, de K. Tschenkéli, continué après sa mort par son élève M^{me} Y. Marchev, 20 fascicules, formant un total de 1 882 pages, parus de 1960 à 1971 (la publication continue) ; le *Dictionnaire géorgien-français* d'Elizabed Okropiridzé (Tbilissi, 1953, 523 p.), et celui de I. Gvardjaladzé (Tbilissi, 1967, 272 p.) ; le *Dictionnaire français-géorgien* de I. Gvardjaladzé, en 2 vol. (Tbilissi, 1963, 676 et 814 p.).

En publiant ce livre, notre confrère H. Vogt a bien mérité de la langue géorgienne, de la linguistique caucasique et de la linguistique générale.

René LAFON.

140. Togo GOUDAVA. — *Bagvaluri ena*, Tbilissi, Ed. Mecniereba, 1971, 243 p., dont un résumé en russe (198-242).

Jusqu'en 1961 on n'avait que des renseignements tout à fait insuffisants et peu sûrs touchant cette langue, donnés par Erckert, puis par Dirr. M^{me} Z. M. Magomedbékova lui consacra une « communication provisoire » en 1961. T. Goudava, spécialiste réputé des langues du Daghestan, l'a présentée dans *Iberijsko-kavkazskie jazyki* (p. 351-367) d'après ses observations personnelles. Elle est parlée dans six aouls du Daghestan par quelque 4 000 personnes. Chacun des six parlers présente ses particularités. On peut répartir les parlers en trois groupes, correspondant chacun à deux aouls. Les gens qui parlent le bagval n'ont pas de dénomination propre. Ils se désignent par le nom de leur aoul natal. Les Avars les appellent, au pluriel *Bagval-al*. Leur langue a été désignée en russe sous deux noms, bagval et kvanada, qui comportent des variantes : *bagvalal'skij*, *bagulal'skij*, *kvanadinskij*, *konadinskij jazyk*. Cette langue ne s'écrit pas. Ceux qui la parlent se servent de l'avar comme langue véhiculaire et littéraire.

Le bagval fait partie du groupe andi, qui appartient lui-même à l'ensemble avaro-ando-dido.

L'exposé est clair. Le livre se compose de trois parties : 1^o phonétique (p. 7-49) ; 2^o morphologie (50-161) ; 3^o textes, recueillis sur place, avec traduction géorgienne, 162-197. Les divisions, subdivisions, numéros des § du résumé en russe correspondent exactement à ceux de l'exposé en géorgien, ce qui est très commode.

Sous le titre « Phonétique » l'auteur expose le système des sons, puis les processus phonétiques. Le bagval connaît l'opposition voyelles brèves — voyelles longues et consonnes « faibles » — consonnes fortes. Tous les parlers possèdent des latérales spirantes et affriquées en plus de la sonante ordinaire *l*. Certains en ont quatre, toutes sourdes : la spirante faible *L*, la forte *LL*, l'affriquée sourde *λλ* et l'affriquée glottalisée *λ'λ'*, toutes deux réalisées comme fortes. Les autres n'en ont que deux, *LL* et *λ'λ'*, réalisées comme fortes. Le § 18, « changements des consonnes latérales », est très important. L'affriquée *λλ* s'est conservée dans le parler de Tlissi

(*LLissi*), mais est devenue ailleurs *LL* : ainsi dans *inLLi-ra* « 6 », de *inλλi-ra*. Ce *LL* provenant de *λλ* se prononce aussi, facultativement, comme *L*. « Nous (inclusif) » se dit, suivant les parlers, *iλλi*, *iLLi/iLi* ; le nom de nombre « 6 », *iλλi-ra*, *in irra*, *inLi-ra*. Quant au *L* primitif, ailleurs qu'à *Tlissi*, il s'est changé en *h* à l'initiale, en *lh* dans les autres positions. On a, suivant les parlers, *Labda* « 3 », *habda* ; *Lirv* « aile », *hilv* ; *raLa* « mer », *reha*, *relha* ; *reLa* « nuit », *reha*, *relha* ; *muL* « ongle », *nihv*, *milhv* ; *miL* « soleil », *mih*, *milh*. L'affriquée latérale glottalisée simple, *λ'*, n'existe pas en bagval. Elle y est représentée, suivant les parlers, par *ɔ* ou *k'*, ou bien par *l* : *ɔam*, *ɔama*, *k'ama* « toit » ; *rela lela*, « bras, main ».

Le bagval distingue trois classes grammaticales ; au sg., 1^{re}, êtres humains de sexe masculin (*v*) ; 2^e, êtres humains de sexe féminin (*j*) ; 3^e tout le reste (*b*) ; au pl., 1^{re} et 2^e, *b* ; 3^e, *r*.

Aucune partie, aucun § n'est consacré à la syntaxe. La langue ne possède pas de pronom relatif ni de conjonctions de subordination. Ce sont des participes, des gérondifs, qui marquent les articulations de la pensée. On trouve des indications dans les passages où l'on étudie le présent des verbes (§ 83), l'absolutif du passé (§ 90), les participes (§ 95), les particules, les postpositions et les liaisons (p. 155-160). On regrette que ces indications ne soient pas réunies dans un § à part. Dans le chapitre de *Ib.-kavk. jaz.* consacré au bagval, p. 365, Goudava a consacré quelques lignes à la syntaxe. « Le sujet des verbes transitifs se met à l'ergatif, celui des intransitifs au nominatif. Avec les verbes de sentiment ou de sensation, le sujet se met à l'affectif et au datif. Le complément direct se met au nominatif, le complément indirect aux cas locaux (plus rarement au datif). Le déterminant précède le déterminé et ne se décline pas. Les phrases complexes se construisent essentiellement au moyen de tournures gérondives et participiales. »

Goudava a fait œuvre très utile en publiant cette monographie. Il rendra un nouveau service à la linguistique caucasique en nous donnant une syntaxe, même brève.

René LAFON.

— — —

141. Zaguidat Magomedovna MAGOMEDBÉKOVA (M^{me}). - *Karatsinskij jazyk*, Tbilissi, Ed. Mecniereba, 1971, 290 p.

M^{me} Magomedbékova, spécialiste bien connue des langues du Daghestan, qui avait publié en 1967 une excellente monographie de la langue akhvakh, nous en donne maintenant une de la langue karata, qui appartient au même groupe, le groupe andi, de l'ensemble avaro-ando-dido. Elle avait déjà présenté le karata

dans le grand ouvrage collectif *Iberijsko-kavkazskie jazyki*. Ceux qui parlent le karata, au nombre de 6 000 environ, l'appellent *k'k'irλλi mac'c'i*. Ils habitent dans dix aouls. Ils se servent de l'avar comme langue véhiculaire et littéraire. On distingue deux dialectes : le karata proprement dit et le tokit, qui se parle dans un seul aoul, du nom de *T'T'uk'a*. Les gens qui parlent ces deux dialectes se comprennent, bien qu'avec peine, les uns les autres. Souvent ils préfèrent, pour parler entre eux, recourir à l'avar.

Ce livre, qui est écrit clairement, est le bienvenu ; il contient une analyse grammaticale de la langue, des textes (non traduits) et un lexique karata-russe. L'analyse grammaticale est divisée en deux parties : phonétique (§ 1-23) et morphologie (24-72). Le karata possède cinq voyelles fondamentales, *a, e, i, o, u*, et 45 consonnes. Il possède cinq latérales, *L, LL, λλ, ɿɿ, ɿɿ'*, comme l'avar, plus l'affriquée sourde glottalisée simple *ɿ'*. Cette dernière se change, à l'initiale, dans certains parlers en *λλ*, dans d'autres en *t'* ; à l'intérieur des mots, suivant les parlers en *ɿ* ou en *t'*.

Le lexique est précieux ; il sera très utile en particulier aux comparatistes. Mais il ne supplée pas à l'absence de traduction des textes. On regrette de ne pas trouver dans cet excellent livre : 1^o la traduction et l'analyse de quelques phrases ; 2^o un § contenant quelques indications sur la syntaxe et sur la structure de la phrase. Ce qu'on nous fait connaître là-dessus est exposé à propos de la morphologie. Voici quelques-unes de ces indications, fort intéressantes. On lit p. 135, à propos du « mode de la condition » : le mode de la condition se forme au moyen du suffixe *-bar*, à partir du thème du passé du verbe. Toutefois, au lieu de la finale de passé *e*, on trouve ici un *i*, qui est plus ancien sans doute. Ex. : *qvari-bar* « s'il écrit », *bič'i-bar* « s'il pérît ». Dans le dialecte tokit, on se sert d'un suffixe *-n* (136) : *bič'i-n* « s'il donne ». L'auteur cite ici plusieurs phrases où se trouvent des formes verbales à suffixe *-n* et correspondant à des phrases russes commençant par « esli ». P. 144 : le « géronatif temporel » se forme en ajoutant *jigil* aux formes du passé ; il est traduit par des formes russes de passé précédées de « kogda » : *bekke-jigil* « quand il donna ». Les formes ainsi obtenues « peuvent aussi rendre l'idée de causalité : « potomu ; potomu, čto ». P. 145 : en ajoutant la particule *-da* au participe présent, on obtient un « géronatif présent », qui est traduit par le géronatif en *-ja* du russe. P. 156 : on forme des participes futurs en ajoutant le suffixe *-λλo-b* à l'infinitif : *q'amaLa* « manger », *q'amaLa-λλo-b* « ce qui (to, čto) sera mangé ». P. 174-175 : la particule postposée *-guri* signifie « na tom meste », « tam, gde », « là où » : *bič'am-guri besšeda* « ostav' (tam), gde umer ». Elle est variable suivant les cas locaux : « tuda, gde », avec mouvement, se dit *guri-r*, *-r* marquant l'allatif.

Dans *Ib.-kavk. jaz.*, p. 331-332, M^{me} Magomedbékova a consacré sept ou huit lignes à la syntaxe du karata. « La syntaxe du karata, dans ses traits essentiels, diffère peu de celles des autres langues andies. » Elle signale la construction ergative des verbes transitifs et la construction nominative des intransitifs. « Le complément indirect est rendu aussi par de nombreux cas locaux. La phrase complexe est construite au moyen de procédés utilisant des participes et des gérondifs, et aussi de formes circonstancielles des verbes. On emploie plus rarement des liaisons (p. ex. *amma* « mais »). » Nous prions instamment les caucasologues de Géorgie et de Russie de faire une place à la syntaxe dans les excellentes monographies qu'ils publient sur des langues peu connues.

René LAFON.

142. ACTA LINGUISTICA. — *Academiae Scientiarum Hungaricae. Tomus XX. Fasciculus 3-4.* Éditions de l'Académie. Budapest 1970, 243 p. in-8°.

Ce volume est en grande partie consacré à célébrer le deuxième centenaire de la publication du mémoire du Jésuite hongrois Johannes Sajnovics intitulé *Demonstratio. Idioma Ungarorum et Lapponum idem esse*. C'est de cette date que commence l'histoire des études hongroises de grammaire comparée finno-ougrienne. Certes, la parenté des langues finnoise, lapone et hongroise avait été reconnue un siècle plus tôt, mais Sajnovics a été le premier Hongrois à le faire et surtout, à la différence de ses prédécesseurs, il s'est acquis le mérite d'en fournir la première démonstration de caractère véritablement scientifique. Ce n'est pas un hasard. La bonne fortune a voulu que Sajnovics ait été un mathématicien et un astronome et c'est précisément à l'occasion de sa présence en Norvège comme membre d'une mission scientifique qu'il a été amené à traiter de ce problème linguistique. Il est heureux que ce soit la mathématique qui ait tenu la grammaire comparée finno-ougrienne sur les fonts baptismaux. Elle a été engagée ainsi sur la bonne voie. Malheureusement, bien des esprits n'ont pas perçu l'intérêt de cette étude, plus particulièrement en Hongrie où l'opinion publique (fort restreinte à l'époque) s'est refusée à reconnaître dans les Lapons des parents, même éloignés. On préférait faire descendre le hongrois de l'hébreu ou même du turk, parlé par les cavaliers qui avaient su faire trembler l'Europe entière. Et que l'on ne croie pas qu'il s'agit d'un état d'esprit depuis

longtemps dépassé. Je puis témoigner personnellement qu'il y a encore peu d'années, plus d'un homme cultivé ne se résignait toujours pas à admettre que le hongrois remontât à une langue ouralienne dont les autres représentants sont, outre les Lapons et les Finnois, les Vogouls, les Ostiaks, les Samoyèdes, en bref tous ces pauvres sauvages qui ont végété lamentablement dans les forêts et les toundras du nord. Il est plus glorieux de croire qu'on a Attila pour ancêtre, ce qui explique pourquoi tant de Hongrois portent de nos jours le prénom d'Attila, le fléau de Dieu !

M. V. I. Lütkin traite de son côté du « problème de l'accent lexical dans les langues finno-ougriennes ». Par « accent lexical », il entend l'accent de mot. Après avoir rappelé que nombre de théoriciens estiment que l'accent de mot a porté originellement sur la première syllabe en uralien commun et même encore en finno-ougrien commun, il constate que les langues actuellement attestées se comportent diversement. Si le lapon, les langues fenniques, le hongrois ont l'accent sur la 1^{re} syllabe du mot, en revanche, les emplacements de l'accent varient dans les parlers permiens, en tchérémisse et l'on s'accorde d'autre part pour estimer que le mordve ignore complètement l'accent de mot. S'attardant sur le permien dont il est certainement le meilleur connaisseur (sa langue maternelle est le zyriène), Lütkin montre que l'accent y occupe d'un parler à l'autre des emplacements différents. Tantôt, c'est la voyelle qui, de par sa nature, attire l'accent sur la syllabe où elle figure quand elle est « pleine » (*a, o, e*, par exemple) alors que les syllabes où se trouvent des voyelles étroites (qu'il appelle faibles) se voient privées de l'accent. Il arrive aussi qu'il y ait morphologisation de l'accent en ce sens que c'est le morphème, ici plus exactement le suffixe, qui porte l'accent. Enfin, il a relevé des cas de phonologisation de l'accent où celui-ci sert à différencier des formes qui sont par ailleurs homophones : *užá* « il travaille » / *úža* « travaille » (impératif), etc. Il constate que le zyriène se comporte autrement que le votiak où, en dehors des cas comme celui évoqué ci-dessus, l'accent porte sur la dernière syllabe du mot, emplacement où il se serait fixé sous l'action des langues turques avoisinantes. De toutes ces analyses, Lütkin déduit que l'état initial a dû être semblable à celui où nous trouvons le mordve, à savoir qu'il n'y avait tout simplement pas d'accent de mot.

Il est constant, en effet, que les langues finno-ougriennes ne présentent pas un comportement uniforme dans l'accentuation du mot. Mais ce sont essentiellement les parlers permiens et le tchérémisse qui font bande à part, en dehors du mordve où on ne saisit plus ou pas l'accent de mot. Or il est non moins manifeste que le tchérémisse a subi une forte action des langues turques (tchouvache et turk de Kazan), que le zyriène a reçu un fort impact du russe

au point que certains de ses dialectes sont inondés de termes russes. Le mordve a aussi évolué depuis des siècles sous l'influence grandissante du russe. Dans ces conditions, on peut se demander si l'état actuel de ces parlers permet la moindre induction au sujet de l'emplacement ancien de l'accent de mot. Et puis, le fait que cet emplacement ait varié ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu originellement un accent fixé sur la première syllabe. P. 254, l'auteur concède que l'accent ait pu anciennement porter en votiak sur la 1^{re} syllabe mais s'il en a été ainsi, sa thèse sur l'absence de tout accent de mot s'en trouve compromise. En réalité l'opposition phonologique mentionnée plus haut ne veut rien dire. Il est courant, dans des langues à accent de mot, que l'accent change de place pour des raisons purement expressives. C'est ce qui se passe dans certains patois corréziens : *miži* « manger » / *miži* « il mange », etc. C'est aussi ce qui se produit constamment en français dans quelques cas : *attention!* (mais *faîtes attentióñ*), etc.

Le seul critère qui permette de restituer la place de l'accent, c'est le changement phonétique intervenu dans les syllabes inaccentuées. Or sur ce point, les témoignages du hongrois, celui des langues ougriennes de l'Ob (ostiak et vogoul), celui aussi du permien, du tchérémisse sont formels : partout la voyelle finale a été réduite ou éliminée. Tout s'est passé comme si l'accent avait été placé sur la syllabe initiale. Le mordve en apporte la confirmation puisqu'il est la seule langue finno-ougrienne où l'on rencontre des mots qui ont perdu leur voyelle radicale : *přa* « extrémité, sommet, bout » / finnois *perä* « fond ». Mais même en mordve *erža*, ces cas sont rarissimes, ce qui prouve bien que la syllabe initiale n'a perdu son accent dans certaines langues que tardivement. En outre, l'accent est généralement fixé sur la 1^{re} syllabe en samoyède, plus particulièrement en nénets (yourak).

Jusqu'à présent, il avait été plutôt admis que le mordve avait perdu l'accent de mot et que les déplacements d'accent constatés dans les langues permienes et en tchérémisse étaient secondaires. Cette conception procédait de l'histoire des changements phonétiques et aussi, chez certains théoriciens, de la croyance que l'accent généralisé sur la 1^{re} syllabe du mot ne saurait être le résultat d'un développement secondaire. Cette dernière opinion est évidemment erronée puisque nous savons que le tchèque a porté son accent de mot sur la 1^{re} syllabe. Certes, il s'est trouvé des théoriciens pour voir dans cette translation l'effet d'une influence plus ou moins profonde du hongrois. Cette hypothèse serait déjà aventurée si elle ne s'était appliquée qu'au slovaque, lequel a réellement subi cette influence mais il est évident que le tchèque n'a pas imité l'accent hongrois. Pas plus que le français contemporain n'imitera aucune pratique étrangère quand il tend à son tour à transférer

l'accent de phrase sur la 1^{re} syllabe des mots mis sous l'emphase. Mais ce qui est plus surprenant, c'est que l'accent lapon, hongrois ou fennique, fixé sur la 1^{re} syllabe, n'ait pas été attiré sur la syllabe longue à l'intérieur ou à la finale du mot. Bien mieux, l'accent portant sur la 1^{re} syllabe tend plutôt à s'intensifier quand celle-ci est brève et suivie d'une longue. Cette disposition de l'accent est même ressentie comme une gêne presque incoercible par ceux qui apprennent ces langues. C'est ainsi que des étudiants français ont la plus grande peine à poser l'accent autre part que sur la syllabe la plus longue alors que certains estiment qu'il n'existe plus d'accent de mot en français. Un mot hongrois *tudományos* « scientifique » est prononcé fautivement avec l'accent sur la syllabe longue *má*, etc. Ce qui est extraordinaire, ce n'est donc pas que l'accent se soit porté sur d'autres syllabes que l'initiale mais qu'il se soit maintenu dans les langues finno-ougriennes où nous l'y trouvons. En particulier, il est curieux qu'il se soit maintenu alors que des syllabes longues se sont développées dans les mots à la suite des changements intervenus dans la syllabation. Ce qui est, théoriquement du moins, assez inattendu, c'est que l'accent porte toujours sur l'initiale dans des mots finnois du type : *kurjuus* « misère » (de *kurja* « misérable »)/*kurjuudessaan* « dans sa misère ». Il est donc bien aventuré d'affirmer que l'accent aurait été libre en finno-ougrien commun car on ne s'expliquerait plus les altérations phonétiques subies en finale de mot. Quant à faire intervenir l'influence du germanique, cela ne se concevrait à la rigueur que pour le fennique et le lapon or nous avons toute raison de penser que le hongrois préhistorique avait l'accent sur la syllabe initiale et, d'autre part, il n'a jamais subi de la part de l'allemand une pression telle que sa prononciation en ait pu être déformée. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'hypothèse selon laquelle l'accent ouralien de mot portait sur la syllabe initiale est donc encore la plus satisfaisante. Ce qui ne garantit nullement qu'elle ne soit pas non plus passablement conjecturale.

Notre éminent confrère D. R. Fokos-Fuchs communique quelques observations sur le développement récent de la langue littéraire zyriène. Ce développement s'inscrit dans l'effort d'ensemble déployé en URSS pour créer des langues secondaires de civilisation par le truchement desquelles les peuples « allogènes » peuvent s'exprimer dans leur parler maternel. Pour ce qui est du zyriène, sa nouvelle « façon » a été élaborée aussitôt après la Révolution d'Octobre et ce travail de régulation et d'enrichissement s'est poursuivi depuis sans désemparer. Rappelons que la langue littéraire a été fondée essentiellement sur les parlers de la région de Siktivkar, qui est la capitale de la république autonome zyriène-komi. D. R. Fuchs indique brièvement que le besoin le plus pressant a été, comme

toujours, celui en mots nouveaux et que pour le satisfaire, il a fallu d'abord introduire une masse considérable de termes savants russes. Ensuite, on a essayé d'enrichir le vocabulaire avec les moyens du bord. On a fabriqué des mots composés : *lid-pas* « chiffre » (*lid* « nombre », *pas* « signe »). On a extrait des autres dialectes des mots susceptibles d'apporter de nouvelles nuances à l'expression : *vartni* « battre », *valškini* « taper », etc. On a prélevé également dans les autres dialectes des formes moins « usées » phonétiquement afin de diminuer d'autant le nombre excessif des homophones : *pom* « extrémité » au lieu de *pon* qui signifie aussi « chien », etc. Enfin, on a recouru à la dérivation sous toutes ses formes pour forger des vocables nouveaux : *bijmeg* « plante » (de *bijmi-* « croître, pousser ») mais Wiedemann avait déjà noté un *bijmōm* « *Gewächs* », *višt* « rapport, narration » (postverbal de *višlavni* « raconter, narrer »), etc. Naturellement, l'action du russe se fait sentir plus que jamais en matière de syntaxe où l'élément *mij* se trouve utilisé en fonction de conjonction de subordination à l'imitation du russe *čto*. Il ne fait aucun doute que l'expression zyriène n'est plus que le décalque de l'expression russe. C'est à ce prix que le zyriène peut espérer se maintenir comme moyen d'expression moderne.

Edith Vértes, dont on a déjà si souvent signalé ici les importants travaux, traite des notations phonétiques du grand linguiste finlandais Paasonen, plus particulièrement de celles qu'il a laissées des parlers ostiaks qu'il avait eu l'occasion d'entendre sur place. Comme on le sait, Paasonen appliquait à la transcription des textes oraux qu'il écoutait la notation dite transcription des *Finnisch-ugrische Forschungen* dont l'auteur n'a été personne d'autre que le grand Setälä. Cette transcription est rigoureusement scientifique mais elle procède naturellement des vues des phonéticiens du début du siècle. Il s'agissait alors de noter aussi « finement » que possible tout ce qu'on percevait avec l'oreille, faute de disposer d'instruments portables. Il est évident que de pareilles transcriptions ne répondent pas du tout à ce que les phonologistes attendent d'une description d'un parler quel qu'il soit. E. Vértes s'efforce de montrer que sous les nombreuses distinctions retenues par Paasonen se dissimule une classification « phonologique » du phonétisme ostiak et elle voit en Paasonen un précurseur des phonologistes. On ne peut s'empêcher de penser que l'auteur va un peu loin dans ses considérations qui reposent sur une analyse extrêmement poussée des transcriptions de Paasonen et de ses contemporains, notamment de Karjalainen et de Kai Donner. Mais est-il vraiment besoin de défendre Paasonen ? Même quand on souhaite disposer de notations plus utilisables ? Si difficile et si fastidieuse que soit la lecture des notes prises par Paasonen, celui

qui s'y applique est au moins sûr d'une chose : la réalité phonétique brute a été fidèlement reflétée (je ne dirais pas comme l'auteur « photographiée ») grâce à ce luxe inouï de signes diacritiques de toutes sortes. Nous pouvons nous représenter que nous « entendons » ce qui a été dit mais cela ne nous signale pas pour autant ce qui est phonème et ce qui est variante. C'est que la distinction entre les phonèmes et leurs variantes ne peut être faite que si l'on a une connaissance très approfondie de la langue considérée. Et même alors, tout n'est pas si clair. Ne voyons-nous pas nos collègues hongrois hésiter sur le point de savoir s'ils doivent ranger l'ě (e très peu fermé) parmi les « phonèmes » du hongrois contemporain ? Aussi, lorsqu'un explorateur signale tout de go que le parler qu'il vient de prospecter en quelques semaines contient tant et tant de phonèmes, il faut vraiment manquer d'expérience pour ne pas considérer ses propos avec quelque appréhension. La transcription « totalitaire » employée par Paasonen laisse les choses en l'état. Elle a l'avantage de ne pas exclure les faits ou les traits qui pourraient avoir de l'importance. L'étude ultérieure décidera du classement à instituer.

Sous le titre *Organic system, unorganic system*, M. J. Zsilka présente sa théorie sur l'emplacement des éléments qui constituent l'énoncé linguistique. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà eu l'occasion de dire au sujet de ces analyses qui opèrent imperturbablement avec les mêmes phrases factices mais, puisqu'il s'agit d'un énoncé rédigé en une langue d'autant grande diffusion que l'anglais, il nous paraît être de notre devoir de signaler au lecteur éventuel qui ne serait pas initié au hongrois que les phrases sur lesquelles opère l'auteur ne sont pas des stéréotypes dont il pourrait éventuellement faire usage pour s'exprimer en hongrois. Aucun Hongrois bien né ne dira, isolément : *ken vajat a kenyérre* « (il, elle) applique du beurre sur le pain », pas plus qu'il ne dira directement : *keni vajjal a kenyeret* « (il, elle) enduit de beurre le pain ». Nous aimerions savoir, du reste, pourquoi M. J. Zsilka n'a pas cru devoir opérer avec l'énoncé habituel *Vajat ken a kenyérre* ou *Vajjal keni a kenyeret* qui traînent l'un et l'autre dans les dictionnaires, depuis le grand dictionnaire publié sous les auspices de l'Académie des Sciences jusque dans le mien (de 1937). Serait-ce parce que l'ordre des mots ne suit pas celui de l'anglais ? Mais alors, analyse-t-on encore du hongrois ?

Ce fascicule contient d'autres contributions qui ne relèvent pas de notre discipline, ainsi que des comptes rendus et des chroniques précieuses qui permettent de suivre ce qui a été publié en Hongrie en 1969.

A. SAUVAGEOT.

143. *Nyelvstudományi Közlemények* (Communications linguistiques). Tome LXXII, fasc. 2, 180 p. in-8°. Éditions de l'Académie. Budapest 1970. Prix : 24 florins.

Ce fascicule nous apporte la seconde partie de l'exposé consacré par M. F. Kovács à l'histoire de la linguistique hongroise contemporaine. Cette fois, il passe en revue les 25 dernières années.

Les années de l'après-guerre immédiate ont été marquées par la confrontation des théories traditionnelles avec le marxisme-léninisme. Cette confrontation a eu lieu d'abord sous de bien fâcheux auspices, nous voulons dire sous la domination du marrisme. Le résultat a été que certains esprits se sont laissé égarer alors que d'autres, les plus nombreux, ont préféré se taire faute de pouvoir se soumettre à une théorie aussi fantaisiste. C'est donc un immense soulagement qu'a suscité l'interview fameuse donnée par Staline à la *Pravda* (20 juin 1950). Mais, remarque notre auteur, cette véritable libération des esprits a eu pour cause que l'on a tout simplement repris le fil de ce qu'on avait l'habitude de faire depuis le début du siècle : à savoir de la linguistique diachronique. On a persisté à ignorer les grands problèmes théoriques de la linguistique générale. Les initiatives prises à la suite des travaux du Cercle de Prague par quelques rares chercheurs, dont le regretté J. Lazicius, n'ont pas éveillé d'échos. Ce n'est guère que plusieurs années plus tard qu'on a vraiment commencé à s'intéresser à ce qui se faisait et se pensait dans le vaste monde et c'est seulement alors qu'on a fini par découvrir l'enseignement de Ferdinand de Saussure, à peu près en même temps que les divers structuralismes. Cette découverte a d'ailleurs provoqué au début un effet de répulsion. Beaucoup de linguistes chevonnés n'ont vu dans ces manifestations étrangères et plus particulièrement occidentales que du pur formalisme, contraire à toute saine doctrine et qui devait faire horreur à tout esprit éclairé par le marxisme-léninisme. Puis, ces doctrines vilipendées ont fait leur chemin, même en Union Soviétique, et alors une partie des jeunes chercheurs s'est lancée dans l'aventure qui consistait à s'en emparer pour formuler une nouvelle théorie du langage. Il restait à déterminer la position du structuralisme par rapport au marxisme qui devait inspirer toutes les démarches de la pensée. Or les linguistes hongrois ont vite pris conscience de la difficulté surgie devant eux : ils ne parvenaient pas à définir ce que pouvait être une linguistique marxiste. Ils se trouvaient acculés au dilemme : proclamer son obéissance aux principes du marxisme ou faire allégeance au structuralisme « né dans les courants idéologiques bourgeois de l'Occident » (p. 283). On décida donc d'étudier les problèmes, quitte à trouver une interprétation plus orthodoxe des faits, qui seraient analysés « selon les méthodes modernes » (*sic*). Cette résolution s'est concrétisée

sous les espèces d'une série d'études publiées à partir de 1963 sous forme de recueils intitulés « Études de linguistique générale ». Nous avons rendu compte ici-même de ceux des volumes de cette série qui nous sont parvenus. A la faveur de ces publications, les exposés inspirés par les « doctrines nouvelles » venues d'Occident se sont multipliés tandis que le plus gros des linguistes continuait à œuvrer selon la bonne vieille tradition qui plaçait au premier plan l'histoire de la langue et la grammaire comparée. Les recherches synchroniques se sont multipliées mais la plupart ont consisté à adapter au hongrois les « modèles » proposés par les structuralistes d'obédience américaine. L'évangile selon Chomsky est devenu la source de la Révélation et tout ce qui n'y était pas compris a été considéré par certains comme nul et non avenu. Les théoriciens structuralisants de Hongrie ont adopté la même attitude dédaigneuse que leurs confrères d'ailleurs vis-à-vis de la linguistique traditionnelle, proclamant volontiers que la science du langage venait de naître enfin. Mais que devenait le marxisme-léninisme dans tout cela ? De bons esprits ont alors estimé qu'il fallait, comme disent nos journalistes, engager le dialogue et mettre en présence les tenants du structuralisme goût américain et les fidèles de l'ancienne linguistique. C'est ce qui s'est fait au cours de plusieurs congrès successifs où les opinions se sont affrontées sans pouvoir se concilier. Ces échecs répétés ont affligé pas mal de bons spécialistes qui auraient voulu rétablir l'unité de la linguistique hongroise. Cette unité, ils espèrent la refaire sous l'inspiration marxiste puisque ... « le matérialisme historique et dialectique n'est pas seulement une conception du monde ... mais la méthode de la recherche scientifique également » (p. 294). Cela implique une attitude agressive à l'égard de ce qui se pense en dehors du cadre marxiste : ... « notre conception scientifique du monde exige de nous une discussion, une polémique de principe incessante face aux conceptions non-marxistes » (p. 295).

Qu'une pareille résolution n'est pas facile à appliquer dans les faits, c'est ce que l'exposé de M. F. Kovács nous fait fort bien comprendre. En réalité, les chercheurs hongrois ne sont pas parvenus à voir clair dans le problème de l'interprétation marxiste du langage. Ils se rendent compte qu'on ne peut pas appliquer le marxisme « immédiatement, mécaniquement dans la linguistique » (p. 294). En d'autres termes, on ne sait toujours pas en quoi consiste la linguistique marxiste. C'est ce que nous avions déjà signalé ici-même plusieurs fois : les linguistes des pays qui ont choisi pour doctrine d'État le marxisme ne sont toujours pas sortis de leur embarras. Ils ne savent pas comment s'y prendre pour faire du marxisme en linguistique. Pendant ce temps-là, la vie continue et les uns persistent dans leur vision diachronique de la

langue alors que d'autres s'essaient à analyser synchroniquement celle-ci à l'aide des formules transformationnistes ou générativistes. Le dilemme subsiste : Marx ou Chomsky ?

L'exposé de M. F. Kovács est clair, bien venu, très courageux. Certes, il donne lieu à bien des observations. Ainsi, il semble qu'on en soit toujours en Hongrie à vouloir associer, combiner ou mélanger la diachronie et la synchronie. On n'a pas encore voulu reconnaître qu'il s'agit de deux méthodes qui s'excluent. On ne peut décrire le mécanisme d'une langue que dans la synchronie et l'on ne peut interpréter l'évolution d'une langue que dans la diachronie. Ce n'est pas de la faute de Saussure si l'intelligence humaine, comme l'a dénoncé Henri Bergson, est caractérisée par « une incompréhension naturelle de la vie ». Nous ne pensons pas le mouvement. C'est un fait. Si nous voulons nous le représenter, nous n'y parvenons pas autrement qu'en superposant une infinité d'immobilités. C'est ce que tout mathématicien connaît. Alors, laissons une bonne fois cette querelle autour de la division de la recherche linguistique entre synchronie et diachronie. Le mérite de Saussure a été de nous avoir rappelé cette vérité fondamentale.

M^{me} Édith Vértes, qui s'est signalée par de si beaux travaux, dont nous avons rendu compte ici, semble prendre un malin plaisir à remettre de temps en temps en cause certaines vérités cardinales de la grammaire comparée finno-ougrienne ou ouralienne. Cette fois, à défaut d'un pavé, c'est un gros caillou qu'elle vient de jeter dans la « mare » finno-ougriote où l'on a une fâcheuse tendance à s'enliser parfois. Certaines interprétations se transmettent, en effet, de chercheur à chercheur sans qu'on se donne la peine de bien vérifier leur pertinence. C'est ce qui a eu lieu au sujet de la restitution des sifflantes ouraliennes. Il est habituellement enseigné que l'ouralien commun aurait possédé deux *s* : un *s* mouillé et un *s* non-mouillé (*s̊* et *s*). L'*s* non-mouillé n'aurait été conservé qu'en fennopermien (fennique, lapon, mordve, tchérémissé, permien). En « ougrien » (hongrois, vogoul, ostiak), il aurait laissé la place à d'autres sons ou se serait complètement amuï (hongrois) tandis qu'en samoyède, on trouve partout à sa place un *t*. Inversement, l'*s̊* mouillé se serait maintenu partout au moins sous forme d'*s* non mouillé, sauf en lapon où il est passé à *č*. On a ainsi les équations :

**s̊* : f. *silmä* « œil »/hgr *szem*/samoyède nénets *səw*, kamassique *sima*, etc.

**s* : f. *syö* « manger »/hgr *ev-*/vog *te-*, *ti-*, etc./ostk *tə-*, *ŋə-*, *li-*.

La situation est donc celle-ci : l'*s* (ou ses équivalents ou ses variantes) s'est maintenu dans toutes les langues sauf le hongrois, le vogoul, l'ostiak et l'ensemble des langues samoyèdes. Mais ces derniers idiomes ne se comportent pas uniformément. A *s* non

mouillé du finno-permien répond en hongrois zéro : f. *syksy* « automne »/hgr. *ösz* tandis que le vogoul y oppose *t*, tout comme le samoyède : f. *suksi* « ski »/sam *Tavgui tula*/vog. *toul*, *towt*. Quant à l'ostiaak, il présente, selon les dialectes soit *t*, soit deux sortes d'*l* (*l* et *ł*), soit *j* : *tox*, *jox*, *lox*, *łox* « ski ».

Faisant intervenir le concept de probabilité, Mme E. Vértes raisonne de la façon suivante : l'ouralien est constitué de deux groupes, le finno-ougrien et le samoyède. Puisque le *t* caractérise les mots samoyèdes qui présentent *s* non mouillé en finno-permien, on est en droit de penser que cette représentation compte pour 50 % du total des cas possibles. Mais, à l'intérieur du finno-ougrien, l'*s* non mouillé a été maltraité dans l'ensemble des dialectes ougriens (hongrois, vogoul, ostiaak) et il faut considérer que l'ougrien compte de son côté pour 50 % dans l'ensemble du finno-ougrien. Un simple calcul montre alors que l'*s* n'est restitué que sur le témoignage d'un seul cas sur quatre, c'est-à-dire avec 25 % de représentativité pour l'ensemble de l'ouralien. Dans ces conditions, elle se refuse à restituer **s* pour l'ouralien commun et préfère recourir à un autre symbole pour désigner le phonème qui, dans 75 % des cas attestés, a reçu une autre représentation : *t*, *l*, *j* ou simplement zéro. Elle estime que la probabilité exige cette substitution et elle retient à cette fin le symbole θ qui désignerait un son du type du *th* anglais sourd, par exemple. Ce choix a été fait avant elle mais n'avait été employé que pour désigner le son qui était à l'origine des diverses représentations d'**s* non mouillé à l'intérieur du seul « ougrien ». Un pareil raisonnement ne peut manquer de provoquer de nombreuses observations.

La première est celle-ci : une restitution est toujours le résultat d'une induction or l'induction repose sur la probabilité. Car toute probabilité ne s'exprime pas nécessairement par un calcul plus ou moins inspiré de la mathématique. Seulement, le tout est de savoir sur quel genre de probabilité on estime devoir se fonder. En général, cette probabilité est suggérée par des considérations de phonétique historique. Nous voulons dire par là que l'on se laisse guider par l'exemple de changements phonétiques dûment constatés dans les langues dont on connaît l'histoire. Qu'un θ (les scandinavistes écrivent *p*) passe à *t* est une chose bien connue : un mot vieil-islandais *tuá* « laver » a donné en néo-norvégien *tva*, *þyngþ* « change, pesanteur » a donné *lyngd*, *þyða* « interpréter » a donné *lyda*, etc. Ici, la « probabilité » réside en ceci que nous sommes portés à supposer que le changement intervenu en scandinave (mais pas en anglais) résulte de mécanismes qui peuvent produire les mêmes effets dans une autre langue. Et c'est bien ce que l'histoire comparée des langues nous confirme. Nous ne sommes nullement surpris qu'un *k* venant avant une voyelle palatale (*i*, *e*, *ö*, *ü*) passe

à *tš*, à *ts* ou à *ts* pour aboutir à *s* comme dans le français *ciel*, *cent*, etc. Cela se produit partout. La question est de savoir si, dans tel cas précis, cette probabilité peut être jugée suffisante. M^{me} Vértes ne le croit pas puisqu'elle recourt au calcul. Sans doute son calcul est réduit à sa plus simple expression mais c'est quand même un calcul. Et ce calcul l'incite à déclarer qu'il y a 3 chances contre une (75 % si l'on préfère) que le son uralien commun à partir duquel les langues uraliennes ont développé soit un *t* soit un *s* soit un autre phonème ne saurait avoir été que le θ. Ce θ aurait donné un *s* non mouillé en fennō-permien, un *t* en samoyède et en vogoul, un *t*, *l*, *ꝝ*, *j* en ostiak et un zéro en hongrois.

Malheureusement, les choses sont moins simples. C'est que le raisonnement de M^{me} Vértes est fondé sur le postulat que le hongrois, le vogoul et l'ostiak perpétuent une variante « ougrienne » du finno-ougrien. Ces trois idiomes descendaient d'un même original. D'où l'idée de supposer qu'un même phonème a pu passer selon les langues à *t*, à *l*, *j* ou zéro. Or cet enseignement traditionnel n'est au fond qu'une hypothèse que M^{me} E. Vértes ferait bien de remettre en question un jour ou l'autre. Rien ne nous constraint, dans l'état actuel de nos connaissances, à supposer un instant que le hongrois entretienne avec le vogoul et l'ostiak une parenté « privilégiée ». Car enfin, considérons de près les choses : le hongrois répond par zéro au *t* du vogoul et aux différentes représentations de l'ostiak. Et si le zéro du hongrois provenait tout simplement de l'amusement d'un ancien *s* ? C'est là un changement phonétique banal que les indo-européanistes connaissent bien et dont nous retrouvons des exemples manifestes dans les dialectes tongous par exemple aussi bien qu'en turk yakoute. Il faut donc disjoindre le cas du hongrois. Restent alors le vogoul et l'ostiak. Tout est clair en vogoul où nous rencontrons régulièrement *t* là où le finnois a *s* et le hongrois zéro. Mais en ostiak ? Dans une partie de ses dialectes, l'*s* aurait été remplacé par *t* mais dans ces mêmes parlers, l'*l* attesté en finno-ougrien est aussi passé à *t* : *tow* « cheval »/hgr. *ló*/vogoul *low*, *lú* alors que les autres parlers ont *lov*.

Si maintenant, nous appliquons la règle de calcul proposée par M^{me} E. Vértes, nous serons amenés à procéder ainsi : 1/3 seulement des langues dites « ougriennes » présente *t*, 1/3 zéro et 1/3 tantôt *t* tantôt *l*, *ꝝ*, ou *j*. Mais comme le samoyède ne connaît que *t*, cela revient à dire que le vogoul doit lui être adjoint du point de vue du calcul. Or il est indubitable que le vogoul n'est pas une langue samoyède. Les faits sur lesquels se fonde la restitution d'un ancien θ ne sont donc pas homogènes et ceci va à l'encontre de la règle selon laquelle un calcul n'a de sens que si les unités calculées sont homogènes. Dans ces conditions, l'hypothèse selon laquelle l'ouralien n'aurait pas distingué deux sifflantes (*s* et *ꝝ*) mais une sifflante

s d'une part et d'autre part une spirante dentale sourde θ de l'autre n'est donc pas moins arbitraire que la restitution de deux sifflantes *s* et *s̄*. A cela s'ajoute d'ailleurs un autre argument qui compte beaucoup aux yeux de certains et qui est *celui-ci* : on ne voit pas la place que pourrait occuper dans le phonétisme ouralien commun cette spirante sourde alors que les autres restitutions proposées n'aboutissent en aucun cas à la restitution de spirantes analogues, labiales et gutturales. Cette spirante θ serait isolée. Hâtons-nous d'ajouter pour notre part que cet isolement ne nous fait pas peur mais il n'augmente pas le coefficient de probabilité de l'existence supposée d'un θ , surtout à l'initiale du mot. Comme on le voit, la restitution des sifflantes ouraliennes n'est toujours pas assurée.

M. S. Csúcs a établi une liste des emprunts russes en votiak. Il n'en présente que la première partie qui consiste en une liste alphabétique. Ces mots ont figuré dans des textes recueillis sur place par les chercheurs durant un demi-siècle. Ils ont été identifiés dans la langue « parlée » et il n'a pas été fait état de la langue écrite actuelle qui en a admis un bien plus grand nombre car toute la terminologie savante et technologique a été pratiquement fournie ces dernières années par le russe qui a d'ailleurs transmis un grand nombre de termes « internationaux ». Une seconde partie traitera des problèmes phonétiques posés par ces emprunts. Ce travail, n'en doutons pas, sera très utile pour tous ceux qui étudieront de près les parlers votiaks.

MM. L. Honti et Z. Gábor se sont associés pour nous présenter une liste des terminaisons des mots samoyèdes nénets (ou *vourak*). Ces terminaisons, souvent très complexes parce qu'elles sont constituées de plusieurs suffixes qui se succèdent pour élargir le mot, sont constituées par des suffixes de dérivation, des suffixes casuels (ou modaux, ou temporels), des suffixes personnels (suffixes de possessivation, désinences personnelles) sans parler des marques du duel et du pluriel, etc. On rencontre ainsi constamment des élargissements composés de 5 et 6 éléments successivement agglutinés. Cette liste est « inverse », c'est-à-dire que l'ordre dans lequel elle se présente, qui est alphabétique, est celui du dernier phonème de la dernière syllabe. Ainsi, une terminaison *-ηaxajuna'* est expliquée comme étant verbale, de l'indicatif de la conjugaison objective avec objet au duel, à la 1^{re} personne de pluriel du temps aoriste, etc. Ce petit dictionnaire inverse ne manquera pas de rendre de grands services à tous les chercheurs qui n'ont pas eu le temps de s'initier à la morphologie du samoyède nénets avant d'essayer de pénétrer dans un texte. On ne saurait trop féliciter les auteurs de leur heureuse initiative.

M. Dezsó Lászlo traite de l'ordre des termes dans les syntagmes qualificatifs en hongrois. Plus précisément, il examine l'emplace-

ment respectif occupé par le démonstratif, le nom de nombre et l'adjectif « qualificatif ». Cet exposé n'apporte rien de neuf mais a au moins le mérite d'opérer en partie avec des exemples extraits de la littérature contemporaine. On pourra s'y reporter utilement pour y trouver les différentes façons d'assembler actuellement ces syntagmes en hongrois.

Plusieurs communications de moindre importance complètent ce fascicule, ainsi que des comptes rendus critiques.

A. SAUVAGEOT.

144. *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications linguistiques). Tome LXXIII, fasc. 1. 281 p. in-8°. Éditions de l'Académie. Budapest 1971. Prix : 24 florins.

Ce nouveau fascicule apporte plusieurs contributions importantes. Celle de M. Jerzy Bańcerowski a plus d'intérêt par la question qu'elle pose que par les solutions qu'elle propose. Son intention est celle-ci : montrer, sinon démontrer, que le système consonantique restitué pour l'ouralien commun est tel qu'il permet désormais de comparer l'ouralien à l'indo-européen commun. Selon lui, le problème est de prouver que s'il n'y a pas identité complète entre les deux consonantismes, il est possible de montrer qu'ils remontent l'un et l'autre à une même origine. Il espère avoir par là apporté la preuve que ces deux familles linguistiques sont apparentées. Il ne reste plus qu'à examiner ensuite la situation des langues ouraliennes afin de vérifier cette proposition.

Ce qu'il oublie, c'est qu'il y a une question préalable à se poser : la démonstration d'une parenté linguistique peut-elle se fonder sur l'analogie de deux systèmes consonantiques ? Il suffit d'y réfléchir un instant pour se rendre compte que c'est impossible et voici pourquoi : une langue est une structure. Ce qui la caractérise, ce n'est pas la consistance de son système phonique en tant que tel mais l'usage qu'elle en fait, c'est-à-dire comment elle met ses consonnes « en forme » pour produire des mots. Quand on aura trouvé que l'ouralien possédait le même attirail de consonnes que l'indo-européen, à quoi sera-t-on parvenu ? A constater cette identité et puis c'est tout. Rappelons-nous que le français possède des consonnes que le latin ignorait et que par ailleurs nous serions bien en peine de remonter au consonantisme latin tel qu'il a vraiment existé si nous ne pouvions nous fonder que sur la restitution comparative. Le grec moderne est l'authentique héritier du

grec ancien mais quelle prodigieuse différence entre son consonantisme et celui des parlers grecs de l'Attique ou de l'Ionie !

Qu'à cela ne tienne, objectera-t-on. Par recouplement et induction, on peut restituer (l'auteur dit improprement « reconstruire ») l'état ancien du consonantisme et c'est sur cette restitution qu'on va ensuite raisonner. En l'occurrence, la restitution a pour effet de rapprocher le système des occlusives ouraliennes de celui des occlusives indo-européennes. Cet effet est obtenu par un double processus qui consiste à simplifier le système indo-européen et à étoffer l'ouralien en lui attribuant des occlusives qui, selon toute vraisemblance, n'y ont jamais existé. C'est que l'idée dernière de l'auteur est de fournir une démonstration de l'excellence de sa théorie du renforcement et de l'affaiblissement des consonnes, théorie générale, dont la restitution ouralienne ne serait qu'une application mais, malheureusement aussi, une vérification. Rappelons donc l'état des choses : les occlusives restituées habituellement pour l'ouralien sont *p*, *t*, *k*, auxquelles s'ajoutent les géminées *pp*, *tt*, *kk*. Il s'agit donc de superposer ce système très simple au système indo-européen. Une première solution consiste à supposer que l'ouralien a possédé des occlusives sonores : *b*, *d*, *g*, ce qui diminue l'écart séparant ce système de celui attribué à l'indo-européen. Ensuite, on supposera que *p*, *t*, *k* ont pu être renforcées en sorte que des « fortes » (on ne veut pas de géminées !) aient figuré dans le système. D'autre part *b*, *d*, *g* ont pu être « renforcés » en *B*, *D*, *G* (c'est-à-dire en douces sourdes) d'une part et d'autre part affaiblis en *v*, *w*, *j*, zéro, *d*, *ð* zéro/*v*, *j*. Par cette hypothèse, on pense avoir rendu compte de l'évolution des occlusives, au cours des temps, dans les différentes langues finno-ougriennes et samoyèdes. Pour illustrer cette thèse, prenons un exemple. Soit le finnois *sala* « cent », il correspond au mordve *erža šado* mais aussi au lapon de Norvège *čuolle*. La thèse de l'auteur, qui croit pouvoir s'appuyer sur une hypothèse formulée en 1890 par mon regretté maître Setälä, est la suivante : c'est le mordve qui reflète fidèlement l'ancien état de choses car le *-l-* du finnois est le résultat d'un renforcement et le *-ll-* du lapon d'un surrenforcement tandis que le tchérémisse *šüðə* trahit un affaiblissement qui trouve son aboutissement dans le *šo* du zyriène et le *šu* du votiak. Oui, mais le mot en question est un emprunt ancien à une langue de type iranien et remonte à un prototype en **šata* avec un *-t-* ! En réalité, ce qui s'est passé est fort simple : les occlusives intervocaliques ont subi un processus d'altération ou si l'on préfère de sonorisation puis d'amuïssement exactement comme dans les langues romanes. Quant aux faits fenniques et lapons, ils ressortissent à un tout autre système qui est caractérisé par ce qu'on appelle l'alternance consonantique. Vouloir rendre compte des développements mordves,

tchérémises, hongrois, permiens en les intégrant dans une vaste théorie, vague à souhait, selon laquelle tout résulte tantôt d'un « renforcement » et tantôt d'un « affaiblissement », c'est se résigner à ne rien expliquer du tout. Et surtout, cela entraîne dans des complications innombrables. C'est ainsi qu'on lira avec amusement (p. 56) comment l'auteur essaie d'expliquer pourquoi le finno-ougrien commun a rendu par une sourde à la fois les sourdes et les sonores des mots indo-européens anciens qu'il a empruntés : finnois *mete-* « miel »/sanskrit *madhu-* en face de finnois *sala* « cent »/sanskrit *śatám*, etc. Les Finno-ougriens auraient identifié les sourdes et les sonores indo-européennes à leurs « douces sourdes » ! Il reste à se demander comment ont opéré les Finnois qui, plus près de nous, ont emprunté au suédois *katu* « rue » (suédois *gata*) mais aussi *lato* « grange » (moyen-suédois *laþa*, suédois moderne *lada*), etc. Faut-il supposer ici aussi que les Finnois n'aient possédé lors de ces emprunts qu'une douce sourde pour rendre uniformément le *t* (aspiré) et le *ð* (sonore) du suédois de l'époque ? Et puis ne voyons-nous pas qu'en suédois la spirante sonore est devenue occlusive (ici *-ð->-d-*) alors que la théorie appliquée au finno-ougrien par l'auteur suppose l'évolution inverse ? C'est faire bon marché de l'histoire des langues fenniques et finno-ougriennes que de reconstruire en l'air des systèmes qui n'ont d'autre avantage que de prouver que la théorie générale de MM. Bańczerowski et Zabrocki explique tout.

Signalons l'étude de M. F. Bakos sur les emprunts anciens du hongrois au roumain, dont les plus vieux ne remontent qu'au XIV^e siècle seulement. Un résumé français communique la substance de cet exposé qui intéressera plus spécialement les romanistes car ces emprunts n'ont joué qu'un rôle négligeable dans le développement du vocabulaire hongrois.

M^{me} Mária Pap présente des schémas grammaticaux « génératifs » sur la coordination en hongrois. Elle nous explique que les définitions qu'elle a trouvées dans les grammaires hongroises au sujet du phénomène de coordination ne la satisfont pas. Nous non plus d'ailleurs. Elle pense qu'en appliquant la « méthode » générative, elle pourra dégager des règles plus précises et plus claires. Enfin, comme elle est animée des meilleures intentions, elle espère, à la faveur de cette performance, avoir créé une occasion de rencontre entre les tenants des écoles traditionnelles et les sectaires de la nouvelle église en les mettant d'accord sur les résultats qu'elle croit avoir obtenus. Derrière toute cette éloquence, on perçoit qu'il s'agit de discerner si la coordination affecte des termes qui constituent une phrase simple ou si elle assemble en une phrase complexe des propositions qui, chacune séparément, peuvent se suffire à elles-mêmes, c'est-à-dire faire fonction de phrases simples. C'est

aussi simple que cela mais il nous faut passer par les fameuses formules en forme d'arbres plus ou moins branchus. Naturellement, l'auteur n'opère qu'avec des énoncés factices, réduits à leur plus simple expression, mais peut-il en être autrement quand on pratique ce genre de « méthode » ? Elle tombe en arrêt devant les deux formules : *János és Mari sétl* « Jean et Marie se promènent » et *János és Mari találkozik* « Jean et Marie se rencontrent » dont elle croit discerner que la coordination n'y joue pas le même rôle sous le prétexte qu'en les transformant en énoncés négatifs, on n'obtient pas le même résultat : *Nem János, hanem Mari sétl* « Ce n'est pas Jean mais Marie qui se promène »/*Nem János hanem Mari találkozott* n'étant pas possible (littéralement « Ce n'est pas Jean mais Marie qui se rencontre »). La deuxième phrase est non moins absurde en français. En réalité, dans les énoncés « Jean et Marie se promènent, se rencontrent », la particule de coordination *és* « et » lie deux termes de même fonction (celle de sujets) parce que dans les deux énoncés positifs, le sens intrinsèque du verbe s'y prête. Nous n'avons pas besoin de toute cette gymnastique pour savoir que le verbe *se rencontrer* (hgr. *találkozik*) ne peut se rapporter qu'à au moins deux personnes. Dès que l'une des personnes est éliminée, l'expression n'a plus de sens.

Cette considération n'a pas échappé à l'auteur mais elle n'en a pratiquement pas tenu compte et a poursuivi son petit bonhomme de chemin sans se laisser déconcerter par l'idée qu'il faudrait établir autant de schémas qu'il y a de mots qui se prêtent ou ne se prêtent pas à telle ou telle construction. Pourtant, le phénomène à décrire est simple : il y a phrase complexe quand ce sont deux ou plusieurs propositions qui sont liées par la conjonction de coordination ou par le débit (ce qu'oublie de mentionner notre auteur). Ainsi les énoncés du type : *Gyuri olvas, Mari zongorázik* « Georget lit, Marie pianote » sont des phrases complexes parce qu'ils contiennent deux propositions. Seulement il fallait faire allusion à la proposition et définir ce qu'elle est. C'était quand même plus simple que de procéder à des « transformations » et faire toutes sortes de détours pour aboutir à quoi ? A cette déclaration que nous reproduisons telle quelle : « Les quelques types de coordination dont nous nous sommes occupée dans notre travail ne sont qu'une infime partie de l'ensemble des types. Il n'est même pas garanti que nos solutions soient à considérer comme définitives... ». Nous aurions mauvaise grâce à insister davantage. Pendant combien de temps encore les jeunes linguistes vont-ils gaspiller leurs efforts à se battre avec des procédures dont mon vieux condisciple d'Upsal, Björn Collinder a raison de dire qu'elles nous rappellent le marrisme de fâcheuse mémoire ?

Mme Eva Korenchy revient sur le cas des impératifs en permien

(zyriène et votiak). Elle constate à son tour que la 2^e pers. sg. de l'impératif n'a pas comporté de suffixe, à la différence de ce qui s'est passé d'une part en fennique, mordve et lapon, d'autre part en hongrois. C'est revenir à l'opinion déjà exprimée par notre confrère P. Hajdú. Mais comme le samoyède suppose lui aussi un ancien suffixe modal d'impératif, on voit que les langues ouraliennes se partagent en deux camps : celui des langues qui ont utilisé le thème nu du verbe en fonction d'impératif de 2^e pers. sg. et celui des idiomes qui ont élargi le thème verbal d'un suffixe qu'on suppose avoir été un $^{*}-k$. Seulement cette isoglose traverse le finno-ougrien depuis le centre jusqu'en Sibérie puisque les langues ougriennes de l'Ob (vogoul et ostiak) ne présentent pas non plus de suffixe modal de l'impératif. Cette considération incite à méditer ce qu'a été la répartition des isoglosses dans le domaine ouralien. C'est ainsi que le pluriel en $-t$ caractérise le fennique, le mordve, partiellement le tchérémisse (aux 3^{es} personnes de pluriel des verbes), le vogoul et l'ostiak ainsi que les langues samoyèdes au complet, peut-être aussi le lapon, dans la mesure où le $-k$ y est issu d'un ancien $-l$ alors que ni le hongrois (qui a $-k$), ni le permien ne présentent de traces d'un pluriel ancien en $-t$. Parallèlement, le génitif en $-n$ ne se trouve attesté qu'en fennique, lapon, mordve et samoyède, etc. Il conviendrait de démêler une fois ce que tout cela peut bien vouloir dire.

M. L. Honti revient de son côté sur la forme des deux premières personnes du verbe de la conjugaison objective en vogoul. Dans cette langue, l'objet du singulier de la 3^e personne est signalé dans ce cas par un $-l$ - intercalé entre le thème verbal et la désinence personnelle. D'où provient cet $-l$ - ? L'auteur propose d'y voir la marque du cas instrumental en $-l$. Oui, mais en vogoul, le suffixe personnel (désinence verbale ou suffixe de possessivation) s'attache directement au thème du mot, avant donc le suffixe casuel. Seules font exception les postpositions car le suffixe de possessivation (tout comme en hongrois) y vient après ce qui a été le suffixe casuel. Dans ces conditions, les formes verbales étudiées par M. L. Honti seraient à assimiler aux postpositions. Ce n'est pas impossible en soi mais il faudrait alors expliquer comment ces formes ont pu acquérir leur fonction actuelle qui est de se rapporter à un objet défini de 3^e personne du singulier. L'explication fournie n'est pas satisfaisante car elle est toute conjecture.

M. T. Márk a dressé l'inventaire des vocables qu'il a relevés dans les textes selkoups (samoyèdes ostiaks) que notre confrère P. Hajdú a publiés dans sa *Chrestomathia Samoiedica*. Il les a classés selon leur structure morphonologique en dénombrant les phonèmes qu'ils contiennent et les combinaisons dans lesquelles ces phonèmes figurent. Plus particulièrement il a considéré la

répartition des syllabes dans les mots. A partir de ces relevés, il a établi une statistique et déduit des pourcentages. Ce dernier aspect de son étude est évidemment le plus contestable car il a opéré sur un nombre relativement réduit de vocables puisque les textes dépouillés sont de très faible étendue (4 pages in-8°). Cela l'amène à opérer avec des décimales de phonèmes ! Ainsi (p. 164), il nous apprend que la consistance moyenne d'un vocable est de 5,5 phonèmes. Il s'empresse d'ajouter que cela revient à dire que 100 vocables totalisent 550 phonèmes. Évidemment, une pareille constatation brave toute notion structuraliste. Nous apprenons ensuite que les vocables les plus fréquents ont 4 et 5 phonèmes et il a relevé un mot comptant 17 phonèmes. Les mots de 2 et 3 phonèmes viennent ensuite dans l'ordre de fréquence. Les textes en question n'ont pas contenu un seul mot constitué par un phonème unique (qui aurait été une voyelle). Dans les mots isolés, les monosyllabes les plus fréquents sont du type CVC, plus rarement CV et VC. Le type CVCC est beaucoup plus rare. Les syllabes du type V et VC sont par contre très fréquentes dans les premières syllabes des mots tandis que les syllabes en CV apparaissent davantage dans les positions à l'intérieur du mot. La structure en CV semble apparaître surtout dans les 2^e, 3^e et 4^e syllabes.

Pour ce qui est des combinaisons de phonèmes, l'auteur constate que les groupes de trois consonnes sont rares et que les séquences de deux voyelles ne le sont guère moins, d'autant plus qu'elles ne figurent que dans des cas « incertains ». Les groupes de deux consonnes ne se rencontrent qu'à l'intérieur des mots. Dans plus de 55 % des cas, leur premier élément est une nasale, puis viennent en ordre décroissant les liquides (31 %), les explosives (10 %), les spirantes (pas 3 %). Il en conclut que l'élément le plus fréquent des groupes consonantiques est fourni par les nasalettes. Mais ceci ne s'applique qu'à la fréquence. Les pourcentages ne sont pas les mêmes quand on considère les mots isolément : 16 cas où la nasale vient en premier, 21 où c'est la liquide, 13 où c'est l'explosive, 9 où c'est la spirante. Il y a donc divergence entre la statistique de fréquence et celle des types isolés. Ainsi, n vient en premier terme de groupe consonantique dans seulement 4 instances mais cela fait 33 % des cas de fréquence ! Trois tableaux détaillés illustrent ces résultats. Leur étude confirme, si besoin en était, que le selkoup a une structure morphonologique de type ouralien caractéristique.

Mme Ilona Kassai présente un exposé d'un très grand intérêt bien qu'il figure dans la rubrique des « communications mineures » (*Kisebb közlemények*). Elle a examiné instrumentalement la durée des voyelles en hongrois. Cette investigation s'est effectuée en deux temps. D'abord, elle a invité 4 sujets (2 femmes et 2 hommes)

à prononcer des mots isolés, souvent des mots faisant phrase. Les sujets choisis sont des personnes cultivées dont les âges allaient de 25 à 40 ans, vivant dans la capitale mais l'un des hommes trahissait un léger accent de Transdanubie. Il faut dire que l'auteur avait préalablement procédé à Paris, à l'Institut de Phonétique de la Faculté, à une enquête auprès d'étudiants français auxquels elle avait fait entendre des mots hongrois prononcés par des informateurs hongrois et les observations qu'elle avait eu l'occasion de faire en cette circonstance lui avaient déjà fait envisager certains des problèmes que pose le système quantitatif des voyelles en hongrois. Il est naturellement impossible de rendre compte ici dans le détail de l'expérience qu'elle a instituée à Budapest, dans la section de phonétique de l'Institut de Linguistique. Le deuxième temps de l'expérience a consisté à faire prononcer par les mêmes sujets des phrases de longueur variable dans lesquelles étaient enrobés les mots utilisés dans la première partie de l'investigation. De cette façon, il a été possible de comparer les quantités observées quand le mot est énoncé isolément et quand il est intégré dans une phrase où intervient un accent de phrase plus ou moins intense. Comme il fallait s'y attendre, les résultats n'ont plus été les mêmes. Dans chaque cas et à chaque temps de l'expérience, les durées ont été mesurées en distinguant les syllabes (ouvertes ou fermées, accentuées ou inaccentuées). Il a été constaté, par exemple, qu'en syllabe fermée accentuée, la voyelle *e* (ouverte), qui est une brève en hongrois normal, a été plus longue que l'*é* fermé qui, dans le système hongrois actuel joue le rôle de pendant long de l'*e* ouvert bref ! Le même phénomène s'est produit pour ce qui est de l'opposition *o/ó* (*o* bref relativement ouvert/*ó* long fermé) mais cette fois en syllabe ouverte inaccentuée. De même l'écart entre *á* et *ã*, qui font paire du point de vue quantitatif en hongrois moderne, a été à son minimum en syllabe fermée inaccentuée, etc. M^{me} I. Kassai a abouti aux conclusions suivantes : « l'utilisation de la durée dans le système quantitatif hongrois n'est pas uniforme dans toutes les oppositions vocaliques. Quand il y a une opposition de timbre, l'opposition de durée n'est pas phonologique mais elle agit plutôt comme un facteur rythmique. Là où il n'y a pas de différence marquée de timbre entre les voyelles, la différence de durée remplit surtout une fonction phonologique ».

Ceci nous confirme, comme nous l'avions exposé de notre côté, que le système quantitatif du vocalisme hongrois est désormais asymétrique. Là où la distinction de timbre intervient, la durée s'estompe ou perd en tout cas de son importance alors que la durée demeure le seul facteur de différenciation pour les voyelles qui ne connaissent pas d'opposition sensible de timbre. A cela s'ajoute que les voyelles étroites, *u*, *ü* et *i*, tendent tout simplement à sortir

du système quantitatif, comme l'auteur ne le marque pas assez nettement. Il est vrai que les données sur lesquelles elle a opéré ne le suggéraient pas puisque les informateurs auxquels elle a recouru observaient la corrélation de quantité en ce qui concerne les voyelles *u*, *ü*, *i*.

Ces observations ont une portée plus générale. En complétant les nombreuses et importantes contributions apportées ces dernières années à cette investigation, en particulier par le professeur I. Fónagy et M^{me} K. Magdics, M^{me} I. Kassai nous a rappelé que l'aspect phonatoire de l'expression de la quantité est quelque chose de très complexe et de très variable qui dépend de facteurs différents selon les cas. Mais il est une autre signification à ces travaux. Ils nous montrent qu'on peut parfaitement se rendre compte du changement phonétique en cours. Certes, le changement en lui-même ne se saisit pas. Nous savons que l'esprit humain ne sait pas penser le mouvement et que pour se le représenter il ne peut qu'additionner des immobilités mais plus les immobilités en question sont amenuisées, mieux elles nous permettent de nous faire une idée de ce qui se passe et du résultat auquel l'évolution en cours aboutira. M^{me} I. Kassai a raison (p. 179) de faire allusion à ce qui s'est passé dans l'histoire du latin quand le système quantitatif s'y est désagrégé. La situation qu'elle a observée en hongrois rappelle dans une certaine mesure l'évolution des voyelles latines. Sous nos yeux, ou plutôt à nos oreilles, les voyelles jumelées quantitativement mais distinctes par leur timbre vont sortir du système quantitatif hongrois pour entrer dans un autre système corrélatif qui reposera uniquement sur la différence de timbre. A l'opposition brève/longue succédera l'opposition ouverte/fermée. Quand cette dernière se sera installée dans la langue, le système quantitatif aura vécu. Nous saisissons donc le mouvement qui emporte le vocalisme hongrois vers une autre organisation. Il est vrai que les instruments dont nous disposons aujourd'hui nous donnent la possibilité d'observer des phénomènes qui échappaient à l'attention de nos devanciers. Il faut espérer que l'exposé de M^{me} I. Kassai sera reproduit dans une langue de plus grande diffusion afin que les linguistes d'autres disciplines puissent en tirer le profit qui se doit.

Naturellement, un fascicule des *Communications* ne saurait désormais paraître sans quelque contribution des théoriciens du transformationnisme-générativisme. C'est M. J. Zsilka qui nous l'offre sous le titre « Nominalisation et phrase élémentaire » avec l'accompagnement habituel des formules que l'on sait et des figures géométriques obligatoires. L'auteur nous rappelle que selon N. Chomsky « toute phrase a une structure superficielle et une structure profonde » et que ce sont les « interdépendances syntax-

tiques de la structure profonde qui confèrent à toute phrase sa signification » (p. 227). Mais il y a plus de 30 ans que Zoltán Gombocz, notre regretté maître hongrois, avait enseigné que les « relations syntagmatiques » étaient de nature « logique » et que c'étaient ces relations qui rendaient significatives les séquences organisées des mots. Un peu plus loin, considérant les séquences hongroises *a virág fehér* « la fleur (est) blanche » et *a fehér virág* « la blanche fleur » (*fehér* « blanc », *virág* « fleur ») l'auteur nous déclare que ces deux séquences expriment le même état de choses (*tényállás*). Or ceci est faux. Et il s'en aperçoit lui-même en argumentant ensuite pour nous montrer que si le syntagme *a fehér virág* « la blanche fleur » dérive de *a virág fehér* « la fleur (est) blanche », l'inverse n'est pas moins vrai. Or il y a également plus de 30 ans que le même Gombocz a enseigné que le syntagme qualificatif n'est que le support d'un constat précédemment établi et qu'il en fait l'économie. Mais n'en déplaise à M. J. Zsilka, la réciproque n'est pas vraie. A partir du moment où l'on emploie un syntagme « la fleur blanche », on ne voit pas pourquoi on serait amené à en dériver le constat « la fleur est blanche ». Manifestement, ce petit problème n'a pas été suffisamment médité. Et puis, il convient de rappeler que les deux constructions avec lesquelles notre auteur a opéré ne sont pas les seules à être produites en hongrois. On entend aussi *fehér a virág* « la fleur est blanche », avec un autre ordre des mots et un autre débit. Bien mieux, la séquence *a fehér virág*, si elle est émise avec deux accents et une césure intervenant entre *fehér* et *virág* voudra dire « la blanche (est) (une) fleur ». Comme on voit, les théoriciens de la « nouvelle » école en prennent à leur aise avec ce qu'ils appellent la « structure superficielle ». Il est vrai qu'ils ne nous ont toujours pas dit comment, à l'écoute, nous reconnaissions ce qu'est un prédicat, un sujet ou un objet. A force de s'intéresser à la profondeur, ils semblent y avoir sombrés.

M. F. Nagy expose ses vues sur la « probabilité » des mots dérivés. Nous ne nous arrêterons pas sur ces propos qui n'ont de valeur que dans une langue dont la dérivation est importante. C'est le cas du hongrois où le rapport existant entre le nombre et la fréquence des emplois du mot primaire et ceux de ses dérivés pose des problèmes pratiques dont la solution importe pour l'avenir de la langue.

Signalons l'étude de M. A. Róna-Tas sur l'histoire des occlusives gutturales du turk tchouvache en fin de mot. Le texte de cet article paraissant en anglais dans les *Sludia Turcica*, nous dirons seulement que l'auteur aboutit à cette conclusion que le mongol aurait, à date relativement ancienne, emprunté des mots au tchouvache ou à un parler turk d'allure tchouvache. C'est là une

assertion très importante qui ne manquera pas de susciter un grand intérêt parmi les turkologues. M. Telegdi signale de son côté des locutions de frappe turke en tadjik et M. L. Bese traite de menus problèmes de morphologie du verbe mongol. Des chroniques et des comptes rendus complètent ce fascicule qui contient en outre deux séries de textes : zyriennes, que notre confrère K. Rédei a relevés sur place en 1964 et tchérémisses, également relevés sur place en 1966 et 1968 par M. G. Bereczki. Les textes sont suivis de leur traduction en hongrois, ce qui sera très utile, et ceux de M. Rédei sont accompagnés de quelques notes. Ces deux contributions enrichissent notre connaissance de ces parlers finno-ougriens.

A. SAUVAGEOT.

145. *Magyar Nyelv* (La langue hongroise). Bulletin de la Société hongroise de linguistique. Tome LXVI, 4 fascicules totalisant 516 p. in-8°. Éditions de l'Académie. Budapest 1970, prix : 14 florins le fascicule.

De ces 516 pages denses et riches de toutes sortes d'études et d'informations, nous ne retiendrons, comme d'habitude, que ce qui intéresse le linguiste en général.

D'entrée, le linguiste finlandais J. Aulis Joki, bien connu par de nombreux travaux, corédacteur du Dictionnaire étymologique de la langue finnoise, présente ses vues sur l'état actuel de la recherche étymologique. Il constate qu'elle est remise en cause par certains théoriciens « dans le vent ». Il estime qu'ils ont tort et en cela il ne se trompe pas. L'étymologie n'a pas seulement un aspect purement linguistique ; elle nous renseigne sur le passé humain et sur les démarches de la pensée des hommes aussi loin que nous puissions remonter dans la préhistoire car c'est précisément l'étymologie qui est cette *time machine* qui nous permet de considérer le chemin parcouru depuis que l'homme a eu un langage. Abandonner l'étymologie revient à renoncer à s'expliquer la genèse des civilisations. Car les pierres, les poteries ou les squelettes restent hermétiquement muets. Il n'y a donc pas à justifier la recherche étymologique ; elle demeure l'un des piliers de l'histoire des civilisations.

Il reste à savoir comment elle doit être menée. Avec l'auteur, on sera d'accord pour estimer que les schémas pseudo-mathématiques proposés par certains linguistes désireux de se mettre « à la page » sont tout simplement grotesques. La recherche étymologique

doit faire face à tant de faits complexes qu'aucune formule, si compliquée soit-elle, ne peut remplacer l'entraînement méthodique acquis par le chercheur. Tout au plus peut-il s'inspirer des résultats déjà obtenus par ses prédécesseurs ou ses collègues.

On sera également d'accord avec Aulis Joki pour constater que l'étymologie finno-ougrienne (voire même uralienne) s'est montrée plus exigeante que l'indo-européenne qui fait trop volontiers valser les racines en un ballet où tout se mêle. Par contre les romanistes se montrent plus prudents. A ce propos, l'information de l'auteur n'est pas complète, loin de là. Il mentionne les théories exprimées au sujet de la recherche étymologique et semble croire qu'elles apportent des vues nouvelles. Mais depuis Gilliéron, les romanistes ont fait un travail énorme qui aurait pu dispenser certains auteurs de venir tardivement proclamer certaines vérités. Oscar Bloch avait précédé Szemerényi et W. von Wartburg a écrit avant Malkiel. Plus récemment, notre confrère G. Gougenheim a apporté de nouvelles contributions à l'étymologie française (et romane) dans « Les mots français » sous forme de petits exposés qui n'ont pas moins de valeur du fait que leur lecture n'est pas rébarbative.

Comme toute recherche, la recherche étymologique ne connaît pas de fin. A mesure que les documents se multiplient, que la méthode se perfectionne, les étymologies sont remises en cause ou motivées avec plus de précision. Pour ne pas quitter notre domaine finno-ougrien, rappelons que longtemps on a expliqué le mot hongrois *hajó* « navire, bateau » en le comparant à l'ostiaik *xáp* et au vogoul *xāp* « canot » mais en y regardant de plus près, on a fini par se rendre compte que le *-j-* intervocalique pouvait difficilement représenter un ancien *-p-* et qu'il fallait aussi trouver l'origine de la finale *-ó*. Du coup, il a fallu repenser le problème. Les uns, ont songé à rapprocher le mot hongrois du mot turk *kajik* (et éventuellement de l'eskimo *kajak*) « canot », d'autres, tenant à leur étymologie proprement finno-ougrienne, ont pensé à ce qui s'était passé en finnois même où un mot *haapio* « canot fait d'un tronc de tremble » se rapporte naturellement au mot *haapa* « tremble » et ils ont cherché à dériver le hgr. *hajó* d'un ancien nom d'arbre qui aurait dû se présenter sous la forme *haj-* mais n'existe pas en hongrois. Ce serait le nom du peuplier (f. *koivu*, etc.). Les étymologistes hongrois ne manifestent en effet aucun enthousiasme pour identifier *hajó* avec le turk *kajik* (en moyen-turk *kayik*) pour cette raison que les emprunts turks ont pénétré dans la langue en conservant leur *k-* devant une voyelle sombre (*karó* « pieu, perche », etc.). Il est vrai que plusieurs de nos confrères hongrois, et non des moindres, ont proposé de voir dans les *homok* « sable » et *harang* « cloche » des emprunts turks tellement anciens qu'ils auraient été admis en hongrois avant le

passage de *k*- à *χ*- devant voyelle sombre. Mais s'ils admettent l'origine turke de *homok* et de *harang* (que nous mettons en doute), ils auraient mauvaise grâce à écarter *hajó*. A moins de recourir à une troisième hypothèse, celle selon laquelle le mot en question serait un dérivé de *haj* (supplanté aujourd'hui par sa variante *héj*) « écorce d'arbre, de fruit » qui a été comparé au finnois *koja* « id. ». C'est que les canots n'ont pas seulement été creusés dans des troncs d'arbres, ils ont été aussi parfois construits avec des écorces d'arbres. Mais nous voilà devenus si difficiles que de pareilles hypothèses ne nous satisfont plus ou plutôt leur caractère incertain nous apparaît très nettement. M. Aulis Joki peut donc se rassurer, la recherche étymologique n'est pas en danger ; elle continuera alors que la mode actuelle sera oubliée depuis longtemps.

La suite des études publiées dans ces quatre fascicules apporte une confirmation aux propos de M. Aulis Joki. C'est ainsi que notre éminent ami Louis Ligeti présente ses observations au sujet d'une étymologie turke d'un mot hongrois : *orsó* « fuseau » (de fileuse). Tout avait paru si simple ! On avait identifié le mot hongrois à une forme turke en *určuk* mais voilà qu'en creusant plus profond on s'aperçoit que les langues turques ont connu toute une série d'appellations pour cet instrument primitif et qu'à tout prendre, la forme hongroise pourrait bien remonter à un original en *ayırčak* qu'il faudrait dériver d'*ayır* « lourd, pesant » et qui aurait plus précisément désigné la rondelle en pierre qui facilitait la rotation du fuseau et dont les trouvailles archéologiques ont mis au jour plusieurs spécimens. Quelle solution choisir ? Tout bien pesé, Louis Ligeti estime qu'il est préférable de s'en tenir à l'étymologie anciennement acceptée mais sous bénéfice d'une étude plus poussée des faits turks.

De son côté, Désiré Pais, qui a si profondément exploré l'onomastique ancienne des Hongrois, remet en question l'appartenance du mot *oyur* qui, avant lui, avait été rapporté au mot turk *ok* « flèche ». Il estime qu'il s'agit d'un autre terme qui a également développé l'acception de « tribu ». Cette remise en place du terme *oyur* entraîne toute une reconstruction des théories jusqu'à présent admises au sujet, notamment, de l'origine du mot *hongrois* (latin médiéval *Hungarus*), supposé issu d'un *onoyur* « dix flèches » (*ok* « flèche, tribu ») où l'-*r* serait une marque de pluriel ou de pluralité collective répondant en bulgare au turk -*z* attesté dans *okuz* (*lokuz okuz*), etc. Le mot *oyur* serait en effet un déverbatif en -*r*, qui est largement attesté en turk non-bulgare ainsi que le mot *oyur* lui-même. Quant à l'élément -*z* d'*okuz*, *oyuz*, ce serait également un suffixe dérivatif qui n'aurait nullement le sens d'un pluriel ou d'un quelconque collectif. Cette interprétation est plus satisfaisante du point de vue de la syntaxe turke puisque le nom de nombre

est toujours construit avec la forme du singulier du nom qu'il affecte. Ce n'est pas tout, à partir du moment où *oyur* est un mot turk non-bulgare, le nom de peuple *onoyur* n'est plus nécessairement la version bulgare d'*oyuz* et, par voie de conséquence, le nom prêté aux magyars et qui a abouti au latin médiéval *Hungarus* et au français *hongrois* ainsi qu'à l'allemand *Ungar* ne peut être invoqué à l'appui de l'hypothèse selon laquelle ce serait une élite bulgare qui aurait organisé et ensuite conduit le peuple magyar vers le bassin danubien. A cela s'ajoute un autre argument : les Turks Bulgares nous apparaissent dans l'histoire comme des sédentaires alors que les cavaliers magyars surgis de derrière les Carpathes étaient des nomades. Voilà donc une étymologie qui va jouer un rôle important dans l'élucidation du passé hongrois. Oui, Aulis Joki a donc bien raison de promettre encore de beaux jours à la recherche étymologique. S'en détacher reviendrait à se désintéresser de l'histoire de la civilisation. Libre à ceux qui croient pouvoir se contenter d'expliquer le langage par l'étude synchronique de faire fi de la diachronie mais leur prétention est parfaitement ridicule de vouloir en détourner les autres. Qu'on le veuille ou non, la langue est en perpétuelle évolution. Dans ces conditions, comme l'avait enseigné de Saussure, la méthode synchronique ne peut rendre compte, approximativement, que des états de langue. Comme toute méthode, elle est arbitraire en ce sens qu'elle suppose que le temps s'arrête pour permettre au chercheur de « fixer » un moment dans le développement de la langue. Cependant, les instants continuent de s'écouler et l'image « fixée » n'est déjà plus tout à fait exacte. Ce qui ne veut pas dire que nous devions abandonner la recherche synchronique. Nous sommes contraints d'y recourir faute de pouvoir penser le mouvement. Mais Zénon d'Elée l'avait déjà dénoncé.

Et puisqu'il s'agit d'étymologie, ne quittons pas ce propos sans signaler quelques nouveautés intéressantes contenues dans ces cahiers. C'est ainsi que notre ami L. Dobossy nous révèle que le mot *robot*, dans le sens d'automate ou d'homme réduit à la condition d'automate n'a pas pénétré en hongrois en provenance directe du tchèque où il avait été lancé par l'écrivain Karel Čapek dès 1920. Le mot *robot*, dans cette acceptation, ne s'est introduit que tardivement, par le détour des publications étrangères. Ce qui explique peut-être ce retard, c'est que le mot *robot* existe en hongrois dans l'acception de « corvée » (du serf) et qu'il a fourni des dérivés, notamment *robolol* « trimer ». Naturellement, c'est un emprunt au slave (*robo*ta « travail, corvée »). La synonymie est évidemment gênante. D'autre part, M. J. Kunszery montre que le terme *autóbusz* a été emprunté probablement au français pour être réduit ensuite à *busz* dans l'usage actuel. A ce propos, l'auteur

explique que le mot *töff-töff* a été fabriqué à l'époque où l'automobile a commencé sa carrière. Il y voit une imitation du son des avertisseurs de l'époque. Cette erreur est d'autant plus surprenante qu'il cite une lettre du grand poète Ady où on lit : *eltöff-löffözik Marienbadba* « il part en teuf-teuf à Marienbad ». Signalons donc à l'auteur que le mot expressif *leuf-leuf* fait allusion plus précisément au bruit du moteur à explosions et que le verbe *leuf-leufer* signifie en français « aller en auto, faire de l'auto » avec, naturellement, un sens péjoratif ou ironique.

Pour en revenir aux problèmes plus généraux, signalons l'exposé du regretté professeur finlandais Aarni Penttilä sur l'homonymie dans les langues finno-ougriennes. Comme on le sait, c'est d'Aristote que nous avons hérité ce terme impropre. Ce dont il est question ici, c'est de l'homophonie dont l'auteur constate qu'elle se manifeste assez fréquemment dans des langues telles que le finnois et le hongrois. Il n'est pas sans intérêt de revoir avec lui ses principales manifestations. En premier lieu, l'homophonie résulte de la rencontre entre mots du fonds autochtone et mots d'emprunt : *f. vaara* « butte, colline »/*vaara* « danger » (suédois *fara*), *puristli* « il serra »/*puristli* « puriste ». En second lieu, des homophonies résultent de phénomènes phonétiques : *f. pala* « pot, marmite » fait *padoissa* « dans les pots, les marmites » tandis que le mot *palo* « digue, barrage » fait également *padoissa* « dans les digues, les barrages » parce qu'un mot du type *pala* voit son *-a* final changé en *o* devant l'*i* qui marque le pluriel oblique. En troisième lieu, des morphèmes peuvent apparaître sous la même forme phonique que des terminaisons ou d'autres morphèmes : *edusta* « devant, place devant »/*edusta* « de l'avantage » (*d'etu* « avantage + *-sta*, suffixe casuel de l'élatif), *perusta* « fondation, fondement, base »/*perusta*, cas partitif sg. de *perus* « fond » (*perus + *-ta**), etc. Par contre, nous sommes surpris de lire que *kalasta* « hors du poisson » (*kala + sta*) serait homophone de *kalasta* « pêche » (impératif de *kalastaa* « pêcher ») car le sujet parlant a conscience que l'impératif se termine par un élément consonantique latent qui réapparaît quand il est suivi d'un mot commençant par une consonne : *kalasta(s) sameassa vedessä* « pêche en eau trouble » ; l'*s* qui s'entend entre *kalasta* et *sameassa* rappelle qu'il a existé en fin de 2^e personne sg. de l'impératif une occlusive glottale et ce seul fait empêche de considérer que l'impératif *kalasta* est l'homophone de l'élatif *kalasta*. L'auteur opère surtout avec des exemples finnois, ce qui se comprend, d'autant plus que l'homophonie joue en finnois un rôle beaucoup plus important qu'en hongrois. Quelle en est la raison ? L'indigence phonétique de la langue. Trop de morphèmes présentent le même faciès phonique : *väri* « couleur »/*värinä* « en tant que couleur »/*värinä* « frémissement, tremblement », *suoja* « abri, protection »/

suojası « ton abri, ta protection »/*suoja-* « protéger », *suojası* « protégea », etc. Ainsi, la pauvreté en moyens phoniques rejoint dans ses effets l'usure phonétique qui a créé tant en hongrois qu'en français, mais davantage en français, un nombre considérable d'homophones.

M. Alexandre Károly expose ses vues sur la grammaire « générative ». Il présente à cet effet un aperçu très clair et très critique des théories qui ont cours sous cette appellation. Pourtant, il est des formules qu'il est difficile d'accepter et qui détonnent quelque peu dans un exposé par ailleurs fort bien conduit. Le mérite reconnu à la « grammaire générative » serait dû à cette « idée géniale » d'avoir établi en séries linéaires les règles d'assemblage des mots et l'auteur ajoute : « ... en effet, dans la phrase l'assemblage des mots se produit en fonction de la catégorie grammaticale à laquelle ils appartiennent et alors les mots donnent une série linéaire, conformément à ces règles d'assemblage ». On croit rêver. Ou plutôt, M. Károly ne raisonne ici qu'en pensant aux belles formules où lettres majuscules et minuscules, aimablement mêlées à toutes sortes de signes, sont alignées d'après un ordre « progressif » aussi arbitraire qu'irréel. Une question se pose alors : croit-on réellement qu'une phrase se forme dans l'esprit du sujet parlant selon une série « linéaire » ? Qu'il nous soit permis de dire que l'idée vraiment « géniale » des « génératistes » a été de ressusciter la grammaire normative d'inspiration gréco-latine sous un travesti pseudo-logistique et ce qui le trahit, c'est ce que M. Károly signale lui-même et explique fort clairement, à savoir que le problème à résoudre était d'aboutir à construire de « bonnes phrases » (*jó mondatok*, p. 445). Il reste à demander ce qu'est une « bonne phrase ». A travers les explications de l'auteur, toutes les incohérences de cette « nouvelle linguistique » apparaissent. Ainsi (p. 449), il est question, pêle-mêle, de la « relation avec l'agent », du « topic comment », de la relation sujet/prédicat et de la « relation de congruence » (*sic*). Comme si la relation sujet/prédicat était de même nature que les phénomènes d'accord ou si l'on préfère, de « congruence » ! Ce qui ressort excellemment des analyses que M. Károly présente des divers aspects et des diverses conceptions de la « grammaire générative », c'est que les auteurs de ces théories en sont revenus à procéder, comme l'écrivait le regretté Ferdinand Brunot, de la « pensée aux mots » à l'encontre de l'autre procédure qui va des « mots à la pensée », titre que s'étaient choisi Jacques Damourette et Édouard Pichon. On part de catégories « logiques » et l'on se demande comment elles se trouvent exprimées dans telle langue de type donné. Mais personne ne semble se demander si ces « catégories » sont vraiment des concepts clairs, homogènes. Ainsi, on opère avec la notion d'objet du verbe mais n'a-t-on pas affaire

sous ce vocable hérité du grec à travers le latin à plusieurs notions totalement différentes les unes des autres ? En français parlé courant on entend dire *Je ne sais pas ce qui lui a pris* aussi bien que *Je ne sais pas ce qui l'a pris* en face de : *Je ne sais pas ce qui m'a pris*. Le pronom *lui* désigne-t-il l'objet de *a pris* tout comme le pronom *l'* ? Ou bien l'association d'idées surgie chez l'auditeur identifie-t-elle l'un et l'autre pronom à un « complément d'objet » ? Ne collons-nous pas l'étiquette « objet » sur des termes que nous analysons arbitrairement à partir de notions grammaticales qui n'ont rien à voir avec ce qui se passe réellement quand nous parlons ? Certes, M. Károly ne paraît pas dupe de toute cette logomachie qui varie et va s'amplifiant d'un auteur à l'autre ou chez le même auteur, chacun y allant de sa terminologie dans l'espoir, sans doute, de trouver les mots magiques capables d'ouvrir enfin une vue sur le mécanisme mystérieux du langage. En fait de mystère, comme il le relève fort justement, il y a l'intention sinon le désir de découvrir les formules qui permettraient de traduire mécaniquement d'une langue à l'autre. Or il est plus facile, apparemment, de créer à cet effet une sorte de métalangue, première schématisation grâce à laquelle on fournirait à la machine des « programmes » à digérer. A ce compte, il est plus pratique d'opérer avec des idéogrammes. Mais alors on a quitté la linguistique pour entrer dans cette partie de la sémiosologie qui traite des codes et ici M. Károly s'exprime en termes que nous ne saurions qu'approuver.

Est-ce le fait du hasard ? L'article qui suit immédiatement l'exposé mentionné ci-dessus est précisément une analyse présentée par M. J. Zsilka et dont le titre est : « La place des phrases à verbes « déadjectifs » dans le système linguistique ». Partant des sempiternelles formules qu'il traîne d'un exposé à l'autre depuis des années, l'auteur opère à nouveau avec son fameux verbe *ken* « enduire, oindre, appliquer du gras, un onguent, une pommade ou un fard ». Il oppose les formules *ken zsírt a kenyérre* « (il, elle) étale de la graisse (du saindoux) sur le pain »/*keni zsírral a kenyeret* « (il, elle) enduit le pain de graisse (plus exactement de saindoux) à la formule *zsirozza a kenyeret* « (il, elle) graisse le pain ». Il n'a aucune peine à rappeler que tous les emplois du verbe *ken* ne peuvent être rendus par le verbe *zsiroz* « graisser » ni par ses composés. Ce qu'omet d'ajouter l'auteur, c'est que l'inverse n'est pas moins vrai et que *ken* ne peut rendre une partie des acceptations de *zsiroz*. Une autre découverte est celle-ci : *ken* ne peut se substituer, par exemple, à *cukroz* « sucrer », ou à *sóz* « saler » car dans ce dernier cas, on se servira du verbe plus général *szór* « épandre ». Par contre, tout cela peut se ramener à une formule plus générale fournie par le verbe *lesz* « faire, rendre, poser, mettre » : « rendre gras, rendre

sucré », etc. Mais ce que ne se demande pas l'auteur, c'est la différence qu'il peut y avoir entre : mettre, étaler du beurre sur une tartine et beurrer une tartine, pour prendre des exemples français. Ramener tout cela à quelque chose comme « rendre beurrée une tartine » est une simple plaisanterie car il ne viendra à l'idée de personne parlant français d'employer ce genre d'expression. Ce que nous voudrions savoir, c'est la raison de ces différents emplois. M. Zsilka n'a pas l'air de ce soucier de ce problème qui est pourtant celui qui se pose à l'usager. Il s'agit en effet de recourir à un terme spécifique. Pourquoi le fait-on ? Et quel rôle cela joue-t-il, non pas dans la structure mais dans l'économie de la langue ? C'est un problème de lexicologie et de stylistique et toutes les « transformations » du monde ne nous renseigneront pas sur ce processus.

M. Loránd Benkő nous entretient de deux termes : *szerecsen* « sarrasin » et *szamár* « âne » qui sont des emprunts anciens du hongrois à l'italien. Mais cette provenance a été contestée pour des raisons phonétiques sur lesquelles il ne saurait être question de s'étendre ici. Reprenant l'investigation, M. Benkő démontre que les objections élevées par certains étymologistes ne sont pas recevables et qu'en outre, le fond historique et géographique de cette investigation confirme que l'origine italienne de ces mots ne peut être mise en doute. L'appellation *szerecsen* a été appliquée à des Arabes venus du Levant par l'itinéraire qui passait par la Mer Adriatique et les villes italiennes telles que Venise, ou les ports de Dalmatie. Ces Arabes s'étaient introduits en Hongrie en assez grand nombre et, en particulier, ils avaient été chargés de la frappe de la monnaie. Par ailleurs, les denrées du Levant parvenaient en Hongrie et même jusqu'en Transylvanie par cette même voie adriatique et c'étaient des ânes qui portaient les chargements du port de débarquement vers l'intérieur.

M. Géza Szabó soulève un problème fort intéressant. Dans une contribution à l'étude des déterminants localisateurs (postpositions surtout) employés dans les dialectes, il signale que plus d'un de ces éléments est employé hors de sa fonction d'origine. On sait que le hongrois, comme d'autres langues finno-ougriennes, distingue trois sortes de relations spatiales : le mouvement vers, celui en provenance d'une origine et enfin la position sur un point déterminé. Mais les dialectes sont loin d'observer cette division et M. G. Szabó cite une série d'exemples où sont commises des infractions caractérisées. Ainsi, le suffixe *-nál/-nél* du cas adessif, qui indique la présence auprès de quelque chose est employé avec un verbe de mouvement : *Elmenl a bérónál* « Il est allé au garde-champêtre » (*-nál* « être auprès »). Inversement, on trouve *Ki van a mezőre* « Il est dehors dans les champs » alors que *-re* « sur » suppose un

mouvement pour se poser sur quelque chose. Ces incohérences ne sont pas étrangères à la langue commune telle qu'elle s'emploie aujourd'hui : ... *egy díványkán ült le velem* ... « ... il s'assit avec moi sur un petit divan » (-n laisserait supposer qu'il est déjà assis), (Kahána Mózes : *Korlás* XIII, 370), *Kihúzlák a teraszon a nagy négyeszögleles aszalt* (Hallama Erzsébet : *Korlás* XIII, 1038) « Ils sortirent la table rectangulaire sur la terrasse » (on attendrait : *a teraszra*), etc. Il est vraisemblable que c'est l'influence des parlers dialectaux ou dialectalisés qui introduit ce trouble dans le système de la langue commune.

Le spécialiste trouvera dans ces quatre fascicules une masse énorme de renseignements, de documents, de références qui donnent une idée du labeur dépensé par nos collègues hongrois dans tous les domaines qui intéressent le langage et, naturellement surtout la langue hongroise dans son présent et dans son passé. Nous ne pouvons pas ne pas leur en être reconnaissants.

A. SAUVAGEOT.

146. *Magyar Nyelvőr* (Le Gardien de la langue hongroise). Revue de la Commission de culture de la langue de l'Académie des Sciences de Hongrie). Tome 94, 4 fascicules totalisant 508 pages. Prix du fascicule : 9 florins. Éditions de l'Académie, Budapest 1970.

Tout en se consacrant de plus en plus aux problèmes de l'emploi de la langue dans tous les domaines, ce vénérable périodique n'oublie pas les questions théoriques et c'est surtout de ces dernières contributions qu'il sera rendu compte ici.

M. P. Fábián présente ses réflexions sur le travail de régulation de la langue tel qu'il s'est développé depuis 25 ans en Hongrie. Et d'abord, il définit le but que s'est fixé la Commission habilitée par l'Académie des Sciences pour élaborer les mesures à prendre dans cette intention. A la différence de ce qui s'est passé naguère, les efforts pour soigner, développer, enrichir et purifier la langue ne sont plus destinées à uniquement nettoyer la langue de ses « impuretés étrangères » comme il était déclaré autrefois (c'est-à-dire au début de la longue carrière du *Magyar Nyelvőr*) mais ce qu'on se propose, c'est d'en faire un instrument plus approprié pour le développement des relations entre les hommes, pour la communication de la pensée, une « arme aussi utilisable que possible dans la lutte sociale », etc. A l'opposé de l'ancienne régulation de la

COMPTES RENDUS 1972

langue qui se bornait à fustiger les fautes et à proposer de nouveaux mots et de nouvelles locutions pour remplacer les termes fautifs, l'actuelle régulation s'efforcera « d'introduire l'auditeur dans l'esprit propre, la logique propre de la langue et de l'en instruire, afin qu'il puisse agir de lui-même en matière de réflexion et de jugement linguistique ». On ne veut ni endoctriner ni contraindre mais préparer le sujet parlant à être non seulement « un usager irréprochable de la langue mais, en cas de besoin, à être un formateur, un auxiliaire, un contrôleur ». L'auteur passe en revue toutes les dispositions prises, tous les efforts déployés depuis 25 ans pour réaliser ce programme. Tout ce travail est organisé par les soins de l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences qui a mis sur pied un service d'information destiné au grand public et auquel on peut s'adresser par correspondance ou par téléphone. Ce service a obtenu un grand succès et une partie des réponses qu'il a formulées est reproduite ensuite dans le *Magyar Nyelvőr*. Simultanément, de nombreux ouvrages de vulgarisation linguistique ont été publiés par les diverses maisons d'édition qui se partagent le marché du livre. Les journaux publient régulièrement des chroniques linguistiques ; la radio et la télévision y consacrent des émissions régulières et parfois même des tribunes. Une « semaine de la langue hongroise » est organisée tous les ans. Des publications spéciales ont été diffusées dans les écoles. Un code nouveau de l'orthographe, publié en 1954, a connu 10 tirages totalisant 1.300.000 exemplaires (la Hongrie a juste un peu plus de 10 millions d'habitants !), etc.

C'est dans ce même esprit que M. L. Deme expose ses vues sur l'enseignement des « lois de la prononciation ». Il commence par constater que le hongrois a manqué jusqu'à ces dernières années d'une « codification » de sa prononciation. Il considère que ce retard n'a rien de surprenant puisque l'élaboration des normes de la langue écrite a demandé presque trois siècles. C'est que, selon ses propres termes, « la nation cultivée est une nation qui écrit et lit, mais seule la nation démocratique parle publiquement et massivement ». On est surpris de cette assertion. Et il y a de quoi. On ne voit pas en effet comment les masses peuvent jouer un rôle efficace dans la régulation de la prononciation. La « massification » de l'enseignement, la diffusion du parlé aboutit au contraire à la détérioration de la prononciation dite « châtiée ». C'est le processus constaté en France. Les normes autrefois respectées de la prononciation française sont de moins en moins observées à mesure que l'expression publique se « démocratise ». Une prononciation homogène ne peut être « réglée » que dans des milieux restreints et elle a du mal à s'imposer à l'ensemble de la collectivité. Si le français a pu, durant une certaine période, se prononcer selon des normes

précises, c'est au pouvoir centralisateur qu'il l'a dû. Si au contraire, l'anglais, en dépit des efforts poursuivis toutes ces dernières années, notamment par la BBC, continue à être prononcé de façons très différentes selon les régions et les milieux sociaux, c'est que l'administration et l'enseignement n'y ont pu exercer, il faut le dire, la même « dictature ». Plus le nombre des locuteurs est grand, plus il y a de chances pour que la prononciation se diversifie. Ce qui établit l'unité de prononciation, c'est la force d'un pouvoir central, quand celui-ci, naturellement, porte intérêt à l'unification du parlé, ce qui a été le cas en France dès le XVIII^e siècle. Or en Hongrie, le pouvoir central s'est désintéressé du problème, comme le remarque justement M. L. Deme, et c'est ce qui a provoqué ce retard dans ce qu'il appelle la « standardisation de la prononciation ». Alors comment s'y prendre pour rattraper ce retard ? Comment dégager des normes de prononciation ? Il ne s'agit pas selon lui d'établir des règles de prononciation mais de les dégager par une étude soigneuse et réfléchie des faits tels qu'ils se présentent. Cela mènerait à faire prendre conscience de ce qui se passe aux usagers eux-mêmes. En bref, on se propose une opération dans le genre de celle recommandée récemment en France même par ceux qui demandent une réforme de l'enseignement du français.

Un premier résultat serait, selon l'auteur, l'élimination de certains régionalismes, pour ne pas dire certains dialectalismes. M. L. Deme rappelle que la prononciation franchement dialectale peut être de mise dans le milieu local mais qu'elle ne saurait s'accommoder d'une expression plus soutenue. Ainsi, à titre d'exemple, il estime qu'une prononciation fortement teintée de dialectalisme *palóc* (un des dialectes hongrois les plus caractéristiques par sa prononciation particulière) n'est pas possible à la radio ou dans l'enseignement de la mathématique dans une école d'une autre région, etc. Est-ce bien sûr ? La prononciation fortement marseillaise était bien celle d'un de mes professeurs de mathématique du temps où j'étais élève au lycée Henri-IV de Paris. Nous en faisions des gorges chaudes mais nos plaisanteries n'y changeaient rien. Plus récemment, l'accent marseillais s'est introduit à l'Académie Française, qui devrait être la citadelle de la prononciation « standardisée », etc. Il est donc difficile de partager l'optimisme de M. L. Deme sur ce point.

Il est un point sur lequel, avec raison, M. L. Deme s'arrête longuement : celui qui concerne la diction. Il estime que s'il est indispensable de savoir produire correctement les phonèmes isolés ou combinés, il ne l'est pas moins de savoir « dire » les phrases et également le « discours ». En particulier, cela consiste, pour ce qui est du hongrois, à savoir placer opportunément l'accent principal de phrase et ce qu'il appelle les « pauses » ou césures. Mais sur ce

COMPTES RENDUS 1972

dernier point, il demeure dans le vague car il ne fait aucune distinction entre les arrêts de la voix, entre deux phrases ou deux groupes de phrases, et la césure proprement dite qui, en général (et en tout cas sûrement pour le hongrois) n'est pas enregistrée comme un arrêt par les instruments mais consiste en un effet acoustique de rupture produit surtout par un brusque changement de modulation. M. L. Deme désire que le sujet parlant hongrois sache bien « dire » ses énoncés. Il présente en modèles quelques exemples d'analyse mais, ce qui est regrettable, ces textes sont de la langue écrite et non pas parlée. Ainsi, ses conseils sont surtout destinés à ceux qui lisent à haute voix. En outre, l'organisation du discours repose, outre les effets d'accent, de modulation et de débit, sur toute une série d'artifices dont j'ai signalé quelques-uns dans *l'Esquisse de la langue hongroise*, que M. L. Deme n'a probablement pas eu l'occasion de lire.

M. Z. Dávid a dressé une statistique de ceux qui parlent hongrois de par le monde. Il n'est pas sans intérêt de reproduire les chiffres auxquels il a abouti. Ce sont les suivants :

Hongrie : 10.300.000

États voisins : 4.500.000

Reste de l'Europe : 310.000 (dont 50.000 en France)

Amérique : 1.000.000

Australie : 35.000

Afrique et Asie : 55.000

Total : 16.200.000

Ces chiffres se rapportent à 1970. En 1968, le total correspondant était de 14.500.000. Le nombre des magyarophones aurait donc augmenté d'un million 700.000 unités de 1968 à 1970. Cette différence serait due au mode de calcul qui consiste à faire entrer dans le nombre des magyarophones tous ceux qui parlent hongrois et participent de près ou de loin à la connaissance de la civilisation hongroise.

Le professeur Béla Kálmán, dans un bref article consacré aux Hongrois d'Amérique estime pour sa part à 14-15 millions le nombre des « magyarophones ». Comme tels il considère ceux qui parlent le hongrois « comme première langue ». Il évalue aux deux tiers de ce nombre les sujets qui parlent hongrois en Hongrie même, à environ 3 millions ceux qui sont de langue hongroise dans les pays voisins de la Hongrie (au lieu de 4,5 millions précédemment indiqués par M. Z. Dávid) et environ 1,5 million dispersé sur le reste du globe. Il ne procède pas par dénombvements précis et

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

estime qu'il y a, par exemple aux États-Unis d'Amérique du Nord, entre 700 et 800.000 personnes de langue hongroise, au nombre desquelles environ 650.000 seraient nées en Hongrie. Il a rapporté d'un bref séjour aux États-Unis des notes prises à l'écoute des sujets de langue hongroise rencontrés là-bas ainsi que plusieurs textes dont il communique la transcription. Il nous fait part des observations qu'il a faites sur certains traits de leur prononciation, manifestement dus à l'action de l'anglais : assimilation régressive des consonnes dérangée par l'exemple de l'assimilation progressive qui domine en anglais, etc. Il faut espérer que M. B. Kálmán nous offrira bientôt un exposé plus complet à ce sujet, notamment une analyse poussée des altérations subies par le hongrois tant dans sa syntaxe que dans sa morphologie, sans parler naturellement du vocabulaire et de la phraséologie. Il serait intéressant de savoir, par exemple, comment les Hongrois de là-bas utilisent la conjugaison objective.

Signalons une étude fort intéressante présentée par Tamás et Virág Szende sur la nature des phonèmes produits par les crieurs, vendeurs de journaux, marchands forains, receveurs des transports en commun, etc. qui parlent tous ou crient tous sur des modulations, avec des accents et dans des registres qui diffèrent de l'emploi ordinaire du langage articulé. Ils ont procédé à des enregistrements au sonographe et communiquent les tables des résultats qui sont apparus. On aurait pu penser que les phonèmes reconnus dans la langue auraient été mis à mal plus ou moins. En réalité, ils ont subi des transformations qui semblent présenter une certaine régularité. Le rythme quantitatif est dérangé du fait que certaines syllabes longues sont allongées outre mesure et d'autres écourtées, surtout quand elles viennent en fin de segment où, notamment les voyelles étroites, plus particulièrement *i* et *u*, subissent des raccourcissements marqués. Mais ce qui est le plus curieux, c'est qu'entre deux segments s'introduit parfois un son vocalique de timbre plus ou moins décoloré qui fournit comme une sorte d'appui à la voix entre deux séquences criées ou parlées à toute gorge. Il est regrettable que cette étude, d'un caractère tout scientifique, se cache dans les pages d'un périodique peu répandu hors de Hongrie et inaccessible aux phonéticiens qui s'y intéresseraient.

Les autres contributions qui remplissent ces fascicules apportent toutes sortes de renseignements et d'informations sur l'emploi de la langue, son histoire, certaines formes dialectales, etc. Aucun de ceux qui s'intéressent au hongrois en tant que langue ne saurait se passer de ce périodique toujours aussi riche et aussi varié et que viennent compléter des comptes rendus et des chroniques d'un grand intérêt.

A. SAUVAGEOT.

147. *Magyar Nyelvjáráslások* (Dialectes hongrois). Tome XVI. 153 p. in-8°. Debrecen 1970.

Bien qu'il se consacre surtout à l'étude dialectale des parlers hongrois, ce périodique de l'université de Debrecen accueille également des études d'une portée plus générale. C'est ainsi que nous y lisons une contribution du regretté Aarni Penttilä à l'histoire des débuts de la langue écrite de Finlande. On sait que ces débuts sont généralement datés du milieu du XVI^e siècle. En tout cas, le premier ouvrage imprimé en finnois, dû à l'évêque réformé de Turku, Michel Agricola, serait ce petit abécédaire-catéchisme de 24 pages imprimé en 1543. Penttilä, faisant état des dernières découvertes, rappelle qu'on en possède maintenant l'intégralité, soit 24 pages, et il relève qu'il est très symptomatique de constater que c'est par un abécédaire qu'a commencé l'histoire de la langue écrite en Finlande. Il ne connaît qu'un autre exemple de ce genre : celui du lapon, qui est bien postérieur, et il souligne que partout ailleurs, c'est par des textes, traduits ou originaux, que l'écriture a commencé. Il voit dans le comportement d'Agricola, qui a commencé par vouloir apprendre à lire et à écrire aux fidèles de l'église luthérienne de Finlande, une manifestation de l'esprit démocratique de la Réforme et de ceux qui l'ont animée en Finlande. C'est indubitablement vrai. On ne méditera jamais assez ce que signifie un pareil début. Non pas qu'il faille prendre à la lettre le désir de ces réformateurs d'éduquer les masses car Agricola a montré par ailleurs en quel dédain il tenait le vrai peuple de Finlande dont il a si violemment dénoncé les superstitions et les turpitudes, car le public très restreint auquel a pu s'adresser l'abécédaire n'était formé que d'une élite de propriétaires terriens, de bourgeois des villes ou des gros bourgs, d'enfants sélectionnés pour être formés dans les rares écoles du pays. En réalité, le réformateur songeait à constituer une élite instruite et il y a réussi. Mais cette élite était surtout composée de clercs et c'est la raison pour laquelle la langue écrite a été dominée jusqu'à la fin du XVIII^e siècle par la littérature pastorale.

Penttilä a raison d'attirer d'autre part l'attention sur la différence qui distingue le développement de la langue écrite de Finlande et celui de la langue hongroise écrite. Au moment même où paraissait l'abécédaire d'Agricola, le hongrois était écrit déjà par des profanes, après avoir connu trois siècles d'usage clérical. On peut donc dire qu'il y a dans le temps un décalage de trois siècles entre les deux langues. Penttilä explique ce fait, avec raison, par l'éloignement géographique de la Finlande et, ajoutons-nous, par la faiblesse démographique du pays. Il n'y avait aucune commune mesure entre cette pauvre province perdue du royaume de Suède et le puissant royaume de Hongrie, que tant de voyageurs avaient

donné en modèle d'organisation et de prospérité et qui n'a été ruiné que par la conquête ottomane. Dans l'intervalle, une civilisation hongroise originale avait eu le temps d'éclore et de s'épanouir.

Mais, si au lieu de penser à des textes imprimés, on tient compte de ce qui a été écrit à la main, est-il si sûr que le retard du finnois de Finlande sur le hongrois soit si grand ? La langue écrite de Finlande n'a pas été inventée de toutes pièces par Agricola. La nature extraordinairement composite des textes qu'il a publiés prouve qu'il a eu affaire à des rédactions plus anciennes qu'il n'a pas su ou pu uniformiser. D'un autre côté, le fameux Fragment d'Upsal, qui est en réalité le vestige d'un ancien missel catholique, semble rappeler que le finnois a été écrit avant la Réforme. Quand on connaît les traditions et la discipline de l'église romaine, on est en droit de se représenter que la façon de finnois qu'on y découvre date de loin.

A ce propos, Penttilä signale que le fameux *Missale in usum ecclesie Aboensis*, imprimé à Lübeck en 1488, contient dans son « Propre des Saints » les prières concernant quatre saints hongrois sainte Elisabeth, saint Eméric, saint Étienne roi et saint Ladislas roi). Il suppose que le missel en question était prévu par ses rédacteurs, les Dominicains, pour être utilisé également en Hongrie et il se demande même si le dénommé Daniel d'Eger, professeur de théologie de l'université de Paris, qui en a revu le texte, n'était pas d'origine hongroise, ce qui n'a rien d'impossible à cette époque-là. Des recherches ultérieures, dans des archives hongroises ou autres (vaticanes par exemple) apporteront peut-être un jour quelque lumière sur ces points-là.

Ce qu'il faut faire retenir, du point de vue linguistique, c'est que le destin d'une langue ne dépend pas de sa nature, de son efficacité propre, de sa valeur intrinsèque pour tout dire, mais des conditions matérielles dans lesquelles elle est utilisée. Comme tout outil, c'est l'usage qui la façonne au cours des temps et ce façonnage est exécuté par les hommes qui s'en servent, qu'ils en soient plus ou moins conscients.

M. L. Jakab présente un rapide classement, du point de vue morphologique, des formes du présent hongrois tel qu'il apparaît dans la langue contemporaine. On sait (*Esquisse de la langue hongroise*, p. 67 et suivantes) que le passé « simple » est marqué en hongrois par un suffixe qui apparaît sous les espèces soit de *-t*, soit de *-tt*. Le *-tt* n'est employé qu'après voyelle, plus précisément il n'est lié au thème du verbe que par une voyelle brève de timbre fermé (*-o-*, *-ë-/ö-*): *adott* « (il, elle) donna », *sietett* « (il, elle) se hâta », *küldött* « (il, elle) envoya », etc. C'est que le verbe hongrois présente toujours un thème terminé par une consonne. Seuls font exception 7 verbes mais 5 d'entre-eux utilisent leur thème vocalique

pour former le passé, les deux autres employant, à la 3^e personne du sg. de la forme subjective, un thème en *-v*: *evell* « (il, elle) mangea », *ivolt* « (il, elle) but ». Dans l'usage constaté présentement, la répartition de ces deux marques, celle en *-l* et celle en *-ll* obéit à des règles passablement compliquées, pour ne pas dire capricieuses. En outre, comme je l'ai montré, des formes coexistent qui emploient tantôt *-l*, tantôt *-ll*: *állt* « (il, elle) se tenait »/*állott* « id. », etc. Il ne saurait être question d'exposer ceci dans le détail, d'autant moins qu'un résumé français condense l'essentiel de l'exposé. M. L. Jakab a présenté cette analyse sans recourir aux formules chères aux « structuralistes » de la jeune école. Il a bien fait car il lui aurait été difficile, sinon impossible, de réduire à quelques « modèles », si complexes fussent-ils, des faits d'usage dont le principe est simple en soi mais qui produisent néanmoins des combinaisons très variables. Or c'est la variabilité qui est l'ennemie n° 1 des « modèles ». Ainsi, un verbe *küld* « (il, elle) envoie » construit désormais la 1^{re} pers. sg. de son passé simple *külditem* (*küld-l-e-m*) tandis qu'un verbe *küzd* « (il, elle) lutte » ne connaît pratiquement pas d'autre forme que *küzdölttem* (*küzd-öll-e-m*). C'est que l'usage se forme et se déforme perpétuellement et que tel traitement affecte une partie des verbes sans toucher les autres dont la structure morphonologique est pourtant identique. Ce phénomène est familier à quiconque s'est essayé à utiliser une langue étrangère. C'est, si l'on veut, l'une des « constantes » du langage. Mais comment intégrer cette variance dans des « modèles » ? En réalité, ces « modèles » ne sauraient refléter l'état de la langue au moment où celle-ci est observée. La raison en est qu'ils sont et veulent être normatifs. Ils procèdent à partir d'une conception *a priori* des systèmes morphologiques et des relations syntagmatiques de la langue. Tout ce qu'on peut attendre de ce genre de formulation, c'est un ensemble de recettes pour construire un nombre limité de locutions ou de tournures toutes faites. Réduire une langue en « modèles », c'est renoncer à l'embrasser dans toute sa complexité vivante, c'est la schématiser et se résigner à n'en retenir que ce qu'on croit être l'essentiel. Mais est-ce vraiment l'essentiel qu'on étreint ou plutôt qu'enserrent ces schémas plus ou moins agrémentés de toutes sortes de signes ? Quiconque aura lu cette brève analyse de M. L. Jakab devra méditer ce problème.

Une liste de mots dialectaux et sept textes oraux des parlers du sud de la Transdanubie constituent la contribution à l'étude des dialectes. Ces textes sont particulièrement composites car ils fourmillent de formes manifestement empruntées à la langue commune, ce qui n'a rien de surprenant car les sujets interrogés ont été forcément contaminés par l'enseignement, la presse et, ces dernières années, la radiodiffusion.

L'onomastique est représentée par plusieurs articles qui, du point de vue de la théorie générale, n'apportent rien qui ne soit déjà connu mais ils contiennent de nombreux exemples hongrois qui pourraient être utilisés dans des démonstrations.

Plusieurs comptes rendus complètent ce nouveau volume.

A. SAUVAGEOT.

148. *A magyar szókézslé finn-ugor elemei* (Les éléments finno-ougriens du vocabulaire hongrois). II. H-M. Publié sous la direction de G. Lakó. Rédaction Ch. Rédei. Collaborations : E. Erdélyi, J. Gulya, Eva Sal, Edit Vértes. Éditions de l'Académie. Budapest 1971, 218 pages grand in-8°. Prix : 42 florins.

Ce deuxième volume des étymologies finno-ougriennes du lexique hongrois contient 188 entrées qui viennent s'ajouter à celles du volume I. Les mots ont été traités selon les mêmes conceptions. Cela revient à dire que l'on a cherché en premier lieu à rattacher le mot hongrois à des mots vogouls et ostiaks en vertu du principe que le hongrois forme avec ces deux langues ouralo-sibériennes un groupe « ougrien » qui se distingue du groupe fenno-permien dans lequel sont rangées les autres langues finno-ougriennes. A partir de là, la comparaison s'étend aussi loin qu'il est possible, jusqu'à franchir les limites du finno-ougrien pour déborder sur le samoyède. De ce point de vue, le titre de l'ouvrage n'est pas exact. Il tient plus qu'il ne promet, tout comme le *Fenno-Ugric Vocabulary* de notre éminent confrère suédois Björn Collinder.

A partir de telles prémisses, on s'attendrait à trouver un nombre relativement considérable de rapprochements limités aux seules langues ougriennes (hongrois, vogoul, ostiak). Or ces derniers ne sont qu'une cinquantaine (50 au total dont 13 très incertains). Nous avons donc affaire, pour cette tranche du vocabulaire hongrois tout au plus à 26 ou 27 % d'éléments proprement ougriens, dans l'état actuel de nos connaissances. Mais ce pourcentage tombe au-dessous de 20 % si l'on ne retient que les rapprochements les plus vraisemblables. C'est peu pour le cas où, vraiment, le hongrois serait apparenté de plus près au vogoul et à l'ostiak. On relève aussi 10 vocables qui ne sont attestés qu'en hongrois et en permien (votia et zyriène), soit à peine 5 %. C'est également peu pour étayer l'hypothèse selon laquelle les Protohongrois et les Proto-permiens auraient vécu en étroit voisinage pendant plusieurs siècles. En revanche, 8 mots ne se retrouvent qu'en fennique et

(ou) en lapon. Les relations des Hongrois avec les Finnois et les Lapons ont donc laissé presque autant de traces que celles entre Hongrois et Permiens !

Sans doute, il ne faut pas trop attacher d'importance à ces chiffres car nous sommes loin d'avoir exploré complètement les lexiques des langues orientales du finno-ougrien : mordve, tchéré-misse, permien, vogoul et ostiak. Ce qu'ils disent par contre éloquemment, c'est que les hypothèses de la parenté préférentielle de l'ougrien et du voisinage permien sont encore bien fragiles. Jusqu'à preuve du contraire, il sera plus sage de traiter le hongrois comme un dialecte à part, tout aussi éloigné du vogoul et de l'ostiak que du permien, pour ne pas dire du fennique et du lapon. Il semble, quand on passe en revue ces étymologies, que le hongrois soit à considérer comme un dialecte périphérique et qu'il ait entretenu de très bonne heure des relations avec les langues indo-iraniannes du nord et les langues turques.

Les rédacteurs ont tenu à indiquer la forme restituée du mot finno-ougrien, voire même ouralien. Ainsi, la forme ouralienne dont provient le hongrois *hal* « poisson » est **kala*, etc. Mais ici, une difficulté a surgi, celle opposée par la détermination de la voyelle brève finale du mot ou voyelle thématique. On sait, en effet, que l'ouralien et le finno-ougrien ont surtout possédé des vocables dissyllabiques toujours terminés par une voyelle brève. La question est de savoir quelle a été cette voyelle. Notre éminent confrère finlandais Erkki Itkonen a émis l'hypothèse que l'ouralien n'aurait toléré en fin de mot que trois voyelles : *-a*, *-ä* et *-e*. Si l'on considère que l'*-a* ne pouvait venir qu'après une voyelle postérieure de la 1^{re} syllabe et *-ä* qu'après une voyelle antérieure, ces deux voyelles se sont trouvées en « distribution complémentaire » alors que le seul *-e* aurait pu terminer aussi bien un mot sombre, comportant une voyelle postérieure, qu'un mot clair, comportant une voyelle antérieure ou palatale, si l'on préfère. Cette situation a suggéré à notre excellent confrère de Hambourg, le professeur Gy. Décsi, que l'ouralien aurait bien pu n'avoir en fin de compte que deux voyelles seulement, ou plus précisément, une seule voyelle exprimée sous les espèces de deux « allophones » *-a/-ä*. Cette hypothèse fort élégante exige qu'on s'explique la présence d'*-e* dans les mots, fort nombreux, où Erkki Itkonen l'a restitué. Il n'est que de parcourir le volume pour s'apercevoir que les rédacteurs s'en sont tenus à la théorie d'Erkki Itkonen. Partout où celui-ci avait restitué un *-e*, ils ont marqué un *-e*. Ceci surprend car cet *-e* n'a été porté dans ces restitutions que sur le seul témoignage du fennique et du lapon, plus rarement d'une forme mordve. Le résultat a été que les formes restituées ont le plus souvent un indéniable faciès fennique : **kala* = f. *kala*, *had* « armée » = f. *kunta* « collectivité,

groupe », *héj* « écorce » = f. *koja*. Cette identification des formes finniques aux formes anciennes du finno-ougrien et de l'ouralien avait pourtant rencontré chez plus d'un théoricien hongrois des objections qui ne sont pas négligeables. Il faut rappeler à ce propos que les dissyllabes hongrois connaissent non pas trois mais quatre voyelles thématiques, lesquelles sont dans la langue actuelle respectivement -á et -o d'une part, -ɛ et -e d'autre part. Au système trinaire restitué par Erkki Itkonen, le hongrois oppose, depuis ses plus anciens monuments, un système à quatre termes, deux postérieurs et deux antérieurs. Comment expliquer cet état de choses ? S'il devait être ancien, il refléterait le système restitué par le regretté T. Lehtisalo qui avait supposé que les mots ouraliens se terminaient soit en -a/-ä, soit en -ɛ/ɛ (voyelle médiane). C'est ce que refléterait le hongrois sous la forme des oppositions -á/-o et -ɛ/-e (devenu ö après voyelle radicale ü et ö). Mais s'il n'est pas ancien, ce système résulte d'une innovation qu'il est difficile de dater puisque la répartition en quatre voyelles existe déjà dès les premiers monuments du hongrois.

A cela s'ajoute que les données hongroises ne correspondent pas toujours aux restitutions opérées à partir du finnique et du lapon, voire même du mordve. Ainsi un verbe *halad* « avancer, progresser », a été rapproché du finnois *kulke-* « marcher, avancer, cheminer ». Ici, le schéma du mot, tel qu'il a été restitué est indiqué en **kulke-*(que l'on fait remonter à l'ouralien). Mais la forme hongroise suppose qu'il s'est agi d'une forme en **kulka-*. Inversement, le mot *mony* « testicule » a été rapproché du finnois *muna* « œuf » et le schéma de la restitution ouralienne proposée est **muna* alors que le mot hongrois présente une voyelle thématique fermée, soit -o-. On conçoit l'embarras des rédacteurs qui ont résolu de n'opérer que sur trois voyelles (-a/-ä et -e) alors qu'il en faudrait quatre. Ces restitutions resteront conjecturales tant qu'on aura pas élucidé l'origine des quatre voyelles thématiques hongroises.

Pour ce qui est des étymologies elles-mêmes, elles sont présentées avec beaucoup de prudence et les références ne manquent pas. Quand il y a controverse ou doute, les éléments essentiels du problème sont indiqués ainsi que le taux de probabilité de la solution à envisager. Enfin, ce qui n'est pas rien, les rédacteurs, passant outre à certaines répugnances, signalent chaque fois les étymologies « ouralo-altaïques » suggérées par différents auteurs. C'est ce qu'avaient déjà fait de leur temps mes maîtres Zoltán Gombocz et Jean Melich, mais ils n'avaient pas été suivis.

Comme toujours, quand il s'agit d'étymologie, des désaccords se font jour et l'on n'admettra pas volontiers certains rapprochements. Ainsi, le mot *here* « testicule, frelon, trèfle, etc. » est comparé à *koira* « chien » du finnois » dans lequel -ra est un suffixe de déri-

vation. Il vaut mieux laisser le mot finnois de côté. Sous *hord* « porter », le finnois *korento* « fléau de porteur d'eau » est écarté sous le prétexte que le mot finnois comporte un suffixe dérivatif *-nto* dénominatif. Mais *-nto* peut aussi bien être déverbatif ! (*asunlo* « habitation, demeure », etc.). Le mot *hő* « chaleur torride » ne figure pas alors qu'on aurait pu quand même indiquer qu'on pourrait le rapprocher de finnois *kiima* « chaleur, rut ». Sous *in* « tendon » nous lisons que la restitution proposée est soit **sōne* soit **sene*, ce qui laisse supposer dans ce dernier cas qu'on admet l'existence en uralien d'une voyelle médiane *e*. La comparaison entre le hongrois *játszik* « jouer » et le finnois *juttale-* « bavarder, raconter » n'est pas du tout convaincante. Plus loin (p. 340), la restitution **joke* « cours d'eau, fleuve » jure avec les données samoyèdes qui incitent à reconstruire plutôt un **joka*. Le mot *küzd* « lutter » ferait plutôt penser à finnois *kiisla* « querelle, litige, dispute » qu'à *kisa* « jeu, ébats, etc. ». Le mot *lé* (*leve-*) « soupe » est restitué en **lēme* ou **leme* alors que le hongrois suppose un ancien **lēme*. Le mot *lebeg* « flotter au vent » pourrait être rapproché du samoyède nénets *l'amba* « mouvement de l'air, vent » qui est consigné dans son dictionnaire par M^{me} Tereščenko. A ce propos, il est curieux que ce dictionnaire n'ait pas été exploité par les rédacteurs. Ils y auraient trouvé un mot *liw* « neige d'automne molle et poudreuse » qui aurait pu être comparé à *lom*, *lam* « givre sur les arbres, etc. » (p. 408). De même *loxo* « coin, encoignure » aurait pu figurer sous *lyuk* (p. 412). D'autres menues remarques seraient à ajouter mais nous entraîneraient trop loin. Ne manquons pas de dire pour conclure que nos confrères et amis hongrois viennent de nous donner dans ce nouvel ouvrage un bel outil qui nous rendra les plus grands services. Notre souhait est que le troisième volume ne tarde pas trop à paraître. Tous les linguistes intéressés aux langues finno-ougriennes et uraliennes l'attendent impatiemment.

A. SAUVAGEOT.

149. *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára II (H-Ó)*
 (Dictionnaire historico-étymologique de la langue hongroise,
 2^e partie, *H-Ó*). 1.111 pages grand in-8° + VIII pages de références
 complémentaires. Prix : 250 florins. Éditions de l'Académie.
 Budapest 1970.

Ce second volume (des trois prévus) tient les promesses du premier. Sur ces grandes pages bien imprimées sont condensés, très clairement et très visiblement, tous les renseignements dési-

rables sur les mots hongrois non seulement du lexique général mais aussi de certaines techniques et de certaines régions. Derrière chaque entrée, la date est indiquée où le mot étudié apparaît le plus anciennement. Ces emplois les plus anciens sont illustrés par une phraséologie abondante, reproduite d'après la graphie de l'époque et suivie de commentaires et d'explications. L'évolution des acceptations du mot est suivie au cours des temps et, enfin, son étymologie est indiquée. On peut dire que certains articles présentent même à ce point de vue un raccourci de tout ce qui a été dit au sujet de l'étymologie en question. Il n'y a aucun doute, ce dictionnaire est un modèle qui sera difficile à égaler.

Naturellement, la partie faible, par la force des choses, est précisément l'étymologie, bien que les rédacteurs se soient montrés très prudents, parfois même très rigoureux.

Il est impossible de rendre vraiment compte d'un tel ouvrage sans l'avoir longuement compulsé et utilisé mais il est certaines observations que quelques mois d'usage permettent tout de même de formuler.

La première qui vient à l'esprit est que l'ē fermé n'a pas été noté, ce qui est un inconvénient grave du point de vue historique et étymologique. Ensuite on relève ça et là de menues erreurs ou de petites insuffisances qui sont presque impossibles à éviter dans une première édition. Aussi nous permettrons-nous d'en signaler quelques-unes à l'intention des rédacteurs :

P. 11, sous *habselyem*, on aurait pu faire allusion à l'expression française « étoffe moirée à grandes ondes » qui a peut-être été à l'origine du calque hongrois *hab « onde »+selyem « soie »*.

P. 27, sous *hajó* « navire », que les rédacteurs répugnent à rapprocher du turk (osmanli *kayık*, etc.), il est suggéré qu'on pourrait avoir affaire à un dérivé de hongrois *haj (héj)* « écorce », suggestion qui n'a rien d'absurde mais alors il aurait été utile de signaler le mot finnois *koja* « écorce d'arbre ». On aurait dans *hajó* un dérivé dénominatif.

P. 33, *halánlek* « tempe » ne serait-il pas inspiré de l'allemand *Schläfe* ? Il n'apparaît que tardivement (1712).

P. 42, *hamupipőke* « cendrillon » est certainement un décalque.

P. 72, sous *hat* « six », il n'est pas exact de dire que les formes finnoise et lapone du mot remonteraient à un ancien *külte*. Elles ne supposent qu'un prototype **küle*.

P. 154, *hő* « chaleur torride » et sa famille pourraient être comparés à finnois *kiima* « rut, chaleur », ce qui expliquerait l'initiale *h-*.

P. 280, sous *jós* « devin » ne pourrait-on songer à un rapprochement avec le mordve erža *jovks* « récit légendaire, énigme » et sa famille plutôt que rattacher ce mot à *jó* « bon » ?

P. 489. Le mot *kilincs* « poignée de porte » n'est pas nécessairement venu du français *clenche* à une époque où le *ch* notait un *tš* mais il se peut que le *cs* (*tš*) du mot hongrois soit dû à une simple substitution. En effet, le hongrois ne possède aucun mot terminé en *-ins* (*ins*).

P. 587, d'où vient le prétendu terme français *cawcher*, *kawcher* qui reproduirait l'hébreu *kāšer* « sacré, rituel » ?

P. 759. La forme, restituée pour le finno-ougrien, du verbe de devenir *lesz* « il devient » ne peut pas être un **le-* ni un **lē-* mais bien un **leye-*.

P. 808, sous *madám*, le rédacteur a reproduit la définition qu'il avait trouvée dans le dictionnaire de mon regretté ami Alexandre Eckhardt (sous *madame*). Celle-ci avait été empruntée à mon dictionnaire mais un mot était tombé, ce qui fait qu'il est dit inexactement que le terme *madame* s'applique aux femmes non mariées d'un certain âge. Cela se produit quelques fois mais ce n'est pas de rigueur et l'on connaît des femmes âgées qui ont conservé le titre de *mademoiselle* (Coco Chanel, par exemple). Le rédacteur aurait dû vérifier sa traduction.

P. 817, sous *magyar*, l'insoutenable étymologie qui relie le nom national des Hongrois à une appellation des Vogouls (*mańši*) semble ignorer que le mot vogoul a été comparé au finnois *mies* « homme ».

P. 822, le vocable *majszter* « maître (artisan) » vient de l'allemand mais il aurait fallu indiquer que celui-ci l'a emprunté au français *maistre*.

P. 911, sous *metró*, mettre des accents sur l'é des mots cités du français : *métropolitain*, etc.

P. 911, sous *méz* « miel », on est surpris qu'il n'ait pas été fait mention de l'étude de Robert Gauthiot.

P. 962, sous *mos* « laver », c'est **-šk-* et non *-*sk-* qu'il faut lire en ce qui concerne la forme restituée.

P. 1013, manquent les mots *neologia*, *neologus*, etc.

P. 1047, sous *nyír* (dans *nyírfa* « bouleau »), il y aurait lieu de signaler le finnois *nuori* « jeune » / *nuortea* « souple », etc.

P. 1078, sous *olvas* « lire, compter » figure toujours l'étymologie éculée qui fait remonter le mot hongrois, au prix d'une métathèse, à un ancien **luke-* (finnois *luke-* « lire, compter »). Il conviendrait d'en rapprocher plutôt le mot *olvad* « fondre, se dissoudre » qui remonte à un ancien **sula* (finnois *sula* « liquide, fluide, non gelé »). Le samoyède nénets offrirait un correspondant dans le mot *tola-* « compter », etc.

D'autres menues remarques seraient à ajouter ce qui n'a rien de surprenant étant donné que l'ouvrage, contient 3.561 entrées comprenant 1.227 sous-titres, 19.196 variantes, 12.119 acceptations distinctes et 3.014 dérivés...

De l'usage que l'on peut faire de cet admirable répertoire, on recueille l'impression que plusieurs options ont inspiré les rédacteurs. D'abord, on a volontiers mis sur le compte de l'onomatopée l'explication d'un nombre très important de vocables qui n'ont pas trouvé d'étymologies satisfaisantes. Mais la notion de mot expressif ou d'onomatopée est quelque chose de vague et s'y rapporter ne sert pratiquement à rien. Autant reconnaître simplement que le mot est d'origine inconnue. Ensuite, il a été fait une part trop belle au doublonnage, dénommé par les théoriciens hongrois *szóhasadás* « fission des mots ». Cette appellation est malheureuse car elle couvre des phénomènes très distincts les uns des autres. Ainsi, le mot *kajla* « recourbé (en parlant d'une corne) » serait un doublet d'un radical qui a donné le verbe *hajlik* « se pencher, s'incliner, etc. ». De même *kova* « silex » serait un doublet de *kő* (thème *köve-*) « pierre », etc. La « fission » aurait consisté dans le premier cas à « maintenir » le **k*- ancien devant voyelle sombre alors que dans le second, c'est le vocalisme qui aurait fait les frais de l'opération. Deux formes auraient coexisté, une avec voyelles claires et l'autre avec voyelle sombre. Mais quand le phénomène en question se serait-il produit ? Car enfin, le *k*- surprend autant dans *kajla* « recourbé » que dans *kova* « silex » puisque les mots de souche finno-ougrienne présentent aujourd'hui un *h*- en cette position. Le mot *ingyen* « gratuit, pour rien », qui anciennement signifiait « pas du tout, absolument pas » serait lui aussi le résultat d'une « fission » du radical qui a fourni d'autre part *igy* « ainsi, de cette façon que voici ». Le dédoublement aurait été provoqué par l'insertion d'un *-n*, semble-t-il, car on ne nous fournit pas d'explication précise. Il est clair que la « fission » congue aussi largement est un procédé un peu trop commode pour expliquer la provenance d'un mot. Du point de vue de la méthode, c'est indéfendable.

Une autre option, moins surprenante, c'est qu'on va chercher d'abord en vogoul et en ostiak les équivalents des mots supposés faire partie du patrimoine lexical finno-ougrien. C'est la conséquence de l'hypothèse selon laquelle le vogoul et l'ostiak procéderaient avec le hongrois d'un ancien groupe ougrien qui se serait séparé le premier du reste du finno-ougrien. Il en résulte que des étymologies sont proposées qui ne sont fondées que sur le témoignage plus ou moins sûr des rapprochements avec les langues dites ob-ougriennes. En revanche, si un mot ne trouve de correspondant qu'en finnois, par exemple, on met en garde contre

ce rapprochement, « vu l'éloignement des deux langues ». Comme si la distance qui a séparé depuis des siècles les Vogouls et les Ostiaks des Hongrois n'était pas aussi grande ! Et naturellement, entre deux étymologies, on donne la préférence à celle qui est « ougrienne », même si parfois, il faut y aller d'un coup de pouce comme cela se passe au sujet du mot *hord* « porter » où il n'est même plus fait mention du rapprochement tenté par Budenz avec le finnois *korento* « fléau de porteur (d'eau) ».

Et puis, il a été trop souvent sacrifié à cette sorte de mode qui s'est répandue de tout expliquer par l'intervention de déictiques. Dès qu'on est embarrassé pour rendre compte de la structure d'un mot, on y découvre une combinaison où tel démonstratif, réel ou supposé, a joué un rôle dont il est difficile de se représenter la raison d'être.

Ces options et ces modes marqueront évidemment cet ouvrage de l'empreinte de l'époque où il est conçu et exécuté. Mais cela n'empêche qu'il a vraiment des proportions monumentales et qu'il rendra d'immenses services à tous ceux qui auront l'occasion de l'utiliser. Nos confrères de Hongrie ont droit à notre reconnaissance et à nos félicitations. Ils nous doivent le troisième et dernier volume. Puisse sa parution ne plus trop tarder.

A. SAUVAGEOT.

150. László DEME. — *Mondászerkezeti sajálságok gyakorisági vizsgálata* (Examen de la fréquence des caractéristiques des structures de la phrase). 406 p. in-8°. Éditions de l'Académie. Budapest 1971. Prix 58 florins.

M. L. Deme est l'un des meilleurs connaisseurs de la syntaxe hongroise. Ses travaux et ses études ne se comptent plus. Cette fois, il nous propose ce qu'on pourrait appeler une étude de linguistique quantitative appliquée à la construction des phrases. Cette investigation est purement synchronique et ne concerne que les faits hongrois.

L'argument est le suivant : on prélève dans un texte un passage comprenant 100.000 signes et intersignes. On repère toutes les unités d'expression ou si l'on préfère tout ce qui commence après un point et se termine avant le point suivant. On baptise cette séquence *mondategész* « totalité phraséologique » ; on la découpe en ses différents éléments ou propositions (appelés « unité de phrase » ou *mondategység*) ; on fait le décompte des mots qui

constituent cette dernière entité et l'on les classe selon plusieurs points de vue différents. Là-dessus, on établit la fréquence des mots, des membres de phrases, des phrases et des « phrase-tout » qui constituent le corps du texte étudié. M. Deme a ainsi dépouillé 6 textes de même étendue (environ 40 pages imprimées mais il ne dit pas de quel format puisqu'il opère par nombre de signes et intersignes). Cela lui a fourni un total de 600.000 signes imprimés. Il a ensuite procédé à une vérification de contrôle sur 5 autres textes de même étendue (d'un total de 500.000 signes). S'appuyant sur cette investigation, il a essayé de dégager les constantes que révèlent ces textes : longueur des énoncés, nombre des propositions, nombre des mots, types des liaisons, etc. Pour ne prendre que l'exemple le plus simple, il a relevé dans le texte n° 1 (prose de la communication) 217 phrases simples contenant en tout 2.683 mots. La densité en mots de chaque phrase a été en moyenne de 12,36 mots. Il n'a relevé qu'une seule phrase de trois mots, aucune d'un ou de 2 mots. La phrase la plus étoffée a compté 29 mots. Les phrases simples les plus fréquentes ont été celles de 9,10 et 11 mots (fréquences relatives respectivement 11,96 %, 11,04 %, 10,12 %), etc.

Cette étude chiffrée apporte de précieuses informations sur l'usage actuel de la prose, qu'elle soit celle dite de la communication (*közlő próza*), de l'explication (*felfüggetlő próza*) ou la prose littéraire (*szépirodalmi próza*).

L'auteur s'est entouré de bien des précautions afin de dégager les éléments homogènes susceptibles d'alimenter ses statistiques et il a montré, chemin faisant, qu'il ne pouvait pas se résigner à camper des « formules » qui symboliseraient les constantes qu'il a déterminées. Sur ce point, sa démonstration est saisissante (p. 123 et suivantes). Il montre qu'un simple décompte des différentes phrases relevées fait apparaître que leur structure suppose une multiplicité de formules distinctes pour peu que l'on tienne compte des éléments qui les constituent réellement. Cette démonstration est accablante pour les partisans de la grammaire générative qui vont reproduisant à satiété leur sempiternel et unique schéma.

Il ne saurait être question de nous attarder ici devant tous les aspects de la phrase hongroise étudiés par M. L. Deme. Son livre est à lire et à méditer. Nul doute qu'il n'inspire de nombreuses et salutaires réflexions.

Ce qui ne veut pas dire que certaines de ses allégations ne suscitent l'objection. A vrai dire, il dit tant de choses qu'on ne peut pas ne pas avoir envie de discuter certaines de ses vues.

Le premier reproche qu'on est en droit de lui faire, c'est de ne pas assez « serrer » ses explications. Elles auraient pu gagner en force probante à être plus ramassées. Un autre inconvénient de sa

façon de s'exprimer est qu'il ne tranche pas assez entre le détail et l'essentiel. A cet égard, sa conclusion laisse perplexe. En outre, il s'est laissé entraîner à extrapoler et à nous confier ses conceptions générales sur le langage, lesquelles débordent considérablement son propos.

Celui-ci est de montrer que la « parole » (dans le sens où il pense que de Saussure a employé ce terme) est susceptible d'une étude méthodique, qu'elle n'est pas un phénomène aléatoire mais qu'elle est soumise comme tous les phénomènes de la nature à certaines lois qu'il suffit de savoir découvrir et formuler. Or il y a là un malentendu. La « parole » est la réalisation de la « langue » par l'individu. Elle se manifeste surtout dans la matérialisation orale du langage. Dès qu'on passe à l'écriture, les « aléas » individuels perdent de leur importance. Un texte écrit se relit, se retouche, se corrige. Au besoin, l'auteur ou le correcteur recourt à un dictionnaire, un répertoire, ou bien il demande conseil à quelque autre sujet parlant dont il pense qu'il possède la langue mieux que lui. Ce n'est déjà plus de la parole ou, pour être plus exact, ce n'est plus toujours ni complètement de la parole. Or il se trouve que M. L. Deme n'a opéré que sur de l'écrit, et quel écrit ! D'une part de la prose abstraite relatant des choses intéressant assez peu la personne même du scripteur, d'autre part de la prose didactique, enfin deux échantillons d'une prose littéraire dont l'un (celui emprunté à une œuvre de l'écrivain László Németh) est de la prose laborieusement travaillée. Autant aller chercher dans un conte de Flaubert une expression française de la « parole »... Rien de surprenant alors que M. L. Deme découvre qu'après tout, cette « parole » se laisse assez bien intégrer dans le système de la « langue ». Mais puisque nous en sommes là, rappelons que la parole, dans l'acception saussurienne du terme, n'est qu'un reflet de la langue, plus ou moins net, plus ou moins fidèle et il ne saurait en être autrement.

Cette « parole », explicable d'après les méthodes qui servent à rendre compte des phénomènes de la nature, selon M. L. Deme, répond merveilleusement à certaines exigences de la mathématique et il en est à la fois rassuré et quelque peu surpris. C'est pourtant bien simple. Qu'est-ce que la mathématique ? Un échafaudage de raisonnements qui résultent du cheminement de l'esprit humain au contact des phénomènes qu'il perçoit. Comment le langage, qui sert d'appui et s'impose comme moule à la pensée discursive pourrait-il ne pas refléter la démarche de l'entendement, pour reprendre la formule de Kant ? Mais le grand philosophe de Königsberg avait déjà dénoncé cette parenté entre la « logique » et les manifestations du langage. Il s'en était même énu et méfié. C'est le langage qui en dernière analyse a fourni à l'esprit humain

les éléments avec lesquels il a construit la mathématique. D'ailleurs ce qu'on appelle la mathématique moderne ne vient-il pas en apporter une confirmation ? Il est à craindre que M. Deme (et de nombreux confrères de Hongrie) ne soient tombés dans le piège du parallélisme psychophysiologique dénoncé avec tant d'énergie par Henri Bergson. En effet, constamment il est fait allusion à la « réalité objective » (*objektív valóság*) mais qu'est-ce que la « réalité objective » ?

Les deux maîtres termes avec lesquels s'exprime M. L. Deme sont, comme nous venons de voir *mondalegység* « unité-phrase » et *mondalegész* « tout phraséologique » derrière quoi se profile soit l'énoncé complet (qu'il appelle d'autre part *beszédmű*) soit la phrase de contour bien arrêté. Ce qu'on aurait attendu, c'était de le voir opérer avec la notion de « discours ». Certes, il signale à plusieurs reprises qu'un texte est composé d'un ensemble de phrases organisées les unes avec les autres mais on ne voit pas qu'il en ait tiré les conséquences. Or elles sont graves. C'est que les concepts de « subordination » et « coordination » qu'il est amené à employer laissent perplexe ; que veulent dire ces termes exactement ? Prenons un exemple parmi ceux qu'il a produits (p. 126) *Sokszor olyannyira új a fogalmazás, hogy nehéz észrevenni a régi elgondolást, amely meghúzódik mögölle*. (Souvent, la formulation est si neuve qu'il est difficile de percevoir l'ancien raisonnement qui se dissimule derrière elle.) Traditionnellement, la grammaire scolaire analyse cette phrase (et la française aussi) en 3 membres distincts : une proposition principale et 2 propositions subordonnées imbriquées l'une dans l'autre, la 1^{re} introduite par l'élément *hogy* « que », la seconde par le relatif *amely* « qui, lequel ». Mais la « principale » par laquelle commence cet énoncé n'est-elle pas elle-même dépendante de la subordonnée qui la suit immédiatement ? Peut-elle exister sans celle-ci ? Au contraire, la proposition subordonnée n° 1 peut parfaitement se passer de la n° 2. L'articulation grammaticale est la même en principe dans les deux cas, mais le lien de dépendance existe dans un cas, n'existe pas dans l'autre, encore que la proposition subordonnée n° 2 ne puisse exister seule. Ainsi l'interdépendance des trois segments de la phrase s'avère plus complexe que ne le laisse supposer l'analyse simpliste qui en est proposée.

On fera donc des réserves sur l'analyse elle-même. D'autant plus qu'on est surpris de tomber sur des expressions telles que *a mondalegység lehel szerkeszten* (p. 41) « L'unité-phrase peut être non-construite ». Comment se peut-il qu'un énoncé ne soit pas structuré ? S'il n'est pas « construit » d'une manière ou d'une autre, il n'existe pas en tant qu'énoncé. Tout énoncé est « en forme ».

L'analyse « logique » se substitue parfois à l'analyse grammatical

ticale. Ainsi (p. 47) nous lisons que le « sujet logique » peut différer du sujet « grammatical » dans le cas des deux énoncés hongrois *Pistának el kell mennie* « Il faut que Pista parte » et *Pistának van egy könyve* « Pista a un livre ». Or s'il est clair que le « datif » *Pistának* « à Pista » exprime bien la personne concernée par le constat, il est abusif d'y voir autre chose qu'une dépendance personnelle. Même du seul point de vue « logique », le terme *Pistának* ne sert que de complément d'information à des séquences qui se suffisent à elles-mêmes : *el kell mennie* « il faut qu'il (elle parte) », *van egy könyve* « il (elle) a (bien) un livre » (= « son livre il y a »). Cela confirme s'il en était besoin que la grammaire hongroise ne s'est pas encore émancipée de la grammaire classique. C'est ce que la lecture du bel ouvrage intitulé *A mai magyar nyelv rendszere* « Le système de la langue hongroise d'aujourd'hui », dont M. L. Deme a été l'un des rédacteurs, avait déjà révélé.

On ne se lasserait pas de commenter et de discuter ce nouvel ouvrage très dense et très riche de constatations et de chiffres précis, parfois même trop précis, quand, par exemple, les pourcentages sont donnés en décimales, ce qui ne pourrait manquer d'horrisier les physiciens. Nous n'en sommes pas encore à ce point d'exactitude que nous puissions pousser jusqu'à 2 décimales !

Souhaitons donc à ce livre si riche en idées et en suggestions de toutes sortes qu'il soit lu et discuté. Ainsi sera exaucé le vœu de son auteur que nous féliciterons pour cette nouvelle contribution à l'étude du hongrois et aussi à la linguistique générale.

A. SAUVAGEOT.

151. *A Müncheni Kódex 1466-ból* (Le manuscrit de Vienne de 1466). Édition critique accompagnée du texte latin, établie sous la direction d'Antal Nyiri par F. Bodnár, Etelka Pálffalvi, E. Rácz, M^{me} M. Velcov, J. M. Végh). Collection des manuscrits hongrois. Éditions de l'Académie. 402 p. grand in-8°, Budapest 1971. Prix 76 florins.

Ce magnifique volume présente la translittération du texte hongrois de la traduction ancienne des évangiles, confrontée au texte de la Vulgate (édition Merk de l'Institut Biblique Pontifical de 1957).

Le manuscrit de 1466 n'est qu'une copie d'une traduction antérieure qu'il n'a pas été possible de dater. Elle est l'œuvre de clercs qui avaient reçu leur instruction théologique à Prague au

temps où y dominait ce qu'on a appelé le Hussisme. Il n'a pas été non plus possible de retrouver l'original latin dont elle émane. Les éditeurs ont alors cherché le texte qui semblait se rapprocher le plus de ce qui avait été traduit en hongrois et c'est ainsi qu'ils ont reproduit les passages correspondants de la Vulgate éditée par les soins du R. P. Merk. Le texte hongrois a été translitéré, ce qui exclut toute erreur de transcription. Naturellement, tous les accidents du manuscrit ont été l'objet de notes ou de commentaires. Le volume commence par un historique et des explications sur les conditions dans lesquelles a travaillé le groupe des linguistes qui ont collaboré à l'édition. Il s'agit d'une équipe réunie à l'université de Szeged autour de M. Antal Nyíri qui dirige les études de linguistique hongroise à cette faculté.

Ce manuscrit de Munich est très important du point de vue de l'histoire de la langue hongroise. Avec le manuscrit de Vienne, qui est sensiblement de la même époque, il note le timbre de l'*e* bref (fermé ou ouvert), ce qui permet d'identifier la distribution de ces deux timbres vocaliques, opération d'une grande difficulté car la plupart des textes venus jusqu'à nous ne distinguent pas ces timbres dont le rôle a été essentiel en morphologie hongroise. Mais bien d'autres traits de cette langue de la traduction cléricale revêtent une grande importance du point de vue de l'histoire de l'édification de la langue hongroise. On peut y suivre désormais plus sûrement les efforts faits pour rendre en hongrois le texte de la Vulgate, ce qui offre un point de comparaison avec ce qui a été fait vers le même temps en Finlande pour le finnois. Nous disons bien vers le même temps car il est patent que les versions ultérieures de l'évêque réformé Agricola se sont alimentées à des sources analogues à celle que perpétue le manuscrit de Munich (parallèlement au manuscrit de Vienne qui contient des traductions fragmentaires de l'Ancien Testament). C'est l'occasion de rappeler que l'église catholique avait fait procéder à des traductions en langue vulgaire pour illustrer le « *temporal* » de la messe et des autres liturgies. La fameuse Oraison Funèbre n'en est qu'un exemple. Toutefois, la traduction totale et systématique des textes sacrés ne s'est imposée comme une nécessité que plus tard. Comme les deux manuscrits auxquels nous venons de faire allusion le prouvent, le travail de traduction systématique a commencé en Hongrie dès le début du xv^e siècle, sous l'effet de la prédication de Jean Hus. L'idée de cette traduction est, comme on le sait, venue à l'esprit des préréformateurs et non, comme on le répète à tort, de la réforme d'inspiration luthérienne ou autre. Le cas de Wyclif en Angleterre est assez caractéristique de ce point de vue. La Hongrie suivait donc le rythme de la pensée occidentale. Cette première traduction intégrale des Évangiles en apporte un

témoignage supplémentaire. Cela explique le rapide développement pris par la langue littéraire dès les premières années du xvi^e siècle.

Il faut être reconnaissant à l'équipe des linguistes de Szeged d'avoir mis à notre disposition cet incomparable instrument de recherche que ne manquera pas d'être leur superbe publication.

A. SAUVAGEOT.

152. Sándor KÁROLY. — *Általános és magyar jelentéstan* (Sémantique générale et hongroise), 414 p. in-8°. Éditions de l'Académie. Budapest 1970. Prix : 59 florins.

M. Alexandre Károly, qui s'est distingué par de nombreux travaux portant surtout sur l'histoire du hongrois, présente ici un tableau d'ensemble de sa théorie de la sémantique. Le livre consiste en deux parties, d'inégale importance : la première, qui décrit les principes de la théorie générale des faits de sémantique, et une seconde partie, moins corpulente, qui en fournit l'application au cas du hongrois. En outre, conformément à la tradition de nos confrères d'Europe Centrale, la sémantique est étudiée tant dans la diachronie que dans la synchronie. Ce qui est même encore plus caractéristique, la partie générale commence par l'analyse synchronique alors que celle consacrée aux faits hongrois débute par la diachronie.

Sur le plan synchronique, M. A. Károly étudie successivement la notion de « signification » et sa motivation et il distingue d'une part la sémantique des « signes », d'autre part celle des assemblages de signes (*jelkapesolatok*). Dans l'un et l'autre cas, il classe les phénomènes sous 6 rubriques : signification dénotative, syntactique, « pragmatique », lexicologique, stylistique (désignée par le terme hongrois *műfaj* « genre littéraire ») et « stratolinguistique » (relative aux étages de langue). La partie diachronique considère le changement sémantique par rapport à la « communication », le changement sémantique des signes, celui des assemblages de signes.

M. A. Károly s'est appliqué à rechercher les « universaux » et les « invariants » qui caractérisent le fait sémantique sous ses divers aspects. Il a tenu à le faire en tenant compte de ce qu'il faut bien appeler les théories à la mode. Mais il est trop fin linguiste pour s'aveugler à leur sujet au point de ne pas reconnaître que les classifications traditionnelles n'ont pas perdu toute valeur et il reprend à son compte le classement par « figures » qui nous a été légué à travers les siècles par la scolastique aristotélisante.

Il est impossible de résumer ici un tel ouvrage où tant de cas particuliers sont analysés, tant d'aspects des mots et phrases examinés, soit du point de vue formel soit du point de vue proprement linguistique. Nous voulons dire par là que la classification proposée ne repose pas exclusivement sur la considération des seuls faits de langue mais qu'elle s'inspire constamment de concepts proprement « logiques ». Ce souci l'entraîne à tâter même d'une description inspirée de la théorie mathématique des « ensembles » (pp. 154-55) où nous lisons que l'énoncé *Péler sétál* « Pierre se promène » doit être conçu comme voulant dire « Pierre fait partie des promeneurs » (*Péler a sétálók közé tarlozik*), ce qui est une interprétation toute gratuite du constat en question, lequel, du point de vue linguistique, signifie qu'il existe un lien entre le phénomène promenade et la personne de Pierre sans pour cela qu'il y ait lieu de faire intervenir l'ensemble des promeneurs. En faisant intervenir la notion d'ensemble dans un pareil cas, on cesse de faire de la linguistique pour verser dans la logique. Cet « accident » peut d'autant plus facilement se produire que la recherche d'une définition serrée ou complète d'un énoncé risque d'inciter à produire une extrapolation au cours de laquelle on introduit dans la signification de l'énoncé des extensions auxquelles ni le sujet parlant ni son interlocuteur n'avaient pensé ou ne pouvaient même penser. Nous ne suivrons donc pas M. A. Károly sur ce terrain peu sûr. Et puis il faudrait une bonne fois s'entendre sur l'interprétation linguistique à donner au terme « prédicat ». Veut-on désigner par là le terme qui fournit le support de l'assertion finie ou bien celui qui introduit dans l'énoncé un élément nouveau, encore inconnu ? Dans *Péler sétál*, le prédicat serait *Péler* et le mot *sétál* « se promène » serait à considérer comme une sorte de substantif, qui alors, ferait fonction de sujet. Pour notre part, nous persisterons à définir comme prédicat le terme porteur de l'assertion finie car dans l'énoncé choisi par l'auteur, le mot *Péler* est énoncé sur une modulation ascendante suspensive. S'il était produit avec une modulation descendante conclusive, il voudrait dire « C'est Pierre » et jouerait alors le rôle de support de l'assertion finie. Il ne faut pas confondre emphase et prédication. Mais qui ne saisit que cette interprétation ne fait que reprendre la fameuse distinction chère à certains théoriciens entre le « prédicat psychologique » et le prédicat grammatical ? Et puis, toutes les emphases ne portent pas sur l'élément neuf ou inconnu qu'introduit un énoncé. Le locuteur place constamment l'accent sur le terme qu'il estime devoir mettre en relief, même si ce terme est porteur d'un concept connu. Mais si l'auteur s'arrête sur cette analyse, il ne tarde pas à prendre ailleurs modèle sur les transformationnistes et générativistes en nous alignant à longueur de pages des

« modèles » procédant de la fameuse distinction nom/verbe inspirée de la grammaire classique.

L'universalité des catégories sémantiques est affirmée à partir de l'analyse des faits hongrois. De la sorte, la division en théorie générale et théorie appliquée au hongrois n'a guère de sens. C'est seulement de temps en temps que les faits étrangers sont signalés ou invoqués. Encore s'agit-il presque uniquement d'exemples allemands, anglais, russes ou français. On est surpris de constater que le finnois n'y joue pratiquement aucun rôle et quant à des langues plus « exotiques », il n'en est fait mention qu'incidemment, à travers surtout des ouvrages du linguiste russe Meščaninov qui ne saurait passer pour une caution sûre.

Un ouvrage qui embrasse un problème aussi vaste ne peut pas ne pas contenir ça et là des affirmations difficiles à admettre. C'est ainsi que nous lisons (p. 20) que le « mot auxiliaire est une unité indépendante de prononciation ». Il suffit d'entendre un Français émettre l'énoncé *je te vois demain* (*štovwadme*) pour se rendre compte que le mot auxiliaire *je* n'est pas indépendant quant à la prononciation. Et que dire de l'anglais *she is not at home* réduit à *ši :znɔləθoum* ou *I have been there* émis en *aivbi :nðer*, etc. L'habitude hongroise a ici égaré l'auteur.

P. 32, il nous est expliqué que si le singulier figure après un nom de nombre en hongrois (on dit *két száz ember* « deux cents hommes »), c'est que la « logique de la communication a prévalu. Est-ce bien sûr ? N'avons-nous pas plutôt devant nous un syntagme qualificatif ordinaire ? Et puis n'est-il pas plus prudent de laisser à part la communication, telle que l'entendent les spécialistes de la transmission, de la sémantique ? Le langage n'a pas le monopole de la communication. Il est utilisé à cette fin concurremment à d'autres procédés.

A cette même page, nous lisons que la « congruence » serait habituellement associée à la liberté de l'ordre des mots. C'est une erreur. La congruence de l'adjectif et du substantif en finnois n'empêche pas que l'adjectif y est toujours antéposé. L'accord en nombre entre le sujet et le prédicat en turk ne confère pas aux deux termes une bien grande liberté et il en est de même en français, en scandinave, etc. Le phénomène de congruence a été diversement exploité selon les langues.

On est surpris de ne trouver aucune allusion aux sabirs et autres modes d'expression qui jettent une lumière assez nette sur certains phénomènes de communication. De même, on cherche en vain une théorie des antonymes qui jouent un rôle si important non seulement dans la synchronie mais encore davantage dans la diachronie.

Un autre reproche qui ne vaut pas seulement pour cet ouvrage mais qui s'adresse à bien d'autres publiés récemment en Hongrie,

c'est celui qui a trait à l'habitude prise par nos confrères hongrois de faire constamment allusion à la « réalité » et aux rapports du langage avec ce qu'ils appellent ainsi (*valóság*). Mais qu'est-ce que la « réalité » ? S'ils entendent par là les circonstances dans lesquelles est émise une énonciation, ce n'est pas très clair mais s'ils entendent sous ce vocable je ne sais quelle mystérieuse concordance entre la réalité du monde extérieur et le langage, alors nous ne les suivons plus dans cette sorte de métaphysique simpliste. Le langage n'a pas été façonné pour exprimer la réalité du monde extérieur mais pour permettre aux groupes humains de coordonner leur action. Du point de vue sémantique, cette particularité du langage est évidente puisque chaque idiome ne sait vraiment bien exprimer que ce qui intéresse les sujets qui vivent dans le milieu où il s'est construit. Encore arrive-t-il que les phénomènes les plus fréquents du milieu naturel n'aient même pas reçu d'expression adéquate. Le hongrois ne possède pas de verbe simple pour dire « grêler » et le finnois n'en a pas pour dire « neiger ». A vrai dire ni l'une ni l'autre de ces deux langues n'ont de terme propre non plus pour dire « pleuvoir » (*sataa* « il pleut » du finnois veut simplement dire « ça tombe », et il en est de même du hongrois *esik*). S'imaginer que la réalité et le langage se superposent, l'un décalquant l'autre, est si absurde que nos amis hongrois veulent certainement dire autre chose quand ils rapprochent les faits de langage de la « réalité ». Mais que tardent-ils à nous le faire savoir ?

La lecture de la bibliographie qui figure à la fin du volume déçoit quelque peu. On est surpris de n'y pas relever le nom de notre éminent confrère finlandais Lauri Hakulinen dont les travaux font autorité en sémantique finnoise et qui a traité de la polysémie en termes dont l'auteur aurait pu d'autant mieux s'inspirer que cet exposé a paru en version hongroise. Il est regrettable que les deux beaux volumes consacrés par Georges Gougenheim aux « Mots français dans l'histoire et dans la vie » (1962, 1966) n'aient pas été connus de l'auteur. A ce dernier propos, les citations françaises qui figurent ça et là dans l'ouvrage ne sont pas toujours exactes. Ce qui correspond au hongrois *padlásablak* est le mot *lucarne* et non pas « fenêtre à tabatière » (*sic*). Pour *falióra*, il aurait fallu dire en français *pendule*. Le mot *réveil* n'a pas d'*-e* à la fin. Le hongrois *vág* « tailler, couper » ne saurait être rendu par « rogner ». Le hongrois *óra*, au sens scolaire du terme, n'est pas uniquement rendu en français par « leçon » car on dit *cours* également et même « heure » (dans « l'heure de mathématique », etc.). Dans quantité de cas, des phénomènes de métonymie signalés comme propres au hongrois ont leurs correspondants en français (reconnaitre qqun/reconnaitre sa faute, supporter la souffrance/ supporter la chaleur, aimer une personne, cette plante aime la

pluie, etc.). Ceci n'a rien qui surprenne puisque le lexique hongrois s'est constitué à limitation de celui des langues d'Occident, surtout à partir du XVII^e siècle et plus particulièrement lors de la « rénovation de la langue » (*nyelvújítás*). Une même civilisation s'exprime par les mêmes associations d'idées.

Si l'on veut résumer le contenu de l'ouvrage on dira qu'il s'agit d'un traité systématique qui est le résultat d'un compromis entre la tradition et les prétendues innovations de l'école transformationniste. Mais ni la tradition ni les transformationnistes ou ceux qui les suivent n'ont expliqué le phénomène de la « signification » en lui-même. Les allusions à la « réalité » ou les classifications d'inspiration logistique ne nous décrivent pas ce qui se passe vraiment. Que les choses sont complexes et surtout que les phénomènes qui y interviennent sont hétérogènes, c'est ce que je me suis permis de signaler plus d'une fois, notamment dans le *Journal de Psychologie* (A propos des changements sémantiques, octobre-décembre 1953, pp. 465-72) et aussi, très succinctement dans *Portrait du vocabulaire français* dont je regrette qu'il ne soit pas parvenu à la connaissance de M. Alexandre Károly. Ce manque de coordination entre linguistes de différents pays est encore très sensible, en dépit des congrès, des colloques et de la multiplication des moyens d'information. C'est la raison pour laquelle le Bulletin de la Société de Linguistique de Paris s'est attaché depuis tant d'années à faire connaître le plus largement possible ce qui se publie de par le monde.

A. SAUVAGEOT.

153. József KELEMEN. — *A mondalszó a magyar nyelvben* (Les mots-phrases en hongrois). Éditions de l'Académie. 435 p. in-8^o.
Prix : 62 florins. Budapest 1970.

Par « mots-phrases », l'auteur entend tout un ensemble d'éléments qui se distinguent tant par leur forme que par leur signification. Mais il limite cette appellation aux seuls termes qui portent en eux une signification comparable à celle d'un énoncé articulé sans pourtant posséder cette articulation ni aucun morphème s'intégrant dans le système grammatical de la langue. Il s'agit plus précisément d'exclamations ou de productions comparables, isolées du reste du discours ou même utilisées seules : *Jaj!* « Hélas ! », *Á!* « Ah ! », *Nesze!* « Tenez, tiens ! », *na!* « bah ! », etc. Naturellement y sont compris aussi les mots tels qu'*Igen* « oui », *Nem*, « non », *Pá!* « Salut ! », etc. S'y joignent également les mots enfantins (*dodo*, etc.).

les incitations de toutes sortes : *hajrá!* « Vas-y », les appels aux animaux ou les mots de commandement : *Gyi!* « hue », etc. Certaines « onomatopées » y sont associées : *Piff, Puff!* « Vlan », etc. Cela revient à dire que tout élément qui, tant par sa forme que par les conditions où il est émis, se détache des énoncés articulés rentre dans cette grande catégorie des « mots-phrases », catégorie dans laquelle ne sont pas à ranger les mots affectés de marques grammaticales susceptibles de signaler leur rôle syntaxique : *Várj* « Attends », *Várlak* « Je t'attends », *várom* « je l'attends », *várok* « j'attends », etc. En d'autres termes, si un mot comporte soit une marque indiquant la fonction grammaticale soit une forme telle qu'il suppose des dépendances extra-syntaxiques, il n'est pas « mot-phrase » dans l'acception retenue par M. J. Kelemen.

Partant de cette définition, l'auteur fait un bref historique de la question et énumère les auteurs qui se sont exprimés sur ce sujet mais, sur ce point, son information se borne, comme il fallait s'y attendre, aux lectures qu'il a faites et qui ne s'étendent, en dehors du hongrois, qu'aux grandes langues plus ou moins classiques, depuis le grec ancien jusqu'au russe. Il est assez curieux que le finnois n'ait pas été pris en considération !

Vient ensuite l'inventaire, ce qu'il appelle la « typification des mots-phrases » qui est dressé selon une classification triple : 1) en fonction de la valeur sémantique, 2) selon la condition sociale des usagers, 3) selon l'étymologie (mots autochtones et emprunts). Puis, nous avons affaire à une analyse des particularités syntaxiques de ces éléments, à une description de leur morphologie, à un examen des dérivations et compositions auxquelles ils ont donné lieu, des phénomènes de contamination qui se sont produits par suite de leur emploi, des vocables indépendants qu'ils ont fournis, etc.

Ces faits sont présentés dans leur contexte, c'est-à-dire que l'auteur a dépouillé une énorme littérature hongroise pour ce faire et il a aussi utilisé ses propres observations du parler en décrivant les circonstances dans lesquelles il les a notées. On trouve ainsi réuni un ensemble très riche de matériaux de toutes sortes qui permettent de vérifier dans le détail les explications fournies et, plus généralement, la thèse soutenue.

Cette thèse est résumée dans un dernier chapitre. Pour M. J. Kelemen, les « mots-phrases » sont des éléments qui se distinguent des autres parties du lexique et constituent une sorte d'intermédiaire entre le mot et la phrase. Ils sont caractérisés par le fait qu'ils ne s'articulent pas volontiers entre eux ni avec les autres éléments lexicaux de la langue. Pour cette raison, il est difficile de les situer dans l'histoire d'une langue parce qu'ils échappent aux notations. Ils ressortissent essentiellement au langage parlé.

COMPTES RENDUS 1972

Du point de vue de l'origine du langage, les mots-phrases ne constituent pas selon M. J. Kelemen, une catégorie homogène. Il en est qui sont à mettre en corrélation avec les cris poussés involontairement et qui ont pu être produits au stade primitif de la civilisation humaine, comme par exemple *á* (h) !, *e(h)* !, *ó(h)* !, *hm* !, *nó* !, etc. Mais il y en a aussi dont on peut démontrer qu'ils sont plus ou moins tardifs et ne sauraient être imaginés à un stade primitif de l'évolution du langage : *coki* ! « ouste », *ejnye* ! « hé », *huss* ! (prononcé *hušš*) « pcht », *nos?* (*noš*) « eh bien ? », etc. Le stock de ces mots varie au cours des temps, certains sont empruntés, d'autres obtenus à partir de mots du lexique ou même de syntagmes entiers plus ou moins déformés à force d'avoir été utilisés à des fins expressives. Mais, sagement, M. J. Kelemen, refuse de pousser plus loin dans cette direction et il renvoie à l'ouvrage de Géza Révész (*Ursprung und Vorgeschichte der Sprache*) plus connu en Occident dans sa version anglaise. En cela il a tort car les théories de ce dernier auteur demeurent invérifiables et, dans la mesure où l'on peut extrapoler à partir de ce que nous savons à la fois de la mécanique du langage et du mécanisme de l'entendement humain, elles sont insoutenables. Mais il y a plus, et ici on est en droit de reprocher à l'auteur d'avoir ignoré certains aspects du problème qu'il a traité. C'est que le trait le plus frappant de ces mots, tellement hétérogènes, est que leur morphonologie est conforme aux lois qui régissent la langue où ils sont employés. Tout ce qui est mentionné par M. J. Kelemen est prononcé selon les règles de la prononciation hongroise. Les mots en question font donc partie intégrante de la langue. Bien mieux, les conditions dans lesquelles ils sont proférés sont celles auxquelles tous les autres mots sont soumis : modulation suspensive, conclusive, interrogative, exclamative, etc. Et il en est de même des termes français correspondants, bien que ces derniers soient bien moins nombreux. Nos « mots-phrases » sont prononcés à la française, même quand nous les empruntons à l'anglais, par exemple (*bang*, etc.). Une exclamation hongroise *á* ! n'est pas réalisée phonétiquement comme l'exclamation française *ah*, et ainsi de suite. Il y a plus : la plupart de ces mots ne sont intelligibles qu'à ceux qui connaissent la langue et même la connaissent bien. Il faut savoir le hongrois pour saisir ce que signifie *no* ? ou *nos* ? Et même si les mots hongrois de ce type rappellent plus ou moins à l'oreille les correspondants français, ils n'ont pas toujours le même sens : *puff* veut dire la même chose que le français *pan*, etc. D'ailleurs, l'expérience prouve, comme le savent bien tous ceux qui ont enseigné ou appris des langues étrangères, que le maniement de ces mots « marginaux » est l'un des chapitres les plus délicats de la grammaire d'une langue. C'est là qu'on rencontre l'un de ses aspects les plus originaux. Ce qui les relègue en marge du reste du lexique ou de l'appareil gramma-

tical, c'est qu'ils jouent plutôt un rôle signalétique qu'un rôle sémantique. Ils expriment une réaction globale du parleur et rappellent à cet égard des signaux codés. Si, sous l'action de la fraiseuse du dentiste, le patient laisse échapper un *aïe?*, cela équivaut à un énoncé « vous me faites mal » ou « j'ai mal », etc. Nous avons affaire à un signal de détresse, pratique et rapide, qui transmet une quantité suffisante d'information pour remplir sa mission. Ces mots-signaux ne remplacent pas les énoncés articulés mais ils se substituent à eux quand le parleur est pressé ou bien ils viennent compléter un énoncé qu'il serait difficile d'expliciter tout au long : *Il a reculé et est tombé à l'eau, plouf.* Le *plouf* dispense d'émettre un nouvel énoncé plus ou moins long, plus ou moins articulé comme « cela a fait un bruit de plongeon » ou « on a entendu un bruit de chute dans l'eau », etc. Les vocables en question font, comme nous venons de le dire, partie intégrante du système expressif de la langue. Comme tous les autres signes, ils sont arbitraires, dans le sens où l'entendait de Saussure. Ce qui le confirme, c'est qu'une exclamation *aïe!* n'est comprise que des seuls francophones. Un Allemand pousse un *au!*, un Hongrois un *óh!*, un Suédois *usch!*, etc. Et puis, ces mots-signaux partagent avec les autres vocables une particularité essentielle du langage : la polysémie. Le « mot-phrase » *óh! (ó)* du hongrois, selon les conditions dans lesquelles il est émis, peut exprimer plusieurs réactions très différentes du parleur : surprise, ravissement, mélancolie, etc. De même en français, un mot *tralala* s'entend dans la bouche des chanteurs ou des chanteuses mais on dit aussi : *elle est sur son tralala*, sans parler de la chanteuse qui a remporté naguère un si grand succès en conférant au mot une tout autre acceptation : ... *avec son tralala!*

Le livre de M. J. Kelemen pose tous ces problèmes mais il a le mérite d'apporter une documentation très riche, sinon complète au sujet de cette partie du lexique hongrois, souvent oubliée des chercheurs et des théoriciens. En outre, ces matériaux sont étagés dans le temps car l'auteur est allé chercher dans la littérature hongroise ses exemples et il en a trouvé de nombreux, bien choisis, de telle sorte qu'on peut désormais se faire une idée très précise de ces « mots-signaux » du hongrois, ce qui n'éclaire pas seulement l'histoire de la langue hongroise mais apporte pas mal de lumière à la théorie générale du langage. Il est à souhaiter que nous possédions d'autres ouvrages de la même qualité concernant d'autres idiomes. Cela dissiperait bien des erreurs et jetterait à bas bien des théories.

A toutes fins utiles, nous signalerons à l'éditeur que les pages 401-420 manquent dans l'exemplaire mis à notre disposition.

A. SAUVAGEOT.

154. Samu IMRE. — *A mai magyar nyelvjárások rendszere* (Le système des dialectes hongrois d'aujourd'hui). 394 p. grand in-8°. Éditions de l'Académie, Budapest 1971. Prix 75 florins.

Dans une présentation typographique impeccable, M. S. Imre expose les grandes lignes de ce qu'il appelle « le système des dialectes » du hongrois tel qu'il est actuellement, autant qu'on en puisse juger par le témoignage des données recueillies dans l'Atlas Linguistique de Hongrie dont le premier volume vient de paraître comme on sait. Naturellement, l'auteur a utilisé toutes les données à sa disposition, c'est-à-dire celles aussi qui ne sont pas encore publiées.

Comme il se doit, l'ouvrage commence par une rétrospective des études dialectales en Hongrie. Il y est montré que l'investigation systématique a été tardive, pour toutes sortes de raisons qu'il est impossible d'exposer ici. En fait, ce n'est qu'à partir de 1945 qu'on s'est vraiment mis au travail pour établir enfin un atlas recouvrant tout le pays. Mais cet atlas ne recouvre pas pour autant toute l'aire hongroise car les dialectes de Slovaquie, ceux de Transylvanie, du Banat, du Sud et même de la frange occidentale annexée par l'Autriche n'ont pu être explorés comme il aurait fallu. Pour cette première raison, le « système » décrit n'est pas complet. Il n'est pas non plus complet sous un autre aspect, pour cette deuxième raison que les faits étudiés ressortissent uniquement au phonétisme et, dans une moindre proportion, à la morphologie. Le lexique n'a pas été considéré et surtout, la syntaxe est totalement absente.

M. S. Imre ne s'en cache nullement; à ses yeux, les critères différenciatifs des dialectes étudiés sont essentiellement phonétiques. Pour ce qui est de la morphologie, il n'y a consacré que des chapitres moins étoffés et ceci par manque d'informations suffisantes. En effet, l'investigation qui a été instituée en vue d'établir l'Atlas a surtout porté sur des faits de vocabulaire et de phonétique car les divergences lexicales se prêtaient peu à une étude systématique des parlers hongrois. Que tel mot manque dans un dialecte ou y soit remplacé par un autre ne dit rien de bien saillant sur les caractères spécifiques de ce parler. Or la recherche entreprise par l'auteur visait précisément à dessiner les principaux types entre lesquels se partagent les patois dont chaque commune peut s'enorgueillir car la division dialectale se ramifie jusqu'à la personne de l'individu. Le fait dialectal se manifeste en réalité au niveau de l'individu car il est étudié à travers l'individu. Les enquêteurs, quand ils relèvent les dialectes ne font en réalité que reproduire ce qu'un ou plusieurs sujets leur communiquent, soit qu'ils dictent un texte, soit qu'ils répondent à des questions.

Partout, on n'a affaire qu'à de la « parole », comme M. S. Imre le rappelle à plusieurs reprises.

L'auteur n'a voulu opérer qu'avec des données homogènes. Il s'en est donc strictement tenu à ce que l'enquête préalable à l'établissement de l'atlas lui a fourni. En effet, sur chaque point étudié, les enquêteurs ont essayé de rassembler les faits du même ordre, notés dans la même transcription. En comparant et en classant tous ces faits, on obtient une image qui reflète à peu près ce qui se passe encore maintenant, peu de temps après l'achèvement de l'enquête. Ce souci de ne considérer que des faits homogènes a amené l'auteur à ne retenir que les mots qu'il a pu retrouver partout d'un bout à l'autre du domaine dialectal exploré. Il s'est gardé de mentionner un traitement phonétique ou une particularité morphologique affectant des vocables qui ne sont pas communs à l'ensemble des parlers étudiés.

Ce qui saute aux yeux quand on examine les faits relatés par M. S. Imre, c'est qu'effectivement, les données phonétiques sont celles qui caractérisent le plus nettement les différents dialectes. En particulier, ce qui les distingue les uns des autres, c'est le traitement de l' *é* long, de l'ancien *e* fermé bref, de l' *l* ancien mouillé. Mais la présence de telle ou telle variation ne suffit pas à faire apparaître le caractère propre à tel ou tel parler. Il faut encore savoir quel rendement a tel procédé, telle réalisation phonétique de tel ou tel phonème. Un parler peut posséder à la fois deux réalisations d'un même archiphonème et ce qui importe alors c'est de savoir dans quelle mesure il utilise l'une et l'autre.

M. S. Imre a rapporté son analyse à l'état de langue dit « langue commune » (*köznyelv*), c'est-à-dire à la variété écrite, voire même littéraire du hongrois. Il considère donc le fait dialectal comme une divergence de la langue nationale « normale ». Cela revient à dire que les dialectes ne sont pas étudiés en eux-mêmes mais en fonction d'une forme de langue qui s'est élaborée au cours des siècles dans des conditions entièrement différentes. Est-il légitime de procéder ainsi ? D'autant plus que les relations entre la langue normale ou nationale et les dialectes ont été très étroites au cours des temps, ce qui a suscité toutes sortes d'actions et de réactions. Ainsi, les dialectes qui ont labialisé l'*e* fermé (noté *ë*) en *ö* ont fourni à la langue normale plusieurs « variantes » en *ö* qui se sont plus ou moins profondément implantées : *vörös* « rouge » à côté de *vérés*, *föl* (mouvement vers le haut) à côté de *fél*, etc. Inversement, des formes « normales » sont passées dans les dialectes, sans parler des actions réciproques qui se sont exercées entre ceux-ci. Mais tout cela est de l'histoire et la description synchronique se borne à enregistrer ce que l'on constate dans l'état présent des choses.

La difficulté cardinale rencontrée, comme il fallait s'y attendre,

par M. S. Imu a été de délimiter les aires respectives de différents dialectes. Les isoglosses, on le sait, ne coïncident jamais et il n'existe pratiquement pas de démarcation nette d'un patois à l'autre (par patois nous entendons ici la forme dialectale du parler d'un village ou d'un hameau). Cela, les dialectologues le savent depuis longtemps mais ce qui est remarquable dans le cas du hongrois, c'est que les isoglosses n'apparaissent qu'entre des parlers qui forment un ensemble relativement distinct. Dès qu'il s'agit des unités dialectales de plus grandes dimensions, ce que l'auteur appelle *nagyobb nyelvjárási egységek*, leur rôle s'amenuise. A l'échelle du territoire hongrois, elles cessent pratiquement d'exister car les variantes identiques se répartissent en groupes séparés par des zones qui se différencient par d'autres traitements.

Puisqu'aucun critère ne suffit à caractériser nettement un dialecte par opposition à un autre, M. S. Imre a très justement pensé qu'il devait opérer avec un faisceau plus ou moins fourni de critères associés. Tel parler se distingue par le dosage des éléments qu'il utilise. Ce phénomène est celui qui a frappé tous ceux qui ont étudié ce qu'on pourrait appeler la « caractérologie » des langues. Aucun procédé en soi n'est propre à une langue donnée, comme Antoine Meillet l'avait déjà signalé. Ce qui compose le « type » d'un parler, c'est l'association dans un même système d'un nombre plus ou moins grand de caractères dont aucun ne lui est propre à lui seul. Dans ces conditions, la classification dépend du dosage constaté. Prenons le cas du traitement de l'é (é long fermé) en *i* (i long). Sur 109 mots de la langue normale comportant é, les parlers où ce traitement en *i* a été le plus généralisé n'ont pas fourni plus de 59 % d'*i*. En face, les parlers présentant régulièrement é ont un pourcentage d'*i* allant de 1 à 5 ou de 5 à 15 ou de 16 à 30, etc. (p. 111 et suivantes). L'absence totale d'*i* a à peine pu être constatée. C'est donc bien la fréquence relative du traitement en *i* qui différencie ces parlers, à défaut d'une opposition plus tranchée.

Après avoir procédé à un dosage des éléments qui se retrouvent dans l'ensemble des dialectes, M. S. Imre a abouti à distinguer 31 groupes de parlers qu'il a ensuite rassemblés en 5 aires principales ou plus exactement sous 5 types différents : parlers occidentaux (transdanubiens), septentrionaux (*palóc*), orientaux, méridionaux et enfin parlers hongrois de Roumanie qu'il n'étudie pas dans le détail.

Cette classification s'accommode naturellement des zones intermédiaires dont nous avons parlé ainsi que des enclaves rencontrées ça et là.

Plusieurs traits sont à retenir dans cette description des dialectes hongrois. D'abord, le phonétisme est dans la plupart d'entre eux identique à celui de la langue normale. Font exception les parlers

qui ont développé des diphthongues à partir des voyelles longues, mais ces diphthongues ont été développées dans deux sens opposés selon les parlers : un *o* long s'est ouvert en *u^o* ou fermé en *o^u*, ce qui trahit qu'il y a eu deux tendances indépendantes l'une de l'autre. Ensuite, il est caractéristique que la voyelle finale brève s'est maintenue. En troisième lieu, des réaménagements ont modifié la distribution de la voyelle thématique ; elle s'est ouverte ou fermée selon des règles qui ne sont pas celles de la langue normale. En morphologie, ce qui retient l'attention, c'est que les dialectes ont choisi des solutions différentes de celles adoptées dans la langue normale pour l'expression de la possessivation et, par ailleurs, l'érosion des suffixes casuels a été passablement marquée. Enfin, certains parlers présentent des suffixes casuels qui ne sont pas usités dans la langue normale. Dans l'ensemble, l'observateur qui se trouve en présence d'un texte oral dialectal ne se sent pourtant pas dépayssé. Même s'il ne saisit pas tout, il perd rarement le fil du récit ou de la relation qui s'y exprime. Les parlers hongrois ne sont pas une poussière de petits patois très différenciés ; ils ont un faciès commun qui a une grande ressemblance avec la langue normale telle qu'elle a été édifiée au cours des siècles.

A. SAUVAGEOT.

155. *Finnisch-ugrische Forschungen*. Band XXXVIII. Heft 1-3. Helsinki 1970. 346 p. in-8°. Prix : 4 dollars 70.

Deux importantes contributions figurent dans ce volume très dense.

La première est due à M. Alho Alhoniemi qui s'est fait connaître par de nombreuses et intéressantes études sur le tchérémisse. Elle porte sur la forme de l'objet construit avec les noms verbaux en tchérémisse. Ces « compléments d'objet » se présentent tantôt au nominatif et tantôt à l'accusatif (au singulier seulement). L'auteur a dépouillé de nombreux textes et dressé un inventaire détaillé des emplois qu'il a relevés en distinguant les différents types de constructions où ils figurent. Il n'aboutit qu'à des conclusions prudentes qui dénoncent plutôt des tendances que des règles précises. C'est que toutes sortes de facteurs interviennent pour brouiller les choses : contaminations, décalques du russe, se superposant à des décalques du turk (tchouvache et turk de Kazan), dialectalismes, etc. C'est ainsi qu'il constate que le nominatif apparaît plutôt devant l'infinitif ou le participe, par exemple. Il n'en déduit rien de plus, se contentant de rester sur le plan

strictement synchronique. Les faits qu'il a rassemblés sont pourtant comparables d'une part à ce que nous trouvons en fennique et d'autre part à ce qui se rencontre en hongrois, par exemple, où nous voyons que le nominatif apparaît devant un infinitif dans le cas d'une locution telle que *házlúznézni* « voir le foyer de la maison », locution qui désigne la visite que le jeune prétendant va faire chez les parents de la jeune fille dont il demande la main. Avec le participe présent, nous avons en hongrois des constructions du type *favágó* « bûcheron » (*fa* « bois » + *vágó* « coupant ») qui est de frappe ancienne et se trouve désormais concurrencé par le type *részlvevő* « participant » (*rész* « part », *-t* suffixe d'accusatif, *vevő* « prenant »). Comme en hongrois, en tchèrémissé nous avons affaire à une stratification de constructions d'âges et de conceptions qui diffèrent. Ce dépouillement et ce classement rendront service à tous ceux qui étudient la syntaxe des langues finno-ougriennes.

L'autre article est une véritable dissertation sur la conjugaison du samoyède nénets (ou yourak). Son auteur est M^{me} Irène Németh-Sebestyén à qui nous devons déjà une suite importante d'études sur le samoyède. Cette fois-ci, nous avons affaire à une théorie d'ensemble induite à partir d'un examen serré des textes recueillis par Castrén, il y a 120 ans et de ceux relevés par Lehtisalo il y a plus d'un demi-siècle. Il n'est pratiquement pas fait usage des textes publiés plus récemment par les chercheurs soviétiques d'origine samoyède. La raison semble en être la suivante : ces textes sont transcrits assez grossièrement et semblent avoir été « normalisés » d'après les règles émises dans les essais grammaticaux qui ont vu le jour en Union Soviétique durant ces dernières années. Car nous ne disposons par ailleurs que de la grammaire samoyède de Castrén, éditée après sa mort par A. Schieffner en 1854 par les soins de l'Académie des Sciences de Russie. Les explorateurs finlandais de notre temps : Lehtisalo et Kai Donner ne nous ont pas présenté de grammaire et c'est Aulis J. Joki qui a rédigé un essai de grammaire du kamassique d'après les notes posthumes de K. Donner. Cela veut dire que depuis Castrén, aucune théorie ne nous a été offerte du verbe samoyède.

A partir des documents qu'elle a dépouillés dans le détail et non sans mérite car le déchiffrement des transcriptions de Lehtisalo est particulièrement laborieux, M^{me} I. Németh-Sebestyén est parvenue à cette conclusion qu'il n'y a pour ainsi dire pas de « conjugaison » en nénets. Du moins, nous n'avons pas affaire à un phénomène comparable à ce que nous entendons sous cette appellation dans nos langues européennes modernes. Les faits qu'elle a relevés lui apparaissent sous l'aspect d'un grand nombre de thèmes dérivés qui, affectés, les uns de désinences personnelles, les autres de suffixes de possessivation, assument des fonctions

prédictives. Cela revient à dire qu'il n'y a aucune différence entre les noms et les verbes, si ce n'est celle de la fonction. Encore convient-il de préciser que les mots à allure verbale remplissent constamment les fonctions de noms en jouant le rôle soit de sujet, soit de complément soit encore de qualifiant.

Ce qui l'a frappée, c'est qu'aucune de ces formes de mots ne semble être ce qu'on pourrait appeler un « thème nu », c'est-à-dire un radical dépourvu de tout élargissement. Même quand on a affaire à un monosyllabe, celui-ci, par suite d'altération phonétique, a été réduit à cet état à partir d'une forme dissyllabique plus ancienne car Mme N.-Sebestyén estime qu'elle a affaire dans tous les cas à d'anciens dissyllabes. Quant aux termes plus corpulents et plus particulièrement ceux qui comptent actuellement deux syllabes, elle voit en eux d'anciens trisyllabes, c'est-à-dire des vocables ayant comporté un suffixe. C'est ainsi que le verbe *jile* « il, elle vit », qui correspond au hongrois *él* « id. », ne représenterait pas une forme de thème nu comme c'est le cas du mot hongrois qui est issu d'un ancien **elä* qu'on retrouve dans le radical finnois *elä-* mais bien un ancien **jeleje*, lui-même dérivé d'un plus ancien **jele-*. Dans la notation de Lehtisalo, cela se présente sous la forme des transcriptions *jil'ē*, *jil'l'ie*, etc. que nous avons simplifiées ici.

La question est de savoir si le nénets n'use vraiment en fonction prédictive que de vocables dérivés. Ce n'est pas évident, pour cette raison que des vocables qui ne font pas fonction de verbes présentent le même faciès phonique. Ainsi, le nom du « poisson » a été noté par Lehtisalo en *χāl'l'ε*, *χāl'l'e*, etc. C'est un mot qui répond au finnois *kala* « id. »/hgr. *hal*, etc. Le même Lehtisalo a relevé un verbe *χālłē* « er fischt » terminé par un -ē long. Cette longue est interprétée par Mme N.-Sebestyén (p. 141) comme le résultat d'une réduction d'un suffixe de dérivation en -je qui, fondu avec l'ancienne voyelle finale -a du mot a fini par donner un -ē. Mais comme les formes du substantif nénets sont d'après Lehtisalo en -e ou -ε, l'auteur les explique également comme des dérivés de **kala* + **je*. Or si effectivement la liquide intervocalique a été notée mouillée (et géminée) par Lehtisalo, phénomène de mouillure qui serait imputable à l'action du *j* du suffixe résorbé, en revanche, le même Lehtisalo a noté le verbe *χālłe* « il pêche » avec une géminée non seulement exempte de mouillure mais même « épaisse » dans sa première partie, c'est-à-dire traitée comme telle devant une voyelle postérieure ! Alors nous nous trouvons devant cette contradiction : la forme de 3^e personne du singulier du verbe « pêcher » ne présente aucune mouillure provoquée par l'adjonction ancienne d'un suffixe *-je alors que ce serait le substantif « poisson » qui l'aurait acquise ! En outre, Lehtisalo a noté la finale vocalique de son verbe en -ē long, c'est-à-dire qu'il y a entendu ou perçu un ē

prononcé vers le milieu du palais ! Ce qui n'empêche pas l'auteur d'ajouter que nous avons affaire ici aussi à un « nom verbal en **je* ». Il faudrait s'entendre. Si dans le même type de thème, pour ne pas dire dans le même thème, nous avons tantôt une mouillure et tantôt une vélarisation, il est nécessaire de s'expliquer le pourquoi de cette alternation. Et si, tout simplement, les choses s'expliquaient autrement ? Le passage d'un *-a* à *-e* ou *-ε* n'a rien qui surprenne en fin de mot. Nous le retrouvons en lapon où le mot *kala* du finnois a pour correspondant en lp. de Norvège *guolle*. Les correspondances attestées dans les langues samoyèdes autres que le nénets confirment que l'ancien *-a* final s'est ou amuï ou réduit, ce qui est un développement banal. Dans ces conditions, on peut faire l'économie de cette restitution d'un suffixe en **-je*. Et puis méfions-nous des longues notées par Lehtisalo car elles ne sont probablement que des variantes de phonèmes dont la caractéristique est de ne pas être brefs. L'opposition la plus souvent signalée par M^{me} Tereščenko est voyelle normale/voyelle brève. Rarement elle marque une vraie longue. Dans ces conditions, il n'est plus du tout si évident qu'une forme *jīl'ē* « il vit » soit à interpréter comme la réduction d'un ancien **elā* + **je*. Comme on le voit, il est délicat de fonder son argumentation sur des données phonétiques aussi malaisées à interpréter.

Il est une autre assertion qui surprend. C'est celle qui se lit page 224 : « Les conjugaisons des verbes intransitifs et transitifs ne se distinguent pas essentiellement l'une de l'autre. » Or nous sommes accoutumés à constater que les « verbes » conjugués du nénets présentent deux jeux (en réalité même trois jeux) de désinences personnelles. L'un de ces jeux est identique au paradigme des suffixes de possessivation : *tubka* « hache »/*tubkaw* « ma hache », *tubkar* « ta hache », etc./*madau* « je (le, la) coupe », *madar* « tu (le, la) coupes », etc. L'autre jeu ne sert qu'à exprimer que le prédicat est dans la dépendance d'un sujet de 1^{re} ou 2^e personne (aux trois nombres singulier, duel et pluriel). Ces dernières désinences ne s'ajoutent pas aux troisièmes personnes.

Ces troisièmes personnes ne sont donc affectées d'aucune marque qui puisse se rapporter à une quelconque personne du sujet. Elles se comportent comme des substantifs ordinaires qui admettent uniquement les marques des nombres (duel, pluriel). On a ainsi : *mada* « il, elle coupe », *madaŋza'* « ils, elles coupent (tous les deux, toutes les deux) », *mada'* « ils, elles coupent » en face de *ŋasawa* « homme », *ŋasawaŋza'* « deux hommes », *ŋasawa'* « hommes ». En revanche, les troisièmes personnes possessivées *madada* « il, elle (le, la) coupe », *madadi'* « ils, elles (deux) (le, la) coupent », *madado'* « ils, elles (le, la) coupent » répondent aux formes correspondantes des « substantifs *lambada* « son ski », *lambadi'* « leur ski (à eux

deux) », *lambado'* « leur ski », etc. Indubitablement, il y a même comportement de part et d'autre, ce qui revient à dire que la distinction formelle ne repose, pour ce qui est de la différenciation des verbes et des noms que sur quelques détails ça et là (présence d'un élément *-ŋa-* au duel, etc.). M^{me} N.-Sebestyén le reconnaît mais ne rapporte cette constatation qu'à la seule 3^e personne du singulier : « Dans les formes de la 3^e pers. sg. apparaît d'une part le thème du nom verbal (nu), d'autre part le nom verbal pourvu du suffixe possessif » (p. 224). Mais nous venons de voir que la 3^e personne du singulier n'est pas seule en cause et qu'en outre cette dichotomie du paradigme s'étend aux autres personnes. On a en effet *sawam* « je suis bon », *sawan* « tu es bon » à côté de *madam* « je coupe », *madan* « tu coupes », etc. Dans ces conditions, le parallélisme entre le nom et le verbe est presque complet.

Qu'il n'y ait rien qui rappelle nos modes et nos temps n'a rien non plus qui surprenne. De même la distinction du « passif » et de l'« actif » n'a aucun sens en matière de grammaire samoyède. Mais ces traits, pour si frappants qu'ils soient, sont-ils tellement originaux ? La « conjugaison » turke est-elle bien différente ? Tout cela procède de l'indifférenciation foncière qui existe entre ce que nous appelons les noms et ce que nous appelons les verbes. La raison dernière en est que le samoyède n'a pas su développer de marques grammaticales ou de mots auxiliaires capables d'introduire une distinction entre les mots qui ne peuvent assumer que le rôle de prédicts et ceux qui peuvent également exercer d'autres fonctions. Une indifférenciation analogue existe dans une langue comme l'anglais, par exemple où un mot *ship* peut être à la fois nom et verbe : *my ship* mais *ship your car*, etc. Seulement l'anglais dispose de tout un arsenal de moyens qui permettent de situer les mots par rapport les uns aux autres.

Une étude aussi détaillée n'est pas sans soulever un grand nombre de petits problèmes et il est permis de ne pas être toujours d'accord avec l'auteur. Ainsi, p. 174, dans *ŋajjime'*, l'occlusive glottale finale n'est pas une « substitution » du suffixe de possessivation mais tout simplement la marque de pluriel. Les formes hongroises de géronatif (p. 175) en *-va/-ve* ne remontent pas à un ancien *-pa/-pä* mais sont à rapprocher des formes en **-ma/*-mä* (comme je l'ai exposé dans l'*Édification de la langue hongroise*, pp. 108-111). Les formes de « conditionnel » (p. 189) en *-ŋäe* ne sont-elles pas tout simplement des décalques du russe dont l'élément *bi* a été rendu par *ŋäe*, verbe de présence, d'existence ?

Plus généralement, ce qui gêne dans la lecture de cet exposé, c'est que l'auteur, après avoir jeté à bas les distinctions habituelles imposées à la grammaire samoyède, et qu'elle réprouve, reprend constamment les termes « passif », « conditionnel », « désidératif », etc.

c'est-à-dire tout l'arsenal terminologique de cette bonne vieille grammaire « classique » dont il semble que les linguistes ne puissent pas se séparer puisque nous voyons ces mêmes termes refleurir dans les dissertations des transformationnistes et autres générativistes. Certes, M^{me} N.-Sebestyén a été mue par le louable désir de ne pas introduire de vocables nouveaux pour désigner les réalités samoyèdes telles qu'elles lui sont apparues mais n'était-il pas possible de s'exprimer sans recourir à ces mots vagues tels que « réalité », « irréalité », etc. ?

Plus gênante pour l'architecture de l'exposé est la méthode appliquée à l'investigation des faits samoyèdes. Ils sont étudiés synchroniquement, et il ne pouvait pas en être autrement puisque nous ne disposons en gros que de trois sortes de documents : 1) ceux recueillis par Castrén, publiés en 1854 par un autre que lui, 2) ceux relevés par Lehtisalo plus de 70 ans plus tard, 3) les tout derniers publiés par nos confrères soviétiques, documents laissés ici hors de considération. Dans ces conditions, l'auteur opère sur deux états de langues, l'un observé par Castrén, l'autre par Lehtisalo. Mais sur ces données peu homogènes, M^{me} N.-Sebestyén essaie de restituer un état de choses antérieur à la fois à la situation constatée par Castrén comme, à plus forte raison à celle trouvée par Lehtisalo. Comme cette restitution est proposée en même temps que l'analyse synchronique des faits sur lesquels elle doit être fondée, on a affaire à une démonstration diachronique imbriquée dans une analyse synchronique. Ce mélange perpétuel de la synchronie et de la diachronie complique l'exposé au point d'en rendre par moments la lecture difficile. Mais il y a plus, ce mélange procède d'une erreur. Linguistique synchronique et linguistique diachronique (la linguistique historique est hors de cause ici) ne sauraient être confondues. Il aurait mieux valu séparer la démonstration en deux parties : une analyse purement synchronique et une tentative de restitution des formes anciennes, tentative qui exige de faire intervenir la comparaison avec les autres langues samoyèdes, ce que M^{me} N.-Sebestyén fait d'ailleurs à plusieurs reprises. Mais ne jetons pas la pierre à l'auteur car son comportement a été celui d'un très grand nombre de linguistes qui, ayant été élevés dans le culte, et aussi la pratique, du comparatisme ou de la linguistique historique, ne peuvent pas se départir de leurs habitudes et ne se résignent pas à admettre que la méthode synchronique n'est qu'une méthode, de même que la grammaire comparée n'est de son côté qu'une méthode et que la linguistique historique est une troisième méthode d'investigation. A quoi on pourrait ajouter aussi la linguiste géographique, sans parler des dernières expériences structuralistes, ou qui se disent telles.

Ce défaut méthodologique a alourdi l'exposé. En outre une lacune

surprend. Il n'est fait aucune allusion au 3^e type de « conjugaison », celle que les linguistes soviétiques dénomment « réfléchie (Prokofev) ou « subjective-intransitive » (N. Tereščenko). Cette « conjugaison » avait été reconnue déjà par Castrén qui l'avait appelée « réfléchie » et avait constaté qu'elle ne se rencontrait qu'en nénets, en nganassan (tavgui) et énets (iénisséen). Tout est présenté comme si nous n'avions affaire qu'à un seul paradigme (exception faite de la 3^e personne du singulier !). Ceci est d'autant plus regrettable que cette troisième forme de conjugaison pose bien des problèmes du point de vue comparatif.

Comme M^{me} N.-Sebestyén nous montre, d'une manière incontestable (p. 159), qu'un verbe présentant la désinence -β' de 1^{re} pers. sg. peut aussi bien être construit avec un complément d'objet qu'avec un complément circonstanciel de lieu : *l'ónnáþ qammáþ* « j'ai mangé mon renard » / *jažan' Dæþþíþ* « je suis arrivé à une rivière », désinence consignée par les linguistes soviétiques comme celle du verbe réfléchi, il aurait été intéressant de faire également état de l'ensemble du paradigme dit réfléchi. Car l'explication qui consiste à ramener cette désinence de la seule 1^{re} personne du singulier à des suffixes de possessivation n'est guère convaincante, surtout si l'on considère que le prétendu complément d'objet *l'ónnáþ* « mon renard » est en réalité au nominatif possessivé. Et puis, ne constatons-nous pas qu'en hongrois, les verbes « manger » et « boire » (*eszik, iszik*), en dépit de leur conjugaison « réfléchie » (en -ik), admettent bel et bien des compléments d'objet : *kenyeret eszik* « il mange du pain », *bort iszik* « il boit du vin » (mais *esik* « il tombe », *alszik* « il dort », etc.). Ici, nous sommes restés sur notre faim. Nous aurions aimé voir poser dans toute son ampleur le problème de l'emploi de deux types, voire même trois types de conjugaison en nénets. C'est une question ouverte en ce sens que ni les spécialistes soviétiques du samoyède ni les chercheurs occidentaux qui ont étudié cette langue ne sont parvenus à donner une définition claire de ce qui se passe dans la réalité. D'une étude à l'autre, l'interprétation varie. Il est d'autant plus regrettable que M^{me} N.-Sebestyén ne nous ait pas éclairés sur ce qu'elle en pense après avoir pénétré si avant dans l'étude des textes eux-mêmes. Mais il n'empêche que son exposé demande à être lu et relu et exploité comme il se doit.

M. Julius Mägiste apporte une contribution à l'étude des allures du verbe en finno-ougrien. Par « allure » nous rendons le terme allemand *Aktionsart* par lequel il y a 50 ans encore les linguistes allemands traduisaient le mot « aspect » verbal (le *vid* du russe !). Depuis lors, ils ont peu à peu établi une distinction entre *Aspekt* et *Aktionsart*, ce dernier vocable tendant à désigner les nuances fréquentatives, intensives, inchoatives, etc. du verbe. S'emparant

de cette distinction, M. J. Mägiste examine les verbes jumelés du tchérémisse et les infinitifs construits en finnois avec des verbes expressifs, etc. Il n'a pas de peine à montrer que ces faits se retrouvent un peu partout dans le domaine finno-ougrien mais ce ne sont là que des phénomènes d'une grande banalité qui apparaissent dans bien d'autres langues encore de telle sorte qu'ils ne sont nullement caractéristiques d'un seul type de langues. Tous ceux qui s'intéressent à cette question feront bien de se reporter à cet exposé où des exemples sûrs, bien choisis et bien analysés, pourront utilement illustrer le phénomène dans sa généralité.

M. Erkki Itkonen présente de son côté des remarques sur le vocalisme de la 1^{re} syllabe du mot dans les emprunts tchouvaches de quelques langues finno-ougriennes. Son propos est de restituer le timbre de la voyelle de 1^{re} syllabe dans les mots tchouvaches qui ont été empruntés surtout par les langues permianes, plus particulièrement par le votiak, la seule qui ait été constamment exposée à l'action du turk. A cet effet, il part des voyelles trouvées en cette position en votiak et éventuellement en zyriène et il en induit ce qu'a pu être la voyelle tchouvache au moment où s'est produit l'emprunt. Soit le cas du votiak *śil* « vent de tempête », il provient d'un tchouvache *śil* qui est lui-même le reflet d'un plus ancien *jel* (*osmanli yel* « vent »). Mais l'auteur, ayant constaté qu'il existe également, bien que plus rare, une forme *śel* du même vocable en votiak en induit que le passage de turk ancien *e* à *i* a pu se produire en tchouvache après l'admission du mot en votiak et que dans ce dernier idiome, il aurait subi indépendamment un changement d'*e* en *i*. Rien en effet ne semble s'opposer à cette induction mais pourtant elle reste conjecturale tant qu'on n'a pas fait intervenir dans le raisonnement le terme hongrois *szél* « vent » qui est manifestement un emprunt ancien au tchouvache. Or ce mot, dont le thème est *szele-* a un *e* ouvert en 1^{re} (et aussi en 2^e syllabe), ce qui veut dire que l'original tchouvache comportait, au moment de l'emprunt un *-e-* et non un *i* comme aujourd'hui. Il devient donc probable que la restitution proposée par Erkki Itkonen soit juste dans ce cas particulier. Comme on le voit, l'auteur travaille avec une extraordinaire minutie pour serrer d'autant près que possible l'hypothèse à laquelle le conduit dans chaque cas son raisonnement inductif. On sait que c'est grâce à cette procédure qu'il est parvenu à formuler un ensemble d'hypothèses concernant le vocalisme initial des langues finno-ougriennes. Certes, ces restitutions ont été abondamment contestées par plus d'un théoricien et il arrive en effet qu'on ne puisse pas être d'accord avec l'auteur dans plus d'un cas. C'est ainsi qu'en s'appuyant sur les restitutions qu'il propose, M. Erkki Itkonen, faisant état des mots hongrois d'emprunt tchouvache du type *tilő* « teilleuse à chanvre », *tinő* « bouillon d'un

an», estime devoir restituer un ancien *e* dans un passé hongrois qu'il ne définit pas. Cette restitution cadrerait bien avec les hypothèses qu'il a formulées précédemment mais la question est de savoir si elles s'imposent du point de vue hongrois. Que l'*i* des mots de vocalisme sombre soit en hongrois le reflet d'un ancien *i*, rien n'est moins facile à admettre mais de là à le faire précéder d'un plus ancien *e*, il y a un pas qu'il ne faut pas franchir à la légère. C'est que l'*i* hongrois des mots sombres reflète notamment un *i* turk caractérisé, comme dans *szirt* « roche, rocher » (en moyen turk on a *sirl* « chaîne de montagnes, crête, etc. ») sans parler des mots tels que *dió* « noix », *ír* « écrire », *író* « babeurre ». Ces mots ne peuvent pas tous remonter à des originaux comportant un *e* alors qu'ils sont bel et bien attestés avec *i* en turk ancien. Parfois même, ils s'opposent à des mots turks en *a* (osmanli *yaz-* « écrire »). Il est vrai qu'inversement, on trouve *a* en hongrois alors qu'on a affaire à un *i* du turk (*gyalom* « filet, seine »). Ces représentations contradictoires posent de nombreux problèmes qui sont loin d'être élucidés.

Ce qui surprend chez un chercheur aussi méticuleux, c'est qu'à aucun moment il n'a l'air de supposer que le tchouvache n'a pas été une langue homogène et que certaines discordances peuvent s'expliquer par des différences dialectales à l'intérieur même de cette langue. C'est à quoi ont songé les linguistes hongrois qui ont constaté qu'un mot hongrois *ir* « écrire » (turk *jaz-*) ne pouvait pas provenir d'une même forme de langue que, par exemple, *szél* « vent » où le prototype tchouvache porte **s-* à la place du turk *j-* (osmanli *yel* « vent », tchouvache *śil*).

Aux yeux de plus d'un lecteur, un pareil exposé paraîtra sans doute passablement démodé, avec cette rigueur du détail qui sent son école néogrammairienne d'une lieue. Mais ces lecteurs auront tort car c'est au prix de tels efforts qu'on peut se représenter comment le phonétisme d'une langue se transforme au cours du temps. Or ceci est capital car c'est le changement phonétique, dû au caractère aléatoire de la phonation, qui remet perpétuellement en cause la structure des langues. Songeons au chinois où l'écriture a subsisté en gros dans ses traits essentiels alors que la structure phonique de la langue s'est totalement transformée. Si fastidieux et si ingrats que soient des travaux de ce genre, il est impossible de s'en passer, à moins de renoncer tout simplement à retracer l'histoire des langues. Certains structuralistes en feraient probablement leur deuil, en quoi ils seraient victimes d'une grande illusion. Nous ne comprendrons réellement ce qu'est le langage que lorsque nous aurons perçu à la fois comment il fonctionne et comment il change.

M^{me} Raija Bartens examine quelques suffixes qui, en mordve,

expriment le temps. Il ne saurait être question d'en rendre compte ici car cela entraînerait une discussion qui n'intéresserait que les seuls spécialistes, d'autant plus que certains passages de cet exposé apportent des renseignements qui pourraient remettre en cause l'interprétation de certains suffixes casuels, notamment le suffixe en *-la/-lä* du finno-ougrien commun qui a servi de premier élément dans la composition des suffixes de plusieurs cas spatiaux du fennique et probablement aussi de l'*-l* des adverbes hongrois du type *alul* « en bas », *felül* « en dessus », *hátul* « en arrière, par derrière », etc.

Le volume est complété par des comptes rendus et, hélas, aussi par quatre nécrologues.

A. SAUVAGEOT.

156. *Ural-Altaische Jahrbücher*. Band 42. Heft 1-4. Otto Harrassowitz. Wiesbaden 1970. 323 p. in-8°.

Ce très beau périodique commence son tome 1970 par une étude de V. Kiparsky sur les premiers contacts entre les Fenniques et les Slaves. Le problème est de savoir quand et où ils se sont rencontrés pour la première fois. La thèse soutenue par notre confrère finlandais est que ces contacts n'ont commencé tout au plus que vers le VI^e siècle de notre ère, dans une région située aux alentours de l'actuelle ville de Smolensk et du lac Ilmen dont le nom est typiquement finnois.

Son argumentation est la suivante : les Finno-ougriens ont eu leur habitat primitif dans une région comprise entre l'Ob en Sibérie et la Petchora en Russie d'Europe, à une époque où les conditions climatiques n'étaient pas aussi rudes que nous les connaissons. Naturellement, il fonde cette hypothèse sur la fameuse méthode qui consiste à comparer les noms d'arbres, de plantes, d'animaux terrestres et aquatiques. L'un de ces témoignages est fourni par le nom du pin pignon sibérien (*pinus cembra*) qui aurait été désigné en ouralien commun par un mot restitué en **sekse*. Ce mot existe également en votiak (*susipu*) avec une autre acception : « genévrier ». Comme des correspondants samoyèdes sont largement attestés (nénets *lijdž'*, etc.) et qu'on en retrouve d'autre part les équivalents tant en vogoul qu'en ostiak, il semble en effet que cette équation soit très suggestive. Seulement, le même nom d'arbre se retrouve en tongous (*takli-kan*) et en turk (moyen-turk *tıl*, yakoute *tıl*, etc.). L'éminent turkologue qu'est M. Räsänen fait venir les mots turks du vogoul ou de l'ostiak et il explique de

même le mot tongous. En effet, le *t* des formes samoyèdes est le correspondant régulier de l'*s* non-mouillé ancien et les formes attestées tant en turk qu'en tongous ont tout l'air de provenir d'une langue où l'*s* en question est passé à *t*, ce qui est également le cas pour le vogoul (et une partie de l'ostiak). Mais alors la situation est la suivante : le mot qui remonterait à un ancien **sekse* ne figure en réalité qu'en permien. Sans doute les Permiens sont-ils (surtout les Zyriènes) plus ou moins demeurés dans l'habitat ancien où la flore est la même mais on conviendra que l'aire proprement finno-ougrienne où est attesté le mot est relativement étriquée. En réalité toute la démonstration est basée sur le traitement en *l* de l'ancien *s* non-mouillé dans une partie du domaine ostiak (*lijəl*), et à la fois en *j* et en *l* dans un autre dialecte (*jiyəl*). Car si nous n'avions rencontré partout qu'un *t*, il est évident que l'équation serait encore plus conjecturale.

Une autre « preuve » de l'existence des Ouraliens dans la région de l'Oural est alléguée généralement : la présence d'un terme ouralien ayant désigné un métal (finnois *vaski* « cuivre », hgr. *vas* « fer », nénets *ješa*, selkoup *kēzi*, *kwēzi*, etc.). Mais ce mot pose des problèmes. En effet, en samoyède nénets il présente un *j*- à l'initiale, sauf dans une partie de l'aire dialectale où des formes du type *pieššə* ont été relevées par Lehtisalo alors que Castrén les avaient notées en *wešeä*. Ces formes nénets font penser au nom du cuivre ou du laiton rencontré dans un certain nombre de langues turques de Sibérie : *jez*, *jäz*, *jiz* dont on sait qu'il est passé en votiak, en samoyède kamassique (à côté de *bazu*, *bäzzə* « fer ») et qui se retrouve aussi en mongol. Ce fait a été signalé par plusieurs auteurs et mérite d'attirer l'attention car nous savons que certains Turks de Sibérie ont développé de bonne heure une métallurgie dont les produits ont été passablement répandus. Nous avons peut-être affaire à l'un de ces mots « vagabonds » qui passent d'une langue à l'autre parce qu'ils désignent tel produit dont il est fait commerce plus ou moins activement. Que ces termes se situent plus ou moins près de l'Oural ne permet pas de supposer que ce sont les Ouraliens qui ont découvert les minéraux ouraliens dont beaucoup se trouvaient à l'état natif. Par contre, M. Kiparsky en revient à l'enseignement traditionnel en ce qui concerne l'étymologie du nom du « miel » dont notre regretté Robert Gauthiot a traité si magistralement. Seulement, ce mot (finnois *mete-*, hongrois *méz*) n'est pas attesté en samoyède, ce qui laisse supposer que les Finno-ougriens n'ont fait la connaissance du miel qu'après avoir quitté la communauté ouralienne pour franchir l'Oural et s'installer dans des forêts riches d'abeilles, en contact avec des Indo-européens qui pratiquaient déjà l'exploitation de l'abeille sauvage, comme le faisaient encore naguère les Tchérémisses, par exemple. Or on sait que le miel a

joué un grand rôle dans certaines civilisations et qu'il a dû être un produit recherché dans les échanges commerciaux. Ce ne sont donc pas des Ouraliens qui ont habité en deçà de l'Oural mais bien des Finno-ougriens. Ce qui le confirme, c'est que le vogoul et l'ostiak, pourtant parlés encore il y a moins de deux siècles sur le versant ouest de l'Oural ne connaissent pas ce nom du miel. Ou bien ils ne le connaissent plus pour n'avoir plus participé à cette civilisation du miel. Le lapon n'en a pas non plus de trace car, à sa latitude, il n'y a pas d'abeilles sauvages. Il n'y en aurait pas eu non plus en Sibérie, même à une latitude plus basse et, d'autre part, il ne s'agit même pas de savoir si les abeilles sauvages ont été connues des Ouraliens mais bien de se demander pourquoi c'est un mot d'origine indo-européenne qui a désigné le miel et un autre (hgr. *méh*, finnois *mehiläinen* « mouche à miel ») qui a désigné l'abeille. C'est parce que le produit ainsi que l'insecte ont été désignés par ces mots dans les relations commerciales entretenues par les Finno-ougriens et leurs voisins Indo-européens. La forme même de ces deux mots fait remonter ces transactions à une haute antiquité.

L'auteur en vient ensuite aux relations des Slaves et des Finno-ougriens. En gros, voici sa conception : les Slaves seraient venus en contact avec des tribus finno-ougriennes dans les premiers siècles de notre ère au cours de leur grande migration, d'abord dirigée vers le nord-est et plus tard vers l'est. A cette époque, les tribus finno-ougriennes concernées par cette poussée slave auraient été celles qui ont donné souche aux Mordves, aux Tcherémisses et aux Fenniques. Mais entre les Fenniques déjà installés sur la Baltique et dans la région des lacs Onega et Ladoga et les Finno-ougriens demeurés sur la Volga, il aurait existé des tribus intermédiaires, totalement disparues par assimilation, les Merja et les Muromia. Ces tribus fennō-volgaïques auraient été en contact avec les ancêtres des Baltes qui se seraient éssaimés jusque vers Moscou. C'est l'état de choses qui aurait existé encore au IV^e siècle. Quant aux Fenniques proprement dits, ils n'auraient connu d'abord les Slaves que par l'intermédiaire des Germains auxquels ils ont emprunté la dénomination **wenäl*, très répandue dans le monde celtique où elle s'est appliquée à plusieurs tribus (Venètes, etc.). Les Germains auraient utilisé ce nom pour désigner les Slaves du nord et de l'ouest. Ce n'est pas avant le VI^e siècle que les Fenniques seraient entrés en relations directes avec les ancêtres des Russes. Ainsi, Kiparsky fait justice de toutes les hypothèses fantaisistes qui ont couru ces dernières années, surtout parmi les ethnographes et, les archéologues. A les en croire, les Finno-ougriens se seraient avancés jusqu'à l'Oder à une époque très reculée. Rien de tout cela ne tient debout.

Dans le détail, on ne sera pas toujours d'accord avec l'auteur. P. 2, la dénomination *Hungari* appliquée aux Magyars aurait pour origine une sorte de confusion du terme désignant en latin médiéval les Huns (*Hunni*) et le mot allemand *Hüne* « géant (malfaisant) » mais le terme allemand en question n'est lui-même qu'un emprunt. C'est le reflet haut-allemand du mot *Hun* ! P. 4, il est imprudent d'argumenter avec le mot tchèrémissé *pört* « maison, izba » pour prouver que les Tchèrémisses ont été les voisins des anciens Baltes car le mot a toutes chances d'être un emprunt russe. Et même serait-il venu du balte que cela ne prouverait rien. A la nouvelle station du métro direct de la rue Auber à Paris, on a dressé des « igloos » et certains constructeurs offrent de vendre au public des « bungalows ». La présence de ces deux vocables ne signifie pas que les Français sont en contact direct avec l'Inde ou avec les Eskimos ! Un mot de civilisation peut parfaitement se répandre dans une aire très vaste sans qu'il y ait eu nécessairement des contacts directs. Faisant allusion (p. 6) à la suggestion de W. Veenker selon laquelle l'*akanie* du moscovite serait dû à l'action d'un substrat mordve mokša, M. Kiparsky a l'air d'admettre cette conjecture. Or il n'est nul besoin d'un substrat pour que, dans une langue où l'accent d'intensité est aussi fort qu'en russe, les voyelles inaccentuées subissent des réductions plus ou moins sensibles. Un phénomène analogue est précisément en cours dans le français de la région parisienne. Les *o* et *ö* des syllabes préaccentuées sont en passe de se ramener à un *ə* plus ou moins incolore. Et pourtant, le français passe pour ignorer l'accent de mot. L'*akanie* (avec les autres phénomènes connexes) résulte d'une évolution banale qui n'a pas besoin d'être expliquée par l'action d'un substrat éventuel car nous ne savons pas si la prononciation mokša n'est pas elle-même due à l'action du russe, qui a si profondément pénétré le mordve tout entier.

Notre éminent confrère de Hambourg, Gyula Décsy, dont on sait le goût pour le renouvellement, s'est intéressé à la détermination de ce qui s'est appelé en linguistique américaine *Universals of Language*, c'est-à-dire, en un langage un peu moins hyperbolique, les « constantes » linguistiques. Désireux d'apporter sa contribution à cette recherche, il nous offre 10 hypothèses de travail à partir de l'étude des langues finno-ougriennes.

Pour formuler la première, il nous fait savoir qu'il distingue deux sortes de phonèmes : principaux et marginaux. Cette distinction est toute statistique puisque sont d'après lui réputés marginaux les phonèmes dont la fréquence est au-dessous de 2 %. Ceci posé il érige en règle que le nombre des phonèmes « principaux » est limité en toutes langues. Mais par phonèmes marginaux, nous apprenons qu'il entend les voyelles longues, les consonnes géminées

et les diphthongues. Sur ces données, il a découvert que le nombre des phonèmes principaux ne descend jamais au-dessous d'un total de 16 dans les langues finno-ougriennes. D'autre part, ce nombre ne dépasse pas 22 (hongrois). Ainsi, dans cette dernière langue, il relève parmi les phonèmes principaux 6 voyelles et 16 consonnes (ce qui lui fournit le total de 22 mentionné ci-devant), à quoi s'ajoutent 6 voyelles et 34 consonnes du contingent « marginal », ce qui fait un ensemble de 62 phonèmes en tout ! Comme la table présentée p. 10 ne contient pas d'autres indications, nous ignorons quels sont les phonèmes hongrois (et aussi ceux des autres langues) distingués comme « principaux ». Étant donné que les voyelles hongroises, classées d'après leur seul timbre, se répartissent en brèves et en longues, on se demande comment l'auteur a fait pour en extraire 6 « principales ». Il n'a pu opérer que par la statistique de fréquence mais il ne nous fournit aucun renseignement sur la façon dont il a pu procéder exactement. On ne peut se défendre de voir dans tout cela un classement arbitraire et c'est mal commencer que de partir de données aussi discutables.

La 2^e hypothèse porte sur le phénomène d'homophonie. Celle-ci serait en proportion inverse du nombre des phonèmes principaux et de la longueur des phrases, mots et morphèmes et en proportion directe avec les restrictions limitant l'emploi des phonèmes.

Cette deuxième « hypothèse » a toute chance d'être vérifiée par les faits mais la question est ici de savoir si cette « constante » ne s'applique pas en général à tout fait sémiologique. Un code composé de signes peu nombreux est susceptible de produire des homonymes et, pour y remédier, on est forcé de multiplier les combinaisons des signes reconnus dans ce code. Si, comme c'est le cas dans toute langue, il y a des restrictions à l'emploi de certaines combinaisons, l'homonymie est inévitable.

Par contre, nous ne serons pas d'accord avec les interprétations proposées de certains cas d'homophonie. Ainsi, selon Gyula Décsy, il y aurait homophonie entre le hongrois *halalmások* « ils sont puissants » et *hat alma sok* « six pommes (c'est) beaucoup ». D'abord *sok* « beaucoup » n'a pas la même prononciation que *-sok*, dernière syllabe de *halalmások* (pluriel de *halalmás* « puissant »). Ensuite, il porte l'accent, ce que ne saurait faire la terminaison *-sok*, enfin, le groupe *hat alma* « six pommes » (*hat* « six », *alma* « pomme ») est séparé de *sok* par une césure de telle sorte qu'à l'oreille nul ne peut s'y tromper. Il en est de même des autres cas présentés de telle sorte qu'il faut aller chercher la véritable homophonie ailleurs (le regretté Aarni Penttilä a laissé un substantiel petit article sur l'homophonie en finnois dans *Magyar Nyelv*, 1970 ; pp. 129-135). Nous ne serons pas non plus d'accord pour voir de la « redondance » dans les différenciations obtenues par l'intervention d'un seul

élément distinctif (finnois *sata* « cent » / *salo* « récolte », *tamma* « jument » / *tammi* « chêne », etc.).

D'autres assertions ne sont pas moins surprenantes. L'hypothèse n° 6 (p. 14) suppose qu'en toute langue possédant un *ä*, l'*a* est prononcé en arrière, donc vélarisé plus ou moins. Or il est de fait que l'*a* long du hongrois est un *a* qui se prononce en avant. Il sert lui aussi à différencier des formes : *vár* « forteresse » (et aussi « il, elle attend ») / *var* « croûte, escarre », *mar* « mordre, corroder » / *már* « déjà », etc. Mais le turk osmanli prononce son *a* devant la bouche (*var* « il y a ») et il en est de même du yakoute. Enfin en français même, nous distinguons *père*, *paire* de *par*, *part*, etc. avec d'une part un *e* ouvert (ou *ä*) et d'autres par un *a* prononcé sur le devant de la bouche et qui devient, chez certains Parisiens presque un *ä*. Ce n'est pas tout, les faits finnois dont il est fait état sont encore plus complexes puisque l'*ä* ne s'oppose pas uniquement à l'*a* mais aussi à l'*e*, ce qui entraîne dans certaines régions (Tampere, par exemple) une ouverture très accentuée de l'*ä*, au point que les oreilles françaises le confondent avec notre *a* antérieur ! Dans ces conditions, la règle proposée n'est pas suffisamment fondée. Ajoutons qu'en suédois, où il existe un *ä* (sauf en stockholmien où il a tendance à se prononcer en *e* fermé !), on trouve à la fois un *a* très en arrière et un *a* prononcé en avant. Il est donc certain que l'hypothèse n° 6 est irrecevable.

La n° 9 n'est pas moins aventureuse. Elle dit que l'abondance des formes grammaticales serait en proportion inverse du nombre d'expressions idiomatiques. Mais que faut-il entendre par expression « idiomatique » ? S'il s'agit de tournures stéréotypées du genre de ce qu'on appelle vulgairement des gallicismes, des allémanismes, des anglicismes, etc., la proposition en question est invérifiable. Quant à l'hypothèse suivante, elle n'a aucun sens. L'abrévagement des mots trop longs seraient d'après elle, observé dans notre époque de civilisation « moderne » et « technique ». Mais les exemples cités à l'appui sont d'allure argotique ou très familière et à ce titre ne veulent rien dire car on en trouverait autant dans le passé de nos différentes langues.

Une dernière observation, on est choqué de lire que les phonèmes « marginaux » seraient parfois « difficiles à faire entrer dans le schéma et à interpréter phonologiquement (ils sont extra-structuraux) ». Comment un phonème peut-il être « extra-structural » ? Est-ce encore un phonème ?

Heureusement, M. Gyula Décsy nous livre aussitôt après ses réflexions sur le rôle du verbe d'existence dans les syntagmes prédictifs en finno-ougrien. On sait que ce problème avait été évoqué déjà par le regretté Robert Gauthiot et les constatations qu'il avait faites sont toujours valables ainsi que le confirme

l'exposé de notre confrère de Hambourg. Nous n'aurons que peu de remarques à ajouter à ce qu'il dit. D'abord pour nous étonner de retrouver l'exemple toujours cité du hongrois *ő ember* « il est un homme ». Cet exemple est mal choisi car il est emphatique. Il veut dire « Lui, il est un homme (un être humain) ». L'expression courante est tout simplement *ember*, prononcé isolément avec une modulation descendante. Sans doute, l'auteur affirme (p. 30) qu'en hongrois « la 3^e personne du sujet doit toujours être indiquée » et il récidive en donnant comme exemples *ő ember* et *Péter ember* « Pierre est un homme » qui sent son factice d'une lieue. Mais j'ai montré (Esquisse de la langue hongroise, pp. 104 et suivantes) que tout nom hongrois, émis isolément sur une modulation conclusive, suppose une dépendance subjectale extra-syntaxique de 3^e personne : *Tanár* « Il est professeur », *Szóke* « Elle est blonde », *Emberek* « Ce sont des hommes (des êtres humains) », *Kalonák* « Ils sont des soldats », etc. P. 27, nous lisons que le morphème zéro des phrases nominales est indiqué (en place et rôle de « copule ») par une césure. C'est juste mais seulement, en ce qui concerne le hongrois, quand le terme sujet précède le terme prédicat : *A gyermek/beleg* « Son enfant est malade » mais il n'en est pas de même quand le prédicat précède au contraire le sujet : *Beleg a gyermek* « Il est malade son enfant ». Ici, il n'y a plus de césure et en réalité c'est l'article défini qui évoque la fonction prédicative. Encore ne faut-il pas trop généraliser puisque l'article indéfini ne peut jouer ce rôle-là. C'est ce que j'avais également signalé dans l'Esquisse de la langue hongroise. Il en résulte que le hongrois réalise sa phrase nominale au moyen de deux procédés totalement différents ! Cette fois encore, la réalité des faits est plus complexe que ne le suggèrent les tables des paradigmes.

On est perplexe devant les propos réunis par M. István S. Bátori sous le titre « A propos des emplois impropre des formes de l'impératif en hongrois ». D'une part nous avons droit à un exposé passablement détaillé des différents emplois où figure la forme impérative du verbe. Ces constructions sont de deux sortes : celles où l'impératif exprime l'ordre, le commandement et aussi toute contrainte comparable à un ordre ou à un commandement, ce qui n'a rien que de très banal, et celles où l'impératif a été utilisé en fonction d'une sorte de subjonctif. Ce sont des faits très connus, bien analysés et qui ont été présentés un grand nombre de fois dans de nombreux ouvrages. D'autre part, l'auteur fait intervenir la grammaire générative, transformationnelle mais finalement, cette intervention se limite à produire en note (au bas de la page 44) un schéma en forme d'arborescence, du type lui aussi banal, qui ne nous apprend rien. Cet effort pour mettre à la mode un chapitre de la sémantique syntaxique du hongrois détonne quelque peu dans un périodique aussi soigné et aussi soucieux de publier de l'inédit.

M^{me} Marguerite Palló examine à nouveau le cas du mot hongrois *harang* « cloche » dans lequel la plupart des étymologistes hongrois ont voulu voir un emprunt turk. Il s'agirait d'une forme « bulgare » (dont le reflet serait l'actuel mot tchouvache *zuran* « chaudron »). Personnellement, j'ai longtemps opiné pour une autre étymologie se rapportant plutôt au mongol *zaraŋa* « cymbale d'airain ». Mais ni la première ni la seconde de ces étymologies ne sont soutenables de telle sorte qu'il faut trouver une solution plus satisfaisante. L'auteur, turkologue estimée, en revient à une étymologie turke mais elle suppose cette fois qu'on aurait affaire à un mot dérivé d'une onomatopée turke qui pourrait remonter à un terme du type **kongar*. La métathèse se serait produite en hongrois. Évidemment, c'est là une explication construite sur mesure mais le malheur est qu'elle n'éclaircit rien car nous ne savons pas quand ni comment ce terme s'est introduit en hongrois. Et, puisque nous voilà débarrassés des étymologies proposées, ne pouvons-nous pas penser que ce vocable est peut-être tout simplement de fabrication entièrement hongroise ? Nous avons déjà d'autre part *hang* « bruit, son, voix » qui a tout l'air d'une onomatopée. A partir du moment où l'on fait entrer en ligne de compte le caractère « expressif » d'un mot, il est loisible de supposer qu'il s'est créé au sein même de la langue ou bien qu'il y a subi des déformations qui l'ont rendu méconnaissable. L'étude de M^{me} M. Palló ne nous apporte donc qu'une hypothèse de plus, toute aussi conjecturale que les précédentes.

Signalons la « formule générative » que présentent Valdis J. Zeps et Leslie F. Bailey pour définir les règles de construction du partitif en finnois. Elle consiste à distinguer les différentes répartitions des suffixes de partitif (*-a/-ä* d'une part et *-ta/-tä* d'autre part), ce qui aboutit à opérer avec 86 exemples types alors que Setälä s'était contenté de 54 et que dans mon enseignement à l'École des Langues Orientales, je me suis borné à opérer avec 28. Il n'était vraiment pas besoin de se mettre à deux pour déboucher sur cet éparpillement estimé nécessaire par les auteurs afin d'illustrer leur schéma trop simpliste. Cet exposé très superficiel ne nous apprend rien sur le partitif finnois et nous mettons au défi quiconque de s'en servir pour apprendre vraiment à construire correctement un partitif dans tous les cas. D'autant plus que tous les styles ont été mélangés. Ainsi le partitif singulier *kunniala* (de *kunnia* « honneur ») n'est pas de même langue que *kunniaa*.

De Ninel' Z. Gadzieva, signalons une étude sur la phrase complexe en turk. On sait que le principe de toute syntaxe turke est que l'élément déterminant précède l'élément déterminé, le mot qui supporte le prédicat fermant la phrase après avoir accumulé sur lui toutes les déterminations. Elle cite, entre autres exemples une phrase telle que : *ayılına d'edip, attıŋ tütü; attıŋ ärin alıp, adın*

ayidip, üyge kirdi « étant allé jusqu'au village, étant descendu de cheval, ayant enlevé la selle du cheval, ayant lâché le cheval, il entra dans la maison ». Nous avons rendu les formes des déverbatifs en *-p* de cette phrase cirote par des gérondis français parce que ce sont des noms verbaux dérivés en *-p* qui se construisent avec d'autres noms. Le *-p* se comporte ici tout simplement comme une désinence casuelle ou, plus exactement, le nom antéposé à cette forme en *-p* se trouve former avec le verbe qui en est affecté une sorte de syntagme « construit ». Dans l'exemple qui nous occupe, les actions supportées par les mots en *-p* ont pour sujet le même personnage que celui qui est sujet de la forme verbale figurant en fin de phrase : *kirdi* « il entra ». L'auteur fait valoir avec raison que ces séquences qui déterminent le prédicat situé en fin de phrase sont autant de déterminations qui le concernent. Du point de vue sémantique, ces constructions jouent un rôle analogue à celui de nos propositions relatives ou de nos quasi-propositions. Mais, ce qu'omet de dire l'auteur, c'est qu'elles sont articulées par le débit. En effet, la modulation portée sur la dernière syllabe de chaque terme en *-p* demeure suspensive et, en outre, une césure intervient aussitôt après, ce qui est reflété dans la graphie par une virgule. Ce que l'auteur relève avec raison, c'est que ces déterminations ne peuvent être supportées que par des noms, adjectifs ou substantifs. L'adjectif détermine toutefois uniquement un nom. Un verbe conjugué ne saurait de son côté précéder un autre verbe. Pour construire un verbe avec un verbe, il faut le transformer d'abord en substantif, au moins en substantif déverbatif jouant un rôle équivalent à celui de notre « gérondit ». C'est un ordre des termes très rigoureux, très contraignant et il est extraordinaire que cet ordre ait pu subsister presque intact jusqu'à nos jours. C'est seulement dans les langues turques de civilisation soumises à une action profonde de langues telles que le persan et l'arabe que des « conjonctions » ont fait leur apparition et les inversions dans l'ordre des mots ne se multiplient en *turk osmanli* que depuis peu de temps ainsi que l'a signalé notre ami Louis Bazin.

Aux altaïstes comme aux spécialistes de japonais, nous signalerons l'exposé de M. Roy Andrew Miller « The Old Japanese Reflexes of Proto-Altaic » au sujet duquel, du point de vue altaïque, il y aurait lieu de formuler plus d'une observation.

Parmi les communications « mineures » (*kleinere Mitteilungen*), il faut retenir celle de Gyula Décsy au sujet de la « chronologie de la différenciation des langues fenniques ». Il s'agit d'une brève réponse à une critique formulée par Mikko Korhonen (*Finnisch-ugrische Forschungen* XXXVI, p. 311) où il lui était reproché d'avoir fixé aux alentours du début du *ve* siècle le moment où se serait effectuée la dislocation du fennique tardif, qui aurait alors

éclaté en dialectes suffisamment distincts pour donner des langues nouvelles (finnois, este, vepse, etc.). C'est un point d'histoire important car il commande toute la chronologie du fennique. Malheureusement, il n'est pas facile de déterminer la date, même approximative où s'est produite cette séparation. La première raison de cette difficulté est qu'il y a tout lieu de penser qu'elle ne s'est opérée qu'insensiblement, au cours d'un processus plus ou moins prolongé. Il est donc absurde, *a priori*, de vouloir serrer de trop près cette chronologie. Ce qui est sûr, c'est que les plus anciens emprunts du fennique au vieux-russe ont eu lieu alors que la cohésion des parlers fenniques était suffisamment bien conservée puisque ces mots se sont répandus sur toute l'aire fennique, du vepse au live. Or notre confrère Kiparsky date ces emprunts d'après 600 de notre ère et peut-être même de plus tard. D'un autre côté, certains emprunts germaniques présentent une forme telle qu'ils ne sauraient être datés du début de notre ère. Ainsi, le mot finnois *suomi leipä*, dont les correspondants se trouvent attestés sur toute l'aire fennique, n'a pu s'introduire qu'après le passage d'*ai* à *ei* en nordique, ce qui ne remonte en aucun cas au début de notre ère. Les mots *kello* « horloge », *hattu* « chapeau, coiffe » ne peuvent être que tardifs. Dans ces conditions, il est téméraire, en effet, de supposer que les langues fenniques actuelles se sont déjà différenciées depuis bientôt deux millénaires. Le critique incriminé, M. Mikko Korhonen, qui est un linguiste distingué, a été probablement égaré par son sentiment de Finnois. Il est évident qu'à ses yeux (et peut-être plus encore à son oreille), la différence est énorme qui sépare le suomi de l'este, du vepse, du live et peut-être même encore du ludique ou de l'olonetshi mais pour l'observateur non-finnois, les ressemblances sont extraordinairement frappantes entre tous ces idiomes, à l'exception du live qui a souffert énormément de l'action du lette. C'est ainsi que les parlers fenniques sont encore aujourd'hui plus cohérents que les parlers romans. Mais il y a autre chose, qu'il ne faut pas oublier de considérer : les dialectes et patois actuels du suomi proprement dit sont tout aussi différenciés que peuvent l'être entre elles les langues fenniques reconnues indépendantes. Le lecteur non-finnois est plus à l'aise devant un texte oral carélien ou ludique que devant un texte relevé dans la banlieue de Turku, par exemple. On pénètre plus aisément un récit carélien qu'un entretien avec un paysan de la côte occidentale de Finlande. Ce fait est à méditer et prouve qu'on ne peut dresser une chronologie à partir d'appréciations générales. Il est inutile de se demander s'il a fallu tant et tant de siècles pour aboutir à telle ou telle évolution. La rapidité du développement linguistique ne se calcule pas comme cela. Une langue peut se métamorphoser en quelques

années après être restée inchangée pendant des siècles. Il est vain de calculer les siècles ou les millénaires pour déterminer le temps que tel processus a pu durer. A ce propos, il n'est pas exact que le début de l'émancipation de la langue française ne soit placé par personne avant l'an 1000. Rappelons à notre confrère que le français en tant que langue indépendante est attesté depuis le serment de Strasbourg qui est du 14 février 842. Rappelons aussi qu'un texte français de la fin du xive siècle (par exemple les poèmes de Charles d'Orléans) est déjà presque intelligible pour un Français cultivé alors que les vers de la Chanson de Rolland, de deux siècles plus anciens, lui sont à peu près impénétrables. Cela veut dire qu'en moins de 300 ans, la langue a profondément changé, plus que le finnois (dans sa variante écrite) depuis quatre siècles et demi. En résumé, nous estimons que notre ami Gyula Décsy a raison de placer assez tard la division actuellement constatée des différentes langues fenniques. Si l'on est à la recherche d'autres confirmations, il n'est que de se tourner vers l'este où nous savons que l'amuissement de la voyelle brève finale (après syllabe longue) ne s'est produit qu'au cours du xii^e siècle et qu'à cette même époque, l'-ä final s'était maintenu. Il ne fait pas de doute qu'entre 1000 et 1200 de notre ère, il a dû être passablement difficile de distinguer un mot suomi d'un mot estonien. En réalité, nous ne pouvons rien affirmer avec certitude avant les premiers textes qui sont, comme on sait, du xv^e siècle. Les récentes inscriptions découvertes en URSS, dans lesquelles on voit du carélien, ne portent pas non plus de témoignage décisif. Plus affirmatif que Gyula Décsi, nous en conclurons que c'est mal poser le problème de la chronologie de la dispersion du fennique que d'omettre de faire entrer en ligne de compte les témoignages des quelques rares documents dont nous disposons. Or ceux-ci nous mettent en garde contre une datation trop précise.

M. M. J. Erdődi et I. Kecskeméti reproduisent le texte d'un conte ostiak en dialecte du Vas-jugan, relevé par L. I. Kalinina, publié en URSS dans un périodique inaccessible. Ce texte, transcrit « phonologiquement », est suivi d'une traduction allemande et de quelques remarques. Nous en ajouterons une : la syntaxe en est très russifiée. A plusieurs reprises, le verbe vient avant le sujet, voire même en tête de phrase, ce qui en dit long sur l'état de décomposition de ce dialecte.

Des chroniques et de nombreux comptes rendus complètent ce fort volume très bien présenté, qui contient en outre des contributions littéraires (sur le turk) et historiques ainsi qu'ethnographiques.

A. SAUVAGEOT.

157. *Ural-altaische Jahrbücher. Band 43.* 316 pages grand in-8°.
Prix 58 marks allemands. Otto Harrassowitz, Wiesbaden 1971.

Ce magnifique volume commence par une brève mais substantielle esquisse de la langue écrite finnoise par le maître qu'est Lauri Hakulinen. Cette description des traits caractéristiques s'applique uniquement à sa version écrite « normale ». Elle répond donc entièrement au concept de « langue » tel qu'il a été défini par de Saussure. Bien mieux, les traits indiqués ressortissent plus à l'idéal qu'on peut se faire de cette variété de finnois de Finlande qu'à l'usage qui en est fait même chez les écrivains les plus soucieux de correction. La description a ainsi été limitée à une aire très précise, ce qui se conçoit car une quelconque extension de ce concept aurait demandé une analyse plus étendue et surtout plus complexe. Cette attitude de Lauri Hakulinen n'a rien qui puisse surprendre ceux qui ont suivi le cours de sa carrière scientifique. C'est qu'il n'est pas seulement une historien du finnois ni même un descripteur de l'état actuel de la langue, il est aussi un « régulateur » qui entend proposer des solutions aux difficultés que rencontrent ceux qui se servent du finnois écrit. Qu'il ait renoncé à faire entrer en ligne de compte les variétés parlées tient à la nature même des choses car la langue parlée, même par les personnes les plus instruites, est loin d'avoir acquis l'homogénéité qui se constate désormais au niveau de l'écrit dit « normal ».

Le trait que Lauri Hakulinen retient comme étant le plus frappant en finnois moderne est la longueur relative des mots. Alors que le finnois écrit utilise à peine une cinquantaine de monosyllabes (au lieu des 2.200 de l'allemand et des 1.800 du français), il abonde en vocables de trois et quatre syllabes et plus. Le second trait, qui explique le premier, c'est que le phonétisme finnois est pauvre, presque même indigent, avec ses 8 voyelles et ses 13 consonnes. Cela ne peut être compensé que par la multiplication des syllabes et une utilisation poussée des voyelles car, en outre, de sévères restrictions limitent l'emploi des consonnes. La langue est donc hypervocalique. La fréquence des voyelles y dépasse celle des consonnes, fait unique en Europe mais caractéristique des langues polynésiennes, par exemple (et aussi des dialectes d'une partie de la Suède, Värmland, etc.). Mais cette insuffisance phonique est aussi en partie rachetée par le caractère « synthétique » de la langue qui dit beaucoup en peu de mots : *Vaslasin saapuvani* « Je répondis que j'arrivais » (littéralement : « je répondis mon devoir arriver »).

En passant, seule allusion à l'histoire de la langue, Lauri Hakulinen rappelle que le finnois s'est montré conservateur. Il a maintenu la voyelle brève finale : *kala* « poisson » (hongrois *hal*), *kuningas* « roi » (emprunté au germanique ancien) en face de

suédois *konung*, norvégien (riksmaal) *kong*, allemand *König*, etc. Seulement, il a omis d'ajouter que cette admirable conservation est en partie due aux efforts conscients des écrivains finnois qui, entre le xvi^e siècle et nos jours, ont réétoffé les formes des mots car l'état des dialectes n'est pas aussi « conservateur ». Dans une certaine mesure, la « plénitude » des mots finnois est le résultat d'une réfection, ce qui n'ôte rien à sa vertu et démontre qu'une langue n'est pas condamnée à subir la fatale usure phonétique pourvu que ceux qui en ont la charge aient le courage de s'y opposer.

Bien d'autres remarques seraient à ajouter au sujet de ce bref essai, très réussi, rédigé dans une langue plus accessible que le finnois, et qui mérite d'être lu et étudié de près par tous les linguistes qui veulent se faire une idée du finnois.

M. Gábor Bereczki, mis en cause durement par notre éminent confrère finlandais Erkki Itkonen au sujet de sa théorie sur les voyelles réduites en tchérémisse, apporte une série d'explications au cours desquelles il justifie son point de vue. Nous ne saurions entrer dans le détail de cette réfutation dont il faudra tenir compte mais qui n'intéresse que les spécialistes.

M^{me} Magda Kövesi-Andrássy revient sur la question, perpétuellement remise sur le tapis, de l'origine de la désinence *-n* du génitif en ouralien. On se rappelle que cette désinence ne se trouve attestée qu'en fennique, lapon, mordve et tchérémisse d'un côté et de l'autre côté dans toutes les langues samoyèdes que nous connaissons. Ni le permien ni le hongrois ni les langues dites ougriennes de l'Ob (vogoul et ostiak) ne possèdent cette désinence et, ce qui est plus frappant, ces mêmes idiomes ne connaissent pas de « génitif », c'est-à-dire de forme spécialisée dans l'expression de ce que nous appelons le « complément de nom ». Or ce détail n'a pas retenu l'attention des chercheurs. Pourquoi ces langues n'ont-elles pas développé un génitif de type structural correspondant ? Tout se passe comme si la perte d'un ancien génitif n'avait pu être compensée que par des expédients plus ou moins heureux. Les adversaires de l'existence ouralienne d'un génitif en *-n* triomphent bien vite en alléguant que si le génitif en *-n* est ignoré de ces langues, c'est qu'il résulte dans les autres d'un développement ultérieur, plus ou moins tardif. L'argument est à double tranchant car l'attirail des morphèmes était assez riche pour fournir une autre désinence et il est très curieux que le hongrois ait connu précisément une tentative faite pour le doter de ce génitif dont l'absence causait tant d'embarras aux clercs qui traduisaient les textes liturgiques du latin en hongrois. L'emploi du suffixe *-nek/-nak* pour réaliser en hongrois le génitif (formule qui figurera longtemps dans les grammaires) n'est pas le résultat

d'un développement dans le genre de celui constaté en finnois (à la suite de contaminations diverses) mais bien un artifice utilisé par les traducteurs de l'Oraison funèbre, par exemple. Vouloir en tirer je ne sais quelle déduction sur le passé du génitif est plus qu'aventureux.

Mais le problème que se pose M^{me} Kövesi-Andrássy est autre : elle entend suggérer sinon démontrer que le fameux *-n* auquel elle s'en prend a pu être une désinence ancienne du cas allatif (correspondant pour le sens à *ad* du latin). Qu'un « allatif » puisse exprimer le complément de nom n'est pas impossible en soi. Nous le voyons bien en français dans des tournures telles que : *le mari à sa sœur*, *le tablier à la petite Janine*, etc. Mais là n'est pas la question. Nous rencontrons aussi des cas allatifs en **-n* (ou **-ñ*) à côté des génitifs en *-n*, notamment en fennique, en samoyède, etc. Doit-on y voir la même désinence que celle du génitif ? Et ce n'est pas tout. Comme il existe une désinence de locatif en *-na/-nä*, on a voulu l'assimiler à l'*-n* du latif et à l'*-n* du génitif. Par une simple apocope, la voyelle terminale aurait disparu. Oui, mais pas partout puisqu'une partie des dialectes fenniques l'a maintenue.

Tous ces efforts, ceux de M^{me} Kövesi-Andrássy ne venant que s'ajouter à d'autres, visent à ramener toutes les désinences en *-n* à une même origine, ce qui est absolument arbitraire. J'ai récemment essayé (*Études Finno-ougriennes* V, pp. 73-93) de montrer que l'ouralien (de même que bien d'autres langues) pouvait lier entre eux deux noms par simple juxtaposition ou par le moyen d'une suffixation affectant le premier terme. Ces deux procédés ont donné des développements divers selon les langues mais ils sont également anciens. Tout comme en germanique par exemple où (M^{me} Kövesi-Andrássy y fait allusion) on peut dire d'une part (allemand) *Haustür* et d'autre part *die Tür des Hauses*. Le fait que l'on entende *Haustür* n'exclut pas que l'allemand emploie le génitif, avec une autre acceptation. Il y a même mieux, alors que le norvégien riksmaal dit *grannens hus* « la maison du voisin », le landsmaal a *grannen sit hus* « le voisin sa maison » qui répond au hongrois *a szomszéd háza* (*a* « le », *szomszéd* « voisin », *háza* « sa maison »). Si nous appliquions le raisonnement de certains finno-ougriques, nous dirions que, le nordique n'a pas connu le génitif parce que le landsmaal norvégien ne l'emploie plus ! Ces hypothèses en l'air ne mènent à rien et il y aurait bien d'autres aspects de l'ouralien à étudier plutôt que de perdre son temps en une polémique stérile sur le génitif que l'on peut tranquillement attribuer à l'ouralien sur la foi de 4 langues finno-ougriennes (sur 9) et des 5 langues samoyèdes.

Tuula Niskanen et Tette Hofstra passent au crible les emprunts germaniques du fennique terminés en *-as/-ä*s. Certains posent des

problèmes en ce sens que leur forme diffère de celles des mots correspondants conservés dans les langues germaniques. Ainsi, par exemple, le mot *lammas* « mouton », ne peut pas ne pas être rapproché des mots germaniques tels que l'allemand *Lamm*, l'anglais *lamb*, etc. Seulement voilà, la finale *-as* suppose que le mot emprunté était un masculin en *-a-* (à finale *-az*, nordique commun *-aR*). Deux explications s'offrent : 1) le mot emprunté était un masculin dans la variante de langue germanique d'où il provient, 2) la terminaison *-as* lui a été attribuée en finnois même par analogie avec celle d'autres emprunts germaniques terminés en *-az/-aR*.

Un autre mot pose aussi des problèmes, c'est le vocable *keihäs* « lance, javelot » qui correspond en vieil-islandais à *geirr* (allemand *Ger*) et que l'on fait remonter à un germanique commun **gaizaz* (nordique commun **gaiRaR*). Ce mot présente *ei* dans sa syllabe radicale au lieu de l'*ai* attendu et il est, de par sa facture, un mot de vocalisme clair alors que sous une forme d'emprunt plus tardif, il apparaît comme un mot de vocalisme sombre : *kaira* « foret, tarière » (essentiellement dans *napakaira* qui répond au vieux-haut-allemand *nabagēr* « foret, tarière, etc. »). Comment expliquer ce vocalisme ? Et, ce que les auteurs oublient de signaler, que dire du traitement en *-h-* du *-z-* germanique ?

Et le vocable *rikas* « riche » ? Peut-il être considéré vraiment comme un ancien emprunt puisque l'adjectif germanique était un thème en *-ja-* ou *-i-* et non en *-a-* ? D'autre part, le vocable germanique présentait un *-i-* long en syllabe radicale.

Plusieurs autres cas analogues sont examinés successivement et confirment que le problème général des emprunts du finnois au germanique n'est toujours pas résolu en dépit des nombreux travaux parus à la suite du fameux traité de Vilhelm Thomsen. En y regardant de plus près, on découvre même que les progrès ont été des plus minces depuis la parution des interprétations du génial Danois. C'est que cette question est très compliquée. D'abord, les emprunts en question se sont étagés dans le temps. Ainsi, le mot *juhla* « fête, solennité » est nettement de facture plus archaïque que le mot *joulu* « noël », introduit plus tard. En second lieu, il semble que les vocables empruntés soient de diverses provenances. Ils n'ont pas tous été fournis par la même forme dialectale de germanique. En troisième lieu, il se sont installés dans différents dialectes finnois. Ainsi on relève côté à côté, *kaisla* « jonc » et *kaihla* « id. » (vieux-nordique *geisl*). Enfin, ces mots n'ont pas été adoptés par une même couche sociale car les Fenniques bilingues ont respecté autant que faire se pouvait la forme d'origine du mot alors que ceux qui ne parlaient qu'un dialecte finnois ont plus ou moins estropié ces mêmes mots. Nous n'avons qu'à nous transporter en français

d'aujourd'hui pour constater qu'un mot anglais *week end* est accommodé à bien des sauces, selon la qualité et l'instruction du parleur. Aussi, en l'absence de toute documentation ancienne, il nous est difficile de démêler ce qu'il en est. Nous ne sommes pas au bout de nos peines dans notre étude des emprunts du fennique au germanique. D'autant plus que notre éminent confrère finlandais Kustaa Vilkuna, dans les recherches très poussées qu'il a conduites, est parvenu à cette conclusion que les Fenniques ont dû, au cours d'un certain nombre de siècles, être exploités par des roitelets germaniques. Ceux-ci avaient mis le pays fennique en coupe réglée. Chaque terroir devait payer le tribut et des otages étaient retenus en gage de ce paiement. Le terme *kihlakunta*, qui désigne une sorte de circonscription soumise à la redevance comme à la juridiction d'une même autorité, est précisément un mot composé de deux vocables : *kunta*, d'origine finno-ougrienne, qui a signifié « collectivité, groupe » et *kihla* qui est un emprunt germanique dont on retrouve le correspondant aujourd'hui encore dans le mot allemand *Geisel* « otage » (vieil islandais *gisl*). En somme, pour traduire ceci en terminologie moderne, les tribus finnoises avaient été colonisées dès avant notre ère par des exploiteurs germains. Cet état de choses ne s'est guère amélioré que dans les temps modernes, à la suite d'une lutte désespérée des populations de langue fennique. Encore faut-il observer que seuls les Finlandais ou Finnois de Finlande ont réussi à s'émanciper vraiment.

Notre confrère et ami Gyula Décsy, qui anime avec tant de zèle les études finno-ougriennes à Hambourg, revient sur le problème de la voyelle thématique en finno-ougrien. On sait que l'ouralien, et après lui le finno-ougrien, disposait surtout de mots dissyllabiques terminés par une voyelle brève. Mais quelle était la nature de cette voyelle ? Plusieurs hypothèses ont été successivement formulées. Celle qui a eu les préférences de nos confrères finlandais Paavo Ravila et Erkki Itkonen suppose que le finno-ougrien n'aurait connu en fin de mot que trois voyelles : *-a*, *-ä*, *-e*. Ceci revient à dire que, phonologiquement, deux solutions seulement étaient possibles, celle en *-a/-ä* et celle en *-e*. En effet, en vertu de l'harmonie vocalique, on doit considérer qu'*-a* et *-ä* ont une distribution alternative. Il en résulte que l'*-e* aurait fait office de voyelle thématique à la fois pour les mots dont la voyelle radicale était sombre (*a*, *o*, *u*) ou claire (*ä*, *e*, *i*). Une telle situation s'explique difficilement dans une langue dominée par l'harmonie vocalique. Surtout si l'on ajoute que, d'après Erkki Itkonen, les thèmes en *-e* auraient à eux seuls été deux fois plus nombreux que les autres. A cela Gyula Décsy oppose une autre hypothèse, plus satisfaisante en principe. Selon lui, les thèmes n'auraient eu pour finale qu'un *-a* ou un *-ä* selon qu'ils auraient eu en syllabe radicale une voyelle

sombre ou une voyelle claire. L'astuce réside en ceci que l'on pourrait alors ramener le vocalisme final à un unique « archiphonème » : *a/ä*. C'est évidemment une solution élégante mais il reste à savoir si elle peut se vérifier. A cette fin, Décsy cherche à prouver que l'*-e* des thèmes finnois (et lapon) n'est que secondaire. Il serait issu d'un développement purement finnique et lapon. Il est de fait que des discordances existent entre le finnique et le lapon. Un certain nombre de mots lapons ont une finale qui remonte à *-a/-ä* là où le finnique présente *-e* : finnois *suole-* (*suoli*) « intestin »/lapon (de Norvège) *čoalle* « id. », fi. *sarve-* (*sarvi*) « corne » / lp. *čoarve* « id. », etc. Or le témoignage des autres langues (surtout du hongrois) indique que le lapon représente ici l'état archaïque. Cela signifie que c'est le finnique qui a innové en changeant *-a/-ä* en *-e* (*>i*). Mais Décsy ne s'arrête pas là et il entreprend de démontrer qu'il subsiste en finnique des vestiges de l'état antérieur à celui résultant du passage *d'-a/-ä* en *-e*. Il relève qu'on trouve en live des finales en *-a* qui s'opposent à l'*-e* des autres dialectes finniques : suomi *talve-* (*talvi*) « hiver » / live *töla*, suomi *pilve-* (*pilvi*) « nuage » / live *pila*, etc. La question est de savoir dans quelle mesure on peut se fier au témoignage du live qui est une langue moribonde, très abîmée, où toutes les contaminations ont été possibles. Pour cette raison, le live *pila* « nuage », opposé à *pilve-* (*pilvi*) du suomi n'est peut-être pas très concluant bien que le hongrois présente un *e* ouvert dans la deuxième syllabe de *felleg* « nuage ». Par contre, il est difficile de tirer parti d'une comparaison entre le finnique *solmu/solmi* « noeud » et le hongrois *csomó* « id. » car il faudrait pouvoir discerner ce qui s'est passé à la fin du mot. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y a aucune raison de restituer son faciès ancien en **colm̥ai* comme le fait l'auteur. Et puis évitons de traiter de vocables dont l'origine est incertaine, tels que le finnois *repo* « renard » qui a tout l'air de venir du nordique (suédois *räv*, néonorvégien *rev*, etc.). On sait que cet animal a reçu toutes sortes d'appellations secondaires (*kettu* en finnois, *renard* en français, etc.) de telle sorte qu'on ne sait pas si l'on n'est pas en présence de formes de mots qui ont subi des réfections plus ou moins régulières.

M^{me} Marguerite Palló se propose de restituer la phase intermédiaire par laquelle, selon elle, le *-d-* intervocalique turk commun serait passé en *-r-* en tchouvache. On aurait eu affaire à un développement du type *-d->-δ->-r-* : **adak* « pied » > **aδak* > tchouvache *ura, ora*. Notre confrère Benzing avait même proposé de voir dans l'*-r-* du tchouvache l'aboutissement d'un développement du type *-d->-δ->-z->-r-*, ce que M^{me} Palló ne veut pas admettre. Mais comme d'autre part, elle désire « sauver » quelques étymologies de mots hongrois prétendument empruntés au turk ou susceptibles

de lui avoir été empruntés, tels que *búza* « froment », *túzok* « outarde » auxquels elle aimeraient en ajouter quelques autres tels que *győz* « vaincre », *gaz* « mauvaise herbe », *váz* « chassis, carcasse, etc. », *úz* « poursuivre », etc., elle suppose que ces termes ont été admis en hongrois sous une forme tchouvache comportant encore la spirante dentale sonore -δ-, laquelle aurait été rendue en hongrois par un -z-, substitut qui aurait été conçu comme le plus proche du -δ- que le hongrois ne connaissait plus au moment où l'emprunt aurait été contracté. Le groupe -γδ- du turk aurait été traité comme la spirante -δ- intervocalique.

Il n'est pas possible de nous étendre sur ce problème très ardu. En effet, cette supposition ne « sauve » pas complètement certaines des étymologies proposées. Ainsi, il nous faudrait savoir pourquoi les mots du type *gaz* et *váz* ne présentent pas de voyelle finale. En effet, le prototype turk tchouvache auquel remonterait le mot *váz* serait un **vazuk* restitué pour la circonstance et qui aurait dû donner en hongrois au moins un **vazú* quelconque. Quant à *gaz*, il viendrait d'un vieux-tchouvache **kaða* (on a en tchouvache *zura* « herbe sèche ») qui s'apparenterait au mongol *qagda* « id. » mais qu'est devenu l'*a* final turk ? A moins de supposer que l'emprunt soit si ancien qu'il ait suivi le développement qui a aboli en fin de compte la voyelle finale en hongrois, mais ceci en fin de mot seulement. Ici, les choses sont encore plus invraisemblables car il n'est pas certain que le mot ait désigné l'herbe sèche primitive mais tout simplement la forêt et, en outre, son sens ultérieur est seulement « mauvaise herbe », ce qui n'est tout de même pas la même chose que l'acception « herbe sèche, herbe desséchée de l'année passée ». Disons pour conclure que ces étymologies sont peu convaincantes, du moins jusqu'à nouvel ordre.

M. Harald Haarman revient brièvement sur le sujet qu'il a traité dans un opuscule sous le titre *Die indirekte Erlebnisform als grammatische Kategorie - eine eurasische Isoglosse* dont nous rendons compte ci-contre. Il apporte de nouveaux exemples de cette « relation non vécue » qu'il n'a pas eu de peine à relever dans des langues telles que l'eskimo, etc. Ce qui est abusif dans cette étude est d'ériger ce phénomène en « isoglosse » eurasienne alors que ce type de relation se retrouve en dehors de l'Europe et de l'Asie. En outre, ce genre de relation n'a pas une seule acception mais des significations complexes de telle sorte qu'il conviendrait de procéder à une analyse plus poussée des emplois mis en cause.

Ce nouveau volume apporte enfin plusieurs chroniques et un nombre considérable de comptes rendus dont beaucoup ne sont malheureusement pas assez explicites et ne suffisent pas à donner une idée de l'ouvrage recensé. C'est dommage car la rédaction a su se procurer de nombreuses publications (notamment des publi-

cations soviétiques) difficilement accessibles, qu'un compte rendu critique assez exhaustif aurait pu faire connaître un peu mieux.

A. SAUVAGEOT.

158. Harald HAARMANN. — *Die indirekte Erlebnisform als grammatische Kategorie. Eine eurasische Isoglosse*. Veröffentlichungen der Societas Uralo-Altaica. Band 2. 92 p. grand in-8°. Otto Harrassowitz. Wiesbaden, 1970.

Cet opuscule commence par une définition, celle du « concept » de ce que l'auteur appelle en allemand *indirekte Erlebnisform*, que nous traduirons tant bien que mal par « relation rapportée ». Il s'agit de montrer que certaines langues « eurasiennes » ont développé une catégorie grammaticale spécifique pour exprimer la relation que le sujet parlant ne prend pas à son compte, soit parce qu'il s'agit d'un événement ou d'un fait dont il n'a pas une connaissance directe, soit qu'il ne soit pas très sûr que le rapport qu'il en fait réponde à la réalité. C'est du moins les deux acceptations dans lesquelles apparaissent par la suite les exemples cités. Pratiquement, l'auteur semble être parti de ce qui est constaté dans les langues turques. Pour s'en tenir au seul osmanli, on relève effectivement que deux passés coexistent, l'un en *-di* et l'autre en *-miš*. Ce dernier, selon l'enseignement traditionnel, sert uniquement à relater un événement qu'on n'a pas vécu soi-même. Ainsi *geldi* « (il) est venu » se distingue de *gelmis* « (il) est venu » (selon ce que j'ai appris, ce qui m'a été rapporté, etc.). Cet emploi est courant dans la langue des journaux d'Istanbul ou d'Ankara. Il est ancien puisqu'on le trouve déjà dans les inscriptions turques dites runiques. A partir de là, une série d'autres acceptations se sont développées dans les diverses langues turques et les formes en *-miš* ont été souvent utilisées pour exprimer une supposition, une incertitude, voire même la perplexité ou l'embarras. Il ne saurait être question de reprendre ces faits par le détail.

M. H. Haarmann a essayé ensuite de démontrer que quelque chose d'équivalent se retrouve tant dans les langues finno-ougriennes que dans les langues samoyèdes. En estonien, il a repéré tout de suite, comme il se devait, les tournures où le partitif sg. du participe présent sert à indiquer qu'il s'agit d'une information indirecte : *Naabri perenaine olevat linna sõitnud* « la femme du voisin est, paraît-il, allée à la ville (*olevat*, part. sg. d'*oleva* « étant »), *sina uskuvat tühje jutte* « tu passes pour croire les ragots » (*uskuvat* « croyant », etc.). Il arrive aussi que le participe passé actif soit

employé dans une acception analogue, etc. L'auteur va également chercher en votiak et en zyriène ainsi qu'en vogoul et en ostiak des équivalents à cette expression de la relation rapportée. Malheureusement, les faits ne sont pas aussi simples qu'il paraît le croire. C'est ainsi que l'opposition, de sens entre les deux prétérits zyriènes n'est pas si claire. D'un texte à l'autre, les emplois se substituent les uns aux autres de telle sorte qu'on a le sentiment que le sujet parlant a tenté parfois de spécialiser l'un des passés dans un emploi et l'autre dans un autre sans que rien de constant ne se soit établi. Il en est de même en votiak où tout ce problème devrait être réexaminé. Les choses sont si complexes que la distinction entre les deux formes de passé simple a donné lieu selon les auteurs à des interprétations différentes qui ne sont pas non plus solidement fondées. Quant aux langues ougriennes de l'Ob (vogoul et ostiak), elles ne fournissent rien qui puisse laisser supposer qu'elles ont développé une catégorie grammaticale chargée d'exprimer la relation rapportée. Les allusions au samoyède sont tout à fait superficielles et l'auteur ferait bien, entre autres, de lire l'étude présentée par M^{me} Irène Sebestyén-Németh (*Finnisch-ugrische Forschungen* XXXVIII, pp. 137-225) pour se convaincre de l'inanité de sa théorie en ce qui concerne au moins le nénets.

Aussi bien, on demeure perplexe sur les intentions qui ont amené l'auteur à produire cette étude. D'abord, l'appellation même qu'il a choisie pour son « concept » est inattendue. Il écrit : *indirekte Erlebnisform*. Mais *Erlebnis*, étymologiquement, désigne l'événement vécu. Il y a donc une contradiction au moins apparente entre ce qui est vécu et ce qui est rapporté d'après un tiers. Sans doute, il s'agissait de distinguer la relation « rapportée » de la relation directe d'une part et du « discours indirect » d'autre part mais le terme proposé est malencontreux.

D'autre part, l'auteur s'appuie sur des informations qu'il a de seconde main et ces informations ne sont pas toujours suffisantes. Il est surtout renseigné en ce qui concerne le turk mais alors il se trouve forcé, à plusieurs reprises de signaler que les formes prétendument spécialisées dans l'expression de la « *indirekte Erlebnisform* » ont également développé d'autres acceptions, notamment celles d'incertitude, d'éventualité, etc. Tout ce que le parleur ne sait pas de science certaine finit par être exprimé au moyen de la forme servant à relater ce qu'on a pas vu ou vécu soi-même. C'est là le danger de n'opérer que sur des catégories sémantiques.

Et c'est cette catégorie sémantique que M. H. Haarmann érige en « isoglosse eurasienne ». Encore convient-il d'ajouter que contrairement à ce titre, il fait allusion à l'eskimo et aux langues des Indiens d'Amérique du Nord. Comme si la « catégorie grammatical »

COMPTES RENDUS 1972

ticale » servant d'expression à la relation rapportée était quelque chose de nettement défini, supporté par un procédé de nature identique. Ce qui ressort au contraire de la lecture de cet opuscule, c'est que cette « catégorie » n'est grammaticale que dans les langues où elle est clairement exprimée au moyen d'un procédé morphologique ou syntaxique déterminé. Et encore à la condition que ce procédé ne soit pas polyvalent, qu'il n'exprime pas simultanément d'autres acceptations. Est-ce le cas partout où l'on serait tenté de voir dans une forme spécifique du verbe un support spécial pour cette catégorie ? Les faits turks eux-mêmes, les plus clairs pourtant, ne sont pas absolument décisifs.

Certes, derrière cette recherche d'une « isoglosse eurasienne » se dissimule sans doute une hypothèse, celle que Meillet avait parfois envisagée : que tout le continent eurasien aurait formé primitivement une sorte d'unité linguistique. Mais Meillet hésitait à aller aussi loin et se demandait aussi dans quelle mesure il ne fallait pas restreindre cette communauté linguistique aux hommes de la seule race blanche. En admettant l'existence d'une « isoglosse eurasienne », on supposerait en même temps que s'il n'y a pas eu unité de langue, il aurait au moins eu une sorte de communauté de pensée entre les peuples habitant l'Eurasie. Mais quand et comment ? Car si les faits turks portent une empreinte ancienne, les phénomènes relevés en estonien sont tout récents et procèdent d'un tout autre développement. En outre, il y a lieu de se demander si le turk n'a pas déteint sur le votiak. Enfin, du point de vue morphologique, ni ce qui se passe en mongol ni ce qui s'observe en tongous n'a rien de commun avec les tournures turques. A cela, on peut objecter que l'expression de la relation « rapportée » peut être obtenue par des procédés différents, ainsi que l'auteur l'indique lui-même d'entrée en distinguant les cas où il est recouru à un adverbe inséré dans l'énoncé, où il est employé un verbe de diction et ceux où une catégorie grammaticale (verbale) s'est spécialisée dans ce rôle. Mais alors, il faut cesser de parler d'eurasién puisque la relation rapportée introduite par un verbe de diction (ou son équivalent) se retrouve un peu partout dans le monde, notamment en mélanésien ! Dans ce dernier cas, il s'agirait non plus d'une « isoglosse » mais d'une constante plus ou moins universelle. De toute façon, M. H. Haarmann en a dit trop ou trop peu.

A. SAUVAGEOT.

159. Ago KÜNNAP. — *System und Ursprung der kamassischen Flexionssuffixe. I. Numeruszeichen und Nominalflexion*. Mémoires de la Société Finno-ougrienne de Helsinki. Tome 147, 201 p. grand in-8°. Helsinki 1971.

Cette thèse de doctorat soutenue devant la faculté des lettres de Helsinki par le linguiste estonien Ago Künnap a quelque chose de sensationnel. Elle nous apporte les ultimes échos d'une langue agonisante : le kamasse, dialecte samoyède parlé dans les Monts Sayan. Ou, pour être plus exact, elle nous fait part des dernières manifestations de la survie de cet idiome. En effet, elle est en partie édifiée sur les matériaux recueillis, en toute dernière heure, de la bouche de celle qu'on peut appeler la dernière Kamasse, Klavdia Plotnikova, qui avait, lors de l'impression de l'ouvrage, 75 ans révolus et a vécu toute son existence dans le village perdu d'Abalakovo, en plein cœur de la Sibérie, là où l'explorateur et linguiste finlandais Kai Donner était déjà passé au début de ce siècle recueillir les derniers vestiges du parler kamasse (ou kamassique). Klavdia Plotnikova (née vers 1895) avait déjà été interrogée par lui en 1914. En 1963, une mission de chercheurs soviétiques, conduite par notre excellent confrère A. Matveev, avait visité Abalakovo et y avait retrouvé deux femmes, dont l'une, Alexandra Žibeva (né vers 1880) ne savait plus que quelques bribes éparses de son parler natal alors que la plus jeune, cette Klavdia Plotnikova, plus éveillée d'esprit, avait accepté, à la suggestion des membres de l'expédition, de « rapproindre » son kamasse. C'est cet idiome « ranimé » par la volonté d'une vieille femme sachant tout juste lire un peu le russe, qui n'avait plus parlé kamasse pendant 20 ans, qu'Ago Künnap a transcrit et étudié après avoir pris des enregistrements sur bande magnétique.

On ne peut donc pas dire que ces documents, uniques en leur genre, constituent un témoignage sûr. Les éléments livrés par la Žibeva sont mêlés de turk, ceux recueillis auprès de la Plotnikova sont déformés par le russe qui a été depuis longtemps la langue d'expression courante de cette vieille femme. Ce n'est pas tout. Les Kamasses entendus il y a 120 et quelques années par Mathias Castrén étaient déjà fortement turkisés, mongolisés et russisés. Ceux qu'a pu faire parler Kai Donner n'usaient plus que d'un jargon très abîmé et les toutes dernières informatrices retrouvées par la mission Matveev et l'auteur de la thèse ne livrent plus que des réminiscences plus ou moins organisées ou, ce qui est grave, réorganisées dans leur mémoire. D'ailleurs, il n'est que de lire le texte reproduit en annexe et qui émane de la Plotnikova pour se rendre compte qu'on a affaire à du russe simplifié traduit en kamasse.

Il est certain que de pareils documents, si remarquables qu'ils soient et si belle que soit la prouesse accomplie par ceux qui les ont relevés, ne sauraient en aucun cas fournir des matériaux sûrs pour la restitution du kamasse tel qu'il a pu exister au temps où il était encore la langue d'expression spontanée de ces Samoyèdes perdus dans la montagne du Sayan, loin des autres tribus samoyèdes. Or, ce que tente Ago Künnap, c'est précisément de retrouver à partir de ces éléments plus ou moins tronqués ou abîmés les traits essentiels de la morphologie kamasse, après avoir constaté que dans une langue en voie de perdition, c'est la morphologie qui résiste le mieux à l'atteinte de la langue étrangère envahissante, laquelle commence par submerger le lexique, pour ensuite déformer la phrase, et enfin attaquer la prononciation.

Dans ce premier volume, l'auteur tente de retrouver le système de l'expression du nombre, celui des cas de la « déclinaison » et celui des suffixes de possessivation.

A vrai dire, cette division est déjà hasardeuse car la distinction du nom et du verbe est fort peu marquée en samoyède et il fallait s'attendre à ce qu'elle fût difficile à déterminer en kamasse. Le défaut de cette méthode est que le volume II, qui sera probablement consacré à la « flexion du verbe », reprendra une partie de ce qui est dit au sujet de la Nominalflexion ou flexion du nom. En réalité, cette dernière consiste essentiellement dans l'inventaire des cas.

Si la distinction du nom et du verbe est peu affirmée, en revanche, celle qui existe entre le nom et le pronom se dessine bien plus nettement.

Dans le détail, l'auteur, après avoir examiné les faits kamasses, tels qu'ils ont été successivement recueillis par Castrén, Kai Donner, Lehtisalo, Prokofev et lui-même, sans parler d'autres informations de moindre ampleur, restitue l'état kamasse « commun » puis il compare les résultats obtenus à ce qu'il a relevé en samoyède ostiak (ou selkoup), qui forme avec le kamasse le groupe samoyède méridional. Il oppose ces observations à celles que suggère l'étude des parlers samoyèdes septentrionaux (yourak ou nénets, iénisséien ou énets, tavgui ou nganassan). Parvenu à l'étage du samoyède commun, il passe, de plain-pied, à l'ouralien en faisant état des faits finno-ougriens. Ainsi, nous avons devant nous un tableau résumé de l'ouralien dans toute son étendue.

Dans l'ensemble, l'auteur s'accommode plutôt volontiers des théories généralement acceptées et il est assez rare qu'il s'inscrive en faux contre telle ou telle hypothèse plus ou moins contestable. Son souci est de retrouver les éléments épars du système ouralien commun, ce qui l'entraîne à tout vouloir expliquer par l'intérieur de la langue, nous voulons dire qu'il admet que presque tout ce qu'il rencontre est d'origine autochtone. En effet, à part de rares

exceptions, il tente d'expliquer les faits kamasses eux-mêmes, si douteux qu'ils puissent paraître, par des étymologies ouraliennes. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, il se met à chercher d'où peut provenir la formation de pluriel en *-saŋ*, *-zaŋ*, etc. : *na'bzaŋ* « canards », *tozaŋ* « rennes », *tebəzeŋ* « hommes », etc. Il n'a pas de mal, évidemment, à en retrouver l'équivalent en selkoup : *kwänšaq* « bouleaux, bouscasse », etc. Or nous savons que les Kamasses (et aussi les Selkoups) ont vécu au contact de Turks, de Mongols et aussi de Tongous (auquel Ago Künnap ne fait jamais allusion) et nous savons aussi qu'un des suffixes de formation du pluriel en tongous est *-sa* qui est probablement un ancien élément de sens collectif et qui s'est élargi de différents suffixes. C'est ainsi que notre confrère J. Benzing (*Die lungusischen Sprachen*) a signalé en evenki *guləsəg* « Ansiedlung, Dorf », formé sur *gulə* « Hütte ». Plus loin le pluriel en *-n-* (p. 47) est évoqué, qui se trouverait attesté en samoyède selkoup et même en nénets. A l'appui de cette restitution, il est fait état d'une forme *pāppānnan* « meine jüngeren Brüder » que l'auteur rapproche des expressions du type *nišanana* « nos pères » signalées par N. Tereščenko en nénets mais on trouve (Benzing, *op. cit.*, p. 73) en golde : *agana!* « frères », *andana!* « amis », etc. Comme le golde est parlé à une distance passablement éloignée du village d'Abalakovo, il s'agit probablement d'autre chose que d'un emprunt que ce parler tongous aurait fait au samoyède. Mais il se trouve aussi un autre pluriel, qui apparaît dans les formes kamasses du type : *d'agaje'* « les rivières » (*d'aga* « rivière »), acc. pl. *d'agajem* « id. ». Ce suffixe en *-j* présente deux formes, une avec occlusive glottale finale (au nominatif pluriel) et l'autre sans cette occlusive, quand il est suivi d'un suffixe casuel : *siräjegän* « sur les neiges » (*sirä* « neige »). L'auteur pense aussitôt retrouver trace de cette marque de pluriel dans le reste du samoyède et jusqu'en finno-ougrien. Mais ne fait-il pas fausse route ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'un emprunt à quelque parler tongous du nord, evenki ou lamoute ? Benzing (*op. cit.*, p. 74) a cité en tongous un *ulikījə* « les écureuils » et en lamoute *hekilajaw* « les mélèzes » et *burgagjaw* « les peupliers », ces derniers exemples correspondant au kamasse *d'agajem* « les rivières », mentionné ci-dessus. Ici aussi le suffixe d'accusatif a été ajouté au suffixe de pluriel, ce qui correspond aux exemples relevés par Benzing. Il en est de même de la marque de pluriel en *-l* repérée en selkoup et que Castrén puis Kai Donner ont interprétée comme un emprunt au turk. Mais le turk a *-lar/-ler* alors que le tongous forme régulièrement ses pluriels en *-l* (lamoute *žu* « maison »/*žul* « maisons », *kuŋa* « enfant »/*kuŋal* « enfants », etc.). On ne voit pas pourquoi l'emprunt n'aurait pas été contracté en provenance d'un parler tongous. Certes, comme le rappelle Ago Künnap, ce pluriel en *-la*

du selkoup a été expliqué autrement. On a voulu y voir l'emploi, dans l'acception de pluriel, d'un suffixe uralien en **-la/-lä* qui aurait eu un sens collectif mais cela entraîne à toutes sortes de suppositions plus invérifiables les unes que les autres alors qu'il faut quand même se représenter que les Kamasses, perdus dans un pays qu'ont parcouru des Tongous, des Turks et des Mongols, n'ont pas pu résister à la pénétration d'éléments linguistiques étrangers. Vouloir expliquer par le détail, sur la foi de quelques bribes d'une langue moribonde, tout le fatras d'éléments hétéroclites que les derniers parleurs de cet idiome ont pu ramasser de tous côtés confine à la gageure. La même observation vaut pour les accusatifs kamasses en *-b-* que l'auteur qualifie lui-même d'énigmatiques (p. 69). Cette désinence a une terminaison vocalique : *kob'd ulubu bâzebi* « la jeune fille se lava les cheveux (*ulu* « cheveux » + *-bu*), or l'*-m* qui apparaît comme marque d'accusatif tant en samoyède qu'en finno-ougrien (lapon, tchérémisse, vogoul) n'est pas suivi de voyelle. Par contre, l'accusatif tongous apparaît sous les formes *-m+voyelle*, *-w+voyelle*, *-b+voyelle* et sa forme originelle a été restituée en **-ba/-*bä*. La forme en *-b-* s'est même généralisée en mandjou.

Il faut donc être très circonspect quand on veut rattacher telle forme kamasse soit au samoyède commun soit, plus généralement, à l'ouralien. A chaque pas on bute sur des cas qui, c'est le moins qu'on puisse dire, sont équivoques. Il en est encore ainsi du latif en *-l+voyelle* qui fait penser au prolatif tongous, etc. Nous ne saurions poursuivre ici cet examen de détail mais il s'impose à quiconque veut se servir des faits recueillis par l'auteur pour s'éclairer au sujet de ce qui s'est réellement passé soit en kamasse même soit en samoyède plus généralement.

Ces remarques ne doivent pas faire oublier que l'inventaire morphologique dressé par A. Künnap est une contribution importante à l'étude générale des langues uraliennes. Au détour des pages, l'auteur pose des problèmes, soulève des questions, suggère des interprétations qu'il va falloir méditer avec attention. C'est ainsi qu'il sera utile de reprendre la théorie de l'expression du nombre dans la morphologie uralienne. Jusqu'ici on s'est contenté de supposer, par comparaison, qu'il y a eu en uralien commun plusieurs marques de pluriel : **-l*, **-n-*, **-i-* (ou **-j-*), **-k* (pour les pronoms personnels) mais il se peut qu'il y en ait eu d'autres (en *-ja/-jä*, en *-sa/-sä*, etc.). Et surtout, il se peut que les marques de pluriel aient alterné selon la classe du nom, certains noms étant affectés de telle marque et certains autres de telle autre marque. Ceci n'a rien de surprenant puisque c'est l'état du mongol classique et que nous trouvons des solutions de ce genre dans de nombreuses langues qui n'entretiennent aucun lien de parenté avec l'ouralien.

Ainsi en mélanésien ou en polynésien la pluralité est exprimée par l'emploi de tel mot à acception collective ou plurale selon le sens du terme qu'on veut « pluraliser ». Il n'y a donc rien d'invraisemblable à ce que l'ouralien ait indiqué le pluriel de ses mots en recourant à des élargissements distincts, chacun d'eux ayant sa distribution particulière. Il se peut aussi que tel ou tel mot ait été affecté d'une marque de pluriel cumulative, composée de deux marques simples, comme cela s'est produit en tongous, par exemple et probablement aussi en mongol, voire même en turk où le suffixe *-lar/-ler* peut parfaitement être le résultat de la composition d'*-l* et d'*r*. En outre, ce qui apparaît clairement à travers l'analyse de l'auteur, c'est que la catégorie des pronoms, plus particulièrement celle des pronoms personnels, se détache nettement de celle des noms. Il y a eu ici une véritable division de deux classes de mots en deux parties différentes du discours. On en arrive même à s'expliquer alors certains phénomènes demeurés plus ou moins obscurs. Pour ne citer qu'un exemple, nous pensons à une forme telle que le vieux-hongrois *vod'muk* « nous sommes » où la 1^{re} personne du pluriel est indiquée au moyen d'un élargissement *-muk* alors que le pronom personnel correspondant « nous » a la forme *miw*. Ce *-k* a été rajouté pour marquer le pluriel parce que pronom suffixé au verbe ou au substantif, subissant la loi de l'harmonie vocalique, ne pouvait conserver le timbre vocalique marquant le pluriel (on a encore en hongrois l'opposition *le* « toi » / *ti* « vous »). Après voyelle sombre, une forme *-miw* devait passer à *muw*, tandis qu'après voyelle claire elle passait à *müw* (on a l'accusatif *isemüküt* « notre père »). L'apposition du *-k* de pluriel « sauvait » l'expression de la pluralité du possesseur à une époque du développement de la langue où la désinence personnelle de 1^{re} et 2^e personne du pluriel n'avait pas encore perdu sa voyelle et s'identifiait encore avec la forme du pronom employé isolément.

Si, comme il semble ressortir des considérations émises par l'auteur, l'ouralien a utilisé simultanément plusieurs marques du nombre (duel et pluriel) selon une répartition qui ne nous apparaît pas encore très clairement, bien des problèmes devront être réexaminiés. C'est ainsi que les formes des suffixes de possessivation et celles des désinences personnelles du verbe en fennique pourront être réinterprétées, etc. Comme on le voit, la thèse de M. Ago Künnap recèle bien des suggestions qu'il conviendra de mettre à profit.

A. SAUVAGEOT.

160. *Virilläjä* (L'animateur). Revue de la Société pour la langue maternelle. 4 fascicules totalisant 514 p. in-8°. Prix : 22 marks de Finlande. Helsinki 1970.

Ce nouveau tome (le 74^e) contient entre autres choses une revue, qui occupe tout le fascicule 3, consacré à ce qui a été fait en Finlande en linguistique depuis 1960. Nos lecteurs ont pu suivre en gros cette production et noter ses caractéristiques mais il n'est pas inutile d'en rappeler l'essentiel. Comme on sait, la linguistique finlandaise, plus particulièrement celle qui s'intéresse aux langues ouraliennes et altaïques, a été essentiellement comparatiste. Car il ne faut pas s'y tromper, les « histoires » du phonétisme de tel ou tel dialecte, le plus souvent présentées sous forme de monographies, ont consisté à restituer par la comparaison interdialectale l'état présumé ancien. C'est ainsi que l'étude dialectologique n'a pas débouché le plus souvent sur des considérations de géographie linguistique mais s'est portée sur la reconstruction du fennique commun. Les cours professés avec tant de compétence par Martti Rapola, dont la personnalité a dominé les études concernant le passé du finnois de Finlande ou *suomi*, ont surtout visé à retracer, à partir de la comparaison dialectale, les phases par lesquelles le phonétisme (et à moindre degré la morphologie) avait pu passer entre le fennique commun et les documents attestés aux différentes époques de l'histoire du finnois. Pour cette raison, nos confrères finlandais ne nous ont pas donné d'histoire complète de leur langue, dans l'acception véritable du terme. Il faut dire à leur décharge que la situation ne se prêtait pas à « faire de l'histoire » puisque les langues fenniques n'apparaissent que tardivement dans des monuments écrits. Pour se représenter leur évolution, il a fallu biaiser et recourir à toutes sortes d'expédients : étude des mots d'emprunt, comparaison interdialectale et naturellement aussi comparaison finno-ougrienne, voire même ouralienne. Un immense labeur a été dépensé à cette tâche et il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il a déblayé le terrain au point que nous commençons à entrevoir ce qui s'est effectivement passé. On comprend que les maîtres de ces travaux puissent considérer que les résultats acquis sont une contribution inégalable à l'étude générale des langues ouraliennes et aussi à la linguistique générale.

Mais on sait ce qui s'est passé durant ce temps dans le reste du monde. Le structuralisme s'est imposé sous diverses formes et il fait parler de lui surtout depuis qu'une école a proposé de fonder l'investigation linguistique sur le transformationnisme et le générativisme. Les linguistes de Finlande ont mis quelque temps à réagir à des doctrines qui les ont surpris. Non pas qu'ils aient ignoré toute forme de structuralisme, car les beaux travaux d'Eliel Lagercrantz sur le lapon, d'Erkki Itkonen, de Paavo Ravila

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

et de quelques autres, procédaient déjà de vues structuralistes mais ces interprétations étaient nées au contact des faits relevés sur le terrain et ne s'inspiraient d'aucune théorie ambitieuse sur la nature même du langage. On était resté à l'écart du phonologisme comme aussi des enseignements de Hjemslev et de Saussure.

C'est donc seulement il y a dix ans, approximativement, que les publications des « structuralistes » américains ont commencé à émouvoir les esprits. La première réaction a été de curiosité. On a cherché à comprendre de quoi il s'agissait et notre éminent confrère Paavo Ravila a publié à ce sujet plusieurs articles retentissants. Par la suite, bien vite, les théoriciens finlandais, passé l'effet de surprise et sans doute après s'être familiarisés avec les terminologies déconcertantes qui les avaient d'abord médusés, ont commencé à étudier de plus près les nouvelles doctrines et par là même à les confronter avec ce qu'ils pensaient savoir du langage. Ils n'ont pas tardé à constater que les exposés des « locomotives » du néo-structuralisme ne leur offraient aucune explication valable et, surtout, elles proclamaient des dogmes qui allaient droit à l'encontre de ce qu'ils savaient par expérience. Cette réaction nous a valu plusieurs articles sévères, parfois même virulents dans les termes, où les doctrines en question ont été malmenées. A la différence de ce qui s'est passé en Hongrie, il n'y a pas eu toute une floraison de publications consacrées à « réexpliquer » le finnois d'après des principes différents (nous ne dirons pas nouveaux puisque seule la terminologie est plus ou moins rafraîchie).

Dans les cahiers que nous avons sous les yeux, cela se traduit par un long compte rendu, de M. Pekka Sammallahti, du livre de Robert D. King intitulé : *Historical Linguistics and Generative Grammar*, par un bref exposé « génératif » concernant les phénomènes de dérivation déverbative en finnois contemporain et un long article de M. Terho Itkonen qui a pour titre « Les changements phonétiques sont-ils graduels ou procèdent-ils par bonds ? La première de ces contributions est neutre, le présentateur ne prenant pas parti, la seconde est une application de la grammaire générative, sans observations critiques, mais la troisième est une attaque en règle contre la doctrine exprimée surtout par Robert D. King après N. Chomsky, Morris Halle, Paul M. Postal, etc. Pour le théoricien qu'est M. Terho, rompu aux enquêtes dialectologiques, le dogme d'après lequel tout changement phonétique serait le résultat d'une mutation brusque est naturellement irrecevable. On ne va pas contre l'évidence et, chemin faisant, notre confrère finlandais trouve dans les propos tenus par les auteurs qu'il a étudiés des incohérences, des contradictions, des erreurs et des bêtises qu'il n'a pas de mal à dénoncer. Mais la question n'est pas là et cette polémique part d'une erreur qui est celle de se demander

quelle est la cause dernière du changement phonétique. Or ce n'est pas le changement qu'il faut expliquer, c'est le maintien. Ce qui surprend, ce n'est pas que le *vita* du latin ait été réduit à *vi* (vie) en français et à *vida* en espagnol, etc. mais qu'il soit encore *vita* en italien, avec un *-t-* intervocalique parfaitement conservé. Parce que le changement phonétique est, comme l'a signalé notre regretté Raoul Husson, une donnée première résultant du caractère aléatoire de la phonation. Maintenant que nous disposons d'instruments perfectionnés pour explorer les phénomènes phonatoires, nous savons qu'une réalisation phonatoire est une performance instable qui a dans chaque occasion sa forme particulière. On n'émet jamais deux fois une même suite de sons et comme les séquences de phonèmes sont préparées mentalement avant d'être articulées, elles subissent toutes les altérations imaginables. Qu'une partie de celles-ci finissent par s'installer dans la prononciation admise par un groupe linguistique, et nous sommes devant le fait accompli. Or cet accomplissement a souvent pris beaucoup de temps pour se consommer. Ainsi assistons-nous depuis un demi-siècle à la lente détérioration de l'*o* français en syllabe inaccentuée ouverte dans le parler dit parisien où désormais l'*o* d'un mot tel que *moment* n'est plus très différent de l'*ə* réduit. De même, à Tampere en Finlande, l'*-ä* final d'un mot tel que *neljä* « quatre » s'entend de plus en plus comme un *ä* très antérieur. Tout changement dû au fonctionnement même du mécanisme phonatoire est graduel. C'est ce qui a fait concevoir ces changements comme étant insensibles et hors de portée de la conscience du sujet parlé. Il est pourtant aisé à quiconque d'observer ce genre de phénomène pourvu qu'on y prête un peu l'oreille. Mais ce n'est pas là le seul genre de changement phonétique puisque nous savons que le sujet parlant peut modifier consciemment et volontairement sa prononciation quand il en décide ainsi. Il y a changement « brusque » toutes les fois qu'un phonème est admis en connaissance de cause. Le professeur Pertti Virtaranta a noté ainsi que dans un dialecte du centre de la Finlande, les locuteurs ont délibérément remplacé *-l-* par *-r-* (en fonction de degré faible de *-t-*) tout simplement parce que leur propre prononciation en *-l-* leur est apparue trop « molle ». Nous connaissons bien des Français qui ont changé l'*r* « roulé » en *r* de « gorge ». Cela s'est fait par une brusque substitution. Mais pour déterminer la véritable nature d'un changement, il faut suivre les choses pendant une période plus ou moins longue. C'est en procédant à l'accumulation des constatations successives qu'on finit par tracer la courbe de l'évolution. En d'autres termes, il faut disposer d'une série d'analyses synchroniques effectuées les unes après les autres, à des intervalles aussi peu espacés que possible. A cet égard, on pourra se reporter à la très belle enquête de M^{me} Györgyi Varga

sur la prononciation du hongrois à Budapest (*Alakváltozálok a Budapesti köznyelvben*, Budapest, 1968) dont nous avons rendu compte dans ce Bulletin l'an dernier. Des enquêtes de ce genre font plus avancer la connaissance du changement phonétique que toutes les ratiocinations de théoriciens dont on est en droit de se demander s'ils ont jamais entendu parler une langue quelconque puisqu'ils opèrent à partir de graphies, sans même avoir l'air de s'inquiéter de savoir à quelle prononciation elles correspondent.

Les contributions à la grammaire comparée et à l'étymologie continuent à enrichir ces cahiers. M. Károly Rédei propose une explication au sujet de la particule de négation en hongrois. Rappelons, à ce propos, que les langues ouraliennes ont disposé d'un verbe restitué en *-e qui a fourni dans une partie du domaine finno-ougrien (finnois, lapon, permien, mordve, tchérémisse) un verbe de négation. Son fonctionnement est simple : ce verbe se conjugue avec le thème « négatif » du verbe que l'on veut nier. En finnois de Finlande, on dit aujourd'hui *en tule* « je ne viens pas », *et tule* « tu ne viens pas », *hän ei tule* « il (elle) ne vient pas », etc. Le verbe « nié » est représenté par le thème *tule* qui, anciennement, était terminé par -k. Ceci se retrouve en samoyède. A côté de ce verbe de négation en -e, le finnois utilise avec l'impératif un verbe spécial d'interdiction (*älä tule* « ne viens pas », etc.). Or en hongrois, on se sert de deux particules, respectivement *nem* et *ne*. La première sert à nier tout verbe quel qu'il soit, la seconde ne se construit qu'avec l'impératif ou le conditionnel pour exprimer l'interdiction ou le refus. La question est de savoir quelle est l'étymologie de ces deux particules. La première pensée est de se reporter au vogoul et à l'ostiak où sont attestées des constructions du type vogoul *näm-χálpá* « personne », *näm-mal* « rien », etc. Mais au-delà ? Comme les autres langues n'offrent rien de bien tangible (les faits permiens sont difficiles à interpréter), M. K. Rédei recourt à l'hypothèse en vogue, qui est de faire venir ces particules d'un ancien déictique uralien qui serait à restituer en *nä. Effectivement, on relève en finno-permien des déictiques du type du finnois *nämä* « ces », *ne* « ces », *nuo* « ces... — là » mais ce sont des formes de pluriel. Une difficulté de plus est opposée par la qualité de la voyelle hongroise : celle-ci est de timbre fermé ce qui suppose qu'elle n'est pas issue d'un ancien -ä. Ce n'est pas tout, la négation emphatique est fournie par un élément *sem*, réduit souvent à *se* dans l'usage et c'est cet élément qui a été utilisé en composition pour donner les adjectifs et pronoms négatifs : *senki* « personne », *semmi* « rien », etc., le deuxième terme de la composition étant l'interrogatif (*ki* « qui », *mi* « quoi »), etc. Il est quelque peu téméraire, à partir de ces données, de remonter tout droit à une époque reculée de la préhistoire du hongrois. Décidément, cette mode des déictiques engendre bien des hypothèses aventureuses.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Les étymologies proposées dans ces fascicules sont nombreuses et, malheureusement, constituent un apport contestable car rien n'est plus risqué que d'établir une étymologie, à moins de tomber sur des circonstances particulièrement favorables. C'est ce dont s'est prévalu M. K. Rédei en rapprochant du finnois *kuru* « ravin, gorge, creux de terrain » le terme dialectal hongrois *horhos* « chemin creux, cavité ravinée, etc. » dont l'équivalent est attesté sous la forme *hurhu* dans un nom de lieu-dit de la charte de fondation de l'abbaye de Tihany (1055). Ce rapprochement s'impose tellement de lui-même que je l'avais signalé dès 1960 dans un compte rendu paru dans le tome LV de notre Bulletin (vol. 2, p. 323). Mieux vaut tard que jamais et nous ne reprocherons pas à M. K. Rédey de l'avoir découvert à son tour. Des autres étymologies, nous ne signalerons que celles qui peuvent intéresser les non-spécialistes. L'une porte sur l'origine du mot finnois *laiva* « navire, bateau » qui a été considéré tour à tour comme un emprunt balte (lithuanien *laivas*) et comme un vocable du cru (comparé à mordve *luv* « crèche »). M. J. Koivulehto y voit maintenant un emprunt à l'ancien scandinave (*fley* « radeau, bateau », norvégien dialectal *floy* « bateau ») qui, en dernière analyse, serait à rapprocher du grec *πλοῖον*. On sait qu'un groupe consonantique *fl-* est réduit à *l-* dans les emprunts anciens (et parfois même récents, populaires) du finnois. Phonétiquement, c'est tiré par les cheveux car il faudrait supposer qu'une métathèse est intervenue : un hypothétique **lauja* aurait abouti à *laiva* ! Ce n'est pas impossible mais ce n'est pas non plus démontré. M. Erik v. Hertzen s'en prend de son côté au nom du grand lac intérieur finlandais *Saimaa*. Nous aurions affaire à un hydronyme très ancien qu'il conviendrait de rapprocher d'un terme germanique ancien **saiwiz/*saiwaz* qui est à l'origine de l'allemand *See*, l'anglais *sea*, le suédois *sjö* et surtout du gotique *saiws* « lac ». Mais là ne s'arrêterait pas l'étymologie. Elle remonterait à un original qui aurait désigné les étendues d'eau douce d'abord puis d'eau salée ensuite du temps où des peuplades de langue inconnue habitaient dans les parages nordiques et baltiques. Tout cela revient à déterminer la succession des populations qui ont fréquenté l'espace entourant la Baltique. L'ennui dans tout cela est qu'on ne voit pas pourquoi l'-*s* final de gotique *saiws* n'aurait pas subsisté ni par quelle opération le *-w-* des mots germaniques serait passé à *-m-* en finnois. Enfin, l'auteur ne rend pas compte de la longue finale en *-aa* de *Saimaa*. Tout cela n'est qu'un tissu de conjectures que rien ne vient étayer.

M. Matti Liimola n'est guère plus heureux. Il s'est avisé de remettre en question le rapprochement finnois *kylke-* « attacher, lier » / hongrois *köt* « id. ». Tout le raisonnement est construit sur l'hypothèse que l'*e* du hongrois ancien *ket* est fermé, ce qui est

exact, mais il oublie qu'un *e* fermé hongrois peut provenir et provient généralement d'un *i* qui s'est ouvert au cours de la préhistoire et même de l'histoire du hongrois. En outre, il suppose que le finno-ougrien commun aurait possédé un *-ü-, ce qui n'est absolument pas évident. Pour ces deux raisons, nous ne voyons pas qu'il y ait lieu de récuser le rapprochement hgr. *köl* (anciennement *kel*) / finnois *kylke*.

Heureusement, on se retrouve en terrain plus sûr avec notre éminent confrère Erkki Itkonen qui montre avec beaucoup de clarté, et sa précision habituelle, que le mot finnois *kulta*- « pêcher, sortir de l'eau, etc. » a été emprunté au lapon où il est attesté (en lapon de Norvège) sous les espèces du verbe *gol'det*, ce qui confirme que les Lapons ont exploité avant les Finnois les eaux des fleuves Kemijoki et Torniojoki. Dans un autre secteur, il relève que le mot tchèrémissé *ošo* « herse » doit être considéré comme un mot d'origine votiaké, admis en tchèrémissé vers l'an 1000 dans les parages de la Viatka. Cet emprunt suggère que les Votiaks avaient développé l'agriculture plus que ne l'avaient fait vers la même époque les Tchèrémisses, ce qui est une donnée d'un grand intérêt.

M. Kustaa Vilkuna étudie le vocabulaire de l'élevage, plus particulièrement celui de l'affouragement. Il montre que la plupart des termes relevés dans les dialectes finnois sont des emprunts au scandinave et qu'ils s'étagent en différentes couches successives. Il reprend l'étymologie germanique du mot *niittä*- « faucher » qu'il fait venir d'une forme germanique à géminée, du type du suédois *snilla* (à côté de *snida* « couper »). Originellement, ce verbe décrivait le coupeage des branches d'arbres feuillus (surtout du bouleau) dont les feuilles étaient utilisées pour la nourriture du bétail (ovins, bovins et porcs). Certains de ces termes ont un aspect très archaïque : *parmas* « brassée (de feuilles) » (suédois *barm* « sein, giron ») qui évoque une forme très ancienne du mot (**barmas* ou **barmaz*) qui a été ensuite traduit en *syls* (*syli* « sein, giron »), etc. La thèse de Kustaa Vilkuna est celle-ci : ces mots sont d'origine scandinave et proviennent plus précisément du sud de la Suède, Götaland et Småland, d'où les conquérants germaniques étaient partis s'établir en terre fennique. Ils y levaient tribut sous forme de prestations en nature et parmi celles-ci de livraisons de fourrage dont le plus gros était constitué par ces feuillages dont il a été question. Cette pratique n'est pas inconnue en France puisque j'ai pu la voir appliquée encore en 1943 à Briare-sur-Loire, en septembre, à la suite d'une sécheresse qui avait raréfié l'herbe dans les prés. Cette mise en coupe réglée des populations de langue fennique aurait commencé très tôt, à la fin de l'âge du bronze, soit vers 1500 ans avant notre ère. Elle se serait perpétuée jusqu'à la conquête suédoise du début du XIII^e siècle. Une partie des

roitelets et chefs nordiques, après avoir été bilingues, se seraient finnisés, ce qui expliquerait l'énorme quantité des termes scandinaves relevés dans le lexique fennique commun. C'est que, pour Kustaa Vilkuna comme pour plusieurs archéologues finlandais dont il se recommande, les populations fenniques auraient été présentes à date encore plus ancienne dans l'espace qui est compris entre la Volga et la Baltique pour ne pas aller jusqu'à la Vistule et même jusqu'à l'Oder. Tout cela ne s'accorde malheureusement pas toujours avec les restitutions phonétiques puisque les emprunts anciens du fennique au germanique ont pour la plupart un aspect nordique assez caractéristique et sont en tout cas postérieurs à la mutation consonantique. Entre la date de celle-ci et l'âge du bronze, il y a un écart qu'il ne convient pas de franchir sans se fonder sur des témoignages solides. Ce qui nous est montré ne suffit pas à justifier l'extrapolation à laquelle Kustaa Vilkuna procède allègrement. Il n'en demeure pas moins que, cette question de chronologie mise à part, son étude apporte une nouvelle et précieuse contribution à l'histoire des contacts entre Germains et Fenniques.

C'est un point fort important de l'histoire de la langue écrite finnoise de Finlande que soulève dans un article posthume le regretté Aarni Penttilä qui nous a laissé tant de beaux travaux. Il revient sur l'un des problèmes que pose le monument le plus énigmatique du finnois écrit ancien : le Fragment d'Upsal. Ce document consiste en quelques feuillets d'un vénérable manuscrit, retrouvés par hasard dans la bibliothèque de l'université d'Upsal. Ils étaient dissimulés dans la reliure d'un volume qui contenait des ouvrages de médecine. Aarni Penttilä en a publié le texte en 1943 après avoir fait paraître en 1931 une étude portant sur l'analyse graphique et phonétique de ce texte. Les spécialistes ont cru y découvrir les restes d'un ancien évangéliaire mais ils ont été embarrassés pour le dater. C'est sur ce point que revient ici Penttilä en refusant d'admettre, comme certains le proposent, d'y voir une traduction suédoise établie d'après la traduction intégrale de la Bible en suédois, qui est de 1541. Il montre que, sur plusieurs points, le Fragment se rapproche plutôt de la première traduction suédoise du Nouveau Testament, qui est de 1526, mais il se demande si, dans bien des cas, le texte finnois ne procède pas directement de celui de la Vulgate. Il y a lieu aussi de remarquer qu'il ne cadre pas entièrement avec la version latine du fameux missel de Turku (*Missale Aboense*) qui fut imprimé à Lübeck en 1488 et qui semble bien avoir dominé la liturgie de l'église de Finlande à la fin du xve siècle. La plupart de ceux qui ont exprimé une opinion au sujet du Fragment ont estimé qu'il s'agissait d'une traduction d'un lectionnaire inspiré par un ou plusieurs réformateurs. Penttilä (p. 144) écrit même que le choix des textes traduits indique qu'il

s'agit d'une des phases de la Réforme. Cela revient à placer la rédaction de ce recueil dans les années qui ont marqué précisément le début du mouvement luthérien en Finlande et dans le Nord.

Pour l'observateur étranger, familiarisé avec les textes liturgiques de l'Église romaine, le Fragment apparaît sous un tout autre aspect. Il y retrouve une succession de traductions de l'évangile et des épîtres ainsi que des prières qui forment encore le « temporal » du missel. Il suffit de se reporter par exemple au *Missel quotidien vespéral* du R. P. Morin (édition revue par une équipe de prêtres de l'Oratoire, Droguet & Ardant, Paris 1965) pour constater que les textes des évangiles et des épîtres sont les mêmes ainsi que ceux des prières. Penttilä constate, par exemple, que le passage du chapitre XVI de l'évangile selon saint Jean, versets 5-6 : *et nemo ex vobis interrogat me, Quo vadis?* a été rendu dans le Fragment littéralement, alors que ni la traduction suédoise de 1526 ni celle de 1541 ne le font. Or la traduction française, si « renouvelée » qu'elle soit, porte encore : « Et aucun de vous ne me demande, où vas-tu ? ». Le missel français et le Fragment ont servilement rendu le texte de la Vulgate. Penttilä a aussi remarqué, fort justement, que les textes du Fragment ne sont pas subdivisés intérieurement comme dans la Bible suédoise ou celle de Luther. Ils ne le sont pas non plus dans le missel français. Penttilä s'étonne que les versets du chapitre XV de saint Jean : *Ego sum vallis vera*, etc. ne soient pas précédés d'une indication de date du jour où ils doivent être lus. C'est pourtant bien simple : ils ressortissent à ce qui est appelé le « Commun des saints » et ne sont donc pas rapportés à une date déterminée. Bien d'autres remarques seraient à formuler dans le détail au sujet du texte même du Fragment. Mais d'abord, il est une question préalable que les théoriciens ne semblent pas s'être posée : pourquoi ces feuillets ont-ils été utilisés pour fourrer une reliure ? Comment se fait-il qu'un ouvrage manuscrit de caractère sacré ait été traité avec tant de désinvolture ? Probablement parce qu'il était considéré comme indésirable ou, pour s'exprimer plus clairement, comme entaché de « papisme ». Il y a en effet tout lieu de penser que nous avons affaire à une relique du catholicisme. On sait que plusieurs décisions synodales prises successivement au cours du xv^e siècle par l'église de Suède (dont dépendait la Finlande) avaient prescrit que les principales prières devaient être dites dans la langue des fidèles. Or le Fragment est tout simplement le missel en finnois. Ce finnois, noté selon une graphie suédoise, est d'ailleurs très gauche, très embarrassé, assez composite et il a tout l'air de représenter une traduction à laquelle ont participé plusieurs personnes. Ceci est bien dans la tradition de l'Église romaine qui ne laisse pas aux inspiration individuelles le soin de régler le texte d'un document liturgique. La traduction

COMPTES RENDUS 1972

reproduite dans le Fragment a donc été le résultat d'un travail d'équipe et elle n'a pas pu être utilisée avant d'avoir reçu l'aval de l'évêque de Turku. A moins qu'il ne se soit agi d'un missel établi en Suède pour les fidèles de langue finnoise séjournant dans le royaume et surtout à Stockholm. Quoi qu'il en soit, le « temporal » dont le Fragment ne nous a conservé que quelques bribes, mettait à la disposition de l'officiant les lectures qu'il devait faire devant les fidèles. Les cérémonies ainsi célébrées étaient exactement identiques aux messes que nous connaissons en ce qui concerne la lecture des évangiles, des épîtres et les prières afférentes. Or cet état de choses en France date de très longtemps. Il est d'ailleurs frappant que le reste de la liturgie (prières du célébrant, etc.) ne figure pas dans le manuscrit du Fragment qui comporte par contre des incipits en latin. Tout indique que nous avons affaire à un ouvrage liturgique du temps où la messe était encore célébrée selon le rite romain. Cette précision ne nous indique pas de date car nous savons que la liturgie romaine n'a pas été tout de suite remplacée par la luthérienne et que cette substitution ne s'est pas accomplie partout en même temps. Certaines paroisses conservatrices ont mis plus ou moins de retard à s'y résoudre. En bref, les choses se sont passées comme elles se passent présentement sous nos yeux dans les paroisses catholiques de France où la nouvelle liturgie n'est pas admise partout. Il se peut donc que le Fragment ait fait partie d'un missel utilisé dans les premières années du XVI^e siècle. Mais il ne faut pas être non plus dupe de ce fait. Même s'il a été utilisé encore vers 1530 ou 1540, sa rédaction est bien plus ancienne et reflète un état de la langue écrite antérieur à celui des manuscrits Westh, par exemple. N'oublions pas que certaines des prières contenues dans le missel catholique hongrois d'aujourd'hui perpétuent des formules qui sont déjà dans les monuments les plus anciens de la langue, ceux des XIII^e et XIV^e siècles. Il est donc permis de penser que le texte vénérable du Fragment est le témoin d'un état de langue d'un bon siècle plus ancien que celui attesté dans les manuscrits Westh et naturellement aussi dans les écrits de Michel Agricola. Ce qui ne veut pas dire que ce dernier n'ait pas utilisé et rafraîchi les textes épars dont la liturgie catholique s'était servie. Ainsi s'expliquerait le caractère extraordinairement composite de la langue d'Agricola, caractère qui ne s'atténuerait qu'à la longue, au cours de deux siècles de « finition ».

Les autres contributions portent sur le finnois et son usage. Le professeur Osmo Ikola signale qu'il a relevé dans les dialectes des énoncés où le verbe de négation a été omis, la forme seule du thème négatif du verbe suffisant dans ces cas-là à signaler la négation. Ces « ellipses » du verbe de négation, ont même pénétré dans quelques textes littéraires. Il cite, par exemple, dans un texte

de Sillanpää (mentionné déjà par Aarni Penttilä dans sa grammaire, p. 659) : *minä tiedä* « j'sais pas ». La formule complète est *minä en tiedä* mais l'énoncé elliptique ne suscite aucune ambiguïté puisque la tournure positive correspondante serait *minä tiedän* « je sais ». L'auteur montre que le verbe de négation (comme celui d'interdiction) peut être omis quand tel autre terme de l'énoncé suggère clairement qu'il s'agit d'une négation : (dial.) *mää enä muisl millän* « je ne me rappelle plus rien », *mää hänt muisla* « je ne me le rappelle pas ». Les partitifs *enä*, *millän* (avec enclitique de renforcement négatif) et le partitif *hänt* (*hänlä* « de lui, d'elle ») suffisent à faire saisir qu'il s'agit d'une négation. M. Osmo Ikola signale avec raison qu'une évolution analogue se produit en français parlé où la négation *ne* tend à disparaître de l'usage. On se trouve donc ici devant un parallélisme de développement.

M. Sakari Vihonen a analysé la structure de la phrase écrite dans les éditoriaux de plusieurs journaux. Il n'a pas eu de peine à découvrir que la phrase y est d'une longueur démesurée, qu'elle est bourrée de substantifs plus abstraits les uns que les autres. Il a également observé que les verbes les plus fréquemment employés en fonction prédicative sont le verbe d'existence (*ole-*) ou des verbes du type *merkitse-* « signifier », *muodostu-* « se former, prendre forme » et des passifs. Ces remarques pourraient aisément s'appliquer au style des journaux français comme aussi à celui de certains parleurs de la radiodiffusion ou de la télévision.

En corollaire à cette étude, Terho Itkonen présente de son côté des observations sur le développement pris ces dernières années par les dérivés abstraits en *-uus/-yys*, qui désignent des qualités. C'est ainsi que sur le superlatif *vanhin* « le plus ancien », il a été créé un substantif *vahimmaus* « qualité de ce qui est le plus ancien ». De *kuningatar* « reine » a été tiré *kuningallaruus* « qualité, situation de reine ». De même *tekijä* « auteur (d'un livre) » a donné *tekijyys* « qualité d'auteur, activité en tant qu'auteur », etc. Comme on le voit, la plasticité du finnois lui a permis de dépasser largement les limites où les auteurs français sont encore confinés en dépit des nombreuses « trouvailles » dont ils se sont prévalués ces dernières années : *dangerosité* (France-Inter, 19 h., 22-9-1971), *périssabilité*, *facultativité*, *marginalité*, etc.

Signalons une très intéressante étude de M^{me} Tuovi Monola qui a analysé du point de vue rythmique une brève allocution du professeur Matti Sadeniemi. Elle est partie de l'hypothèse de notre confrère finlandais, le phonéticien Antti Sovajärvi, qui suppose que les unités rythmiques sont primaires et les séquences parlées secondaires. Les inspirations et expirations sont notées, les césures et les pauses aussi. C'est une étude des faits de parole qu'il faudrait commenter de très près car il y manque, selon nous, un facteur

essentiel : la mélodie ou si l'on préfère les effets de modulation sans lesquels il n'est pas de séquence parlée intelligible. C'est ainsi que l'auteur distingue trois sortes de pauses : celle qui a les dimensions d'une séquence parlée, celle qui a une durée moindre et une troisième, qu'elle appelle la pause « totale ». Or il n'est que d'examiner de près les résultats communiqués pour se rendre compte qu'il n'a pas été distingué entre la césure, combinée à la modulation, et l'arrêt ou pause après modulation suspensive, etc. Il serait intéressant de reprendre cette étude en la complétant par l'examen des courbes de modulation. On aimerait aussi savoir comment ont été observées les « pauses » (en finnois *tauko*) dont il est fait état. En général, l'observation instrumentale révèle que les « césures » ne correspondent pas à de véritables arrêts de la voix.

De nombreuses notules, des chroniques, des comptes rendus complètent ce tome ainsi que des contributions concernant l'histoire de la littérature et l'ethnographie. A cela s'ajoutent de nombreuses indications et des conseils concernant le bon emploi de la langue, tâche à laquelle le *Virittäjä* s'est consacré sans désemparer depuis sa fondation.

A. SAUVAGEOT.

161. *Sananjalka* (La fougère à l'aigle). Bulletin de la Société pour la langue finnoise. Tome 12. Turku 1970. 213 p. in-8°.

Les contributions purement linguistiques sont cette fois-ci réduites à trois.

La première, due à M. Terho Itkonen, traite de l'étymologie et de l'évolution sémantique des verbes qui en finnois signifient « chercher » et « trouver ». Il ne saurait être question de nous y arrêter puisque cette démonstration ne peut intéresser que le spécialiste. Nous y relèverons seulement que l'auteur est disposé à rejeter l'équation : finnois *löylä* « trouver » / hongrois *lel* « id. », sous le prétexte que ces deux termes, uniquement attestés dans deux langues fort éloignées l'une de l'autre, sont pour cette seule raison d'origines distinctes. Il préfère supposer, tout gratuitement, que le terme finnois est un dérivé du mot *lyö* « frapper », dont l'acception « trouver » aurait été suggérée par le suédois *hilla* (apparenté à l'anglais *to hit*). Il est exact que le suédois *hilla* veut dire désormais « trouver, tomber sur quelque chose ». Il reconnaît toutefois que l'équation f. *löylä* / hgr. *lel* est phonétiquement irréprochable. Alors pourquoi cette nouvelle explication qui n'est pas moins hypothétique ?

Mme Valma Yli-Vakkuri traite d'un sujet important. Elle analyse les constructions adnominales où un substantif est complété par un autre substantif à un cas déterminé de la déclinaison. Ce sont les formules du type : *Pullaviipaleet laulasella olival perottavan suuria* « Les tranches de brioches sur l'assiette étaient redoutablement grandes » (*pullaviipaleet* « les tranches de brioche », *laulasella* « sur l'assiette »). Le substantif composé, qui est au nominatif pluriel, est immédiatement suivi du substantif *laulanen* « assiette » (au cas inessif *laulasella*). La traduction française reflète servilement la finnoise. Or ce type de syntagme adnominal est condamné par les puristes qui proposent de lui substituer la formule *laulasella oleval pullaviipaleel* « les tranches de brioches étant sur l'assiette, qui sont sur l'assiette ». C'est que la règle finno-ougrienne est de ne placer le déterminant que devant le déterminé et d'autre part, ce déterminant ne peut être antéposé au déterminé qu'au nominatif ou au génitif (si c'est un substantif). Dès qu'on emploie un substantif à un cas spatial ou local, il faut recourir à un terme « adjectivant » qui est, dans l'exemple, ci-dessus, fourni par le participe présent du verbe « être » (*oleva*). Certes, on peut aussi déterminer un substantif en le faisant précéder par un autre substantif au génitif (singulier ou pluriel) mais cette solution n'est pas toujours satisfaisante. Dans l'exemple qui vient d'être analysé, elle ne saurait être appliquée.

Ces syntagmes adnominaux sont très fréquents et ils sont attestés dès le début de la langue écrite de Finlande. C'est ainsi que Michel Agricola avait déjà écrit *puudh kedholla* « les arbres dans la campagne » qui avait été corrigé dans la Bible de 1642 en *kedon puut* « les arbres de la campagne » (Moïse, 26-3). Les poèmes populaires du type *kalevalien* ont également employé ces constructions (*Kalevala*, XXIV, 467-73, entre autres), ce qui confère à ce genre de syntagme adnominal une certaine ancienneté. Qu'il ait été imité du nordique est à peu près évident et s'il pullule aujourd'hui dans la littérature comme dans la conversation, c'est que l'action du suédois, renforcée par celle de l'allemand et des langues occidentales telles que l'anglais et le français, n'a fait que s'intensifier.

Tel que se présente désormais l'usage, il n'est pas toujours aisé, à la lecture, de déterminer si l'on a affaire à un syntagme adnominal complétif ou si l'on est en présence d'un simple complément circonstanciel du verbe. Souvent, c'est l'ordre des termes qui en décide : *Ovi toiseen huoneeseen aukeni* « La porte sur l'autre pièce s'ouvrît » (*ovi* « porte », *huoneeseen* « dans la pièce, la chambre », *aukeri* « s'ouvrît ») s'oppose à *Ovi aukeni toiseen huoneeseen* « La porte s'ouvrît sur l'autre pièce » mais il est des cas où ce critère ne suffit pas. L'auteur estime alors avoir trouvé un procédé d'analyse

efficace : il y a syntagme adnominal quand le complément suit immédiatement le substantif qu'il détermine. Si l'on peut séparer le complément du substantif pour le placer ailleurs, c'est qu'il s'agit du complément du verbe. C'est, en somme, recourir à la méthode transformationniste et il faut reconnaître qu'elle est ici pleinement justifiée. Mais est-ce suffisant ? Il est des cas où la transformation ne peut jouer : *Siinä oli miehiä kiväärit kässissä* « Il y avait là des hommes (*miehiä*), les fusils dans les mains (*kässissä*) (dans les mains). Alors que faire ? Et puis, cette méthode par transformation, est-elle à la portée de l'interlocuteur ? A-t-il le temps d'y songer quand on lui parle et qu'il doit saisir immédiatement de quoi il s'agit ? Heureusement, les choses se présentent plus simplement : le syntagme adnominal est émis d'un seul trait alors qu'il n'en est pas toujours de même du complément du verbe. C'est ainsi que dans l'énoncé ci-dessus : *Siinä oli miehiä kiväärit kässissä* « Il y avait là des hommes, les fusils dans les mains », une césure intervient entre *miehiä* et *kiväärit* « les fusils ». Malheureusement, M^{me} Valma Yli-Vakkuri ne fait aucune allusion à la manière dont sont prononcées les phrases qu'elle analyse. Tout se passe comme si le finnois qu'elle étudie ne se parlait pas ! C'est regrettable car la prononciation lui aurait fourni de précieuses indications qui l'auraient dispensée de s'embrouiller dans toutes sortes d'analyses banales, qu'elle s'est efforcée de rafraîchir un peu en les présentant assaisonnées de quelques termes empruntés aux théories à la mode. En réalité, le syntagme adnominal complétif (que nous avions brièvement caractérisé dans l'*Esquisse de la langue finnoise*, p. 94), est une construction qui détonne dans le système syntaxique d'une langue de type finno-ougrien. La meilleure preuve en est que le même problème se pose à nos amis hongrois. Chez eux aussi, les puristes se sentent mal à l'aise devant des énoncés tels que : *Egyik asszony a lársaságunkból megkérít, fogadjak egy fiatalembert.* (László Anna, Kortárs IX, p. 1945) « une des femmes de notre société me demanda de recevoir un jeune homme » (*egyik asszony* « l'une des femmes », *a lársaságunkból* « de notre société, du sein de notre société ») ou *A villát a Rózsadombon ő építette* « La villa sur la Colline des Roses, c'est lui qui l'a construite » (Kolozsvári Grandpierre Emil, *Új Írás*, XI, 6, p. 12), etc. Ici aussi, on enseigne qu'il faut laisser le déterminant précéder le déterminé et qu'à cet effet il est nécessaire de recourir à un « adjectivant » sous les espèces d'un participe. On doit ainsi dire : *a kormányon levő pár* « le parti au gouvernement et non pas : *a pár a kormányon* (*kormányon* « au gouvernement », *levő* « étant, qui est ») bien que la tournure incriminée s'entende et se lise fréquemment.

La solution proposée par les puristes a le désavantage double d'être lourde et de ne pas se plier au schéma dominant dans les

langues occidentales. Aussi, il est à attendre qu'un compromis s'établisse entre les exigences des puristes qui veulent laisser le déterminant précéder le déterminé et les usagers qui répugnent à se servir d'un terme « adjectivant ». C'est ce qui a incité les écrivains hongrois contemporains à s'enhardir jusqu'à antéposer carrément un substantif affecté d'une désinence casuelle à un substantif déterminé, sans faire usage d'un « liant » quelconque. On lit constamment des séquences du type : *A jó irányban haladás feltétele* ... (Molnár Zoltán, Élet és Irodalom, 16-8-1969) « La condition pour avancer dans la bonne direction ...», la condition d'une avance dans la bonne direction... » (*irányban* « dans la direction », *haladás* « avance, action d'avancer »). Et ces locutions sont tellement répandues qu'elles surgissent même dans les pages de la revue officiellement chargée de la régulation de la langue, le *Magyar Nyelvör*, où un spécialiste distingué, M. L. Deme (tome 94, p. 280) a bel et bien écrit à deux reprises : *a helyes kiejtésre nevelés* « l'éducation pour une prononciation correcte » où le mot *kiejtés* « prononciation », antéposé à *nevelés* « éducation » est affecté de la désinence casuelle *-re* « sur, à ». Une solution comparable est également appliquée en estonien et même en finnois littéraire où, au hasard d'une lecture, nous avons relevé la phrase suivante, extraite d'un ouvrage de l'humoriste finnois Veikko Huovinen, intitulée *Veilikka* (Le farceur), p. 6 : *Pyrkimys valtaan ei kuole milloinkaan, ja keinot vallaan pääsemiseksi eivät kovinkaan poikkea toisistaan*. « L'aspiration au pouvoir ne mourra jamais et les moyens pour parvenir au pouvoir ne différeront pas beaucoup les uns des autres. » Dans la 1^{re} partie de la phrase, nous lisons *pyrkimys valtaan* (*pyrkimys* « aspiration », *vallaan* « au pouvoir ») et dans la seconde *vallaan pääsemiseksi* « pour parvenir au pouvoir » (*vallaan* « au pouvoir », *pääsemiseksi* « pour l'action de parvenir »). Ainsi le mot *valtaan* (cas illatif de *valla* « pouvoir ») vient successivement après et avant le substantif qu'il détermine. Les deux solutions se trouvent appliquées dans une même phrase ! Mais M^{me} Valma Yli-Vakkuri n'a pas étendu ses réflexions à ces cas, ce qui fait qu'elle n'a pas embrassé le vrai problème dans toute sa portée. Les constructions qu'elle a analysées ont un caractère intrusif qui est encore ressenti par les usagers les plus consciens de ce qu'ils font quand ils se servent de leur langue maternelle et leur présence a suscité la création de tournures nouvelles destinées à les remplacer et qui sont de leur côté des innovations révolutionnaires, tout aussi destructives, dans leur genre, de l'ancien ordre établi. Où elle a cependant raison, c'est de considérer que les syntagmes adnominaux complétifs qu'elle a étudiés sont désormais indéracinables en finnois, et, ajouterons-nous, également en hongrois.

COMPTES RENDUS 1972

Jussi Kallio et Aulikki Jalava présentent, comme 3^e contribution linguistique 20 grandes pages d'un texte oral du canton de Paimio (dans la région de Turku), qui ressortit aux dialectes du sud-ouest de la Finlande. Ce nouveau document enrichit notre connaissance de ces parlers qui sont très altérés en ce sens qu'ils ont subi une dégradation phonétique avancée. Leur consistance actuelle fait qu'ils sont à peu près inintelligibles à quiconque vient d'une autre province et surtout méconnaissables par rapport au finnois littéraire. Mais ceci ne s'explique pas seulement par le « conservatisme » apparent de la langue écrite. Celle-ci, au cours de son histoire, a été partiellement restaurée, de telle sorte qu'elle présente un faciès relativement archaïque. A certains égards, les premiers documents écrits du finnois ressemblent davantage à ces textes dialectaux recueillis de nos jours, à plus de quatre siècles de distance.

Des études littéraires, ethnographiques et des comptes rendus complètent ce volume dont la présentation matérielle est impeccable.

A. SAUVAGEOT.

162. *Sananjalka* (La fougère à l'aigle). Bulletin de la Société pour la langue finnoise. Tome 13, 1971. Turku. 230 p. grand in-8^o.

Ce nouveau volume s'ouvre sur un hommage rendu à Marti Rapola à l'occasion de son 80^e anniversaire. C'est volontiers que nous nous associons à la rédaction de *Sananjalka* pour dire, avec le professeur Pertti Virtaranta, ce qu'a été l'œuvre de notre éminent confrère finlandais. Elle domine les travaux qui se sont multipliés depuis un demi-siècle pour rendre compte de l'histoire de la langue finnoise. Et pourtant, si considérable qu'elle soit, cette œuvre demeure inachevée. Rapola ne nous a toujours pas donné la suite de son histoire du finnois écrit dont le premier volume était pourtant si prometteur. Si essentiels que soient ses recherches ultérieures et notamment son histoire de la phonétique des parlers finnois de Finlande, cette lacune demeure car il était plus que quiconque en mesure de poursuivre et d'achever cette histoire si bien commencée. Ce regret une fois exprimé, il convient de se demander pourquoi Rapola n'a publié qu'un premier volume. C'est dû au caractère même de l'histoire de la langue écrite de Finlande. Ni la phonétique historique de conception traditionnelle, ni la restitution morphologique à partir de la comparaison interdialectale ne pouvaient ici suffire à décrire ce qui s'est passé dans l'évolution de la langue écrite. C'est que celle-ci est restée longtemps une

langue lue et écrite superposée à l'usage des dialectes. Comme l'a précisément et fort justement démontré Rapola, l'évolution phonétique s'est produite dans les dialectes tandis que le développement phonétique de la langue écrite a été une suite de restitutions, de réfections, de perfectionnements, la plupart du temps opérées consciemment par les usagers qui voulaient à tout prix se forger une langue conforme à l'idéal qu'ils s'en faisaient. Le mérite personnel de Rapola est d'avoir mis tout cela en évidence. Nous dirons, pour terminer, la dette de reconnaissance que nous lui devons d'avoir indiqué les nouvelles voies à suivre dans l'étude diachronique du finnois. Sans sa contribution, nous y verrions beaucoup moins clair.

L'exposé suivant est celui du professeur Osmo Ikola dont le nom a été mentionné ici-même si souvent. Il s'est fait connaître par toute une série de travaux importants concernant tant l'histoire du finnois que son état présent. Cette fois, il traite d'un problème que se posent tous ceux qui ont rédigé des grammaires, plus précisément des syntaxes du finnois littéraire. Il s'agit de ce qui s'appelle en finnois *lauseenvastike* (traduit en allemand dans le résumé de l'article par l'expression : *Salzentsprechung*). Dans une certaine mesure, cette appellation évoque notre terme « quasi-proposition ». Elle a été fabriquée à partir des mots *lause* « phrase » et *vastata* « répondre, correspondre ». Par là on désigne ce qui « correspond à la phrase ». Auparavant, mon regretté maître E. N. Setälä avait forgé l'expression *lauseenvastiline*, d'acception identique, mais construite avec un déverbalif différent à partir du même verbe *vastata*. La question posée par M. Osmo Ikola est celle-ci : quels types de phrases peut-on ranger dans la catégorie de ces quasi-propositions ? Les différents auteurs de grammaires finnoises ou d'études sur la syntaxe finnoise ont proposé des classements plus ou moins divergents. Certains considèrent que seules sont à considérer comme quasi-propositions les propositions dont le terme prédicatif est fourni par un nom déverbalif alors que d'autres incluent toutes sortes de tournures de types très variés. M. Osmo Ikola a rassemblé et classé 54 types de constructions, réparties en 8 groupes principaux. Il estime que 3 de ces groupes rassemblent des énoncés qui ne sauraient comprendre de quasi-propositions.

Ce qui est plus intéressant, c'est que M. Osmo Ikola renonce à établir une classification fondée sur des critères purement formels pour lui substituer une classification sémantique. On distinguera ces tournures par leur sens et non par leur forme. C'est un retour à la pratique des anciennes grammaires normatives.

Ceci s'accorde avec un autre choix qu'a fait M. Osmo Ikola en essayant de rendre compte des faits qu'il a rassemblés. Il a adopté l'analyse transformationniste en *matrix phrase* et *embedded phrase*

qu'il traduit en finnois par *malrisilause* et *upolellu lause* (phrase noyée, submergée ou enfoncée). Naturellement, cette division répond de son côté à la distinction entre structure superficielle et structure profonde. Or ici, l'interprétation sémantique semble mieux s'accorder avec la structure profonde qu'avec la structure superficielle. Quelques exemples feront mieux saisir comment il est procédé. Soit (cas 16, 1) l'énoncé *Tyttö kuuli käen kukkulan* « La jeune fille entendit chanter le coucou », il s'analyse du point de vue formel de la façon suivante : *tyttö* « jeune fille, nominatif sg., sujet du verbe *kuuli*, 3^e pers. sg. du présent, *käen* « du coucou », gén. sg. déterminant de *kukkulan*, participe présent, au gén. sg., du verbe *kukkua* « faire coucou, chanter (coucou) ». Comme toutefois, le génitif sg. sert en finnois à signaler le complément d'objet « total » d'un verbe transitif d'aspect accompli, on peut aussi bien concevoir les deux génitifs ci-dessus comme autant de compléments d'objet ou accusatifs. Telle n'est pas l'analyse proposée (p. 31). Selon la conception transformationniste, M. Osmo Ikola propose de s'expliquer l'énoncé en question comme répondant, dans la structure profonde, à deux assertions distinctes : *tyttö kuuli* « la jeune fille entendit » d'une part et d'autre part *käki kukkui* « le coucou chanta (fit coucou) ». Bien que l'auteur ne s'exprime pas plus clairement, il résulte de son diagramme qu'il considère que la « phrase noyée » a pour sujet *käki* « coucou ». Or le problème qui se pose du point de vue structural est tout autre. Il s'agit de savoir par quel procédé, l'assertion relative au chant du coucou a été reliée à celle concernant l'audition de la jeune fille. Car si *käen kukkulan* est une quasi-proposition, c'est bien parce qu'elle est une dépendance de la première assertion : *tyttö kuuli* « la jeune fille entendit ». Or, à y regarder de plus près, on découvre ceci : 1) l'emploi de *kuuli* « elle entendit » sans complément est contraire à l'usage en dehors des cas où il s'agit de répondre affirmativement à une question, 2) la dernière note sur laquelle est prononcé le mot *kuuli* est suspensive et de ce fait accuse que le segment *tyttö kuuli* n'est pas indépendant. Ceci pour le premier segment. Quant au second segment, il est relié au premier par les marques affectant les deux mots qui le composent ainsi que par la modulation descendante sur laquelle il est proféré. La question est de savoir comment interpréter les marques affectant les mots. La grammaire traditionnelle voit dans *käen* un génitif et dans *kukkulan* un accusatif. Du point de vue du débit tout se passe comme si le segment *käen kukkulan* était tout simplement le complément d'objet du verbe *kuuli*. Dans ce cas, il n'y a même pas de phrase complexe et le classement de cet énoncé parmi les quasi-propositions est erroné. Ce qui gêne pourtant le sujet parlant finnois dans ces énoncés, c'est que les termes ne se comportent pas comme on pourrait s'y

attendre. En effet, dans une construction du type *käen kukkuvan*, le terme qui, par sa structure, devrait servir de déterminant est *kukkuvan*, gén. sg. du participe présent *kukkuva*. On devrait avoir *kukkuvan käen*, ce qui donnerait en français « le coucou chantant » mais il est manifeste que ce qui confère sa signification propre à cette construction (connue sous l'appellation de « construction participiale » dans les grammaires finnoises), c'est que l'élément constitué par le participe présent joue un rôle à part ainsi qu'on le voit dans cette autre locution : *Isä näyttää lukevan lehteä* « Le père (mon père) semble lire le journal » (*isä* « père », *näyttää* « semble », *lukevan*, part. prés. gén. sg. de *luke-* « lire », *lehteä* « journal, feuille », partitif sg. de *lehti*). Ici, le verbe combiné avec *lukevan* « lisant » est intransitif et le mot construit d'autre part comme complément de *lukevan* est un substantif au partitif sg. et non plus au génitif sg. Or *lukevan* se comporte par rapport à *näyttää* comme *kukkuvan* par rapport à *kuuli* dans l'exemple plus haut. C'est la relation entre le verbe et le participe présent au génitif qui pose un problème. Quelle interprétation trouvons-nous dans l'exposé de M. Osmo Ikola ? Nous lisons (p. 27) qu'il divise ce dernier énoncé en deux segments : 1) *isä lukee lehteä* « le père lit le journal », 2) *näyttää* « semble ». Mais, au lieu de pousser son analyse au-delà, l'auteur évoque l'histoire de la langue et rappelle, ce qui est juste, que la phrase considérée est le résultat de plusieurs contaminations successives qui se sont produites depuis le xvi^e siècle. Or du point de vue synchronique, le seul qui intéresse la procédure transformationniste, cette évocation historique n'a aucune pertinence. Ce qu'il faut déterminer, c'est le mécanisme de la formule actuellement en usage et reconnue seule correcte. Cette opération n'est pas effectuée et il nous est seulement indiqué que le verbe *näyttää* fait bande à part dans la « structure profonde ».

Alors nous nous demandons ce qu'a voulu l'auteur. Nous expliquer le mécanisme de ces phrases ou bien simplement doter la grammaire finnoise normative d'une terminologie nouvelle (en partie) mais qui n'est fondée que sur ces considérations sémantique ? C'est ainsi qu'on lit (p. 46) que doivent être classées comme quasi-propositions « nécessives » les énoncés suivants : *Pajan pilää lukea kirja* « Il faut que le garçon lise le livre », *Pajan on luettava kirja* « id. ». Dans le premier cas, le génitif sg. *pajan* « du garçon » (*poika* « gargon, jeune homme ») est construit avec le verbe *pilää* « il faut, il est tenu » alors que dans le second cas, ce même génitif est associé à un participe présent passif avec acceptation d'une obligation : *luettava* « à être lu ». Inversement la locution *kesän tullen* « lorsque vient l'été » est séparée de *kaikkien nähdä* « quand tout le monde voit » (= « au vu de tous »). Dans l'un et l'autre cas, le nom déverbalatif en *-en* (*-llen*, *-den*) est construit avec un

déterminant au génitif. Selon le sens de ce déverbatif, il a été exploité différemment du point de vue sémantique mais cela rappelle simplement que le sens d'une construction dépend en partie des significations intrinsèques des termes qui la constituent. Il eût été plus élégant de montrer tout ce qui a pu être extrait de cette construction du point de vue sémantique plutôt que d'y voir un type déterminé *a priori* du point de vue sémantique.

La lecture de cet exposé ne peut que renforcer dans la conviction que le linguiste doit procéder, selon la formule d'E. Pichon et J. Damourette des « mots à la pensée ». Toute autre démarche ne peut qu'engendrer la confusion.

M. Göran Karlsson nous entretient d'une question d'intérêt très général bien qu'il se borne à n'examiner que les faits relatifs au finnois contemporain d'usage littéraire. Il s'agit du problème suivant : le nom de nombre se construit en finnois de deux façons avec le substantif qu'il détermine. Dans un cas, celui du nominatif, le nom de nombre a pour complément son déterminé employé au cas partitif du singulier : *kaksi mieslä* « deux hommes » (= deux d'homme). Dans les autres cas, quand le substantif déterminé figure à un « cas oblique » de la déclinaison, le nom de nombre s'accorde avec lui en cas mais les deux termes du syntagme demeurent au singulier : *kahdelle miehelle* « à deux hommes » (cas allatif qui répond au datif). Il y a donc une discordance entre les deux syntagmes en question. Dans le premier, le nom de nombre semble et est d'ailleurs conçu comme le déterminé, et le substantif au partitif se présente comme son complément adnominal. Dans le second, le nom de nombre se comporte en qualifiant accordé au substantif auquel il est antéposé. Mais ce n'est pas tout. Quand le syntagme nom de nombre + substantif vient après un déterminatif ou un quelconque qualifiant, ce dernier figure au pluriel : *NÄMÄ kaksi miestää* « ces deux hommes » (*nämä* « ces »), *NÄILLE kahdelle miehelle* « à ces deux hommes » (*näille* « à ces »). Ainsi, le déterminatif antéposé au nom de nombre ne s'accorde qu'en cas avec lui. Il y a désaccord en ce qui concerne le nombre. Naturellement, l'explication donnée par l'auteur, qui est celle des grammaires traditionnelles, est que nous avons affaire à un « accord logique » (*looginen numeruskongruenssi*). Cela veut dire que devant un syntagme qui fait surgir dans l'esprit du parleur le concept de pluralité, le déterminatif ou tout autre qualifiant se trouve employé avec la marque (ou la forme) indiquant cette pluralité. Ce phénomène est bien connu. Il se manifeste par exemple en français parlé dans cette phrase entendue dans la bouche d'une paysanne du pays de Loire : « Ici, tout le monde *sont* bons » (elle voulait dire qu'il n'y avait pas de méchantes gens). Dans son esprit le syntagme *tout le monde* faisait surgir l'idée d'une collectivité nombreuse et

c'est ce qui lui a inspiré d'accorder le sujet *tout le monde* avec la forme de pluriel du verbe : *sonl*. Ainsi le facteur sémantique dérange la règle d'accord telle qu'elle aurait dû être appliquée. Il suffit de se reporter au hongrois pour constater qu'elle y est rigoureusement observée, ce qui est la tradition finno-ougrienne : *a két férfi* « les deux hommes » (*a* « le, les », *két* « deux », *férifi* « homme »), *EZ a két férfi* « ces deux hommes-ci » (*ez* « ce, cet cette »), *ENNEK a két férfinak* « à ces deux hommes » (*ennek* « à cet, cette »), etc. M. Göran Karlsson fait remarquer que le désaccord constaté dans la langue d'aujourd'hui n'est pas nouveau puisqu'il en a retrouvé des exemples dans la langue ancienne. Il est évident qu'il s'agit, du point de vue finno-ougrien, d'une innovation. Mais il convient de préciser que l'innovation consiste essentiellement dans le désaccord car il est clair qu'une formule du type hongrois *két férfinak* « à deux hommes » n'est pas moins inspirée par la notion de pluralité qui est ici suggérée par la seule présence du nom de nombre antéposé en fonction de qualifiant. C'est, si l'on veut, le procédé inverse. Naturellement, certains, obsédés par les modes du jour, y verront une occasion d'expliquer par la « structure profonde » les anomalies supposées que présentent les faits de « structure superficielle ». Or le problème n'est pas là. Dans la structure du type hongrois, le qualifiant antéposé est invariable et forme comme une sorte d'appendice préfixé au nom qu'il détermine. Dans une pareille structure de « surface », il est difficile, mais non impossible, de faire intervenir une marque du nombre. Cela s'est produit dans quelques locutions telles que *A három királyok* « les trois rois (mages) » *királyok*, nominatif pl. de *király* « roi »), etc. Mais ces constructions sont des calques de type étranger. C'est ce qu'on retrouve dans l'osmanli *üç aylar* « les trois mois (saints de l'Islam) », etc.

La troisième contribution d'ordre linguistique est la transcription d'un texte oral enregistré dans le terroir de Kalanti, au nord-ouest de Turku. Ce spécimen, fourni par une vieille paysanne qui savait encore son patois, est très instructif et donne lieu à toutes sortes de remarques sur l'état de ce parler. Il s'ajoute à ceux déjà précédemment publiés concernant cette région de la Finlande.

Des chroniques et des comptes rendus terminent ce volume qui contient par ailleurs des études d'histoire littéraire et d'ethnologie.

A. SAUVAGEOT.

COMPTES RENDUS 1972

163. *Nykysuomen Käsikirja* (Manuel du finnois contemporain).

Publié sous la direction du professeur Osmo Ikola avec le concours d'A. Alhoniemi, Päivi Rintala, Kaarina Visakanto. 416 p. in-8°. Weilin + Göös, Helsinki, 1971.

Ce nouveau titre recouvre la plus grande partie d'un premier ouvrage paru sous la mention « Manuel de la langue finnoise » (*Suomen kielen käzikirja*, 1968) dont nous avons rendu compte précédemment. Cette fois, toute la partie portant sur l'histoire de la langue, l'analyse du système de celle-ci, etc. a été supprimée. Il ne reste plus que la partie proprement « pratique » : grammaire, stylistique, glossaires et listes de mots, etc. ainsi que la bibliographie des publications concernant la langue finnoise. Il faut supposer que les éditeurs ont renoncé à instruire le public pour ne lui offrir que des recommandations concrètes ou des mises en garde plus ou moins impératives. L'expérience prouve, hélas, que les usagers ne s'intéressent nullement au fonctionnement même de la langue dont ils se servent. Ils n'ont qu'indifférence pour son histoire ou ses origines. Ce qu'ils demandent, ce sont des indications concrètes, des recommandations réduites au strict minimum, qui puissent leur faire éviter les plus grosses incorrections. Ils veulent parler ou écrire « cultivé » mais sans qu'on les importune en leur expliquant pourquoi il doit en être ainsi. Cela rappelle l'impatience à peine réprimée que l'on observe chez le client auquel l'installateur d'un téléviseur ou de telle autre machine compliquée essaie de donner quelques éclaircissements sur le fonctionnement de l'appareil qu'il est venu livrer. L'usager ordinaire n'a cure de tout cela. Il se sert d'un outil sans même se demander en quoi il consiste.

Pour cette raison, la partie grammaticale est ramenée à la formulation de règles impératives, accompagnées de mises en garde contre les incorrections les plus fréquentes.

Pour quiconque s'intéresse de près au finnois d'aujourd'hui, cet ouvrage est une mine de renseignements. A travers ces règles et ces interdits, on voit poindre ce qui va et ce qui ne va pas dans la langue normale. C'est que l'usage de celle-ci est constamment contrarié par deux facteurs : 1) l'action des dialectes, 2) l'action du suédois. Ajoutons qu'à un étage supérieur, l'anglais, après l'allemand, commence à faire sentir son influence.

L'action dialectale s'exerce sur la prononciation et la morphologie, l'action étrangère sur la syntaxe, la stylistique et le lexique. L'effort de maintenance de la langue est donc conçu comme une lutte contre les infiltrations dialectales et surtout comme une défense contre l'invasion étrangère, qu'elle soit savante ou populaire.

La défense consiste en matière d'usage linguistique à vouloir s'opposer au changement. Elle peut même aller jusqu'à se proposer

la réfection de ce qui est censé avoir été détérioré. Dans cet esprit, M. Osmo Ikola recommande, par exemple, de « faire sentir » la présence de l'ancienne occlusive glottale finale qui affecte un certain nombre de terminaisons. Ainsi faut-il prononcer *sadejjatkuu* « la pluie continue » (l'orthographe est *sade jatkuu*). Pourtant il consent à tolérer *pane haltu päähäsi* « pose le chapeau sur ta tête » car il est admis qu'on ne gémine pas l'*h*- du mot qui suit. Mais naturellement, il est tout de même conseillé de prononcer *panehhaltu päähäsi*. Bien mieux (p. 22), le lecteur est encouragé à produire un coup de glotte entre la voyelle finale du mot et celle qui commence le mot suivant : *anna olla* « laisse faire ». La seule position où tout vestige de l'ancienne occlusive glottale a disparu « légitimement » est celle dans laquelle le mot terminé par elle vient en fin de phrase : *Tahloisin huulaa* « Je voudrais crier » se prononce comme *Lapsi huulaa* « L'enfant crie », ce qui revient à dire que la voyelle longue *aa* vient dans l'un et l'autre cas en finale absolue de l'énoncé. Mais c'est justement en cette position qu'il aurait servi à quelque chose de faire une distinction entre les mots affectés d'une occlusive glottale finale et les autres. Car cette occlusive est vraiment fantomatique. Elle n'est pas notée par l'écriture et, selon les cas, les régions, les mots même, elle a laissé un souvenir plus ou moins net. Comme elle est ignorée dans une grande partie du territoire, il faut que les parleurs s'astreignent à distinguer les finales de mots qui doivent géminer la consonne initiale du mot suivant. Ce n'est pas facile, ainsi qu'en convient Osmo Ikola mais quiconque désire parler une bonne langue normale devrait s'y habituer (p. 23). La bonne langue est donc ici celle d'autrefois. En réalité, l'application de cette « règle » crée d'infinites complications pour l'usager et elle laisse subsister ou recrée même deux sortes de séquences : celles où les mots s'émettent détachés et celles où ils sont prononcés « liés », tout comme en français dans le cas de ce que nous appelons la « liaison ». On sait ce qui en résulte en français.

La lutte contre l'intrusion étrangère amiène l'auteur à condamner des locutions très répandues dans la langue parlée telles que *perunal oval loppu* « les pommes de terre sont finies » (=, il n'y a plus de pommes de terre). On devrait dire *lopussa* et non pas *loppu* qui décalque servilement le suédois *slut* « fin », etc.

Comme le finnois ne connaît pas d'article, ni défini ni indéfini, en dépit de plusieurs tentatives pour s'en doter, l'emploi du nom de nombre *yksi* « un » surgit souvent dans le parler courant des villes où le suédois s'entend quotidiennement, notamment dans la capitale, Helsinki. Mais l'emploi de l'article est contagieux et ceux qui en ont pris l'habitude, même dans une langue étrangère, éprouvent beaucoup de peine à ne pas s'en servir. Ainsi avons-nous

personnellement relevé de nombreux emplois d'*yksi* en fonction d'article indéfini dans la prose contemporaine, surtout quand un auteur fait parler un personnage et veut conférer à sa conversation un air « naturel ». Ceux qui ne veulent pas aller jusque-là utilisent le mot *eräs* qui désigne une unité parmi d'autres mais n'exprime pas l'indéfini et répond à notre « un certain... ». Seulement ils l'emploient hors de cette acception en fonction d'un article indéfini. Il est inutile d'ajouter que ces déviations sont condamnées.

Ce genre de recommandations et d'interdits n'a rien qui surprenne mais par contre il est un trait général de l'ouvrage qui ne peut pas ne pas frapper : c'est l'absence d'une théorie de la maintenance et du perfectionnement de la langue. Procéder à des réfections dans la prononciation, rétablir ou maintenir des distinctions traditionnelles, c'est bien, mais ces démarches ne sont qu'autant de moyens de livrer un combat de retardement contre l'usure et le changement. Où sont les innovations proposées ? C'est ici que le Manuel du finnois contemporain se trouve en retrait par rapport à ce qui se faisait ou se proposait il y a un siècle. Or l'usage se transforme. De nouveaux procédés s'ébauchent. N'y a-t-il pas dans ces innovations des éléments à retenir, à régler, à développer même ? La seule innovation qui soit recommandée, c'est celle qui consiste à employer dans l'ordre des mots ce que M. Osmo Ikola appelle *suora sanajärjestys* « l'ordre direct des mots », c'est-à-dire l'ordre dans lequel le sujet précède le verbe. A cela il ajoute une restriction pourtant : le sujet doit précéder le verbe quand il ne porte pas l'accent de phrase et qu'il est représenté soit par un pronom personnel soit par un démonstratif. L'inversion devient « normale » (p. 214) quand au contraire le sujet porte l'accent, soit qu'il se rapporte à quelque chose de nouveau soit autrement.

Un autre fait ne saurait être passé sous silence : l'indifférence devant le véritable raz de marée des mots étrangers de toutes provenances. On se contente de renvoyer à un glossaire abondant, qui indique l'équivalent plus ou moins heureux dont on peut se servir en finnois pour rendre le même concept. Pour faciliter l'opération, l'étymologie de ces termes est brièvement indiquée. Bien souvent, on ne propose même qu'une adaptation plus ou moins complète du mot : *provokaatio* est traduit par *provosointi*, construit sur le verbe *provosoida* car le finnois n'a pas d'autre verbe pour rendre *provoquer* dans le sens « inciter à ... ». En réalité le mot *provokaatio* est, dans ce sens politique emprunté au suédois ou à l'allemand. Par contre le mot *ellipsi* est suivi de son équivalent finnois *soikio* (de *soikea* « ovale, de forme ovale »), etc.

Une autre attitude laisse le lecteur dans l'embarras, c'est celle adoptée par Päivi Rintala dans le chapitre sur les différents styles. Quand il oppose la langue parlée à la langue écrite, il se contente

de caractériser brièvement (et excellement) les traits du parlé, de montrer en quoi ils diffèrent de ceux de la langue écrite mais il ne formule aucune recommandation sur la façon dont on doit parler en finnois « normal ». Toutefois, il laisse échapper une remarque suggestive : « La langue commune (ou normale) est d'ordinaire de la langue écrite qui est parlée » (p. 225). C'est un aveu. Le bel instrument forgé par Michel Agricola et ses successeurs n'est toujours pas devenu le moyen d'expression naturel du peuple de Finlande. Ce qui se parle diffère d'une province à l'autre, d'une génération à l'autre, d'une classe sociale à l'autre, et si l'on en juge par les produits les plus récents de la littérature finnoise, ce parlé est exposé à s'égarer dans des directions où il peut perdre beaucoup de ses propriétés les plus spécifiques.

Bien présenté, admirablement composé, cette nouvelle façon du manuel du finnois rendra d'immenses services, non pas seulement aux Finlandais d'expression finnoise mais, répétons-le, à tous ceux qui voudront préciser leur connaissance de l'usage actuel de la langue écrite.

A. SAUVAGEOT.

164. Auli HAKULINEN, Jussi OJANEN. — *Kielilieteen ja fonetiikan terminologiaa* (Terminologie de la linguistique et de la phonétique). *Tielolipas* 66. Suomalaisen Kirjallisuuden Seura. Helsinki 1970. 244 p. petit in-8°.

Voici, sous un faible volume, deux milliers de termes suivis de gloses ou d'explications plus ou moins détaillées. La plupart sont plus ou moins complètement adaptés au finnois, plutôt moins que plus, tels les *leksikoslatistiikka*, *modulaatio*, *generoida*, *transformaatioleoria*, etc. D'une manière générale, les termes forgés à partir d'éléments latins et grecs ont été introduits avec le minimum d'adaptation et l'on s'est contenté de les faire suivre, mais pas dans tous les cas, d'un équivalent finnois plus ou moins réussi : *binaarinen/kaksijakoinen*, *distribuutio/jakauma*, etc. Il arrive aussi, quand les auteurs ont eu affaire à des termes hybrides anglo-latins ou anglo-grecs, que le terme anglais soit rendu par un équivalent finnois mais le terme classique maintenu : *deletion transformation* a été rendu par *poislotransformaatio*. Plus généralement, les néologismes proprement anglosaxons ont été autant que possible décalqués en finnois : *surface structure/pintarakenne*, et il en a été de même des termes allemands : *Sprachbund/kieliskermä*, etc.

COMPTES RENDUS 1972

Comme l'explique M^{me} Auli Hakulinen dans une brève mais substantielle introduction, la tâche qui incombaient aux auteurs n'était pas facile. Il ne pouvait être question de finniser la totalité des termes retenus car certains ne répondraient à rien qui pût convenir au milieu relativement restreint des linguistes d'expression finnoise, qui sont forcés de mener leurs études en utilisant une bibliographie rédigée le plus souvent dans trois ou quatre langues de grande diffusion. Je ne dirai pas comme elle des « grandes » langues (les guillemets sont d'elle) car il n'est en effet pas de « grande » langue, mais seulement des langues de plus ou moins grande diffusion. Il y a aussi les langues que notre maître Antoine Meillet appelait les langues de civilisation (*Kultursprachen*) qui sont celles véhiculant les données les plus importantes de la science, de la technique et de l'art d'une certaine civilisation plus ou moins prestigieuse. Le latin n'a pas été une langue plus « grande » que le grec ni l'espagnol une langue plus « grande » que l'italien. Certaines langues ont été plus « cultivées » que d'autres pour des raisons purement « extra-linguistiques ».

La plupart des termes qui figurent dans ce glossaire sont des créations plus ou moins récentes. Ils procèdent de la terminologie de l'école de Prague, de celle de Copenhague, du saussurisme et surtout des différentes écoles américaines. C'est dans ce dernier domaine que ce petit livre est appelé à rendre des services en permettant au lecteur de langue finnoise de s'orienter, comme faire se peut, dans le dédale des expressions qui ont proliféré ces dernières années un peu partout mais plus particulièrement outre Atlantique. Quand on feuille l'ouvrage, on croit se trouver enfermé dans une tour de Babel. Chaque phénomène est désigné par une multitude de termes qui ont toutes les origines possibles. Chaque auteur veut avoir sa terminologie propre comme si son suprême désir était de n'être compris que par lui seul. Désir sans doute assez souvent exaucé.

Ce sont naturellement les termes utilisés et constamment renouvelés (de semaine en semaine dit l'auteur) des « modernistes » qui ont naturellement donné le plus de fil à retordre. Certains d'entre eux ont demandé des explications plus ou moins longues, illustrées (pas assez souvent) d'exemples afin de faire saisir de quoi il pouvait être question. A lire ces gloses, on est frappé de constater une fois de plus combien la métaphore domine dans le choix des termes. C'est ce que notre ami et confrère hongrois Ivan Fónagy avait déjà spirituellement exposé. Il est regrettable que les auteurs de ce glossaire finnois n'aient pas eu connaissance de l'opuscule de leur confrère de Hongrie.

Cette terminologie variable et variée, perpétuellement renouvelée, déconcerte manifestement nos confrères finlandais. Ils ont été

dressés à une autre école. Le verbalisme est banni chez eux des travaux qui veulent passer pour être sérieux. On opère surtout avec les faits et jamais avec des concepts *a priori*. Qu'il s'agisse de comparaison ou du relevé d'un état dialectal, l'analyse demeure au premier plan. C'est par elle qu'on commence. C'est ce qui explique la réserve, pour ne pas dire l'hostilité avec lesquelles les publications des soi-disant structuralistes dernier cri ont été accueillies. En quoi les linguistes finlandais ont eu tort car il est loisible de vouloir tenter toutes les expériences que l'on voudra pour expliquer les phénomènes du langage. Le tout est que les explications fournies soient vérifiées par les faits. S'ils avaient surmonté leur répugnance et regardé les choses de plus près, ils auraient découvert que le modernisme en question consiste essentiellement à habiller de mots nouveaux, aussi alambiqués que possibles, de vieux concepts éculés (tels la *deep structure* opposée à la *surface structure*, etc.). Il faut espérer que cette publication, qui vient à son heure, contribuera à démythifier ce prétexte mouvement de rénovation de la science du langage. Il est en effet, à revoir les uns après les autres les termes qui défilent dans ces pages, impossible de ne pas constater qu'ils sont tous plus vagues et plus abstraits les uns que les autres, tels que par exemple les mots *compétence*, *performance*, *kernel sentence*, etc.

Ce petit glossaire rendra des services. En particulier, il permettra aux linguistes d'expression finnoise de se familiariser avec le jargon moderniste sans s'imposer de lire des centaines de pages en se demandant constamment ce que peuvent bien vouloir dire des mots employés hors de leurs acceptations habituelles. Il est dommage que nous ne possédions pas l'équivalent français de ce recueil qui témoigne d'un labeur énorme dont il faut féliciter les auteurs.

A. SAUVAGEOT.

165. Valter TAULI. — *The Da-infinitive as the modifier of the verb in Estonian* (Cahiers Ferdinand de Saussure 26, pp. 161-178).

Cette contribution de notre confrère estonien Valter Tauli est rédigée dans une langue accessible pratiquement à tout le monde. Pour cette raison, elle revêt une certaine importance et aussi parce qu'elle traite d'un problème délicat. Comme elle consiste exclusivement en une série d'analyses et n'est accompagnée d'aucun commentaire théorique, il n'est peut-être pas inutile de situer cet exposé d'une manière un peu plus précise.

Le problème est le suivant : déterminer la relation qui associe l'infinitif en *-da* (avec ses variantes *-ta* et *-a*) au verbe conjugué qui assure la prédication dans l'énoncé. Le titre même de l'exposé trahit la pensée de l'auteur : l'infinitif en question lui apparaît sous les espèces d'un « modificateur », autrement dit, pour s'exprimer dans les termes de la bonne vieille grammaire classique, il estime que l'infinitif sert de complément circonstanciel au verbe. Cette conception n'est pas nouvelle car elle a été exprimée maintes fois, plus particulièrement par nos confrères hongrois, en matière de grammaire hongroise. Elle est suggérée par la comparaison et l'histoire des langues finno-ougriennes puisque nous savons que l'infinitif estonien en *-da* (*-ta*, *-a*) remonte à une ancienne forme en **-tak*/**-täk* où le **-k* n'était rien d'autre que le suffixe casuel de « latif », c'est-à-dire d'un cas qui indique le mouvement vers un but. Aussi bien, V. Tauli, reprend expressément cette notion lorsqu'il désigne en anglais par le mot *goal* « la chose ou la personne vers laquelle l'action est dirigée ». En effet, il superpose deux terminologies. D'une part il appelle *sujet* et *objet* les mots qui assument respectivement les fonctions grammaticales de support de l'action et d'objectif de l'action et d'autre part il utilise les mots *actor* et *goal* pour exprimer les « catégories notionnelles ». Cela revient à dire que l'acteur (nous dirions l'agent) peut être exprimé par n'importe quel terme, l'objet également. Il y a distinction entre les catégories « grammaticales » et les catégories « notionnelles ». Ceci non plus n'est pas nouveau puisque mon regretté maître Zoltán Gombocz avait signalé dès 1929 que les relations syntagmatiques ne recouvreraient pas les distinctions grammaticales mais procédaient de notions « logiques », donc relativement ou absolument indépendantes des formes des mots. Cette séparation entre la forme et le sens en matière de grammaire a été reprise par les écoles néo-structuralistes qui distinguent la structure « superficielle » (*surface structure*) de la structure « profonde » (*deep structure*). Tout cela est en apparence très clair, le malheur étant que dans l'application à l'analyse des énoncés, les choses se passent moins facilement.

Il convient donc de mettre au fait ceux de nos lecteurs qui ne sont pas spécialement versés dans l'étude des langues finno-ougriennes, plus particulièrement de l'estonien.

Une première observation est celle-ci ; M. V. Tauli, bien qu'il y ait fait allusion, exclut les emplois de l'autre infinitif, celui en *-ma*. C'est fâcheux parce qu'il se produit des interférences entre ces deux formes et l'un des chapitres les plus difficiles de la syntaxe estonienne est précisément celui de l'emploi de ces deux infinitifs, l'un en *-da* et l'autre en *-ma*.

Ensuite, l'analyse a été conduite cas en cas et l'auteur a été amené à fragmenter son exposé en une quarantaine de paragraphes

plus ou moins brefs sans présenter à la fin la récapitulation qu'on attendrait. De la sorte, on a affaire à une analyse des faits inspirée par une conception qui n'est pas explicitée.

Ce dernier défaut a pour conséquence qu'on est dans l'embarras pour juger si telle ou telle analyse est justifiée d'après la conception générale que l'auteur se fait des phénomènes qu'il étudie. C'est ainsi que (p. 162) l'auteur range dans la même classe de faits les emplois du type *See mees armastas olla tugevamate poolt* « Cet homme aimait être du côté des plus forts », où l'infinitif en *-da*, sous sa variante *-la* (*olla* « être ») est combiné au présent *armastas* « il aimait, il affectionnait », et ...*la peseb ja kammib end, kuid unustab puhaslada oma mõtleid ja tundeid* « Il se lave et se peigne mais oublie de purifier ses pensées et ses sentiments » (*unustab* « oublie », *puhaslada* « purifier »). Or ces deux phrases sont classées sous la rubrique des cas où l'infinitif serait le complément d'objet du verbe conjugué. Que le grammairien français puisse se représenter que l'infinitif « être » de notre traduction est l'objet d'*aimait*, cela s'explique. Mais ce même grammairien répugnerait à voir dans l'infinitif « être » l'objet d'*aimait* si nous avions rendu la citation estonienne par « *il aimait à être* ». Il y découvrirait tout au plus un « complément indirect d'objet ». Plus loin, nous lisons (p. 164) *Aknad tahavad pesta* « Les fenêtres veulent être lavées, demandent à être lavées ». Ici encore, l'infinitif *pesta* « laver » (qui est actif !) est présenté comme l'objet de *tahavad* « veulent ». Est-ce alors que tout infinitif en *-da* est, quel que soit son sens, à considérer comme le complément d'objet du verbe conjugué dont il dépend ? Nous n'y voyons pas d'objection mais il faut alors le dire d'une manière plus claire. Plus loin, nous lisons : *Ta käskis mind laua kalla* « Elle m'ordonna de mettre la table » (*käskis* « ordonna », *kalla* « mettre le couvert, mettre la table ») et l'auteur (p. 166) fait précéder cet exemple de la brève mention « l'infinitif en *-da* peut être « modifié » par un nom au partitif » (*mind* « me, m' » est le partitif de *mina* « je, moi »). Mais est-ce bien ainsi qu'il faut se représenter cette construction ? L'infinitif *kalla* n'est-il pas plutôt le complément du pronom *mind*, lui-même complément d'objet de *käskis* « ordonna » ?

Autre construction. Nous lisons (p. 171) : *Telefonis oli kuulda hingeldust* « Dans le téléphone on pouvait entendre un halètement » que l'auteur compare avec raison à cet autre énoncé : *Telefonis kuulduus ta rahutul hingeldamist* « Dans le téléphone s'entendait son halètement inquiet » mais alors, quelle est la position dans le premier énoncé de l'infinitif *kuulda* « entendre » (qui est actif !) par rapport au présent *oli* « était » (était à entendre) ?

Comme on le voit, l'absence d'explications détaillées laisse le lecteur dans l'embarras. Aussi bien, après avoir lu de près ce

chapitre de syntaxe estonienne, nous n'en savons pas plus long, et, pour ce qui est du profane, il peut même se trouver induit en erreur, notamment (pp. 166-167) quand l'auteur reproduit côté à côté des énoncés où le « complément d'attribution » est pris en charge tantôt par le cas allatif (*-le*) tantôt par le cas adessif (*-l*), ce qui est le résultat d'une contamination signalée déjà par le grand F. J. Wiedemann dans sa grammaire estonienne (pp. 331-333). Un mot d'explication aurait été utile.

Souhaitons que M. Valter Tauli soit plus explicite dans un prochain exposé.

A. SAUVAGEOT.

166. Valev UIBOPUU. — *Similarkomparative Konstruktionen im Finnischen und Estnischen* (Acta Universitatis Uspaliensis). Studia Uralica et Altaica Upsaliensia 5. Uppsala 1970. 240 p. in-8°. Prix 38 couronnes suédoises.

Ce bel ouvrage, d'une présentation impeccable, bien dans le style des publications de l'université d'Upsal, traite d'un problème de sémantique syntaxique. Son auteur est un écrivain estonien de talent qui s'est tourné vers les études philosophiques et linguistiques. La question qui l'a préoccupé est celle des moyens employés, tant dans la langue littéraire finnoise de Finlande que dans celle d'Estonie, pour exprimer la comparaison. Il ne s'agit pas d'ailleurs de la comparaison dans l'acception grammaticale traditionnelle du terme mais de ce qu'on pourrait appeler en français la comparaison par ressemblance ou par similitude. Ce procédé stylistique a connu depuis la plus haute antiquité la plus grande fortune. Il apparaît dans les dictons populaires tout comme dans les expressions des auteurs les plus raffinés. Les outils utilisés pour exprimer la comparaison ainsi conçue sont le plus souvent, dans les langues de type occidental, ce que nous appelons des conjonctions et des locutions conjonctives : *il est l'élu comme une mule, elle est blonde comme les blés, etc.*

Dans l'état actuel des choses, et le finnois et l'estonien possèdent chacun plusieurs conjonctions de comparaison et ils s'en servent abondamment mais ces mots-outils ont été façonnés sans aucun doute à l'imitation du germanique (suédois et allemand) car le fennique commun ne semble pas avoir possédé vraiment de mot servant de conjonction. Si le mot qui a actuellement en finnois la forme *kuin* « comme » se retrouve dans l'ensemble des parlers fenniques, cela ne veut pas dire que nous ayons affaire à une

conjonction finnique commune. Il s'agit d'un mot que son acceptation première destinait à être utilisé pour rendre les mêmes services que les conjonctions de comparaison du nordique et de l'allemand (*som* du suédois, *wie* et *als* de l'allemand). C'est si vrai qu'en vieux-finnois littéraire, le mot *kuin* a même été employé en fonction de relatif, tout comme le suédois *som* !

L'auteur montre qu'en finnois et même en estonien, la comparaison par ressemblance a été exprimée aussi au moyen du cas essif dont le rôle propre est d'indiquer l'état. On lit ainsi dans le *Kalevala* (XIX, 443) *Kivenpuu käkenä kukkui* « Le mancheron de bois de la meule chantait comme le coucou (ou comme un coucou) » où le mot *käkenä* est le cas essif singulier de *käki* « coucou » (thème *käke-*) dont la marque est ici *-nä*. Littéralement *käkenä* signifie « en qualité de coucou, dans l'état de coucou ». Mais un peu plus loin (vers 457-58) *Sukkulainen suikahleli kuin kärppä kiven kolossa* « La navette se faufilait comme le furet dans le trou de la pierre » présente *kuin* comme conjonction de comparaison, ce qui rappelle assez que le texte du *Kalevala* est très composite et reflète plusieurs des phases successives de la langue. L'auteur fait aussi allusion à un autre procédé, introduit en finnique à l'imitation du germanique également, et qui est la composition de mot du type *veripunainen* « rouge sang » (allemand *blutrot*, suédois *blodröd*, hongrois *vérvörös*, etc.). Cependant, ce qui est le thème de son exposé, c'est l'utilisation faite des conjonctions de comparaison pour exprimer la similitude, qu'elle soit totale ou partielle. Cette étude est menée successivement, mais en réalité parallèlement, en finnois et en estonien et l'auteur illustre ces faits de nombreuses citations puisées dans des œuvres littéraires diverses. Ce procédé, malheureusement assez peu courant dans certains milieux de linguistes où l'on préfère fabriquer les exemples *ad hoc*, a l'avantage de ne rien dissimuler des difficultés que l'on rencontre dans l'interprétation des détails.

Le principal reproche que l'on peut faire à l'auteur, c'est d'avoir vu de la comparaison par ressemblance un peu partout. Nous éprouvons quelque difficulté à découvrir de la comparaison dans des locutions telles que le finnois *kukka näytti kuihtuneella* « la fleur avait l'air, paraissait flétrie » ou *hän näytti ilkevän ilman kyyneliä* « elle semblait pleurer sans larmes », etc. (pp. 127 et 128). Qu'il y ait apparence, à la rigueur similitude, peut être allégué mais où est la comparaison ?

Ce qui frappe, c'est que le finnois, et à un moindre degré l'estonien, se servent d'un assez grand nombre de conjonctions et de locutions conjonctives. A cet égard, leur appareil est plus riche que celui de nos langues d'Occident. Mais quand on découvre que ces mots-outils se font concurrence et sont souvent presque synonymes, il y a lieu de se demander si cette richesse n'est pas plus

apparente que réelle. D'autant plus qu'il n'apparaît guère que les différents auteurs cités aient essayé de spécialiser chaque conjonction ou locution conjonctive dans un emploi particulier. On ne peut même pas dire que cette diversité soit mise à profit pour éviter les répétitions car la distribution de ces conjonctions s'opère par auteur et non par acceptation. Tel auteur utilise de préférence telle conjonction et se comporte comme si la langue n'en possédait pas d'autres. L'un préfère *kuin* « comme », l'autre *kuten*, un troisième *niinkuin*, etc. Ceci pour le finnois mais l'estonien présente des faits analogues.

Cette situation s'explique par le fait que la langue littéraire est loin d'être fixée. Des influences dialectales ont joué et d'autre part, l'usage des milieux « cultivés » ne s'est pas discipliné.

Cet ouvrage, bien que rédigé en allemand, sera d'accès difficile à quiconque n'est pas assez bien initié à la pratique du finnois littéraire et de l'estonien. Sans doute, l'auteur a pourvu ses citations de traductions allemandes mais il ne l'a fait que partiellement car c'est seulement la première citation qui a été traduite dans chaque cas, les autres restant intraduites.

A. SAUVAGEOT.

167. Ignace J. GELB. — *Sequential Reconstruction of Proto-Akkadian*, The Oriental Institute of the University of Chicago, Assyriological Studies Nr 18, Chicago, 1969, 244 pages.

Voici un ouvrage important à plus d'un titre. I. J. Gelb à qui l'on doit des travaux considérables sur l'akkadien, et en particulier sur ses états les plus archaïques, est certainement un des savants les plus aptes à conduire le travail de reconstruction tenté ici pour la première fois. Mais en fait l'entreprise déborde le domaine de l'akkadien proprement dit. Comme on le verra plus loin et comme l'indique l'auteur lui-même, il est difficile de distinguer le proto-akkadien du proto-sémitique, ceci découlant d'ailleurs de la nature même de la méthode employée. C'est donc aussi sous l'aspect méthodologique que l'essai mérite d'être considéré avec la plus grande attention. L'examen au demeurant est grandement facilité par la clarté de l'exposé et la netteté des prises de position. La démarche de I. J. Gelb est fondée sur la notion qu'en akkadien comme dans toutes les langues sémitiques, les formes linguistiques sont constituées, selon leurs catégories morphologiques, par des thèmes augmentés d'affixes antéposés ou postposés. Ces affixes

sont des « morphèmes séquentiels » en ce sens qu'ils se présentent dans une séquence ordonnée de façon immuable, chacun d'eux occupant un rang fixe. Il s'ensuit que dans l'analyse, l'identification d'un morphème d'un certain rang oblige à reconnaître l'existence des morphèmes de rangs antérieurs et à les marquer de façon adéquate dans l'analyse. La procédure consiste à dégager chaque segment d'une unité linguistique dans sa forme et sa fonction particulières et à en déterminer la position dans la séquence. En proto-akkadien ainsi qu'en proto-sémitique, I. J. Gelb reconnaît de la sorte huit rangs dont trois préfixaux : pron. I (= marques personnelles de la conjugaison), pron. II (= marques d'orientation du prédicat verbal), « modal » et cinq suffixaux : marques de genre, de nombre, de cas/mode, « d'objet » et « enclitiques » (optionnels).

Il est difficile d'entrer dans plus de détails, mais on voit que la méthode qu'I. J. Gelb a élaborée pour son propre compte est très voisine d'une de celles que C. F. Hockett avait définies dans son article de *Word* (1954, pp. 210-234) sur « Two models of grammatical description » sous le nom de *IA* (= *Item and Arrangement*) *Model*. Ce qui est caractéristique dans l'essai présenté ici, c'est l'objet même de l'application, qui est non pas de description mais de reconstruction. C'est à ce point d'ailleurs qu'apparaît un problème d'ordre général, concernant l'utilisation de la méthode elle-même. Dans la séquence reconstruite telle qu'elle est conçue, aucun rang n'est optionnel (sauf les « enclitiques ») et tous doivent être occupés. Mais les marques peuvent, selon les termes de l'auteur, être « ouvertes » ou « couvertes ». Autrement dit, elles peuvent n'avoir aucune réalité formelle. Mais dans ce cas, la symbolisation adoptée paraît doublement ambiguë. 1. D'une part, par exemple, soit une forme ne comportant pas de représentation phonique de la marque de nombre alors qu'elle peut être définie comme une forme de singulier. Le rang suffixal 2 qui est celui du nombre sera occupé par le signe *o* : *kalb+u₁+o₂+u₃+m₄* « chien » par opposition à la forme du pluriel qui à la même place comporterait une marque (:). Il s'agit d'un phénomène relevant de la paradigmatische, suivant lequel l'opposition de nombre est marquée par la présence ou l'absence du morphème (:). Mais en est-il de même dans une forme verbale comme *jušlamhīrū*, écrite *ju+ša+ta+mahir+u+o* où *o* final indique que la forme ne comporte pas de suffixe objet ? Or la non existence d'un objet, nous est-il expliqué ailleurs, est indiquée « ouvertement » par un morphème (-m). L'absence ici de ce morphème ne peut donc pas être considérée comme marque de la non existence de l'objet, puisque cette marque est précisément -m et qu'elle est absente. En réalité, il est évident qu'un verbe peut être intransitif et ne pas appeler d'objet. Il s'agit ici d'un *o* syntaxique. L'explication de l'auteur qui indique par

ailleurs, que dans une autre forme verbale comme *ja+m̄hur+u+u+ø*, *ø* implique que *m(a)* « sûr en proto-sémitique n'est pas sûr en proto-akkadien » (p. xx1) semble introduire une autre incohérence de fait : la marque aurait une valeur tantôt sur le plan synchronique et tantôt sur le plan diachronique. 2. Comme on l'aura vu par les formes citées, certains rangs sont occupés par des lettres barrées. Cette notation est destinée dans certains cas à conférer à un *ø* éventuel, sa valeur restituée. Mais celle-ci est tantôt celle d'un phonème disparu au cours de l'évolution, ainsi dans *mah̄rum* pour *mahrum*, tantôt la forme phoniquement nulle d'une marque phonologique. Ici aussi, diachronie et synchronie ne semblent pas nettement distinguées.

L'auteur lui-même fait allusion dans son introduction, à la « régularité forcée de la reconstruction idéale » qui caractérise sa méthode. Elle pose en effet quelques problèmes qui ne sont pas de simples détails. Ainsi en est-il des hypothèses (données d'ailleurs pour des faits plus que des hypothèses) sur l'origine des marques nominales de genre et de nombre en sémitique. De manière générale, on a considéré jusqu'ici que ces marques étaient, dans les cas les plus fréquents, respectivement *-(a)t-* et *-n-*. Or pour la première, I. J. Gelb tire de la constatation que l'opposition de genre est marquée par *u* : *a/i* pour les pronoms personnels et les verbes la conclusion que le *t* du féminin est secondaire. Pour des raisons analogues, *n* ne serait pas la véritable marque du pluriel. Mais est-il nécessaire que le genre et le nombre soient marqués chacun par un morphème unique, le même pour toutes les formes et les catégories de formes en proto-sémitique ? Pourquoi, sinon pour des motifs de « régularité forcée », serait-il nécessaire que le proto-sémitique différât sur ce point des langues historiques qui présentent toutes des marques diverses pour les mêmes oppositions ? Encore faudrait-il expliquer l'apparition des éléments *t* et *n*. L'hypothèse de l'auteur est que l'un et l'autre sont simplement des consonnes de transition (« glides ») suscités par la mise en contact de la marque vocalique de genre ou de nombre et de la désinence également vocalique de cas. Une telle explication, il faut l'avouer, n'emporte pas la conviction. Le « glide » procède d'un phénomène purement phonétique. Comment expliquer que, dans les mêmes conditions phonétiques, il ait pris systématiquement la forme *t* pour le féminin et *n* pour le pluriel ? Si la sélection est faite sur la base de la fonction, il s'agit de véritables morphèmes et non de purs accidents phonétiques. L'existence d'éléments de transition en sémitique est indéniable. Aux pages 50 à 52 sont cités plusieurs cas où *n* semble effectivement constituer ce que les grammaires nomment une consonne « euphonique ». Mais précisément, il apparaît bien, à travers les exemples donnés, que cette consonne

surgit dans des contextes morphologiques divers et n'est pas distribué sur des bases fonctionnelles. Il en est de même pour *t* dont le rôle de « glide » est illustré p. 74.

Deux autres points méritent d'être soulignés à cet égard. Le premier concerne un problème de chronologie. Il semble qu'il soit possible de tirer des indications données sur le plus ancien akkadien et l'amorite que la flexion nominale ne remonte pas à une période très antérieure aux premières divisions du sémitique. Or l'apparition du « glide » ne peut que lui être postérieure. Il serait alors difficile d'expliquer l'existence d'un morphème *t* du féminin en égyptien ancien, en berbère (où il est d'ailleurs surtout préfixé) et, de façon plus ou moins fréquente, dans diverses langues couchitiques (bédja, agaw, galla, sidamo, etc.), c'est-à-dire dans l'ensemble du chamito-sémitique. C'est là faire appel à des données comparatives et non de reconstruction séquentielle, mais encore faut-il en rendre compte. Il faut enfin signaler que *t* est aussi la marque préfixale de la 3^e personne féminine du verbe. Pour I. J. Gelb, il s'agit d'un développement secondaire. Mais il faut souligner ici aussi que le fait est commun à l'ensemble du chamito-sémitique.

Le même type de systématisation est à l'origine de la reconstruction séquentielle du statif proto-akkadien (et de l'accompli à suffixes en sémitique occidental). « On the basis of the generally recognized interpretation of *mahir+āku* 'received am I', *mahir+ta* 'received art thou', etc., it would seem natural to interpret *mahir+u* as 'received is he' and *mahir+a* 'received is she', leading to the possibility that the final *u* and *a* originally represent the personnel pronouns of the 3rd pers., Masc. and Fem. respectively » (p. 176). D'où les reconstructions suivantes pour ces 3^e personnes : mas. *mahir+j+u+ø+u+ø*; fem. *mahir+j+a+ø+ø+ø*.

Cependant il est certain, l'auteur le souligne lui-même, que le statif est originellement une construction nominale prédicative. Dans de telles constructions, il est facilement explicable que les séquences : prédicat nominal + pronom de 1^{re} et de 2^e pers. puissent aboutir à des formes agglutinées du fait de l'indissociabilité des deux termes (nom prédicatif et pronom) nécessairement présents tous les deux. Mais à la 3^e pers., et seulement à la 3^e pers., le sujet peut être aussi bien un pronom qu'un nom. Dans ce dernier cas, la forme du prédicat a toute chance de rester indépendante. L'histoire des langues sémitiques nous en montre au moins un autre exemple où le phénomène est vérifiable. En néo-syriaque, il s'est constitué de nouveaux paradigmes verbaux par agglutination d'anciennes formes verbo-nominales et de pronoms personnels réduits. Or voici comme se présente le paradigme dans le dialecte asyor par exemple :

1 ^{re} pers. sing.	mas.	<i>*pālih+n>*patiḥn>pathin</i>
	fem.	<i>*patha+n>pathan</i>
2 ^e	mas.	<i>*pālih+t>*patiḥt>pathit</i>
	fem.	<i>*patha+t pathat</i>

mais à la 3^e personne, le mas. est *pālih* et le fem. *maḥa*, sans aucune marque personnelle.

Les formes du statif, interprétées sans systématisation, laisseraient aussi apercevoir, en même temps, et leur origine nominale et leur verbalisation secondaire.

Traditionnellement, la linguistique sémitique analyse les formes nominales et verbales en deux morphèmes discontinus : la racine et le schème. I. J. Gelb rejette cette analyse : « In a morphological analysis of such a verbal form as *ja+m̄hur+ū* 'they received', some scholars insist that after subtracting the sequential morphems *ja+* and *+ū*, the stem *+m̄hur+* should be further analyzed as the root morpheme *m̄hur* plus the morpheme of the Pret. of the B formation, which can be symbolized as the pattern $C_1C_2uC_3\dots$ This is all very questionable... There is nothing in *+m̄hur+* (or $C_1C_2uC_3\dots$) that defines it as Pret. of this or that formation ; *+m̄hur+* occurs also in the verbal nouns *na+m̄hur+* of the BN formation, *šu+m̄hur+* of the BS formation, etc. » (p. 163). Contre quelle doctrine cette critique porte-t-elle ? En fait, il s'agit ici de la réduction de deux concepts analytiques à un seul. Lorsqu'un sémitisant parle de schème, il fait allusion à la structure de la forme linguistique toute entière, à une sorte de moule morphologique. Les éléments qui y sont symbolisés par C (pour *consonne*) sont des variables qui actualisent la forme sur le plan du lexique sans influer sur sa nature morphologique, laquelle, précisément, est définie en totalité par le « moule » lui-même. **jamhurū* sera symbolisé par *ja-C₁C₂uC₃-ū* parce qu'un tel symbole couvre toutes les formes possibles de 3^e personne mas. plur. de prétérit B pour une certaine catégorie de verbes, et seulement ces formes. Le remplacement de $C_1C_2C_3$ par une séquence consonantique réelle (pourvu qu'une telle séquence ordonnée fasse partie de la langue) fournira toujours une forme réelle de 3^e pers. mas. plur. de prétérit B. C'est cette séquence $C_1C_2C_3$ qu'on appelle racine. Dans **jamhurū* opposé à **jamahharū*, on a pour une même racine *MHR*, l'opposition de deux schèmes, l'un de 3^e pers. mas. plur. prét. *ja-C₁C₂ūC₃-ū*, l'autre de 3^e pers. mas. plur. présent *ja-C₁aC₂C₂aC₃-ū*. Naturellement *ju-* et *ja-*, faisant partie d'un paradigme de marques personnelles, on pourrait les symboliser par un signe unique, par exemple *Mp* (= marque personnelle) qui permettrait de couvrir par un schème unique toute une conjugaison. Il est bien évident que partir de la forme *m̄hur* ne permettrait pas une telle analyse.

En fait, *m̄hur* est non pas un schème, mais un thème. On pose $-C_1C_2uC_3-$ pour caractériser, au sein de la conjugaison, un préterit à voyelle thématique *u* par rapport à d'autres préterits de vocalisations différentes et aussi par rapport au présent dont le thème est dissyllabique et à gémination de la 2^e consonne : $C_1aC_2C_2aC_3$.

Un autre argument par lequel I. J. Gelb rejette la notion de racine s'articule de la sorte : « Regularly in the past, less so in recent times, the consonantal structure of the Semitic root has been taken for granted. Founded on the Arabic model, the noun *kalb+um* 'dog'; is said to be based on a consonantal root *klb*, just as the fientive verb *ja+m̄hur+ū* 'they received' or the verbal noun *mahir+um* 'recipient' are traced back to the root *m̄hr*. This is not simply questionable; this is wrong... The root *kalb* has no morphemic alternants; no *kilb*, or *kulb*, no 'aklab are possible in the system » (p. 164)... On the other hand, the root *m̄hr* of the verbs and verbal nouns can be realized in a number of stems, with vowels varying both qualitatively and quantitatively, each variation denoting a different morphemic function... This clear-cut distinction between the two kinds of Semitic roots... has never been understood and realized in the past and present grammars of Semitic languages » (p. 165). Mais s'agit-il ici de deux sortes de racines ou de deux conceptions différentes de la racine ? Dire que *kalb-* a pour racine KLB signifie, dans l'optique traditionnelle de la linguistique sémitique, que la dérivation à partir du mot *kalb*, lorsqu'elle se fait selon un schème à vocalisme caractéristique, ne met en jeu que les trois consonnes *KLB* sans tenir aucun compte de la voyelle *a*. Ainsi l'arabe tire de cette même racine les verbes *kaliba* « être enragé » sur le modèle des verbes intransitifs $C_1aC_2iC_3a$ et *kuliba* « être fou » sur le modèle $C_1uC_2iC_3a$, qui est celui des parfaits passifs. L'akkadien forme sur *bukr-* « premier-né », un dénominatif *bakāru*, exactement de la même façon que *dišp-* « miel » donne *dašāpu*; le vocalisme de la forme de base n'entraîne aucune différence dans celui des dérivés. Mais il est clair que le mot : « racine » peut avoir un autre sens, celui de base étymologique. Dans ce cas, on doit considérer naturellement que la racine est *kalb*, *bukr* ou *dišp*. Mais ceci ne modifie en rien la notion selon laquelle le lexème sémitique est fondé sur une racine consonantique en tant que base de dérivation. Autrement dit, il s'agit, ici aussi, dans un cas, d'une notion structurale, dans l'autre d'une notion diachronique.

Ce problème qui touche à la distinction entre les faits de structure et les faits d'histoire est au fond de la tentative même de I. J. Gelb. Qu'atteint-on en fait avec la reconstruction séquentielle ? Est-ce un état de langue synchrone ? En somme, le « proto-akkadien » est-il un état préhistorique délimité ou bien simplement la « forme

interne » de la langue en quelque sorte, une rationalisation de sa structure ? L'auteur lui-même se pose la question. Il rappelle (p. 23) qu'il avait fait observer dans un ouvrage antérieur à celui-ci, et qui le préfigurait, *Morphology of Akkadian* (1952) : « I have allowed myself a certain amount of ideal reconstruction which, because it is ideal, could have never corresponded to reality », mais il n'en souligne pas moins en maint endroit la réalité de sa reconstruction qu'il oppose à celles de la grammaire comparée. Celle-ci, au moins pour ce qui concerne le sémitique, est condamnée de la façon la plus énergique, surtout d'ailleurs en raison des insuffisances — bien réelles — de certains ouvrages dont le *Grundriss* classique de Brockelmann. Mais cela disqualifie-t-il pour autant la méthode en tant que telle ? L'exemple par lequel l'auteur illustre et justifie ses réserves est significatif à cet égard. Il s'agit de la reconstruction, dans le paradigme verbal, d'une forme **tamhuri-* pour la 2^e pers. fém. sing. Cette restitution est fondée sur les dialectes occidentaux qui attestent tous un *-i*. Mais l'orthographe akkadienne ne permet pas de décider de la quantité de ce phonème en sémitique oriental. Or, selon I. J. Gelb, la reconstruction interne impose, pour des raisons d'équilibre, **tamhuri-* ou **tamhuriā*. Conclusion : « The important point at issue is that by the procedures of the comparative method one could never have arrived at either of the two solutions suggested by sequential reconstruction. » Il semble pourtant que les choses peuvent être considérées sous une autre optique. Il est vrai que la restitution de **tamhuri-* ne peut être rigoureusement fondée, pour le sémitique commun, puisque la comparaison avec l'akkadien est impossible sur ce point. La grammaire comparée ne doit pas dépasser les données concrètes. Mais n'en est-il pas de même pour la reconstruction séquentielle ? Or celle-ci, sur la base de la systématisation, ne peut restituer qu'une forme purement hypothétique **tamhuri*, alors que la forme historique occidentale, la seule certainement attestée, est hors de son atteinte. Si les langues de l'Ouest ne nous avaient livré qu'une forme évoluée, il est vraisemblable que la grammaire comparée aurait pu retrouver la forme ancienne occidentale *tamhuri*, tandis que la reconstruction n'aurait abouti qu'à *tamhuri*, forme irréelle pour l'Occident.

Il faut prendre en considération l'objet des deux méthodes et leurs implications. La grammaire comparée conduit à des reconstructions hypothétiques certes, mais qui sont censées avoir été réelles à une période définie de l'histoire, celle qui précède la séparation des dialectes attestés. La reconstruction séquentielle met en relief une dynamique subsumant les procédés fondamentaux de la morphogenèse. Elle projette en une forme théorique tout le déroulement de cette morphogenèse. Mais la conception même

qui est exprimée ici de l'évolution des formes comme résultat d'un accroissement segmental progressif, les marques nouvelles venant s'ajouter à la suite des anciennes, ne doit pas effacer la réalité concrète de l'évolution historique. La forme reconstruite, avec ses lettres barrées et ses σ , ne doit pas faire perdre de vue un fait essentiel : c'est que chaque étape de sa constitution s'est sans doute accompagnée de fusions diverses, et qu'elle n'a probablement jamais fonctionné comme telle.

Ceci dit, il semble que, plutôt qu'elles ne s'opposent, les deux méthodes se complètent. L'auteur apporte d'excellentes preuves de la fécondité de la reconstruction séquentielle. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, le problème de la marque *-m* ou *-n* qui, en akkadien, en sudarabique, en arabe, peut affecter les formes nominales dans certains cas, et dont les valeurs, diverses selon les langues, ne laissent pas apercevoir facilement par la comparaison la fonction primitive, semble s'éclairer par la considération du rang que cette marque occupe dans la séquence reconstruite. I. J. Gelb montre qu'occupant le même rang que les morphèmes « d'objet » (marques personnelles possessives), elle a pour fonction de signaler l'absence « d'objet ». Par là même, la forme de la marque qui est *-m* en akkadien, *-n* en arabe se laisse rapprocher du pronom indéfini *ma* ; et *-n* de l'arabe apparaît comme secondaire. Le rapprochement avait été suggéré dès le XIX^e siècle, mais il reçoit ici une base moins intuitive.

D'autres exemples pourraient être donnés : celui-là suffit à illustrer l'intérêt d'une reconstruction qui mette ainsi en relief la structure morphogénétique des langues. I. J. Gelb, grâce à sa parfaite connaissance de l'akkadien dont il a tant contribué à éclairer l'histoire, a pu la réaliser de façon particulièrement séduisante. Les observations qui précèdent, en dépit des quelques réserves qu'il a paru nécessaire de marquer, n'ont naturellement pas la prétention d'en discuter le bien-fondé. On a seulement jugé utile de montrer que, dans son incontestable utilité, la méthode préconisée, ne semble pas appelée à remplacer celles de la grammaire comparée, mais à les compléter selon des voies qui lui sont propres.

David COHEN.

168. Helmut HUMBACH. - *Die aramäische Inschrift von Taxila*, Akademie der Wissenschaften und der Literatur, Mainz (Abhandlungen der Geistes- und sozialwissenschaftlichen Klasse, Jahrgang 1969, Nr 1), Wiesbaden, 12 p., 1 pl.

Par la date de sa découverte (1915), l'inscription de Taxila précède toutes les autres inscriptions araméennes de l'époque

COMPTES RENDUS 1972

d'Aśoka. Les difficultés de lecture et d'interprétation qu'elle a présentées s'éclairent, selon M. Humbach, si on les compare précisément à ces dernières. En particulier, l'attestation dans la bilingue grecque-araméenne de Kandahar, à la ligne 1, de l'expression *MR'N prydrš MLK'* « notre seigneur, le roi Priyadarši » est d'importance. La pierre de Taxila présentait Aśoka comme *MR'N* (« notre maître ») *prydr* [š ...] et Altheim, faute de supposer que la formule pouvait comporter en outre la mention *MLK'* en avait conclu que l'inscription appartenait à la période antérieure à l'accession au trône. Un tel point de vue paraît devoir être réexaminé. Mais cela suffit-il à annuler les observations sur la signification générale du texte ? En particulier, selon la théorie reçue, le monument avait été dressé en l'honneur d'un haut fonctionnaire dont on croyait lire le nom *rmydly* (*Rōmēdōlē*?). D'une nouvelle lecture qui exclut entre autre la mention d'un dédicataire, il a semblé légitime à M. Humbach de conclure que l'inscription n'est que la traduction abrégée d'un fragment de l'Édit IV de la recension Shahbazgarhi, dont il publie le texte en regard.

A la vérité en présence d'un texte qui demande des restitutions aussi importantes que celui-ci, il est difficile de ne pas garder une attitude réservée. Il n'en reste pas moins que la remarque concernant la formule désignant Aśoka pose un problème qui mérite d'être examiné.

David COHEN.

169. Gérard LECOMTE. — *Grammaire de l'arabe*, Paris, P.U.F. (Que sais-je ? n° 1275), 1968, 125 pages.

Petit ouvrage recommandable pour la netteté de la présentation, la concision de l'exposé qui n'en reste pas moins d'une grande précision et d'une grande clarté. Les formes arabes, de manière générale, sont transcrites phonétiquement selon un système simple, accessible même au non spécialiste. Les tableaux de formes abondent et rendent l'utilisation de l'ouvrage aisée pour les débutants.

David COHEN.

170. *Folia Orientalia*, Revue des Études Orientales publiée par la Commission Orientaliste — Section de Cracovie de l'Académie Polonaise des Sciences, tome XI, 1969, 317 pp., Kraków 1970.

Ce fascicule spécial rassemble des articles en hommage au Professeur Tadeusz Lewicki, à l'occasion de son 65^e anniversaire.

La carrière du jubilaire est brièvement retracée par M. W. Zajączkowski, qui dresse également une bibliographie sans doute exhaustive de l'ensemble de son œuvre (pp. 7-47). A la lumière de ces 366 titres, on perçoit l'ampleur des préoccupations du Professeur Lewicki, qui depuis 1929 a scruté sans relâche les textes orientaux et africains pour montrer en définitive la symbiose profonde des cultures et des civilisations de l'ancien monde.

La spécialité de l'auteur du présent compte rendu ne lui permet pas en conscience de recenser la totalité des 34 articles offerts au jubilaire, et le constraint à se limiter aux articles concernant plus spécialement les études arabo-islamiques — qui, au demeurant, semblent bien être le terrain d'élection du Professeur Lewicki. Tout en priant les autres collaborateurs de l'en excuser, il a donc plus particulièrement examiné les articles suivants :

A. Czapkiewicz, *Al-Idāfa in the Arabic Dialect of Mōṣul and Mārdīn* (en anglais, pp. 89-107) ; analyse des constructions spécifiques de ce parler grâce à un système de notations « quasi arithmétique ».

M. Czapkiewicz et A. Kmietowicz, *The Unpublished Dirhams from the Polish Early-Medieval Hoards* (en anglais, pp. 109-122) ; sur 25 dirhams ou fragments de dirhams arabes d'époque sāmānide ou antérieure, découverts notamment à Nowa Huta.

T. Habraszewski, *A Brief Account of Evliya Çelebi on a Violent Death Practised in the Southern Sudan (1672)* (en anglais, pp. 139-144) ; sur la coutume de supprimer les vieillards ou les incurables au Soudan au XVII^e siècle.

S. K. Hamarneh, *An Unpublished Description of Jerusalem, in the Middle Ages, as Found in the ar-Rawd al-Mi'lār by 'Abd al-Mun'im al-Himyarī* (en anglais, pp. 145-156) ; texte arabe et traduction anglaise d'un passage inédit dudit ouvrage.

F. Kmietowicz, *The Term ar-Rādānīya in the Work of Ibn Ḥurdādbeh* (en anglais, pp. 163-174) ; nouvelle interprétation du mot — qui décidément semble beaucoup préoccuper les arabisants ces temps-ci ! — à partir de *verēdārīi* ; peu convaincant.

M. Kowalska, *Bericht über die Funktion des arabischen kosmographischen Literatur des Mittelalters* (en allemand, pp. 175-180) ; sur le caractère de vulgarisation non-mûrie de ce type d'ouvrages, qui ne sont souvent que des plagiats successifs.

R. Ohly, *Uslaarabu* (en allemand, pp. 223-226) ; ce terme désignant en swahili la « civilisation » viendrait de l'arabe *ista'raba*.

J. Reychman, *Venceslas Rzewuski et les savants arabes contemporains* (en français, pp. 245-247) ; voyageur polonais (1785-1831) en pays arabes, et ses relations avec des savants chrétiens de Syrie.

R. Stopa, The Prehistory of a Language (en anglais, pp. 279-284) ; sur des survivances pré-indo-européennes en polonais ; nous paraît bien illustrer la candeur avec laquelle, au nom de la linguistique, on aborde parfois des problèmes vertigineux.

W. Swoboda, 'Arū - 'Arīsū - al-Artānīja (en allemand, pp. 291-296) ; sur les noms génériques des peuples de la moyenne-Volga chez les anciens géographes arabes.

A. Zaborski, Prefixes, Root-determinatives and the Problem of Biconsonantal Roots in Semitic (en anglais, pp. 307-313) ; reprise d'un problème rebattu dans la perspective de l'exploitation électronique.

G. LECOMTE.

171. Herrmann JUNGRAITHMAYR. — *Die Ron-Sprachen. Tschadohamitische Studien in Nordnigerien* (Afrikanistische Forschungen, Band III). Glückstadt, J. J. Augustin, 1970 ; xviii + 429 pp.

Dans la Seconde Partie (1952) du *Handbook of African Languages*, consacrée aux langues de l'Afrique occidentale, le parler des Ron ou Baron était encore laissé en dehors de la Section X, qui concerne les langues tchado-chamitiques. Rangé dans la Section VIII (p. 138), parmi les langues sans classes nominales du Nigéria et du Cameroun, il était, avec l'ankwe et le sura, rattaché au groupe angas. Mais en 1963, J. H. Greenberg, dans *The Languages of Africa* (p. 46) réservait au ron une place à part dans la quatrième subdivision de son premier groupe des langues «tchadiennes» : avec l'angas, l'ankwe et le sura, il était donc rattaché au sous-ensemble tchadien occidental.

Cependant, alors que l'angas avait fait l'objet d'une description dès 1915, on ne connaissait des parlers ron que le nom général par lequel on les désigne, jusqu'aux premières données, encore fragmentaires, contenues dans les articles que M. Jungraithmayr leur consacre à partir de 1965 (v. la bibliographie, p. xvi). C'est dire l'intérêt, pour la linguistique tchadienne, du présent livre, qui nous apporte, méthodiquement regroupés, quantité de renseignements absolument neufs sur cinq parlers ou groupes de parlers ron. L'aire qu'ils occupent, dans la partie sud-ouest du Plateau de Jos (Nigéria du Nord), s'étire le long d'un axe orienté du nord-est au sud-ouest. Le fyer constitue, avec le tambas, le groupe septentrional ; le bokkos et le daffo-butura, le groupe central ; le scha [sya] et le «kulere», le groupe méridional. A l'exception de «kulere», nom donné par les Haoussa (d'après le type de flèche qu'ils utilisent)

aux habitants d'une dizaine de villages sur le contrefort sud-ouest du Plateau, les termes retenus par l'auteur pour désigner ces parlers sont en fait des noms de localités coïncidant en totalité ou en partie avec la zone de peuplement de chacune des communautés linguistiques envisagées. Quatre croquis (pp. 8 à 11) permettent de les situer sur le terrain. On regrettera toutefois que l'auteur n'ait pas reproduit ici le schéma d'ensemble, si pratique, qu'il a publié en 1966 dans *Neue Afrikanistische Studien* (p. 119). Ce dernier montrait clairement l'interpénétration des aires ron et angas, et l'interposition de celle du sura entre le ron du nord et les autres groupes.

La première partie du volume, de loin la plus longue (pp. 15 à 360), est une suite de cinq monographies consacrées respectivement au fyer, au bokkos, au daffo-butura, au scha et au kulere, et agencées de façon sensiblement homologue. Les matériaux présentés concernent essentiellement la morphologie du nom, des pronoms et du verbe. Chacune de ces descriptions est illustrée au moyen d'un texte court ou d'une petite série de phrases simples, et complétée par un glossaire ron-allemand (contenant, selon le cas, de 400 à 700 formes environ) et allemand-ron.

Seul le parler fyer est l'objet d'une esquisse phonologique. Son système consonantique se caractérise par la coexistence des labiodentales et des labiales ; une série de glottalisées injectives /'b/, /'d/, /'y/ (allophone de /?/) et /'g/ (rare) ; une série d'occlusives prénasalisées /mb/, /nd/ et /ŋg/ ; l'opposition, au moins à l'initiale, d'un /r/ roulé et d'un /r/ à un battement. Le système vocalique ne présente que trois degrés d'aperture, et la quantité y est pertinente. Tous les parlers étudiés connaissent trois tons ponctuels, dont les nombreuses combinaisons possibles dans le cadre de la syllabe produisent une grande variété de réalisations modulées.

La seconde partie (pp. 363 à 408) fait la synthèse, en les comparant entre eux, des principaux faits morphologiques précédemment décrits, et contient aussi une étude de lexicologie comparée portant sur 170 unités du vocabulaire fondamental. C'est peut-être par ces pages que le linguiste tchadisant désireux d'avoir une vue d'ensemble de la structure des parlers ron sera tenté de commencer sa lecture, quitte à se reporter aux monographies pour approfondir les points de détail qui l'intéresseront plus spécialement.

Le nom, dans tous les parlers, participe à la catégorie du genre, sans que sa structure propre en porte nécessairement une marque discernable, et ce sont surtout des faits d'accord qui rendent compte de l'opposition entre un masc. et un fém. Par exemple, dans les groupes du nord et du centre, c'est tantôt un préfixe *'i-* ou *'u-*, tantôt un suffixe *-u* qui sert d'indice au fém. En ce qui concerne la dérivation, on notera d'abord la possibilité de former des noms verbaux par simple modification du schème tonal du

verbe : c'est la dérivation « interne ». La dérivation « externe » recourt principalement à trois préfixes : *'a-* (dont la fonction n'est pas précisée) ; *ma-*, qui fournit des caractérisations, des noms d'agent, des noms verbaux, un participe parfait passif, des noms de lieu ; et *mu-*, qui donne des noms verbaux. Toutes ces formations évoquent des faits bien connus du chamito-sémitique. Des suffixes *-an* et *-āt* servent encore à former des noms verbaux.

La morphologie des pluriels nominaux met en œuvre : des suffixes consonantiques, principalement *-aš* ; des suffixes vocaliques ; l'infexion, surtout de *-a-* ou *-aa-* ; le redoublement d'une consonne radicale (initiale, médiane ou finale) ; enfin, une modification du schème tonal du sing.

Dans les cinq parlers considérés, le syntagme complétif suit invariablement l'ordre déterminé + déterminant, dont la juxtaposition pure et simple est rare. Normalement intervient entre les deux termes un morphème qui s'accorde en genre et en nombre avec le déterminé. L'auteur propose de le reconstruire comme **m-* après un masc. ou un plur., **t-* après un fém. Toutefois, quand le déterminant est de nature pronominale (« suffixe possessif »), le morphème en question apparaît, après un déterminé fém., comme un *-s-* (*< *t ?*).

Le système des pronoms personnels présente de nombreuses séries, morphologiquement diversifiées selon leur fonction : pronoms substantifs, séries multiples des indices de personne-aspect préposés au verbe, pronoms objets postposés au verbe et pronoms postposés à un nom qu'ils déterminent. A la 2^e et à la 3^e pers. du sing., on observe, dans toutes les séries, l'opposition de genre attendue pour ce type de langues. Trait plus original, toutes les séries opposent, à la 1^{re} pers. du plur., un inclusif à un exclusif, et sont également pourvues d'un duel de 1^{re} pers., qui semble s'aligner morphologiquement sur la 1^{re} pers. du plur. inclusive.

Les verbes se répartissent, sur la base de leur schème tonal, entre un certain nombre de classes, variable selon les parlers : quatre dans le groupe méridional, qui a peut-être conservé la situation ancienne du ron, seulement deux dans les groupes septentrional et central. La classe caractérisée par le ton moyen est bien représentée dans les cinq parlers, où elle regroupe la majorité des verbes.

Le système aspectuel est riche : le *fyer*, par exemple, distingue entre neuf séries de conjugaison, et le *scha en a* jusqu'à dix. Ces séries sont rapportées, selon le cas, aux catégories de l'aspect, du mode ou du temps. La difficulté, bien connue, que le linguiste éprouve à fonder, en cette matière, une terminologie unifiée et cohérente ne favorise guère l'élucidation, fonctionnelle et sémantique, de systèmes aussi complexes, élucidation que seule, d'ailleurs,

une étude syntaxique approfondie permettrait d'espérer. Formellement, les séries de conjugaison s'opposent entre elles par (a) l'emploi de paradigmes distincts de l'indice de personne-aspect (« sujet préfixé »), qui est éventuellement suivi d'un « auxiliaire », en combinaison avec (b) le choix (sauf en *fyer*) entre deux formes différentes du thème verbal, la forme « courte » et la forme « longue », ou (c) le choix entre l'une de ces formes et un nom verbal dérivé (normalement de la forme courte du thème verbal). En base, la forme courte du thème sert à constituer un aoriste (« ponctuel ») et la forme longue un habituel (« duratif »). Selon les parlers, le parfait est construit sur la forme courte du thème ou sur le nom verbal. Le progressif recourt normalement au nom verbal, parfois cependant (en *kulere*) à la forme longue du thème. Dans l'ensemble des parlers, celle-ci s'oppose à la forme courte par l'infixation d'un *-a(a)-* devant la dernière radicale et/ou par le redoublement de cette radicale. En *fyer*, les deux formes du thème verbal ne s'opposent que par leur schème tonal : cette divergence typologique est attribuée à l'influence de l'*angas*.

L'identification comme « verbe auxiliaire » du morphème qui peut apparaître au progressif (et éventuellement à l'intentionnel) pose un problème que l'auteur ne semble pas avoir envisagé. Ainsi, en *bokkos* (p. 129, § 97), le progressif met en œuvre, de façon d'ailleurs facultative, un prétendu verbe « être » *má*. Mais, si l'on examine les autres secteurs de la grammaire du *bokkos*, on retrouve un *-m-* dans la construction « possessive » après un nom masc. ou plur. (p. 113, § 52), et l'on relève un relatif invariable *má* (p. 114, § 56), ainsi qu'un démonstratif masc. en *màa-* et plur. en *mii-* (p. 114, § 55). De même, en *scha* (p. 275, § 106), les deux progressifs et les deux intentionnels présentent un morphème *má/mú/mí* ou *mà/mù/mì*, dont les variantes correspondent respectivement à une personne masc., fémin. ou plur. Or le syntagme complétif (pp. 247-8, §§ 35-6) recourt à une particule *má* ou *mí* selon que le déterminé est masc. ou plur., et c'est vraisemblablement le même morphème qu'on retrouve dans la construction « possessive » (p. 258, § 59) et dans le démonstratif (p. 260, §§ 65-6). On est fondé à penser que ce prétendu verbe « être » en *m-* pourrait n'être pas sans rapport avec la base pronominale **M-*. Et l'on rapprochera de celle du ron la situation comparable du *haoussa*, où l'indice d'inaccompli I *nàa* (interprété traditionnellement, lui aussi, comme un verbe « être » !) est vraisemblablement en relation avec la particule d'annexion *-n/na/naa-* et la particule d'actualisation *nee/nèe*, ouest *naa/nàa*.

Les thèmes verbaux dérivés sont relativement peu nombreux. Il faut mettre à part le cas du « thème pluriel », en rapport avec la pluralité de l'objet ou du sujet, qui est formé, en *fyer* et en *scha*, à l'aide d'un suffixe vocalique *-i-* ou *-a(a)-* et/ou d'un suffixe *-an*

ou *-a*. Avec une valeur intensive, extensive (procès poussé jusqu'à son terme ou s'appliquant à la totalité de l'objet : « totale Bedeutung », « Totalität der Handlung »), conative ou applicative, on trouve des thèmes suffixés en *-áy* (fyer) ou *-ay* (daffo-butura et scha), ou bien l'emploi de postpositions (bokkos, daffo-butura). La modalité d'approche (ou de rapprochement) est exprimée soit par une postposition *na* en daffo-butura, soit par un suffixe *-o* (cf. haoussa *-oo*) en scha.

Devant objet nominal, certains verbes transitifs sont, en fyer, suffixés d'un *-a*, qu'on retrouve, semble-t-il, en scha, mais seulement, dans cette langue, pour les formes constituées sur le thème de parfait en *-i*, dans lesquelles *-a* se substitue alors à *-i*.

Il convient d'attirer l'attention sur l'importance théorique de la troisième partie (pp. 411 à 429), où l'auteur présente ses conclusions concernant la place des parlers ron dans l'ensemble des langues tchado-chamitiques (T-C). Les pages 414 à 421 proposent, sous forme de tableau, un essai de comparaison morphologique, puis lexicale (42 unités du vocabulaire de base) entre le ron et les langues T-C du groupe occidental dont il fait partie (haoussa, sura, angas), celles du groupe central (logone, kotoko, musgu), celles du groupe oriental (mubi, jegu, sokoro, somrai) et, enfin, les langues « tchadiennes » septentrionales (margi, cibak). Des commentaires qui suivent cette présentation synoptique, on retiendra surtout la thèse de l'auteur, déjà soutenue par lui dans plusieurs publications antérieures, concernant le parallélisme frappant, dans la structure aspectuelle du verbe, entre le ron et le mubi d'une part, et l'akkadien d'autre part. A l'opposition entre un thème de prétérit *-prus* et un thème de présent *-parras* en sémitique oriental se superpose, de façon séduisante, celle que connaissent les parlers rons, et aussi le mubi, entre le thème court de l'aspect « fondamental » (« Grundaspekt ») et le thème long de l'habituel. Ainsi, le ron occupe, parmi les langues T-C occidentales, une place très particulière, et sa structure, nettement différente de celle des langues géographiquement voisines du même groupe (angas, sura, ankwe), présente certains traits archaïques dont la conservation, à l'extrême sud-ouest de l'aire chamito-sémitique, s'explique sans doute par le caractère prononcé de zone-refuge propre à cette région du Plateau.

En conclusion, M. Jungraithmayr suggère que les critères sur lesquels repose la distinction entre langues « T-C » et langues « tchadiennes » soient révisés pour tenir compte des données nouvelles fournies par les parlers ron. Sinon, et à s'en tenir aux critères actuellement admis, les divergences entre les parlers ron, typiquement « T-C », et les langues du groupe angas sont telles qu'on pourrait se voir réduit à classer ces dernières comme

« tchadiennes », en dépit des concordances générales qu'elles manifestent avec le haoussa. Et l'auteur saisit cette occasion pour rappeler aux comparatistes du domaine chamito-sémitique que le haoussa ne saurait, désormais, être tenu pour le représentant le plus caractéristique du T-C, et que c'est tout l'ensemble des langues T-C qui doit être pris par eux en considération.

Avec cet ouvrage, M. Jungraithmayr apporte une contribution essentielle à la connaissance des langues tchadiennes et à l'édification de leur grammaire comparée. Servi par une typographie excellente et une fort belle présentation matérielle, ce travail fait honneur à la tradition de rigueur et de sobriété de l'africanistique allemande, dans laquelle il s'inscrit.

C. GOUFFÉ.

172. Johannes LUKAS. — *Studien zur Sprache der Gisiga (Nordkamerun)* (Afrikanistische Forschungen, Band IV). Hamburg-Glückstadt, J. J. Augustin, 1970 ; 39* + 155 pp.

Gisiga est le nom par lequel les Peuls désignent, au Cameroun septentrional, une des nombreuses populations connues sous l'étiquette, peu scientifique, de « Kirdi » (soit « sauvages, incroyants », en kanouri). En fait, le nom de *Gizgâ* appartient en propre au clan dominant d'une ethnie qui s'applique à elle-même celui, plus général, de *Márvâ*, étymon de Maroua, le toponyme bien connu. La localité de Dogba, dont le parler a été pris pour base de la présente description, se trouve à 25 km au nord-ouest de Maroua. Celle de Midjivin, dont le parler a fourni quelques matériaux complémentaires, est située à une cinquantaine de km au sud de Maroua. Ainsi sont représentés, dans cette étude, deux des trois dialectes du gisiga qui correspondent aux trois aires discontinues de peuplement *márvâ*.

Le gisiga est une langue du groupe matakam, qui appartient lui-même à la branche « Biu-Mandara » des langues tchadiennes, selon la classification récemment proposée par M. Carl Hoffmann (*Chadic Newsletter*, Numéro spécial de janvier 1971, p. 8). Avec cette description, le professeur Lukas, spécialiste éminent des langues tchado-chamitiques, nous offre la première analyse grammaticale approfondie qui ait été faite d'un parler « kirdi ».

Dans les 39 pages d'une introduction très dense, il s'attache à dégager les traits qui donnent au gisiga son originalité, et aussi à le situer en le comparant minutieusement à d'autres langues du même groupe (et spécialement au matakam), ou de groupes plus

ou moins voisins géographiquement et génétiquement apparentés (mandara, hitkala, glavda, masa, kotoko, bura-margi, et même bole-tangle et bade). En particulier, les pages 30* à 35* contiennent de précieux tableaux de comparaison lexicale concernant une soixantaine de noms et une vingtaine de verbes du vocabulaire fondamental, ainsi que trois interrogatifs et cinq numéraux.

La description elle-même (pp. 1 à 87) suit un ordre en quelque sorte traditionnel, et l'on y retrouve aisément ce qu'on y cherche. Les pages 91 à 113 fournissent neuf textes (dont quatre tirés de la Bible) suivis de leur traduction en allemand ou, pour les textes bibliques, en français. Le volume se termine par un glossaire gisiga-allemand (pp. 117 à 139) et allemand-gisiga (pp. 139 à 155), où sont répertoriés quelque 2000 mots ou formes de la langue étudiée, sans indication, toutefois, de leur schème tonal.

Très proche de celui du mandara, dont le tableau est donné (p. 36*) à titre comparatif, le système phonologique du gisiga (p. 9) présente les caractères suivants. En ce qui concerne les consonnes : deux fricatives labio-dentales /f/ et /v/ s'opposant aux occlusives labiales /p/ et /b/ ; deux glottalisées injectives /'b/ et /'d/ ; une série d'occlusives prénasalisées /mb/, /nd/ et /ŋg/ ; deux latérales fricatives /tl/ et /dl/. A la différence du mandara, le gisiga n'a pas de palatalisées (/ky/, etc.) ; [c] et [j] y sont des allophones des affriquées /ts/ et /dz/, comme [š] et [ž] de /s/ et /z/. La gémination consonantique est pour ainsi dire inexistante. Le système vocalique offre la particularité de ne comporter devant pause, et aussi bien en syllabe ouverte que fermée, que les trois phonèmes /a/, /e/, /o/ qui, ailleurs qu'à la pause, se réalisent respectivement comme les allophones [ə], [i], [u]. La quantité des voyelles ne semble pas assumer de fonction phonologique. Le système tonal paraît opposer fondamentalement deux tons ponctuels, haut et bas, dont la séquence (dans cet ordre) peut affecter une syllabe unique (ouverte ou fermée). Néanmoins, l'analyse du schème tonal des lexèmes se heurte à de sérieuses difficultés, dont l'une consiste en l'existence d'un fort accent d'intensité, et il est significatif que l'auteur ait dû, dans le glossaire, renoncer à noter les tons.

La catégorie du genre grammatical est étrangère aux systèmes nominal et pronominal du gisiga. Le plur. des noms est marqué par un morphème séparable *hay*, bien plus souvent que par le suffixe (inséparable) *-ay*. Parmi les affixes de dérivation nominale, un préfixe en *m-+voyelle* sert à la formation des ordinaires et, conjointement ou non à un suffixe *-ay*, à celle du participe. C'est peut-être le même morphème que l'on retrouve, dépourvu de fonction apparente, dans plusieurs noms d'animaux, de parties du corps et de caractérisation sociale des individus. Dans l'ensemble, l'analyse des lexèmes nominaux du gisiga en termes de radical et

d'affixes offre des difficultés bien plus grandes que pour nombre de langues tchadiennes.

Le syntagme complétif, où le déterminant suit toujours le déterminé, présente trois variétés : (a) la juxtaposition pure et simple de deux noms, procédé rare ; (b) la suffixation au déterminé du morphème *-a* (qui, en l'absence de déterminant, est aussi une des marques possibles de la forme nominale définie) ; (c) l'insertion d'un morphème *ŋg*—+voyelle variable entre le déterminé et le déterminant. Le type (a) correspond, semble-t-il, à des noms composés. Dans le type (b) l'intégration syntagmatique des deux noms est plus étroite que dans le type (c), sans que l'on aperçoive ce qui conditionne (sémantiquement ?) le choix entre les deux constructions.

Dans le système pronominal, le dialecte de Midjivin distingue, à la 1^{re} pers. du plur., entre un exclusif et un inclusif. Encore cette opposition n'y apparaît-elle que dans la série des pronoms personnels substantifs et dans celle des indices de personne antéposés au verbe. Elle n'a pas été relevée pour le dialecte de Dogba. D'autre part, ce dernier ne dispose, pour les indices antéposés au verbe, que de trois formes qui sont communes aux pers. du sing. et à celles du plur. La pluralité des sujets est exprimée, de son côté, par la suffixation au verbe lui-même de l'un des deux morphèmes en distribution complémentaire *-ak/-am*, le premier figurant devant un pronom personnel objet, le second dans tous les autres contextes. Notons enfin que l'indice de 3^e pers. subsiste en séquence d'un sujet nominal.

Le verbe *gisiga* n'est le siège d'aucune variation formelle en relation avec sa réction transitive ou intransitive. Lorsqu'un verbe employé transitivement est suivi d'un objet nominal à valeur définie, il est suffixé d'un morphème *-a*, identique à la forme non pausale du pronom affixe de 3^e pers. du sing. en fonction d'objet (forme pausale : *-ay*). Il y a sans doute lieu de rapprocher cette particularité du fait que, dans le dialecte de Dogba, la forme pausale des pronoms personnels objets postposés au verbe comporte, à toutes les pers., un morphème *-a* suivi du morphème proprement personnel.

Le système aspectuel est peu développé. Morphologiquement non marqué, le « *Grundaspekt* » (traduit en allemand tantôt par un présent, tantôt par un passé) consiste en la séquence d'un indice de personne et d'une base verbale, le comportement tonal de chacun des deux termes étant sujet à des variations encore mal définies. Les autres aspects utilisent la même série d'indices de personne que le « *Grundaspekt* », auquel ils s'opposent par l'adjonction d'un morphème caractéristique. Le « *futur* » comporte une marque *sà* et le « *progressif* » une marque *rá*, placées, l'une comme

l'autre, entre l'indice de personne et le verbe. Il existe enfin un « parfait » caractérisé par un morphème *le* qui, de même que le morphème négatif *ta*, est postposé au syntagme verbal et à son complément d'objet éventuel. Les marques de « futur » et de « parfait », qui n'occupent pas la même place par rapport au verbe, sont combinables entre elles et permettent d'obtenir un « futur antérieur ».

Les modalités du verbe sont peu nombreuses. Celle qui correspond à la notion d'approche (procès orienté en direction du locuteur) est exprimée par la suffixation au verbe d'un morphème *-awa* (forme pausale) ou *-oo* (forme non pausale), qui évoque la forme en *-oo* du verbe haoussa. D'autre part, la formation causative en *de* retient l'attention, du fait que ce morphème, d'ailleurs combinable au précédent (*-oo*) auquel il peut s'ajouter, apparaît après le syntagme constitué par le verbe et son régime si ce dernier est de nature pronominale, mais entre le verbe et son régime si ce dernier est de nature nominale.

Les dernières pages de la description (pp. 71 à 87), consacrées à la syntaxe de la phrase, comptent parmi les plus intéressantes. En ce qui concerne la structure du syntagme prédicatif, on notera la possibilité qu'ont certains nominaux (adjectifs, numéraux, etc.) de fonctionner comme prédicat en l'absence de toute copule. Parfois cependant, le syntagme à prédicat nominal fait appel à une copule *i*, d'origine vraisemblablement démonstrative (cf. *?i* « *celui (de) »* : *y* (de *ya* « *moi* ») *i mbro* « *je suis un être humain* »). Un autre élément démonstratif, *ná*, qui semble bien être, fondamentalement, une marque d'emphase, a des emplois très étendus comme morphème postposé de subordination. A la portion d'énoncé, de type indépendant, qui le précède, il donne valeur de proposition complétiive, causale ou temporelle dépendant de l'autre portion, ordinairement subséquente, de la phrase. L'emploi de *ná* s'étend même, de façon facultative, il est vrai, à des cas où la subordonnée est déjà introduite par un conjonctif : ainsi dans les conditionnelles en *dà ... (ná)*, — ou signalée comme telle par une construction particulière : ainsi dans les relatives, où le participe en *m-* se substitue, normalement, à la forme verbale.

Tels sont quelques-uns des traits originaux de cette langue. Ne dissimulant rien des incertitudes qu'elle laisse subsister, la description que nous en donne le professeur Lukas est un modèle de probité scientifique. Et elle marque bien, selon le souhait de l'auteur, « un pas en avant » dans l'exploration linguistique d'un secteur particulièrement difficile du domaine tchadien. Ajoutons que la typographie très soignée et l'élégante présentation du livre sont tout à fait dignes de son contenu.

C. GOUFFÉ.

173. Paul NEWMAN. — *A Grammar of Tera. Transformational Syntax and Texts* (University of California Publications, Linguistics 57). Berkeley, Los Angeles, London ; University of California Press, 1970 ; viii + 263 pp.

Le téra est parlé par environ 50.000 personnes au nord-est du Nigéria, dans les provinces du Bauchi et du Bornou. Avec trois ou quatre autres langues voisines, il constitue l'un des quatorze groupes rattachés par M. Carl Hoffmann à la branche « Biu-Mandara » des langues tchadiennes (*Chadic Newsletter*, Numéro spécial de janvier 1971, p. 5). On a identifié trois dialectes du téra, parlés respectivement par les Yamaltu, les Pidlimndi et les « Bura Kokura ». Le yamaltu, ou téra proprement dit, est le plus important, et c'est lui qui est considéré ici. Son aire s'étend de la région de Gombé (Bauchi), à l'ouest, jusqu'au-delà de Wuyo (Bornou), à l'est. Les différences les plus sensibles entre les variétés occidentale (parler de Zambuk) et orientale (parler de Wuyo) du téra-yamaltu sont surtout d'ordre phonologique. La notation se règle ici sur le parler de Wuyo.

Cette description, la première dont le téra fasse l'objet, est aussi la première grammaire transformationnelle qui paraisse, non certes d'une langue africaine, mais d'une langue tchadienne. De plus, la méthode adoptée par l'auteur lui permet de limiter son exposé à la syntaxe. Cette méthode se réclame explicitement des vues de Chomsky, de Lees et de Katz et Postal. Et l'introduction (pp. 1 à 12) rappelle les principes qui seront appliqués ici et qui se conforment, pour l'essentiel, au modèle proposé par Chomsky en 1965 dans *Aspects of the Theory of Syntax*. L'auteur, qui se présente comme un « anthropological field linguist », tient d'ailleurs à justifier brièvement le parti auquel il s'est rallié. Mais, s'il ne laisse pas de critiquer les excès théoriques de certains transformationnistes, il apparaît que c'est pour mieux marquer sa sévérité à l'égard des linguistes « de terrain » dont les recherches, jugées trop empiriques, sont assimilées, en passant, à l'innocente manie du philatéliste : « empirical research divorced from theory is a branch of stamp collecting » (p. 5). Il n'en est que plus piquant de constater que la seule description d'une langue tchadienne à laquelle M. Newman se réfère soit justement l'excellente grammaire marginale de M. Carl Hoffmann (1963), qui se situe, pour la méthode, à l'opposé de cette présentation du téra. Mais puisque M. Newman nous assure que son ouvrage, — sinon certains des propos qu'il tient dans l'introduction, — ne tend à rien moins qu'à la polémique, nous nous garderons, à notre tour, d'instaurer ici un débat sur le fond. L'auteur déclare d'ailleurs que son but n'est pas tant d'illustrer une théorie par des faits nouveaux que de fournir des informations sur le téra aux comparatistes des langues tchadiennes. Il ne s'agit

donc pas de juger ici du bien-fondé de la grammaire transformationnelle, mais de savoir si, en adoptant le mode de présentation et le cheminement qu'elle prescrit, l'auteur apporte aux tchadisants, sur le téra, la documentation la plus claire et la plus utilisable qu'il se pouvait dans l'état présent de la recherche. A la question posée en ces termes, force nous est de répondre de façon négative.

Le plan du livre est simple. La première partie, consacrée à la description proprement dite, est divisée en quatre chapitres. Le ch. I (pp. 15 à 41) présente 42 règles de base, grâce auxquelles sont engendrées les « structures profondes » des phrases. Le ch. II (pp. 42 à 140) établit et discute 76 règles de transformation qui permettent de passer des « structures profondes » aux « structures de surface » et constituent le développement essentiel de la syntaxe. Le ch. III (pp. 141 à 156) se propose d'esquisser « la forme et le contenu du lexique dans le cadre d'une grammaire générative » (p. 142) et fournit les règles « lexomorphiques » destinées à donner une première représentation des lexèmes en termes de « morphophonèmes » (cf. p. 11 et p. 16, n. 1). Le ch. IV (pp. 157 à 168) offre un choix des règles « morphophonémiques » auxquelles doit être soumise la représentation phonologique des éléments grammaticaux et lexicaux. L'auteur prévient (p. 157) qu'il ne poussera pas l'application de sa méthode jusqu'au niveau des règles phonologiques et phonétiques, la description phonologique du téra n'entrant pas dans le champ de son étude. Deux appendices (pp. 169 à 191) fournissent un texte analysé et commenté, et d'autre part une table récapitulative de l'ensemble des règles de base et de transformation. La seconde partie (pp. 195 à 263) réunit douze textes pourvus d'une traduction courante, un index alphabétique des morphèmes (« grammatical formatives ») renvoyant à la première règle où chacun d'eux apparaît, enfin une bibliographie relative, pour l'essentiel, à des publications d'ordre théorique.

On trouvera, pp. 3 et 4, un tableau des phonèmes du téra. Le système des consonnes présente les caractéristiques suivantes : deux fricatives labio-dentales /f/ et /v/, et deux fricatives vélaires /x/ et /γ/, s'opposant respectivement aux occlusives labiales et vélaires ; une série très riche de glottalisées injectives /'b/, /'bʷ/, /'d/, /'j/ (= [r̩]) et /'g/ ; une série de prénasalisées /mb/, /nd/, /nj/, /ŋg/ et /ŋgʷ/ ; un ordre de palatalisées réduit à /pʸ/, /'bʸ/ et /vʸ/ ; et un ordre, mieux représenté, de labialisées /kʷ/, /gʷ/, /ŋgʷ/, /xʷ/ et /γʷ/ ; enfin, deux latérales fricatives /tl/ et /dl/. Le système vocalique, à trois degrés d'aperture, comporte de plus une voyelle centrale /ə/, et la quantité y est pertinente. Les tons, ponctuels, sont au nombre de trois (haut, moyen, bas). Les tons et la longueur des voyelles ne sont notés, dans les exemples et dans les textes, que de manière exceptionnelle (v. les remarques de la p. 197).

La formulation générative des règles syntaxiques et l'ordre particulier que le transformationisme impose à leur présentation ne facilitent guère la tentative d'en tirer une esquisse plus accessible de la grammaire du téra. On se bornera ici à relever les traits les plus saillants de la structure de cette langue.

Le téra, rappelons-le, fait partie des langues tchadiennes qui ignorent la catégorie du genre grammatical. Les modalités nominales sont exprimées par des suffixes (-áa « défini », -j/zéro « indéfini », -kú « pluriel ») rattachés au nom par l'intermédiaire d'un morphème connectif (« linking particle »), qui joue un rôle important dans la morpho-syntaxe du nom et aussi, nous le verrons, dans celle du verbe. Les nombreuses variantes de ce morphème (-t/-d/-nd/-r/-ee/longueur de la voyelle finale ou pénultième/-ə/-zéro) sont, selon le cas, imprévisibles, — et considérées comme une caractéristique lexicale du nom, — ou, au contraire, prévisibles à partir de sa structure phonique. Ce morphème apparaît également quand le nom est accompagné d'un adjectif (postposé), quand il est antécédent d'une proposition relative, et quand il est déterminé par un autre nom ou par un pronom personnel. Au syntagme complétif, dans lequel le déterminant suit toujours le déterminé, correspondent deux « constructions possessives » différentes selon que le rapport entre les termes est posé linguistiquement comme inaliénable ou non. Dans le premier cas, où le déterminé est représenté principalement par des noms de parties du corps ou des termes de parenté, le syntagme ne comporte d'autre morphème que le connectif. Dans le second cas intervient, outre le connectif, une particule 'bə ou 'ba selon que le déterminant est nominal ou pronominal.

Dans le type de prédicat dit « équationnel », un nom, un adjectif ou un numéral peuvent fonctionner comme prédicat en l'absence de toute copule. Les quatre autres constructions prédictives sans verbe sont regroupées sous l'étiquette de « prédicats d'existence ». Trois d'entre elles mettent en œuvre, de façon obligatoire ou facultative selon les dialectes, un morphème *á* dont la fonction et la nature grammaticale restent à préciser. Employé, par exemple, conjointement au morphème *nde*, il correspond à « il y a » : *guno-ku á nde* « il y a des chèvres ». La construction dite « associative », qui exprime l'appartenance, retiendra l'attention. Dans le parler de Wuyo, où elle ne comporte jamais *á*, elle recourt à deux morphèmes différents, *xa* ou *ve*, selon que le rapport d'appartenance est posé comme aliénable : *koro xa Dala* « Dala a un âne », ou inaliénable : *xaykal ve Ali* « Ali a du bon sens ». Dans la perspective qui est la sienne, l'auteur considère cette double construction comme la « source » des deux variétés du syntagme complétif.

Enfin, un procédé syntaxique original consiste en la réduplication d'un nom, qui permet à ce dernier de fonctionner comme circonstant

(« adverbe de manière ») sans être précédé d'un indicateur de fonction tel que *ndə* « avec » ou *kə* « comme », dont la présence est indispensable quand le nom n'est pas redoublé.

Le système des pronoms personnels ne comporte que six personnes, trois du sing. et trois du plur. Il se réduit à trois séries paradigmatisques. La première, dite « disjonctive », fonctionne comme indice de personne du verbe et comme pronom substantif. La seconde, dite « subjonctive », est utilisée quand l'indice de personne doit être postposé à un verbe au « subjonctif », ou repris à la fin d'une proposition relative dont le sujet est soumis à l'emphase (v. ci-après). La dernière série est assez mal désignée comme celle des pronoms « objets », puisqu'il s'agit aussi bien de déterminants d'un nom que d'objets d'un verbe. A la 3^e pers., non seulement l'indice de personne n'apparaît pas quand le verbe est pourvu d'un sujet nominal, mais il peut être supprimé même en l'absence de ce dernier. Parallèlement, le pronom substitutif d'un nom fonctionnant comme objet ou comme circonstant est supprimé, dans certaines conditions syntaxiques, de façon facultative ou obligatoire selon que le nom fait partie de la classe des « animés » ou des « inanimés ».

Le système verbal du téra semble être fondamentalement aspectuel. Mais la présentation qui en est faite, et la terminologie qu'elle utilise, ne se dégagent qu'incomplètement des notions conventionnelles de temps et de mode. Un premier type d'oppositions s'établit donc entre cinq « temps », dont chacun est caractérisé par un morphème (« auxiliaire ») antéposé au verbe : *á* « continu », *wàa* « perfectif », *káa* « futur », *kə* « subjonctif », *t̪ə* « séquentiel » (qui ne peut apparaître qu'en séquence d'un autre « temps »). Les trois premiers de ces « auxiliaires » sont postposés au sujet ; les deux derniers lui sont antéposés s'il est pronominal, antéposés ou postposés s'il est nominal. En outre, quand le « subjonctif » n'est pas pourvu d'un sujet nominal, l'indice de personne doit être postposé au verbe et l'« auxiliaire » *kə* devient facultatif. La négation, pour un prédicat verbal comme pour un prédicat nominal, est marquée par un morphème *'bá* placé en fin d'énoncé. En plus de cette marque, au « perfectif » négatif l'« auxiliaire » *wàa* fait place à un auxiliaire *nə*, qui se comporte syntaxiquement comme *kə* et *t̪ə* ; au « futur » négatif, l'« auxiliaire » *káa* peut être facultativement remplacé par un « auxiliaire » *və/ám* dont les variantes, en distribution complémentaire, dépendent du choix de la personne.

Il existe d'autre part deux « aspects », dont les marques sont en principe combinables avec l'un quelconque des « auxiliaires » précédents sauf celui du « continu ». Ce sont l'« habituel » (*ká*) et le dilatif (*'ba*), terme proposé ici pour traduire l'étiquette de

« delay time ». Le dilatif exprime la consécution différée d'un procès par rapport à un autre.

Se fondant sans doute sur la place (devant le verbe) qu'il occupe dans le syntagme verbal, l'auteur range parmi les « auxiliaires » le morphème distanciatif (« distant marker ») *'dá/á*, qui situe le procès à une certaine distance du locuteur, et peut, notons-le, se combiner à n'importe quel temps ou aspect. On est tenté d'y voir plutôt une marque de modalité et de le regrouper avec les deux « particules » (postposées au régime ou au circonstant qui suivent le verbe) *'bara*, qui oriente le procès en s'éloignant du locuteur, et *néyà/yà*, comportant une notion d'achèvement ou de perfection. Mais, alors que la marque du distanciatif semble compatible avec n'importe quel verbe, les deux autres morphèmes de modalité ne peuvent s'ajouter qu'à certains verbes, dont ils constituent une caractéristique lexicale.

Un trait intéressant de la structure du prédicat, verbal ou non, est qu'il peut comporter, en position finale, la marque de plur. *kú* (identique à la modalité nominale), en référence à un sujet plur. ou, plus souvent, à un sujet consistant en plusieurs noms coordonnés. Il résulte de là que l'opposition de nombre peut être exprimée, dans un énoncé, même en l'absence de l'indice de personne : *wà na ruf-a ku* « (ils) ont (1+5) vu (2) le (4) babouin (3) ».

En ce qui concerne la morpho-syntaxe du segment verbal proprement dit, on relèvera d'abord qu'à l'aspect « continu », le verbe, s'il n'est suivi d'aucun régime ou circonstant, est suffixé du connectif dont il a déjà été question à propos du nom. Ce connectif se retrouve dans le « statif » en *-an*, équivalant pour le sens à un participe passif, ainsi que dans la forme nominalisée du verbe dite « géronatif ». La présence du connectif dans ces deux formes permet de les interpréter comme engendrées à partir d'un énoncé au « continu », tandis que l'« infinitif », autre forme nominalisée du verbe, mais dépourvue de connectif, est considéré comme engendré par un énoncé au « subjonctif ». Mais on ne voit pas clairement ce qui autorise à poser (pp. 66-7) une classe de « noms verbaux » (pourvus du connectif) comme distincte du « géronatif », et l'on ne peut accueillir qu'avec scepticisme la conclusion, tirée de ces faits, selon laquelle tout verbe, en téra, appartient à la fois à la classe syntaxique du verbe et à celle du nom. Sur un tout autre plan, le connectif s'ajoute encore à certains verbes de structure phonique déterminée, mais à n'importe quel « temps » (ou aspect), devant un objet pronominal. Signalons enfin que la répétition du segment verbal (éventuellement après l'objet) a pour fonction de spécifier « adverbialement » l'emploi du verbe, dont le sens se trouve ainsi restreint et particularisé.

Dans la syntaxe du téra, comme dans celle d'autres langues tchadiennes, la proposition relative revêt une importance parti-

culière, du fait que les traits qui caractérisent sa structure se retrouvent dans la phrase à interrogatif spécifique (« word question ») et dans celle qui comporte une mise en relief (« emphasis ») de l'un de ses termes. La relative, en séquence du nom antécédent pourvu de son connectif, est introduite par un conjonctif (« relativizer ») *nə*. Si l'antécédent est défini, la modalité nominale *-áa* est postposée à l'ensemble de la relative. En outre, les phrases relative, interrogative ou « emphatique » sont le siège des phénomènes suivants. Si le verbe doit être au « perfectif » affirmatif, l'« auxiliaire » *wàa* fait place à une marque zéro, qui caractérise le « perfectif relatif ». Après un interrogatif ou un terme soumis à l'emphase, le « perfectif relatif » ou le « futur » affirmatif sont suffixés d'un morphème *ki* ; il en va de même pour le verbe d'une relative s'il est au « perfectif relatif » ; mais s'il est au « futur », la suffixation de *ki* n'est que facultative. Quand le terme soumis à l'emphase est objet ou circonstant locatif, et apparaît donc à la droite du verbe, ce dernier, quel qu'en soit le « temps », est suffixé de *kia*, qui repose sur *ki* suivi d'un morphème spécifique *a*. Enfin, quand c'est le sujet d'une relative qui est soumis à l'emphase et que le verbe est suffixé de *ki*, ce sujet est repris, après *ki*, par un pronom de la série « subjonctive ». De leur côté, le conjonctif *nə* de la relative, ainsi que l'interrogatif spécifique et le terme soumis à l'emphase quand ils figurent à gauche du verbe, sont suffixés d'un morphème *kee*, de façon facultative ou obligatoire selon que le verbe est ou n'est pas suivi de *ki*.

L'analyse qui précède ne donnera qu'une idée imparfaite de cette morpho-syntaxe. C'est que la description de M. Newman est riche de faits et d'enseignements, dont les tchadisants ne devraient pas être les seuls linguistes à tirer profit. Ajoutons que ce travail témoigne aussi d'une grande honnêteté scientifique, l'auteur prenant toujours soin d'indiquer les limites de sa documentation, et le caractère parfois provisoire des interprétations qu'elle autorise.

Pourtant, l'étude attentive qu'exige cet ouvrage, et qu'il mérite, met souvent la patience du lecteur à rude épreuve et ne lui épargne pas un certain agacement. Ne revenons pas ici sur le choix transformationiste, ni sur la méthode qu'il impose. Mais pourquoi l'auteur s'est-il si peu soucié de désarmer par avance les critiques des « empiristes » en leur facilitant l'accès de son livre par un ou plusieurs index bien conçus ? Ainsi, puisque la formulation des règles génératives implique l'emploi de nombreuses abréviations, pourquoi n'en avoir pas donné une liste alphabétique comportant les renvois nécessaires, et imprimée, de préférence, sur une fiche séparable ? Ensuite, la progression des structures profondes vers les structures de surface ne peut souvent être illustrée que par des énoncés supposant l'application de règles diverses qui ne seront

exposées qu'ultérieurement : ainsi p. 30, ex. 64 à 66, ou p. 128, ex. 509 et 510. Dès lors, ne convenait-il pas, en pareil cas, de signaler plus systématiquement l'ensemble des règles de tout niveau qui seront appliquées ultérieurement, et d'y renvoyer par l'indication de la page, et pas seulement de la règle ? Enfin, il était indispensable de fournir un répertoire exhaustif des termes techniques, renvoyant, pour chacun d'eux, à la série des règles où il est mis en œuvre. C'est là une lacune que l'index alphabétique des morphèmes, si utile qu'il soit, ne suffit pas à combler.

Puisqu'il est question de terminologie, notons que celle qui est utilisée ici paraît assez souvent déconcertante. On entend bien qu'elle est surtout destinée à fonder les symboles nécessaires à la formulation des règles. Mais on peut aussi estimer que son choix n'est pas sans implications pratiques et même théoriques. Par exemple, il semble particulièrement fâcheux d'appliquer le même terme de « stative » à un type de prédicat d'existence reposant sur une couple d'adverbes : « X est près/loin de Y » (pp. 24-6, B.21 et B.23), et à un dérivé déverbatif correspondant, pour le sens, à notre participe passif (pp. 60-1, T.16). Ainsi encore, dans l'étude de la construction relative, l'auteur déclare (p. 97) qu'il s'abstiendra de discuter de la nature et du sens du morphème *kee*. Mais il ne renonce pas pour autant à lui imposer, au nom de considérations comparatives, l'étiquette de « stabilizer », sans expliquer d'ailleurs ce qu'il entend par là ni préciser où il a pris le terme. A notre connaissance, c'est M. F. W. Parsons qui l'a utilisé le premier en linguistique tchadienne pour désigner la particule *nee/cee* du haoussa (cf. *African Language Studies*, I, 1960, p. 123, n. 4). Mais justement, les fonctions des deux morphèmes ne sont pas comparables, et il était suffisant de suggérer le rapprochement de téra *kee* avec l'indice *kèe* du « continu relatif » en haoussa.

Ici et là se trouvent indiqués, en effet, un certain nombre de parallélismes entre la structure du téra et celle du haoussa. Il n'est pas question de les examiner ici en détail, mais il convient de signaler qu'ils ne sont pas toujours convaincants. Nous ne saurions, en tout cas, nous satisfaire d'une remarque telle que : « It may not be just coincidental that in Hausa statives are formed with (not just derived from) the continuous » (p. 60), — ou de la simplification des faits haoussa cités (p. 116) à l'appui d'un rapprochement entre les suffixes *-an* du téra et *-waa* du haoussa.

Plutôt que de poser ces quelques jalons comparatifs dans une description qui ne l'exigeait pas, on aurait préféré que l'auteur se demandât si l'identité phonique que l'on constate entre certains morphèmes du téra ne serait pas révélatrice de leur commune origine. Ainsi en pourrait-il être, par exemple, du *á* qui intervient à la fois dans la construction du prédicat d'existence et dans la

formation du « continu » ; ou encore du *no* qui fonctionne comme connectif en tête d'une relative et comme anaphorique (« referential marker ») quand il est suffixé à un nom.

Cette syntaxe du téra est un livre important, mais un peu décevant, dont il faut souhaiter que l'excellent tchadisant qu'est M. Newman nous donne une version complétée et surtout plus maniable. Personne, en tout cas, ne semble mieux qualifié que lui pour élaborer une description intégrale de cette intéressante langue tchadienne.

C. GOUFFÉ.

174. *The Nominal and Verbal Systems of Fuls*. Par D. W. ARNOTT. Oxford : Clarendon Press, 1970. Pp. xiv-432.

Le titre qu'avec son habituelle modestie le Professeur Arnott a donné à son dernier ouvrage peut tromper le lecteur sur deux points. D'une part en effet, loin de se limiter aux seuls systèmes nominal et verbal du peul, il en est une véritable grammaire ; grammaire qui d'autre part ne vise pas à présenter les traits communs du peul à travers ses divers faciès locaux, mais se limite à un exemple « dialectal » jugé représentatif, en l'occurrence celui fourni par le parler de Gombe (Nigeria du Nord). Le choix de ce « dialecte » sur lequel l'auteur travaille depuis de nombreuses années se justifie au demeurant fort bien. Il peut être considéré comme assez typique de l'ensemble du groupe oriental et est toutefois suffisamment proche, au moins dans l'ensemble de ses structures, des dialectes occidentaux.

Le parti pris par D. W. Arnott en privilégiant en apparence l'exposé des systèmes nominal et verbal n'est pas sans comporter des inconvénients de présentation. C'est sans doute à lui qu'il faut attribuer la présence, aussitôt après une courte introduction, d'une partie intitulée « Introduction grammaticale » dont le bien-fondé peut paraître discutable. Elle groupe en effet, outre un exposé terminologique fort utile, des esquisses de chacune des parties suivantes (sauf de celle consacrée à la phonologie) qui auraient pu servir au choix d'introduction ou de résumé à chaque partie, et un exposé syntaxique, excellent en soi, mais qui aurait, semble-t-il, gagné à grouper d'autres passages dispersés dans le reste de l'ouvrage et à être reporté à la fin de celui-ci. La présentation ainsi obtenue aurait eu l'avantage de mettre en valeur les rapports d'agencement des unités nominales et verbales dans l'énoncé et d'en faire apparaître plus clairement les compatibilités et les incompatibilités.

Pour rester dans les critiques, on peut aussi s'interroger parfois sur le bien-fondé de la terminologie adoptée dans le classement des unités signifiantes et sur la validité des critères de ce classement. L'auteur distingue dans l'énoncé peul cinq fonctions possibles : sujet, prédicat, objet, complément et *adjunct(s)*. La distinction entre objet et complément repose sur l'impossibilité pour le second de remplir la fonction sujet dans l'énoncé passif correspondant (p. 29, note 1) : quant à l'*adjunct*, pour lequel aucune définition n'est donnée, il semble regrouper les diverses possibilités d'expression des circonstants. Partant de cet inventaire, D. W. Arnott dresse la liste des « formes » susceptibles de remplir ces fonctions : « mots » (*words*), définis comme formes « stables » (c.-à-d. pouvant constituer à elles seules réponses à des questions) ; « composants » (*components*) qui ne peuvent figurer qu'inclus en un syntagme ; « éléments », de même nature que les précédents mais de structure plus simple (non décomposables en monèmes, à ce qu'il semble) et enfin « complexes », qui sont des combinaisons fermées d'unités (par ex. nominal — détermination pronominale possessive, sujet pronominal — verbes, etc.). S'ajoutent à ces catégories celle des « groupes » et celle des « particules ». La première regroupe des unités très diverses allant du « mot » au syntagme complexe comportant pour les nominaux toutes les possibilités d'expansion et pour les « groupes adverbiaux » tous les énoncés dépendants introduits par un fonctionnel. Quant aux « particules », elles se composent des idéophones et des fonctionnels à valeur causale, consécutive ou finale. Cet inventaire est recoupé par une distinction entre « classes de formes » (*form-classes*) : nominales, verbales, verbo-nominales, adverbiales et prépositionnelles, chacune de ces classes groupant une ou plusieurs séries d'éléments ressortant aux diverses catégories syntactiques ci-dessus énumérées.

Certains des termes proposés ici étant employés avec une autre acceptation au cours de l'ouvrage, il en résulte parfois une ambiguïté qu'il eut été préférable d'éviter. Mais surtout on peut reprocher à ce classement de mêler deux niveaux d'analyse. « Complexes » et « groupes » constituent incontestablement des expansions secondaires de l'énoncé ou des séquences propositionnelles et ne doivent pas, à notre avis, figurer dans un inventaire des composantes fondamentales, mais bien être traités dans un second stade. A cette simultanéité dans le traitement de niveaux différents est sans doute due aussi la présence dans la classe des « prépositionnelles » des prépositions (ou fonctionnels) analysées comme « composants », ce qui rencontre notre accord, et dans celle des « adverbiaux », en tant que « complexes », des syntagmes introduits par ces mêmes prépositions, ce qui semble par contre très contestable (p. 10). Très certainement, une approche qui serait partie

de l'étude des noyaux verbaux et nominaux minimaux pour décrire ensuite les possibilités d'expansions primaires et secondaires eût été plus logique et plus sûre. D'autant que ce désir de catégoriser les constituants de l'énoncé ne va pas parfois sans une certaine rigidité qui serait sans doute à atténuer : *jayygo* dans *jayygo don wara* (p. 29) ne semble pas devoir être interprété comme un « groupe adverbial » mais bien ici comme un nominal, cas de transposition dont le peul donne de constants exemples.

Ce rattachement de toute la partie, au demeurant fort riche, consacrée aux extensions thématiques à la description du système verbal ne nous a pas paru justifié. Ces phénomènes intéressent en effet autant le système nominal comme le prouverait simplement, parmi bien d'autres arguments, la présence de ces thèmes dans des nominaux dont D. W. Arnott donne quelques exemples (p. 364).

De même pourrait-on chicaner ou plutôt longuement controverser avec lui à propos d'autres points : sur la distinction qu'il fait par exemple entre radicaux verbaux et « thèmes » (*stems*) nominaux qui esquive à notre avis la question en vérité complexe de l'existence et de l'interprétation à donner aux thèmes vocaliques dans les nominaux (type *baleewal* ou *konoowo*) ou encore sur la distribution parfois arbitraire entre « prépositions » et « adverbiaux » (pourquoi *gada* est-il rangé parmi les premiers (p. 418), alors que son comportement est identique à *yeeso* et à *dow* qui figurent à la fois dans les deux catégories ?).

Mais si le spécialiste du peul ne peut pas être toujours d'accord avec l'interprétation de l'auteur, il ne peut aussi que vivement apprécier la richesse de cet ouvrage et l'ampleur donnée notamment aux exemples destinés à illustrer l'exposé. Ici encore se vérifie cette vérité parfois méconnue qu'une étude qui se veut aussi exhaustive que possible doit nécessairement s'appuyer sur une somme de matériaux considérables : à ce point de vue, la comparaison entre cet ouvrage et celui, non pourtant dépourvu de mérites de Stennes (*A Reference Grammar of Adamawa Fulani*, Michigan State University, 1967), nous semble concluante.

Pour importante que soit la partie relative aux formes nominales, c'est de toute évidence l'abondante étude du système verbal qui offre assurément le plus grand intérêt. L'analyse présentée comme thèse de Ph. D. en 1960 et ultérieurement publiée dans *Afrika und Übersee* (49, 1965) est ici reprise mais sensiblement approfondie et explicitée. Même si, là encore, on ne partage pas sans réserve toutes les opinions de l'auteur, il convient de dire que ces pages doivent être dans l'avenir le point de départ et de référence obligé de tout travail sur le verbe peul.

De nombreux tableaux et appendices, une bibliographie qui a su être à la fois abondante et se limiter pourtant étroitement au

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

sujet traité complètent parfaitement ce livre qui appelle presqu'à chaque page l'annotation parfois critique mais plus souvent approbative du lecteur. Quel meilleur compliment à faire à un ouvrage de cette sorte ?

P. F. LACROIX.

175. H. L. SHORTO. — A Dictionary of the Mon Inscriptions from the Sixth to the Sixteenth Centuries (London Oriental Series n° 24). London, Oxford University Press, 1971, XLII-406 p.

J'ai signalé ici-même (*BSL*, 60, 2, 248-9) l'excellent dictionnaire de Mon parlé publié par M. Shorto en 1962, le même auteur nous procure maintenant un dictionnaire du Mon ancien. Comme les manuscrits ne se conservent pas sous le climat indochinois, seul l'épigraphie peut nous donner des documents sur la langue ancienne.

L'auteur énumère pages XXVIII-XXXIII la centaine d'inscriptions s'échelonnant du VI^e au XV^e siècles, dont le dépouillement forme l'objet de ce dictionnaire. Pour chaque mot l'auteur indique la translittération, puis la prononciation restituée, la partie du discours (nom, verbe), puisqu'il s'agit du « moyen Mon » c'est-à-dire des inscriptions du XV^e siècle (l'ancien Mon étant celui du XI^e-XIII^e siècle) puis le sens, les exemples avec références et traductions et enfin entre crochets, des indications comparatives : d'abord le Mon littéraire actuel en translittération, le Mon parlé en transcription phonologique, le vieux khmer en translittération, le khmer parlé en transcription phonétique, puis les autres langues austroasiatiques, le vietnamien et le cham.

C'est seulement sur ce dernier point que l'on pourrait faire quelques remarques critiques, certains mots vietnamiens sont omis : buffle p. 130, chien p. 114, six p. 159, par contre p. 163 on trouve main : *lay* rapproché du vieux Mon *tey*, alors que le *t*- vietnamien provient nécessairement de *s*-, p. 178 le nom du pain vieux-Mon : *twāñ* est rapproché du Vietnamien *bánh*, mais ce mot est un emprunt au chinois ; par contre le mot suivant, village : *twāñ*, n'est rapproché qu'avec doute du bahnar *kon*, alors que nous avons Rhadé *buon*, Thai *bān'* avec le même sens.

HAUDRICOURT.

176. Nguyêñ van CHINH. — *Tùr Diển Mèo-Viêt* (Dictionnaire Méo-Vietnamien), *loại nhô* (de poche), Nhà xuât bản khoa học xã hội (Édition des sciences sociales), Hanôi 1971, 326 p.

177. Thomas Amis LYMAN. — *English-Meo Pocket Dictionary*. The German Cultural Institute, Bangkok, 1970, III-131 p.

Ces deux ouvrages concernent deux parlers de la même langue, la langue Meo, ou plutôt Hmong, nom que se donnent les usagers ; Meo étant la forme vietnamienne du mot chinois Miao, qui s'applique à tout le groupe linguistique dont fait partie cette langue, qui est appelée par les Chinois : Chuan-qian-dian Miao (Miao du Szechuan-Kouei tcheou-Yunnan).

Le premier de ces ouvrages, se présente sous la forme d'une brochure de 19 cm sur 13 cm, avec une jolie couverture de couleur. Les premières pages d'introduction indiquent que pour le Meo du Vietnam, l'auteur a pris pour base le parler des Meo hoa (Miao fleuris) de Sa-pa (Chapa) de l'arrondissement de Lao-cai.

Le corps de l'ouvrage est un dictionnaire : les mots méo sont rangés alphabétiquement typographiés en lettres grasses (égyptiennes) et les phrases d'exemples en italique, les traductions vietnamiennes en romain. L'ouvrage se termine par une explication de la latinisation employée.

Le second de ces ouvrages, peut être difficilement qualifié « de poche » puisque ses dimensions sont de 29 cm sur 21 cm. C'est la reproduction offset d'un manuscrit dactylographié en caractères uniformes. Dans l'introduction, l'auteur signale qu'il a séjourné une dizaine d'années en Thaïlande, et qu'il décrit le parler des Meo verts de la province de Nan (nord-est du pays près de la frontière Lao). Il indique que le dictionnaire inverse (Meo-anglais) est en souffrance chez Mouton depuis deux ans. Les premières pages sont consacrées à expliquer sa latinisation qui est différente de celle instaurée par Smalley-Barney actuellement employée par les missionnaires tant catholiques que protestants.

Le corps de l'ouvrage est un simple lexique anglais (ou plutôt américain)-méo sans exemples, cependant le mot américain est souvent accompagné d'une explication entre parenthèses, et répété autant qu'il faut, ainsi il y a quatre entrées pour *able*, dix pour *carry*. Du point de vue phonologique ce vocabulaire est bien noté, du point de vue sémantique l'histoire naturelle est déficiente, soit des mots inconnus donnés comme anglais : *chemara(tree)*, ou confusions : même nom méo pour : *lime(fruit)*, et *eggplant*.

La comparaison des deux ouvrages permet de voir comment une langue évolue. Les huit tons distincts du parler du Vietnam, sont réduit à sept dans le parler de Thaïlande, les nasales sourdes

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

notées : hm, hn, hnh au Vietnam se sont confondues avec les nasales ordinaires en Thaïlande.

Sur la langue Hmong, nous avions déjà un dictionnaire Hmong-chinois paru à Kouei-yang en 1958, fondé sur le parler de Pi-tsié (Bi-jié, Gui-zhou), et pour un autre dialecte de la même langue, celui des Meo-blanc, nous avons deux dictionnaires avec une même transcription : Bertrais & Charrier : *Dictionnaire Hmong-Français*, polycopié, Vientiane 1964, et Heimbach : *White-Meo to English Dictionary*, Chieng-may 1966. Ces missionnaires, les premiers catholiques et le second protestant emploient une latinisation inventée par W. Smalley en 1953.

Il me semble utile de faire le point des quatre latinisations employées actuellement pour cette langue. Le monosyllabe comporte une consonne initiale, une voyelle et un ton. Énumérons les consonnes par point d'articulation : orale simple, orale aspirée, demi-nasale simple, demi-nasale aspirée, nasale, nasale aspirée...

Point d'articulation	Latinisation de Lyman	Latinisation de Smalley	Latinisation du Vietnam	Latinisation de Chine
uvulaire	q qh nG	q qh nq	k kr gr	gh kh ngh
postpalatales	k kh ng nkh ŋ	k kh nk nkh	c kh g nkh ng	g k ngg nk ng
prépalatales	ty typ ndy ntyh ny hy	c ch nc nch ny xy	ch q nd nq nh sh	j q nj nq ni x
affriquées chuintantes	c ch nj nch sh	ts tsh nts ntsh s	ts y nj ny s	fzh ch nzh nch sh
affriquées sifflantes	ts tsh nz ntsh s	tx txh ntx ntxh x	tx cx nz nx x	j c nz nc s

COMPTES RENDUS 1972

Point d'articulation	Latinisation de Lyman	Latinisation de Smalley	Latinisation du Vietnam	Latinisation de Chine
affriquées cacuminales	cr chr njr nchr zh	r rh nr nrh z	r tr dr nr j	dr tr ndr ntr r
affriquées latérales	kl khl ngl l hl	d dh — l hl	d dh — l hl	dl tl — l hl
dentales	t th nd nth n —	t th nt nth n hn	t th nt nth n hn	d t nd nt n hn
bilabiales	p ph mb mph m — pl phl mbl mphl f	p ph np nph m hm pl phl nphl nphl f	p f b mf m hm pl fl bl mfl ph	b p nb np m hm bl pl nbl npl f

Le système des voyelles est plus simple, mais plus variable dialectalement et la latinisation « smalley » étant employée surtout pour le dialecte Méo blanc j'indique entre parenthèses la correspondance de ce dialecte.

Voyelles	Latinisation de Lyman	Latinisation de Smalley	Latinisation du Vietnam	Latinisation de Chine
orales antérieures	i e ai a	i e ai a(ia)	i ê ei a	i e ai a

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

orales postérieures	w	w	u'	u'
	aw	aw	o'u'	eu
	au	au	âu	ou
	ao	ao(o)	ao	ao
	u	u	u	o
	ua	ua	uô	ua
nasales	ang	aa(a)	ang	ang
	eng	ee	ênh/înh	en
	ong	oo	ông	ong

Notation des tons i

1	é	eb	éz	eb
2	ê	ej	êx	ex
3	ë	ev	êr	ed
4	ë	es	êl	el
5	e	e	ê	et
6	ë	eg	ês	es
7	è	es	êk	ek
8	é	em	êv	ef

Les numéros des tons correspondent à leur étymologie, les chiffres pairs indiquent les mots qui avaient des initiales sonores, les impairs les mots à initiales sourdes ; les tons 7, 8 les mots qui ont eu des occlusives finales, les tons 5, 6 ceux qui ont eu des spirantes finales. On voit bien que les huit tons étymologiques sont conservés dans les parlers de Chine et du Vietnam, et que la réduction à sept tons ne s'est pas faite de la même façon en Meo blanc du Laos et en Meo vert.

Ces quatre latinisations n'épuisent pas les modes d'écriture Meo actuellement en usage, car les langues nationales de Thaïlande et du Laos étant écrites en alphabet d'origine indienne, les missionnaires américains de Thaïlande écrivent le Meo en alphabet siamois en donnant une nouvelle valeur aux signes existants ; d'autre part le gouvernement des zones libérées du Laos écrit le méo avec l'alphabet lao en créant de nouvelles lettres par modification des lettres de l'alphabet lao qui sont en nombre insuffisant pour représenter toutes les consonnes nécessaires.

HAUDRICOURT.

178. Nguyễn dinh Hoà. — *Colloquial Vietnamese*. Center For Vietnamese Studies, Southern Illinois Univ., Carbondale, Illinois. Language Series : Publication n° 1, 1971, 383 p.

Comme le dit la préface, *Colloquial Vietnamese* est conçu pour servir de manuel pour apprendre le vietnamien parlé aux étudiants étrangers de niveau intermédiaire. Ce livre est donc la suite de *Speak Vietnamese*, dont la première édition est parue en 1957. *Colloquial Vietnamese* a repris le même plan qu'adopte *Speak Vietnamese*. Chaque leçon se compose de 7 parties, à savoir : conversation, vocabulaire, exercices sur la grammaire, notes de grammaire, prononciation, traduction, test de compréhension.

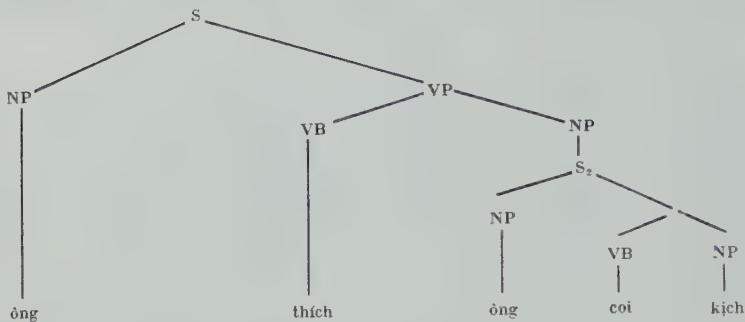
M. Hoà a bien précisé le principe de base qui a guidé la conception de son livre : l'apprentissage d'une langue consiste principalement en imitations guidées ou même en mimique. D'où, dans la partie de conversation, en face de chaque énoncé vietnamien apparaît un énoncé équivalent en anglais, librement traduit de manière à refléter le caractère de conversation de la phrase vietnamienne. Les étudiants sont supposés apprendre par cœur chaque dialogue par l'imitation directe d'un instructeur vietnamien.

La partie « vocabulaire » consiste en une liste de mots nouvellement introduits dans la leçon et arrangés d'après l'ordre alphabétique, avec, à côté de chaque mot, des notations qui indiquent la classe grammaticale dans laquelle entre ce mot.

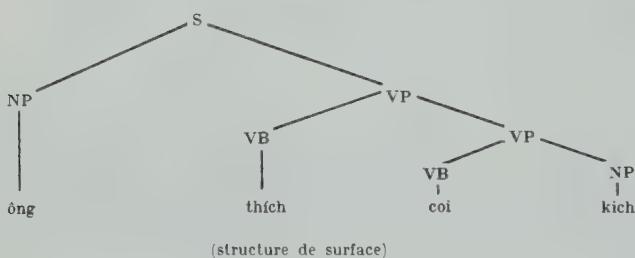
Chaque construction syntaxique nouvelle est introduite par un modèle bien encadré dans la partie « exercices sur la grammaire ». Pour aider les étudiants à retenir (et à s'habituer à) cette construction, de nombreux énoncés calqués sur le même modèle sont donnés.

Si une construction présente des particularités ou des caractéristiques intéressantes, on la retrouve avec des explications détaillées dans la partie « notes de grammaire ». C'est précisément dans cette partie que je trouve des points qui méritent d'être commentés.

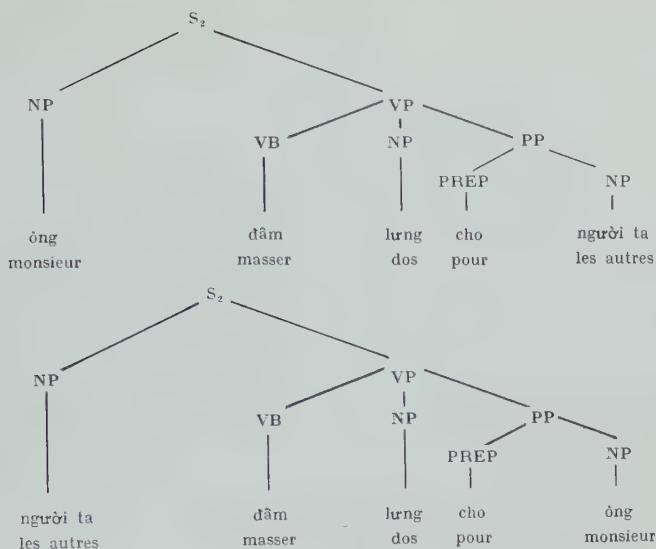
Sur les verbes en séries (pp. 102-103), M. Hoà a noté que les prédicats verbaux tels que *lhích coi kích* 'aimer (regarder) le théâtre' dans une phrase comme *óng thích coi kích* (littéralement : monsieur aimer regarder théâtre) doivent être analysés comme étant composés d'un verbe *thích* 'aimer, se réjouir de' et d'une phrase « enchaînée » (embedded) (S_2) *óng coi kích*. Donc, en fait, la phrase *óng thích coi kích* n'est que la structure de surface (ou la manifestation physique) d'une structure profonde qui est la suivante :



Cette structure, après avoir subi une transformation d'effacement, donne :



Je ne conteste pas ce point de vue mais je crois que M. Hoà a manqué là une occasion de faire le point sur ce qu'il appelle les verbes en séries en vietnamien. Je veux dire qu'il existe en vietnamien des constructions de verbes en séries exactement pareilles à *thích coi* mais qui permettent plus d'une interprétation parce qu'elles peuvent remonter à deux structures profondes différentes. Et c'est précisément sur ce point qu'il faut attirer l'attention des étudiants. Prenons par exemple la phrase *óng thích dám lung*. Une telle phrase d'après l'interprétation de M. Hoà doit contenir une phrase « enchâssée » (S_2). Seulement ici (S_2) peut représenter deux structures profondes distinctes :



Dans le premier cas, la phrase *ông thích dám lưng* doit être comprise avec le sens : monsieur aime masser le dos des autres. Dans le second cas, la phrase veut dire alors : monsieur aime se faire masser le dos. Le cas des phrases suivantes (je considère que celles-ci entrent aussi dans la catégorie des verbes en séries telle que l'a conçue M. Hoà) mérite d'être cité :

Giáp dẽ dạy

Giáp facile enseigner : Giap est facile à enseigner

Giáp hăng dạy

Giáp enthousiaste enseigner : Giáp est enthousiaste pour l'enseignement.

Ces phrases quoique superficiellement semblables sont certainement dérivées de structures profondes différentes. D'ailleurs on trouve en anglais des exemples tout à fait pareils avec :

John is esay to please
John is eager to please (1)

(1) Voir J. J. Katz & P. M. Postal, *An Integrated Theory of Linguistic Descriptions*, MIT Press, Cambridge, Mass. USA, pp. 37-39.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Et si nous voulons faire un contraste plus grand entre structure de surface et structure profonde, nous pouvons opposer des paires telles que :

Giáp dẽ thương

Giáp facile aimer : Giáp est aimable

Giáp dẽ giận

Giáp facile se fâcher : Giáp est coléreux.

Les verbes en séries comportent plus d'aspects variés que ne l'a présenté M. Hoà et peut-être eut-il été intéressant qu'il développe plus longuement sa pensée sur ceux-ci. A la page 338, le tableau des combinaisons des directifs (coverbs of direction) *di*, *lai*, *ra*, *vào*, *lên*, *xuống* avec la 1^{re} sous-classe de verbes d'action nécessiterait de nombreuses modifications. Par exemple, le verbe *bỏ* peut non seulement s'employer avec le directif *di* mais aussi avec tous les autres. En effet, on a :

tôi bỏ tiễn lại : je laisse l'argent (et je m'en vais)

tôi bỏ tiễn ra : je sors l'argent

tôi bỏ tiễn vào : je rentre l'argent

tôi bỏ tiễn lên bàn : je mets l'argent sur la table

tôi bỏ tiễn xuống bàn : je mets l'argent sur la table.

L'emploi de *lên* et de *xuống* dans les deux dernières phrases ne dépend que des positions relatives de l'argent par rapport à la table. Le dictionnaire *Tự Điển Tiếng Việt* (Nhà Xuất Bản Khoa Học Xã Hội, Hà Nội, 1967) a cité deux exemples avec *bỏ ra* et *bỏ vào* à la page 96. Le tableau de M. Hoà peut être modifié comme suit :

	-di	-lai	-ra	-vào	-lên	-xuống
bỏ (jeter)	+	+	+	+	+	+
xóa (effacer)	+					
tắt (éteindre)	+					
giữ (garder)		+				
gập (plier)	+	+	+	+	+	+
đứng (s'arrêter, se tenir debout)		+	+	+	+	+
đóng (fermer, enfoncer)		+	+	+	+	+
mở (ouvrir)		+	+	+	+	+
lấy (prendre)	+	+	+	+	+	+
giở (tourner, soulever)	+	+	+	+	+	+
dọn (arranger, enlever)	+	+	+	+	+	+
deo (porter)	+	+	+	+	+	+
vặn (tourner)	+	+	+	+	+	+
kéo (tirer)	+	+	+	+	+	+
đo (giở : lever, montrer)		+	+	+	+	
bật (jaillir, faire jaillir)	+	+	+	+	+	+
ngồi (s'asseoir)		+	+	+	+	+

Potentiellement tous les verbes donnés par M. Hoà peuvent se combiner avec les directifs si ces verbes ne se définissent pas par un trait lexical qui est incompatible avec ces dites directions. *Vă̄n* 'tourner' dénote une action qui n'implique aucune direction inhérente. *Vă̄n* peut donc s'employer avec tous les directifs. *Đứng* 'se tenir debout, s'arrêter' s'oppose à l'idée d'éloignement et ne peut évidemment prendre *đi* (2). Mais puisque *đíng*, exprimant une action 'figée', peut se combiner avec des directifs pour décrire un mouvement, on a *đứng vào* qui peut être traduit assez adéquatement en anglais par 'to step in'. De même nous avons *đứng ra* 'to step out', *đứng xuống* 'to step down', *đứng lui* 'to stand back'. On peut ouvrir une fenêtre vers l'extérieur (*mở ra*), vers l'intérieur (*mở vào*). Une fenêtre peut s'ouvrir également de bas en haut (*mở lên*), de haut en bas (*mở xuống*).

A la page 339, M. Hoà a classé les verbes tels que *ngủ* 'dormir' et *roi* 'tomber' dans une sous-classe de verbes qui traduisent un état continu. Sémantiquement une classification de la sorte invite inévitablement des commentaires et se révèle très arbitraire. Ici aussi, je voudrais seulement m'arrêter sur le côté combinatoire de cette sous-classe de verbes. Je dirais par exemple qu'un verbe comme *roi* peut prendre tous les directifs sauf *lên* (M. Hoà dit que *roi* ne s'emploie qu'avec *vào*). Je dirais que bon nombre de verbes cités (*biển, roi, trúng, chìm, xô*) admettent un substantif comme une sorte de complément de destination, ce qui est nié par M. Hoà. Exemples :

cái thư roi *đi* đâu mât ? : où est tombée la lettre ?

cái thư roi *lại* phia con chó : la lettre est tombée dans la direction du chien

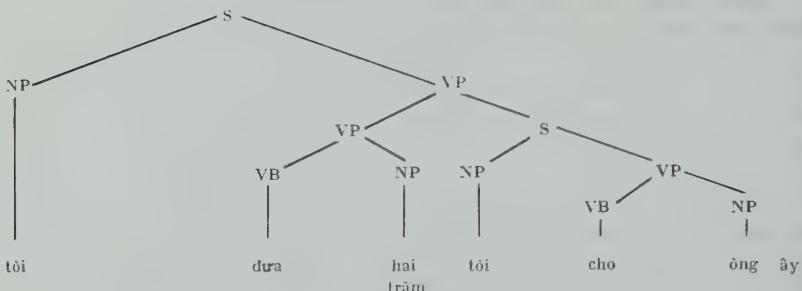
cái thư roi *vào* nước : la lettre est tombée dans l'eau

cái thư roi *xuống* dât : la lettre est tombée par terre.

Le tableau à la page 339 de M. Hoà devrait donc être révisé. A la page 218, *cho*, quasi-verbe, est devenu préposition pour M. Hoà. Ce changement de terminologie s'explique par la possibilité d'effacement de *cho* par une transformation : (a) Tôi đra hai träm *cho* ông ây — (b) tôi đra ông ây hai träm (3). Là M. Hoà est pris dans un dilemme. D'une part il ne veut pas renoncer au statut verbal de *cho*, c'est-à-dire à celui d'un mot avec un sens lexical plein qui signifie 'donner'. C'est pourquoi, il fait dominer *cho* par un verbal (VB) et en plus il lui donne un sujet *tôi* dans la structure profonde des phrases (a) et (b) ci-dessus :

(2) *Đứng* peut s'employer avec *đi*, si *đi* est une particule interrogative et non un directif.

(3) *tôi* : moi, je ; *đra* : passer, donner ; *cho* : donner, à ; *ông ây* : ce monsieur, lui, il ; *hai* : deux ; *träm* : cent.



D'autre part, il reconnaît le caractère purement grammatical de *cho* ; *cho* peut être vidé de tout sens lexical et disparaît de la structure de surface. Pour ne pas trancher la question, M. Hoà arrive, par un tour de force, à effacer le verbal *cho* dans la structure de surface par une transformation facultative. Or d'après la théorie de la grammaire transformationnelle, seules les structures profondes des phrases sont pertinentes en ce qui concerne le sens ; les transformations qui font passer de ces structures profondes aux structures de surface ne modifient pas le sens et n'ajoutent aucun sens. Dans ce cas, comment et dans quelles conditions, un constituant de phrase avec un sens lexical plein — *cho* ici interprété comme verbal par M. Hoà — peut-il être effacé par une transformation sans affecter le sens de la phrase ? Pour ma part, je crois qu'il faut poser carrément deux *cho* nettement distincts : l'un verbal, l'autre préposition. Cette distinction est pleinement justifiée par la possibilité de vidalisation de *cho* et doit être précisée dans la structure profonde des phrases (a) et (b). Dans la structure profonde de ces phrases, *cho* doit remonter directement à un nœud marqué *Préposition* et non *Verbal* sinon on ne peut jamais effacer *cho* dans la structure de surface. L'existence hypothétique du sujet *tôi* est à rejeter. En feuilletant *Colloquial Vietnamese*, on peut faire d'autres commentaires :

— page 38 : *con* ne fait pas exception comme *chú bác*, *cháu*, mais peut être télescopé avec *ây* et devient *côn* (voir *Tư Diêng Việt*, *op. cit.*, p. 248)

— page 99 : c'est une erreur de classer *mưa* parmi les phrases elliptiques de sujet comme *bao nhiêu tiền* (combien d'argent), *bốn mươi đồng* (quarante piastres) puisque ces dernières ne sont pas particulièrement typiques au vietnamien tandis que la première l'est. En effet l'anglais et le français abondent en phrases elliptiques de sujet de la seconde sorte. D'ailleurs la traduction de ces phrases par M. Hoà le prouve assez. *Mưa* au contraire se range dans une

catégorie à part. *Mưa* tout comme les autres termes qui désignent les phénomènes de la nature (*bão* : typhon, il y a un typhon) ; *lụt* : inondation, il y a une inondation) est à la fois un substantif et un verbe. *Mưa* signifie « la pluie » ou « il pleut ». Ces termes constituent à eux seuls des phrases complètes, indépendantes de tout contexte. Toutefois, *mưa* peut, à l'occasion, être précédé de *trời* « ciel » qui joue le rôle de sujet et qui, dans ce cas, ne sert qu'à actualiser le statut verbal de *mưa*. Or ce rôle d'actualisation peut être assumé par des éléments autres que nominaux, comme *sắp* « particule du futur ». *Sắp mưa* « il va pleuvoir » est une phrase parfaitement complète et indépendante de tout contexte. De ce qui précède nous ne pouvons pas conclure que la phrase monomono-nématique *mưa* soit elliptique de sujet.

Page 266 : une erreur s'est glissée et amène certainement le lecteur à prendre comme verbe résultatif tantôt un composé formé de deux éléments verbaux tel que *trông lháy*, tantôt le second élément d'un tel composé.

Page 101 : il est douteux que *mưa* puisse être précédé de *rát* et devienne ainsi un verbe d'état.

A part ces remarques, *Colloquial Vietnamese* de M. Hoà reste un instrument des plus efficaces et des plus complets pour enseigner le vietnamien aux étrangers. Surtout dans la partie « prononciation » les paires minimales de différences phonémiques difficilement perceptibles aux étrangers ont été particulièrement bien choisies et classées, ce qui permet aux étudiants de mieux distinguer les petites différences et d'arriver ainsi à mieux entendre et par conséquent à mieux prononcer le vietnamien.

Les exercices traditionnels de traduction sont complétés par des exercices de type : « Que diriez-vous » construits dans le but de tester la vitesse des réponses des étudiants à une question donnée.

Enfin par l'ampleur des éléments qu'il contient, *Colloquial Vietnamese* constitue un document très utile pour les chercheurs sur le vietnamien.

Avec *Colloquial Vietnamese*, M. Hoà apporte sans doute une plus grande contribution encore à l'enseignement du vietnamien à l'étranger, surtout au public américain.

NGUYỄN PHÚ PHONG.

179. Al. Al. MOSKALEV. — *Grammatika jazyka čžuan* (grammaire de la langue Tchouang), éd. nauka M. 1971, 336 p.

Les Tchouang forment la minorité nationale de Chine la plus importante numériquement puisqu'ils doivent dépasser les 8 millions. J'ai mentionné en son temps, l'esquisse grammaticale que Serd'ušenko avait publié en 1961 (*BSL*, 57, 2, 267); l'ouvrage que nous offre Moskalev est beaucoup plus approfondi, il est fondé sur les enquêtes personnelles de l'auteur en 1958-1960 mais aussi sur une excellente bibliographie.

Le plan de l'ouvrage est très classique : introduction, phonologie, morphologie, syntaxe. Dans l'introduction, on trouve des indications très précieuses sur la dialectologie, il y a eu une enquête dialectale portant sur une cinquantaine de parlers dont il n'a été publié que des fragments. J'aurais préféré que les indications dialectales soient disséminées à leurs places en phonologie, ou en morphologie.

Le chapitre phonologie m'a déçu sur plusieurs points. La langue Tchouang possède maintenant une écriture latine, pourquoi ne pas l'avoir utilisée ? l'auteur a préféré inventer une transcription phonologique en lettre latine, où il identifie comme appartenant au même phonème l'initiale *r* (réalisée *γ*) et le dernier élément de la diphtongue *aɯ*; l'interprétation de cette diphtongue est difficile car si *ɯ* est commutable avec *i* et avec *u*, par contre le premier élément ne l'est pas, on n'a même pas de *aau*, comme on a *aai*, *aau*. Mais le problème se pose dans la plupart des langues Thai, et ne peut être résolu ainsi.

Les variantes des phonèmes sont minutieusement décrites, et on doit en remercier l'auteur. Par contre dans sa description des traits pertinents, l'auteur a sacrifié à la dernière mode (américaine je suppose), la palatalisation est qualifiée de bémolité (b'emol'nost'), et la labialisation de diésité (dijeznost') et il appelle sonorité (zvonkost') ce qui est pour moi une glottalisation ! Par contre il ne signale pas les neutralisations qui ressortent de ses tableaux, neutralisation des palatalisations devant les voyelles antérieures, neutralisation des labialisations devant voyelles d'arrière.

Il y a un sandhi tonal, les six tons se réduisent à trois, dans certaines conditions mais les exceptions signalées ne sont pas expliquées.

Le reste de l'ouvrage, proprement grammatical est d'un grand intérêt, on constate sur beaucoup de points un grand parallélisme avec le vietnamien, et les divergences semblent dues au chinois. Dernier regret, les citations, souvent tirées de textes ont une traduction russe, littérale, ou mot à mot, quelquefois injustifiée ou imprécise.

COMPTES RENDUS 1972

En définitive il faut remercier l'auteur d'avoir produit un ouvrage qui sera utile à tous les linguistes qui voudront se documenter sur un type de langue longtemps réputé « sans grammaire ».

HAUDRICOURT.

180. Tatsuo NISHIDA. — *A Study of Tibelan-ehinese vocabulary Hsi-Fan-Kuan I-Yu, an introduction to Tibetan Linguistics*, Kyoto 1970, xvii-340 p.

Le vocabulaire tibéto-chinois de l'époque des Ming, qu'édite le Pr. Nishida n'occupe que les pages 81-121, de cet ouvrage ; l'auteur en profite d'abord pour étudier la façon de transcrire le tibétain en caractère chinois dans les documents du xv^e et du xvi^e siècles (p. 3-80), puis après avoir édité les « pétitions » textes tibétains traduits en chinois (p. 122-154), il discute le classement des dialectes actuels du tibétain, et la place des documents « hsi-fan » (p. 155-305), enfin il reproduit les comparaisons tonales tibéto-birmannes qu'il avait déjà indiquées en 1958 (p. 306-321). Malheureusement cet ouvrage est entièrement écrit en japonais, il n'y a d'anglais que la page de titre citée ci-dessus, et la traduction des traductions chinoises des mots tibétains (on est surpris de voir p. 101 gingembre traduit : carrot, p. 102 acore traduit : iris), la traduction française de cet ouvrage, projetée par les tibétologues français serait capitale pour le développement des études de linguistique tibétaine.

HAUDRICOURT.

181. Mieczysław Jerzy KÜNSTLER. — *Les Formations adverbiales à quasi-suffixe en Chinois Archaïque et dans la langue de l'époque Han*, Prace Orientalistyczne, t. XVII, Varsovie 1967, 184 p.

Il s'agit ici d'une importante contribution à l'étude d'un chapitre de la grammaire historique du chinois que rendent particulièrement délicat et complexe le grand nombre et la diversité des formations qui le définissent, ainsi que l'existence pour la marque suffixale (ou quasi suffixale) qui fait l'originalité de celles-ci, de tout un jeu de variantes. Ces variantes sont au nombre de neuf. Mais en réalité, et l'un des mérites de cette thèse est de l'avoir rendu manifeste (v. le tableau de la p. 12), ces neuf formes ne sont jamais

attestées en même temps : leur nombre, pour une même période, varie entre 3 et 7, et il est de plus entendu que les chiffres obtenus ont toute chance de dépasser chaque fois les situations synchroniques effectives, dans la mesure où les cinq périodes successives que distingue l'auteur et qui vont du « Haut Chinois Archaïque » — faisant suite au proto-chinois — à la langue des Han postérieurs (jusqu'au III^e siècle de notre ère) — ne représentent de toute évidence qu'un découpage de première approximation. Ces distinctions ont cependant permis à M. K. de dégager les principaux traits d'un processus particulièrement complexe : accroissement continu du volume global des formations en cause, tendance au redoublement, enfin simplification du jeu des variantes aboutissant à l'éviction presque complète des autres formes par *jan*.

A. RYGAЛОFF.

182. Earl RAND. — *The Syntax of mandarin interrogatives*, University of California Publications, Linguistics 55, University of California Press, Berkeley-Los Angeles, 1969, 113 pp.

Destiné, selon la préface, à donner « une introduction descriptive à l'étude de la syntaxe interrogative du chinois et aux problèmes généraux posés par la formation des phrases complexes », ce travail se présente comme une application du modèle de description élaboré par Chomsky dans *Aspects of the theory of syntax*. Les règles de transformation rendant compte de l'ensemble des formes considérées, à partir des règles de base énoncées au préalable (chapitre II), sont présentées en deux chapitres (III et IV). Mais la distinction fondamentale n'est pas celle de l'interrogation de phrase et de l'interrogation partielle, mais de la question disjonctive, où sont posés les termes offerts au choix de l'interlocuteur, et des formes interrogatives considérées comme résultant d'un remplacement (« constituent replacement type »). Celles-ci, à côté du type qui définit l'interrogation partielle, comprennent la forme interrogative primaire qu'assure l'intonation, plus, le cas échéant, une particule finale de phrase — *ma* « est-ce que ? » ou *ba* « n'est-ce pas que ? » —. Le fait que certains adverbes dits « mobiles » — « peut-être », « certainement », etc. — soient alors exclus permettrait de traiter ces marques comme une réécriture de l'adverbe lorsqu'il est pourvu de certains traits, dont l'interrogation : une solution qui ne manquerait pas d'intérêt s'il était avéré que l'interrogation disjonctive est, quant à elle, bien compatible avec les adverbes en question... Il est d'ailleurs permis de se demander s'il n'y aurait pas eu en

COMPTES RENDUS 1972

faveur de la solution inverse un argument autrement évident : le fait que l'interrogation disjonctive, dont on admettra volontiers que la forme *V négation V* n'est qu'un cas particulier autorisant l'effacement de la conjonction *haishi* « ou alors », soit seule admise dans les phrases imbriquées, au même titre que l'interrogation partielle : ex., *wǒ bù zhīdao la lái bu lái* « je ne sais pas s'il vient » et *wǒ bù zhīdao shéi lái* « je ne sais pas qui vient » (comparer *nǐbù zhīdao la lái ma ?* « ne sais-tu pas qu'il vient ? », où l'interrogation porte sur la phrase complexe dans son entier = *nǐ zhīdao bu zhīdao lái lái?*).

A. RYGAЛОFF.

183. Raymond DAWSON. — *An introduction to classical Chinese*, Clarendon Press, Oxford, 1968. 127 pp.

Courts extraits de textes classiques (d'abord et principalement du *Mencius*), accompagnés d'un copieux commentaire grammatical et d'un exposé de quelques pages (« grammatical survey ») où sont reprises de façon plus systématique quelques formes utiles, comme les « particules grammaticales » rencontrées dans des passages empruntés au *Mencius*. Cet exposé est prolongé par un appendice (A : « Grammatical usages which do not occur in the text-passages »). Index divers.

A. RYGAЛОFF.

184. Maurice COYAUD. — *Questions de grammaire chinoise*, Documents de linguistique quantitative 3, Centre de Linguistique Quantitative de la Faculté des Sciences de Paris, 1969, 95 pp.

Grâce à une rédaction volontairement laconique, l'auteur est parvenu à donner en quelques dizaines de pages beaucoup plus qu'un aperçu des thèmes de recherche et de réflexion qui dominent l'activité des grammairiens du chinois moderne. Sur de nombreux problèmes, et non seulement, quoi que lui-même ait pu en dire par excès de modestie, sur ceux qui ont trait aux classificateurs et aux conjonctions, M. Coyaud, en effet, présente des vues souvent originales, et dépasse ainsi largement l'excellent résumé des faits et des opinions antérieurs qui eut suffi à justifier son entreprise. Celle-ci, limitée en principe à un simple exposé des données élémentaires — s'agissant d'un résumé de cours — paraît dominée

par la conviction que la démarche générative et transformationnaliste n'est nullement incompatible avec les préoccupations taxinomiques qu'à tort ou à raison on considère comme caractéristiques de l'orientation structuraliste.

A. RYGAЛОFF.

185. Viviane ALLETON. — *L'écriture chinoise*. Paris, Presses universitaires de France, 1970, 1 vol. in-16°, 128 p. [« Que sais-je ? », n° 1374].

Il n'est pas besoin d'être sinologue pour apprécier ces 128 pages où Viviane Alleton a résumé, conformément aux exigences de la collection, et mis en ordre nos connaissances sur l'écriture chinoise. Si cela était, la brochure, qui n'est pas faite pour les spécialistes, aurait manqué son but. Je doute que ceux-ci, même s'ils n'apprennent pas grand chose, ne soient conquis par la disposition et la clarté de l'exposé. Les laïcs, eux, le sont dès les premières pages par cette présentation agréable et vivante d'un monde à l'abord apparemment austère. Mme Alleton leur communique sa foi.

Foi n'est pas fanatisme. Et en montrant l'importance de cette écriture pour les Chinois quel que soit leur dialecte et pour les peuples non Chinois d'Extrême-Orient (p. 107-114) et l'intercompréhension plus ou moins grande qui en résulte (mais qui est de plus en plus menacée par le manque de coordination des simplifications nationales, v. aussi p. 89), Mme A. se garde de recommander comme tant de ses prédecesseurs la mondialisaton de cette écriture. Elle montre seulement la difficulté psychologique de son abandon en Corée, au Japon et d'abord en Chine, ce qui peut être nouveau pour les membres de notre Société qui se souviennent de la communication enthousiaste de Marcel Cohen en 1959 (*BSL*, LV, 1, p. xxv-xxvi), qu'ils aient lu ou non son article légèrement plus nuancé de la revue *Europe* (oct. 1960, p. 153-167).

Il me semble cependant que Mme A. aurait dû parler plus nettement de la pauvreté cybernétique d'un système d'écriture comportant des milliers d'éléments différents, qui exclut pratiquement d'une part la dactylographie, de l'autre la télégraphie, la composition mécanique directe (linotype, monotype), l'entrée en ordinateur et la sortie sur imprimante rapide. Pour ces fonctions (sauf la première, où elle n'aurait guère de raison d'être), une transposition alphabétique ou numérique est nécessaire, soit phonologique comme dans le système de latinisation actuellement

officiel *pīnyīn* ou celui qu'avait imaginé le Rév. Murray (avec utilisation de signes braille plus ou moins stylisés, voir *The inventor of the numeral type for China...*, nouv. éd., 1899), soit graphique, par numérotation des caractères, ce qui est évidemment supérieur, mais de pratique plus délicate (p. 48-49).

M^{me} A. insiste sur le fait, qui n'a été mis en lumière hors de Chine qu'en 1836 (p. 7-8), que l'écriture chinoise n'exprime pas de façon abstraite des idées, mais bien la langue chinoise (p. 15). C'est en fait une écriture syllabique (p. 13), différant des autres écritures de ce type en ce qu'une même syllabe peut y être exprimée par un grand nombre de caractères selon des règles précises (p. 20), car comme dans les écritures alphabétiques les homonymes peuvent être graphiés différemment (dans les cas d'homonymie homographique, comme *fú* « chauve-souris » et « bonheur », p. 41, je pense qu'on peut synchroniquement parler de polysémie ; ce problème n'est pas abordé, semble-t-il). Cela n'empêche qu'inversement, ce que l'on ignore généralement, il existe en chinois comme chez nous des homographes non homonymes (p. 51-52).

C'est très brièvement que M^{me} A. signale le problème primordial en linguistique de l'essence de l'écriture, et sans oser prendre position à son sujet (p. 67-68). Je considère que l'écriture chinoise plaide en faveur du principe hjelmslevien selon lequel l'écriture n'est pas un sous-produit de la prononciation, mais à l'égal de celle-ci un moyen d'expression de la langue, en elle-même théorique, ce que j'avais déjà dit à propos du polonais dans ce *Bulletin* (LXI [1966], 1, § 11 et 12, p. 58-59) et que j'ai répété dans mon article « Du rapprochement des écritures slaves » (*RÉS*, XLVII [1968], § 3, p. 19).

Etant donné que l'écriture chinoise est syllabique, et d'autre part non seulement sémantographique (p. 34-39), M^{me} A. est obligée de parler de la structure de la syllabe chinoise (p. 13). Notons à ce sujet une inexactitude dans la description de la finale de cette syllabe. Il est justement dit que, si « prévoyelle » et « postvocalique » (je préférerais, pour le substantif, « postvoyelle », ou alors « prévocalique » comme pour l'adjectif) peuvent n'être pas représentées, la voyelle « centrale » est obligatoire : alors, il faut considérer /i/, /u/ et /ü/ non seulement comme prévoyelles et pour les premiers postvoyelles, mais aussi comme voyelles centrales (avec aussi /o/ ?). Peut-être aussi ajouter que /i/, /u/ et /ü/ centraux excluent toute postvoyelle non nasale et toute prévoyelle (car -iu semble bien phonologiquement /-iou/).

Le tableau du *pīnyīn* de la p. 126 n'est pas complet. M^{me} A. a omis *sh* en le considérant sans doute comme parlant pour un Français. Mais l'absence des palatales *j*, *q*, *x* est certainement un lapsus, comme, je pense, celle de certaines voyelles et diphthongues,

par exemple *e* et *ou*. Il me semble inutile d'apprendre au lecteur, souvent habitué à prononcer un [n̩] dans le français *camping*, à le remplacer dans le chinois *ling* par un [n] dental suivi d'un [g] non nasal.

Mme A. consacre beaucoup de place non seulement à la pratique de la production de l'écriture chinoise, mais à son aspect esthétique ou même philosophique, nous faisant savoir qu'il « est recommandé d'écrire tôt le matin, à la lumière naturelle » et que « la présence d'amis choisis, dans un site agréable, est particulièrement favorable » (p. 100). Ce n'est qu'apparemment futile, et il faut la féliciter de ces détails, qui illustrent le caractère solennel et respectable, on pourrait dire religieux, de cette écriture, comme de ceux qui nous sont donnés par exemple p. 63-66 sur les jeux graphiques.

Quant à l'histoire de cette écriture, une petite critique : le lecteur n'est pas informé p. 71-72 de l'âge approximatif des « os et écailles », premiers vestiges importants, la liaison avec les dates données p. 69 (1400-1200 av. J.-C.) n'étant pas évidente.

Relevons deux anglicismes regrettables, même si le premier est fréquent chez les spécialistes de l'Extrême-Orient : *romanisation* pour *latinisation* (p. 113) et le pluriel *italiques* (p. 62), qui va peut-être se répandre grâce à la Télévision française.

On regrettera aussi quelques virgules déformant visiblement la pensée de Mme A., par exemple p. 12, note (« Les linguistes, qui se réclament de Chomsky, préfèrent... ») ; p. 88 (« Tous les imprimés, vieux de plus d'une décennie, leur sont... ») ; p. 104, l. — 2 ; p. 125 (« Les Chinois, résidant hors de la République Populaire de Chine, continuent... »).

Autres fautes d'impression : p. 30, l. 14, lire *yuē* [dire] ; p. 105, l. — 3, *ou moins* ; p. 110, l. 2, caractère ; p. 115, n. 1, *izučeniju langutskoj* et *i slovar'*.

* * *

Le bilan est très nettement positif. C'est, comme le veulent les organisateurs de la collection « Que sais-je ? », un petit ouvrage de vulgarisation sans vulgarité, ne déformant jamais les données scientifiques pour en simplifier l'exposé, ni même la terminologie reconnue sous prétexte d'en faciliter l'accès. Un des meilleurs volumes que je connaisse de cette collection.

Étienne DECAUX.

186. Maurice COYAUD. — *Rudiments de Grammaire Japonaise* (avec des textes commentés) ; n° 9 des « Documents de Linguistique Quantitative » (Université de Paris VI). Table des Matières (pp. I-IX) + 244 pages de texte, 47 F, Dunod, Paris, 1971.

L'auteur écrit : « Le but de ce cours est modeste : faciliter à des étudiants et chercheurs non-spécialistes de japonais ... l'approche de quelques textes et problèmes fondamentaux concernant la grammaire du japonais contemporain » (cf. Introduction, § 0.1).

Touchant la part qui lui revient dans l'élaboration des *Rudiments*, l'auteur déclare (§ 0.1) qu'elle « consiste dans un effort de clarification, et dans quelques discussions critiques ». De toute évidence, il s'est efforcé de présenter des informations de base qu'il a puisées dans la documentation dont il a disposé. Il reste à savoir si la matière ainsi livrée est toujours extrêmement sûre et suffisamment clarifiée pour pouvoir être utilisée sans difficulté ni risque par des étudiants que l'on supposera déjà bien initiés à la linguistique ?

A vrai dire, l'ouvrage est fort loin de présenter la correction matérielle qu'on attend d'un manuel d'orientation pédagogique : le nombre des *errata* portés sur la feuille d'errata insérée entre les pages VIII et IX de la Table des Matières est nettement insuffisant ; n'y figurent pas, en effet, les nombreuses corrections et additions *manuscrites* introduites sur l'exemplaire qui a été remis à la Société de Linguistique ; qui plus est, ces dernières sont, elles-mêmes, d'une insuffisance regrettable. Relevons, en passant, que les voyelles longues ne sont pas indiquées de façon uniforme (par ex., *o* long est transcrit tantôt *oo* et tantôt *ō* ; parfois même il n'est pas noté ; ex. : p. 53, § 3.12 : *hijo* *na* alors qu'on attend *hijō-na* ; ex. : au § 5.23, *yō.i* ne prend la valeur adjective qu'à la condition d'être placé par *-na* dans la fonction déterminante). A la p. 66, § 3.337, il faut rétablir *hasami* à la place de *nasami*.

Plus grave est, à notre avis, l'affirmation — de seconde main — selon laquelle (cf. p. 28, § 1.3) « le japonais est lié génétiquement aux langues suivantes : coréen, turc, tongous, mongol, mandchou, evenk, etc. ; aussi p. 29. Le danger qu'il y a à inclure le japonais dans une famille linguistique aussi étendue saute aux yeux des spécialistes. En particulier, on ne saurait s'appuyer sur un nombre insuffisant de restitutions de caractère hypothétique pour conclure à l'existence d'une parenté entre un proto-japonais qu'on n'atteint guère et un proto-coréen qui reste encore moins bien attesté que lui. L'ardeur simplificatrice, plutôt que « clarificatrice », de l'auteur présente le danger d'inculquer à des étudiants une vue globale qui est loin d'avoir fait l'objet d'une démonstration qui aurait rallié l'approbation unanime des spécialistes. La circonspection dont les altaïsants sérieux font preuve dans leur domaine aurait

dû suffire à inciter l'auteur à plus de prudence (cf. « Problema obščnosti altaiskix yazykov », Leningrad, 1971).

Par ailleurs (cf. p. 19, § 0.362), il nous est proposé — ceci en vue de l'élaboration d'une *Grammaire générale* conçue « en profondeur » et exempte d'« ethnocentrisme » (cf. p. 3, § 0.22) — de rapprocher entre eux certains mécanismes dont les composants opérants convergeraient vers l'expression d'une même « modalité ». Il ne nous paraît toutefois pas évident que jap. *-mo*, indice non-sémantique d'une énumération dont l'extension varie avec le contexte exprimé ou suggéré, remplisse une fonction assimilable à celle que *dōu* assure en chinois (cf. p. 9, § 0.32) ; toujours est-il que ce *dōu*, un sémantème, exprime lui une « totalité ».

Plus loin (p. 19, § 0.362), l'auteur force des suffixes verbaux *-ki/-keri* (*<-ki ari*) du japonais *classique* dans deux modes d'expression qui n'ont pas été ceux que *-di* et *-mis* rendent respectivement et avec netteté en turc moderne.

A la l. 3 de la p. 18 (§ 0.361), *naranai* n'est pas traduisible par « pas être » : il saute aux yeux qu'on a affaire ici au *nar.u* de réalisation, d'accomplissement, nullement au *-nar.i* (*<-ni ar.i*), « exister en tant que », « constituer », « être » du japonais classique.

A la p. 33, l. 5, il est écrit que « le japonais standard n'est pas un seul dialecte mais plusieurs ... ». Quel sens l'étudiant doit-il attribuer à cette observation laconique ? Bien sommaires sont aussi les passages qui ont trait aux « tons » (p. 35 ; p. 40) : en fait, accentuation, intonation continuent de faire l'objet de controverses entre les spécialistes, à commencer par les phonéticiens japonais. *Kari.na* (*>ka'na*) ne signifiait pas « nom d'emprunt » (p. 42) ; en effet, ce *kari* répondait, pour ce qui est du sens, au chinois *kia* (\sim *jiǎ*), « fictif », « conventionnel » ; *ka.na* s'opposait ainsi à *ma.na*.

On doute que les renseignements qui sont fournis (p. 44 sqq.) touchant la façon de transposer le style chinois en japonais écrit aient leur place indiquée dans des *Rudiments*. Certaines des traductions donnent l'impression de ne pas reproduire le sens des originaux chinois avec fidélité (ex. : *nukeru*, traduit : « il tira dessus »). Nous n'avons pu vérifier n'ayant pas ces originaux sous la main. A la p. 46 (ex. 6 a), *furin* est fautif : on lira *fu.jin*.

Nettement insuffisants sont les renseignements apportés à propos des *kun* et des différents *on*. On est fort surpris d'apprendre l'existence (cf. p. 47, vers le bas) d'un *KO* qui serait un *on* d'*ima*, « maintenant ». P. 48, *Kusaka* est incompréhensible en l'absence de toute explication. On s'étonne aussi de l'existence d'un *on* « *ni* » qui serait attesté dans *Nippon*, et est porté comme tel, à la plume, sur l'exemplaire que nous avons sous les yeux. De telles inconséquences sont infiniment regrettables.

Aux pp. 50-51, les connaissances que l'auteur a du *siddham* (écriture « sanscrite bouddhique, hybride ») sont manifestement de seconde main. En fait, le problème de l'introduction des « tables dites de cinquante sons » continue de faire l'objet de controverses entre les spécialistes.

Nous ne concluons pas à l'existence d'un *-ni* terminal, emphatique (p. 69, § 3.418). L'insuffisance des renseignements fournis rend difficilement saisissables les différents emplois de *-de* (p. 69-70). Même remarque touchant l'explication du « *-no* nominalisateur ». Un raccourci stupéfiant est « *ga = no* » (cf. p. 74, § 3.452). A propos des « potentiels » du type *nomeru*, il n'est pas mentionné qu'ils s'emploient avec *-ga* (cf. p. 62, § 3.335) ; cette précision est pourtant d'importance.

Moku.han (p. 84, l. 7) signifie « gravure sur bois ». A la l. 8, *chōzu* est fort mal rendu par « eau pour laver ». *En.o* (à la l. 10) signifie « répugnance ». A la p. 85, l. 6, *tō*, sol, est une transcription fautive pour *to/do*.

Au § 5.13 (p. 89), *-no-de*, *-te*, *-to*, *-ga*, *so.shite* (p. 90) sont donnés pèle-mêle comme autant de « conjonctions ». L'impression demeure que l'auteur se fait une conception parfois assez superficielle des modes et outils d'enchaînement en japonais moderne, et du rôle que l'accentuation y joue en l'occurrence.

Ce qui est dit à la p. 98 concernant l'expression de la politesse est d'un niveau élémentaire. Aucune allusion claire n'est faite aux changements qui sont intervenus dans ce domaine et s'y produisent actuellement. On doute que le second des exemples cités pour *yarimasu* puisse être proposé en modèle à des étudiants. *Zonjimasu* n'est pas « humble » ; il est déférent, courtois (p. 100). A la p. 101, on attend *meshi.agaru* plutôt que *o-tabe-ni naru*. On doute que *kore-wo o-yomi itashimashita* signifie simplement : « j'ai lu ceci ». Quant à *-tai*, il est fort loin de requérir uniquement l'enclitique *-wo* (p. 106, § 8.116). Et on possède des raisons de douter que *ya* constitue toujours l'indice d'une énumération de caractère non-exhaustif composée d'au moins deux termes (p. 114, l. 4-5) ; en fait, ce caractère n'est clairement assuré à une énumération que si *nado* suit le dernier des termes énumérés, et ce qu'elle comporte deux termes ou plus de deux. Un seul *ya* intervient-il entre deux termes opposés « alternativement » (« soit... soit... »/... « ou... ou... »), avec parfois une nuance « suppositive », c'est la présence d'une enclitique casuelle qui clôt l'énumération : ex. : *gyūnyū ya yagi.nyū -ga hoshii*, c'est du lait de vache ou (sinon) de chèvre que (nous) désirons ; ex. : *fude-to kami-(lo)-wo kudasai*, veuillez (me) remettre un pinceau et du papier. On peut objecter que *-ni* (cf. p. 117, l. 1) ne constitue pas un énumératif « passe-partout » ; quant au *-to* du coréen (l. 10), il est l'équivalent du *-mo* du japonais. A la p. 122

(ex. 13), *naishi*, *ijō* sont insuffisamment expliqués, et fort mal traduits (cf. le graphe). A la p. 130 (l. 9), la séquence ... *...-te ato-de* a été corrigée sur la Feuille d'*errata* ; par malheur, l'introduction d'une coupure après *-la*, dans cette correction, est fautive elle aussi. P. 136 (ex. 3), dans ...*shinsetsu-de suru*, il faut remplacer *-de* par *-ni*. Dans l'exemple 5, ...*mono*, ne saurait être rendu par « ..., par conséquent... ». Dans le même exemple n° 3, ... *mono-no* n'est pas plus l'équivalent de *keredomo*. Les exemples cités ressortissent tous à une façon de s'exprimer déjà familière.

Touchant l'*autonomie* dont certains syntagmes jouiraient en japonais (pp. 137-138), il semble prudent de reconnaître que le locuteur japonais ne conserve la faculté de modifier l'ordre des éléments du discours que dans la mesure où il lui est loisible de s'écartier de la structure normale de sa langue, bref du moule structurel dans lequel sa pensée est forcée de se couler. Ici, encore l'accent de phrase joue un rôle considérable. On peut douter que le suffixe *-te* « exprime l'idée que l'ordre des syntagmes correspond rigoureusement à l'ordre des événements relatés » (p. 138). Cette définition du rôle de *-te* n'est suffisamment établie ni en « profondeur », ni en « extension ».

Dans celle des deux « Bibliographies » qui concerne la grammaire japonaise (p. 141-142) il est référé à un nombre relativement minime d'ouvrages rédigés en japonais.

La dernière partie de l'ouvrage (p. 156 sqq.) comporte quinze textes, assez courts (non traduits en français), présentés en transcription, puis des vocabulaires. On doute que la rédaction en soit assez soignée pour permettre à un débutant d'en tirer aisément profit : sa tâche sera d'autant plus ingrate que bon nombre des transcriptions fautives et des erreurs qu'ils contiennent ne sont pas signalées sur la Feuille d'*errata*.

HAGUENAUER.

187. *Studia Phonologica* (*Onsei.kagaku.kenkyū*), T. V (1969-1970) ; publication de l'« Institution for Phonetic Sciences » de l'Université de Kyōto (Section de Linguistique).

Dans un article bien documenté (tableaux et figures), intitulé : « *Nihongo-no bōin-no dōtai sokutei to akusento-no ninshiki* » (Measurements of tone movements of vowels and hearing validity in relation to accent in Japanese ; un résumé en anglais), M^e SUGITŌ Miyoko ne se range pas au point de vue de M. J. V. Neustupný (cf. *Bulletin of the Phonetic Society of Japan*, n° 121 ; 1966) qui a mis en doute le rôle du pitch accent *kōtei akusento* dans le parler

COMPTES RENDUS 1972

de Tōkyō. Pour M^e Sugitō, et après examen des mouvements des voyelles de 124 mots des parlers de Tōkyō et d'Osaka (cf. p. 3, § 2 ; aussi le tableau n^o 7, p. 11). « l'intensité est presque sans rapport avec l'accent » ; au contraire, pitch et pitch movements paraissent seuls exercer une fonction distinctive » (cf. p. 2, l. 3-5 ; cf. p. 18, § 5).

D'autres études ont trait, les unes (pp. 20 sqq.) au développement de la parole chez les enfants, les autres à la « raucité » de la voix, aux fonctions du larynx (cf. les exposés en anglais). Une dernière étude a pour objet l'utilisation des *computors* pour la synthèse de la parole.

HAGUENAUER.

188. *Acta Asialica*, n^o 19. Publication du *Tōhō gakkai*; Tōkyō, 1970 ; pp. 1-15 : Hamada (Atsushi), « The Japanese Language as recorded by Chinese and Koreans = Materiels for the historical study of Japanese ».

Dans ce court article, en anglais, M. Hamada, Professeur à l'Université de Kyōto, passe en revue 1^o ceux des vocabulaires composés en Chine, à partir de l'époque des Ming, où l'on trouve des mots japonais transcrits au moyen de caractères chinois ; 2^o des ouvrages composés en Corée à des fins pratiques, à partir de la fin du xve siècle : ceux-ci offrent le grand intérêt de fournir, des mots et phrases japonais cités, des transcriptions en signes d'écriture coréenne (*on.mun*). Un des plus intéressants de ces manuels est le *C'ɔp.hä sin.ɔ* (1676), de Kaj U-səŋ, qui figure au nombre des reproductions photocopiées publiées par l'Institut de la Langue japonaise de l'Université de Kyōto. Cette source importante utilisée a été par M. Seung.bok Cho (« A phonological study of early modern Japanese », Stockholm, 2 vol., 1970). Aucune de ces sources chinoises et coréennes n'a la valeur documentaire des travaux des Pères Jésuites portugais sur la langue nipponne.

HAGUENAUER.

189. *Nagoya daigaku bungaku.bu.*

Kenkyū ronshū XLIX ; Bungaku 17 (1970) : pp. 65-75, un article en japonais de M. Araki K. sur « les méthodes d'enseignement de l'anglais » — LII : Bungaku 18 (1971) : pp. 1-30, « Sur le système des voyelles en mongol ancien » (4^e p.) par M. Nomura M. Ces art., en japonais.

190. *Tōkyō gaikokugo daikagu ronshū* (Area and Culture Studies).

Nº 21 (1971) : pp. 47 sqq., « Sur *ser* et *estar* en portugais », par Ikegami M. — pp. 101 sqq., « Indonésien *hendak* », par Sasaki Sh. — pp. 115 sqq., « De l'emploi du *hamza* en urdu », par Sasaki Sh. — pp. 125 sqq., « Des démonstratifs *ko/sa/a* du japonais », par Sakata Y. A la suite de ces articles rédigés en japonais : « The teaching of the Japanese language as a foreign tongue » (IV), par Ono H. (pp. 139 sqq.) ; « Influence of the Old Chinese on the Vietnamese language », par Nguyēn Khắc-kham (pp. 153 sqq.).

191. *Acta asiatica*, du *Tōhōgakkai*.

Nº 19 (1970) : un article (pp. 1-15) en anglais (« The Japanese language as recorded by Chinese and Koreans. Materials for the historical study of Japanese ») par Hamada A.

192. *Tōhōgaku*.

Nº 40 (sept. 1970) : pp. 30 sqq., un article, en japonais, sur « l'influence de la phonétique sanscrite sur le chinois ancien », par Ozaki Y. ; pp. 148 sqq., « Chinois **nien*, homme / tibétain *ñen* ~ *gñen* », par Nakano M. Chacun de ces deux articles fait l'objet d'un court résumé en anglais.

Nº 41 (mars 1971) : « Sur l'étude du chinois aux Ryūkyū », par Murakami Y. (un court résumé en anglais).

193. *The Tōyō Gakuhō*, vol. 52.

Nº 3 (déc. 1969) : G. Hazai, « Sur l'orientalisme en Hongrie » (en japonais).

194. UMEDA Hiroyuki. — *Gendai Chōsengo kiso.go-i-shū*, « A classified Dictionary of Modern Korean » : Préambule + 224 pp. dont 3 Index. Publication, en japonais, du *Tōkyō Gaikokugo Daigaku*, Ajia Afurika gengo bunka kenkyūjo ; *Tōkyō*, 1971.

L'auteur avertit le lecteur qu'il a inventorié le parler de Séoul en vue de recherches ultérieures plus approfondies. Pour l'instant, il a retenu un certain nombre de mots-base qu'il a répartis en 28 sections à l'intérieur desquelles ils sont classés sous 457 « titres » japonais, numérotés. On notera que lesdits mots-base sont groupés à la fois d'après leurs sens et leurs affinités sémantiques : par ex.,

à la p. 2, n° 3, on trouve sous le « titre » *me*, œil, les mots coréens *nun*, *nundar*, un mot composé, *etc.*, puis des mots sino-coréens (comme *gun.si*, *gjor.mag.jom*) qui ne sont pas signalés comme tels, ainsi que des phrases dans lesquelles ces sémantèmes interviennent.

La lecture du texte n'est pas toujours aisée pour qui ne connaît pas le système de transcription que M. Umeda a utilisé pour le coréen. On peut certes se reporter aux graphies en *han.gul*; il n'en demeure pas moins regrettable que l'auteur n'ait pas cru utile de donner un exposé du système de transcription utilisé dans « Phonemics of Modern Korean » (paru dans *Gengo kenkyū*, n° 32, 1957), système auquel M. Umeda a fait subir quelques remaniements (cf. p. v du Préambule). Les formes verbales sont présentées de façon fort judicieuse; encore est-on assez souvent amené à se reporter à la graphie *han.gul*. Au demeurant, le texte est d'une lecture claire, et il faut louer M. Umeda d'avoir rédigé avec un grand souci de précision.

Il va sans dire que les coréanisants trouveront matière, dans le répertoire ainsi présenté, à des réflexions fort nombreuses. A le feuilleter, nous avons été conduit aux suivantes, entre beaucoup d'autres que le manque de place ne nous permettra pas de présenter ci-après :

M. Umeda semble être d'avis (cf. p. 1, n° 1-2) qu'il n'y a pas d'équivalent coréen à *hage*, chauve, du japonais. En fait, *hag.e* <**hag.u* doit avoir pris cette acception restreinte parce qu'il a été transcrit au moyen d'un caractère chinois qui signifie « chauve » : tient-on compte, en effet, du *hag.u* qui, rendu par un caractère chinois de sens «écorcher», a été limité à ce sens-ci, on a l'impression qu'il y a, eu en japonais, différenciation sémantique d'un radical verbal dont l'acception première était beaucoup plus large, à savoir **hag.*, dénuder, être dénudé ; dépouiller, être dépouillé, *etc.* Or, le coréen **pɔt*- couvre si bien ces mêmes significations qu'on le retrouve avec celles d'« ôter » (des vêtements), dévêtrir, de « muer », d'« écorcher », « écorcer », *etc.*, et, sous la forme élargie *pɔkkyo.cida*, avec celle de « (chevelure) tombée » = « être chauve », dans un exemple cité par M. Umeda.

On fera une autre constatation intéressante en confrontant *ko.mogori*, « nez bouché » (p. 3, n° 7) avec *gwi.mogori*, sourd (<oreilles bouchées ; p. 3, n° 9). Il reste à déterminer si un même vocable *mɔk-* (cf. *mak-*, *mag-*, obstruer, être bouché ; cf. *mɔk.pu*, un sourd) n'intervient pas dans chacun des deux mots composés qu'on vient de citer.

Un rapprochement entre *k'o.t.mul*, morve (p. 3, n° 7) et *nun.mul*, larmes (p. 2, n° 5) permet, cette fois, d'isoler un même composant *mul*, « eau, liquide ».

Tels sont, trop rapidement évoqués, les mérites et les ressources qui sont offertes par l'ouvrage de M. Umeda.

HAGUENAUER.

195. Margaret LANGDON. — *A Grammar of Diegueño. The Mesa Grande Dialect*. University of California Publications, Linguistics 66. Berkeley-Los Angeles, 1970, xiv+200 p., 1 carte.

Le Diegueño est un des dialectes de la famille Yuman (groupe Hoka), parlé en Californie. L'enquête de terrain a été réalisée en 1963. Après la caractérisation phonémique et morphophonémique, l'auteur étudie dans le détail la structure des « mots », en particulier les affixes. Il semble légitime de distinguer des noms et des verbes, d'après le combinatoire des morphèmes. Une large série de préfixes entre dans ce qu'on peut appeler des classificateurs (ils évoquent des valeurs telles que « un objet long », « action réalisée avec les pieds ou les jambes », « pression exercée », etc.), ou modalités objectives de l'action. Deux suffixes, intitulés « passifs », sont des résultats. L'intensité ou la grandeur peuvent être exprimés par un changement dans la nature consonantique : la latérale sonore devient latérale spirante sourde (cf. la palatalisation comme procédé diminutif dans de nombreuses langues). Les parties du corps et les liens de parenté ont un traitement propre dans l'expression de la possession. Le chapitre sur la syntaxe de l'énoncé est bref, et les types fondamentaux sont peu explicités. Cela gêne la lecture du texte suivi final, dans lequel ces relations sont notées. Mais c'est une excellente monographie.

B. POTTIER.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA SOCIÉTÉ

I. OUVRAGES

Fritz ABEL, *L'adjectif démonstratif dans la langue de la Bible latine*, Tübingen 1971, 207 p.

Erhard AGRICOLA, *Semantische Relationen im Text und im System*, Mouton (La Haye-Paris) 1972, 127 p.

Olga AKHMANOVA, *Phonology, Morphonology, Morphology*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 135 p.

Mario ALINEI, *Spogli elettronici dell'italiano delle Origini e del Duecento, Specimen*, Bologne 1971.

Riccardo AMBROSINI, *Strutture e Parole*, Palerme 1970, 355 p.

Olov Bertil ANDERSON, *A Companion Volume to R. H. Mathews' Chinese-English Dictionary*, Lund 1972, 210 p.

Enrico ARCAINI, *Principes de Linguistique appliquée*, Paris, Payot 1972, 302 p.

Jean BELLEMIN-NOËL, *Le texte et l'avant-texte*, Paris, Larousse (Collection L), 1972, 143 p.

Paul K. BENEDIKT, *Sino-Tibetan. A Conspectus*, Cambridge, Univ. Press 1972, 230 p.

Peter BLUMENTHAL, *Die Entwicklung der romanischen Labialkonsonanten*, Bonn 1972, 213 p.

Armand BOILEAU, *Toponymie dialectale germano-romane du Nord-Est de la province de Liège. Analyse lexicologique et lexicale comparative*, Paris, Belles-Lettres, 1971.

Francine BOURGEOIS, *Venīsaṇhāra. Drame sanskrit*, Paris, De Boccard 1971, 243 p.

Ladislav BROŽ, *Adverbial' naja perifrasistiika*.

Jerzy Ronard BUJAŃSKI, Słownictwo teatralne w polskiej dramaturgii, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdańsk 1971, 126 p.

G. L. BURSILL-HALL, *Speculative Grammars of the Middle Ages*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 424 p.

Jean-Pol CAPUT, *La langue française, histoire d'une institution, tome I 842-1715*, Paris, Larousse (Collection L) 1972, 319 p.

Jean CHAILLET, *Études de Grammaire et de Style*, Paris, Bordas (Coll. « Études Supérieures »), 1969, deux tomes (I, 416 p. ; II, 400 p.).

Noam CHOMSKY, *Studies on Semantics in generative Grammar*, Mouton (La Haye-Paris) 1972, 207 p.

Amedeo CLIVIO e Gianrenzo P. CLIVIO, *Bibliografia ragionata della lingua regionale e dei dialetti del Piemonte e della Valle d'Aosta, e della Letteratura in Piemontese*, Turin 1971, 255 p.

D. R. F. COLLIS, *Pour une sémiologie de l'esquimaux = Documents de linguistique quantitative* 14, Paris, Dunod, 164 p.

Chris CORNE, *Essai de grammaire du créole mauricien*, Auckland 1970, 57 p. (ron.)

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

I. COTEANU și I. DĂNĂILĂ, *Introducere în lingvistica și filologia românească*, Probleme - Bibliografie, Bucarest 1970, 345 p.

Teodora CRISTEA, *La Structure de la phrase négative en français contemporain*, Bucarest 1971, 264 p.

Dizionario delle lingue italiano e tedesca, fasc. 6 et 7, Sansoni (Florence-Rome-Wiesbaden).

Dominique DUBARLE et André Doz, *Logique et Dialectique*, Paris, Larousse 1972, 246 p.

R. DUBUC, G. LAMBERT-CAREZ, M. GRATTON, L. ROY, A. SHAPIRO, *Dictionnaire anglais-français / français-anglais de l'Informatique*, Dunod, Québec 1971, 214 p.

Emil DVOŘÁK, *Vývoj Prěchodníkových Konstrukcí ve starší češtině*, Prague 1970, 184 p.

Soren EGEROD, *Phayaphrom, The Poem in four Songs. A Northern Thai Tetralogy, Transcription, English Translation and Vocabulary*, Lund 1971, 204 p.

Tauno ELLILÄ, *Die Wichtigsten Grundlagen des finnischen Zivilprozessrechts*, Helsinki 1971, 17 p.

Emilia FERREIRO, *Les relations temporelles dans le langage de l'enfant (préface de Jean Piaget)*, Droz (Genève-Paris) 1971, 389 p.

Joshua A. FISHMAN, *Sociolinguistique*, Labor (Bruxelles)-Nathan (Paris) 1971, 160 p.

Charles FONTINOY, *Le duel dans les langues sémitiques*, Paris, Belles-Lettres 1969, 255 p.

Vilim FRANČIĆ, *Dział Polski w Siedmiojęzycznym słowniku piotra Lodeckera z 1605 Roku*, Wrocław-Warszawa-Kraków-Gdansk 1972, 139 p.

Edzard J. FURNEE, *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*, Mouton (La Haye-Paris) 1972, 461 p.

Micheline GALLEY, *Badr, az-zin et six contes algériens*, Paris, A. Colin 1971, 287 p.

Faith F. GARDNER, *An Analysis of Syntactic Patterns of old English*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 85 p.

Hans-Martin GAUGER, *Untersuchungen zur Spanischen und französischen Wortbildung*, Heidelberg 1971, 167 p.

Demetrios J. GEORGACAS, *The Names for the Asia Minor Peninsula, and a Register of surviving anatolian Pre-Turkish Place Names*.

Edwin GEROW, *A Glossary of Indian Figures of Speech*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 346 p.

Slavko GERŠIĆ, *Mathematisch-statistische Untersuchungen zur phonetischen Variabilität, am Beispiel von Mundartaufnahmen aus der Batschka*, Göttingen 1971, 250 p.

Grand Larousse de la langue française, en six volumes, sous la direction de L. Guilbert, R. Lagane, G. Niobey, avec le concours de H. Bonnard, L. Casati, A. Lerond..., Paris Larousse, t. 2, 1972, CIR-ERY, p. 737-1728.

Joseph H. GREENBERG, *Language, Culture and Communication : Essays*, Stanford Univ. Press 1971, 367 p.

A. J. GREIMAS (et M. ARRIVE, J. C. COQUET, J. P. DUMONT, J. GENINASCA, N. GUEUNIER, J. L. HOUDEBINE, J. KRISTEVA, F. RASTIER, T. A. VAN DIJK, Cl. ZILBERBERG), *Essais de Sémiotique poétique, avec des études sur Apollinaire, Bataille, Hugo, Jarry, Mallarmé, Michaux, Nerval, Rimbaud, Roubaud*, Paris, Larousse 1972, 239 p.

John J. GOMPERZ, *Language in social Groups*, Stanford Univ. Press, 1971, 350 p.

Malcolm GUTHRIE, *Comparative Bantu. An Introduction to the comparative Linguistics and Prehistory of the Bantu Languages*, Hants, 1967-1970, 4 vol. : 1. : 143 p. ; 2. : 180 p. ; 3. : 326 p. ; 4. : 248 p.

COMPTE RENDUS 1972

Heikki J. HAKKARAINEN, *Studien zum Cambridger Codex T.-S., 10.K.22 II Graphemik und Phonemik*, Helsinki 1971, 142 p.

Z. S. HARRIS, *Structures mathématiques du langage. Monographies de linguistique mathématique*, 3, Paris, Dunod 1971, 248 p.

Einar HAUGEN, *The Ecology of Language. Essays... selected and introduced by Anwar S. Dil*, Stanford Univ. Press 1972, 366 p.

Klaus HEGER, *Monem, Wort und Satz*, Tübingen, 244 p.

Gerhard HELBIG hrsg., *Beiträge zur Valenztheorie*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 143 p.

Paul HELMLINGER, *Dictionnaire duala-français, suivi d'un lexique français-duala*, Paris, Klincksieck 1972, 665 p.

Radoslava HNÍZDOVÁ, Jan PETR, *Bibliografický Soupis vědeckých Prací prof. Ph. Dr. Antonína Frindta s přehledem jeho činnosti*, Prague 1970, 96 p.

Poul HØYBYE, *Schlüssel zur arabischen Sprache*, Berne 1971, 110 p.

Osmo IKOLA, *Nykysuomen käsikirja*, Helsinki 1971, 416 p.

Herbert J. IZZO, *Tuscan and Etruscan. The Problem of linguistic substratum influence in central Italy*, Univ. of Toronto Press, 1972, 238 p.

Lars JOHANSON, *Aspekt im Türkischen, Vorstudien zu einer Beschreibung des Türkei-türkischen Aspektsystems*, Uppsala 1971, 334 p.

Erika KANDUTH, *Cesare Pavese im Rahmen der pessimistischen italienischen Literatur*, Vienne-Stuttgart 1971, 349 p.

Jerrold J. KATZ, *La philosophie du langage*, Paris, Payot 1971, 269 p.

Jorma KOIVULEHTO, « Jälen » in deutschen Mundarten - Wortgeographisch-etymologische Untersuchungen, Helsinki 1971, 174 p.

Hans KRAHE, *Einleitung in das vergleichende Sprachstudium*, hrsg. von Wolfgang MEID, Innsbruck 1970, 138 p.

Peter KRÄMER, *Die Präsensklasse des germanischen schwachen Verbums* = Innsbrucke Beiträge zur Sprachwissenschaft (hrsg. Wolfgang MEID), Band I, 1971, 145 p.

J. KURYŁOWICZ, *L'accentuation des langues indo-européennes*, Wrocław-Kraków 1958, 434 p.

J. KURYŁOWICZ, *L'Apophonie en sémitique*, Wrocław-Warszawa-Kraków 1961, 244 p.

R. LAFONT-Chr. ANATOLE, *Nouvelle Histoire de la Littérature occitane*, Paris, P.U.F. 1970, deux vol., 850 p.

Ronald W. LANGACKER, *Sprache und ihre Struktur*, Tübingen 1971, 243 p.

Langues et Techniques ; Nature et Société - Mélanges Haudricourt, édités par Jacqueline M. C. THOMAS et Lucien BERNOT, Paris, Klincksieck 1972 : tome I, Approche linguistique, 400 p. ; tome II, Approche ethnologique. Approche naturaliste, 415 p. + 16 planches.

A. LANLY, *Le français d'Afrique du Nord. Étude linguistique*, Paris, Bordas (Coll. Études Supérieures) 1970, 367 p.

A. LANLY, *Fiches de philologie française*, Paris, Bordas 1971, 363 p.

Miriam Therese LARKIN, *Language in the Philosophy of Aristotle*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 113 p.

Roman LASKOWSKI, *Derywacja rzeczowników w dialektach laskich*, Cześć II, Rzeczowniki z formantem w funkcji przedmiotowej, Wrocław-Warszawa-Kraków 1971, 173 p.

Heinrich LAUSBERG, *Romanische Sprachwissenschaft III*, Sammlung Göschen, de Gruyter (Berlin-New York) 1972, 281 p.

J. P. LEBEUF et P. F. LACROIX, *Devinettes peules, suivies de quelques proverbes et exemples d'argot (Nord-Cameroun)*, Mouton (La Haye-Paris) 1972, 71 p.

A. S. LIBERMAN, *Islandskaia prosodika*.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Louis LIGETI, *Indices verborum linguae mongolicae monumentis traditorum. Monuments préclassiques I, XIII^e et XIV^e siècles*, Budapest 1970, 169 p.

Louis LIGETI, *Histoire secrète des Mongols*, Budapest 1971, 268 p.

Louis LIGETI, *Studio Turcica*, Budapest 1971, 498 p.

T. DE MAURO, *Senso e significato. Studi di semantica teorica e storica*, Bari 1971, 398 p.

R. S. MCGREGOR, *Outline of Hindi Grammar, with exercises*, Oxford 1972, 230 p.

Bertil MALMBERG, *Les Domaines de la phonétique*, Paris, P.U.F. 1971, 300 p.

Bertil MALMBERG, *Phonétique générale et romane*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 478 p.

Wolfgang MEID, *Das germanische Praeleritum*, Innsbruck 1971, 135 p.

B. MIGLIORINI-G. B. PELLEGRINI, *Dizionario del Feltrino Rustico*, Padoue 1971, 161 p.

Xavier MIGNOT, *Recherches sur le suffixe - της, - τητος, - τας, - τεος des origines à la fin du IV^e siècle avant J.-C.*, Paris, Klincksieck 1972, 163 p.

Tierno MOUHAMMADOU-SAMBA MOMBEYA, éd. par Alfâ Ibrâhîm Sow, *Le Filon du Bonheur éternel*, Paris, A. Colin, 1971, 200 p.

Aubrey L. PARKE, *Rotuman Idioms Fāeag 'es Fūaga*, Te Reo Monographs 1971, 48 p.

Eugeniusz PAWLICKI, *Nazwy Miejscowości Sądeccyzny*, Wrocław-Warzawa-Kraków-Gdańsk 1971, 160 p.

Giovan Battista PELLEGRINI, *Gli Arabismi nelle lingue neolatine con speciale riguardo all'Italia*, Brescia 1972, 2 vol., 758 p.

Jan PETR, *Niezłożone Forni Przymiotników w Historii i Dialektach Języka Polskiego*, Wrocław-Warszawa-Kraków, 128 p.

H. J. POLOTSKY, *Collected Papers*, Jérusalem 1971, 724 p.

Jaroslav PORÁK, *Vývoj Infinitivních vět v češtině*, Prague 1967, 135 p.

Ambrosio RABANALES, *La obra lingüística de don Ramon Menéndez Pidal*, Santiago-Chile 1970 = Boletín de Filología 21, 1970, p. 193-272.

James REDFERN, *A lexical Study of Raelo-Romance and contiguous Italian Dialect Areas*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 105 p.

Luboš ŘEHÁČEK, *Bibliografický soupis vědeckých prací prof. Ph. Dr. Josefa Kurze; Dr. Sc. S prchledem jeho činnosti*, Prague 1968, 69 p.

I. RIZESCU, ed. de *Pravila Ritorului Lucaci*, Bucarest 1971, 390 p.

Galterio RIZZI-Gianrenzo P. CLIVIO, *Pegemade. Èl Nodar Onorà. Commedia piemontese-italiana del secondo Settecento, saggio introduttivo di G. Rizzi. Testo, traduzione e nota linguistica a cura di G. P. Clivio*, Turin 1971, 150 p.

Pierre BOUDY, *Connaitre l'anglais, Méthodologie et Pratique (premier cycle)*, Paris Masson 1971, 205 p.+1 disque.

Haliva SAFAREWICZOWA, *Polszczyzna XVIII wieku w podręczniku gramatyki polskiej M. Siemiginowskiego (Kijów 1791)*, Wrocław-Warszawa-Kraków 1971, 83 p.

S. K. SAUMJAN, *Principles of structural Linguistics*, Mouton (La Haye-Paris) 1971, 359 p.

Aurélien SAUVAGEOT, *L'édification de la langue hongroise*, Paris, Klincksieck 1971, 424 p.

Aldo SCAGLIONE, *The Classical Theory of Composition from its origins to the present. A historical Survey*, Univ. of North Carolina Press 1972, 447 p.

Herbert SCHELESNIKER, *Schriftsysteme bei den Slaven* = Innsbrücker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge 4, Innsbruck 1972, 24 p.

Jorgen SCHMITT JENSEN, *Subjonctif et Hypotaxe en italien*, Odense Univ. Press 1970, 749 p.

COMPTEES RENDUS 1972

Ilse SCHÖN, *Neutrum und Kollektivum. Das Morphem -a im Lateinischen und Romanischen* = Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Bd. 6, hrsg. Wolfgang MEID), Innsbruck 1971, 139 p.+18 tables et 10 cartes.

Albert J. SCHUTZ, *The Languages of Fiji*, Oxford 1972, 120 p.

Th. SEBEOK, *Current Trends in Linguistics*. Vol. 7. Linguistics in Subsaharan Africa, 1972 p.; vol. 8, *Linguistics in Oceania*, 1, 871 p. Mouton (La Haye-Paris) 1971.

Heikki SOLIN, *Beiträge zur Griechischen Personennamen in Rom*, Helsinki 1971, 166 p.

Jean STAROBINSKI, *Les mots sous les mots. Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard 1971, 161 p.

Staročeský Słowník : 1. na-nádobia, Prague 1968 ; 2. nádobia-násilník, Prague 1970 ; 3. násilník-nedobřě, Prague 1971 (3 vol., 432 p.).

Danny D. STEINBERG-Leon A. JAKOBOVITS, ed. de : *Semantics. An interdisciplinary reader in philosophy, Linguistics and Psychology*, Cambridge, at the Univ. Press 1971, 603 p.

Symposium o dějinách slavistiky, Štiřín w Benešova, 15-17.9.1967, Prague 1970, 104 p. ron.

A Symposium on Chinese Grammar, held at the Scandinaviam Institute of Asian Studies, Copenhagen 27-29 August 1970, under the chair manship of Søren Egerod, edited with transcription of the discussion by Inga-Lill HANSSON, Lund 1971, 174 p.

Dylan THOMAS, *Under Milk Wood (En El Joven Bosque). A Play for Voices. Traducción (con la colaboración de Elwyn I. Thomas)*, estudio preliminar y notas de Tomas Ramos OREA, Kingston, Ontario, Canada 1971.

Gunnar TILANDER, éd. de *Gaston Phébus. Livre de chasse*, Karlshamm 1971, 453 p.

V. TRENCKNER, *A critical Pāli Dictionary*, fasc. aha/Inde, Copenhague 1970.

Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle, Paris C.N.R.S., vol. I, cxxxI+878 p., vol. I, 1972.

Jean VARENNE, *Grammaire du sanskrit* (Que sais-je, Paris, P.U.F. 1971, 128 p.).

Ch. J. VEYRENC, *Histoire de la langue russe* (Que sais-je, Paris, P.U.F. 1970, 128 p.).

László VIKÁR and Gábor BERECKI, *Cheremis Folksongs*, Budapest 1971, 544 p.

Vocabulaire général d'orientation scientifique, sous la direction de A. PHAL, avec la collaboration de L. BEIS (Préface de G. GOUGENHEIM) : *Part du lexique commun dans l'expression scientifique* ; 1^{re} partie : présentation de l'enquête ; 2^e partie : liste alphabétique, C.R.E.D.I.F. (École Normale Supérieure de Saint-Cloud), Paris 1971, 128 p.

Heinrich WEBER, *Das erweiterte Adjektiv- und Partizipialattribut im Deutschen*, Munich 1271.

Dieter WUNDERLICH, *Tempus und Zeitreferenz im Deutschen*, Munich 1971, 358 p.

Dieter WUNDERLICH, *Probleme und Fortschritte der Transformations-grammatik. Referate des 4. Linguistischen Kolloquiums Berlin Okt. 1969*, Munich 1971, 318 p.

Ladislav ZGUSTA, *Manual of Lexicography*, Mouton (La Haye-Paris), 1971, 360 p.

II. REVUES

Acta Asiatica, Bulletin of the Institute of Eastern Culture, The Toho Gakkai, Tokyo 19, 1970 ; 20, 1971.

Acta Linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae, 20, 3-4, 1970 ; 21, 1-4, 1971.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Acta linguistica Hafniensia, International Journal of Structural Linguistics, 23, 1971 (Copenhague).

Aegyptius 49, 1-4, 1969.

Africa, Rivista trimestrale di studi e documentazione dell'Istituto Italiano per l'Africa, 26, 1-4, 1971.

African Language Studies (Univ. of London), 12, 1971.

Analecta linguistica I/1, Amsterdam 1971.

Annales de l'Université de Tunis, 7, 1970.

Aramco World Magazine (New York), 22, 1-4, 1971.

Archiv Orientalni (Prague), 39, 1971.

Archiv Kartliса, Revue de Kartuéologie, 28, 1971 (Paris) ; 30, 1972.

Biuletyn Fonograficzny, Bulletin phonographique, 12, 1971 (Poznan).

Biuletyn polskiego towarzystwa językoznawczego, Bulletin de la Société Polonaise de Linguistique, 28, 1971.

Bulletin analytique de linguistique française (Centre de recherches pour un trésor de la langue française, Nancy), s.d.

Bulletin de la société roumaine de linguistique romane, 7, 1970 (Bucarest).

Bulletin des Séances de l'Académie Royale des Sciences d'Outre-Mer, 1971, 1-4 (Bruxelles).

Catalogue of the Toho Gakkai Publications 1970, The Toho Gakkai (Tokyo).

Celtica 9, 1971.

Continent 2000, Le Mensuel bilingue du Tiers Monde, 23-24, août-septembre 1971 (Kinshasa-Paris).

Dialectologie structurale en Moselle germanophone (Marthe PHILIPP, Jean JANITZA, Guy LEVIEUGE, Robert BRUDIO, Evelyne COCAS, Christiane BECKER, Antoine SCHRUB), Publ. Ling. de l'univ. de Nancy II, 1972.

Éducation et Culture, Revue du Conseil de la Coopération culturelle du Conseil de l'Europe et de la fondation européenne et la Culture 18, 1972.

Estudos Anglo-Hispanicos, Fac. de Filosofia Ciências e Letras de São José do Rio Preto, 2, 1969 ; 3, 1970.

Études Tsiganes, 17, 1-4, 1971.

Facts about the Celebration of the 2500th Anniversary of the founding of the Persian Empire by Cyrus the Great, published by the Committee of International Affairs of the festivities, Teheran, juillet 1971, 31 p.

Folia Orientalia, 12, 1970 (Cracovie) = Recueil d'articles publiés en hommage au Professeur T. Lewicki à l'occasion de (*sic*) 65^e anniversaire de sa naissance.

Ici l'Europe, 1971, 1-4.

Indo-Iranian Journal, 13, 1971.

Inozemna filologika, 1970.

Inventaire linguistique de l'italien des origines et du treizième siècle établi à l'aide de l'ordinateur électronique, Spécimen.

Islas 37 et 38, 1970 ; 38, 39, 40, 1971.

Israel Oriental Studies, 1, 1971 (Tel Aviv).

Izvestija Akademii Nauk SSSR, Seriya literatury i yazyka, 30, 1971.

Jezik, Časopis za Kulturu, 1971.

Kreta Kozevninove Spontannaja usbraja rec v epiceskoj proze.

La Sémanistique en U.R.S.S. (avant-propos, traduction et notes de A. Ambrosini, D. Paillard et P. Pognan). Documents de Linguistique quantitative, 10, 1971.

Latinitas, 19, 1971.

Limbă și Literatura, 1, 1972 (Bucarest).

Lingua e Stile, 6, 1971 (Bologne).

COMPTE RENDUS 1972

Linguistics, An International Review, 69, 1971.

Lingua posnaniensis, 15, 1971 (Poznan).

Listy filologiczne, 1971, 1-4.

L'Italia Dialettale, 34, 1971.

Littérature, 1, février 1971.

Ossolineum, Publishing House of the polish Academy of Sciences, 1971.

Parole e Metodi, Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano, 1, 1971.

Pensiero e Linguaggio in Operazioni, 2, 1971 (Milan-Varese).

Primer Seminario de Investigacion y enseñanza de la Lingüística, Actas, Acuerdos y Recomendaciones (Santiago de Chile 10 al 14 de agosto de 1970), 1971.

Putevoditch po bibliotekie instituta vostoko vedenija, 1971.

Rassegna di studi Etiopici, 24, 1969-1970 (Rome).

Revue romane, 6, 1971 (Copenhague).

Rivista degli Studi Orientali, 44, 1969 ; 45, 1970.

Romanica, 2, 1969 ; 3, 1970.

Revue roumaine de Mathématiques pures et appliquées, 16, 1971, 6 fasc. ; 17, 1972, 5 fasc.

Rousskaya Retch, 1971, 6 fasc.

Septième Congrès International des Sciences Phonétiques (Montréal 22-28 août 1971), Programme ; résumés, 197 p. dactyl.

Slavica, 11, 1971 (Debrecen).

Slavica Pragensian, 11, 1969 (Prague).

Slovakia, 1971, 1-4.

Slovenska Reč, 36, 1-6, 1971.

Slovník jazyka staroslověnského, Lexicon linguae palaeoslovenicae, 18.

Slovník spisovného jazyka českého, V-Z, 1971 (Prague).

Studi italiani di linguistica teorica ed applicata, 1, 1972 (Padoue).

Studia Phonologica, 5, 1969-1970.

Studii și cercetări lingvistice, 1971, 1-6.

Te Reo, Proceedings of the linguistic Society of New Zealand, 14, 1, 1970.

Transactions of the International Conference of Orientalist in Japan, 15, 1970 (Tokyo).

Tōhōgaku (Eastern Studies), 40, 1970 ; 41, 1971 (Tokyo).

Travaux de Linguistique et de Littérature, publiés par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de l'Université de Strasbourg, 9.1, 1971.

Travaux de Linguistique (publications du service de linguistique française de l'Université de l'État à Gand), 2, s.d.

Vestniak, 1971.

Vestnik Leningradskogo universiteta, 1971.

Via Domitia, Annales... de l'Université de Toulouse, nouvelle série, t. 7, 1971, fasc. 5.

Vishveshvaranand, Indological Journal (Panjab University), 8, 1970, 9, 1971.

Voprosy literatury, 1970 (Moscou).

Voprosy Yazikoznanija, 1971, 1-6.

Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung, 24, 1971.

III. TIRÉS A PART

Björn COLLINDER, « A man wise is honest », *Eri painos Virittäjästä*, 3, 1971, p. 312-313

Demetrios G. GEORGACAS, The Water way of Hellespont and Bosphorus : the Origin of the Names and early Greek Haplology, *Names*, 19, 1971, 65-131.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

Göran HAMMARSTRÖM, The Problem of Nonsense Linguistics, *Acta Universitatis Upsaliensis, Acta Societatis Linguisticae Upsaliensis, Nova Series 2 / : 4*, Uppsala 1971, p. 99-109.

Jean LECERF, Structure syllabique en arabe de Bagdad et accent de mot en arabe oriental, *Word* 25, 1969, p. 160-179.

Nullo MINISSI, La formulazione della legge di Verner, *Euroasiatice, Folia philologica AION-S1 Suppleta*, Naples 1970 8, p. 3-18.

Nullo MINISSI, Phonologische Theorie und Ergebnisse der experimentellen Phonetik, *Euroasiatica, Folia philologica AION-S1 Suppleta 1970 3*, Naples, 12 p.

Teresa POGGI SALANI, Il Tipo Caffè Caffè, *Lingua Nostra*, vol. 32, fasc. 3, sept. 1971, Florence, p. 67-74.

Manuel G. RAMOS. *Arios y Vascos. Sus mas antiguas relaciones (sin parentescos)*, Madrid 1971, 24 p.

Dr. A. DE ROP M.S.C. *Bibliographie analytique de G. HULSTAERT, M.S.C.*, Missionnaires du Sacré-Cœur, Borgerhout 1972, 43 p.

Josef SCHMIDT, Ein Beitrag zur syntaktisch-strukturellen Charakteristik der russischen Rede zu bestimmten Themen des Alltags unterrichtsmethodischem Aspekt, *Wiss. Z. Univ. Halle XIX'70, H. 6*, p. 73-84.

Sandra SIDRO, Le parole italiane entrate nella lingua inglese, *Atti della Accademia delle Scienze di Torino*, vol. 105 (1970-1971), 87 p.

APPENDICE

Tirés à part du *Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie*, tome 43, 1969.

Rapport annuel. Adresses des membres, membres décédés, p. 3-29.

V. F. VANACKER. — *In memoriam Dr. H. Vangassen*, p. 30-37.

H. DRAYE. — *In memoriam Prof. Dr. H. J. van de Wijer*, p. 38-57.

J. HERBILION. — *Toponymes Hesbignons (Ma-Mi-)*, p. 59-87.

M. YANS. — *Édition partielle du plus ancien polyptique des Pauvres-en-Ile à Liège (circa 1280)*, p. 89-164.

R. MANTOU. — *Index des comptes rendus du F.E.W.*, p. 165-169.

R. JONGEN. — *Strukturele Fenomenologie van een aktuele Klankontwikkeling in enkele Dialekten van Het N.-O. van de Provincie Luik*, p. 171-183.

J. IDE. — *De Nederlandse Taalkunde in 1961*, p. 185-239, tome 44, 1970.

Rapport annuel. Adresses des membres ; membres décédés, p. 1-27.

O. JODOGNE. — *Le caractère wallon de la « Vessie au prêtre », Fabliau de Jacques de Baisieux*, p. 28-42.

C. TAVERNIER. — *De Franse n mouillé en voormalige l mouillé op het einde van het woord in de Zuind. Dialekten, inz. het Vlaams en het Brabants*, p. 43-103.

J. GOOSSENS, *Inleiding tot de Nederlandse Dialectologie*, p. 105-273.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES RECENSÉS

<i>Acta Asiatica</i> 19, 1970 (Haguenauer).....	445
<i>Acta linguistica Academiae Scientiarum Hungaricae</i> 20, 1970 (A. Sauvageot).....	267
F. R. ADRADOS, Estudios de Lingüística general (H. B. Rosén).....	11
V. ALLETON, L'Écriture chinoise (E. Decaux).....	438
<i>A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára</i> II (H-Ó) (A. Sauvageot).....	307
<i>A magyar szókészlet finn-ugor elemei</i> (A. Sauvageot).....	304
<i>A Müncheni Kódex 1466-ból</i> (A. Sauvageot).....	315
R. ANTILLA, Proto-Indo-European Schwebearblaut (F. Bader).....	63
<i>Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju</i> (H. Boissin).....	206
D. W. ARNOTT, The Nominal and Verbal Systems of Fuls (P. F. Lacroix).....	419
<i>Atti del VII Convegno del Centro per gli Studi dialettali italiani</i> (J. Savi).....	189
S. S. BABCOCK, The Syntax of Spanish Reflexive Verbs (B. Pottier).....	200
H. W. BAILEY, Indo-Scythian Studies. Khotanese Texts I-III (G. Lazard).....	89
A. BARTONÉK, Development of the Long-vowel System in Ancient Greek Dialects (R. Hodot).....	96
<i>Bedi Kartilisa, Revue de kartéologie, Études géorgiennes et caucasiennes</i> 28, 1971 (R. Lafon).....	256
G. BERRUTO, Dialetto e società industriale nella valle d'Andorno (J. Savi).....	193
B. A. BLASS, D. E. JOHNSON, W. W. GAGÉ, A provisioneal Survey of Materials for the Study of neglected Languages (F. Bader).....	60
<i>Bollettino dell'Atlante Linguistico Italiano</i> , n.S. 17-18, 1970 (J. Savi).....	190
G. BRODIN, Termini dimostrativi toscani (Cl. Margueron).....	186
R. BROWNING, Medieval and Modern Greek (J. Humbert).....	103
L. BRUNO, Parentesco lingüistico (Cl. Brixhe).....	20
E. ÇABEJ, Meshari i Gjon Buzukut (1555) (H. Boissin).....	210
E. ÇABEJ, Shumësi i sinularizuar ne gjuhën shqipe (H. Boissin).....	207
M. CAMAJ, La parlata albanese di Greci in provincia di Avellino (H. Boissin).....	203
M. M. CAROSI et E. L. NAJLIS, Teognis, Elegias (J. Humbert).....	100
M. M. CAROSI, E. L. NAJLIS, Tiempo y modo en latin (P. Flobert).....	121
Nguyễn van CHINH, Tir Điễn Mèo-Việt loại nhõ (Haudricourt).....	423
F. CIOBANU et F. HASAN, Formarea cuvintelor in limba română (O. Nandris).....	178
G. P. CLIVIO, Le ridicole illusioni, Un' ignota commedia piemontese dell' età giacobina (V. Caprani).....	196
F. COCO, Il dialetto di Bologna (M. Rouch).....	187
M. COHEN, Le français de tous (J. Stefanini).....	142
<i>Colloque de dialectologie francoprovençale organisé par le Glossaire des patois de la Suisse Romande</i> (R. L. Wagner).....	174
J. COTEAU, Morfologia numelui în protoromână (româna comună) (O. Nandris).....	179
M. GOYAUD, Questions de grammaire chinoise (A. Rygaloff).....	437

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

M. COYAUD, Rudiments de Grammaire Japonaise (Haguenauer).....	441
R. DAWSON, A, introduction to classical chinese (A. Rygaloff).....	437
L. DEME, Mondatszerkezeti sajátságok gyakorisági vizsgálata (A. Sauvageot) ..	311
S. DEMIRAJ, Historia e gjuhës së shkruar shqipe (H. Boissin).....	207
A. M. DEVINE, The latin thematic Genitive (F. Bader).....	110
<i>Discussion sur l'alphabétisation</i> 1, 1970 (F. Bader).....	62
G. DOERFER, Türkische und mongolische Elemente im neopersischen (E. Benveniste).....	91
Cl. G. DUBOIS, Mythe et Langage au xvi ^e siècle (A. Eskénazi).....	134
R. DUBUC, G. LAMBERT-CAREZ, M. GRATTON, L. ROY, A. SHAPIRO, Dictionnaire anglais-français français-anglais de l'Informatique (G. Zéphir).....	253
J. DULCK, M. FABRE, H. APPIA, J. TEYSSIER & G. J. FORGUE, Guide de l'étudiant angliciste (A. R. Tellier).....	250
J. H. ELFENBEIN, The Baluchi Language (E. Benveniste).....	92
M. B. EMENEAU, Toda Songs (P. Albert).....	79
A. ERNOUT, Notes de philologie latine (P. Flobert).....	117
Ch. A. FERGUSON, Language Structure and Language Use (B. Pottier).....	48
<i>Finnisch-ugrische Forschungen</i> 38, 1970 (A. Sauvageot).....	328
K. FINTOFF, Acoustical Analysis and Perception of Tonemes in some Norwegian Dialects (R. Boyer).....	245
J. A. FISHMAN, R. L. COOPER, R. MA, Bilingualism in the Barrio (B. Pottier) ..	203
L. F. FLUTRE, Le moyen Picard d'après les textes littéraires du temps (1560- 1660) (R. L. Wagner).....	133
<i>Folia Orientalia</i> 11, 1969 (G. Lecomte).....	401
D. GAATONE, Étude descriptive du système de la négation en français contem- porain (R. L. Wagner).....	142
Y. GALET, L'évolution de l'ordre des mots dans la phrase française de 1600 à 1700 (R. L. Wagner).....	135
R. GANDOLFO, L'Arpa discordata ; dove dà ragguaglio di quanto occorse nell' assedio 1705-06 della città di Torino (J. Savi).....	195
I. J. GELE, Sequential Reconstruction of Proto-Akkadian (D. Cohen).....	393
C. GITEAU, Dictionnaire des arts et du spectacle (R. L. Wagner).....	159
<i>Gjurmine albanologjike</i> 1968 (H. Boissin).....	207
<i>Gjurmine albanologjike</i> 1 (1962), 2 (1965), 3 (1966), 7 (1968) (E. Cabej).....	211
<i>Glossaire des Patois de la Suisse romande</i> , fasc. 50, 51, 52, et 69 ^e , 70 ^e , 71 ^e , 72 ^e rapports annuels (G. Gougenheim).....	176
T. GOUDAVA, Bagvaluri ena (R. Lafon).....	264
<i>Grammaire du français (publications diverses)</i> (R. L. Wagner).....	138
J. O. GRANDJOUAN, Les linguicides (L. Guilbert).....	169
<i>Grand Larousse de la langue française en six volumes</i> I. I (R. L. Wagner).....	75
H. HAARMANN, Die indirekte Erlebnisform als grammatische Kategorie. Eine eurasische Isoglosse (A. Sauvageot).....	355
M. R. HAAS, The Prehistory of Languages (D. Cohen).....	19
Cl. HAEBLER, Grammatik der albanischen Mundart von Salamis (H. Boissin) ..	210
A. HAKULINEN, J. OJANEN, Kielitteen ja fonetiikan terminologiaa (A. Sauvageot).....	386
H. HALLDÓRSSON, Islenzkt Oralkasafn (R. Boyer).....	241
<i>Harrap's French-English Dictionary of Slang and Colloquialisms</i> (R. L. Wagner) ..	160
A. HENRY, Métonymie et Métaphore (R. L. Wagner).....	168
G. W. HEWES, Language Origins : A bibliography (D. Cohen).....	18

COMPTE RENDUS 1972

Nguyễn dinh Hoà, Colloquial Vietnamese (Nguyễn phu Phong).....	427
T. E. HOPE, Lexical Borrowing in the Romance Languages. A critical Study of Italianisms in French and Gallicisms in Italian from 1100 to 1900 (R. L. Wagner).....	171
<i>Humanitas</i> , t. 19 et 20, 1967-1968 (J. Humbert).....	99
H. HUMBACH, Die aramäische Inschrift von Taxila (D. Cohen).....	400
R. HUSSON, J. BARBIZET, J. CAUHEPE, P. DEBRAY, P. LAGET et A. SAUVAGEOT, Mécanismes cérébraux du langage oral et structure des langues (D. Cohen).....	42
S. IMRE, A mai magyar nyelvjárások rendszere (A. Sauvageot).....	325
<i>Istoria limbii române</i> (O. Nandris).....	177
<i> Izvestija Akademii Nauk SSSR</i> , 1968 et 1969 (R. L'Hermitte).....	12
R. JAKOBSON, Selected Writings II. Word and Language (J. Veyrenc).....	23
<i>Jehona</i> (H. Boissin).....	208
K. JEPPESEN, La Frottola, I-II-III (S. Corbin).....	197
<i>Jezik</i> 18 (1970-1971) (J. Veyrenc).....	231
P. JONAS, Les systèmes comparatifs à deux termes en ancien français (J. Stefanini).....	126
H. JUNGRAITHMAYR, Die Ron-Sprachen. Tschado-hamitische Studien in Nord-nigerien (Cl. Gouffé).....	403
H. KARLSSON, Studier över båtnamn, särskilt namn på backebåtar och bankskutor från 1700-talets Bohuslän (R. Boyer).....	243
S. KÁROLY, Általános és magyar jelentéstan (A. Sauvageot).....	317
A. R. KEILER, A Phonological Study of the Indo-European Laryngeals (F. Bader).....	67
J. KELEMEN, A mondatszó a magyar nyelvben (A. Sauvageot).....	321
E. KRIARAS, Dictionnaire de la langue grecque écrite populaire du moyen âge (Y. Tarabout).....	105
A. KÜNNAP, System und Ursprung der kamassischen Flexionssuffixe, I. Numeruszeichen und Nominalflexion (A. Sauvageot).....	358
M. J. KÜNSTLER, Les Formations adverbiales à quasi-suffixe en Chinois archaïque et dans la langue de l'époque Han (A. Rygaloff).....	435
M. LANGDON, A Grammar of Diegueño, The Mesa Grande Dialect (B. Pottier). <i>Langue française</i> 9 (1971); 10 (1971); 11 (1971) (J. Stefanini).....	448
J. LAROCHE, Problèmes de grammaire transformationnelle. L'imparfait et le passé simple (R. L. Wagner).....	140
<i>Latinitas</i> (1971) (P. Flobert).....	145
M. LAZAR, Le Jugement dernier (Lo Jutgamen General), drame provençal du xv ^e siècle (R. L. Wagner).....	122
Chr. LAZARIS, Le dialecte parlé à Leucade (Y. Tarabout).....	132
G. LECOMTE, Grammaire de l'arabe (D. Cohen).....	108
E. LEGROS, Sur les types de ruches en Gaule romane et leurs noms (R. L. Wagner).....	401
L. MEROT, Les grands courants de la linguistique moderne (F. Bader).....	131
<i>Les langues de spécialité; Analyse linguistique et recherche pédagogique</i> (F. Bader).....	21
H. H. LIEB, Communication complexes and their stages. A Contribution to a theory of the language stage (Chr. Touratier).....	61
H. H. LIEB, Sprachstadium und Sprachsystem (Chr. Touratier).....	38
F. O. LINDEMAN, Les Origines indo-européennes de la « Verschärfung » germanique (J. Fourquet).....	38
<i>L'Italia dialettale</i> 32, 1969 (J. Savi).....	231
<i>L'Italia dialettale</i> 33, 1970 (J. Savi).....	191
C. LLEO, Problems in Catalan Phonology (B. Pottier).....	192
	201

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

A. LOPEZ EIRE, Innovaciones del jonico-atico (vocalismo) (Cl. Brixhe).....	98
J. LUKAS, Studien zur Sprache der Gisiga (Nord-Kamerun) (Cl. Gouffé).....	408
T. A. LYMAN, English-Meo Pocket Dictionary (Haudricourt).....	423
D. N. MACKENZIE, A concise Pahlavi Dictionary (G. Lazard).....	87
D. N. MACKENZIE, The « Sutra of the Causes and Effects of Actions » in Sogdian (G. Lazard).....	87
Z. M. MAGOMEDBÉKOVA, Karatinskij jazyk (R. Lafon).....	265
<i>Magyar Nyelv</i> 46, 1970 (A. Sauvageot).....	288
<i>Magyar Nyelvör</i> 94, 1970 (A. Sauvageot).....	296
<i>Magyar Nyelvjárásk</i> 16, 1970 (A. Sauvageot).....	301
M. MAHMOUDIAN, Les modalités nominales en français (J. Stefanini).....	148
M. MANOLIU-MANEA (sous la direction de), Quelques remarques sur la flexion nominale romane (R. L. Wagner).....	130
G. MARTENS et H. ZELLER, Texte und Varianten. Probleme ihrer Edition und Interpretation (J. André).....	59
W. MEID, Die Romanze von Froech und Findabair. <i>Táin Bó Froich</i> (F. Kerlouégan).....	254
W. MEID, <i>Táin Bó Froich</i> (F. Kerlouégan).....	254
<i>Mélanges de linguistique, de philologie et de littérature offerts à Monsieur Albert Henry</i> (R. L. Wagner).....	123
L. MICHELENA, Lenguas y protolenguas (Cl. Brixhe).....	21
M. MOKRI, Recherches de kurdrologie. Contribution aux études iraniennes. Étude d'ethnographie, de dialectologie, d'histoire et de religion (G. Lazard).....	89
A. A. MOSKALEV, Grammatika jazyka čžuan (Haudricourt).....	434
<i>Nagoya daigaku bungaku. bu.</i> (Haguenauer).....	445
Jemal NEBEZ, Kurdische Schriftsprache. Eine Chrestomathie moderner Texte (G. Lazard).....	89
E. NEU, Das hethitische Mediopassiv und seine indogermanischen Grundlagen (N. van BROCK).....	92
P. NEWMAN, A Grammar of Tera. Transformational Syntax and Texts (C. Gouffé).....	412
E. NIEUWBORG, Mélanges offerts au Professeur J. L. Pauwels à l'occasion de son éméritat (A. R. Tellier).....	245
T. NISHIDA, A Study of Tibetan-chinese vocabulary <i>Hsi-Fan-Kuan I-Yu</i> (Haudricourt).....	435
<i>Nyelvtudományi Közlemények</i> 72, 1970 (A. Sauvageot).....	273
<i>Nyelvtudományi Közlemények</i> 73, 1971 (A. Sauvageot).....	279
<i>Nykysuomen Käsitkirja</i> (A. Sauvageot).....	383
B. PALEK, Cross-Reference. A study from Hypersyntax (J. Stefanini).....	52
A. PARPOLA, S. KOSKENNIEMI, S. PARPOLA and P. AALTO : — Decipherment of the Proto-Dravidian inscriptions of the Indus Civilization. A first announcement (J. Filliozat).....	76
— Progress in the decipherment of the Proto-Dravidian Indus script (J. Filliozat).....	76
— Further Progress in the Indus script decipherment (J. Filliozat).....	76
R. PATRICK, Referential and nonreferential noun phrases (Chr. Touratier).....	51
<i>Pidginization and Creolization of Languages</i> (J. Faublée).....	48
T. POGGI SALANI, Il lessico della « Tancia » di Michelangelo Buonarroti il Giovane (Cl. Margueron).....	184
G. PRICE, The French Language : present and past (R. L. Wagner).....	136
<i>Progress in Linguistics</i> ... edited by M. BIERWISCH and K. E. HEIDOLPH (Cl. Brixhe).....	24

COMPTES RENDUS 1972

<i>Proto-Indica: 1968. Brief Report on the Investigation of the Proto-Indian Texts</i> (J. Filliozat).....	76
E. RAND, The Syntax of mandarin interrogatives (A. Rygaloff).....	436
RELC Journal. A Journal of English Language Teaching in Southeast Asia 1, 1970 (G. Zéphir).....	253
M. RIFFATERRE, Essais de Stylistique structurale (A. Eskénazi).....	167
A. S. C. ROSS, How to pronounce it (A. R. Tellier).....	249
A. Z. ROZENFEL'D, Badaxšanskie govory tadžikskogo jazyka (G. Lazard).....	90
P. RUELLE, Les noms de veines de charbon dans le Borinage (xve-xxe s.) (G. Gougenheim).....	133
M. SALA, Contributii la fonetica istorică a lembii române (O. Nandris).....	181
M. SALA, Estudios sobre el judeoespañol de Bucarest (B. Pottier).....	202
M. SALA, Phonétique et phonologie du judéo-espagnol de Bucarest (B. Pottier).....	202
<i>Sananjalka</i> 12, 1970 (A. Sauvageot).....	373
<i>Sananjalka</i> 13, 1971 (A. Sauvageot).....	377
P. E. SANTANGELO, Volume ventitreesimo dell'Opera (F. Bader).....	63
J. SCHMIDT-RADEFELDT, Paul Valéry linguiste dans les Cahiers (J. Stefanini).....	153
D. SCHRAPEL, Die Entzifferung des Yatischen (J. Filliozat).....	76
P. A. SEDERQVIST, Speech Disorders and Socio-preferential Dynamics (D. Cohen). <i>Semantics (An Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology)</i> (J. Veyrenc).....	45
H. L. SHORTO, A Dictionary of the Mon Inscriptions from the Sixth to the Sixteenth Centuries (Haudricourt).....	56
T. SKÖLD, The object in pre-predicative position in Swedish (R. Boyer).....	422
M. SOLOMON, Poetica matematică (O. Nandris).....	243
M. SOLOMON, Poetica matematică (O. Nandris).....	58
<i>Sozialer Wortschatz in der Französischen Literatur</i> (R. L. Wagner).....	162
<i>Statistics and Style</i> (J. Veyrenc).....	57
<i>Studi e Saggi Linguistici</i> 9, 1969 (F. Kerlouégan).....	72
<i>Studi e saggi linguistici</i> 10, 1970 (M. Lejeune).....	74
<i>Studia Albanica</i> , 3 ^e année, 1970 (H. Boissin).....	204
<i>Studia Phonologica (Onsei. kagaku. kenkyū)</i> 5, 1969-1970 (Haguenauer).....	444
<i>Studime filologjika</i> 1970 (H. Boissin).....	444
J. SUMPF, Introduction à la stylistique du français (J. Stefanini).....	165
V. TAULI, The Da-Infinitive as the modifier of the verb in Estonian (A. Sauvageot).....	388
L. C. TAYLOR, Resources of Learning (G. Zéphir).....	251
A. TELLIER, Grammaire de l'anglais (G. ZÉPHIR).....	250
<i>The Nordic Languages and Modern Linguistics</i> (R. Boyer).....	233
R. THIMONNIER, Code orthographique et grammatical (R. L. Wagner).....	169
<i>Tōhōgaku</i> 40 (1970), 41 (1971) (Haguenauer).....	446
<i>Tōkyō gaikokugo daikagu Ronshū</i> (Area and Culture Studies), 21 (1971) (Haguenauer).....	446
<i>The Tōkyō Gakuhō</i> 52 (1969) (Haguenauer).....	446
Tonnies Fenne's Low German Manual of spoken Russian, t. 2 (R. L'Hermitte).....	228
<i>Travaux de Linguistique et de Littérature publiés par le Centre de Philologie et de Littérature romanes de l'Université de Strasbourg</i> (R. L. Wagner)....	122
J. P. TRYSTRAM, La documentation automatique (F. Bader).....	62
R. L. TURNER, A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages.....	85
R. L. TURNER and D. R. TURNER, Phonetic Analysis (C. Caillat).....	85
V. UIBOPUU, Similarkomparative Konstruktionen im Finnischen und Estonischen (A. Sauvageot).....	391

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

UMEDA Hiroyuki, Gendai Chōsengo kiso.goi-shū (Haguenauer).....	446
B. O. UNBEGAUN, Selected Papers on Russian and Slavonic Philology (J. Veyrenc).....	230
<i>Ural-Altaische Jahrbücher</i> , 42 (1970) (A. Sauvageot).....	337
<i>Ural-Altaische Jahrbücher</i> , 43 (1971) (A. Sauvageot).....	348
<i>Vestnik Leningradskogo Universiteta</i> (1966, 1967, 1968) (R. L'Hermitte).....	15
J. VEYRENC, La forme poétique de Serge Esenin (R. L'Hermitte).....	229
<i>Virittäjä</i> (1970) (A. Sauvageot).....	363
H. VOGT, Grammaire de la langue géorgienne (R. Lafon).....	258
<i>Voprozy Jazykoznanija</i> , 1970 (R. L'Hermitte).....	1
W. H. WHITELEY, Language use and Social Change (D. Cohen).....	46
R. WILLEMYNS, Bijdrage tot de studie van de klankleer van het Brugs op het einde van de middeleeuwen (A. R. Tellier).....	248
W. F. WYATT Jr., Indo-European /a/ (F. Bader).....	70
A. XHUVANI et E. ÇABEJ, Prapashtesat e gjuhës shqipe (H. Boissin).....	206

TABLE DES AUTEURS DE COMPTES RENDUS

ALBERT, 35.
ANDRÉ, 23.
BADER, 8, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 53.
BENVENISTE, 43, 44.
BOISSIN, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117.
BOYER, 124, 125, 126, 127, 128.
BRIXHE, 6, 7, 10, 47.
GABEJ, 118.
CAILLAT, 36.
CAPRANI, 100.
COHEN, 4, 5, 13, 14, 15, 167, 168, 169.
CORBIN, 101.
DECAUX, 185.
ESKENAZI, 65, 80.
FAUBLÉE, 17.
FILLIOZAT, 34 (1), 34 (2), 34 (3), 34 (4), 34 (5).
FLOBERT, 54, 55, 56.
FOURQUET, 123.
GOUFFÉ, 171, 172, 173.
GOUGENHEIM, 64, 86.
GUILBERT, 83.
HAGUENAUER, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194.
HAUDRICOURT, 175, 176, 177, 178, 180.
HODOT, 46.
HUMBERT, 48, 49, 50.

KERLOUEGAN, 32, 137, 137 *bis*.
LACROIX, 174.
LAFON, 138, 139, 140, 141.
LAZARD, 37, 38, 39, 40, 41, 42.
LECOMTE, 170.
LEJEUNE, 33.
L'HERMITTE, 1, 2, 3, 119, 120.
MARGUERON, 91, 92.
NANDRIS, 22, 87, 88, 89, 90.
NGUYÊN phu PHONG, 178.
POTTIER, 16, 102, 103, 104, 105, 106, 195.
ROSEN, 11.
ROUCH, 93.
RYGALOFF, 181, 182, 183, 184.
SAUVAGEOT, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166.
SAVI, 94, 95, 96, 97, 98, 99.
STEFANINI, 19, 59, 69, 70, 73, 74, 79.
TARABOUT, 51, 52.
TELLIER, 129, 130, 131, 132.
TOURATIER, 12, 12 *bis*, 18.
VAN BROCK, 45.
VEYRENC, 9, 20, 21, 121, 122.
WAGNER, 57, 58, 60, 61, 62, 63, 66, 67, 68, 68 *bis*, 71, 72, 75, 76, 77, 78, 81, 82, 84, 85.
ZÉPHIR, 133, 134, 135, 136.

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1973

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles

28. A. SAUVAGEOT. <i>L'emploi de l'article en gotique</i>	16 F
31. K. SANDFELD. <i>Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction</i>	40 F
32. M. CAHEN et M. OLSEN. <i>L'inscription runique du coffret de Mortain</i>	16 F
35. G. DUMÉZIL. <i>La langue des Oubykhs</i>	28 F
36. A. YON. <i>Ratio et les mots de la famille de « reor »</i>	28 F
37. S. LYONNET. <i>Le parfait en arménien classique</i>	24 F
38. P. CHANTRAINE. <i>La formation des noms en grec ancien, reproduction</i> ..	80 F
40. A. MEILLET. <i>Linguistique historique et linguistique générale. Tome II</i>	24 F
42. F. MOSSÉ. <i>Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1^{re} partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais.</i>	16 F
43. — — 2 ^{re} partie : moyen anglais et anglais moderne	(Épuisé)
49. M. DURAND. <i>Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique</i>	28 F
50. M. VEY. <i>Morphologie du tchèque parlé</i>	32 F
52. J. CANTINEAU. <i>Les parlers arabes du Hôrân (texte et atlas)</i> , 2 vol.	80 F
53. J. MAROUZEAU. <i>Quelques aspects de la formation du latin littéraire</i>	32 F
54. A. ERNOUT. <i>Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus</i>	16 F
55. J. VENDRIES, <i>Choix d'études linguistiques et celtiques</i>	48 F
57. W. LESLAU. <i>Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional)</i>	60 F
58. A. BASSET. <i>Articles de dialectologie berbère</i>	32 F
59. A. MIRAMBEL. <i>La langue grecque moderne : description et analyse</i>	64 F
60. É. BENVENISTE. <i>Études sur la langue ossète</i>	32 F
61. J. GAGNEPAIN. <i>La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques</i> , vol. 1 : Irlandais	60 F
62. L. FLEURIOT. <i>Dictionnaire des gloses en vieux-breton</i>	100 F
63. L. FLEURIOT. <i>Le vieux-breton : éléments d'une grammaire</i>	72 F
64. A. SJÖGREN. <i>Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernesiais</i>	40 F
65. D. TILKOV. <i>Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares</i>	80 F
66. A. CARTIER. <i>Les verbes résultats en chinois moderne</i>	80 F

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)